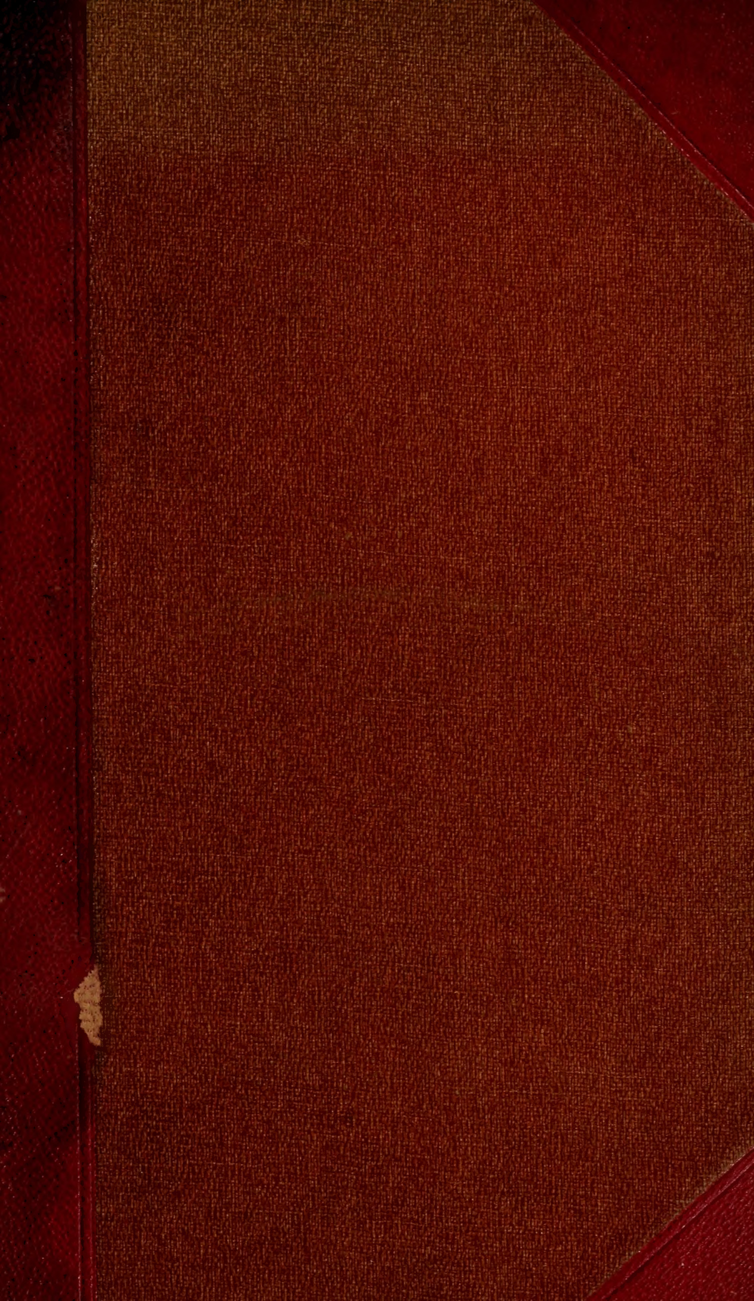
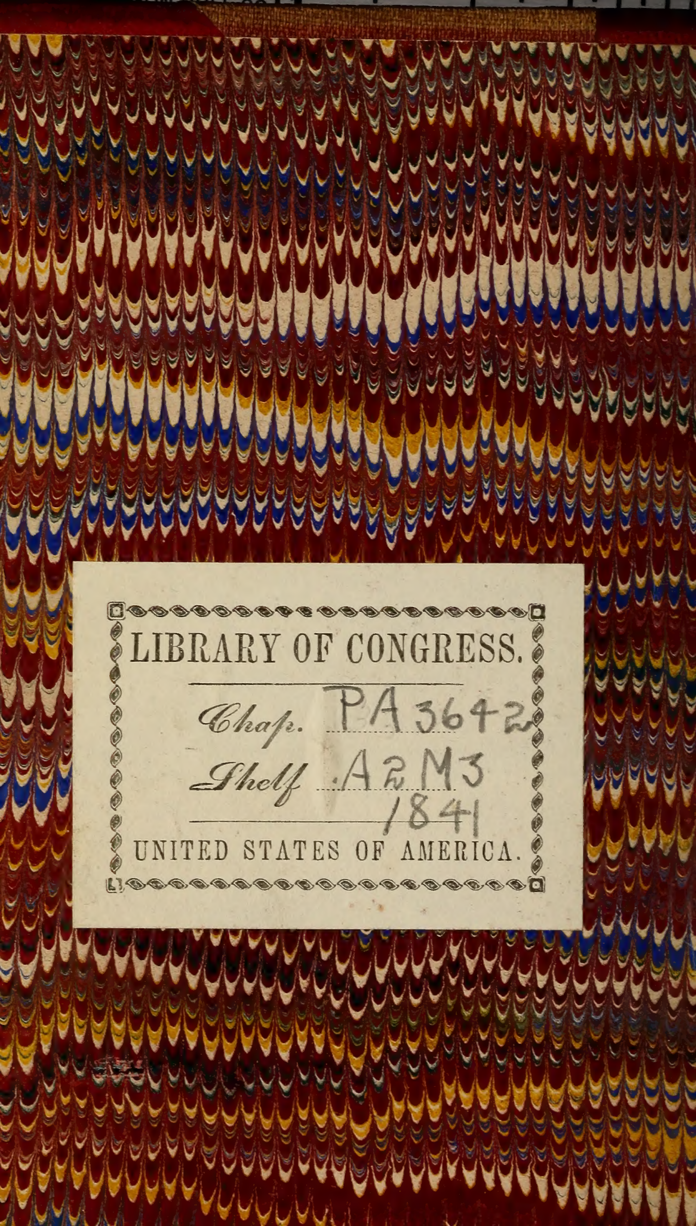
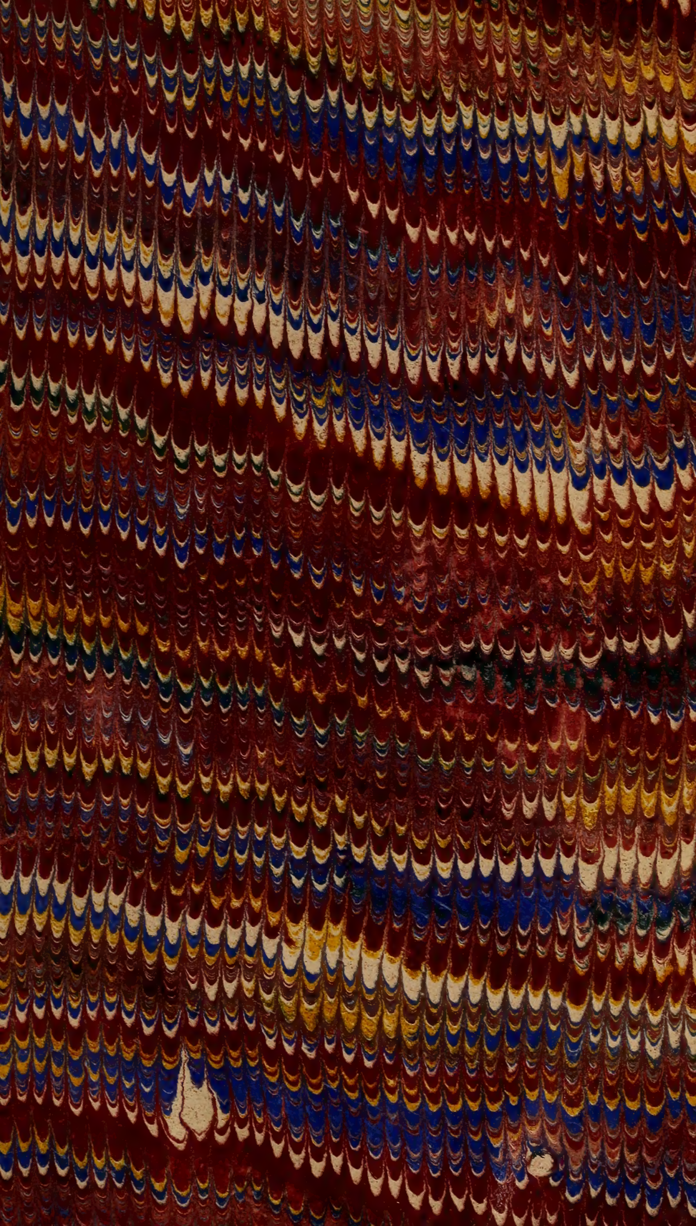



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PA 3642
Shelf .A2M3
1841
UNITED STATES OF AMERICA.



PETITS

POËMES GRECS.

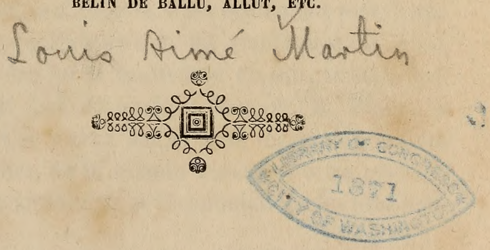
IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, n. 1.

PETITS
POËMES GRECS.

LA BATRACHOMYOMACHIE, D'HOMÈRE;
LA THÉOGONIE, LES TRAVAUX ET LES JOURS, ET LE BOUCLIER D'HERCULE, D'HÉSIODE;
HÉRO ET LÉANDRE, DE MUSÉE;
PRISE DE TROIE, DE TRYPHIODORE;
L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE, DE COLUTHUS;
L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES, D'APOLLONIUS;
LA CHASSE ET LA PÊCHE, D'OPPIEN.

TRADUCTIONS

DE MM. FALCONNET, BIGNAN, COLLOMBET, CAUSSIN-PARCEVAL, BELIN DE BALLU, ALLUT, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N. 6.
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1841

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ce volume renferme tout ce que la Grèce nous a laissé d'excellent en petits poëmes, sérieux et gracieux, héroïques et mythologiques; plus, le poëme héroï-comique attribué à Homère, et les deux poëmes didactiques d'Oppien. C'est une collection charmante et complète, sur laquelle tous les éloges sont épuisés, et qui, parmi quelques ouvrages d'un mérite secondaire, offre plusieurs chefs-d'œuvre.

Presque tous ces petits poëmes ont été traduits plusieurs fois; nous avons eu le choix des traductions, et toutes celles qui font partie de ce volume sont déja consacrées par le succès.

M. Bignan, dont tous les amis des lettres connaissent la belle traduction d'Homère, s'est également essayé sur Hésiode. Sa première édition fut remarquée. Il laissa bien loin derrière lui la traduction de Gin, la seule qui jusqu'alors eût joui de quelque faveur. M. Bignan a revu son premier travail sur le texte récemment publié dans la collection de M. Firmin Didot, et cette révision lui a fourni les corrections et les annotations les plus heureuses.

Notre recueil s'ouvre par la Batrachomyomachie, poëme héroï-comique dont l'auteur est inconnu. Suidas l'attribue à Pigrès, frère de la reine Artémise; mais l'opinion la plus universelle le donne à Homère. Ainsi l'auteur de l'Iliade aurait lui-même travesti son ouvrage, et reproduit dans le combat merveilleux des rats et des

grenouilles la lutte terrible des Troyens et des Grecs. Nous nous garderons bien de discuter cette grave question, que plusieurs érudits ont trouvée digne de leurs veilles. Il nous suffira de dire quelques mots de notre travail d'éditeur. Entre toutes les traductions nous avons choisi celle de Scipion Allut, qui a le mérite d'être à la fois fidèle et naïve. Mais avant de la publier nous avons eu soin de la relire sur l'excellent texte publié par M. Boissonade, et cette révision nous a servi à établir le véritable sens de plusieurs passages jusqu'alors assez mal compris.

Nous avons également adopté la traduction d'Allut pour les deux petits poëmes de Coluthus et de Triphiodore, mais sans déroger à notre méthode de collationner et de corriger nos traductions sur les meilleurs textes récemment publiés. Ainsi Coluthus a été revu sur l'édition de M. Lehrs, établie elle-même d'après celle d'Hermann, et surtout d'après celle de M. Stanislas Julien. Quant à Triphiodore, c'est le texte de Wernickius que nous avons adopté. Toutefois, il faut le dire, les variantes de ces diverses éditions ne nous ont rien fourni de bien important, et c'est dans un ouvrage entièrement étranger à ces publications savantes que nous avons retrouvé notre correction la plus heureuse. Il s'agit de deux vers nouveaux, qui complètent le sens de deux passages de Coluthus [1] jusqu'ici restés imparfaits. Ces petites découvertes sont à la fois la joie et le désespoir des érudits. Nous signalons la nôtre, ou plutôt celle de M. Miller, à M. Didot,

[1] Voyez *Éloge de la chevelure,* discours inédit d'un auteur grec anonyme, en réfutation de l'*Éloge de la calvitie,* de Synesius ; Paris, 1840. M. Miller, auteur de cette publication, cite ces deux vers dans sa préface, et dit les avoir retrouvés dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément grec, n. 388.

afin qu'il remplisse cette lacune dans la seconde édition de son Coluthus.

L'excellente préface que M. Collombet a placée à la tête de Musée nous dispense d'entrer dans aucun détail sur l'origine de ce petit poëme : quant à la traduction de M. Collombet, elle est infiniment supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. En lisant ces tableaux rendus avec tant de grace et de simplicité, on s'étonne de les devoir à la même plume qui a traduit d'une manière si poétique les hymnes de Synésius, et avec une onction si entraînante les œuvres complètes de saint Jérôme.

Les deux poëmes d'Oppien, la Chasse, et la Pêche, n'ont été traduits qu'une fois : l'un par Belin de Ballu, l'autre par M. Limes. Nous avons dit ailleurs la profonde estime que nous inspiraient les travaux de Belin de Ballu. Quant à M. Limes, sa traduction est tout à la fois élégante et fidèle, et les notes qui l'accompagnent trahissent les études variées qu'il a dû faire pour donner leur véritable sens à certains passages de son auteur.

Mais l'œuvre capitale de cette collection, c'est l'Argonautique d'Apollonius. Ce poëme est arrivé jusqu'à nous environné des éloges et des critiques de toute l'antiquité. Pour justifier les éloges comme pour anéantir les critiques, il suffirait peut-être de citer l'admirable épisode des amours de Médée, véritable modèle des amours de Didon, et que tout le génie de Virgile n'a pu faire oublier.

La traduction de M. Caussin-Parceval est jugée depuis longtemps. Elle est écrite avec une rare élégance, mais peut-être avec trop de liberté. On a reproché à M. Caussin de changer quelquefois les formes de son auteur, mais on n'a pu lui reprocher d'en altérer le sens. Ce sens, il le pénètre profondément, puis il l'exprime avec une

précision qui semble rendre toute autre traduction impossible. Ici notre tâche était facile, et nous avons dû nous borner à recueillir les améliorations légères que nous offrait le texte grec récemment publié par M. Lehrs, dans l'excellente édition de M. Firmin Didot.

L. AIMÉ-MARTIN.

BATRACHOMYOMACHIE,

OU

COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.

Muses, je commence par vous supplier de descendre de l'Hélicon dans mon ame, pour m'aider à célébrer une grande querelle, ouvrage terrible du dieu Mars. Mes tablettes sont placées sur mes genoux; je vais apprendre à tous les hommes comment les rats marchèrent contre les grenouilles, et imitèrent dans leurs exploits les Géants, fils de la Terre.

Voici quelle fut l'origine de la lutte.

Un jour, un rat échappé aux poursuites d'un chat, et pressé par la soif, se désaltérait au bord d'un étang. Son menton velu trempait dans l'eau, dont il se gorgeait à plaisir. Une grenouille, habile à coasser sur plus d'un ton, l'ayant aperçu, lui parla ainsi :

« Étranger, qui es-tu? quel pays as-tu quitté pour venir sur nos bords? qui t'a donné le jour? Ne me déguise pas la vérité. Si tu me parais mériter mon affection, je te conduirai dans ma demeure, et je te ferai les présents de l'hospitalité. C'est Physignathe [1] qui te parle. Je suis la reine de cet étang; j'y suis honorée comme telle, et j'ai toujours régné sur les grenouilles. Pelée [2] et Hydroméduse [3], s'étant unis d'amour sur les rives de l'Éridan, me donnèrent le jour. Ta

[1] Qui a les joues enflées.
[2] Qui habite dans la fange.
[3] Reine des eaux.

beauté, ton air courageux, me font connaître que tu es fort au-dessus de ceux de ton espèce. Tu es sans doute un grand roi et un habile guerrier. Mais, de grace, ne diffère plus à me faire connaître ton origine. »

Psicharpax [1] lui répondit en ces mots :

« Comment peux-tu ne pas connaître ma race? Elle est connue des hommes, des dieux, et de tous les oiseaux habitants de l'air. Mon nom est Psicharpax ; je suis le fils du généreux Troxarte [2]; la fille du prince Pternotrocte [3], Lychomyle [4], est ma mère. Elle me donna le jour au fond d'une cabane, et me nourrit avec des figues, des noix, et des mets de toute espèce. Comment pourrais-tu me recevoir comme ton ami, puisqu'il n'y a rien de commun entre nous? Tu passes ta vie au fond des eaux, et moi je me nourris comme les hommes, je me nourris de tout ce qu'ils amassent pour eux-mêmes. Rien n'échappe à l'avidité de mes recherches : ni le pain qu'on met dans des corbeilles, ni ces gâteaux aux larges bords assaisonnés avec beaucoup de sésame, ni les morceaux de jambon, ni les foies recouverts de graisse blanche, ni le fromage frais, ni ces délicieux gâteaux de miel dont les dieux même sont friands, en un mot rien de ce que les cuisiniers apprêtent pour les repas, et qu'ils relèvent de mille assaisonnements divers. Jamais on ne m'a vu fuir dans un combat au fort du danger ; c'est alors que je m'élance avec ardeur dans les premiers rangs. J'approche sans crainte d'un homme, malgré l'énormité de sa stature ; souvent même, grimpant sur son lit, je lui mords hardiment le bout du doigt. Je lui pince le talon avec tant d'adresse qu'il le sent à peine, et que le doux sommeil ne l'abandonne point. A la vérité je redoute fort deux animaux, l'épervier et le chat. Ces espèces sont pour la nôtre une source de maux ; je crains aussi les souricières, ce piége douloureux

[1] Qui ravit les miettes.
[2] Mange-pain.
[3] Mange-jambon.
[4] Lèche-gâteau.

où réside une mort trompeuse. Mais ce que je redoute surtout, c'est le chat, cet ennemi cruel qui va nous chercher jusque dans les trous où nous nous réfugions. Je ne mange ni raves, ni choux, ni courges; la verte poirée et le céleri ne sont pas dignes de me nourrir. Ce sont là des mets faits pour vous et vos marécages. »

Physignathe sourit à ces mots, et répliqua ainsi : « Ami, tu fais bien le glorieux, et tout cela au sujet de ton ventre! Je pourrais vanter, moi aussi, les merveilles qu'on voit chez nous, soit dans nos marais, soit sur terre. Le maître des dieux a donné aux grenouilles la faculté de vivre dans deux éléments : il nous est libre de parcourir la terre en sautant, ou de nous plonger dans les eaux. Si tu es curieux de t'en convaincre, la chose est facile : viens sur mon dos, serre-moi fortement, dans la crainte de périr, et tu goûteras un plaisir infini à visiter ma demeure. »

A ces mots, elle lui présente la croupe. Psicharpax y saute d'un léger bond, et la tient embrassée par le cou.

Psicharpax ne se sent pas d'aise tant qu'il aperçoit le port à peu de distance; et il est ravi de voir Physignathe nager sous lui. Mais les flots venant à le mouiller, il a recours aux larmes, aux plaintes inutiles et tardives; il s'arrache des poils, et replie ses pieds sous son ventre. Une situation si étrange le jette dans un trouble extrême : il voudrait revenir à terre ; et, glacé de crainte, il gémit amèrement. D'abord il abaisse sa queue sur les eaux, et, s'en servant comme d'une rame, il la traîne après lui. Puis, se sentant toujours mouillé par les vagues, il supplie les dieux de le ramener au rivage. Enfin il pousse de grands cris, et sa bouche laisse échapper ces paroles :

« Non, le taureau qui conduisit Europe en Crète, à travers les flots, ne transporta point ce doux fardeau sur ses épaules comme cette grenouille me transporte à sa demeure, en élevant son corps verdâtre au-dessus de l'eau blanchissante! »

Tout à coup (horrible spectacle pour tous les deux!) une

hydre leur apparaît, relevant sa tête au-dessus des ondes. Physignathe ne l'aperçut pas plutôt, qu'elle fit le plongeon, sans penser quel noble ami elle allait perdre; elle descendit au fond de l'abîme, et par là elle évita un destin cruel. Psicharpax, ainsi abandonné, tomba renversé sur son dos. Il agite inutilement les pieds, et, près de périr, il fait entendre un cri plaintif. Tantôt il descend au-dessous de l'eau, tantôt il remonte à la surface, et, frappant du pied, il se relève et surnage. Il ne put cependant se dérober à sa destinée. Son poil, pénétré par l'eau, ajoutait à sa pesanteur naturelle. Il touchait à son dernier moment, lorsque, s'adressant à Physignathe :

« Tu n'échapperas point aux dieux, lui dit-il, après le crime que tu viens de commettre. Tu as causé ma perte en me précipitant de dessus ton dos comme de la cime d'un rocher. Sur terre, perfide, tu ne te serais jamais montrée supérieure à moi dans aucune espèce de combat, ni au pugilat, ni à la lutte, ni à la course; mais c'est en employant la ruse que tu m'as précipité au fond des eaux. L'œil des dieux est un œil vengeur. Un jour tu porteras la peine de ta perfidie; c'est à l'armée des rats à t'en punir, tu ne saurais leur échapper. »

A ces mots, il expire sous les eaux.

Cependant Lichopinax [1], assis sur les bords fleuris de l'étang, avait été témoin de ce malheur; il en gémit amèrement, et se hâte d'aller l'annoncer aux autres rats.

Dès qu'ils apprirent le triste sort de leur compagnon, ils entrèrent en fureur. Les hérauts reçurent ordre de convoquer le lendemain matin une assemblée dans le palais de Troxarte, père du malheureux Psicharpax, dont le cadavre, éloigné de la rive, flottait au milieu du marais.

Au lever de l'aurore, les rats s'étant rendus en hâte au conseil, Troxarte le premier se leva au milieu de l'assemblée, et, dans le ressentiment que lui causait la perte de son fils, il parla en ces termes :

[1] Lèche-plat.

« Chers compagnons, quoique jusqu'à présent j'aie été seul à souffrir de l'insolence des grenouilles, les mêmes malheurs vous menacent tous. Infortuné que je suis! j'avais trois fils, et je les ai perdus tous les trois. Un chat odieux m'a ravi l'aîné; il l'a surpris comme il sortait de son trou. Les mortels, plus cruels encore, ont causé la mort du second avec des machines d'une invention nouvelle : ils ont fait servir le bois à leur artifice, et en ont construit ce qu'ils appellent des souricières, fléau de notre espèce. Il m'en restait un troisième, qui réunissait toute ma tendresse et celle d'une mère chérie; mais une grenouille cruelle, en l'entraînant dans l'abîme, lui a fait perdre la vie. Sus donc, prenons les armes, et précipitons-nous sur les grenouilles, après avoir revêtu nos armures étincelantes. »

Ce discours a un plein effet; il persuade tout l'auditoire. Le dieu des combats leur inspire son ardeur, et leur fournit lui-même des armes. Ils chaussent d'abord leurs bottines : elles sont faites de peaux de fèves qu'ils ont façonnées avec soin; c'est le travail d'une nuit passée à ronger de ces légumes pour leur donner la forme convenable. Leurs cuirasses sont faites de chalumeaux réunis par des lanières de cuir, dépouille d'un chat qu'ils ont écorché eux-mêmes. De petits morceaux de cuivre, pris du fond d'une lampe, leur tiennent lieu de bouclier. De longues aiguilles, instruments de guerre tout d'acier, leur servent de lance; enfin leurs tempes sont pressées dans des coques de noix en manière de casques. Telle est l'armure des rats.

Dès que les grenouilles les aperçoivent, elles sortent de leurs marais et se rassemblent à terre. Tandis qu'elles considèrent quelle peut être la cause des mouvements et du fracas qu'elles entendent, un héraut s'avance vers elles. Il porte un sceptre pour marque de sa dignité. C'est Embasichytre [1], fils du généreux Tyroglyphe [2]; chargé du funeste message, il s'exprime ainsi :

[1] Qui saute dans la marmite.

[2] Cave-fromage.

« O grenouilles, les rats m'envoient vers vous avec des paroles menaçantes, et pour vous avertir de vous préparer au combat. Ils ont reconnu sur les eaux l'infortuné Psicharpax, auquel votre reine Physignathe a fait perdre la vie. Que tout ce qu'il y a parmi vous de braves guerriers s'arme donc et s'apprête au combat ! »

Leur ayant ainsi annoncé la guerre, il s'en retourne. Ce discours, entendu par les grenouilles, répand le trouble dans l'assemblée. Pour faire cesser les plaintes et les reproches, Physignathe s'étant levée parle ainsi :

« Amies, je n'ai point été la cause de la mort de Psicharpax; je n'en fus pas même le témoin. Son imprudence a causé sa perte. Il a voulu jouer sur les eaux et nager à la manière des grenouilles; il s'est noyé lui-même, et ses compagnons m'accusent à tort d'un fait dont je suis très innocente. Hâtons-nous de délibérer par quel stratagème nous pourrons venir à bout de détruire ces perfides ennemis. Quant à moi, je pense que le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous mettre sous les armes le long des bords de cet étang, à l'endroit où le terrain est le plus escarpé : dès que nos adversaires s'élançant fondront sur nous, chaque grenouille saisira par le casque le guerrier le plus proche d'elle, et nous les précipiterons dans cet étang avec leurs armes. Comme ils ignorent l'art de nager, ils n'échapperont point au péril, et nous élèverons bientôt sur la rive un trophée de rats immolés. »

Elle dit, et toutes aussitôt se revêtent de leurs armes. Elles entourent leurs jambes avec des feuilles de mauves qui leur servent de bottines. Les cuirasses sont de larges feuilles de poirée verte; des feuilles de choux bien façonnées servent de bouclier; de longues branches de jonc acéré font l'office de javelots; enfin chaque guerrière se couvre la tête d'une petite coquille en guise de casque. La troupe ainsi armée se range sur les bords élevés de l'étang : une ardeur guerrière transporte tous ces combattants, et leur fait brandir leurs lances.

En ce moment, Jupiter ayant convoqué tous les dieux dans le ciel étoilé, leur montre cette multitude guerrière et la valeur des combattants, leur nombre, leur stature, et la longueur de leurs javelots. Telle on voyait s'avancer la troupe des Centaures ou celle des Géants. Le maître des dieux demande alors, en souriant, s'il y a quelqu'un parmi les immortels qui veuille entrer dans le parti des grenouilles ou dans celui des rats ; et s'adressant à Minerve :

« Ma fille, lui dit-il, marcheriez-vous au secours des rats? On les voit sans cesse trotter dans votre temple, attirés par la fumée et les bribes des sacrifices. »

Ainsi parle le fils de Saturne. Minerve lui répond en ces mots :

« O mon père! à quelque extrémité que les rats puissent être réduits, on ne me verra jamais les secourir. Ils m'ont causé de trop grands dommages; ils ont détruit les couronnes de fleurs qui me sont offertes ; et mes lampes ont cessé de brûler parcequ'ils en ont enlevé l'huile. Mais ils m'ont fait une injure à laquelle j'ai été encore plus sensible. J'avais fait de mes mains un beau manteau dont la trame était très fine : les perfides me l'ont rongé, et y ont fait mille trous. J'ai appelé un ouvrier pour réparer le dégât ; mais il m'en coûtera cher, et voilà ce qui me met en colère. Il exige, en outre, une forte usure, chose encore plus odieuse à des immortels. Enfin, j'avais eu recours aux emprunts pour faire ce bel ouvrage, et je suis hors d'état de rendre. Je ne suis pas plus disposée à prendre parti pour les grenouilles : il n'y a pas davantage à compter sur elles. Je me souviens qu'une fois, étant accablée de lassitude au retour d'une expédition et ayant besoin de me refaire par le sommeil, elles firent un tel vacarme, qu'il ne me fut pas possible de fermer l'œil un instant ; je passai la nuit sans dormir, ayant la tête rompue de leurs cris jusqu'au lendemain que le coq chanta. Gardons-nous donc, ô dieux, de faire intervenir notre aide dans cette affaire. N'allons pas nous exposer à recevoir de dangereuses blessures ; car les guerriers sont vaillants, ils ne

respecteraient pas les dieux mêmes, si les dieux se présentaient à leurs coups. Qu'il nous suffise de contempler du haut des cieux l'événement de cette journée. »

Elle dit, et les dieux de l'Olympe applaudissent à son discours. Déja les combattants sont assemblés. On voit avancer deux hérauts; ils portent le signal de la guerre. Les moucherons font résonner leurs trompes comme des clairons, et sonnent le bruit redoutable du combat; Jupiter lui-même veut annoncer cette sanglante journée, et fait gronder son tonnerre du haut des cieux.

Le premier trait lancé par Hypsiboas [1] atteint Lichenor [2], qui combat dans les premiers rangs: percé au foie, il tombe dans la poussière, souille ainsi son beau poil, et ses armes retentissent dans sa chute. Troglodyte [3], après lui, enfonce son javelot dans la poitrine de Péléon [4]: ce coup mortel la renverse par terre; son ame s'envole de son corps. Embasichytre immole Seutlée [5] en la blessant au cœur. La douleur saisit Ocimide [6], qui blesse à son tour Embasichytre avec un jonc aigu. Artophage [7] frappe Polyphone [8] à la hauteur du ventre: cette malheureuse tombe, et ses membres demeurent sans vie. Limnocharis [9], voyant Polyphone dans cette extrémité, attaque Troglodyte, et, lui lançant une pierre énorme, l'atteint derrière le cou. Ses yeux s'appesantissent sous les ténèbres de la mort. Dexénor [10] le venge en dirigeant contre elle sa lance brillante: il ne manque pas le but, il la blesse au foie. Dès que Crambophage [11] l'aperçoit, s'étant

[1] Qui crie fort.
[2] Qui lèche les hommes.
[3] Qui se retire dans un trou.
[4] Qui cherche la vase.
[5] Qui se nourrit de poirée.
[6] Qui vit de basilic.
[7] Mange-pain.
[8] Qui coasse sur plusieurs tons.
[9] L'ornement des marais.
[10] Qui mord les hommes.
[11] Qui se nourrit de choux.

mis à fuir, elle se précipite du haut de la rive, et du milieu des eaux elle ne cesse pas de combattre; elle l'abat d'un trait qu'elle lui lance : il ne lui est plus possible de se relever. Le sang qui coule de sa blessure teint de pourpre les eaux du marais, et il demeure étendu sans vie sur le rivage, environné de ses entrailles palpitantes qui se sont répandues au dehors. Limnisie [1] ôte la vie à Tyroglyphe [2]. Calaminthe [3], voyant avancer Pternoglyphe [4], prend la fuite et saute dans l'eau, après avoir jeté son bouclier. L'irréprochable Borborocète égorge Philtrée. Hydrocharis [5] tue le prince Pternophage [6] d'un coup de pierre qui l'atteint au crâne; la cervelle lui coule par les narines, et la terre est arrosée de son sang. Lichopinax immole le brave Borborocète [7] d'un coup de lance; ses yeux se ferment pour jamais. Prassophage [8], apercevant Cnissodiocte [9], le saisit par le pied, l'entraîne dans l'eau, et ne le laisse point aller qu'elle ne l'ait suffoqué. Psicharpax, pour venger la mort de ses compagnons, perce de sa lance Prassophage avant qu'elle touche à la rive; celle-ci tombe le front en avant, et son ame descend chez Pluton. Pélobate [10], témoin de ce malheur, jeta une poignée de vase à Psicharpax : son visage en est tout couvert, et peu s'en faut qu'il ne perde la vue. Transporté de fureur, il soulève avec force une masse de pierre dont le poids surcharge la terre, et dirige le coup contre Pélobate, qu'il atteint au-dessous du genou; il en a la jambe droite toute fracassée, et tombe à la renverse dans la poussière.

[1] Qui habite les marais.
[2] Cave-fromage.
[3] Qui se tient entre les roseaux.
[4] Creuse-jambon.
[5] Qui se plaît dans l'eau.
[6] Mange-jambon.
[7] Qui se couche dans le bourbier.
[8] Qui se nourrit de poireaux.
[9] Qui est à l'affût de la graisse.
[10] Qui marche dans la boue.

Craugaside [1] venge son compagnon, et se précipite à l'instant sur Psicharpax; il lui perce le ventre avec la pointe du jonc qui lui sert de lance : comme il le retire avec force, tous ses intestins se répandent au dehors. Sitophage [2] voyant Craugaside au bord de l'eau, se retire de la mêlée en boitant, car il souffre amèrement; il saute dans un fossé pour éviter la mort. Troxarte blesse Physignathe au bout du pied; celle-ci, tourmentée par la douleur de cette blessure, quitte aussitôt le combat et plonge dans l'étang. Prassée [3], voyant que sa compagne respire encore, s'élance aux premiers rangs, et pousse contre Troxarte sa lance de jonc. Mais elle ne peut réussir à percer le bouclier; la pointe de la lance ne pénètre pas assez avant. Alors la divine Origanion, imitant par sa valeur les exploits du dieu Mars, frappe le casque orné de quatre aigrettes que portait Troxarte, et seule entre toutes les grenouilles elle se distingue dans la mêlée. Tous les rats se réunissent pour fondre sur elle; mais voyant qu'elle ne peut résister à tant de héros vaillants, elle se réfugie dans les profondeurs du marécage.

Parmi ces rats, un jeune guerrier se distingue sur tous les autres. Ce vaillant chef est fils du brave Artépibule [4] : il ressemble en tout au dieu Mars. Méridarpax [5] est son nom. C'est le plus habile guerrier qu'il y ait dans l'armée des rats; il divise une noix en deux parties, et de ses coquilles vides arme ses mains; aussitôt les grenouilles épouvantées fuient dans les marais. Enflé par son courage, il se présente sur les bords de l'étang, et là il se vante hautement qu'il viendra seul à bout de détruire la race des grenouilles, quelque belliqueuse qu'elle soit; sans doute il y fût parvenu, tant était prodigieuse sa force, si le père des hommes et des dieux n'eût prévu cette ruine. Touché de compassion pour

[1] Qui crie sans cesse.
[2] Qui se nourrit de blé.
[3] Qui se nourrit de poireaux.
[4] Qui guette le pain.
[5] Qui saisit une portion tout entière.

ces pauvres grenouilles près de périr, il secoue sa tête auguste, et il dit :

« Certes, c'est une terrible affaire que celle qui se passe à nos yeux. J'ai senti moi-même quelque effroi en voyant l'air féroce de Méridarpax, et son acharnement à dévaster ces marais. Pour l'écarter du combat, tout brave qu'il est, je vais à l'instant faire marcher contre lui la guerrière Pallas, ou le dieu Mars lui-même. »

A peine a-t-il achevé ces mots, que Mars prend la parole :

« Puissant fils de Saturne, dit-il, ni la force de Minerve ni la mienne ne viendraient jamais à bout de sauver les grenouilles du péril qui les menace; il faut que tous les dieux se réunissent en leur faveur, ou que tu aies recours à cette arme immense, cette arme redoutable dont tu te servis avec tant de succès contre les Titans qui en perdirent la vie. Encelade et la race perfide des Géants furent aussi terrassés de son poids. »

Comme il disait ces mots, Jupiter lance ses traits enflammés. L'on entend d'abord gronder le tonnerre, dont le fracas ébranle tout l'Olympe; puis on voit descendre en serpentant le feu redoutable de la foudre. Les grenouilles et les rats en sont d'abord également saisis d'effroi. Cependant le parti des rats ne cesse pas de combattre; leur ardeur à détruire les grenouilles aurait même redoublé, si Jupiter, du haut de l'Olympe, n'eût eu pitié d'elles et ne leur eût envoyé sans retard un puissant secours.

On voit arriver une troupe au dos robuste comme une enclume, aux serres crochues, à la démarche oblique et tortueuse : leur mâchoire est acérée et tranchante comme des ciseaux, et leur peau est une écaille dure comme l'os. Ils ont de larges et fortes épaules; le dessus de leur dos brille comme s'il était revêtu d'une armure, leurs jambes sont tortues, et leurs mains toujours tendues en avant; ils ont les yeux placés devant la poitrine, huit pieds, deux têtes, et une quantité prodigieuse de mains. Ces animaux sont vulgairement connus sous le nom de *cancres*. Leur arrivée devient

fatale aux rats; plusieurs d'entre eux ont la queue, les pieds ou les mains coupés ; leurs lances sont mises en pièces : enfin ces pauvres rats sont saisis d'une telle frayeur, qu'ils ne résistent plus, et prennent la fuite. Déja le soleil passait sous l'horizon ; la fin du jour fut aussi celle de cette guerre.

FIN.

OEUVRES D'HÉSIODE

TRADUCTION DE M. BIGNAN.

AVERTISSEMENT.

La première époque de la civilisation grecque se divise en trois périodes distinctes, dont Orphée, Homère et Hésiode sont les représentants. Un examen attentif des œuvres d'Homère et d'Hésiode atteste qu'ils ont dû naître en deux siècles différents sous le rapport de la religion et de la politique, de l'état social et de la poésie. Ces preuves, tirées de leurs ouvrages mêmes, nous semblent les plus propres à détruire l'idée de leur coexistence. Un critique célèbre, Benjamin Constant, place entre eux l'intervalle de deux siècles, et cette conjecture offre, selon nous, plus de vraisemblance que toutes les autres opinions, que nous nous bornerons à rappeler sommairement. Hérodote dit qu'ils ont vécu quatre cents ans avant lui. Plutarque raconte la lutte de ces deux poëtes, qui se disputèrent la palme des vers à Chalcis. Philostrate, Varron, Érasme, les considèrent aussi comme contemporains; mais Philochore, Xénophane et d'autres auteurs soutiennent qu'Homère est plus ancien. Cicéron dit que ce poëte lui semble antérieur de beaucoup de siècles. Velleius Paterculus et Proclus croient Hésiode plus jeune, l'un de cent vingt années, l'autre de quatre siècles. Porphire prétend qu'il a vécu un siècle après Homère. Solin met entre eux l'espace de cent trente ans. L.-G. Giraldi, Fabricius, Saumaise, Leclerc, Dodwell, Wolff, assignent également à Hésiode une date postérieure. Dans ce conflit de sentiments divers, au milieu desquels Pausanias n'ose pas se prononcer, nous avons dû appeler la poésie au secours de la chronologie. La lecture des ouvrages d'Hésiode donne lieu de croire que, postérieur d'environ deux cents ans à Homère, il a vécu dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne.

Quant à sa vie, elle a, comme celle d'Homère, fourni matière à des récits opposés.

D'abord était-il originaire de Cumes en Éolie ou d'Ascra en Béotie? D'un côté, Plutarque dit, d'après Éphore, que son père, étant déja établi dans Ascra, y épousa Pycimède. De l'autre, Suidas prétend qu'Hésiode, encore très jeune, fut transporté par ses parents de Cumes, sa patrie, dans Ascra. Strabon, Proclus et Tzetzès rapportent le même fait. Hérodote et Étienne de Byzance le font naître également à Cumes.

L'examen de ses poëmes nous servira à résoudre une question d'ailleurs peu importante. Lorsqu'il raconte dans *les Travaux et les Jours* (v. 635) que son père s'est transporté de Cumes dans Ascra pour y chercher des moyens d'existence, il n'ajoute pas y être venu avec lui. Si cette circonstance avait eu lieu, n'en aurait-il pas fait mention? Un voyage maritime, surtout dans son enfance, n'aurait-il pas dû frapper son imagination et rester dans sa mémoire? Il y a plus: il dit formellement dans le même poëme (v. 650) qu'il n'a jamais navigué qu'une seule fois, dans son trajet d'Aulis en Eubée, où il remporta le prix de poésie aux funérailles du roi Amphidamas. De ces deux passages on peut légitimement conclure qu'il naquit dans Ascra, où son père s'était établi. Ce père, dont il ne dit pas le nom, s'appelait Dius, selon beaucoup d'écrivains. Vraisemblablement il amassa quelque fortune dans Ascra, puisque, après sa mort, ses deux fils plaidèrent pour le partage de sa succession. Persès corrompit les juges, et obtint la part la plus considérable; mais Hésiode devint bientôt plus riche, grace à sa frugalité et à son économie. Assez généreux pour soulager plusieurs fois les besoins de son frère, il tenta encore de le ramener à la sagesse, en composant pour son instruction le poëme des *Travaux et des Jours*.

Hésiode préférait à la vie corrompue des cités l'innocence et la tranquillité des campagnes. Pasteur sur l'Hélicon, il exerçait un métier qui, dans les âges fabuleux et héroïques, avait été le partage des dieux et des rois. C'est là que les Muses, lui reprochant sa paresse, lui donnèrent une branche de laurier et l'animèrent du souffle poétique. Dès lors il se voua tout entier à leur culte: amant de la gloire, il apprit que les fils du roi Amphidamas, pour célébrer les funérailles de leur père, avaient ouvert à Chalcis en Eubée un concours de poésie; il y obtint la victoire, et en remporta un trépied, qu'il dédia aux Muses de l'Hélicon par reconnaissance, ou pour se conformer à l'usage de son siècle. Suivant Proclus, Panidès, frère d'Amphidamas, l'avait couronné comme ayant célébré,

non la guerre et le carnage, mais l'agriculture et la paix. Diogène Laërce (liv. 2, sect. 46) et Thomas Magister (argument des *Grenouilles* d'Aristophane) lui donnent pour antagoniste un chantre nommé Cercops. Plusieurs autres écrivains prétendent que c'était Homère lui-même dont il avait été vainqueur, mais ils ne méritent pas de créance. Ainsi l'ouvrage intitulé le *Combat d'Homère et d'Hésiode* a été sans doute fabriqué par quelque détracteur d'Homère, ou par quelque grammairien postérieur au siècle d'Adrien. Le sujet de cet opuscule ressemble à ceux que les rhéteurs et les sophistes donnaient à traiter à leurs élèves. D'ailleurs l'argument le plus péremptoire contre une semblable lutte n'est-il pas le silence d'Hésiode? S'il avait eu Homère pour rival, ne se serait-il pas vanté de l'avoir vaincu?

Plutarque raconte, dans le *Banquet des sept Sages*, qu'Hésiode, après sa victoire, se rendit à Delphes, soit pour consacrer son prix à Apollon, soit pour interroger l'oracle sur son avenir, et qu'il reçut cette réponse : « Heureux ce mortel qui visite ma demeure, « cet Hésiode que chérissent les Muses immortelles ! Sa gloire s'é« tendra aussi loin que les rayons de l'aurore. Mais redoute le bois « fameux de Jupiter Néméen ! C'est là que le destin a marqué le « terme de ta vie. »

Hésiode, comme le raconte l'auteur du *Combat*, s'éloigna du Péloponnèse, pensant que la divinité avait voulu désigner le temple consacré dans ce pays à Jupiter Néméen. Parvenu dans Œnoé, ville de la Locride, il s'établit chez Amphiphane et Ganyctor, fils de Phégée, ne comprenant pas le sens de la prédiction, car tout ce lieu s'appelait le lieu consacré à Jupiter Néméen. Comme il séjourna longtemps chez les Œniens, de jeunes hommes, le soupçonnant d'avoir violé leur sœur, le tuèrent, et le précipitèrent dans la mer, entre l'Eubée et la Locride. Le troisième jour, son corps fut rapporté par des dauphins, tandis qu'on célébrait une fête en l'honneur d'Ariane. Tous les habitants, accourus sur le rivage, reconnurent le cadavre et l'ensevelirent avec pompe. On poursuivit les assassins, qui s'élancèrent dans une barque de pêcheurs et naviguèrent vers la Crète; mais, au milieu de la traversée, Jupiter les foudroya, et les précipita dans les flots. Suivant Pausanias (*Béotie*, ch. 31), ces jeunes hommes, qui étaient les fils de Ganyctor, Ctiménus et Antiphus, s'enfuirent de Naupacte à Molycrium, à cause du meurtre d'Hésiode; et là, ayant commis quelque impiété envers Neptune, ils subirent le châtiment mérité. Pausanias

dit que tout le monde est d'accord sur ces faits, mais qu'il n'en est pas de même au sujet d'Hésiode; que, selon les uns, il fut accusé à tort d'avoir fait violence à la sœur de ces jeunes gens, et que, d'après les autres, il était réellement coupable. Plutarque, dans le *Banquet de Dioclès*, explique ainsi la cause de sa mort : Hésiode, avec Milésius et un enfant nommé Troïle, fut reçu chez un hôte dont Milésius viola la fille pendant la nuit; les frères de la jeune fille, croyant Hésiode coupable, le tuèrent dans une prairie avec Troïle, et le jetèrent dans la mer, en laissant le corps de l'enfant sur le rivage; des dauphins ayant rapporté le cadavre d'Hésiode au moment où l'on célébrait la fête de Neptune, les habitants du pays démolirent la maison de ses meurtriers, et les noyèrent eux-mêmes.

Pausanias rapporte (*Béotie*, ch. 38) que de son temps on voyait à Orchomène le tombeau d'Hésiode, et il raconte pour quel motif les habitants de cette ville l'y avaient érigé : « Une maladie contagieuse faisant périr les hommes et les animaux, on envoya des députés pour consulter le dieu. On assure que la Pythie leur répondit qu'il fallait transporter les os d'Hésiode de la Naupactie dans l'Orchoménie, et qu'il n'y avait pas d'autre remède au fléau. Les envoyés ayant demandé ensuite dans quel lieu de la Naupactie ils trouveraient ces ossements, la Pythie leur annonça qu'une corneille le leur indiquerait. Lorsqu'ils eurent débarqué dans le pays de Naupacte, ils aperçurent à peu de distance de la route un rocher où était perchée une corneille, et ils découvrirent les os d'Hésiode dans le creux de ce rocher. On grava sur le tombeau l'épitaphe suivante :

« Ascra, riche en moissons, fut la patrie d'Hésiode; mais la terre « des Minyens, dompteurs de chevaux, possède les os de ce poëte, « dont la gloire a été si éclatante dans la Grèce parmi les hommes « qui jugent d'après les lois de la sagesse. »

Quels qu'aient été le motif et le genre de la mort d'Hésiode, la tradition veut qu'il soit parvenu jusqu'à un âge très avancé. De là le proverbe d'une *vieillesse hésiodéenne*, et ce distique attribué à Pindare par Tzetzès (Prolégomènes *ad Erga*) :

« Salut, mortel qui es entré deux fois dans l'adolescence et qui « as eu deux fois un tombeau : Hésiode! ô toi qui as atteint le der- « nier degré de la sagesse humaine. »

Hésiode laissa un fils dont il parle (*les Travaux et les Jours*, v. 315), mais sans le nommer et sans dire quelle fut sa mère.

Quelques auteurs prétendent que cette jeune fille, appelée Clymène ou Ctémène, qu'il fut soupçonné d'avoir violée, avait été son épouse légitime, et lui avait donné un fils nommé Mnaséas, Stésichore ou Archiépès.

Tout ce qu'on a débité sur la vie et la mort d'Hésiode semble porter le caractère de la fable plutôt que de l'histoire; les seuls faits authentiques sont les événements consignés dans ses poëmes, tels que sa condition de pâtre sur l'Hélicon, sa victoire à Chalcis, son procès avec son frère, et la naissance de son fils. Quant à son caractère, il s'est peint lui-même dans ses ouvrages : ami d'une existence sédentaire, observateur de la tempérance et de la justice, religieux jusqu'à la superstition, il n'ambitionna point la faveur des rois, et borna son ambition à se rendre utile à ses concitoyens, à qui il prêchait la morale en beaux vers. Sa mémoire obtint les faveurs qui l'avaient fui pendant sa vie. L'admiration publique lui fit ériger des statues à Thespie, à Olympie, sur l'Hélicon. Chantées par la bouche des rhapsodes, et transmises des pères aux enfants par la tradition orale, ses poésies furent rassemblées à la même époque que l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

L'authenticité de la *Théogonie* a été révoquée en doute, et le scepticisme à cet égard s'est appuyé du récit de Pausanias, qui rapporte (*Béotie*, ch. 31) que les Béotiens, voisins de l'Hélicon, assuraient qu'Hésiode n'avait composé d'autre poëme que celui des *Travaux et des Jours*. Mais on ne doit pas oublier que Pausanias parle d'une autre opinion qui lui attribuait un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels se trouve la *Théogonie*. D'ailleurs, si nous ajoutons foi au témoignage d'Hérodote, de Platon, d'Aristote, d'Ératosthène, d'Acusilaüs, de Pythagore, de Démosthène de Thrace, d'Agatharchide de Cnide, de Manilius, de Xénophane de Colophon, de Zénon le stoïcien, de Chrysippe, du grammairien Aristonicus, de Zénodote et d'autres savants de l'école alexandrine, nous sommes en droit de regarder la *Théogonie* comme l'œuvre légitime du chantre béotien. Devons-nous pour cela penser qu'elle ait franchi un intervalle de plus de deux mille six cents ans sans additions, sans pertes, sans changements? Non : il en est d'Hésiode comme d'Homère : les rhapsodes ont mis la main dans ses œuvres. La *Théogonie*, qui n'a pas plus été écrite que l'*Iliade*, quoiqu'elle lui soit postérieure, présente encore plus d'empreintes d'un travail étranger. En considérant l'ensemble et les détails du poëme, on ne peut s'empêcher de convenir que nous ne possédons

qu'un monument incomplet, qu'un ouvrage conforme sans doute pour le fond, mais dissemblable en beaucoup de parties à celui qui est sorti pour la première fois de la bouche inspirée du poëte. Un sujet si religieux, si populaire, célébré par tant de chantres, semblait provoquer naturellement l'insertion des nombreux fragments qui l'ont amplifié. La plus grande partie des interpolations remonte probablement à une époque très ancienne.

Hésiode, dans la *Théogonie*, a passé en revue cette foule de dieux qui composaient le polythéisme. C'est jusqu'au chaos qu'il a fait remonter les innombrables anneaux de la chaine de cette généalogie céleste, et sa lyre a peuplé la terre et le ciel, les enfers et la mer, des divinités créées par l'imagination ou admises par la crédulité d'une nation enthousiaste. Descendu des hauteurs sacrées, il jette, dans *les Travaux et les Jours*, ses regards sur la famille humaine; alors il ne raconte plus, il conseille; le mythologue devient moraliste. En adressant à son frère Persès des maximes de sagesse et de vertu, d'économie domestique et rurale, il cherche à exciter chez tous ses contemporains le goût du travail. En effet, en quittant la vie guerrière pour la vie agricole et civile, les peuples ont dû substituer l'empire du travail, l'amour de la propriété, à l'abus de la force, aux rapines de la conquête. Le poëme des *Travaux et des Jours* nous montre l'introduction des deux éléments nouveaux du travail et de l'ordre. Quoique renfermé dans un cercle moins large que celui de la *Théogonie*, il gagne en utilité ce qu'il semble perdre en grandeur et en élévation. Mais le poëte n'a dans sa marche rien de fixe ni de gradué : après avoir invoqué les Muses, il s'adresse à Persès; puis il raconte la fable de Pandore, décrit les cinq âges du monde, cite un apologue, donne des conseils tantôt à son frère, tantôt aux souverains, trace des préceptes pour l'agriculture, pour la navigation, et finit par recommander des pratiques superstitieuses, soit pour l'exécution des travaux champêtres, soit pour l'observation des jours propices et funestes.

Les *Travaux et les Jours* présentent donc une nomenclature de préceptes qui aurait pu se prolonger encore davantage; il est probable que ce poëme ne nous est point parvenu dans sa totalité.

Néanmoins il ne laisse pas d'être aussi utile à étudier que la *Théogonie*. Indépendamment du luxe de poésie dont il est orné en certains passages, il fournit de précieux matériaux pour reconstruire le siècle d'Hésiode : s'il nous atteste les progrès des sciences et des arts, il nous initie au secret de cette corruption de mœurs

qui dégénérait en tyrannie chez les rois, en vénalité chez les juges, en avarice, en jalousies, en haines, en paresse chez presque tous les citoyens. Mais en même temps que les justes plaintes d'Hésiode annoncent un état rongé de vices nombreux, une société différente de celle que nous représente Homère, le poëte remonte, sous le rapport de la religion, à une époque bien antérieure, puisqu'il constate cette croyance des premiers siècles du polythéisme, que les dieux et les hommes étaient issus d'une commune origine. Hésiode, ici comme dans la *Théogonie*, est toujours le chantre de deux époques. S'il cherche à corriger ses contemporains, c'est en évoquant d'anciens souvenirs, c'est en prononçant des commandements et des interdictions qui ressemblent aux dogmes des religions sacerdotales, c'est en revêtant sa muse de cette forme sentencieuse qu'affectait la poésie symbolique des temps primitifs.

Si la critique a signalé plusieurs lacunes dans la *Théogonie* et dans *les Travaux et les Jours*, le *Bouclier d'Hercule* est encore bien moins complet, puisqu'il n'offre qu'un fragment qui a dû appartenir à deux ouvrages différents. Les cinquante-six premiers vers, qui parlent de l'amour de Jupiter et d'Alcmène, du retour d'Amphitryon et de la naissance d'Hercule, se rattachent probablement au poëme intitulé Μέγαλαι Ἠοῖαι[1], dans lequel Hésiode chantait les femmes les plus célèbres de la Grèce, tandis que la description du combat de Cycnus et d'Hercule, et du bouclier de ce dernier héros, a pu avoir été détachée d'un autre ouvrage que le poëte avait consacré à la louange des héros les plus fameux. Cette dernière partie présente une plus forte empreinte de la couleur homérique que le commencement. Nous ne serions pas éloignés de croire qu'elle a été l'œuvre de quelque rhapsode. Le bouclier d'Achille dans l'*Iliade* a pu servir de type à celui de cet Hercule dont la gloire n'était pas moins répandue que la gloire du vainqueur d'Hector. C'est dans les jeux célébrés aux environs de Thèbes qu'on aura eu

[1] Hésiode y célébrait les héroïnes les plus illustres, en les proposant pour modèles aux femmes de son siècle, ou en les comparant toujours les unes avec les autres. Or, chaque comparaison commençant par cette formule : ἢ οἵη, ou *telle que*, c'est de là qu'est venu le titre général de Ἠοῖαι : on sait qu'autrefois les premiers mots des ouvrages de poésie servaient souvent à les faire désigner. Quant à l'épithète de μέγαλαι, quelques savants pensent qu'elle est provenue du grand nombre de vers que ce poëme renfermait ; l'importance des héroïnes qui étaient célébrées a pu aussi lui donner naissance.

l'idée de chanter l'Hercule thébain. Ainsi le morceau des Μέγαλαι Ηοῖαι concernant la naissance de ce héros aura été rattaché à la description de son bouclier et de son combat avec Cycnus. L'école alexandrine assignait à la composition du *Bouclier d'Hercule* une date très ancienne; Scaliger la fait remonter jusqu'au siècle de Solon et de Tyrtée.

Pausanias rapporte (*Béotie*, c. 31) qu'on attribuait encore à Hésiode un poëme sur le devin Mélampe, la *Descente de Thésée et de Pirithoüs aux enfers*, les *Préceptes de Chiron pour l'éducation d'Achille*, et qu'ayant appris des Acarnaniens l'art de la divination, il passait pour avoir composé des *Prédictions en vers* et un livre d'*Explication des Prodiges*. Hésiode fut l'auteur, d'après Suidas, du *Catalogue des Femmes* en cinq livres, de l'éloge funèbre de son ami Batrachus, et d'un poëme sur les *Dactyles Idéens*; suivant Zosime (liv. v, c. 28), des *Théogonies héroïques*; selon Tzetzès (*Prolégomènes sur Lycophron*), de l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, et, comme le dit le scholiaste d'Aratus (v. 255), de la *Grande astronomie ou du Livre des astres*. Strabon (liv. vii, p. 302) cite de lui le *Tour de la Terre*; Maxime de Tyr (Dissertat. 16), les *Discours divins*; Athénée (liv. ii, p. 49; liv. viii, p. 364, et liv. xi, p. 503), les *Noces de Céyx*, les *Grands Travaux*, et l'*Égimius*. Aristote et quelques grammairiens mettent sur son compte un ouvrage intitulé *les Préceptes*. Pline (liv. xv, c. 1; liv. xxi, c. 17 et 20; liv. xxii, c. 22; l. xxv, c. 2) et Plutarque (*Banquet de Dioclès*) semblent croire qu'il composa des poëmes sur la vertu des plantes et des herbes, et sur l'art de la médecine. La simple nomenclature de tous ces ouvrages, qui supposent une si grande variété de savoir, ne démontre-t-elle pas l'impossibilité qu'un seul homme en ait été l'auteur?

Après tout, l'idée d'attribuer tant de poëmes à Hésiode atteste l'admiration que son génie inspira. Denys d'Halicarnasse vante la douceur de son style et l'habileté de sa composition. Velléius Paterculus dit que ce fut un poëte d'un esprit élégant, et remarquable par la mollesse de ses vers. Quintilien fait l'éloge de la sagesse de ses maximes et de l'harmonie de sa diction; il lui décerne la palme dans le genre tempéré. Hésiode a obtenu également les suffrages d'Aristote, de Xénophon, d'Isocrate, d'Alcée, de saint Basile, du sophiste Aphthonius, et de Cicéron.

La *Théogonie* avait été commentée, suivant Aulu-Gelle (liv. xx, c. 8), par Plutarque: on dit qu'elle l'avait été aussi par Aristote, par Aristonicus d'Alexandrie, par Démétrius Ixion d'Adramyttium,

et par Denys de Corinthe. Il ne nous est parvenu que deux commentaires grecs sur ce poëme : l'un est attribué à Jean Diaconus, l'autre est intitulé *Quelques anciennes scholies détachées sur la Théogonie d'Hésiode.* Natalis Comes (*Myth.*, liv. VI, c. 18) semble croire que Didyme en est l'auteur.

Nous avons sur *les Travaux et les Jours* des scholies de Proclus, de Jean Tzetzès et d'Emmanuel Moschopule. Jean Protospatharius a composé pour son fils une *Explication physique des Jours.*

Tzetzès et Jean Diaconus ont laissé, l'un une *Explication*, l'autre une *Paraphrase*, sur le *Bouclier d'Hercule.*

Les principaux commentateurs modernes sont Ange Politien, Scaliger, Vinet, Mélanchton, Jean Frisius, Grœvius, Guiet, Hemsterhusius, Barlæus, Robinson, Leclerc, Ruhnkenius, Heyne, Wolff, Bergier, et C.-F. Heinrich. M. Creuzer, dans ses lettres sur Homère et Hésiode, a fait la critique d'une dissertation latine de M. Hermann *sur la plus ancienne mythologie des Grecs.*

Quant aux éditions d'Hésiode, nous ne les récapitulerons pas toutes, depuis celle des *Travaux et des Jours*, qui parut à Milan, 1493, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle, jusqu'à celle des œuvres complètes d'Hésiode, qui fait partie de la *Bibliothèque des auteurs grecs*, publiée par M. Ambroise-Firmin Didot; Paris, 1840. Le texte le plus correct est celui que Thomas Gaisford a édité en 1814. M. Boissonade l'a suivi dans son *Recueil des poëtes grecs*, et nous l'avons généralement adopté. Nous avons profité aussi de quelques changements consignés dans l'édition de M. Didot.

Les traductions françaises en prose les plus connues sont la traduction de Bergier, précédée d'un discours sur l'origine des dieux du paganisme, et suivie de remarques sur les ouvrages d'Hésiode, 1767; celles de Gin, 1785; de Coupé, 1796; de Mondot, 1835.

Il existe une vieille traduction des *Travaux et des Jours*, publiée sous ce titre : *les Besongnes et les Jours*, mis en vers français par Jacques Legras; Paris, 1586, in-12. L'abbé Goujet la trouvait préférable à celles de Richard Leblanc, de Lambert Daneau et de J.-A. Baïf.

Notre traduction est plus complète que les autres, puisqu'elle comprend les *fragments*; nous desirons que le lecteur la trouve plus fidèle. C'est au texte grec seulement que nous avons eu recours, n'hésitant point à préférer le langage de la prose à celui de la poésie. Rien n'eût été moins poétique, en effet, que la reproduc-

tion en vers, soit des nombreuses généalogies, soit des préceptes moraux et religieux que renferme Hésiode. Plusieurs morceaux d'élite, tels que la brillante description des cinq âges du monde, l'ingénieuse création de Pandore, la sombre peinture de l'hiver, le magnifique combat de Jupiter avec les Titans, auraient sans doute prêté à la poésie; mais ces divers passages ne constituent pas le caractère dominant du génie d'Hésiode, la physionomie habituelle de sa versification. Quelquefois comparable à Homère, Hésiode s'en éloigne souvent par la nature du style. Le style d'Homère est lucide, abondant, coloré, parcequ'il date d'une époque où la guerre avait mis en dehors tous les caractères, toutes les passions : celui d'Hésiode, au contraire, est grave, sérieux et précis; il révèle un siècle de crise sociale, où la pensée a besoin de se résumer dans un langage plein et nerveux, et de se concentrer en elle-même, comme effrayée du tableau des vices et des dissensions qui tourmentent la Grèce. Hésiode diffère d'Homère sous beaucoup d'autres rapports; car tantôt il passe en revue les généalogies des familles célestes, et alors ses vers, presque entièrement hérissés de noms propres, ont toute la sécheresse d'une nomenclature; tantôt il décrit en termes techniques des instruments et des objets d'arts, ou il trace des maximes dont le fond est revêtu d'une forme complexe. Ajoutez à ces difficultés les entraves que les interpolations ou les lacunes apportent à la marche et au sens de la phrase. Comme les ouvrages du compilateur d'Ascra sont loin de présenter cet enchaînement de faits, cette liaison d'idées qui, malgré des contradictions partielles, dominent l'ensemble des époques d'Homère, sa poésie est trop souvent elliptique, serrée, obscure.

Hésiode n'en est pas moins digne d'une étude sérieuse. L'examen de ses œuvres prouve que sa pensée, malgré de fréquents retours vers un ordre de choses dès longtemps aboli, a été novatrice et progressive. Habile à seconder la marche de l'humanité dans ses initiations graduelles de siècle en siècle, elle a contribué puissamment à améliorer la morale, en proclamant la supériorité du travail et de l'économie sur la paresse et sur la prodigalité; la religion, en lui faisant faire un pas de plus vers ce dernier degré de perfection qu'elle ne devait atteindre que dans Pindare et dans Sophocle; la politique, en poussant les esprits vers ces idées républicaines qui développèrent en Grèce le germe de tant de gloire et de liberté.

A. Bignan.

LA THÉOGONIE.

Commençons par chanter les Muses de l'Hélicon, les Muses qui, habitant cette grande et céleste montagne, dansent d'un pas léger autour de la noire fontaine et de l'autel du puissant fils de Saturne, et, baignant leurs membres délicats dans les ondes du Permesse, de l'Hippocrène et du divin Olmius, forment sur la plus haute cime de l'Hélicon des chœurs admirables et gracieux, en agitant leurs pieds bondissants. De là s'élançant, enveloppées d'un épais nuage, elles se promènent durant la nuit, et font entendre leur belle voix en célébrant Jupiter armé de l'égide, l'auguste Junon d'Argos, qui marche avec des brodequins d'or; la fille de Jupiter, Minerve aux yeux bleus; Phébus-Apollon, Diane chasseresse, Neptune, qui entoure et ébranle la terre; la vénérable Thémis, Vénus à la paupière noire, Hébé à la couronne d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le grand Soleil, la Lune splendide, Latone, Japet, l'astucieux Saturne, la Terre, le vaste Océan, et la Nuit ténébreuse, et la race sacrée de tous les autres dieux immortels. Jadis elles enseignèrent à Hésiode d'harmonieux accords, tandis qu'il faisait paître ses agneaux aux pieds du céleste Hélicon. Ces Muses de l'Olympe, ces filles de Jupiter, maître de l'égide, m'adressèrent ce langage pour la première fois : « Vils pasteurs, opprobre des campagnes, vous qui ne vivez que pour l'intempérance, nous savons inventer beaucoup de mensonges semblables à la vérité ; mais nous savons aussi dire ce qui est vrai, quand tel est notre desir. »

Ainsi parlèrent les éloquentes filles du grand Jupiter, et elles me remirent pour sceptre un rameau de vert laurier,

superbe à cueillir ; puis, m'inspirant un divin langage pour me faire chanter le passé et l'avenir, elles m'ordonnèrent de célébrer l'origine des bienheureux immortels, et de les choisir toujours elles-mêmes pour objet de mes premiers et de mes derniers chants. Mais pourquoi m'arrêter ainsi autour du chêne ou du rocher [1] ?

Célébrons d'abord les Muses qui, dans l'Olympe, charment la grande ame de Jupiter, et marient leurs accords en chantant les choses passées, présentes et futures. Leur voix infatigable coule de leur bouche en doux accents, et cette harmonie enchanteresse, au loin répandue, fait sourire le palais de leur père, qui lance la foudre ; on entend résonner la cime de l'Olympe neigeux [2], demeure des immortels. D'abord, épanchant leur voix divine, elles rappellent l'auguste origine des dieux engendrés par la Terre et par le vaste Uranus, et chantent leurs célestes enfants, auteurs de tous les biens. Ensuite, célébrant Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elles commencent et finissent par lui tous leurs hymnes, et redisent combien il l'emporte sur les autres divinités par sa force et par sa puissance. Enfin, quand elles louent la race des mortels et des Géants vigoureux, elles réjouissent dans le ciel l'ame de Jupiter, ces Muses de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide. Dans la Piérie, Mnémosyne, qui régnait sur les collines d'Éleuthère, unie au fils de Saturne, mit au jour ces vierges qui procurent l'oubli des maux et la fin des douleurs. Durant neuf nuits, le prudent Jupiter, montant sur son lit sacré, coucha près de Mnémosyne, loin de tous

[1] Cette expression proverbiale voulait dire : *Pourquoi parler de choses étrangères à ce qui nous occupe ?* Elle rappelle l'époque où les bergers oisifs s'asseyaient sur le haut des rochers ou à l'ombre des chênes, pour causer tranquillement. Homère fait dire à Hector, prêt à combattre Achille (*Iliade*, chap. XXII, v. 126-8) : « Ce n'est plus le temps de s'en« tretenir ici sur le chêne ou sur le rocher, comme les vierges et les « jeunes hommes qui discouraient ensemble. »

[2] L'épithète de *neigeux*, appliquée à l'Olympe, est d'origine homérique ; elle démontre que la demeure des dieux n'était autre chose, dans l'opinion des Grecs, qu'une haute montagne de Thessalie.

les immortels. Après une année, les saisons et les mois ayant accompli leur cours, et des jours nombreux étant révolus, Mnémosyne enfanta neuf filles animées du même esprit, sensibles au charme de la musique, et portant dans leur poitrine un cœur exempt d'inquiétude ; elle les enfanta près du sommet élevé de ce neigeux Olympe, où elles forment des chœurs splendides et possèdent des demeures magnifiques : à leurs côtés se tiennent les Graces et le Desir dans les festins, où leur bouche, épanchant une aimable harmonie, chante les lois de l'univers et les fonctions respectables des dieux. Fières de leurs belles voix et de leurs divins concerts, elles montèrent dans l'Olympe : la terre noire retentissait de leurs accords, et sous leurs pieds s'élevait un bruit ravissant, tandis qu'elles marchaient vers l'auteur de leurs jours. Là règne dans le ciel ce maître du tonnerre et de la brûlante foudre, qui, puissant vainqueur de son père Saturne, distribua équitablement à tous les dieux les emplois et les honneurs.

Voilà ce que chantaient les Muses habitantes de l'Olympe, les neuf filles du grand Jupiter, Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie, et Calliope, la plus puissante de toutes, car elle sert de compagne aux rois vénérables. Lorsque les filles du grand Jupiter veulent honorer un de ces rois, nourrissons des cieux, dès qu'elles l'ont vu naître, elles versent sur sa langue une molle rosée, et les paroles découlent de sa bouche douces comme le miel. Tous les peuples le voient dispenser la justice avec droiture, lorsqu'il apaise tout à coup un violent débat par la sagesse et l'habileté de son langage : en effet, les rois sont doués de prudence, afin que, sur la place publique, en proférant de pacifiques discours, ils fassent aisément restituer à leurs peuples tous les biens dont ils ont été insolemment dépouillés. Tandis que le prince marche dans la ville, les citoyens, remplis d'un tendre respect, l'invoquent comme un dieu, et il brille au milieu de la foule assemblée. Tel est le divin privilége que les Muses accordent aux mortels.

Les Muses et Apollon, qui lance au loin ses traits, font naître sur la terre les chantres et les musiciens ; mais les rois viennent de Jupiter. Heureux celui que les Muses chérissent ! un doux langage découle de ses lèvres. Si un mortel, l'ame déchirée par un récent malheur, s'afflige et se lamente, qu'un chantre, disciple des Muses, célèbre la gloire des premiers hommes et des bienheureux immortels qui habitent l'Olympe, aussitôt l'infortuné oublie ses chagrins ; il ne se souvient plus du sujet de ses maux, et les présents des vierges divines l'ont bientôt distrait de sa douleur.

Salut, filles de Jupiter ! donnez-moi votre voix ravissante. Chantez la race sacrée des immortels nés de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, conçus par la Nuit ténébreuse ou nourris par l'amer Pontus. Dites comment naquirent les dieux, et la Terre, et les Fleuves, et l'immense Pontus aux flots bouillonnants, et les astres étincelants, et le vaste Uranus qui les domine ; apprenez-moi quelles divinités, auteurs de tous les biens, leur durent l'existence ; comment cette céleste race, se partageant les richesses, se distribuant les honneurs, s'établit pour la première fois dans l'Olympe aux nombreux sommets. Muses, habitantes de l'Olympe, révélez-moi l'origine du monde, et remontez jusqu'à la première des créatures.

Au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les êtres ; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la terre immense ; enfin l'Amour, le plus beau des dieux, l'Amour, qui amollit les ames, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté. Du Chaos sortirent l'Érèbe et la Nuit obscure. L'Éther et le Jour naquirent de la Nuit, qui s'unit d'amour avec l'Érèbe. La Terre enfanta d'abord Uranus couronné d'étoiles, et le rendit son égal en grandeur, afin qu'il la couvrît tout entière et offrît aux bienheureux immortels une demeure toujours sûre ; elle créa les hautes montagnes, les gracieuses retraites des nymphes divines qui habitent les

monts aux gorges profondes. Bientôt, sans goûter les charmes du plaisir, elle engendra Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnants ; puis, s'unissant avec Uranus, elle fit naître l'Océan aux gouffres immenses, Céus, Créus, Hypérion, Japet, Théa, Thémis, Rhéa, Mnémosyne, Phébé à la couronne d'or, et l'aimable Téthys. Le dernier et le plus terrible de ses enfants, l'astucieux Saturne, devint l'ennemi du florissant auteur de ses jours. La Terre enfanta aussi les Cyclopes au cœur superbe, Brontès, Stéropès, et l'intrépide Argès, qui remirent le tonnerre à Jupiter et lui forgèrent sa foudre; ils ressemblaient aux autres dieux ; seulement ils n'avaient qu'un œil au milieu du front, et reçurent le surnom de Cyclopes, parceque cet œil présentait une forme circulaire. Dans tous leurs travaux éclataient la vigueur, la force et la puissance.

De la Terre et d'Uranus naquirent trois autres fils grands et vigoureux, funestes à nommer, Cottus, Briarée et Gygès, race orgueilleuse et terrible ! Cent bras invincibles s'élançaient de leurs épaules, et cinquante têtes attachées à leurs dos s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Leur force était immense, indomptable, proportionnée à leur haute stature. Ces enfants, les plus redoutables de tous ceux qu'engendrèrent la Terre et Uranus, devinrent dès le commencement odieux à leur père. A mesure qu'ils naissaient, loin de leur laisser la lumière du jour, Uranus les cachait dans les flancs de la terre, et se réjouissait de cette action barbare. La Terre immense gémissait, profondément attristée, lorsque enfin elle médita une cruelle et perfide vengeance. Dès qu'elle eut tiré de son sein l'acier éclatant de blancheur, elle fabriqua une grande faux, révéla son projet à ses enfants, et, pour les encourager, leur dit, consumée de douleur :

« Mes fils, si vous voulez m'obéir, nous vengerons l'outrage que vous fait subir votre coupable père : car il est le premier auteur d'une indigne cruauté. »

Elle dit. La crainte s'empara de tous ses enfants ; aucun

n'osa répliquer. Enfin le grand et astucieux Saturne, ayant pris confiance, répondit à sa vénérable mère :

« O ma mère ! je promets d'accomplir cette vengeance, puisque je ne respecte plus notre odieux père : car il est le premier auteur d'une indigne cruauté. »

A ces mots, la Terre immense ressentit une grande joie au fond de son cœur. Après avoir caché Saturne dans une embuscade, elle remit en ses mains la faux à la dent tranchante, et lui expliqua sa ruse tout entière. Le grand Uranus arriva, amenant la Nuit, et, animé du desir amoureux, il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils, sorti de l'embuscade, le saisit de la main gauche, et de la droite, agitant la faux énorme, longue, acérée, il s'empressa de couper l'organe viril de son père, et le rejeta derrière lui. Ce ne fut pas vainement que cet organe tomba de sa main ; toutes les gouttes de sang qui en découlèrent, la Terre les recueillit ; et les années étant révolues, elle produisit les redoutables Furies, les Géants monstrueux, chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances, enfin ces nymphes que sur la terre immense on appelle Mélies.

Saturne mutila de nouveau avec l'acier le membre qu'il avait coupé déja, et le lança du continent dans les vagues agitées de la mer ; la mer le soutint longtemps, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume, d'où naquit une jeune fille. D'abord portée vers la divine Cythère, elle parvint de là jusqu'à Cypre entourée de flots. Déesse ravissante de beauté, elle s'élança sur la rive, et le gazon fleurit sous ses pieds délicats. Les dieux et les hommes appellent cette divinité à la belle couronne Aphrodite, parcequ'elle fut nourrie de l'écume des mers ; Cythérée, parcequ'elle aborda Cythère ; Cyprigénie, parcequ'elle arriva dans Cypre entourée de flots ; et Philommédée, parceque c'est d'un organe générateur qu'elle reçut la vie. Accompagnée de l'Amour et du beau Desir, le même jour de sa naissance, elle se rendit à la céleste assemblée. Dès l'origine jouissant des

honneurs divins, elle obtint du sort l'emploi de présider, parmi les hommes et les dieux immortels, aux entretiens des jeunes vierges, aux sourires, aux séductions, aux doux plaisirs, aux caresses de l'amour et de la volupté.

Le grand Uranus, irrité contre les enfants qu'il avait engendrés lui-même, les surnomma les Titans, disant qu'ils avaient étendu la main pour commettre un énorme attentat dont un jour ils devaient recevoir le châtiment. La Nuit enfanta l'odieux Destin, la noire Parque, et la Mort; elle fit naître le Sommeil avec la troupe des Songes, et cependant cette ténébreuse déesse ne s'était unie, à aucun autre dieu. Ensuite elle engendra Momus, le Chagrin douloureux, les Hespérides, qui par delà l'illustre Océan gardent les pommes d'or et les arbres chargés de ces beaux fruits, les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent le bien et le mal aux mortels naissants, poursuivent les crimes des hommes et des dieux, et ne déposent leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable une cruelle vengeance. La Nuit funeste conçut encore Némésis, ce fléau des mortels, puis la Fraude, la Volupté, la fatale Vieillesse, Éris au cœur opiniâtre. L'odieuse Éris fit naître à son tour le Travail importun, l'Oubli, la Faim, les Douleurs qui font pleurer, les Disputes, les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois, et Até, ce couple inséparable; enfin Horcus, si funeste aux habitants de la terre quand l'un d'eux se parjure volontairement.

Pontus engendra Nérée, qui fuit le mensonge et chérit la vérité; Nérée, le plus âgé de tous ses fils : on l'appelle le vieillard à cause de sa sincérité et de sa douceur, et parceque, loin d'oublier les lois de la justice, il porte des arrêts équitables et modérés. Ce même dieu, uni avec la Terre, eut pour enfants le grand Thaumas, l'intrépide Phorcys, Céto aux belles joues, et Eurybie qui renferme un cœur d'acier dans sa forte poitrine.

Nérée et Doris aux beaux cheveux, cette fille du superbe

fleuve Océan, engendrèrent dans la mer stérile les aimables nymphes Proto, Eucronte, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoé, Spéo, Thoé, l'agréable Thalie, la gracieuse Mélite, Eulimène, Agavé, Pasythée, Érato, Eunice aux bras de rose, Doto, Ploto, Phéruse, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédie, Doris, Panope, la belle Galatée, l'aimable Hippothoé, Hipponoé aux bras de rose, Cymodocée qui, sur la sombre mer, avec Cymatolége et Amphitrite aux pieds charmants, calme sans efforts la fureur des vagues et le souffle des vents impétueux ; Cymo, Éioné, Halimède à la belle couronne, Glauconome au doux sourire, Pontoporie, Liagore, Évagore, Laomédie, Polynome, Autonoé, Lysianasse, Évarné douée d'un aimable caractère et d'une beauté accomplie, Psamathe au corps gracieux, la divine Ménippe, Néso, Eupompe, Thémisto, Pronoé et Némertès, en qui respire l'ame de son père immortel. Ainsi l'irréprochable Nérée eut cinquante filles savantes dans tous les travaux.

Thaumas épousa Électre, née du profond Océan ; Électre enfanta la rapide Iris, les Harpies à la belle chevelure, Aéllo et Ocypétès, qui de leurs ailes légères égalent la vitesse des vents et des oiseaux en volant sous la céleste voûte.

Céto aux belles joues donna à Phorcys des filles blanches dès le berceau, et appelées les Grées par les dieux immortels et par les hommes qui marchent sur la terre, Péphrédo au beau voile, Ényo au voile de pourpre, et les Gorgones qui habitent par delà l'illustre Océan, vers l'empire de la Nuit, dans ces lointaines contrées où demeurent les Hespérides à la voix sonore, les Gorgones Sthéno, Euryale, et Méduse éprouvée par de cruelles souffrances. Méduse était mortelle, tandis que ses deux autres sœurs vivaient exemptes de vieillesse et de mort ; Neptune aux noirs cheveux s'unit avec elle dans une molle prairie, sur des fleurs printanières. Lorsque Persée lui eut tranché la tête, on vit naître d'elle le grand Chrysaor et le cheval Pégase. Pégase mérita son nom, parcequ'il était né près des sources de l'Océan ; Chrysaor, parcequ'il tenait un glaive d'or dans ses mains. Per-

sée, quittant une terre fertile en beaux fruits, s'envola vers le séjour des immortels ; il habite le palais de Jupiter, et porte à ce dieu le tonnerre et la foudre.

Chrysaor, uni à Callirhoé, fille de l'illustre Océan, engendra Géryon aux trois têtes ; le puissant Hercule, désarmant Géryon, lui enleva ses bœufs aux pieds flexibles dans Érythie entourée de flots, le jour où il conduisit ces animaux au large front jusque dans la divine Tirynthe, après avoir traversé la mer et immolé Orthros avec le pasteur Eurytion, dans une étable obscure, par delà l'illustre Océan.

Callirhoé, au fond d'une caverne, produisit un autre enfant monstrueux, invincible, et nullement semblable aux hommes ou aux dieux, la divine Échidna au cœur intrépide, moitié nymphe aux yeux noirs et aux belles joues, moitié serpent énorme et terrible, marqué de taches diverses, et nourri de chairs sanglantes dans les entrailles de la terre sacrée. Ce monstre habite un antre profond dans le creux d'un rocher, loin des hommes et des immortels : c'est là que les dieux lui assignèrent une glorieuse demeure. Renfermée dans Arime, la fatale Échidna vivait sous la terre, toujours affranchie de la vieillesse et du trépas. Typhaon, ce vent fougueux et redoutable, s'unit, dit-on, avec cette nymphe aux yeux noirs, qui, devenue enceinte, enfanta une race courageuse, d'abord Orthros, ce chien de Géryon, ensuite l'indomptable Cerbère, qu'on n'ose nommer, ce gardien de Pluton, ce dévorant Cerbère à la voix d'airain, aux cinquante têtes, ce monstre impudent et terrible, enfin la fatale hydre de Lerne, que nourrit Junon aux bras d'albâtre, pour assouvir son implacable haine contre Hercule ; mais ce fils de Jupiter, armé du glaive destructeur et secondé du vaillant Iolaüs, immola cette hydre, d'après les conseils de la belliqueuse Minerve.

Échidna fit naître aussi la Chimère, qui, exhalant des feux inextinguibles, monstre terrible, énorme, rapide, infatigable, portait trois têtes: la première d'un lion farouche, la seconde d'une chèvre, la troisième d'un dragon vigoureux ;

lion par le haut de son corps, dragon par derrière, chèvre par le milieu, elle vomissait les affreux tourbillons d'une dévorante flamme. La Chimère succomba sous Pégase et sous le brave Bellérophon. Échidna, s'accouplant avec Orthros, engendra le Sphinx, si fatal aux enfants de Cadmus, et le lion de Némée, que Junon, auguste épouse de Jupiter, nourrit et plaça sur les hauteurs de Némée pour la perte des humains. Ce lion, qui régnait sur le Trétos, sur Némée et sur l'Apésas, ravageait les tribus des hommes; mais il périt, dompté par la force du puissant Hercule.

Céto, unie d'amour avec Phorcys, eut pour dernier enfant un serpent terrible qui, dans les flancs ténébreux de la terre, garde les pommes d'or aux extrémités du monde. Telle est la race de Céto et de Phorcys.

Téthys donna à l'Océan des Fleuves au cours sinueux, le Nil [1], l'Alphée, l'Éridan aux gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, l'Ister aux belles eaux, le Phase, le Rhésus, l'Achéloüs aux flots argentés, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapore, le Granique, l'Ésépus, le divin Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïque aux ondes gracieuses, le large Sangarius, le Ladon, le Parthénius, l'Évènus, l'Ardesque, et le divin Scamandre. Téthys enfanta aussi la troupe sacrée de ces nymphes qui, avec le roi Apollon et les Fleuves, élèvent sur la terre l'enfance des hommes; c'est Jupiter lui-même qui les chargea de cet emploi : Pitho, Admète, Ianthé, Électre, Doris, Prymno, Uranie semblable aux dieux, Hippo, Clymène, Rhodie, Callirhoé, Zeuxo, Clytie, Idye, Pasithoé, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Mélobosis, Thoé, la belle Polydore, Cercéis au doux caractère, Pluto aux grands yeux, Perséis, Ianire, Acaste, Zanthé, la gracieuse Pétréa,

[1] Homère appelle Égyptus le fleuve auquel Hésiode donne le nom de Nil. Le Scholiaste en conclut, ainsi qu'Eustathe (ad Od. 4, p. 1510) qu'Hésiode doit être regardé comme moins ancien. Suivant Diodore de Sicile (lib. I), le Nil, dans les premiers temps, était appelé Égyptus, c'est-à-dire le fleuve par excellence de l'Égypte.

Ménestho, Europe, Métis, Eurynome, Télestho au voile de pourpre, Crisséis, Asia, la séduisante Calypso, Eudore, Tyché, Amphiro, Ocyroé, et Styx qui les surpasse toutes, telles sont les filles les plus âgées de l'Océan et de Téthys; il en existe beaucoup d'autres encore, car trois mille Océanides aux pieds charmants, dispersées de toutes parts, remplissent la terre et la profondeur des lacs, race illustre et divine! Autant de Fleuves, nés de l'Océan et de la vénérable Téthys, roulent au loin leurs bruyantes ondes : il serait difficile à un mortel de rappeler tous leurs noms; les peuples qui habitent leurs rivages peuvent seuls les connaître.

Thia, domptée par les caresses d'Hypérion, fit naître le grand Soleil, la Lune splendide, et l'Aurore qui brille pour tous les hommes et pour tous les dieux habitants du vaste ciel. Eurybie, déité puissante, unie avec Créius, mit au jour le grand Astrée, Pallas, et Persès qui excellait dans tous les travaux. Déesse fécondée par un dieu, l'Aurore conçut d'Astrée les Vents impétueux, l'agile Zéphyre, le rapide Borée, et le Notus. Après, cette divinité matinale enfanta Lucifer, et les astres étincelants dont le ciel se couronne.

Styx, fille de l'Océan, unie à Pallas, fit naître dans ses palais l'Émulation, la Victoire aux pieds charmants, la Force et la Violence; ces glorieux enfants, qui n'ont pas établi loin de Jupiter leur demeure et leur séjour, ne marchent pas dans une seule route où ce dieu ne les conduise, et restent incessamment auprès du terrible maître du tonnerre. Telle est la faveur que leur obtint cette incorruptible Océanide, le jour où le maître de la foudre, appelant tous les immortels dans le vaste Olympe, leur annonça que, reconnaissant envers ceux qui l'aideraient à combattre les Titans, loin de les dépouiller de leurs priviléges, il leur laisserait le rang que jusqu'alors ils avaient gardé parmi les dieux; et même il ajouta que, si l'un d'eux n'avait été ni honoré ni récompensé par Saturne, il obtiendrait les honneurs et les récompenses que son zèle lui mériterait. L'irréprochable Styx, docile aux conseils de son père, arriva la première avec ses enfants.

Jupiter l'honora et la combla de dons précieux ; il voulut qu'elle présidât au grand serment des dieux, et que ses enfants vécussent toujours dans son palais. Quant aux promesses faites à toutes les autres divinités, il les remplit fidèlement ; car il est tout-puissant et règne sur l'univers.

Phébé monta sur la couche desirée de Céus ; déesse fécondée par les embrassements d'un dieu, elle enfanta la douce Latone au voile bleu, Latone qui, toujours chère aux immortels et aux humains, aimable dès sa naissance, apporta l'allégresse dans l'Olympe. Elle engendra encore la célèbre Astérie, que Persès autrefois amena dans son vaste palais pour la nommer son épouse. Devenue enceinte, Astérie donna l'existence à Hécate, que Jupiter, fils de Saturne, honora entre toutes les déesses : il lui accorda le glorieux privilége de commander sur la terre et sur la mer stérile. Déja, sous Uranus couronné d'étoiles, elle avait obtenu cet emploi, et elle jouit des plus grands honneurs parmi les dieux immortels ; car aujourd'hui, lorsqu'un des hommes, enfants de la terre, célèbre, selon l'usage, des sacrifices expiatoires, c'est Hécate qu'il invoque, et soudain la céleste faveur environne le suppliant dont la bienveillante déesse accueille les prières ; elle lui prodigue le bonheur, puisqu'elle en a le pouvoir. Tous les priviléges partagés entre les nombreux enfants de la Terre et d'Uranus, elle seule les réunit. Le fils de Saturne ne lui a ni dérobé ni arraché aucune des prérogatives qui lui échurent sous les Titans, ces premiers dieux ; elle conserve tout entière la part d'autorité qu'elle obtint dans l'origine. Fille unique, elle n'est ni moins respectée ni moins puissante sur la terre, dans le ciel et sur la mer ; son pouvoir est encore plus vaste, parceque Jupiter l'honore. Quand elle veut favoriser un mortel, elle l'assiste avec empressement, et, selon sa volonté, le fait briller dans l'assemblée des peuples. Lorsque les hommes s'arment pour le combat meurtrier, c'est elle qui, à son gré, se hâte de lui accorder la victoire et de prodiguer la gloire au vainqueur. Aux jours où l'on rend la justice, elle s'assied auprès des

rois vénérables. Si elle voit des rivaux lutter dans l'arène, toujours propice, elle vient les encourager et les secourir; l'athlète vainqueur par sa force et par sa constance mérite promptement un prix magnifique, et, transporté d'allégresse, couvre de gloire sa famille. Quand elle le veut, elle protége les écuyers qui montent sur les chars; également favorable aux navigateurs qui affrontent le trajet difficile de la mer azurée, elle exauce les vœux qu'ils adressent à Hécate et au bruyant Neptune : cette illustre déesse leur procure aisément une abondante proie, ou ne la leur montre que pour les en dépouiller, si tel est son desir. Occupée avec Mercure à multiplier dans les étables les bœufs, les agneaux, les nombreux essaims de chèvres et de brebis à la toison épaisse, elle peut, comme il lui plaît, accroître ou diminuer les troupeaux. Rejeton unique de sa mère, elle vit comblée d'honneurs parmi tous les immortels. Le fils de Saturne la chargea encore d'élever et de nourrir les humains qui, après elle, devaient voir la lumière de l'aurore au loin étincelante. Ainsi, dès le principe, elle devint la nourrice des enfants : voilà ses nobles emplois.

Rhéa, amoureusement domptée par Saturne, mit au jour d'illustres enfants, Vesta, Cérès, Junon aux brodequins d'or, le redoutable Pluton qui habite sous la terre et porte un cœur inflexible, le bruyant Neptune, et le prudent Jupiter, ce père des dieux et des hommes, dont le tonnerre ébranle la terre immense. Le grand Saturne dévorait ses enfants à mesure que des flancs sacrés de leur mère ils tombaient sur ses genoux; il agissait ainsi, dans la crainte qu'un autre des glorieux enfants du ciel ne possédât parmi les dieux l'autorité souveraine : car il avait appris de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles que, d'après l'ordre du Destin, un jour, malgré sa force, il serait vaincu par son fils et détrôné par les conseils du grand Jupiter. Loin de surveiller vainement son épouse, habile à la tromper, il dévorait sa propre race, et Rhéa avait une douleur sans bornes. Enfin, prête à enfanter Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elle sup-

plia les auteurs de ses jours, la Terre et Uranus couronné d'étoiles, de lui suggérer le moyen de cacher la naissance de son nouveau fils, et de venger la mort de tous ses enfants dévorés par l'astucieux Saturne. Prompts à exaucer les desirs de leur fille, ils lui apprirent le destin réservé au roi Saturne et à son fils magnanime; ils l'envoyèrent à Lyctos, ville opulente de la Crète, au moment où elle allait mettre au jour le plus jeune de ses enfants, le grand Jupiter. C'est dans la vaste Crète que la Terre immense le reçut, et se chargea du soin de le nourrir et de l'élever. Marchant à travers les ombres de la nuit rapide, elle le porta d'abord à Lyctos; puis, le prenant dans ses mains, elle le cacha sous une haute caverne, dans les entrailles de la terre divine, sur le mont Égée, au fond d'une épaisse forêt. Après avoir enveloppé de langes une pierre énorme, Rhéa la donna au fils d'Uranus, au puissant Saturne, ce premier roi des dieux. Saturne la saisit, et l'engloutit dans ses flancs. L'insensé! il ne prévoyait pas qu'en dévorant cette pierre, il sauvait son invincible fils, qui, désormais à l'abri du péril, devait bientôt le dompter par la force de ses mains, le dépouiller de sa puissance, et commander aux immortels. Cependant la vigueur et les membres superbes du jeune roi croissaient avec promptitude; les années étant révolues, trompé par les perfides conseils de la Terre, l'astucieux Saturne rendit au jour toute sa race, et succomba vaincu par la force et par l'adresse de son fils. D'abord il vomit la pierre qu'il avait dévorée la dernière, et que Jupiter attacha dans la terre spacieuse, sur la divine Pytho, au milieu des gorges profondes du Parnasse, afin qu'elle devînt dans l'avenir un monument et une merveille pour les hommes. Jupiter affranchit de leurs liens douloureux tous ses oncles, enfants d'Uranus, que son père avait enchaînés dans sa démence. Ces dieux, reconnaissants d'un pareil bienfait, lui remirent ce tonnerre, ces éclairs, cette brûlante foudre que la Terre immense avait jusqu'alors recelés. Confiant dans ces armes, Jupiter règne sur les hommes et sur les immortels.

Japet épousa Clymène, cette jeune Océanide aux pieds charmants; tous deux montèrent sur la même couche, et Clymène enfanta le magnanime Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'adroit et astucieux Prométhée, et l'imprudent Épiméthée, qui dès le principe causa tant de mal aux industrieux mortels; car c'est lui qui le premier accepta pour épouse une vierge formée par l'ordre de Jupiter. Jupiter aux lointains regards, furieux contre l'insolent Ménétius, le plongea dans l'Érèbe, après l'avoir frappé de son brûlant tonnerre, pour châtier sa méchanceté et son audace sans mesure. Vaincu par la dure nécessité, Atlas, aux bornes de la terre, debout devant les Hespérides à la voix sonore, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Tel est l'emploi que lui imposa le prudent Jupiter. Quant au rusé Prométhée, il l'attacha par des nœuds indissolubles autour d'une colonne; puis il envoya contre lui un aigle aux ailes étendues, qui rongeait son foie immortel; il en renaissait autant, durant la nuit, que l'oiseau aux larges ailes en avait dévoré pendant le jour. Mais le courageux rejeton d'Alcmène aux pieds charmants, Hercule, tua cet aigle, repoussa un si cruel fléau loin du fils de Japet, et le délivra de ses tourments : le puissant monarque du haut Olympe, Jupiter, y avait consenti, afin que la gloire d'Hercule, né dans Thèbes, se répandît plus que jamais sur la terre fertile. Dans cette idée, il honora son illustre enfant et abjura son ancienne colère contre Prométhée, qui avait lutté de ruse avec le puissant fils de Saturne. En effet, lorsque les dieux et les hommes se disputaient dans Mécone, Prométhée, pour tromper la sagesse de Jupiter, exposa à tous les yeux un bœuf énorme qu'il avait divisé à dessein. D'un côté, il renferma dans la peau les chairs, les intestins et les morceaux les plus gras, en les enveloppant du ventre de la victime; de l'autre, il disposa avec une perfide adresse les os blancs, qu'il recouvrit de graisse luisante. Le père des dieux et des hommes lui dit alors : « Fils de Japet, ô le plus illustre de tous les rois, ami! avec quelle inégalité tu as divisé les parts! »

4.

Quand Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, lui eut adressé ce reproche, l'astucieux Prométhée répondit en souriant au fond de lui-même (car il n'avait pas oublié sa ruse ingénieuse) : « Glorieux Jupiter! ô le plus grand des dieux immortels, choisis entre ces deux portions celle que ton cœur préfère. »

A ce discours trompeur, Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, ne méconnut point l'artifice; il le devina, et dans son esprit forma contre les humains de sinistres projets qui devaient s'accomplir. De ses deux mains il écarta la graisse éclatante de blancheur, et devint furieux; la colère s'empara de son ame tout entière quand, trompé par un art perfide, il aperçut les os blancs de l'animal. Depuis ce temps, la terre voit les tribus des hommes brûler en l'honneur des dieux les blancs ossements des victimes sur les autels parfumés. Jupiter, qui rassemble les nuages, s'écria, enflammé d'une violente colère : « Fils de Japet, ô toi que nul n'égale en adresse, ami! tu n'as pas oublié tes habiles artifices. » Ainsi, dans son courroux, parla Jupiter, doué d'une sagesse impérissable. Dès ce moment, se rappelant sans cesse la ruse de Prométhée, il n'accorda plus le feu inextinguible aux hommes infortunés qui vivent sur la terre. Mais le noble fils de Japet, habile à le tromper, déroba un étincelant rayon de ce feu, et le cacha dans la tige d'une férule. Jupiter qui tonne dans les cieux, blessé jusqu'au fond de l'ame, conçut une nouvelle colère lorsqu'il vit parmi les hommes la lueur prolongée de la flamme, et soudain, à cause de ce feu, il leur suscita une grande infortune. D'après la volonté du fils de Saturne, le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, forma avec de la terre une image semblable à une chaste vierge. Minerve aux yeux bleus s'empressa de la parer et de la vêtir d'une blanche tunique; sur le sommet de sa tête elle posa un voile ingénieusement façonné et admirable à voir; puis elle orna son front de gracieuses guirlandes tressées de fleurs nouvelles, et d'une couronne d'or que le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, avait fabriquée de ses propres mains par complai-

sance pour le puissant Jupiter. O prodige! Vulcain y avait ciselé les nombreux animaux que nourrissent le continent et la mer; partout brillait une grace merveilleuse, et ces diverses figures paraissaient vivantes. Quand, pour balancer un bienfait, il eut formé ce chef-d'œuvre funeste, il amena dans l'assemblée des dieux et des hommes cette vierge orgueilleuse des présents de la déesse aux yeux bleus, fille d'un père puissant. L'admiration saisit les dieux et les hommes, dès qu'ils aperçurent cette fatale merveille si terrible aux humains; car de cette vierge est venue la race des femmes au sein fécond, de ces femmes dangereuses qui, fléau cruel vivant parmi les hommes, s'attachent non pas à la triste pauvreté, mais à l'opulence. Lorsque, dans leurs ruches couronnées de toits, les abeilles nourrissent les frelons, qui ne participent qu'au mal, depuis le lever du jour jusqu'au soleil couchant, ces actives ouvrières composent leurs blanches cellules, tandis que, renfermés au fond de leur demeure, les lâches frelons dévorent le fruit d'un travail étranger : ainsi Jupiter, ce maître de la foudre, accorda aux hommes un fatal présent en leur donnant ces femmes, complices de toutes les mauvaises actions.

Voici encore un autre mal qu'il leur envoya en compensant un bienfait. Celui qui, fuyant l'hymen et l'importune société des femmes, ne veut pas se marier et parvient jusqu'à la fatale vieillesse, reste privé de soins; et s'il ne vit pas dans l'indigence, à sa mort, des parents éloignés se divisent son héritage. Si un homme subit la destinée du mariage, quoiqu'il possède une femme pleine de chasteté et de sagesse, pour lui le mal lutte toujours avec le bien. Mais s'il a épousé une femme vicieuse, tant qu'il respire, il porte dans son cœur un chagrin sans bornes, et sa douleur est incurable. On ne peut donc ni tromper la prudence de Jupiter, ni échapper à ses arrêts. Le fils de Japet lui-même, l'innocent Prométhée n'évita point sa terrible colère; mais, vaincu par la nécessité, malgré sa vaste science, il languit enchaîné dans un lien cruel.

Dès que Saturne s'irrita dans son ame contre Briarée, Cottus et Gygès, il les chargea d'une forte chaîne, bien qu'il admirât leur audace extraordinaire, leur beauté et leur haute stature; il les renferma dans la terre aux larges flancs. Là, en des lieux reculés, aux extrémités de cette terre immense, ils souffraient un sort rigoureux, et gémissaient, le cœur en proie à une grande tristesse; mais Jupiter et les autres dieux immortels que Rhéa aux beaux cheveux avait conçus de Saturne, les rendirent à la clarté du jour, d'après les conseils de la Terre. En effet, la Terre, par de longs discours, leur fit comprendre qu'avec ces Géants ils obtiendraient la victoire et une gloire éclatante. Longtemps éprouvés par de pénibles travaux, les dieux Titans et tous les enfants de Saturne se livrèrent entre eux de terribles batailles. Du haut de l'Othrys les glorieux Titans, du faîte de l'Olympe, les dieux, auteurs de tous les biens, les dieux que Rhéa aux beaux cheveux avait engendrés en s'unissant à Saturne, continuèrent leur lutte opiniâtre et sanglante durant dix années entières. Cette funeste guerre n'avait ni terme ni relâche, et l'avantage flottait égal entre les deux partis. Enfin, Jupiter, dans un riche festin, prodigua à ses défenseurs le nectar et l'ambroisie dont se nourrissent les dieux mêmes; leur généreux courage se réchauffa dans toutes leurs ames; quand le nectar et la douce ambroisie les eurent rassasiés, le père des dieux et des hommes leur adressa ces paroles :

« Écoutez-moi, glorieux enfants de la Terre et d'Uranus, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Déja, depuis trop longtemps, animés les uns contre les autres, nous combattons chaque jour pour la victoire et pour l'empire, les dieux Titans, et nous tous qui sommes nés de Saturne. Dans ces combats meurtriers, opposés aux Titans, montrez-leur votre force redoutable et vos mains invincibles. Fidèles au souvenir d'une douce amitié, songez qu'après de longues souffrances, affranchis par notre sagesse d'une cruelle chaîne, vous êtes remontés d'un abîme de ténèbres à la lumière du jour. »

A ces mots, l'irréprochable Cottus répondit : « Dieu respectable ! tu ne nous apprends rien de nouveau. Nous aussi, nous savons combien tu l'emportes en sagesse et en intelligence. Tu as repoussé loin des immortels une horrible calamité. C'est grace à ta prudence que nous avons été arrachés de notre obscure prison et délivrés de nos fers douloureux, ô roi, fils de Saturne, après avoir enduré des tourments inouïs. Maintenant donc, remplis d'une sage et ferme volonté, nous t'assurerons l'empire dans cette guerre terrible, en bravant les Titans au milieu des ardentes batailles. »

Il dit. Les dieux, auteurs de tous les biens, approuvèrent ce discours. Leur cœur brûla pour la guerre d'un desir plus violent que jamais, et dans ce jour un grand combat s'engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les enfants de Saturne que Jupiter tira des abîmes souterrains de l'Érèbe, pour les rappeler à la lumière; armée formidable, puissante, douée d'une force prodigieuse. Ces guerriers avaient chacun cent bras qui s'élançaient de leurs épaules, et cinquante têtes, attachées à leurs dos, s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Opposés aux Titans dans cette guerre désastreuse, tous portaient dans leurs fortes mains d'énormes rochers. De l'autre côté, les Titans, pleins d'ardeur, affermissaient leurs phalanges. Les deux partis déployaient leur audace et la vigueur de leurs bras. Un horrible fracas retentit sur la mer immense. La terre poussa de longs mugissements; le vaste ciel gémit au loin ébranlé, et tout le grand Olympe trembla jusqu'en ses fondements sous le choc des célestes armées. Le ténébreux Tartare entendit dans ses abîmes l'épouvantable bruit de la marche des dieux, de leurs tumultueux efforts et de leurs coups violents. Ainsi les deux troupes lançaient l'une sur l'autre mille traits douloureux; tandis que chacune s'encourageait à l'envi, leurs clameurs montaient jusqu'au ciel étoilé, et de grands cris retentissaient dans cette mêlée terrible.

Alors Jupiter n'enchaîna plus sa fureur; son âme se rem-

plit d'un soudain courroux, et il déploya sa force tout entière. S'élançant des hauteurs du ciel et de l'Olympe, il s'avançait armé de feux étincelants; les foudres, rapidement jetées par sa main vigoureuse, volaient au milieu du tonnerre et des éclairs, en roulant au loin une divine flamme. La terre féconde mugissait partout consumée, et les vastes forêts petillaient dans ce grand incendie. Le monde s'embrasait; on voyait bouillonner les flots de l'océan et la mer stérile. Une brûlante vapeur enveloppait les Titans terrestres; la flamme immense s'élevait dans l'air céleste, et les yeux des plus braves guerriers étaient aveuglés par l'éblouissant éclat de la foudre et du tonnerre. Le vaste incendie envahit le chaos. Les regards semblaient voir, les oreilles semblaient entendre le désordre de ces temps où la terre et le ciel élevé s'entre-choquaient avec un épouvantable fracas, lorsque la terre allait périr et que le ciel cherchait à l'écraser, tant ces dieux rivaux faisaient partout retentir un belliqueux tumulte!

Tous les vents, déchaînant leur rage, soulevaient des tourbillons de poussière mêlés au tonnerre, aux éclairs et à l'ardente foudre, traits enflammés du grand Jupiter; ils répandaient au milieu des deux armées le bruit et les clameurs. Cette effroyable lutte continuait avec un fracas immense. Partout se déployait une égale vigueur. La victoire se déclara enfin. Jusqu'alors l'un et l'autre parti, en s'attaquant, avait montré le même courage dans cette violente bataille; mais, habiles à soutenir aux premiers rangs un combat acharné, Cottus, Briarée et Gygès, insatiables de carnage, de leurs mains vigoureuses lancèrent coup sur coup trois cents rochers, ombragèrent les Titans d'une nuée de flèches, et, vainqueurs de cès superbes ennemis, les précipitèrent tout chargés de douloureuses chaînes sous les abîmes de la terre aux larges flancs, aussi loin que le ciel s'élève au-dessus de la terre : car un même espace s'étend depuis la terre jusqu'au sombre Tartare. Une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits,

et ne parviendrait que le dixième jour à la terre ; une enclume d'airain, en tombant de la terre, roulerait également neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour. L'abîme est environné d'une barrière d'airain ; autour de l'ouverture la nuit répand trois fois ses ombres épaisses ; au-dessus reposent les racines de la terre et les fondements de la mer stérile. Là, par l'ordre de Jupiter qui rassemble les nuages, les dieux Titans languissent cachés dans les ténèbres, au fond d'un gouffre impur, aux extrémités de la terre lointaine. Cette prison n'offre point d'issue ; Neptune y posa des portes d'airain; des deux côtés un mur l'environne. Là demeurent Gygès, Cottus et le magnanime Briarée, fidèles gardiens de Jupiter, maître de l'égide. Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé, limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux ! gouffre immense ! Le mortel qui oserait en franchir les portes ne pourrait au bout d'une année en toucher le fond ; il serait entraîné çà et là par une tempête que remplacerait une tempête plus affreuse encore. Ce prodigieux abîme fait horreur aux dieux immortels. C'est là que le terrible palais de la Nuit obscure s'élève enveloppé de sombres nuages. Debout à l'entrée, le fils de Japet soutient vigoureusement le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Le Jour et la Nuit, s'appelant mutuellement, franchissent tour à tour le large seuil d'airain ; l'un entre, l'autre sort, et jamais ce séjour ne les rassemble tous les deux. Sans cesse l'un plane au dehors sur la terre, et l'autre, dans l'intérieur du palais, attend que l'heure de son départ soit arrivée. Le Jour dispense aux mortels la lumière au loin étincelante, et la Nuit funeste, revêtue d'un épais nuage, porte dans ses mains le Sommeil, frère de la Mort. Là demeurent les enfants de la Nuit obscure, le Sommeil et la Mort, divinités terribles que le soleil resplendissant n'éclaire jamais de ses rayons, soit qu'il monte vers le ciel, soit qu'il en redescende. Le Sommeil parcourt la terre et le vaste dos

de la mer, en se montrant toujours paisible et doux pour les humains. Mais la Mort a un cœur de fer; une ame impitoyable respire dans sa poitrine d'airain; le premier homme qu'elle a saisi, elle ne le lâche pas, et se rend odieuse même aux immortels.

Près de là se dressent les demeures retentissantes du puissant Pluton, dieu des enfers, et de la terrible Proserpine; la porte en est confiée à la garde d'un chien hideux et cruel; cet animal, par une méchante ruse, caresse tous ceux qui entrent, en agitant sa queue et ses deux oreilles; mais il ne les laisse plus sortir, et, les épiant avec soin, dévore quiconque veut repasser le seuil.

Là demeure encore la fille aînée de l'Océan au rapide reflux, la formidable Styx, reine abhorrée des immortels; le beau palais qu'elle habite loin des autres dieux est couronné de rocs énormes, et soutenu par des colonnes d'argent qui montent vers le ciel. Quelquefois la fille de Thaumas, Iris aux pieds légers, vole, messagère docile, sur le vaste dos de la mer, lorsqu'une rivalité ou une dispute s'élève parmi les dieux. Si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Jupiter pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher au loin dans une aiguière d'or cette onde fameuse qui descend, toujours froide, du sommet d'une roche élevée. La plupart des flots de Styx, jaillissant de leur source sacrée, coulent sous les profondeurs de la terre immense, dans l'ombre de la nuit, et deviennent un bras de l'Océan. La dixième partie en est réservée au serment : les neuf autres, serpentant autour de la terre et du vaste dos de la plaine liquide, vont se jeter dans la mer en formant mille tourbillons argentés, et l'eau qui tombe du rocher sert au châtiment des dieux. Si l'un des immortels qui habitent le faîte du neigeux Olympe se parjure en répandant les libations, il languit toute une année, privé du souffle de la vie, ne savoure plus ni l'ambroisie ni le nectar, et reste étendu sur sa couche, sans respiration, sans parole, plongé dans un fatal engourdissement.

Lorsque, après une grande année, sa maladie a terminé son cours, à ces tourments succède un tourment plus terrible : durant neuf années entières il vit séparé des dieux immortels, sans jamais se mêler à leurs conseils ni à leurs banquets ; à la dixième année seulement il rentre dans l'assemblée de ces dieux habitants de l'Olympe. Ainsi les dieux consacrèrent au serment l'onde incorruptible de Styx, cette onde antique dont le cours traverse des lieux hérissés de rochers.

Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre Terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé, limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux ! Là, on voit des portes de marbre et un seuil d'airain, inébranlable, appuyé sur des bases profondes et construit de lui-même. A l'entrée, loin de tous les dieux, demeurent les Titans, par delà le sombre chaos ; mais les illustres défenseurs de Jupiter, maître de la foudre, Cottus et Gygès, habitent un palais aux sources de l'Océan. Quant au valeureux Briarée, le bruyant Neptune l'a nommé son gendre ; il lui a donné pour épouse sa fille Cymopolie. Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la vaste Terre, s'unissant au Tartare, grace à Vénus à la parure d'or, engendra Typhon, le dernier de ses enfants. Les vigoureuses mains de ce dieu puissant travaillaient sans relâche, et ses pieds étaient infatigables ; sur ses épaules se dressaient les cent têtes d'un horrible dragon, et chacune dardait une langue noire ; des yeux qui armaient ces monstrueuses têtes, jaillissait une flamme étincelante à travers leurs sourcils ; toutes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables, et quelquefois si aigus que les dieux même pouvaient les entendre, tantôt la mugissante voix d'un taureau sauvage et indompté, tantôt le rugissement d'un lion au cœur farouche, souvent, ô prodige ! les aboiements d'un chien ou des clameurs perçantes dont retentissaient les hautes montagnes. Sans doute le jour de la naissance de Typhon aurait été témoin d'un malheur inévitable ; il aurait usurpé l'empire sur les humains et sur

les immortels, si le père des hommes et des dieux n'eût soudain deviné ses projets. Jupiter lança avec force son rapide tonnerre, qui fit horriblement retentir toute la terre, le ciel élevé, la mer, les flots de l'océan et les abîmes les plus profonds. Quand le roi des dieux se leva, le grand Olympe chancela sous ses pieds immortels, et la terre gémit. La sombre mer fut envahie à la fois par le tonnerre et par la foudre, par le feu que vomissait le monstre, par les tourbillons des vents enflammés, et par les éclairs resplendissants. Partout bouillonnaient la terre, le ciel et la mer; sous le choc des célestes rivaux, les longs flots se brisaient contre leurs rivages; un irrésistible ébranlement secouait l'univers. Le dieu qui règne sur les morts des enfers, Pluton s'épouvanta, et les Titans, renfermés dans le Tartare autour de Saturne, frissonnèrent en écoutant ce bruit interminable et ce terrible combat. Enfin Jupiter, rassemblant toute sa force, prit ses armes, la foudre, les éclairs et le tonnerre étincelant, s'élança du haut de l'Olympe sur Typhon, le frappa, et réduisit en poudre les énormes têtes de ce monstre effrayant, qui, vaincu par ses coups redoublés, tomba mutilé, et dans sa chute fit retentir la terre immense. La flamme s'échappait du corps de ce géant foudroyé dans les gorges d'un mont escarpé et couvert d'épaisses forêts. La vaste terre brûlait partout enveloppée d'une immense vapeur, et se consumait, comme l'étain échauffé par les soins des jeunes forgerons dans une fournaise à la large ouverture, ou comme le fer, le plus solide des métaux, dompté par le feu dévorant dans les profondeurs d'une montagne, lorsque Vulcain, sur la terre sacrée, le travaille de ses habiles mains : ainsi la terre fondait, embrasée par la flamme étincelante. Jupiter plongea avec douleur Typhon dans le vaste Tartare.

De Typhon naquirent les humides Vents, excepté Notus, Borée et l'agile Zéphyre. Ces trois vents, issus d'une divine race, prêtent un grand secours aux humains; les autres, entièrement inutiles, agitent la mer, se précipitent sur

ses sombres vagues, et causent des maux nombreux aux mortels en excitant de violents orages. Tantôt, soufflant de tous les côtés, ils dispersent les navires et font périr les matelots : alors il ne reste plus d'espoir de salut aux infortunés qui les rencontrent sur la mer; tantôt, déchaînés sur l'immensité de la terre fleurie, ils détruisent les brillants travaux des hommes nés de son sein, en les remplissant d'une aride poussière et d'un bruit importun.

Quand les bienheureux immortels, après avoir courageusement combattu pour l'empire contre les Titans, eurent terminé leur tâche, ils engagèrent, d'après les conseils de la Terre, Jupiter Olympien aux lointains regards à saisir le pouvoir et à régner sur les immortels. Jupiter leur distribua les honneurs avec équité. Ce roi du ciel choisit pour première épouse Métis, la plus sage de toutes les filles des dieux et des hommes. Mais lorsque Métis fut sur le point d'accoucher de Minerve, déesse aux yeux bleus, Jupiter, l'abusant par de flatteuses paroles, la renferma dans ses propres flancs, selon les conseils de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, qui voulaient empêcher qu'au lieu de Jupiter, un autre des dieux immortels ne s'emparât de l'autorité souveraine; car Métis devait lui donner des enfants fameux par leur sagesse, d'abord la vierge aux yeux bleus, Minerve Tritogénie, égale à son père en force et en prudence, puis un fils qui, rempli d'un superbe courage, deviendrait le roi des dieux et des mortels. Jupiter prévint un tel malheur en cachant Métis dans ses flancs, afin que cette déesse lui procurât la connaissance du bien et du mal.

Ensuite il épousa la brillante Thémis; Thémis enfanta les Heures, Eunomie, Dicé, la florissante Irène, qui mûrissent les ouvrages des humains, et les Parques, comblées par Jupiter des plus rares honneurs, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent aux hommes et les biens et les maux. La fille de l'Océan, Eurynome, douée d'une beauté ravissante, conçut de Jupiter trois Grâces aux belles joues, Aglaïa, Eu-

phrosyne et l'aimable Thalie. L'amour, qui amollit les ames, semble émaner de leurs paupières, et leurs yeux ont des regards pleins de charmes.

Cérès, cette nourrice du monde, laissa Jupiter entrer dans sa couche, et engendra Proserpine aux bras d'albâtre, Proserpine que Pluton ravit à sa mère, et que le prudent Jupiter lui permit de posséder.

Jupiter aima encore Mnémosyne à la belle chevelure, qui enfanta les neuf Muses aux bandelettes d'or, les Muses sensibles aux plaisirs des festins et aux douceurs du chant.

Latone, unie d'amour avec le maître de l'égide, fit naître Apollon et Diane chasseresse[1], ces deux enfants les plus aimables de tous les habitants du ciel.

Enfin Jupiter eut pour dernière épouse l'éclatante Junon, qui mit au jour Hébé, Mars et Ilithye, après avoir partagé la couche du roi des dieux et des hommes. Mais il fit sortir de sa propre tête Tritogénie aux yeux bleus, cette terrible Pallas, ardente à exciter le tumulte, habile à guider les armées, toujours infatigable, toujours digne de respect, toujours avide de clameurs, de guerres et de combats.

Junon, sans s'unir à son époux, mais luttant de pouvoir avec lui, après de laborieux efforts enfanta l'illustre Vulcain, le plus industrieux de tous les habitants de l'Olympe.

D'Amphitrite et du bruyant Neptune naquit le grand et vigoureux Triton, dieu redoutable qui, dans les profondeurs de la mer, habite un palais d'or, auprès de sa mère chérie et du roi son père.

Épouse du dieu Mars qui brise les boucliers, Cythérée engendra la Fuite et la Terreur, divinités funestes qui dispersent les épaisses phalanges des héros, et parmi les horreurs de la guerre secondent la fureur de Mars, ce destruc-

[1] Hésiode distingue Apollon et Diane du Soleil et de la Lune, qui sont nés (372) d'Hypérion et de Thia. Homère avait déja établi cette distinction. La confusion n'arriva que plus tard, vraisemblablement lorsque le culte d'Hélios et de Séléné s'affaiblit et disparut.

teur des villes; elle enfanta aussi Harmonie, que le magnanime Cadmus choisit pour épouse.

La fille d'Atlas, Maïa, montant sur la couche sacrée de Jupiter, lui donna le glorieux Mercure, héraut des immortels.

Sémélé, fille de Cadmus, fécondée par les embrassements de Jupiter, quoique mortelle, engendra un dieu, le célèbre Bacchus, qui répand au loin l'allégresse; tous les deux maintenant jouissent des célestes honneurs.

Alcmène, unie d'amour avec Jupiter qui rassemble les nuages, donna l'existence au puissant Hercule.

Le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, eut pour brillante épouse Aglaïa [1], la plus jeune des Grâces.

Bacchus aux cheveux d'or épousa la fille de Minos, la blonde Ariane, que le fils de Saturne affranchit de la vieillesse et de la mort.

L'intrépide enfant d'Alcmène aux pieds charmants, le puissant Hercule, ayant terminé ses pénibles travaux, choisit pour chaste épouse dans l'Olympe neigeux Hébé, cette fille du grand Jupiter et de Junon aux brodequins d'or. Heureux et fier d'avoir accompli d'éclatants exploits, il est admis au rang des dieux, et tous ses jours s'écoulent exempts de malheurs et de vieillesse.

La glorieuse fille de l'Océan, Perséis donna au Soleil infatigable Circé et le monarque Éétès.

Éétès, fils du Soleil qui éclaire les mortels, épousa, d'après le conseil des dieux, Idye aux belles joues, cette fille du superbe fleuve Océan; Idye, qui, domptée par ses amoureuses caresses, grace à Vénus à la parure d'or, enfanta Médée aux pieds charmants.

Adieu maintenant, habitants des demeures de l'Olympe; adieu, îles, continents, gouffres de la mer aux flots salés.

[1] Hésiode s'écarte de la tradition homérique en donnant à Vulcain Aglaïa pour femme. Dans l'*Iliade*, c'est Charis, nom commun aux Graces, dans l'*Odyssée*, c'est Vénus, qui est l'épouse de ce dieu.

Et vous, Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter maître de l'égide, chantez la race de ces déesses qui, reposant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfants semblables aux dieux.

Cérès, divinité puissante, goûta les charmes de l'amour avec le héros Iasius au sein d'un champ labouré trois fois, dans la fertile Crète; là elle engendra le bienfaisant Plutus, qui, parcourant toute la terre et le vaste dos de la mer, prodigue, au mortel que le hasard amène sous sa main, la richesse et un bonheur immense.

Harmonie, la fille de Vénus à la parure d'or, conçut de Cadmus Ino, Sémélé, Agavé aux belles joues, Autonoé qu'épousa Aristée à l'épaisse chevelure; elle enfanta aussi Polydore dans Thèbes couronnée de beaux remparts.

Callirhoé, fille de l'Océan, goûtant avec le magnanime Chrysaor les plaisirs de Vénus à la parure d'or, engendra le plus robuste de tous les mortels, Géryon qu'immola le puissant Hercule, pour ravir ses bœufs aux pieds flexibles dans Érythie entourée de flots.

L'Aurore donna à Tithon Memnon au casque d'airain, roi de l'Éthiopie, et le monarque Hémathion. Elle conçut de Céphale un illustre enfant, l'intrépide Phaéton, homme semblable aux dieux. Phaéton, encore paré des tendres fleurs de la brillante jeunesse, ne pensait qu'aux jeux de son âge, lorsque Vénus, amante des plaisirs, l'enleva, et l'établit nocturne gardien de ses temples sacrés, comme un génie céleste.

Docile aux conseils des dieux immortels, le fils d'Éson enleva la fille d'Éétès, de ce monarque nourrisson de Jupiter, lorsqu'il eut accompli les nombreux et pénibles travaux que lui avait imposés le grand roi Pélias, ce roi orgueilleux, insolent, impie et criminel. Vainqueur enfin, après de longues souffrances, il revint dans Iolchos, amenant sur son léger navire cette vierge aux yeux noirs, dont il fit sa charmante épouse. Bientôt, amoureusement domptée par Jason, ce pasteur des peuples, elle mit au jour Médus, que Chiron,

ce rejeton de Phillyre, éleva sur les montagnes. Ainsi s'accomplissait la volonté du grand Jupiter.

La fille de Nérée, ce vieillard marin, Psamathe, déesse puissante, enfanta Phocus après s'être unie d'amour avec Éacus, grace à Vénus à la parure d'or.

Fécondée par Pélée, la divine Thétis aux pieds d'argent fit naître un guerrier formidable, Achille au cœur de lion.

Cythérée à la belle couronne donna l'existence à Énée, lorsqu'elle eut goûté les plaisirs de l'amour avec le héros Anchise sur le faîte ombragé de l'Ida aux nombreux sommets.

Circé, fille du Soleil, né d'Hypérion, unie au patient Ulysse, engendra Agrius et l'irréprochable, le vigoureux Latinus ; elle enfanta encore Télégonus, grace à Vénus à la parure d'or, et ces héros, dans la retraite lointaine des îles sacrées, régnèrent sur tous les illustres Tyrrhéniens.

Calypso, déité puissante, unie d'amour avec Ulysse, eut pour fils Nausithoüs et Nausinoüs.

Telles sont les déesses qui, dormant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfants semblables aux dieux. Maintenant chantez la race des femmes illustres, ô Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter, maître de l'égide!

FIN DE LA THÉOGONIE.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

Muses, ô vous dont les chants immortalisent, descendez de la Piérie; venez célébrer votre père qui rend tous les hommes obscurs ou fameux, le grand Jupiter, qui leur accorde à son gré la honte ou la gloire, les élève aisément ou aisément les renverse, affaiblit le puissant et fortifie le faible, corrige le méchant et humilie le superbe ; Jupiter qui tonne dans les cieux et habite les plus hautes demeures. Dieu puissant qui entends et vois tout, écoute : dirige vers l'équité les jugements des mortels. Pour moi, puissé-je faire entendre à Persès le langage de la vérité!

Il n'est pas une seule rivalité; on en voit deux sur la terre: l'une, digne des éloges du sage; l'autre, de son blâme; toutes deux animées d'un esprit différent, car l'une excite la guerre désastreuse et la discorde; la cruelle! nul homme ne la chérit, mais tous, d'après la volonté des dieux, sont contraints d'honorer sa funeste puissance. L'autre, c'est la Nuit obscure qui l'enfanta la première, et le grand fils de Saturne, habitant au sommet des cieux, la plaça sur les racines mêmes de la terre, pour qu'elle vécût parmi les humains et leur devînt propice. Elle pousse au travail le mortel le plus indolent. L'homme oisif, qui jette les yeux sur un riche, s'empresse à son tour de labourer, de planter, de bien gouverner sa maison; le voisin est jaloux du voisin qui tâche de s'enrichir. Cette rivalité est utile aux mortels. Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, le mendiant au mendiant, et le chanteur [1] au chanteur.

[1] Le chanteur, c'est-à-dire le poëte.

O Persès! grave bien ces conseils dans ton ame : que l'envie, joyeuse des maux d'autrui, ne te détourne pas du travail, en te faisant regarder les procès d'un œil curieux, et écouter les plaideurs sur la place publique. On n'a que peu de temps à perdre dans les querelles et dans les contestations lorsque, pendant la saison propice, on n'a point amassé pour toute l'année les fruits que produit la terre et que prodigue Cérès. Rassasié de ces fruits, tu pourras alors envier et disputer aux autres leurs richesses. Mais non; il ne te sera plus permis d'agir ainsi. Terminons enfin notre procès par d'équitables jugements, don précieux de Jupiter. Déja nous avons partagé notre héritage, mais tu m'as arraché la plus forte part dans l'espoir de séduire ces rois, dévorateurs de présents, qui veulent juger notre querelle. Les insensés! ils ignorent que souvent la moitié vaut mieux que le tout, et combien il y a d'avantages à se nourrir de mauve et d'asphodèle. En effet, les dieux cachèrent aux mortels les secrets de la vie. Autrement le travail d'un seul jour suffirait pour te procurer les moyens de subsister une année entière, même en restant oisif. Tu suspendrais soudain le gouvernail au-dessus de la fumée, et tu laisserais reposer tes bœufs et tes mulets laborieux. Mais Jupiter nous déroba ce secret, furieux dans son ame d'avoir été trompé par l'astucieux Prométhée. Voilà pourquoi il condamna les hommes aux cruels soucis, et leur cacha le feu; mais le noble fils de Japet, par un adroit larcin, le leur apporta dans la tige d'une férule, après l'avoir enlevé au prudent Jupiter qui aime à lancer la foudre. Ce dieu qui rassemble les nuages lui dit en son courroux :

« Fils de Japet, ô le plus habile de tous, tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma sagesse; mais ton vol te sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau. »

En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes

sourit, et commanda à l'illustre Vulcain de composer sans délai un corps, en mélangeant de la terre avec l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante, et semblable aux déesses immortelles; il ordonna à Minerve de lui apprendre les travaux des femmes et l'art de façonner un merveilleux tissu, à Vénus à la parure d'or de répandre sur sa tête la grace enchanteresse, de lui inspirer les violents desirs et les soucis dévorants, à Mercure, messager des dieux et meurtrier d'Argus, de remplir son esprit d'impudence et de perfidie. Il dit, et les dieux obéirent au roi Jupiter, fils de Saturne. Aussitôt l'illustre Vulcain, soumis à ses volontés, façonna avec de la terre une image semblable à une chaste vierge; la déesse aux yeux bleus, Minerve, l'orna d'une ceinture et de riches vêtements; les divines Graces et l'auguste Persuasion lui attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps. Minerve entoura tout son corps d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argus, docile au maître du tonnerre, lui inspira l'art du mensonge, les discours séduisants, et un caractère perfide. Ce héraut des dieux lui donna un nom et l'appela Pandore, parceque chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux industrieux mortels.

Après avoir achevé cette attrayante et pernicieuse merveille, Jupiter ordonna à l'illustre meurtrier d'Argus, au rapide messager des dieux, de la conduire vers Épiméthée. Épiméthée ne se rappela point que Prométhée lui avait recommandé de ne rien recevoir de Jupiter, roi d'Olympe, mais de lui renvoyer tous ses présents, de peur qu'ils ne devinssent funestes aux mortels : il accepta donc, et ne reconnut le mal qu'après l'avoir reçu.

Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre, exemptes des maux, du pénible travail, et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse : car les hommes que souffrent vieillissent promptement.

Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles se répandirent sur les hommes. L'Espérance seule resta ; arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités errent parmi les humains : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie ; les Maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit jour, et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de la voix. Nul ne peut donc échapper à la volonté de Jupiter.

Si tu le veux, je te ferai un autre récit plein de sagesse et d'utilité ; toi, recueille-le au fond de ta mémoire.

Quand les dieux et les hommes furent nés ensemble, d'abord les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Saturne qui commandait dans le ciel, les humains vivaient comme les dieux. Libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances, la cruelle vieillesse ne les affligeait point ; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et, loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins. Ils mouraient comme enchaînés par le sommeil. Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même des fruits abondants ; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. Quand la terre eut renfermé dans son sein cette première génération, ces hommes, appelés les génies terrestres, devinrent les protecteurs et les gardiens tutélaires des mortels : ils observent leurs bonnes et leurs mauvaises actions, et, enveloppés d'un nuage, parcourent toute la terre en répandant la richesse : telle est la royale prérogative qu'ils ont obtenue.

Ensuite les habitants de l'Olympe produisirent une seconde race bien inférieure à la première, l'âge d'argent, qui ne ressemblait à l'âge d'or ni par le corps ni par l'intelligence. Nourri auprès de sa tendre mère, l'enfant, toujours

inepte, croissait, durant cent ans, dans la maison natale. Parvenu au terme de la puberté et de l'adolescence, il ne vivait qu'un petit nombre d'années, accablé de ces douleurs, fruit de sa stupidité : car alors les hommes ne pouvaient s'abstenir de l'injustice; ils ne voulaient pas adorer les dieux, ni leur offrir de sacrifices sur leurs pieux autels, comme, selon l'usage, doivent le faire les mortels. Bientôt Jupiter, fils de Saturne, les anéantit, courroucé de ce qu'ils refusaient leurs hommages aux dieux habitants de l'Olympe. Quand la terre eut renfermé leurs dépouilles, on les nomma les mortels bienheureux; ces génies terrestres n'occupent que le second rang, mais le respect accompagne aussi leur mémoire.

Le père des dieux créa une troisième génération d'hommes doués de la parole, l'âge d'airain, qui ne ressemblait en rien à l'âge d'argent. Robustes comme le frêne, ces hommes, violents et terribles, ne se plaisaient qu'aux sanglants travaux de Mars et aux injures; ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. Leur force était immense, et des bras invincibles s'allongeaient de leurs épaules sur leurs membres nerveux. Ils portaient des armes d'airain; l'airain composait leurs maisons; ils ne travaillaient que l'airain, car le fer noir n'existait pas encore. Égorgés par leurs propres mains, ils descendirent dans la ténébreuse demeure du froid Pluton, sans laisser un nom après eux. Malgré leur force redoutable, la sombre Mort les saisit, et ils quittèrent la brillante lumière du soleil.

Quand la terre eut aussi enseveli leur dépouille, Jupiter, fils de Saturne, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse, la céleste race de ces héros que la génération précédente nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre fatale et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque, devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmus, ils se disputèrent les troupeaux d'Œdipe; les autres lorsque, franchissant sur

leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, ils parvinrent jusqu'à Troie, où la mort les enveloppa de ses ombres. Le puissant fils de Saturne, leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des bienheureux par delà l'océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et doux comme le miel.

Plût aux dieux que je ne vécusse pas au milieu de la cinquième génération! Que ne suis-je mort avant! que ne puis-je naître après! C'est maintenant l'âge de fer. Les hommes ne cesseront ni de travailler et de souffrir pendant le jour, ni de se corrompre pendant la nuit; les dieux leur enverront de terribles calamités. Toutefois quelques biens se mêleront à tant de maux. Jupiter détruira cette race d'hommes doués de la parole, lorsque presque dès leur naissance leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. Les cruels! ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus : l'un ravagera la cité de l'autre; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu; on honorera surtout l'homme vicieux et insolent; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage : le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra tous les hommes infortunés. Alors, promptes à fuir la terre immense pour l'Olympe, la Pudeur et Némésis, enveloppant leurs corps gracieux de leurs robes blanches, s'envoleront vers les célestes tribus, et abandonneront les humains; il ne restera plus aux mortels que les

chagrins dévorants, et leurs maux seront irremédiables.

Maintenant, quelle que soit leur sagesse, je raconterai aux rois une fable. Un épervier venait de saisir un rossignol au gosier sonore, et l'emportait à travers les nues; déchiré par ses serres recourbées, le rossignol gémissait tristement mais l'épervier lui dit avec arrogance : « Malheureux! pourquoi ces plaintes? Tu es au pouvoir du plus fort; quoique chanteur harmonieux, tu vas où je te conduis; je peux à mon gré ou faire de toi mon repas, ou te rendre la liberté. » Ainsi parla l'épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Malheur à l'insensé qui ose lutter contre un ennemi plus puissant! privé de la victoire, il voit encore la souffrance s'ajouter à sa honte.

O Persès! écoute la voix de l'équité, et abstiens-toi de l'injure; car l'injure est fatale à l'homme faible; l'homme de bien ne la supporte pas facilement : accablé par elle, il tombe sa victime. Il est un chemin plus noble qui mène à la justice. La justice finit toujours par triompher de l'injure. Mais l'insensé ne s'instruit que par son malheur. Horcus poursuit avec ardeur les jugements iniques. La justice s'indigne et frémit partout où elle se voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présents, qui rendent de criminels arrêts. Couverte d'un nuage, elle parcourt en pleurant les cités et les demeures des peuples, apportant le malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens, ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leurs peuples; la paix, cette nourrice des jeunes gens, règne dans leur pays, et jamais Jupiter aux lointains regards ne leur envoie la guerre désastreuse. Jamais la famine ou l'injure n'attaque les mortels équitables : ils célèbrent paisiblement leurs joyeux festins; la terre leur prodigue une abondante nourriture; pour eux, le chêne des montagnes porte des glands sur sa cime et des abeilles dans ses flancs; leurs brebis sont chargées d'une épaisse toison, et leurs femmes mettent au jour des enfants

qui ressemblent à leurs pères [1]; toujours riches de tous les biens, ils n'ont pas besoin de voyager sur des vaisseaux, et la terre fertile les nourrit de ses fruits. Mais quand des mortels se livrent à l'injure funeste et aux actions vicieuses, Jupiter aux lointains regards leur inflige un prompt châtiment. Souvent une ville entière est punie à cause d'un seul homme qui commet des injustices et des crimes [2]. Du haut des cieux, le fils de Saturne déchaîne à la fois deux grands fléaux, la peste et la famine, et les peuples périssent; leurs femmes n'enfantent plus, et leurs familles décroissent par la volonté de Jupiter Olympien. Quelquefois le fils de Saturne détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles, ou punit leurs vaisseaux engloutis dans la mer.

O rois! vous aussi, redoutez un pareil châtiment; car les immortels, mêlés parmi les hommes, aperçoivent tous ceux qui s'accablent mutuellement par des arrêts iniques sans craindre la vengeance divine. Par l'ordre de Jupiter, sur la terre fertile, trente mille génies, gardiens des mortels, observent leurs jugements et leurs actions coupables, et, revêtus d'un nuage, parcourent le monde entier. La Justice, fille de Jupiter, est une vierge auguste et respectée des dieux, habitants de l'Olympe; lorsqu'un impie ose l'outrager, soudain, assise auprès de Jupiter, puissant fils de Saturne, elle

[1] On se rappelle ce passage d'Horace (*Od.*, lib. IV, v, 21):

Nullis polluitur casta domus stupris:
Mos et lex maculosum edomuit nefas;
Laudantur simili prole puerperæ.

Et ces vers de Catulle dans son épithalame de Julie et de Mallius:

Sit suo similis patri
Mallio, et facilè insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

[2] Cette pensée est conforme à celle de l'*Ecclésiaste*: Sæpè universa civitas mali viri pœnam luit.

se plaint de la méchanceté des hommes, et le conjure de faire retomber sur le peuple les fautes des rois qui, dans leurs criminelles pensées, s'écartent du droit chemin et prononcent d'injustes sentences. Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présents, redressez vos arrêts, et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge. L'œil de ce Jupiter, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville. Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits! Mais je ne pense pas que Jupiter, maître de la foudre, tolère de semblables abus.

O Persès! grave bien mes conseils au fond de ton esprit. Écoute la voix de la justice et abjure pour toujours la violence : telle est la loi que le fils de Saturne a imposée aux mortels. Il a permis aux poissons, aux animaux sauvages, aux oiseaux rapides de se dévorer les uns les autres, parcequ'il n'existe point de justice parmi eux; mais il a donné aux hommes cette justice, le plus précieux des bienfaits. Si dans la place publique un juge veut parler avec droiture et avec conscience, Jupiter aux lointains regards lui accorde le bonheur; mais s'il se parjure volontairement, s'il blesse l'équité par de faux témoignages, il subit des maux sans remède; la gloire de sa postérité s'obscurcit d'âge en âge, tandis que d'âge en âge la postérité de l'homme juste devient plus illustre. Je te donnerai d'utiles conseils, imprudent Persès! Rien n'est plus aisé que de se précipiter dans le vice : le chemin en est court et nous l'avons près de nous; mais les dieux immortels ont baigné de sueurs la route de la vertu : cette route est longue, escarpée, et d'abord hérissée d'obstacles; mais quand tu touches à son sommet, elle devient facile, quoiqu'elle ait été pénible.

Le plus sage est celui qui, jugeant tout par lui-même, con-

sidère les actions qui seront les meilleures lorsqu'il les aura terminées. L'homme docile aux bons conseils est encore digne d'estime; mais celui qui ne sait pas s'éclairer par sa propre sagesse et refuse d'écouter les avis des autres est entièrement inutile. Quant à toi, Persès, ô rejeton des dieux, garde l'éternel souvenir de mes avis : travaille, si tu veux que la Famine te prenne en horreur et que l'auguste Cérès à la belle couronne, pleine d'amour envers toi, remplisse tes granges de moissons.En effet, la Famine est toujours la compagne de l'homme paresseux; les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses desirs à ces frelons privés de dards qui, tranquilles, dévorent et consument le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant, tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels : car les oisifs leur sont odieux. Ce n'est point le travail, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur. Si tu travailles, les paresseux bientôt seront jaloux de toi en te voyant t'enrichir; la vertu et la gloire accompagnent la richesse : ainsi tu deviendras semblable à la divinité. Il vaut donc mieux travailler, ne pas envier inconsidérément la fortune d'autrui, et diriger ton esprit vers des occupations qui te procureront ta subsistance : voilà le conseil que je te donne. La mauvaise honte est le partage de l'indigent. La honte est très utile ou très nuisible aux mortels. La honte mène à la pauvreté, la confiance à la richesse. Ce n'est point par la violence qu'il faut s'enrichir, les biens donnés par les dieux sont les meilleurs de tous. Si un ambitieux s'empare de nombreux trésors par la force de ses mains ou les usurpe par l'adresse de sa langue (comme il arrive trop souvent lorsque l'amour du gain séduit l'esprit des hommes et que l'impudence chasse toute pudeur), les dieux le précipitent bientôt vers sa ruine; sa famille s'anéantit, et il ne jouit que peu de temps de sa richesse. Il est aussi coupable que celui qui maltraiterait un

suppliant ou un hôte, qui, monté en secret sur la couche d'un frère, souillerait sa femme d'embrassements illégitimes, dépouillerait par une indigne ruse des enfants orphelins, ou accablerait d'injurieux discours un père parvenu au triste seuil de la vieillesse. Jupiter s'irrite contre cet homme, et lui envoie enfin un châtiment terrible en échange de ses iniquités. Mais toi, que ton esprit insensé s'abstienne de semblables crimes. Offre, selon tes facultés, des sacrifices aux dieux immortels avec un cœur chaste et pur, et brûle en leur honneur les cuisses brillantes des victimes. Apaise-les par des libations et par de l'encens, quand tu vas dormir et lorsque brille la lumière sacrée du jour, afin qu'ils aient pour toi une ame bienveillante, et que tu achètes toujours le champ d'autrui sans jamais vendre le tien. Invite ton ami à tes festins, et laisse là ton ennemi; invite surtout l'ami qui habite près de toi : car s'il t'arrive quelque accident domestique, tes voisins accourent sans ceinture, tandis que tes parents se ceignent encore. Un mauvais voisin est un fléau, autant qu'un bon voisin est un bienfait. C'est un trésor que l'on rencontre dans un voisin vertueux. Il ne mourra jamais un de tes bœufs, à moins que tu n'aies un méchant voisin. Mesure avec soin tout ce que tu empruntes à ton voisin; mais rends-lui autant et davantage si tu le peux, afin que si un jour tu as besoin de lui, tu le trouves prêt à te secourir.

Ne recherche pas des gains déshonorants ; de tels bénéfices équivalent à des pertes. Tu dois chérir qui te chérit, visiter qui te visite, donner à qui te donne, ne rien donner à qui ne te donne rien. On rend présent pour présent et refus pour refus. La libéralité est utile ; la rapine est funeste et ne cause que la mort. L'homme qui donne volontairement, quelle que soit la grandeur du bienfait, s'en réjouit et en est charmé jusqu'au fond de l'ame. Celui qui, fort de son impudence, commet un larcin, malgré la modicité du profit, sent le remords déchirer son cœur. Si tu acquiers peu à peu, mais souvent, tu auras bientôt amassé une grande fortune : qui sait ajouter à ce qu'il possède déja évitera la

noire famine. Ce qu'on a déposé dans sa maison ne cause plus d'inquiétude. Il vaut mieux garder ses biens dans l'intérieur de ses foyers, puisque ce qui est dehors n'est pas en sûreté. S'il est agréable d'user de ce qu'on a près de soi, il est pénible d'avoir besoin de ce qui est ailleurs. Je t'engage à y songer. Bois à longs traits le commencement et la fin du tonneau, mais épargne le milieu ; l'économie est tardive, quand le fond est épuisé.

Donne toujours à ton ami le salaire convenu. En riant même avec ton frère, appelle un témoin ; la crédulité et la défiance perdent également les hommes. Qu'une femme indécemment parée ne te séduise point en t'agaçant par son doux babil et en s'informant de ta demeure : c'est se fier au voleur que se fier à la femme. Qu'un fils unique garde la maison paternelle ; ainsi ta richesse s'accroîtra dans tes foyers. Puisses-tu ne mourir que vieux, en laissant un autre enfant ! C'est aux familles nombreuses que Jupiter prodigue d'immenses trésors. Plus des parents nombreux redoublent de soins, et plus la fortune s'augmente. Si ton cœur desire la richesse, suis mon précepte : ajoute sans cesse le travail au travail.

Commence la moisson quand les Pléiades, filles d'Atlas, se lèvent dans les cieux, et le labourage quand elles disparaissent ; elles demeurent cachées quarante jours et quarante nuits, et se montrent de nouveau lorsque l'année est révolue, à l'époque où s'aiguise le tranchant du fer. Telle est la loi générale des campagnes pour les colons qui habitent les bords de la mer, ou qui, loin de cette mer orageuse, cultivent un sol fertile dans les gorges des profondes vallées. Sois toujours nu quand tu sèmes, nu quand tu laboures et nu quand tu moissonnes, si tu veux exécuter à propos tous les travaux de Cérès, voir tes fruits parvenir à leur maturité, et n'être pas forcé, dans ton indigence, de parcourir en mendiant les maisons étrangères sans rien obtenir. Déja tu es venu près de moi, mais je ne te ferai plus ni aucun don ni aucun prêt. Travaille, imprudent Persès, travaille à ces ouvrages que

les dieux imposèrent aux hommes ; tremble d'être contraint dans ta douleur de mendier ta nourriture avec ta femme et tes enfants, et d'implorer des voisins qui te mépriseront ; ils te donneront deux et trois fois, mais si tu les importunes encore, tu n'obtiendras plus rien et perdras ton temps en paroles ; tes longs discours seront inutiles. Je te conseille plutôt de payer tes dettes et d'éviter la famine.

Procure-toi d'abord une maison, un bœuf laboureur, et une esclave non mariée qui suivra tes taureaux ; rassemble chez toi tous les instruments nécessaires à l'agriculture, pour ne pas en demander aux autres et ne pas en manquer si tu éprouvais un refus : alors tu verrais le temps s'écouler et l'ouvrage en souffrirait. Ne remets pas tes travaux au lendemain ni au surlendemain : l'homme qui reste oisif ou qui diffère d'agir ne remplit pas ses granges. L'activité accroît la richesse. Celui qui temporise lutte toujours avec le besoin.

Lorsque le soleil ne darde plus les rayons de sa brûlante chaleur, lorsque, pendant l'automne, les pluies du grand Jupiter rendent le corps humain plus souple et plus léger (car alors l'astre du Sirius roule moins longtemps pendant le jour sur la tête des malheureux mortels et prolonge davantage sa course nocturne), lorsque les arbres coupés par le fer sont moins exposés à la carie, quand leurs feuillages tombent et leur séve s'arrête, songe que c'est le temps d'abattre les bois nécessaires à tes travaux. Façonne un mortier de trois pieds, un pilon de trois coudées et un essieu de sept pieds : telle est la mesure la plus convenable ; taille ensuite un maillet de huit pieds, et arrondis une jante de trois palmes pour un char qui en aura dix ; prépare beaucoup d'autres morceaux de bois recourbés. Lorsque, en parcourant la montagne ou la plaine, tu auras trouvé un manche d'yeuse, apporte-le dans ta maison; c'est l'instrument le plus solide pour servir au labourage ; qu'un élève de Pallas, l'attachant avec des clous, le fixe au dental et l'adapte au timon. Alors construis dans ta demeure deux charrues, l'une d'une seule

pièce, l'autre de bois d'assemblage; rien n'est plus utile : si tu brises l'une, tu attelleras tes bœufs à l'autre. C'est le laurier ou l'orme qui forme les timons les plus forts; que le dental soit de chêne et le manche d'yeuse. Achète deux bœufs de neuf ans; à cet âge leur vigueur est infatigable; parvenus au terme de la jeunesse, ils sont très propres aux travaux : tu ne craindras point qu'en se disputant ils ne brisent la charrue au milieu d'un sillon, et ne laissent l'ouvrage imparfait. Qu'un homme de quarante ans les accompagne, après avoir mangé en huit bouchées un pain divisé en quatre parties; tout entier au labour, il tracera des sillons toujours droits, ne détournera point ses yeux sur ses camarades, et tiendra son esprit appliqué à sa tâche : un plus jeune laboureur ne saurait ni répandre la semence avec mesure, ni éviter de la répandre deux fois; car un jeune homme est toujours impatient de rejoindre ses compagnons.

Observe chaque année le temps où tu entendras les cris de la grue retentir du haut des nuages; c'est elle qui apporte le signal du labourage et annonce le retour du pluvieux hiver. L'homme qui manque de bœufs sent alors les regrets déchirer son ame. Nourris dans ton étable des bœufs aux longues cornes. Il est aisé de dire : Prête-moi des bœufs et un chariot; mais il est aisé de répondre : Mes bœufs sont occupés. L'homme riche en imagination parle de construire un chariot; l'insensé ! il ignore que pour un chariot il faut cent pièces de bois; il aurait dû y songer plus tôt et se munir des matériaux nécessaires. Dès que le temps du labourage arrive pour les mortels, hâte-toi; pars le matin avec tes esclaves, travaille dans la saison le sol humide et sec, pour rendre tes champs fertiles. Défriche la terre dans le printemps; laboure-la encore pendant l'été; elle ne trompera point ton espérance; quand elle est devenue légère, c'est le temps de l'ensemencer. Ainsi travaillée, elle fournit les moyens d'écarter les imprécations et d'apaiser les cris des enfants. Invoque le Jupiter infernal, et demande à la chaste Cérès de faire parvenir ses divins présents à leur maturité.

Lorsque, commençant le labour et prenant dans ta main l'extrémité du manche, tu frappes de l'aiguillon le dos de tes bœufs qui traînent le timon à l'aide des courroies, qu'un jeune serviteur te suive armé d'un hoyau, et donne du mal aux oiseaux en recouvrant la semence. L'ordre est pour les mortels le plus grand des biens ; le désordre, le plus grand des maux. Ainsi tes lourds épis s'inclineront vers la terre, si le roi de l'Olympe accorde un heureux terme à tes travaux. Tu débarrasseras tes urnes de leurs toiles d'araignée, et je crois que tu te réjouiras, riche de tous les biens entassés dans ta maison. Tu attendras dans l'abondance le printemps aux blanches fleurs, et tu ne regarderas pas les autres d'un œil jaloux ; ce seront les autres qui auront besoin de toi. Si tu ne laboures la terre féconde que dans le solstice d'hiver, tu pourras moissonner en demeurant assis ; à peine saisiras-tu dans ta main quelques rares épis que tu lieras en javelles inégales, réduit à te traîner dans la poussière, sans te réjouir beaucoup. Tu emporteras ta moisson dans une corbeille, et tu seras pour peu de monde un sujet d'envie. L'esprit de Jupiter maître de l'égide passe aisément d'une pensée à une autre, et il est difficile aux hommes de pénétrer ses desseins. Si tu ne laboures que tard, le mal n'est pourtant pas sans remède. Dès que le coucou chante dans le feuillage du chêne, et réjouit les mortels sur la terre immense, si Jupiter ne cesse de pleuvoir pendant trois jours et si l'eau ne reste pas au-dessous du sabot de tes bœufs sans toutefois le surpasser, le dernier labourage sera aussi heureux que le premier. Retiens tous ces préceptes dans ta mémoire. Observe attentivement l'approche du printemps aux blanches fleurs, et la saison des pluies.

Dans l'hiver, lorsqu'un froid violent tient les mortels renfermés, passe, sans t'arrêter, devant l'atelier du forgeron et la brûlante lesché [1]. L'homme laborieux sait accroître

[1] On appelait leschés certains lieux publics où les pauvres et les oisifs se rassemblaient pour causer et se chauffer pendant l'hiver ; les leschés

son bien même dans cette saison. Ne te laisse donc point accabler par les rigueurs d'un hiver cruel et de la pauvreté. Crains d'être réduit à presser d'une main amaigrie tes pieds gonflés par le jeûne. Le paresseux se repaît de vaines illusions, et, manquant du nécessaire, médite en son esprit de coupables actions. L'indigent, privé de moyens d'existence, reste assis dans la lesché, et nourrit l'espérance du mal. Au milieu de l'été, dis à tes esclaves : « L'été ne durera pas toujours, construisez vos granges. » Redoute le mois Lénéon, ces mauvais jours tous funestes aux bœufs, et les glaces dangereuses qui couvrent la campagne lorsque, dans la Thrace, nourrice des chevaux, l'impétueux Borée agite de son souffle les flots de la vaste mer ; la terre et les bois en mugissent, et, déchaîné sur cette terre féconde, il déracine au loin dans les gorges des montagnes les chênes à la haute chevelure et les énormes sapins, en faisant crier les immenses forêts dans toute leur étendue. Les bêtes sauvages frissonnent, et les plus velues elles-mêmes ramènent sous leur ventre leur queue engourdie ; mais l'épaisseur de leurs poils ne les garantit pas du glacial Borée. Ce vent pénètre sans obstacle à travers le cuir du bœuf et les longues soies de la chèvre ; cependant la force de son souffle ne perce point la laine touffue des brebis. Le froid courbe le vieillard, mais il respecte la peau tendre de la jeune fille qui, tranquille dans ses foyers auprès de sa mère, encore ignorante des plaisirs de Vénus à la parure d'or, après avoir lavé dans une onde pure et parfumé d'une huile luisante ses membres délicats, dort renfermée, la nuit, dans la maison natale, à l'abri des rigueurs de l'hiver, tandis que le polype se ronge les pieds dans sa demeure glacée, au fond de sa triste retraite ; car le soleil ne lui montre pas d'autre nourriture à saisir, le soleil qui se tourne vers les contrées et les villes des peuples noirs, et brille moins longtemps pour tous les

étaient pour les Grecs ce qu'étaient pour les Romains les stationes et les tonstrinæ. Proclus dit qu'il y en avait dans Athènes trois cent soixante.

Grecs. Alors les monstres des forêts, armés ou dépourvus de cornes, grincent des dents et fuient à travers les épaisses broussailles; tous les animaux qui habitent des tanières profondes et des antres dans les rochers, ne songent qu'à chercher ces abris; les mortels ressemblent à l'homme à trois pieds [1] dont les épaules sont brisées, et qui penche son front vers la terre; ils se traînent avec effort, en tâchant d'éviter les blancs flocons de la neige.

Dans cette saison, pour garantir ton corps, revêts, comme je te le conseille, un manteau moelleux et une tunique flottante jusqu'aux talons; que la légère trame en soit couverte d'une laine épaisse: enveloppe-toi de cette tunique, afin que tes poils hérissés ne se dressent pas sur tes membres frissonnants. Enlace à tes pieds des brodequins formés de la peau d'un bœuf que la force a fait périr, et garnis de poils épais dans l'intérieur. Quand le temps de la froidure sera venu, attache la dépouille des chevreaux premiers nés avec une courroie de bœuf, pour qu'elle serve à tes épaules de rempart contre la pluie. Couvre ta tête d'un chapeau façonné avec soin, et propre à défendre tes oreilles de l'humidité. Car lorsque Borée tombe, l'aurore est froide, et l'air fécond du matin, descendant du ciel étoilé, s'étend sur les travaux des riches laboureurs; la vapeur émanée des fleuves intarissables, et soulevée au-dessus de la terre par la fureur du vent, tantôt vers le soir retombe en pluie, et tantôt souffle avec violence, tandis que Borée, venu de la Thrace, précipite les épais nuages. Préviens cette tempête, et, ton ouvrage terminé, rentre dans ta maison, de peur que du haut des cieux une sombre nuée, t'enveloppant tout entier, ne mouille ton corps et ne trempe tes vêtements. Évite un tel danger; ce mois de l'hiver est le plus redoutable de tous; il est funeste aux troupeaux et funeste aux mortels. Alors ne mesure à

[1] Hésiode compare les humains à un homme courbé par la vieillesse, et s'appuyant sur un bâton comme sur un troisième pied. L'épithète de τρίποδι fait sans doute allusion à l'énigme du sphinx rapportée par Diodore de Sicile (lib. IV).

tes bœufs que la moitié de leur pâture, mais donne plus d'aliments à l'homme ; les longues nuits diminuent les besoins des animaux. Contracte l'habitude pendant l'année entière de régler la nourriture d'après la durée des jours et des nuits, jusqu'à ce que la terre, cette mère commune, te prodigue des fruits de toute espèce.

Quand, soixante jours après la conversion du soleil, Jupiter a terminé le cours de l'hiver, l'étoile Arcture, abandonnant les flots sacrés de l'Océan, se lève et brille la première à l'entrée de la nuit. Bientôt après, la fille de Pandion, la plaintive hirondelle, reparaît le matin aux yeux des hommes, lorsque le printemps est déja commencé. Préviens l'arrivée de l'hirondelle, pour tailler la vigne : cette époque est la plus favorable. Mais quand le limaçon, fuyant les Pléiades, grimpe de la terre sur les plantes, c'est le temps non pas de fouir la vigne, mais d'aiguiser tes faux et d'exciter tes esclaves. Fuis le repos sous l'ombrage, fuis le sommeil du matin, dans la saison de la moisson, lorsque le soleil dessèche tous les corps. Alors dépêche-toi ; rassemble le blé dans la maison et sois debout au point du jour, afin d'obtenir une récolte suffisante. L'aurore accomplit le tiers de l'ouvrage ; l'aurore accélère le voyage et avance le travail. Partout l'aurore, dès qu'elle se montre, met les hommes en route et place les bœufs sous le joug.

Lorsque le chardon fleurit, et que la cigale harmonieuse, assise au sommet d'un arbre, épanche sa douce voix en agitant ses ailes, dans la saison du laborieux été, les chèvres sont très grasses, les vins excellents, les femmes très lascives et les hommes très faibles, parceque le Sirius appesantit leur tête et leurs genoux, et dessèche tout leur corps par ses feux ardents. Alors repose-toi à l'ombre des rochers ; bois le vin de Byblos, choisis pour ton repas des gâteaux de fromage, le lait des chèvres qui ne nourrissent plus, la chair d'une génisse qui broute le feuillage et n'a pas encore été mère, ou celle des chevreaux premiers nés. Savoure un vin noir, et demeure assis sous l'ombrage, rassasié d'une abondante

nourriture, le visage tourné vers la pure haleine du zéphyr, aux bords d'une fontaine qui ne cesse d'épancher des flots limpides. Verse dans ta coupe trois portions d'eau et une quatrième de vin. Dès que l'impétueux Orion commencera à paraître, ordonne à tes esclaves de broyer les dons sacrés de Cérès dans un lieu exposé aux vents, sur une aire aplanie. Mesure le grain, et dépose-le soigneusement dans les urnes. Lorsque tu auras chez toi renfermé ta récolte entière, je t'engage à louer un mercenaire sans maison, à chercher une servante sans enfants; car celle qui en a devient importune. Procure-toi aussi un chien à la dent dévorante, et ne lui épargne point la nourriture, de peur que le voleur qui dort pendant le jour ne t'enlève tes richesses. Amasse le foin et la paille qui te serviront à nourrir durant une année tes bœufs et tes mulets. Mais ensuite laisse reposer les genoux de tes esclaves, et dételle tes bœufs.

Lorsque Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, et que l'Aurore aux doigts de rose contemplera Arcture, ô Persès! cueille alors tous les raisins, et apporte-les dans ta demeure; expose-les au soleil dix jours et dix nuits. Conserve-les à l'ombre pendant cinq jours, et, le sixième, renferme dans les vases ces présents du joyeux Bacchus. Quand les Pléiades, les Hyades et l'impétueux Orion auront disparu, rappelle-toi que c'est la saison du labourage. Qu'ainsi l'année soit remplie tout entière par des travaux champêtres.

Si le desir de la périlleuse navigation s'est emparé de ton ame, redoute l'époque où les Pléiades, fuyant l'impétueux Orion, se plonge dans le sombre Océan; alors se déchaîne le souffle de tous les vents: n'expose pas tes navires aux fureurs de la mer ténébreuse. Souviens-toi plutôt, comme je te le conseille, de travailler la terre; tire le vaisseau sur le continent, et assujettis-le de tous côtés avec des pierres qui arrêteront la violence des vents humides. Songe à vider la sentine, pour qu'il ne soit point gâté par la pluie de Jupiter. Renferme tous les agrès dans ta maison, en repliant avec

soin les ailes du vaisseau qui traverse les mers. Suspends au-dessus de la fumée de ton foyer le superbe gouvernail, et attends la saison propice aux courses maritimes ; lance à la mer ton léger navire, et remplis-le d'une cargaison convenable qui, à ton retour, te procurera des bénéfices. C'est ainsi que mon père et le tien, imprudent Persès, naviguait en cherchant un honnête moyen d'existence. Autrefois, abandonnant la Cumes d'Éolide, il arriva dans ce pays, après avoir franchi sur un noir vaisseau l'immense étendue de la mer; ne fuyant pas la fortune, la richesse et l'opulence, mais la cruelle pauvreté que Jupiter envoie aux hommes. Il s'établit près de l'Hélicon, dans Ascra, misérable village, affreux l'hiver, incommode l'été, désagréable toujours.

O Persès! souviens-toi de choisir la saison propice pour tous les travaux et surtout pour la navigation. Fais l'éloge d'un petit bâtiment, mais remplis un grand vaisseau de marchandises. Plus la cargaison est considérable, plus tu accumuleras profits sur profits, si toutefois les vents retiennent leur souffle désastreux. Si, tournant vers le commerce ton esprit imprudent, tu veux éviter les dettes et la cruelle famine, je t'enseignerai les moyens d'affronter la mer retentissante, bien que je sois inhabile dans l'art de naviguer. Jamais je ne franchis sur un vaisseau la vaste mer, que lorsque je passai dans l'Eubée, en quittant Aulis où jadis les Achéens, attendant la fin des tempêtes, avaient rassemblé une nombreuse armée pour voguer de la divine Hellas vers Troie aux belles femmes. Je vins dans Chalcis disputer les prix du belliqueux Amphidamas ; ses fils magnanimes avaient proposé plusieurs genres de combats. Là je m'enorgueillis d'avoir conquis par mes chants un trépied à deux anses, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, dans les lieux mêmes où, pour la première fois, elles m'avaient inspiré des vers harmonieux. C'est alors seulement que je me confiai aux solides vaisseaux. Cependant je te révélerai la volonté de Jupiter armé de l'égide ; car les Muses m'apprirent à chanter les hymnes célestes.

Cinquante jours après la conversion du soleil, lorsque le laborieux été arrive à son terme, c'est l'époque favorable à la navigation. Tu ne verras aucun vaisseau se briser, et la mer n'engloutira pas les voyageurs, à moins que le prudent Neptune qui ébranle la terre, ou Jupiter, roi des immortels, n'ait résolu leur perte. En effet, les maux et les biens sont tous au pouvoir de ces dieux. Les vents alors sont faciles à distinguer ; la mer est sûre et tranquille. Encouragé par ces vents, lance sur les flots ton rapide navire, que tu auras soigneusement rempli de marchandises. Mais hâte-toi de revenir dans tes foyers le plus tôt qu'il te sera possible ; n'attends pas le vin nouveau, les pluies de l'automne, l'approche de l'hiver, ni le souffle impétueux du Notus qui, accompagnant les abondantes pluies envoyées par Jupiter, soulève les vagues et rend la mer dangereuse.

Les hommes peuvent encore s'embarquer au printemps. Lorsqu'on voit bourgeonner à la cime du figuier les premières feuilles, aussi peu sensibles que les traces d'une corneille qui glisse sur la terre, alors la mer est accessible. C'est l'époque de la navigation du printemps; mais je ne l'approuve pas ; elle ne plaît point à mon esprit, parcequ'il faut toujours en saisir l'occasion. Tu auras de la peine à fuir le danger ; néanmoins les hommes s'y exposent follement, car la richesse est l'ame des malheureux mortels. Cependant il est cruel de périr au sein des flots. Je t'engage à méditer dans le fond de ta pensée tous les conseils que je te donne. Ne va point placer ta fortune entière sur tes profonds vaisseaux; laisse le plus grand nombre de tes biens, et n'emporte que la moindre partie. Il est aussi cruel de rencontrer sa perte dans les vagues de la mer, que si, après avoir placé sur un chariot un fardeau trop pesant, tu voyais se briser son essieu et se perdre toutes tes marchandises.

Agis toujours avec prudence. L'occasion en toute chose est ce qui vaut le mieux. Conduis une épouse dans ta maison, quand tu n'auras ni beaucoup moins ni beaucoup plus de trente ans : c'est l'âge convenable pour l'hymen. Que la

femme, nubile à quatorze ans, se marie à quinze. Épouse une vierge, afin de lui apprendre des mœurs chastes. Choisis surtout celle qui habite près de toi. Examine attentivement l'objet de ton choix, afin de ne pas épouser la risée de tes voisins. Car s'il n'est pas pour l'homme un plus grand bien qu'une vertueuse femme, il n'est pas un plus cruel fléau qu'une femme vicieuse qui, ne recherchant que les festins, brûle sans flambeau l'époux le plus vigoureux, et le réduit à une vieillesse prématurée.

Respecte sagement la puissance des bienheureux immortels. Ne rends pas ton ami l'égal de ton frère, ou, si tu agis ainsi, ne lui fais jamais tort le premier. Ne mens pas pour le plaisir de parler. Si ton ami commence à t'offenser par ses discours ou par ses actions, souviens-toi de le punir deux fois. Si, jaloux de rentrer dans ton amitié, il t'offre lui-même satisfaction, reçois-la. On est trop malheureux quand on change d'ami trop souvent. Que jamais ton visage ne trahisse ta pensée. Ne cherche point à passer pour un homme qui reçoit beaucoup d'hôtes, ni pour un homme qui n'en reçoit aucun. Ne sois ni le compagnon des méchants, ni le calomniateur des gens de bien. Garde-toi de reprocher à personne la pauvreté qui dévore l'ame, la pauvreté, ce funeste présent des bienheureux immortels. Une langue avare de discours est un trésor parmi les hommes. C'est la mesure des paroles qui en compose la grace la plus précieuse. Si tu es médisant, bientôt on médira de toi davantage. Ne sois pas morose dans ces festins que de nombreux amis célèbrent en commun; le plaisir en est très grand et la dépense très petite. Au lever de l'aurore, ne consacre point avec des mains impures un vin noir à Jupiter et aux autres immortels; ils ne t'écouteraient pas et repousseraient tes prières. Quand tu veux uriner, ne reste pas debout, tourné contre le soleil; et même depuis le coucher de cet astre jusqu'à son lever, ne le fais pas en marchant au milieu ou en dehors du chemin, ni en te découvrant. Les nuits appartiennent aux dieux. L'homme sage et pieux satisfait ce besoin lorqu'il est

assis sur le fumier, ou qu'il s'approche du mur d'une cour étroitement fermée.

Dans ta maison ne va point, tout souillé d'une humide semence, te découvrir devant le foyer ; évite une telle indécence. Engendre ta postérité non pas au retour d'un repas funèbre au sinistre présage, mais après le festin des dieux. Ne franchis jamais à pied le limpide courant des fleuves intarissables, avant d'avoir prié, en contemplant leurs belles eaux, et lavé tes mains dans ces ondes transparentes de blancheur. L'impie qui traverse un fleuve sans purifier ses mains provoque la colère des dieux et s'attire des malheurs dans l'avenir. Durant le festin solennel des dieux, ne sépare jamais le sec du vert, en taillant avec un fer noir la tige aux cinq rameaux [1] ; ne place point sur le cratère le vase des buveurs, car cette action deviendrait un présage fatal.

Quand tu bâtis une maison, ne la laisse pas inachevée, de peur que la criarde corneille ne croasse en se perchant sur ses murs. Garde-toi de manger ou de te laver dans les vases non encore consacrés ; ce délit t'exposerait au châtiment. Ne laisse pas s'asseoir sur l'immobile pierre des tombeaux un enfant de douze ans : ce serait mal agir et tu n'en ferais qu'un homme sans vigueur ; n'y place pas non plus un enfant de douze mois : l'inconvénient serait le même. Homme, ne lave pas ton corps dans le bain des femmes ; car tu subirais un jour une punition sévère. Si tu arrives au milieu d'un sacrifice déja commencé, ne te moque point des mystères ; la divinité s'en irriterait. Ne va point uriner dans le courant des fleuves qui se dirigent vers la mer, ni dans l'eau des fontaines ; garde-toi de les profaner. N'y satisfais pas également d'autres besoins ; une telle action ne serait pas plus louable. Évite une mauvaise renommée parmi tes semblables. La renommée est dangereuse ; son fardeau est léger

[1] Hésiode recommande de ne pas se couper les ongles pendant le repas des sacrifices. Le *sec* signifie les ongles, le *vert* la chair vive, et la *tige aux cinq rameaux* est la périphrase de la main.

à soulever, pénible à supporter, et difficile à déposer. La renommée que des peuples nombreux répandent au loin ne périt jamais tout entière; elle est aussi elle-même une divinité.

Observe les jours[1] d'après l'ordre établi par Jupiter, afin de les apprendre à tes esclaves : le trentième du mois est le plus convenable pour visiter leurs travaux et leur dispenser le salaire, lorsque les peuples rassemblés entendent les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter : d'abord le premier, le quatrième et le septième, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or, puis le huitième et le neuvième; deux jours du mois qui grandit conviennent aux ouvrages des mortels, le onzième et le douzième, favorables tous les deux, l'un à la tonte des brebis, l'autre à la récolte des joyeux fruits de la terre. Mais le douzième est bien préférable au onzième. C'est alors que l'araignée, suspendue en l'air, tresse les fils de sa trame durant les grands jours de l'été, lorsque la fourmi ramasse ses provisions. Que la femme en ce jour prépare sa toile et entreprenne son ouvrage.

N'ensemence pas la terre le treizième jour du mois commencé; ce jour n'est favorable qu'aux plantations; le seizième leur est entièrement contraire; il est propice à la génération des mâles, mais funeste aux filles, soit pour leur naissance, soit pour leur mariage. Le sixième ne vaut rien non plus pour la naissance des filles; il est bon pour châtrer les chevreaux et les béliers, et pour entourer d'une enceinte les bergeries. Ce jour est heureux pour la conception des enfants mâles; il aime les injurieux propos, les mensonges, les paroles flatteuses et les secrets entretiens.

[1] Ces superstitieuses idées de bonheur et d'infortune attachées à tel ou tel jour ne furent point particulières aux seuls habitants de la Grèce; elles passèrent chez les Romains. Pétrone rapporte, dans son *Banquet de Trimalcion* (c. 30), qu'on voyait suspendus à deux poteaux deux tableaux, dont l'un représentait le cours de la lune et les images des sept étoiles, et marquait les jours heureux ou néfastes.

Le huitième jour du mois, tu peux châtrer le pourceau et le bœuf mugissant; le douzième, les mulets laborieux. Le vingtième, pendant les grands jours, tu engendreras un fils doué d'une ame sage et prudente. Le dixième est propre à la génération des hommes, le quatorzième à celle des filles. Apprivoise en ce jour les brebis, les bœufs aux pieds flexibles et aux cornes recourbées, les chiens à la dent dévorante et les mulets laborieux, en les caressant de la main; évite leur courroux. Le quatrième et le vingt-quatrième jours du mois qui commence et qui finit, songe à fuir les chagrins dévorants; ce sont des jours sacrés. Le quatrième, conduis ton épouse dans ta maison, après avoir interrogé le vol des oiseaux; tel est le meilleur augure pour l'hymen. Évite les cinquièmes jours, qui sont funestes et terribles; car alors on dit que les Furies parcourent la terre, en vengeant Horcus que la Discorde enfanta pour le châtiment des parjures. Le dix-septième, examine soigneusement les dons sacrés de Cérès, et jette-les au vent dans une aire aplanie. Coupe les bois destinés à la construction des maisons et à l'armement des navires. Commence, le quatrième, à construire tes légers vaisseaux. Le dix-neuvième après midi est le jour le plus favorable; le neuvième n'est nullement dangereux pour les mortels; il est propice aux plantations et à la naissance de l'homme et de la femme; ce n'est jamais un mauvais jour. Peu de personnes savent que le vingt-neuvième est excellent pour percer un tonneau, pour soumettre au joug les bœufs, les mulets, les chevaux aux pieds légers, et pour lancer sur la sombre mer un rapide vaisseau à plusieurs rangs de rameurs. Peu de personnes l'appellent un jour d'heureux présage. Le quatrième, ouvre le tonneau; le quatorzième est le plus sacré de tous les jours. Un petit nombre de mortels regardent le vingt-quatrième au lever de l'aurore comme le meilleur du mois; car le soir il devient défavorable.

Tels sont les jours utiles aux hommes; les autres sont indifférents; ils ne présagent et n'apportent rien. Chacun loue

tantôt l'un, tantôt l'autre ; mais peu savent les apprécier. La journée est souvent une marâtre et souvent une mère. Heureux, heureux le mortel qui, instruit de toutes ces vérités, travaille sans cesse, irréprochable envers les dieux, observant le vol des oiseaux et fuyant les actions impies !

FIN DES TRAVAUX ET DES JOURS.

LE

BOUCLIER D'HERCULE.

Ou telle [1], abandonnant sa maison et la terre de la patrie, la fille d'Électryon, de ce chef belliqueux des peuples, Alcmène arriva dans Thèbes avec l'intrépide Amphitryon; Alcmène qui surpassait toutes les femmes au sein fécond, par la beauté de son visage et par la grandeur de sa taille. Aucune de ces femmes que les mortelles enfantèrent en s'unissant à des époux mortels, ne pouvait lui disputer le prix de la sagesse. Dans sa haute chevelure, dans ses noires paupières, respirait une grace semblable à celle de Vénus à la parure d'or, et, dans le fond de son cœur, elle aimait son époux comme jamais aucune femme n'avait aimé le sien. Cependant ce guerrier furieux, en disputant des bœufs au noble père d'Alcmène, vainqueur, l'avait fait périr par la force. Contraint de fuir sa patrie, il était venu dans Thèbes demander un asile aux enfants de Cadmus, porteurs de boucliers: c'est là qu'il demeurait avec sa pudique épouse, mais privé des aimables plaisirs de l'hyménée; car il lui était défendu de monter sur la couche de la fille d'Électryon, d'Alcmène aux pieds charmants, avant d'avoir vengé le meurtre des généreux frères de son épouse, et livré à la flamme dévorante les villages des guerriers Taphiens et des Téléboens. Telle était la loi de son hymen, et les dieux en avaient été les garants: dans la crainte de leur colère, il s'empressait

[1] Ce début se rattache probablement au poëme des Μεγάλας Ηοίας, dans lequel Hésiode a chanté les hommes les plus célèbres de la Grèce.

d'accomplir sans retard le grand ouvrage que lui avait imposé la volonté céleste. Sur ses pas s'avançaient des soldats avides de guerre et de carnage, les Béotiens, ces dompteurs de chevaux, respirant par-dessus leurs boucliers ; les Locriens habiles à combattre de près, et les magnanimes Phocéens : le noble enfant d'Alcée marchait, fier de ces peuples.

Mais le père des dieux et des hommes, concevant dans son ame un autre projet, voulait engendrer pour ces dieux et pour ces hommes industrieux un héros qui les défendît contre le malheur. Il s'élança de l'Olympe, méditant la ruse au fond de sa pensée, et desirant coucher une nuit auprès d'une femme à la belle ceinture. Le prudent Jupiter se rendit sur le Typhaon, d'où il monta jusqu'à la plus haute cime du Phicius. Là il s'assit, et roula encore dans son esprit ses merveilleux desseins. Durant la nuit, il s'unit d'amour avec la fille d'Électryon, Alcmène aux pieds charmants, et satisfit son envie. Cette même nuit, le chef belliqueux des peuples, Amphitryon, cet illustre héros, content d'avoir terminé son grand ouvrage, revint dans sa maison. Avant de visiter ses esclaves et les rustiques gardiens de ses troupeaux, il monta sur la couche de son épouse, tant un violent desir agitait le cœur de ce pasteur des peuples ! Tel un homme échappe, plein de joie, aux tourments d'une douloureuse maladie ou d'un cruel esclavage, ainsi Amphitryon, délivré d'une entreprise difficile, rentra dans sa maison avec empressement et avec plaisir. Toute la nuit il coucha près de sa pudique épouse, jouissant des présents de Vénus à la parure d'or. Amoureusement domptée par un dieu et par le plus illustre des mortels, Alcmène enfanta dans Thèbes aux sept portes des jumeaux doués d'un esprit différent, quoique frères : l'un inférieur au reste des hommes, l'autre courageux et terrible parmi tous les héros, le puissant Hercule. Tous deux avaient été engendrés, Hercule par Jupiter qui rassemble les sombres nuages, Iphiclès par Amphitryon, chef belliqueux des peuples. Leur origine n'était pas la

même : leur mère avait conçu l'un d'un mortel, et l'autre du fils de Saturne, de Jupiter, maître de tous les dieux.

Hercule tua le fils de Mars, le magnanime Cycnus. Dans un bois consacré à Apollon qui lance au loin ses traits, il trouva Cynus, et Mars son père, ce dieu insatiable de combats, couverts d'armes étincelantes comme les éclairs de la flamme, et debout sur un char. Leurs agiles coursiers frappaient du pied la terre, et sous les pas de ces coursiers la poussière tourbillonnait autour du char magnifique dont leur rapide vol faisait retentir les roues. Le brave Cycnus se réjouissait, espérant immoler le belliqueux enfant de Jupiter avec son écuyer, et les dépouiller de leur glorieuse armure. Mais Phébus-Apollon n'exauça point ses vœux : car il excita contre lui le puissant Hercule. Partout le bois sacré et l'autel d'Apollon Pagaséen [1] brillaient du vif éclat que répandaient les armes de Mars et la présence d'un si terrible dieu. Ses yeux brillaient comme la flamme. Quels mortels, excepté Hercule et l'illustre Iolaüs, auraient osé s'élancer à sa rencontre ? Ces deux héros, en effet, étaient doués d'une grande force, et des bras invincibles attachés à leurs épaules s'allongeaient sur leurs membres robustes. Alors Hercule adressa la parole à son écuyer, au courageux Iolaüs :

« Iolaüs ! héros, le plus cher de tous les humains, sans doute Amphitryon s'était rendu coupable envers les bienheureux immortels habitants de l'Olympe, lorsque, laissant Tirynthe aux palais magnifiques, il vint dans Thèbes couronnée de beaux remparts, après avoir tué Électryon, à qui il disputa des bœufs au front large. C'est là qu'il se réfugia auprès de Créon et d'Hénioché au long voile, qui l'accueillirent avec bienveillance, lui prodiguèrent tous les secours dus aux suppliants, et le chérirent chaque jour da-

[1] L'Apollon Pagaséen était l'Apollon adoré à Pagase, ville de Thessalie, appelée dans la suite Démétrie, située au nord du golfe Pélasgique, et d'où les Argonautes partirent pour la Colchide. Hygin dit, d'après Callimaque, qu'ils y avaient érigé un temple à Apollon.

vantage. Il vivait heureux et fier de son épouse, d'Alcmène aux pieds charmants, lorsque, les années étant révolues, nous naquîmes ton père et moi, différents tous deux de stature et de caractère. Jupiter égara l'esprit de ton père, qui abandonna sa maison et les auteurs de ses jours, pour servir le coupable Eurysthée. Le malheureux ! plus tard il en gémit profondément, et déplora sa faute ; mais elle est irréparable. Pour moi, le destin m'imposa de pénibles travaux. Ami, hâte-toi de saisir les brillantes rênes de mes coursiers aux pieds rapides, et, l'ame remplie d'une noble confiance, pousse en avant le char léger et les chevaux vigoureux, sans redouter le bruit de l'homicide Mars. Maintenant il fait retentir de ses cris de rage le bois sacré d'Apollon, qui lance au loin ses traits ; mais, quelle que soit sa force, il sera bientôt rassasié des fureurs de la guerre.

« Respectable ami, répondit l'irréprochable Iolaüs, combien ta tête est honorée par le père des dieux et des hommes, et par Neptune Tauréen[1], qui protége les remparts et défend la ville de Thèbes, puisqu'ils font tomber entre tes mains un héros si grand et si fort, pour te procurer une gloire immortelle ! Revêts donc tes belliqueuses armes, et combattons soudain en mettant aux prises le char de Mars et le nôtre. Mars ne saurait effrayer ni l'inébranlable enfant

[1] On sait que les anciens poëtes ont donné aux fleuves la forme des taureaux, et qu'ils les ont appelés ταυροκράνοος et ταυροπόδας. Horace a dit (Od. lib. IV, 14, 25) :

Tauriformis volvitur Aufidus ;

et Virgile (*Georg.*, IV, 371) :

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.

Neptune a pu être, comme les fleuves, représenté sous l'image d'un taureau. Mais on peut supposer, avec Tzetzès, que le surnom de Ταύρεος lui vint de l'usage où l'on était dans les villes de Béotie, et surtout à Oncheste, d'immoler des taureaux en son honneur. Il y avait, selon Hésychius, des fêtes consacrées à Neptune, et appelées Ταυρία.

de Jupiter, ni celui d'Iphiclès ; je crois plutôt qu'il fuira les deux rejetons de l'irréprochable fils d'Alcée, les deux héros qui sont là, brûlant d'une noble ardeur et tout prêts à combattre : ils aiment bien mieux la guerre que les festins. »

Il dit, et le puissant Hercule sourit en se réjouissant dans son ame, car il venait d'entendre un langage généreux. Soudain volèrent de sa bouche ces paroles ailées :

« Iolaüs ! héros nourrisson de Jupiter, voici l'instant du terrible combat. Si tu te montras toujours habile, aujourd'hui encore dirige avec adresse cet Arion, ce grand coursier aux crins noirs, et seconde-moi de toutes tes forces. »

A ces mots, il enlaça à ses jambes les brodequins d'un orichalque [1] splendide, glorieux présent de Vulcain ; puis il ceignit sa poitrine de cette belle cuirasse d'or, magnifique chef-d'œuvre que lui donna Minerve-Pallas, fille de Jupiter, lorsque pour la première fois il s'élança vers les combats meurtriers. Ce redoutable guerrier suspendit encore à ses épaules le fer qui repoussait le trépas, et il jeta derrière lui le carquois profond, rempli de flèches horribles, messagères de la mort, qui étouffe la voix de ses victimes : cette mort semblait attachée à leurs pointes trempées de larmes ; polies et longues par le milieu, elles étaient revêtues à leur extrémité des ailes d'un aigle noir. Le héros prit la forte lance armée d'airain, et sur son front vaillant posa le superbe casque d'acier qui, travaillé avec art, s'ajustait à ses tempes et protégeait la tête du divin Hercule.

Enfin il saisit dans ses mains ce bouclier aux diverses figures, que les flèches d'aucun mortel ne purent jamais ni rompre ni traverser, ouvrage merveilleux, tout entier en-

[1] Suivant Tzetzès, l'orichalque était un airain qui, naturellement rougeâtre, devenait blanc par l'effet d'une certaine préparation. Virgile a dit (*Æn.*, XII, 87) : *Alboque orichalco*. Cette épithète répond à celle de φαεινὸν qu'Hésiode donne à l'orichalque.

touré de gypse, orné d'un blanc ivoire, étincelant d'un ambre jaune et d'un or éclatant; des lames bleues s'y croisaient de toutes parts.

Au milieu se dressait un dragon terrible, funeste à nommer, et lançant en arrière des regards brûlants comme le feu. Sa gueule était remplie de dents blanches, cruelles, insaisissables. Sur son front menaçant voltigeait l'odieuse Éris, cette inhumaine déesse qui, excitant le trouble et le carnage, égarait l'esprit des guerriers assez hardis pour attaquer le fils de Jupiter; leurs ames descendaient dans la souterraine demeure de Pluton, et sur la terre noire pourrissaient leurs ossements, dépouillés de leurs chairs et dévorés par le brûlant Sirius. Là se heurtaient la Poursuite et le Retour; là s'agitaient le Tumulte et la Fuite; là s'échauffait le Carnage; là couraient en fureur Éris et le Désordre. La cruelle Parque saisissait tantôt un guerrier vivant, mais qui venait d'être blessé, ou un autre qui ne l'était pas encore, tantôt un cadavre qu'elle traînait par les pieds à travers la bataille. Sur ses épaules flottait sa robe souillée de sang humain; elle roulait des yeux effrayants et poussait des clameurs aiguës. Là paraissaient encore les têtes de douze serpents hideux, funestes à nommer, et terribles sur la terre pour tous les hommes qui osaient attaquer l'enfant de Jupiter; leurs dents s'entre-choquaient avec bruit, tandis que le fils d'Amphitryon combattait. Ces merveilles étaient distinctement figurées; des taches bleues parsemaient le dos de ces épouvantables dragons, et leurs mâchoires avaient une couleur noirâtre.

On voyait aussi des sangliers sauvages et des lions qui s'entre-regardaient avec fureur, et, rangés par troupes, se précipitaient en foule les uns sur les autres : ils ne s'inspiraient mutuellement aucun effroi, mais leurs cous se hérissaient de poils; car déja un grand lion avait été abattu, et près de lui deux sangliers étaient tombés privés de la vie; de leurs plaies un sang noir s'épanchait sur la terre, et, la tête renversée, ils gisaient morts sous leurs terribles vain-

queurs. Cependant les deux troupes brûlaient encore de combattre; une nouvelle ardeur enflammait les sangliers sauvages et les farouches lions.

Ailleurs s'offrait le combat des belliqueux Lapithes qui entouraient le roi Cénée, Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalère, Prolachus, le Titarésien Mopsus, fils d'Ampyx, rejeton de Mars, et Thésée, fils d'Égée, semblable aux immortels; tous, formés d'argent, portaient des armures d'or. De l'autre côté, les Centaures ennemis se rassemblaient autour du grand Pétréus, du devin Asbole, d'Arctus, d'Hurius, de Mimas aux noirs cheveux, et des deux enfants de Peucis, Périmède et Dryale : formés aussi d'argent, tous avaient des massues d'or entre leurs mains. Les deux partis s'attaquaient, comme s'ils eussent été vivants, et ils combattaient de près, armés de lances et de massues. Les coursiers aux pieds rapides du cruel Mars étaient figurés en or; au milieu de la mêlée, ce dieu, ravisseur de butin, ce dieu funeste frémissait, une pique à la main, excitant les soldats, couvert de sang, dépouillant les vaincus qui paraissaient respirer encore, et triomphant du haut de son char. Près de lui se tenaient la Terreur et la Fuite, impatientes de se mêler au combat des héros. La belliqueuse fille de Jupiter, Pallas Tritogénie, semblait vouloir allumer le feu des batailles; une lance dans les mains, un casque d'or sur la tête, et l'égide sur ses épaules, elle se précipitait vers la guerre terrible.

Ici on contemplait le chœur sacré des immortels; au milieu de ce chœur, le fils de Jupiter et de Latone tirait de sa lyre d'or des sons ravissants qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de la céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors; et, dans cette lutte divine, les Muses de la Piérie chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse.

Là, sur la mer immense, s'arrondissait un port à l'entrée facile, composé de l'étain le plus pur et rempli de flots écu-

mants. Au milieu, de nombreux dauphins paraissaient nager çà et là, en épiant les poissons ; deux dauphins d'argent, soufflant l'eau par leurs narines, dévoraient les muets habitants de l'onde, et sous leurs dents se débattaient les poissons d'airain. Un pêcheur les contemplait, assis sur le rivage, et balançait dans ses mains un filet qu'il semblait prêt à lancer.

Plus loin, le fils de Danaé à la belle chevelure, Persée, ce dompteur de chevaux, ne touchait pas le bouclier de ses pieds rapides et n'en était pas très loin ; par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or par les mains de l'illustre Vulcain, il portait des brodequins ailés, et le glaive d'airain à la noire poignée, suspendu au baudrier, brillait sur ses épaules ; il volait comme la pensée. Tout son dos était couvert par la tête de la cruelle Gorgone : autour de cette tête voltigeait, ô merveille ! un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros s'agitait le formidable casque de Pluton, enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaé lui-même s'allongeait, semblable à un homme qui se hâte de fuir en frissonnant de terreur ; sur ses pas s'élançaient les monstres insaisissables et funestes à nommer, les Gorgones, impatientes de l'atteindre. Dans leur élan impétueux, l'acier pâle du bouclier retentissait d'un bruit aigu et perçant. A leurs ceintures pendaient deux dragons qui courbaient leurs têtes, dardaient leurs langues, entre-choquaient leurs dents avec fureur, et lançaient de farouches regards. Sur les épouvantables têtes de ces Gorgones planait une grande terreur. Là combattaient deux peuples couverts de belliqueuses armes, les uns cherchant à repousser la mort loin de leur cité et de leur famille, les autres avides de meurtre et de ravage. Plusieurs guerriers étaient déja tombés ; un plus grand nombre soutenait le choc des combats. Du haut des tours magnifiques, les femmes poussaient des clameurs aiguës, se meurtrissaient les joues, et semblaient vivantes, grace au talent de l'illustre Vulcain. Les hommes saisis par la vieillesse, ras-

semblés hors des portes, élevaient leurs mains vers les bienheureux immortels et tremblaient pour leurs fils. Ceux-ci combattaient, et derrière eux les noires Destinées, entrechoquant leurs dents éclatantes de blancheur, ces déesses à l'œil farouche, hideuses, ensanglantées, invincibles, se disputaient les guerriers couchés sur l'arène. Toutes, altérées d'un sang noir, étendaient leurs larges ongles sur le premier soldat qui tombait mort ou récemment blessé, et les ames des victimes descendaient dans la demeure de Pluton, dans le froid Tartare. A peine rassasiées de sang humain, elles rejetaient derrière elles les cadavres, et s'empressaient de retourner au milieu du tumulte et du carnage. Là paraissaient Clotho, Lachésis, et plus bas Atropos, qui, sans être une grande déesse, était plus puissante et plus âgée que ses sœurs. Toutes les trois, acharnées sur le même guerrier, se lançaient mutuellement d'horribles regards, et, dans leur fureur, entrelaçaient leurs ongles et leurs mains audacieuses. A leurs côtés se tenait la Tristesse désolée, horrible, pâle, desséchée, consumée par la faim, chancelant sur ses épais genoux. De ses mains s'allongeaient des ongles démesurés; une impure émanation s'échappait de ses narines, et le sang coulait de ses joues sur la terre. Debout, elle grinçait des dents avec un bruit terrible, et ses épaules étaient couvertes des tourbillons d'une poussière humide de larmes.

Auprès s'élevait une cité munie de superbes tours, et de sept portes d'or attachées à leurs linteaux. Les habitants s'y livraient aux plaisirs et à la danse. Sur un char aux belles roues, ils conduisaient une jeune vierge à son époux, et de toutes parts retentissaient les chants d'hyménée. On voyait au loin se répandre la clarté des flambeaux étincelants dans la main des esclaves. Florissantes de beauté, des femmes précédaient le cortége, et des groupes joyeux les accompagnaient en dansant. Des chanteurs mariaient aux chalumeaux sonores leur voix légère et flexible, qui perçait les échos d'alentour, et un chœur gracieux voltigeait, guidé par les sons de la lyre. D'un autre côté, les jeunes garçons se di-

vertissaient aux accords de la flûte; les uns goûtaient les plaisirs du chant et de la danse, les autres souriaient à ces jeux, et chacun s'avançait précédé d'un musicien habile; la joie, la danse et les amusements animaient la ville tout entière. Devant les remparts, des écuyers couraient, montés sur leurs chevaux. Des laboureurs fendaient le sein d'une terre fertile, en relevant leurs tuniques. Il y avait un champ couvert de blés, où des ouvriers moissonnaient les tiges hérissées de pointes aiguës, et chargées de ces épis, don précieux de Cérès, tandis que leurs compagnons les liaient en javelles et remplissaient l'aire de leurs monceaux. Ailleurs, ceux-ci, armés de la serpe, récoltaient les fruits de la vigne; ceux-là, recevant de la main des vendangeurs les grappes blanches ou noires cueillies sur les grands ceps aux feuilles épaisses et aux rameaux d'argent, les entassaient au fond des corbeilles, que d'autres emportaient. Non loin de là, rangés avec ordre et figurés en or, des plants nombreux, chefs-d'œuvre de l'industrieux Vulcain, s'élevaient couverts de pampres mobiles, soutenus par des échalas d'argent et chargés de grappes qui semblaient noircir. Les uns foulaient le raisin, les autres puisaient le vin nouveau. On voyait encore des athlètes s'exercer à la lutte et au pugilat. Quelques chasseurs poursuivaient des lièvres agiles, et deux chiens à la dent acérée couraient en avant, impatients de saisir ces animaux, qui cherchaient à leur échapper. Près de cette chasse, des écuyers se disputaient le prix avec une ardente rivalité; debout sur leurs chars magnifiques, ils lançaient leurs légers coursiers et leur lâchaient les rênes : ces solides chars volaient en bondissant, et les moyeux des roues retentissaient au loin. Cependant les rivaux continuaient leurs efforts; la victoire ne se déclarait pas, et le combat restait indécis. Dans la lice brillait à tous les yeux un grand trépied d'or, glorieux ouvrage de l'habile Vulcain.

L'océan, qui semblait rempli de flots, coulait de toutes parts autour du superbe bouclier. Des cygnes au vol rapide y jouaient à grand bruit; plusieurs nageaient sur la surface

des vagues, et les poissons s'agitaient autour d'eux : spectacle surprenant même pour le dieu du tonnerre, qui avait commandé à l'adroit Vulcain cette vaste et solide armure ! Le généreux fils de Jupiter la saisit avec ardeur, et d'un saut léger s'élança sur le char, pareil à la foudre de son père qui porte l'égide. Son valeureux écuyer, Iolaüs, assis sur le siége, conduisait le char recourbé. Alors la déesse aux yeux bleus, Minerve s'approcha des deux héros, et pour les animer encore fit voler de sa bouche ces paroles ailées : « Salut, ô descendants du fameux Lyncée ! Puisse le roi des bienheureux immortels, Jupiter, vous donner aujourd'hui la force d'immoler Cycnus et de le dépouiller de sa glorieuse armure ! Mais écoute mes conseils, ô le plus courageux des hommes ! Quand tu auras privé Cycnus de la douce existence, laisse-le avec ses armes étendu sur l'arène. Observe l'approche de Mars, ce fléau des mortels, et frappe-le de ta lance acérée à l'endroit que tu verras nu sous le magnifique bouclier. Après, éloigne-toi ; le sort ne te permet point de t'emparer de ses chevaux, ni de sa glorieuse armure. »

A ces mots, la puissante déesse monta promptement sur le char, portant la victoire et la gloire dans ses mains immortelles. Alors, d'une voix terrible, Iolaüs, issu de Jupiter, excita les chevaux, qui, effrayés de ses menaces, emportèrent le rapide char en couvrant la plaine de poussière. Car Minerve aux yeux bleus, secouant son égide, leur avait inspiré une nouvelle ardeur, et la terre gémissait sous leurs pas.

D'un autre côté s'avançaient de front, semblables à la flamme ou à la tempête, Cycnus, ce dompteur de coursiers, et Mars, insatiable de combats. Les chevaux des deux chars, arrivés les uns devant les autres, poussèrent des hennissements aigus qui perçaient les échos d'alentour. Le puissant Hercule parla ainsi le premier :

« Lâche Cycnus ! pourquoi diriger ces rapides coursiers contre des hommes éprouvés comme nous par le travail et par la souffrance ? Détourne ton char éclatant, et cède-moi le

chemin. Je vais à Trachine [1], auprès du roi Céyx, qui, puissant et respecté, règne dans cette ville : tu le sais par toi-même, puisque tu as épousé sa fille, Thémisthonoé aux yeux noirs. Lâche ! Mars ne repoussera pas la mort loin de toi, si nous nous mesurons tous les deux. Jadis il éprouva le pouvoir de ma lance, lorsque, me disputant la sablonneuse Pylos, il osa me résister, dans son insatiable ardeur de combats. Blessé trois fois, il s'appuya contre la terre; j'avais déja frappé son bouclier, lorsque du quatrième coup je lui perçai la cuisse, en l'accablant de toute ma force; je déchirai sa chair de part en part, et, le front dans la poussière, il tomba sous le choc de ma lance. Alors, couvert de honte, il retourna parmi les immortels, laissant entre mes mains ses dépouilles sanglantes. »

Il dit; mais le belliqueux Cycnus ne voulut pas, docile à la demande d'Hercule, détourner ses vigoureux coursiers. Aussitôt du haut de leurs solides chars s'élancèrent le grand Jupiter et le fils du terrible Mars. Les écuyers rapprochèrent les chevaux à la belle crinière, et sous le choc de leurs pas la vaste terre gémit profondément. Comme, du faîte élevé d'une grande montagne, les rochers se précipitent en roulant les uns sur les autres, et dans leur rapide chute entraînent un grand nombre de chênes à la haute chevelure, de pins et de peupliers aux profondes racines, jusqu'à ce que ces confus débris arrivent dans la plaine : ainsi les deux héros s'attaquèrent avec des cris effrayants. Toute la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné, Hélice, Anthée aux gras pâturages, retentirent des longs éclats de leur voix ; car ils s'entre-choquèrent en poussant d'incroyables clameurs. Le prudent Jupiter fit gronder au loin son tonnerre et laissa tomber du ciel des gouttes de sang, pour donner à son fils audacieux le signal du combat. Lorsque, dans les gorges d'une montagne, un sanglier à l'aspect farouche, aux dents menaçantes, brûle de combattre une troupe de chasseurs,

[1] Trachine était une ville de la Thessalie, située au pied du mont Œta.

la tête baissée, il aiguise contre eux ses blanches défenses ; l'écume ruisselle de sa gueule prête à les déchirer ; ses yeux ressemblent à la flamme étincelante, et sur son dos, sur son cou se dressent ses poils frémissants : tel le fils de Jupiter s'élança de son char. C'était la saison où la bruyante cigale aux noires ailes, assise sur un verdoyant rameau, commence à prédire aux hommes par ses chants le retour de l'été ; la cigale, qui choisit pour boisson et pour nourriture la féconde rosée, et depuis l'aurore jusqu'au déclin du jour ne cesse de faire entendre sa voix au milieu de la plus ardente chaleur, lorsque le Sirius dessèche tous les corps : c'était la saison où le millet, semé dans l'été, se couronne d'épis, où l'on voit se colorer ces verts raisins que Bacchus donne aux humains pour leur joie et pour leur malheur : c'était alors que ces héros combattaient, et leurs clameurs retentissaient de toutes parts. Tels deux lions furieux, se disputant une biche qui vient de périr, s'élancent l'un contre l'autre ; ils poussent d'affreux rugissements et leurs dents s'entre-choquent : tels encore, sur une roche élevée, deux vautours aux serres aiguës, aux becs recourbés, combattent à grands cris pour une chèvre des montagnes ou pour la grasse dépouille d'une biche sauvage, que tua la flèche lancée par l'arc d'un jeune chasseur ; tandis que ce chasseur s'égare, incertain de sa route, ils s'en aperçoivent aussitôt, et commencent une lutte opiniâtre : ainsi les deux rivaux se jetèrent, en criant, l'un sur l'autre. Cycnus, impatient d'immoler le fils du puissant Jupiter, frappa son bouclier d'un javelot d'airain, mais sans pouvoir le briser ; car les présents de Vulcain le protégeaient. Le fils d'Amphitryon, le puissant Hercule, lançant rapidement sa longue javeline, atteignit Cycnus au-dessous du menton, entre le casque et le bouclier, à l'endroit où le cou restait découvert ; la pointe homicide lui trancha les deux muscles, car son vainqueur l'avait accablé d'un coup violent. Il tomba comme un chêne ou un roc élevé tombe, frappé par la brûlante foudre de Jupiter. Dans sa chute, retentirent autour de lui ses armes

étincelantes d'airain. Le fils patient de Jupiter abandonna sa victime, et voyant s'avancer Mars, ce fléau des humains, lui lança de farouches regards. Lorsqu'un lion a trouvé un animal vivant, de ses ongles vigoureux il le déchire, et soudain lui arrache la douce existence ; son cœur avide se rassasie de sa fureur ; il roule des yeux effrayants, bat de sa queue ses flancs et ses épaules, creuse du pied la terre, et nul à son aspect n'ose s'approcher de lui, ni le combattre : ainsi le fils d'Amphitryon, insatiable de batailles, se présenta en face de Mars, et son audace s'enflamma plus encore au fond de son cœur. Mars s'avança, la douleur dans l'ame, et tous les deux, en criant, fondirent l'un sur l'autre. Comme une pierre, détachée du faîte d'une montagne, roule et bondit au loin avec un grand fracas, lorsque enfin elle rencontre dans une colline élevée un obstacle qui arrête sa chute : tel le funeste Mars, qui fait plier les chars sous son poids, s'élança, poussant d'effroyables clameurs; Hercule soutint son choc avec promptitude. Alors Minerve, fille de Jupiter maître de l'égide, alla au-devant de Mars en agitant sa ténébreuse égide, et, le regardant d'un œil irrité, elle fit voler de sa bouche ces paroles ailées :

« O Mars ! apaise ta bouillante audace et retiens tes mains invincibles. Le sort ne te permet pas de tuer Hercule, ce fils intrépide de Jupiter, ni de le dépouiller de sa glorieuse armure. Cesse donc le combat, et ne lutte pas contre moi. »

Elle dit, mais ne persuada point le cœur magnanime du dieu Mars. Mars, brandissant à grands cris ses armes semblables à la flamme, se précipita aussitôt sur le puissant Hercule : impatient de l'immoler et furieux du trépas de son fils, il atteignit de sa lance d'airain le vaste bouclier. Mais Minerve aux yeux bleus, se penchant hors du char, détourna le choc de la lance. Mars, en proie à une vive douleur, tira son glaive acéré, et se jeta sur le généreux Hercule. Tandis qu'il accourait, le fils d'Amphitryon, insatiable de combats et de carnage, frappa d'un coup violent sa cuisse restée à découvert sous le magnifique bouclier. Armé de la lance, il

déchira sa chair de part en part, et le renversa au milieu de l'arène. Soudain la Fuite et la Terreur firent avancer son char agile et ses coursiers ; puis l'enlevant de la terre aux larges flancs, elles le portèrent sur ce char magnifique, frappèrent du fouet les chevaux, et remontèrent dans le vaste Olympe.

Le fils d'Alcmène et le glorieux Iolaüs partirent après avoir dépouillé les épaules de Cycnus de la belle armure ; et bientôt, traînés par leurs coursiers aux pieds rapides, ils parvinrent dans la ville de Trachine. Minerve aux yeux bleus regagna le grand Olympe et les demeures de son père.

Cycnus fut enseveli par Céyx et par le peuple innombrable, qui, auprès de la cité de cet illustre monarque, habitait Anthée, la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné et Hélice. Une foule immense se rassembla pour honorer Céyx, cet homme cher aux bienheureux immortels. Mais l'Araunus [1], grossi par les pluies de l'hiver, fit disparaître sous ses ondes le tombeau et le monument de Cycnus. Ainsi l'avait ordonné Apollon fils de Latone, parceque Cycnus, se plaçant en embuscade, dépouillait de vive force tous les mortels qui conduisaient à Pytho de superbes hécatombes.

[1] L'Araunus était un fleuve de Thessalie, dont Euripide fait mention en rappelant le meurtre de Cycnus dans l'*Hercule furieux* (389).

FIN DU BOUCLIER D'HERCULE.

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE,

POËME PAR COLUTHUS,

TRADUIT DU GREC PAR SCIP. ALLUT, DE L'ACADÉMIE DE MONTPELLIER.

VIE DE COLUTHUS.

Coluthus est né, selon Suidas, à Lycopolis, dans la Thébaïde d'Égypte. Il vivait sous l'empereur Athanase vers la fin du cinquième siècle. Il avait composé plusieurs poëmes : l'un, intitulé *les Calydoniaques*, un autre nommé *les Persiques*, et enfin des *Éloges* en vers, et dont l'authenticité est fort contestable. On lui attribua aussi le petit poëme qui a pour titre l'*Enlèvement d'Hélène*. Cette œuvre a été soumise aux vicissitudes générales de la littérature. Il disparut complétement ; il ne restait plus que son nom, rappelé et inscrit dans tous les compendium des belles-lettres. Il fut retrouvé à Otrante par le cardinal Bessarion.

Il fut imprimé pour la première fois chez les Aldes, à la suite de *Quintus Calaber*, in-8°, à Venise, sans date, mais probablement vers 1505.

Henri Estienne l'a compris dans son édition des *Poëtes héroïques grecs*, in-folio, 1562. Enfin il a paru à Genève dans le *Corp. pœt. græc.*, 2 vol. in-fol., 1614.

Il a été traduit deux fois en français : une première fois par Du Molard, avec des remarques historiques et mythologiques, en 1742 ; une seconde fois par Scipion Allut, dans une collection de différents fragments littéraires, un volume in-8°, intitulé *Nouveaux Mélanges de poésies grecques*.

Coluthus a été en outre traduit en italien par Théodore Villa, Milan, 1752. Pour rendre cette édition plus curieuse, Villa a ajouté des notes sur le texte original, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne, et des discours d'Isocrate et de Gorgias au sujet d'Hélène. La meilleure édition de ce petit poëme est sans contredit celle de Lennep, Leuwarden, 1747. C'est celle que nous avons suivie.

Une édition de Coluthus, également remarquable, a été publiée par M. Harles à la suite du *Plutus* d'Aristophane, Nuremberg, 1776, in-8°. Dans quatre délibérations académiques sur Coluthus, il prouva en outre que les défauts l'emportent sur les beautés, que ce poëme est d'un ordre

inférieur, et, selon ses propres expressions, que l'auteur n'est qu'un inepte imitateur d'Homère.

Ce jugement sévère porte l'empreinte d'une grande prévention : sans doute Coluthus reproduit bien souvent les formes homériques avec une servilité peu heureuse ; il n'écrit pas d'inspiration; il appartient à cette époque de la littérature où l'on faisait un poëme comme une composition de rhéteur, mais il est curieux à étudier par cela même qu'il fait connaître son siècle. Pour nous, c'est une étude de phrases et d'idées qui reproduisent exactement les préjugés et la décadence du cinquième siècle.

Ernest FALCONNET.

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.

Nymphes de la Troade, filles du Xanthe, vous qui, renonçant au soin de tresser vos cheveux et aux amusements délicieux de votre fleuve natal, montez quelquefois sur le sommet de l'Ida pour y danser en chœur, accourez à mon aide; quittez les eaux retentissantes au milieu desquelles vous habitez, et venez m'apprendre quelles furent les pensées d'un berger destiné à juger les dieux. Pourquoi le vit-on descendre de ses montagnes et franchir un élément qui lui était inconnu? Pourquoi, conduit par un destin fatal, alla-t-il s'embarquer, s'il ne devait aboutir qu'à bouleverser la mer et la terre? Quelle fut la cause subite d'un différend dans lequel on vit des bergers prononcer entre les immortels? Quel jugement termina cette dispute divine? Comment le nom d'une jeune beauté d'Argos put-il voler jusqu'à Troie? Racontez-moi toutes ces choses, filles immortelles; vous qui, du haut des rochers de l'Ida à double colline, avez vu le beau Pâris reposant dans des lieux solitaires, et la déesse Vénus, cette reine des Graces, s'applaudissant de sa beauté.

Le divin enfant qui verse le nectar au maître du tonnerre s'était déja rendu sur les sommets élevés des montagnes de Thessalie, retentissants des chants d'hyménée en l'honneur

du fils d'Éaque; tous les dieux y accouraient, voulant illustrer, par leur présence, les noces célèbres de la sœur d'Amphitrite. Jupiter avait abandonné l'Olympe, et Neptune le fond des eaux; Apollon était arrivé, précédant la troupe harmonieuse des Muses, empressées en ce jour à descendre de l'Hélicon. L'épouse et la sœur de Jupiter marchait après lui; la fille de l'Harmonie, la déesse qui naquit de l'écume azurée des mers, ne tarda pas à se rendre dans la retraite du centaure Chiron; la Persuasion y vint aussi, armée de quelques traits dont elle avait allégé le carquois du petit dieu qui porte un arc; elle apportait la couronne nuptiale qu'elle avait préparée elle-même. Minerve, ayant déposé le casque dont le poids énorme surcharge sa tête, suivait les autres dieux à cette noce, quoique assez ignorante du mystère de cette cérémonie. La fille de Latone, la sœur d'Apollon, Diane elle-même, toute sauvage qu'elle est, n'avait pas dédaigné d'assister à la fête. Le dieu Mars s'y rendit aussi. Tel on l'avait vu jadis chez Vulcain, sans casque et sans lance, tel il parut aux noces de Pélée; il n'avait point endossé ce jour-là sa cuirasse, il ne portait pas le fer homicide; on le vit même sourire en dansant. La Discorde s'y montra, sans que le centaure Chiron ou Pélée daignassent lui faire le moindre accueil. Enfin Bacchus, secouant dans l'assemblée ses tresses dorées, éparpillait çà et là des raisins qui s'en détachaient, et faisait ainsi flotter sa chevelure au gré du zéphyr. Telle on voit une génisse piquée par le taon, cet insecte ennemi de son espèce, quitter des pacages qui lui fournissaient une nourriture abondante, pour courir au fond des forêts : telle la Discorde, devenue furieuse par l'excès de sa jalousie, portait çà et là ses pas inquiets, cherchant un moyen de troubler le festin des dieux. Quelquefois, se relevant sur la pierre qui lui servait de siége, elle se tenait debout; mais bientôt elle s'asseyait de nouveau. Souvent elle portait ses mains à terre, sans y rencontrer une seule pierre qui pût servir d'instrument à sa rage. Elle aurait voulu disposer à son gré du feu céleste qui roule avec

tant de fracas lorsqu'il est enflammé, ou réveiller les Titans au fond de leurs cavernes souterraines, pour ébranler la demeure du maître des dieux. Malgré la passion qui l'aveuglait, elle laissa à Vulcain l'honneur de manier le feu divin pour y forger les armes de Jupiter. Elle eut bientôt une autre pensée : ce fut de faire retentir les airs du choc épouvantable de boucliers qui se heurteraient ensemble; elle espérait que les dieux, troublés par cet horrible fracas, se lèveraient tous en sursaut; mais elle craignit l'ardeur guerrière du dieu qui porte sans cesse un bouclier; aussi imagina-t-elle une autre ruse. Elle se souvint du jardin des Hespérides, où croissent des pommes d'or; elle espéra avoir trouvé la plus belle source de dissensions; elle se flatta d'exciter par là une guerre mémorable. Ayant donc été chercher une de ces pommes, elle la jeta au milieu du festin, et répandit ainsi le trouble entre les déesses. Junon, orgueilleuse d'être l'épouse de Jupiter, se leva étonnée, et voulut s'en saisir. Vénus, comme la plus belle des immortelles, veut également la posséder, comme étant le trésor des Amours; Junon insiste pour la prendre, et Minerve ne veut pas céder. Mais Jupiter, voyant la querelle survenue entre les déesses, appela son fils Mercure, et lui parla ainsi : « Tu connais sans doute le fils de Priam, le beau Pâris qui paît les troupeaux sur les montagnes situées dans les environs de Troie, au pied desquelles le Xanthe roule ses flots. Va lui porter cette pomme; ordonne-lui de ma part de décider quelle est celle des déesses qui l'emporte sur les autres par la beauté régulière de ses traits, ou pour la manière dont les paupières se joignent entre elles, ou par le contour du visage. Que cette pomme soit le prix de la beauté pour celle qui aura été jugée la plus belle. » Tels sont les ordres que le fils de Saturne donna à Mercure. Celui-ci, soumis aux volontés de son père, s'achemina vers le lieu où il lui était prescrit d'aller, servant de guide aux déesses et remarquant bien si elles le suivaient. Chacune prétendait avoir plus de charmes que ses rivales. Cypris,

toujours habile dans l'art de séduire, déployant alors son voile et dénouant l'agrafe embaumée qui retenait sa chevelure, sema l'or parmi ses boucles et dans ses cheveux. Ensuite, regardant tendrement les Amours, elle leur parla ainsi : « Le moment décisif s'approche, mes enfants; rassemblez-vous autour de votre mère. C'est aujourd'hui qu'on doit juger si je possède quelque beauté. J'ignore à qui le berger adjugera la pomme, et cette incertitude me donne des craintes. Junon est, dit-on, la mère des Graces; elle dispose à son gré des sceptres, et distribue les empires. Pallas préside aux combats. Moi seule, entre les déesses, je n'ai aucune puissance. Ni l'autorité royale, ni la lance, ni les javelots, ne sont de mon partage. Mais pourquoi concevrais-je de vaines alarmes? Au lieu de pique, n'ai-je pas une arme bien puissante dans cette ceinture qui me sert à enchaîner les Amours, charmés des liens que je leur impose? Ne suis-je pas armée d'un aiguillon bien piquant et d'un arc dont les traits sont assurés? Combien de mortelles souffrent des ardeurs que leur inspire cette ceinture fatale, sans pouvoir trouver la mort qu'elles implorent! » Ainsi parla Vénus aux doigts de rose. Les Amours, dociles à la voix de leur mère, s'empressèrent d'accourir à son secours.

Déja le messager de Jupiter parcourait le sommet du mont Ida, tandis que le jeune Pâris paissait les troupeaux de son père vers l'embouchure du fleuve Anaure, faisant le compte de ses taureaux et de ses brebis. Une peau de chèvre sauvage lui pendait derrière le dos jusqu'au genou; il portait une houlette, dont il se servait pour conduire ses taureaux. Tel Pâris marchait au-devant de son troupeau, réglant ses pas sur la mesure des airs dont il faisait retentir son chalumeau. Son chant, quoique rustique, n'en était pas moins mélodieux. Souvent, assis dans des lieux solitaires, il abandonnait son âme à la mélodie au point d'oublier ses taureaux et ses brebis. Là, suivant l'usage des bergers, il entonnait sur ses pipeaux champêtres un hymne à Pan et à Mercure, ses dieux chéris. Ses chiens, touchés de ses accents, cessaient

alors d'aboyer; ses taureaux suspendaient leurs mugissements : Écho seule, cette divinité aérienne qui n'a jamais proféré d'elle-même aucun son, répétait tous ceux dont il faisait retentir le mont Ida. Les génisses ayant satisfait leur faim, reposaient sur l'herbe, et elles étaient pesamment accroupies; elles l'écoutaient dans un muet contentement. Il était arrêté sur une hauteur et assis à l'ombre de quelques arbrisseaux, lorsqu'il aperçut de loin le messager des dieux. Il ressentit un tel effet en le voyant qu'il se leva à l'instant, pour se soustraire aux regards de tant de divinités qu'il redoutait déja. Quoiqu'il ne fût pas encore las de chanter, il interrompit la chanson commencée, et il s'éloigna, laissant sur l'herbe les roseaux dont il venait de tirer des sons si mélodieux. Le divin fils de Maïa, cherchant à le rassurer, lui parla ainsi : « Bannis la crainte et laisse là tes brebis. Viens juger des divinités qui ont quitté le ciel pour comparaître devant toi. Vois quelle est celle dont la beauté te paraît préférable, et donne-lui cette pomme ; ce sera pour elle un prix bien doux. » A peine avait-il achevé, que Pâris, promenant ses regards timides sur les immortelles, s'était mis en devoir de juger quelle était la plus belle. Il comparaît l'éclat dont brillaient leurs yeux, les formes du cou, l'or qui relevait la parure de chacune, l'élégance du pied ; rien ne lui échappait. Minerve s'approchant de lui avant qu'il eût pu prononcer, et le saisissant par la main, tandis qu'il souriait à la vue de tant de charmes, lui parla ainsi : « Approche, fils de Priam : ni l'épouse de Jupiter, ni la reine des Amours, ne méritent d'arrêter tes regards : que la déesse de la valeur, que Pallas seule obtienne de toi des éloges. C'est à toi, dit-on, qu'est commis le soin de gouverner et de défendre les murs de Troie : apprends que je peux mettre en toi la délivrance de ton peuple, et te sauver des fureurs de Bellone. Décide en ma faveur, et je t'instruirai dans l'art de la guerre, je t'égalerai aux plus vaillants guerriers. »

Comme Minerve disait ces mots, Junon prit la parole, et s'adressant à Pâris : « Si tu m'adjuges, dit-elle, le prix de

la beauté, je te promets de te faire régner sur l'Asie entière. Laisse les soins belliqueux. Qu'importe la guerre au souverain dont la puissance n'est pas contestée? Les rois commandent également aux plus vaillants et aux plus lâches d'entre les mortels. Ce ne sont pas toujours les favoris de Minerve qui sont assis au plus haut rang. Ceux qui suivent Bellone avec le plus d'ardeur périssent les premiers! » Ainsi la reine des immortelles cherchait à séduire son juge en lui promettant le pouvoir suprême.

Vénus parla à son tour, et, pour paraître avec plus d'avantage, elle commença par délier les agrafes qui attachaient sa tunique. Dès qu'elle fut en liberté, elle se redressa, sans rougir de ce qu'elle allait faire; et puis, dénouant sa ceinture où résident les tendres Amours, elle présenta sa gorge nue, en étala complaisamment toutes les beautés; puis, s'adressant au berger avec un sourire de volupté: « Jouis, dit-elle, jouis de tous les charmes que j'offre à ta vue. Ne méritent-ils pas bien la préférence sur les travaux guerriers? et leur possession ne vaut-elle pas mieux que celle de tous les sceptres et de tous les royaumes de l'Asie? Les fatigues des combats me sont étrangères. Et qu'ai-je affaire de boucliers? Les femmes se distinguent surtout par l'éclat de leur beauté. Je ne donne pas la valeur; mais je peux te donner une compagne charmante. Ce n'est pas sur un trône que te je ferai monter, mais je te ferai monter au lit d'Hélène. Tu ne quitteras Troie que pour aller former à Sparte les nœuds les plus fortunés. »

A peine la déesse avait-elle achevé, que Pâris lui adjugea le prix de la beauté: elle reçut de ses mains la pomme qu'elle avait tant souhaitée, source fatale de divisions et de combats. Elle n'eut pas plutôt en sa possession ce gage précieux, qu'élevant la voix, et s'adressant d'un air moqueur aux autres déesses: « Céderez-vous enfin, leur dit-elle, la victoire à votre rivale? Je me suis toujours piquée de beauté; et son éclat que j'ai tant chéri me suit partout. C'est à toi, Junon, que les Grâces doivent le jour: la naissance de ces filles char-

mantes te causa, dit-on, des douleurs horribles. Malgré cela, elles t'ont désavouée aujourd'hui même ; il n'y en a pas une seule qui ait daigné te secourir. Auguste reine qui présides au choc des boucliers, quoique tu sois la mère du dieu qui forge les armes, Mars, qui sait les employer avec autant de succès que de fureur, n'est point accouru à ton aide. De quoi t'ont servi les flammes que ton fils allume à son gré ? Et toi, déesse infatigable dans les combats, qui peut t'inspirer cette fierté qui se peint dans tes regards ? Tu n'es point le fruit d'un tendre hymen ; ce n'est pas au sein d'une mère que tu as été conçue : tu dois le jour au fer qui t'ouvrit un passage à travers le cerveau de Jupiter. Pourquoi, endossant une armure d'airain, fuis-tu le tendre Amour ? Si tu préfères les exercices de Mars, c'est que tu ignores les douceurs d'un lien adoré, et que tu n'as jamais senti le charme qu'on goûte en aimant. N'avoueras-tu pas que celles d'entre nous qui font vanité de je ne sais quels travaux guerriers dont elles retirent si peu de gloire, qui renoncent aux graces de leur sexe, sans avoir les qualités qui distinguent les hommes, sont des êtres bien inutiles, et bien éloignés du degré de valeur auquel elles prétendent ? »

C'est ainsi que Cypris insultait à Pallas. Le prix de la beauté, qui venait de lui être accordé en dépit de Junon et de Minerve, était une source de malheurs qui présageait la ruine des cités. L'infortuné Pâris, transporté d'amour pour un objet qu'il ne connaissait pas encore, et songeant déja aux moyens de le posséder, manda aussitôt d'habiles ouvriers. Il les conduisit dans le fond des forêts : là il leur donna ordre d'abattre les plus beaux troncs. Ces travaux, qui devaient avoir une si funeste issue, furent dirigés par les avis de Phéréclus, qui, pour servir la passion insensée du fils de Priam, lui fit construire des vaisseaux. Déja ce malheureux prince avait quitté les sommets du mont Ida pour un élément perfide. Il voguait sur la vaste étendue des mers, après avoir offert sur le rivage plus d'un sacrifice à la déesse qui y reçut la vie. Bientôt les signes les plus fâcheux lui apparurent. Les

flots irrités s'élancèrent en grondant jusqu'aux cieux, et s'étendirent jusque vers le pôle où sont les deux Ourses, comme un grand voile d'obscurité. L'air se confondit avec ces masses d'eau qui retombaient en une pluie affreuse : enfin le mouvement des rames causait un fracas horrible à la surface de la mer. Pâris, s'étant éloigné des bords où régna Dardanus, cinglait au delà de l'embouchure du fleuve Ismare; à peine avait-il doublé le promontoire de Pangée, qui s'avance dans la mer de Thrace, qu'il découvrit la tombe de la trop sensible Phyllis : il reconnut l'enceinte qu'elle parcourut neuf fois, pleurant l'absence de son époux, supportant avec impatience son retard, et demandant aux dieux quand est-ce qu'ils le ramèneraient sain et sauf dans ses bras. Après avoir côtoyé les champs fertiles de Thrace, il aperçut les cités de l'Achaïe, Phthie, dont les environs produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, et la superbe Mycènes. Il n'eut pas plutôt dépassé les prairies de l'Érymanthe, que Sparte se montra à ses regards. En la voyant assise sur les bords de l'Eurotas, il ne put méconnaître cette ville si célèbre par la beauté de ses femmes, et le séjour chéri d'un des enfants d'Atrée. Il vit tout près de là la charmante cité de Thérapnée, située sur un coteau planté d'arbres qui jettent à l'entour un ombrage délicieux. Sa navigation touchait à son terme; et déja, malgré le calme, on n'entendait plus le bruit des rames. Les matelots chargés de la manœuvre jetaient les cordages à terre pour y amarrer le vaisseau. Pâris, après s'être lavé dans les eaux limpides de l'Eurotas, s'avançait doucement vers les murs de Lacédémone : il avait soin de ne pas soulever la poussière en marchant, de crainte de salir ses pieds; il craignait qu'une démarche précipitée ne laissât trop à la merci des vents les boucles qui s'échappaient de dessous son casque. D'abord il considéra les superbes édifices élevés par un peuple ami de l'hospitalité : ensuite, admirant les temples consacrés aux dieux, il jugeait par la magnificence de ces bâtiments de la beauté du pays. Ici il contemple la statue d'or de Minerve, déesse tutélaire de

la contrée ; plus loin la demeure d'Hyacinthe, d'Amiclée si chère à Apollon Carnéen. Depuis longtemps les Amycléens, qui le voyaient jouer avec Apollon , avaient craint que Latone, se reprochant l'amour qu'elle avait eu pour Jupiter, n'enlevât cet enfant. Le dieu du jour avait ignoré que Zéphire fût épris du même feu dont il brûlait pour Hyacinthe, et, pour le consoler de la douleur qu'il eut de perdre ce beau jeune homme, la Terre produisit sur-le-champ une fleur qui porta le nom de cet enfant chéri.

Déja Pâris, confiant dans le succès de ses charmes, avait atteint le seuil du palais d'Atride. Non, jamais le fils de Jupiter et de Sémélé n'eut tant d'attraits. Quoique le maître des dieux t'ait donné le jour, pardonne, ô Bacchus ! l'injure que je viens de te faire ; mais rien ne peut se comparer à l'éclat de la beauté de Pâris. Hélène, empressée de recevoir un tel hôte, courut à la porte de son appartement, et passa dans le vestibule. Après qu'elle se fut arrêtée un moment sur la porte pour considérer cet étranger, elle l'attira dans l'intérieur du palais, où elle lui ordonna de s'asseoir. Elle ne se lassait point de le regarder. D'abord elle le prit pour le fils de Cythérée, pour cet enfant aux tresses dorées qui veille au bonheur des amants ; mais elle reconnut enfin que ce n'était pas l'Amour, puisqu'il n'était point armé du carquois où sont renfermées les flèches de ce dieu. Plus d'une fois, séduite par les graces enchanteresses de son nouvel hôte, elle crut avoir devant les yeux le dieu des vendanges. Interdite à la vue de tant de charmes, elle s'écria : « Jeune étranger, apprends-moi qui tu es. Les parents à qui tu dois le jour sont sans doute aussi aimables que toi ; fais-moi connaître qui ils sont, et quels lieux t'ont vu naître. Je ne vois point de famille dans la Grèce à qui je puisse rapporter ton origine. Tu ne commandes certainement pas à Pylos, jadis fondée par Nélée. Je connais Antiloque, et tes traits me sont absolument étrangers. La riante Phthie, ce berceau de tant de héros, ne t'est point soumise ; il n'est aucun des Éacides qui me soit inconnu ; j'ai vu par moi-même tout ce que la

renommée a publié de ces grands hommes. Je sais quelle est la beauté de Pélée, la gloire de Télamon, la bonté de Patrocle, et la valeur d'Achille. »

C'est ainsi qu'Hélène, entraînée par le desir, parlait à son nouvel amant. Celui-ci, prenant la parole, lui dit du ton le plus tendre :

« Peut-être as-tu entendu parler d'une ville qu'on nomme Ilion, située sur les confins de la Phrygie, et dont les murs sont l'ouvrage de Neptune et d'Apollon : peut-être aussi sais-tu qu'un prince fortuné, dont l'origine remonte au puissant fils de Saturne, règne en ces lieux. C'est de ce grand roi que je suis issu, et je cherche en me signalant à suivre l'exemple de mes illustres aïeux. Sache que je suis fils du riche Priam. Je descends de Dardanus, qui fut engendré par Jupiter. Souvent les dieux ont quitté l'Olympe pour venir habiter parmi les hommes : tout immortels qu'ils sont, ils ont plus d'une fois supporté la servitude. C'est ainsi qu'on vit jadis Apollon et Neptune occupés à construire les murs de Troie, dont les fondements sont inébranlables. Pour moi, princesse, j'ai été établi juge entre des immortelles ; deux d'entre elles ont été courroucées de l'arrêt par lequel j'ai adjugé le prix de la beauté à Vénus, qui m'a promis en récompense une épouse charmante. Hélène est son nom, et la déesse est sa sœur. C'est pour elle que j'ai bravé les flots, et que je viens ici serrer des nœuds que Cythérée elle-même m'ordonne de former. Ne me rebute point et ne dédaigne pas mon amour. Je ne t'en dirai pas davantage ; et que pourrais-je ajouter à tout ce que je viens de t'apprendre ? Tu sais que Ménélas est d'un sang qui souffre patiemment une injure. Il n'est point à Argos de femme aussi timide que lui. Malgré la faiblesse naturelle à leur sexe, elles ont quelque chose de mâle qui les exclut du rang de femmes. »

Tandis que Pâris prononçait ces derniers mots, Hélène tenait fixés contre terre ses beaux yeux humides d'amour ; et ne sachant comment rompre le silence, elle ne répondait rien. Elle sortit enfin du ravissement où elle était plongée :

« Ces murs, dit-elle, où tu reçus la vie et qu'ont bâtis les mains divines de Neptune et d'Apollon, j'ai souhaité sincèrement de les voir; j'ai desiré de parcourir les lieux solitaires qui retentirent des chants harmonieux d'Apollon devenu berger, et ces pâturages où, selon l'arrêt rendu par les autres dieux, il conduisit plus d'une fois ses bœufs. C'en est fait, partons, et conduis-moi à Troie : je consens à t'y suivre, puisque la déesse des Amours le veut ainsi. Je crains peu la fureur de Ménélas, lorsqu'il apprendra que je me suis réfugiée dans Ilion. » C'est ainsi que cette beauté s'engageait à Pâris. Le soleil, ayant achevé sa course, fit place à la nuit, qui suspendit les travaux des humains. Le lendemain, l'Aurore, en se levant, chassa par degrés le sommeil. Lorsqu'elle l'eut rendu plus léger, elle ouvrit les deux portes par où sortent les songes. Il en est une d'où viennent ces visions brillantes qui montrent la vérité aux humains, et de laquelle on entend retentir la voix des dieux, qui ne trompe jamais; l'autre donne passage à la séduction qui nourrit l'esprit de vains fantômes. C'est à cette heure que Pâris conduisait Hélène sur ses vaisseaux, qui devaient l'éloigner des bords de Sparte. Ce fils de Priam, enhardi par les promesses de Cythérée, amenait à Troie celle qui devait y porter la désolation. Dès que l'Aurore eut vu cet enlèvement se consommer, Hermione, éperdue et rejetant son voile en arrière, fit retentir le palais de ses gémissements. Aux cris qu'elle poussait, ses femmes accoururent. Lorsqu'elle les entendit à portée, elle leur parla ainsi : « Ne m'apprendrez-vous point, mes chères compagnes, où est allée ma mère ? Elle m'abandonne, et me laisse plongée dans la douleur que me cause son départ. Hier au soir je l'accompagnais encore, lorsqu'avant de se livrer au sommeil, elle prit les clefs des appartements, pour n'être point surprise en l'absence de Ménélas. » En disant ces mots elle fondait en larmes, et ses femmes s'affligeaient avec elle : elles craignaient l'excès de son affliction et faisaient leurs efforts pour la consoler : « Princesse, lui disaient-elles, calmez votre douleur. Votre mère est sortie,

mais elle ne tardera pas à revenir dès qu'elle apprendra combien elle vous fait verser de pleurs. Ne voyez-vous pas que les larmes qui coulent le long de vos belles joues en ternissent l'éclat, et que tant de sanglots vont bientôt flétrir votre beauté? Peut-être votre mère, voulant aller joindre les jeunes femmes dans l'endroit où elles se rassemblent, s'est-elle égarée dans sa route, et elle-même est-elle dans les larmes; peut-être, allant dans la prairie consacrée aux Heures pour y adorer ces jeunes divinités, s'est-elle arrêtée sur l'herbe encore humide de rosée; peut-être enfin, après s'être baignée dans les eaux de l'Eurotas, a-t-elle voulu avant d'arriver se reposer sur les bords du fleuve. — Pourquoi me flattez-vous ainsi? s'écria Hermione fondant en larmes et poussant de profonds soupirs. Ma mère connaît parfaitement les entours de la montagne et les bords de l'Eurotas : elle sait tous les chemins qui mènent au bosquet planté de roses et à la prairie. L'astre du jour s'est couché, et ma mère n'a point paru; sans doute elle a passé la nuit sur quelque rocher. Le soleil a recommencé sa carrière, et elle ne revient point. Hélas! ma mère, en quels lieux êtes-vous donc? Sur quelle montagne portez-vous vos pas errants? Quelque bête féroce vous aura surprise et vous aura dévorée. Mais que dis-je? Les monstres les plus farouches n'oseraient se désaltérer dans le sang du puissant maître des dieux. Peut-être qu'en roulant du haut de quelque précipice, votre corps horriblement meurtri sera resté suspendu à quelques broussailles qui se seront trouvées sur son passage; mais j'ai parcouru la forêt, il n'y a pas un arbre, pas une feuille que je n'aie considérée attentivement, et je n'ai trouvé aucune de vos traces. Ce ne sont pas les bois que j'accuse de mon malheur, et je ne crains pas davantage les eaux sacrées de l'Eurotas. Serait-il possible qu'elles fussent assez calmes pour vous retenir au fond submergée, sans vous porter de temps en temps à la surface? Les fleuves ainsi que les mers sont peuplés de Naïades qui ne font point de mal aux femmes qui vont les visiter. » C'est ainsi qu'Hermione exhalait sa

douleur : elle étendit sa tête sur son chevet et s'abandonna de nouveau au Sommeil, dieu consolateur et digne compagnon de la Mort. S'ils ont une même origine, ne doivent-ils pas aussi avoir toutes choses communes et produire les mêmes effets? C'est ce qu'éprouvent souvent les femmes qui sont accablées du poids de leur affliction et qui s'en soulagent en dormant. Bientôt Hermione, trompée par ses songes, crut avoir sa mère devant les yeux; dans l'étonnement que lui causa cette vision, elle s'écria du ton de la plainte : « Vous vous êtes enfuie de ce palais tandis que j'étais endormie ; vous m'y avez laissée couchée dans le lit de mon père et en proie à mon désespoir. Quels monts n'ai-je point parcourus pour vous chercher ! quels coteaux n'ont pas retenti de mes cris! Est-ce ainsi que vous m'abandonniez pour suivre des nœuds dans lesquels Vénus veut vous attirer? — Ma fille, lui répondit Hélène, aie pitié de ce que je souffre, et, quelque peine que je t'aie causée, cesse de me faire des reproches. Ce perfide étranger, envers qui nous avons exercé hier l'hospitalité, a employé la séduction pour m'enlever. » A ces mots, Hermione se leva en sursaut, et, ne voyant plus sa mère, elle jeta des cris affreux : « Enfants de l'air, dit-elle, oiseaux qui franchissez l'espace avec tant de rapidité, allez en Crète, et dites à Ménélas qu'un homme sans foi est arrivé à Sparte, et qu'il a souillé la gloire de sa maison. » En disant ces mots, elle s'inondait de larmes, elle errait çà et là dans l'espoir de rencontrer sa mère; mais c'était en vain.

Cependant Pâris avait traversé les villes des Ciconiens, passé le détroit auquel Hellé donna son nom, et conduit son amante dans les ports phrygiens. Cassandre, voyant du haut des tours d'Ilion la nouvelle conquête de son frère, s'arrachait les cheveux et déchirait son voile tissu d'or. Troie ouvrit enfin ses superbes portes, et reçut dans ses murs l'auteur de sa ruine.

FIN DE L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.

MUSÉE LE GRAMMAIRIEN,

TRADUIT

PAR J.-F. GRÉGOIRE ET F.-Z. COLLOMBET.

PRÉFACE.

Les critiques sont partagés sur l'histoire de Héro et de Léandre. Ceux-ci, avec le savant numismate Nicolas Mahudel, la relèguent au nombre des fables, appuyés sur un passage de Strabon qui semble prouver l'impossibilité du trajet réitéré de Léandre. Ceux-là, avec la Nauze, jugent son authenticité bien démontrée par une ancienne tradition, par des médailles abydiennes qui nous représentent un nageur au milieu des flots, par de nombreux témoignages d'auteurs grecs et latins.

Pour nous, si notre sentiment pouvait être de quelque poids en cette matière, nous croirions volontiers à une chose que les faits établissent assez bien, et qui n'est pas invraisemblable, puisqu'elle s'est reproduite de nos jours. Quoi qu'il en soit, du reste, nous rapporterons ici quelques unes des autorités qui peuvent prouver l'existence de Héro et de Léandre, et en même temps venir à l'appui du récit de Musée.

Ovide rappelle plusieurs fois dans ses vers l'histoire tragique des rives de Sestos. Ainsi, voulant dire que ce n'est pas toujours par amour que l'on remplit un engagement amoureux, il s'exprime en ces termes : « Tu aurais souvent pu, ô Léandre ! te priver de ton amie ; tu passais le détroit pour qu'elle connût ton courage. » Rappelant ailleurs le dernier trajet où périt Léandre : « Plus d'une fois, dit-il, le jeune amant de Héro avait passé les ondes à la nage, et il les aurait encore passées cette dernière fois ; mais sa route était ténébreuse. » Le même poëte comparant ailleurs la largeur de l'Euxin, aux bords duquel il était exilé, avec le canal étroit de l'Hellespont : « Léandre, dit-il, si tu avais eu jadis une pareille

mer à traverser, on ne pourrait pas accuser un petit détroit d'avoir été la cause de ta mort. »

Virgile était contemporain d'Ovide : or, on ne peut douter qu'il n'ait eu Léandre en vue, quand il a dit dans ses *Géorgiques*, III, 258 :

> Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore !
> L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
> La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
> Seul traverse à la nage une orageuse mer :
> Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
> Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
> Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
> Ni son amante, hélas ! qui meurt s'il ne vit plus.

Strabon, qui donna des ouvrages de géographie presque dans le même temps que Virgile et Ovide se distinguaient par leurs poésies ; Strabon, dans la description de Sestos et d'Abydos, fait une mention expresse de la tour de Héro. Un monument public tel que celui-là, qui portait alors le nom de Héro, est, ce me semble, une grande preuve de la vérité de l'histoire qu'on en racontait.

Pomponius Mela, autre géographe, de la même époque à peu près, dit qu'Abydos était « célèbre par un commerce amoureux, qui avait autrefois éclaté. » Cette seule expression, *autrefois*, fait assez sentir qu'on ne regardait point, dans ces premiers temps, comme un conte fait à plaisir l'histoire de Héro et Léandre.

Lucain dit, en parlant de César qui s'embarque sur l'Hellespont : « Il voit les gorges Thréiciennes, et cette côte fameuse par l'amour, et la tour de Héro sur un fatal rivage. » Silius Italicus parle du détroit de Léandre dans l'Hellespont, qui vit mille vaisseaux du roi Xerxès ; et Statius, de la prêtresse de Sestos qui, pleine d'anxiété, regardait continuellement de sa tour.

Martial a fait de Léandre le sujet de deux épigrammes, dont l'une a été souvent traduite ou imitée en vers français.

Les auteurs de l'*Anthologie* n'ont point oublié un sujet si convenable à leur genre d'écrire. On voit parmi eux Antipater de Macédoine s'écrier, en parlant des naufrages arrivés dans l'Hellespont : « Malheureuse Héro, et toi, infortuné Déimaque, vous perdîtes dans ce trajet de peu de stades, l'une un époux, et l'autre une épouse chérie. »

A tous ces témoignages on peut joindre encore l'autorité des an-

ciennes médailles ; on en trouve un grand nombre avec des revers, où se lisent les noms de Héro et de Léandre, et où l'on voit Léandre, précédé d'un Amour, qui porte le flambeau à la main, nager vers Héro, qui est au sommet d'une tour.

Sans nous arrêter plus longtemps à une discussion inutile, venons à quelque chose de plus agréable et de plus piquant, au poëme de Musée, sur les amours de Héro et de Léandre.

Le nom de Musée a été commun à plusieurs grands hommes de la Grèce, poëtes, historiens, philosophes. Celui-ci est appelé dans les manuscrits : *Musée le Grammairien*. Il semble avoir été inconnu, aussi bien que son ouvrage, à tout ce qu'il y a d'anciens scholiastes, et plusieurs de ses passages paraissent empruntés des *Dionysiaques* de Nonnus de Panopolis : « Les opinions, dit Schoell, varient beaucoup sur l'antiquité de son poëme. Jules-César Scaliger croyait qu'il était de l'ancien Musée l'Athénien, et par conséquent antérieur à la poésie ionienne. Sans doute cette petite épopée est digne de la haute antiquité, sous le rapport de la fable et de la diction ; mais en même temps elle porte des traces évidentes d'une origine moderne, tant dans la teinte sentimentale par laquelle l'auteur a su adoucir la manière peu délicate dont les anciens traitaient l'amour physique, que dans quelques images. Croit-on, par exemple, qu'un poëte du temps d'Homère aurait dit : « Les anciens assuraient faussement qu'il n'y avait que trois Graces ; l'œil de Héro petille de cent graces quand elle sourit. » Aussi l'opinion de Scaliger a-t-elle été rejetée par son fils Joseph et par tous les critiques postérieurs. Quelques-uns d'entre eux ont même placé ce poëme dans le douzième ou treizième siècle, parceque la première mention et la seule en est faite par Tzetzès, qui en parle dans ses *Chiliades*. Toutefois la pureté du langage et le goût qui distinguent l'ouvrage de Musée, ne permettent pas de le croire si moderne. Aussi plusieurs savants ont assez bien prouvé qu'Achille Tatius et Aristénète l'ont eu sous les yeux. L'époque précise où ces deux romanciers ont vécu est incertaine, mais on pense que le premier n'est au moins pas antérieur au cinquième siècle, et qu'Aristénète est de la fin du même siècle. M. G. Hermann, à Leipzick, dans ses observations sur les changements qu'a éprouvés l'hexamètre grec, a fait voir que le poëme de *Héro et Léandre* est postérieur aux *Dionysiaques* de Nonnus. En combinant ces différentes données, on paraît fixer l'époque de ce même poëme entre les années 450 et 480 après Jésus-Christ. Une circonstance vient à l'appui de ce

calcul. Tous les manuscrits donnent à l'auteur du poëme en question le titre de *Grammairien*; or, parmi les lettres de Procope de Gaza, il y en a une qui s'adresse à un Musée; à la vérité, l'inscription ne le qualifie pas de grammairien, mais à en juger par son contenu, cette lettre devait être destinée à un philosophe.

Cette lettre, que Schoell ne donne pas, nous semble trouver ici sa place naturelle; nous avons essayé de la traduire avec une scrupuleuse fidélité.

« *A Musée.*

« Le très docte Pallas est venu me remettre ta lettre toute d'or. S'il m'eût apporté les richesses de Crésus, je ne l'eusse pas regardé d'un œil aussi favorable. Les uns se glorifient d'une chose, les autres d'une autre: le Lydien de son or, le Spartiate de sa pique, Arion des cordes de son luth et des sons qu'il en tire. Pour moi, je me fais un sujet de gloire de ta présence, de tes lettres, et de tout ce que je puis avoir de toi. Nous devons donc une juste récompense au jeune homme, et nous aurions bien raison de rougir si nous ne la lui donnions pas. Mais cette récompense, par Jupiter, ce n'est ni de l'or, ni des perles indiennes; aussi bien je ne suis pas riche en ces sortes de choses, et ce n'est point pour recueillir cela que ce jeune homme est venu vers moi. Je ne possède pas l'élégance du langage, et je ne suis point fécond en productions des Muses. Les charmes de l'atticisme n'abondent pas chez moi; de pareilles faveurs sont le partage des enfants nés sous un astre heureux. Mais si tu veux apprécier mon présent, quel qu'il soit, je t'offre de la bienveillance et une amitié empressée, car *je possède ces choses*, comme dit Démosthène. Quant aux dons d'une autre nature, la fortune et les Muses en disposent à leur gré. »

On trouve encore dans le même Procope une seconde lettre à un Musée; elle est peut-être plus significative que la première; la voici:

« J'ai reçu ta lettre, qui m'est d'autant plus précieuse qu'ayant passé par tes mains, elle en a retiré peut-être quelque chose de poétique; celui qui en usera doit désormais, ce me semble, trouver en lui une intelligence plus perçante, comme Socrate lorsqu'il était assis auprès de l'Ilissus, où se trouvaient le temple des Muses et la retraite de Pan. Fassent les dieux que mon cher Musée puisse en touchant d'autres livres les rendre tels que j'en reçoive à mon tour, quand ils viendront à moi, une sorte d'inspiration divine. »

« Il paraît donc, poursuit Schoell, que Musée le *Grammairien* a

vécu du temps de Procope. On fixe l'époque de la célébrité de ce sophiste vers l'an 520. Si l'on suppose que le poëme de *Héro* est un ouvrage de la jeunesse de Musée, et qu'il était parvenu à un âge avancé lorsque Procope, jeune encore, lui écrivit la lettre en question, entre les années 480 et 500 peut-être, rien n'empêche de regarder le correspondant de celui-ci comme l'auteur de notre ouvrage, qui ainsi pourrait avoir été composé avant 450.

« Ce poëme porte le titre de *Ta kath' Êro kai Leandron,* ce qu'on ne peut traduire que par ces mots : *Héro et Léandre.* Il se compose de trois cent quarante et un hexamètres. « La fable de ce poëme, dit un de ses traducteurs, porte évidemment le cachet inimitable de l'antiquité; mais le mérite de la composition n'en appartient pas moins au poëte. C'est une idée digne de la tragédie, de faire commencer un amour malheureux dans une solennité célébrée en l'honneur de Vénus et d'Adonis. Le dialogue plein de vivacité et de vérité qui s'établit entre Héro et Léandre est une des beautés caractéristiques de ce poëme. Les plaisirs dont ils jouissent furtivement sont peints avec autant de feu que de réserve, et cette preuve de goût élève Musée bien au-dessus de son siècle. Rien de plus beau que le passage successif des jouissances les plus délicieuses aux horreurs de la mort qui doit y mettre fin. L'approche de l'hiver nous la fait appréhender ; et, de même que la fête d'Adonis était le présage de leur amour, la tempête qui soulève les flots de la mer annonce leurs malheurs. Toutes les circonstances accessoires qui remplissent de sinistres pressentiments l'ame du lecteur sont amenées sans affectation, et avec tant de vérité qu'on les envisage comme nécessaires. La simplicité avec laquelle le poëte raconte la catastrophe est digne des plus beaux siècles. »

Nous avons beaucoup abrégé ce que M. Passow dit du poëme de Musée; nous croyons que tout lecteur de goût souscrira à sa manière de juger ce poëme. Il serait parfait, si l'on n'y remarquait quelques taches par lesquelles l'auteur a trahi le temps où il a vécu ; M. Passow ne veut pas les reconnaître; nous sommes fâchés de ne pas pouvoir nous accorder avec lui sur ce point. C'est beaucoup sans doute pour la gloire du cinquième siècle, qu'on puisse différer d'opinion sur la question de savoir s'il a péché contre le bon goût.

Ce qui ajoute encore au mérite de Musée, c'est la face nouvelle qu'il donne à l'amour, jusque-là trop sensuel et trop extérieur chez les anciens; il y a déja dans son langage quelque chose de celui des

âges récents. Nous pouvons le dire à notre gloire, la véritable conquête poétique des temps modernes, c'est une sorte de spiritualisme incarné dans l'amour, un accent de vague et intime rêverie, des paroles douces et pénétrantes, une divine tristesse qui va remuer sur la lyre une corde que l'antiquité ne connut point. Malgré ses trésors de poésie, a-t-elle un livre passionné, mais chaste et pur, comme les *Méditations* du chantre harmonieux d'Elvire ?

TRADUCTIONS ET IMITATIONS DE MUSÉE.

La première traduction de *Héro et Léandre* qui ait été faite en français est celle de Clément Marot ; elle fut imprimée en 1541, à Paris et à Lyon, avec ce titre : *Histoire de Leander et Héro.*

En 1681, il parut une version en prose des *Amours de Léandre et d'Héro*, in-12 ; le nom du traducteur ne nous est point connu. Cette traduction est fort libre, et sent plus la galanterie moderne que l'antiquité. Il est surtout un peu singulier de voir insérer des vers de Boileau dans un ouvrage que l'on donne pour la traduction d'un poëme écrit il y a plus de deux mille ans.

Si vous avez lu les ouvrages de Scarron, vous y aurez trouvé une autre espèce de traduction du poëme de Musée, sous le titre d'*Ode burlesque*, adressée à Fouquet, surintendant des finances. On y reconnaît le génie de l'auteur, génie inimitable dans son genre. Le fond de l'histoire de Léandre et Héro y est conservé, mais le poëte français a brodé cette histoire à sa manière, et n'y a rien laissé de sérieux.

En 1774, Moutonnet-Clairfons publia une version en prose du poëme de Musée, in-8° ; elle fut réimprimée en 1779, in-12. Cette traduction ne serre pas toujours le texte d'assez près, et n'égale pas en mérite celle que La Porte du Tneil mit au jour dix ans plus tard (1784). Toutefois, ce savant, plein de modestie, ne réclamait que le faible mérite d'avoir devancé Moutonnet-Clairfons : la version de du Theil avait été lue en 1771, dans une assemblée particulière de l'Académie des belles-lettres.

La version de Gail, qui parut en 1796, est plus fidèle et plus élégante que celle de La Porte du Theil ; mais on s'aperçoit que le nouveau traducteur a pris beaucoup dans son devancier.

M. C.-L. Mollevaut publia en 1805, in-12, une traduction libre,

en vers français, du poëme de Musée; cette traduction est écrite d'un style pur et facile.

A la même époque, M. de Cournand publia également une traduction de Musée en vers français, et plus tard le même poëme trouva un interprète à la fois noble et gracieux dans notre célèbre peintre Girodet.

Enfin, en 1806, M. Denne-Baron publia *Héro et Léandre*, poëme en quatre chants, imité du poëte grec. L'auteur avait près de vingt ans; les beaux vers qu'il a semés dans son ouvrage peuvent donc bien faire absoudre quelques autres fautes.

Je n'ai rien à dire d'un petit poëme de Léonard sur Héro et Léandre, non plus que d'une très fade et très mince héroïde composée par Dorat; je me contenterai de mentionner les traductions de Musée, en vers latins, par André Papius de Gand, par David Whitford, par Guillaume de Mara et par Florent Chrétien.

F.-Z. C.

HÉRO ET LÉANDRE.

Muse, chante ce flambeau confident d'un amour clandestin, et ce nageur nocturne qui fendait les flots de la mer pour voler à l'hyménée, et ce ténébreux hymen que ne vit pas l'immortelle Aurore, et Sestos et Abydos, où se consomma l'union secrète de Héro et de Léandre. J'entends à la fois et nager Léandre et petiller le flambeau, ce flambeau annonçant l'heure de Vénus, et décorant les noces mystérieuses de Héro; ce fanal, étendard de l'amour. Le souverain Jupiter, après ses nocturnes ébats, aurait dû le placer parmi les astres et le nommer l'étoile propice aux amants, parcequ'il fut et le complice d'une tendre fureur et le messager fidèle d'une amante inquiète, avant que l'impétueux Aquilon eût fait sentir son souffle ennemi.

Viens donc, Muse, rappelle dans mes chants l'instant fatal qui tout à la fois éteignit le flambeau et termina les jours de Léandre.

Sestos et Abydos, cités voisines de la mer, s'élevaient vis-à-vis l'une de l'autre. Amour, tendant son arc, avait, d'un seul trait lancé sur les deux villes, embrasé le cœur d'un jeune homme et d'une jeune vierge : l'aimable Léandre, la douce Héro; c'étaient leurs noms. Celle-ci habitait Sestos, celui-là Abydos; l'un et l'autre astres brillants des deux villes et pareils entre eux. Toi, voyageur, si jamais tu passes là, cherche la tour où jadis, le fanal à la main, Héro se tenait et guidait Léandre; cherche le détroit retentissant de l'antique Abydos, qui pleure encore aujourd'hui l'amour de Léandre et son trépas.

Mais comment Léandre, qui habitait dans Abydos, put-il

s'enflammer pour Héro et la rendre en même temps sensible à son amour? La gracieuse Héro, issue d'un sang généreux, était prêtresse de Cypris, et ignorant les plaisirs de l'hymen; elle habitait, loin de ses parents, une tour sur le rivage de la mer : c'était une autre Vénus. Par pudeur et par chasteté, elle ne se trouva jamais avec des femmes réunies; jamais elle ne parut au milieu des danses gracieuses des jeunes filles de son âge, évitant les traits de l'envie; car les femmes sont volontiers jalouses de la beauté. Héro tous les jours cherchait à se rendre Vénus favorable; souvent aussi elle offrait des libations à l'Amour. Elle redoutait également et les flèches brûlantes du fils et le courroux terrible de la mère. Et toutefois avec cela elle ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Bientôt revint le jour solennel où dans Sestos on célèbre Adonis et Vénus. De toutes parts se rendirent à cette fête sacrée les peuples qui habitaient les îles que la mer couronne; ils arrivaient, les uns d'Émonie, les autres des rivages de Chypre. Aucune femme ne demeura dans les villes de Cythère : ceux qui dansent au sommet du Liban parfumé, les habitants de Phrygie, ceux d'Abydos, ville voisine, tous vinrent à la fête. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers; car, s'ils entendent parler d'une fête, les jeunes gens y volent aussitôt, moins pour offrir des sacrifices aux immortels que pour contempler les charmes des beautés assemblées.

Déja s'avance majestueusement au milieu du temple la vierge Héro, qui jette de son gracieux visage l'éclair de la beauté, pareille à la blanche Phébé quand elle monte sur l'horizon. Ses joues d'albâtre offraient, dans leurs cercles extrêmes, les nuances purpurines d'un bouton de rose qui s'entr'ouvre : vous eussiez dit que sa peau blanche et vermeille était une prairie semée de fraîches roses. Lorsqu'elle marchait, sa robe flottante laissait entrevoir des roses à ses pieds. Un essaim de graces embellissait tous ses traits; les anciens disaient faussement qu'il n'y avait que trois Graces;

mais un seul œil de Héro petillait de cent graces en souriant. Certes Vénus avait trouvé une digne prêtresse.

Ainsi, éclipsant de beaucoup les autres femmes, la prêtresse de Cypris apparaissait comme une seconde Vénus. Ses charmes séduisirent les cœurs des tendres amants, et il n'y avait aucun homme qui ne brûlât d'avoir Héro pour épouse. Partout où elle dirigeait ses pas, à travers le temple majestueux, elle attirait après elle et les cœurs, et les regards, et les desirs. Un jeune homme, ravi des appas de Héro, prononça ces paroles :

« J'ai été à Sparte, j'ai vu la cité de Lacédémone, où l'on dispute et où l'on reçoit le prix de la beauté; mais je ne vis jamais une vierge aussi belle, aussi tendre. Sans doute, Vénus a pour prêtresse la plus jolie des Graces : je me suis lassé en la regardant, mais je n'ai pu me rassasier encore de la contempler. Je consentirais à mourir sur-le-champ, si je partageais une seule fois la couche voluptueuse de Héro : je n'ambitionnerais pas d'être mis au rang des dieux dans l'Olympe, si j'avais Héro chez moi pour épouse. Mais s'il ne m'est pas permis de posséder ta prêtresse, accorde-moi du moins, ô Cythérée, une épouse embellie des mêmes attraits! »

Ainsi parlait un jeune homme; plus loin quelques autres amants, épris des charmes de la vierge, renfermaient dans leurs cœurs une plaie cuisante.

Infortuné Léandre! après avoir vu la noble prêtresse, tu ne voulais pas te consumer en des feux secrets; mais, dompté soudain par des flèches brûlantes, tu ne voulais plus vivre si tu ne devenais l'époux de la belle Héro. Chaque regard qu'il jette sur elle augmente l'ardeur qui le dévore et embrase son cœur d'une passion invincible; car la beauté renommée d'une femme chaste perce plus promptement qu'une flèche rapide. D'abord l'œil est frappé, ensuite le trait fatal se glisse et descend au fond de l'ame.

Léandre éprouve alors les effets du ravissement et de la témérité, de la crainte et de la honte. Son cœur tremble, il

rougit de s'être laissé prendre, admire d'un œil avide les charmes de Héro ; mais l'amour chasse enfin la honte. Devenu tout à coup hardi et téméraire, il s'avance doucement et va se placer vis-à-vis de la prêtresse. Il jette sur elle des regards obliques et séducteurs, et entraîne par des signes muets le cœur de la jeune vierge. Dès qu'elle a compris la secrète passion de Léandre, elle s'applaudit de ses charmes, cache souvent son beau visage, adresse à Léandre quelques regards furtifs, et correspond à son amour. Celui-ci se réjouit au fond de l'ame de ce que la jeune vierge a compris son ardeur et ne l'a pas dédaigné.

Mais pendant que Léandre cherche l'heure favorable, le soleil retire sa clarté, se plonge dans l'Océan, et l'étoile de Vénus, cet astre messager des ténèbres, apparaît à l'horizon. Léandre, voyant que des ombres épaisses enveloppent la terre, devient plus hardi, et s'approchant de la jeune prêtresse, serre furtivement ses doigts de rose et pousse un profond soupir. Elle, en silence, comme irritée, retire sa blanche main. Dès que le jeune homme a vu l'indécision de la prêtresse, il la saisit hardiment par sa robe éclatante, et veut la conduire dans le lieu le plus reculé de ce temple auguste. Héro le suit lentement et comme à regret ; puis, d'une voix menaçante, à la manière de son sexe, elle adresse ces mots à Léandre :

« Étranger, quelle est ta folie ? Malheureux, pourquoi entraîner ainsi une vierge ? Prends un autre chemin, et laisse mes vêtements. Évite la colère de mes riches parents : il ne t'est pas permis de porter la main sur la prêtresse de Vénus ; tu ne peux aspirer à la couche d'une vierge. »

Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes filles.

Léandre, dès qu'il entend ces foudroyantes menaces, reconnaît les aveux d'une amante vaincue ; car, lorsque les femmes éclatent contre leurs amants, leur courroux est l'expression tacite d'une défaite prochaine. Aussitôt Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre, le cou parfumé de la

prêtresse, et prononce ces paroles, que lui arrache l'ardeur de son amour :

« O ma chère Vénus ! ô ma tendre Minerve ! toi que j'adore le plus après ces deux déesses (car je ne t'assimile point aux femmes de la terre, mais je te compare aux filles du puissant maître des dieux), heureux celui qui t'engendra ! heureuse la mère qui te donna le jour ! trois fois heureux les flancs qui te portèrent ! Écoute favorablement ma prière ; prends pitié de mon amour invincible ! comme prêtresse de Vénus, livre-toi aux plaisirs de Vénus. Viens ici, viens t'initier aux lois conjugales de cette déesse. Une jeune vierge ne peut être la prêtresse de Vénus ; Cypris ne voit pas les vierges d'un œil favorable. Si tu veux connaître les aimables lois et les rites fidèles de la déesse, l'hymen et le lit nuptial te les apprendront. Si tu aimes Cythérée, aime aussi le doux empire des Amours qui ravissent l'ame. Reçois-moi pour ton esclave, ou, si tu le préfères, pour un époux qu'a su t'asservir Cupidon, en l'atteignant de ses flèches. C'est ainsi que le rapide Mercure, armé de son caducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux pieds de la fille d'Iardan. Vénus elle-même m'a guidé vers toi ; ce n'est point le prudent Mercure qui m'amène en ces lieux. Tu connais l'histoire de l'Arcadienne Atalante, qui jadis, pour conserver sa virginité, dédaigna la couche de Milanion, son amant. Vénus irritée remplit le cœur d'Atalante de l'amour le plus violent pour celui qu'elle avait rebuté d'abord. Laisse-toi donc attendrir, ô mon amie ! ne va point exciter la colère de Vénus ! »

Il dit ; ses paroles persuasives fléchissent la vierge rebelle, et son langage séducteur égare le cœur de Héro. La prêtresse, interdite et muette, fixe les yeux à terre, cache son visage que la pudeur colore, effleure le sol d'un pied délicat, et, d'un air modeste, ramène souvent son manteau sur ses épaules. Tous ces signes sont les indices premiers d'un réciproque amour, car le silence d'une jeune fille vaincue prouve qu'elle consent à partager les plaisirs de l'hymen. Héro a vivement ressenti l'aiguillon des amours, mêlé d'amertume

et de douleur ; un tendre feu consume son ame, elle admire avec ravissement la beauté de l'aimable Léandre. Tandis qu'elle attache ainsi ses regards à la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne se lasse pas de contempler le cou délicat de la prêtresse.

Après un long silence, Héro, baignant de larmes ses joues colorées par la pudeur, adresse enfin ces douces paroles à Léandre :

« Étranger, tes discours pourraient attendrir les rochers mêmes. Qui donc t'enseigna l'art de cette éloquence séduisante ? Malheureuse que je suis ! Qui t'a conduit dans ma patrie ? Mais tu parles en vain. Quoi donc ! errant, étranger, inconnu, tu prétendrais à mes faveurs ? Nous ne pouvons être unis publiquement par les liens sacrés de l'hymen : mes parents n'y consentiront jamais. Et quand même tu voudrais rester ici comme un inconnu, tu ne pourrais cacher tes furtives amours. La langue des hommes se plaît à médire, et ce que l'on fait dans le secret retentit bientôt dans le public. Mais, dis-le-moi sans détour, quelle est ta patrie ? quel est ton nom ? Le mien, tu ne l'ignores pas ; je porte le nom célèbre de Héro ; une tour fameuse et élevée me sert de demeure ; là j'habite avec une seule esclave, devant Sestos et sur les rives escarpées ; je n'ai de voisins que la mer : ainsi le veulent de sévères parents. Je n'ai près de moi aucune compagne de mon âge, et je n'aperçois jamais les danses légères des jeunes gens. Nuit et jour retentit à mes oreilles le bruit d'une onde agitée par les vents. »

Elle dit, et cache sous son voile ses joues de rose, et, sa pudeur se réveillant dans son ame, elle condamne ses propres paroles.

Léandre, blessé par les traits perçants du desir, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. Car si l'Amour fertile en ruses dompte un mortel avec ses flèches, il guérit ensuite les blessures qu'il a faites ; s'il triomphe de tous les cœurs, il sait aussi conseiller ceux qu'il

a vaincus. Il secourut alors, dans sa passion, Léandre, qui, rompant le silence avec un soupir, tint à Héro ce langage artificieux :

« Jeune vierge, pour toi je traverserai les flots courroucés, la mer fût-elle bouillonnante de feux et inabordable. Pour être admis dans ta couche, je ne redoute ni les vagues agitées, ni le bruit retentissant de l'onde mugissante. Chaque nuit, porté sur les eaux, ton époux saura passer à la nage le détroit du rapide Hellespont ; car je demeure dans Abydos, en vue et non loin de ta ville.

« Seulement, du haut de ta tour voisine des nues, montre-moi dans les ténèbres un flambeau, afin qu'en le voyant je sois le navire de l'Amour, ayant ton fanal pour étoile ; les yeux fixés sur cet astre, je ne verrai ni le coucher du Bootès, ni l'affreux Orion, ni la trace toujours sèche du Char céleste. Alors j'aborderai aux rives fortunées de ta patrie. Mais toi, chère amante, prends bien garde que le souffle impétueux des vents n'éteigne ce brillant flambeau, arbitre de mes jours, et que je ne perde aussitôt la vie. Si tu veux savoir mon nom, je m'appelle Léandre, l'époux de la belle Héro. »

C'est ainsi que ces deux jeunes amants forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, et se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour : celle-ci allumera le fanal, celui-là traversera les vastes flots. Puis, après s'être promis de veiller pour un hymen ennemi du sommeil, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de se séparer. Héro se retire dans sa tour, et Léandre, pour ne pas s'égarer à travers la nuit obscure, va reconnaître les abords de la tour, et navigue vers les rives de la populeuse Abydos. Que de fois, dans le desir de se livrer une nuit entière aux luttes secrètes des époux, ne souhaitèrent-ils pas le retour de l'obscurité, si favorable aux doux mystères !

Déja la nuit déployait son voile azuré et apportait le sommeil aux humains, mais non pas à l'amoureux Léandre. Sur

les bords de la mer mugissante, il attendait le signal de son brillant hyménée, et tâchait de découvrir ce funeste flambeau qui doit annoncer de loin ses plaisirs secrets. Héro, voyant les obscures et épaisses ténèbres de la nuit répandues sur la terre, arbore le fanal; il verse à peine une faible lumière, que l'amour embrase déja le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, lui aussi brûle et se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissements horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte; mais, ranimant son audace, il s'adresse à lui-même ces paroles, pour rassurer ses esprits effrayés : « L'amour est impérieux, la mer est implacable; mais, après tout, la mer n'est que de l'eau, tandis que les feux de l'amour me brûlent intérieurement. Rassemble donc tes feux, ô mon cœur! ne crains pas le vaste amas d'eau. Seconde ma passion : pourquoi redouter ces vagues impétueuses? Ignores-tu que Cypris est née au sein des ondes; qu'elle possède un pouvoir absolu sur la mer et sur mon mal? »

Il dit, et, des deux mains, découvre ses membres délicats, lie ses vêtements autour de son cou, s'élance du rivage, se précipite dans les flots, et nage toujours vers le fanal étincelant. Lui-même est son rameur, sa voile et son navire.

Héro, du sommet de la tour où elle tient la lumière, quel que soit le côté par lequel soufflent les vents ennemis, protége le flambeau avec le pan de sa robe, jusqu'à ce que Léandre, épuisé de fatigue, aborde au rivage de Sestos. La jeune prêtresse le conduit vers la tour, puis, sur le seuil de la porte, embrasse en silence son époux hors d'haleine, et dont les cheveux sont humides encore des flots de la mer. Elle le mène ensuite dans l'asile secret, vers la couche virginale. Là, elle l'essuie, le parfume d'essence de roses, et dissipe l'odeur désagréable de l'onde salée. Dès qu'ils sont placés sur le duvet moelleux, Héro enlace de ses bras Léandre encore haletant, et lui adresse ces douces paroles :

« Cher époux, tu as essuyé bien des fatigues, plus que n'en essuya aucun autre époux. Cher ami, tu as souffert de rudes peines. Tu as assez lutté contre l'onde amère et senti l'odeur importune des flots agités. Viens, cher époux, viens oublier tes travaux entre mes bras. »

Ainsi parle Héro, et Léandre se hâte de délier la ceinture de la prêtresse, et ils se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. C'étaient des noces, mais on n'y dansa point; c'était un lit nuptial, mais on n'y chanta point d'hymnes; nul poëte n'invoqua la chaste Junon; la couche ne fut point éclairée par des flambeaux; les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère; des parents vénérables ne chantèrent point à cet hyménée; le lit nuptial fut préparé dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats; le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune épouse, et l'on ne fit point retentir ces mots : *Io hymen! io hyménée!* Les ténèbres seules embellirent l'union de ces deux amants, et jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit confident de son bonheur. Chaque matin, cet époux insatiable de plaisirs, et respirant encore ses nocturnes amours, retournait à la nage vers les murs d'Abydos.

Héro, vêtue d'une longue robe, savait tromper ses parents : le jour, c'était une chaste prêtresse; la nuit, une tendre amante. Souvent les deux époux souhaitèrent que le soleil, en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. C'est ainsi qu'ils savaient déguiser la violence de leur passion, et qu'ils goûtaient sans crainte pendant la nuit toutes les délices de l'amour. Mais ils vécurent peu de temps, et leur doux hymen ne fut pas de longue durée.

Lorsque revint le brumeux hiver qui soulève d'horribles tempêtes, les aquilons bouleversaient les gouffres mobiles et les humides fondements de la mer, et déployaient toute leur rage sur les ondes. Déja, dans les deux ports, le nautonnier, pour échapper à la mer courroucée et perfide, avait mis son noir esquif. Mais la crainte de la mer orageuse ne put te retenir, intrépide Léandre. Lorsque le perfide et im-

pitoyable flambeau t'offrit des hauts de la tour sa lumière accoutumée, tu ne craignis pas la fureur des vagues.

L'infortunée Héro aurait dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimas, et ne point allumer l'astre passager de l'hymen; mais l'amour et le destin l'entraînaient impérieusement. Aveuglée par le desir, ce n'est plus le flambeau de l'amour qu'elle présente, mais une torche funèbre.

C'était la nuit, alors que les vents soufflent avec plus de violence, qu'ils sévissent de leur haleine glaciale, que tous ensemble ils fondent sur les rives du détroit. Encouragé par l'espoir de se réunir à son épouse, Léandre s'élance sur le dos bruyant des vagues. Déja les flots sont poussés par les flots, l'onde s'amoncelle, les vagues se mêlent avec les nues, les vents se combattent et résonnent de toutes parts. Eurus souffle contre Zéphire, Notus frémit contre Borée; un bruit horrible s'étend sur la mer retentissante.

L'infortuné Léandre, du milieu des gouffres, adresse souvent ses prières à Vénus, née au sein des ondes, et souvent aussi à Neptune, souverain des flots. Il n'oublie pas Borée, et lui rappelle le souvenir de la vierge attique. Mais aucune de ces divinités ne le secourut, et l'Amour lui-même n'arrêta pas la destinée fatale. Léandre, battu par le funeste choc des vagues accumulées, devient leur jouet. Ses pieds lassés perdent leur force; ses bras, épuisés par un mouvement continuel, restent immobiles. Les ondes se précipitent dans sa bouche entr'ouverte; il boit le funeste breuvage des flots amers; le souffle cruel des aquilons éteint le flambeau perfide, tranche à la fois la vie et les amours du malheureux Léandre.

Héro, pendant qu'il tarde encore, reste l'œil vigilant, et l'ame abandonnée aux inquiétudes les plus déchirantes. L'aurore est venue; Héro n'aperçoit point son époux : elle promène çà et là ses regards sur le dos de la vaste mer, pour voir si Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point sur les ondes. Elle aperçoit au pied de la tour son

époux sans vie, et déchiré par les pointes des rocs. A cet aspect, elle arrache le beau vêtement qui couvre son sein, jette un cri aigu, et se précipite du sommet de la tour. Ainsi périt Héro sur le corps de son amant; et ils furent unis jusque dans leur trépas.

FIN DE HÉRO ET LÉANDRE.

LA PRISE DE TROIE,

PAR TRYPHIODORE,

POËME TRADUIT PAR ALLUT, DE L'ACADÉMIE DE MONTPELLIER.

VIE DE TRYPHIODORE.

Tryphiodore appartient à l'époque de la décadence des lettres : comme tous les auteurs de cette époque, il était à la fois grammairien et poëte, et plus grammairien que poëte. Nous savons peu de détails : Suidas nous apprend qu'il était Égyptien, et qu'il avait composé plusieurs poëmes ; il ne nous reste que leurs noms, qui nous ont été conservés par cet infatigable lexicographe. Ce sont les *Marathoniques*, *Hippodamie*, la *Destruction de Troie*, et une *Odyssée lipogrammatique*, c'est-à-dire que, dans chacun des vingt-quatre chants qui la composent, une lettre de l'alphabet est omise : l'*alpha* dans le premier, *bêta* dans le second, jusques et y compris l'*oméga* dans le dernier. Cette disposition bizarre de la langue, cet artifice de formes, cet abus des mots et de leur combinaison, caractérisent une époque sans idée et sans talent. La poésie avait été remplacée par un mécanisme inerte, et par des combinaisons de syllabes. Comme grammairien, Tryphiodore aimait ces jeux pitoyables de l'esprit ; il s'épuisait à les reproduire, et condamnait à cette occupation une intelligence qui avait cependant quelque valeur. Nous pouvons d'ailleurs, tout en faisant la part du cinquième ou sixième siècle auquel il vivait, juger ce poëte par la *Destruction de Troie* qui nous reste de lui.

Ce petit poëme de six cent quatre-vingt-un vers n'est qu'une esquisse rapide, un résumé incomplet qui a été utilisé, élargi et fécondé par Virgile au second livre de l'*Énéide*. Quelque étroit que soit ce cadre, nous devons cependant remarquer quelques traits pleins de vigueur et hardiment colorés.

Ainsi nous pouvons citer un passage dramatique et d'une belle intention. Vénus, sous les traits d'une vieille Troyenne, vient révéler à Hélène le complot formé par les Grecs. Elle lui apprend que son mari Ménélas est du nombre des guerriers enfermés dans le ventre de l'immense cheval.

Hélène se précipite aussitôt, elle arrive au temple où le fatal colosse avait été placé, elle s'approche avec précaution, elle appelle les guerriers à voix basse, elle essaie de les charmer en leur parlant de leurs femmes. Ces souvenirs frappent leurs cœurs, ils sont émus, ils fléchissent; l'un d'eux va parler et se trahir; tout sera perdu. Ulysse le prévient, et l'étrangle à l'instant. Cette idée est certainement d'une invention fort heureuse, elle anime l'épisode, elle rattache son action aux passions du cœur humain, elle est dans la nature, et par cela même pleine de poésie et de réalité.

Mais hormis ce passage, Tryphiodore n'offre rien de remarquable : son poëme se traîne avec une froide analyse : il est sec; mal lié, il manque de vie. L'intérêt n'est nulle part. Le style aurait pu racheter ce défaut; mais le style est à la hauteur de l'idée, il a toutes les imperfections de ce siècle. Une recherche maladroite est un goût faux. Aussi pendant longtemps Tryphiodore est-il resté inaperçu et ignoré.

Son poëme a eu cependant plusieurs éditions, mais leur publicité a été restreinte dans le cercle des érudits. Il parut d'abord dans les deux premières éditions de Quintus de Smyrne, et dans les diverses collections d'Henri Estienne, de Lectius et de Néanders; une traduction en a été faite et publiée par Allut dans ses *Nouveaux Mélanges.* Elle est bonne, et nous l'avons adoptée avec de très légères corrections.

Ernest FALCONNET.

LA PRISE DE TROIE.

Divine Calliope, dis-moi quelle fut la fin si longtemps desirée d'une guerre féconde en pénibles travaux : dis-moi les ruses et les perfidies qu'employa Minerve pour défendre les Grecs qu'elle protégeait. Satisfais mon impatiente curiosité; ne me cache aucune circonstance; hâte-toi de chanter cet antique sujet de discorde; dis-moi, dis-moi quelle fut l'issue de tant de combats.

On comptait déja la dixième année depuis que Bellone exerçait sa fureur contre les Grecs et les Troyens, sans pouvoir se rassasier de carnage. Les lances n'avaient plus de force dans la main des guerriers, fatiguée de meurtres; leurs épées ne répandaient plus la terreur ; on n'entendait plus retentir les armures d'airain; les baudriers auxquels elles

étaient suspendues étaient près de se rompre ; à peine les boucliers offraient-ils encore quelque résistance aux traits qui venaient les frapper ; les arcs avaient perdu leur ressort, les flèches leur rapidité. Les coursiers, à l'écart, la tête courbée sur la crèche, semblaient déplorer dans l'oisiveté la perte des compagnons de leurs anciens travaux ; ils regrettaient en vain la triste destinée de leurs guides fidèles. Le fils de Pélée, privé de vie, avait rejoint son cher Patrocle; le vieux Nestor répandait des larmes sur son fils Antiloque; Ajax, devenu furieux et tournant ses forces contre lui-même, avait rougi le fer homicide des flots de son propre sang ; les Troyens, désolés en voyant Hector indignement traîné autour de leurs murailles, n'avaient pas seulement à gémir de leurs maux : sensibles aux douleurs des nations étrangères, dont ils avaient emprunté le secours, ils versaient aussi des larmes avec elles. Les Lyciens pleuraient Sarpédon, que sa mère elle-même, enorgueillie des faveurs du maître des dieux, avait jadis envoyé à Troie, où le fils de Ménétius l'avait frappé du coup mortel ; les Thraces s'attendrissaient sur l'infortune de Rhésus leur chef, surpris au milieu de la nuit, dans le temps qu'il était plongé dans un sommeil funeste ; l'Aurore, accablée de douleur en perdant son fils Memnon, s'était cachée dans un nuage, voulant obscurcir par là l'éclat du jour, qui lui était devenu odieux ; des filles guerrières, venues des bords du Thermodon, où elles ont coutume de se couper l'extrémité de la mamelle, s'affligeaient du trépas de la vaillante Penthésilée leur reine, qui, en arrivant au camp où tant de peuples divers se trouvaient réunis, s'était signalée en dissipant les bataillons ennemis, forcés de se retirer sur leurs vaisseaux. Achille seul avait pu réprimer ses efforts ; il l'avait frappée de sa lance, et, après lui avoir ôté la vie, il s'était emparé de ses dépouilles, et lui avait rendu les honneurs de la sépulture. Les sacrés remparts d'Ilion n'avaient point encore reçu de brèche ; ses murs, élevés par des mains divines, avaient été posés sur des fondements inébranlables. Les Grecs se plaignaient d'une

si longue résistance. Pallas elle-même, quoique infatigable, déja près de succomber sous le poids de ses travaux, n'aurait recueilli aucun fruit de ses sueurs, si le devin Hélénus ne s'était réfugié dans le camp des Grecs, pour n'être pas témoin à Troie de la flamme adultère de Déiphobe. On eût dit qu'il y était venu pour soulager la peine de Ménélas, en lui prédisant la ruine tant retardée d'Ilion. Cependant les Argiens, voulant accomplir cet oracle, s'empressèrent de faire leurs préparatifs pour quelque action décisive. Le fils d'Achille et de la belle Déidamie, ayant quitté Scyros sa patrie, si renommée pour la beauté de ses jeunes filles, s'était rendu sous les murs de Troie. Ce héros, dont les belles joues n'étaient point encore ombragées de poil follet, montrait déja dans les combats la valeur de son père ; il apportait aux Grecs une statue de Minerve, qu'il regardait comme inviolable : c'était un don que la déesse elle-même lui avait fait pour favoriser un peuple qu'elle chérissait. Épéus, guidé par les conseils de cette immortelle, s'occupait alors à construire un cheval d'une grosseur prodigieuse, qui devait faire l'admiration et la désolation des Troyens. Le bois destiné à cet ouvrage était descendu des sommets du mont Ida dans la plaine ; il avait été tiré des mêmes forêts qui avaient fourni les vaisseaux que Phéréclus avait fait construire par les ordres de Pâris, source infinie de malheurs. Cet habile architecte avait ménagé entre les côtés de cette énorme machine une cavité pareille à celle que forme l'intérieur d'un vaisseau. Il avait mis la plus grande précision dans ce travail. Au-dessus du poitrail s'élevait le cou de l'animal, sur lequel on voyait flotter une crinière, dont le haut était attaché par un nœud qui formait un ornement au-dessus de sa tête. Deux pierres précieuses, un béryl et une améthyste, placées dans chaque orbite, imitaient parfaitement l'éclat des yeux. Le violet et le pourpre, se confondant, produisaient une nuance pareille à celle d'un œil bleu. L'ouvrier n'avait pas négligé de placer dans chaque mâchoire des dents d'argent, qui serraient fortement un mors fait avec beaucoup de soin.

Il avait pratiqué une ouverture secrète qui venait aboutir à la bouche, et à la faveur de laquelle l'air intérieur, se renouvelant, laissait respirer librement ceux qui devaient se cacher dans le corps de l'animal. Un autre conduit, ouvert à travers ses naseaux, était encore destiné à rafraîchir l'air au dedans. On voyait s'élever au-dessus de la tête des oreilles qui se redressaient sans cesse, et semblaient attendre le signal du clairon. La tournure du dos était admirable : il allait parfaitement d'ensemble avec les flancs, et les cuisses tombaient très naturellement sous la croupe. Une queue superbe descendait, en flottant, jusqu'au bas des jambes, et traînait à terre ; semblable à une branche de cep qui serpente le long du terrain, où elle est entortillée par ses pampres. Ses pieds se mouvaient très lentement et très difficilement, leurs articulations n'étant point flexibles, comme elles auraient dû l'être pour exécuter des mouvements rapides. La manière dont ce cheval avait été construit l'aurait forcé à rester en place, si le génie de l'ouvrier ne lui eût suggéré des ressources. Ses jambes étaient soutenues sur des plaques d'airain, qui lui tenaient lieu de cornes : leur extrémité était enchâssée dans une brillante écaille de tortue, au moyen de laquelle ses pieds ne touchaient jamais à terre. Une porte et un escalier, ménagés avec art sur le côté de cette énorme machine, servaient à y introduire les bataillons grecs : au moyen de cette échelle et de cette ouverture, il était aisé d'y monter, et de se porter au dehors dans le besoin. On voyait descendre des guirlandes de fleurs le long de son cou, et jusque vers le bout de ses naseaux. Quant à son mors, il était orné d'ivoire et d'airain incrusté d'argent. Dès qu'Épéus eut achevé de construire ce cheval, qui devait être si funeste aux Troyens, il lui posa les jambes sur des roues, afin qu'on pût le traîner dans la campagne, et qu'il n'opposât pas une trop grande résistance aux ennemis, lorsqu'ils voudraient le faire entrer dans leurs murs. Tel était cet animal de prodigieuse structure. Il répandait autour de lui l'admiration et l'effroi : s'il eût été possible de l'animer, le dieu

Mars lui-même, qui se plaît à combattre à cheval, n'aurait pas refusé de monter celui-là. L'architecte avait élevé une grande muraille, dont l'enceinte lui avait servi d'atelier, afin qu'aucun des Grecs ne se doutât de son stratagème, et n'en prévînt l'effet, en livrant aux flammes un ouvrage aussi parfait.

Cependant les chefs de l'armée grecque, se dérobant au tumulte et aux cris de leurs soldats pressés du desir de combattre, s'étaient rendus au conseil convoqué auprès du vaisseau d'Agamemnon. La belliqueuse Minerve, ayant pris la forme d'un héraut, y était venue aussi pour assister Ulysse de ses conseils. En effet, elle prêta un tel charme à ses discours qu'on eût dit que le plus doux nectar découlait de sa bouche. Ce héros, s'abandonnant aux inspirations de la déesse, parut d'abord immobile. Il tenait les yeux fixés contre terre, comme un homme privé de sens ; mais bientôt, donnant un libre cours à ses paroles, il tonna dans l'assemblée. Ses auditeurs, entraînés par le doux torrent de son éloquence, croyaient voir tomber du haut des monts une source sacrée : « Amis, s'écria-t-il, c'en est fait, et tout est prêt pour l'exécution de notre stratagème. Ce sont, à la vérité, des mains mortelles qui ont achevé l'entreprise, mais Minerve elle-même en a conçu l'idée. Sans doute vous n'hésiterez pas à me suivre, vous qu'on vit toujours remplis de confiance en vos propres forces, et qui de tout temps fûtes animés du courage le plus intrépide, et que rien ne peut abattre. Il serait honteux qu'on nous vît retenus plus longtemps sur ce rivage, faisant de vains efforts et vieillissant dans des travaux inutiles. Vivons pour terminer une glorieuse conquête, ou mourons, s'il le faut, pour nous soustraire à l'ignominie. Tous les présages ne sont-ils pas pour nous contre nos ennemis? Rappelez-vous cet oiseau que vous vîtes sur un platane, cherchant à défendre sa couvée contre un vieux dragon qui dévora la mère et ses petits à peine éclos. Si Calchas vous a annoncé la volonté des dieux, enfin s'il faut en croire le devin Hélénus qui vient de passer dans notre camp, tout

nous promet une victoire prochaine. Croyez-en donc mes avis, et ne perdons pas de temps à nous placer dans le ventre du cheval. Que les Troyens, séduits par la ruse d'une vaillante déesse et courant eux-mêmes au-devant de leur perte, puissent bientôt introduire dans leur cité la cause de leur ruine ! Que ceux qui ne pourront nous suivre mettent le feu à nos tentes, et qu'après avoir préparé nos vaisseaux pour leur départ, ils s'éloignent des bords d'Ilion, en feignant de faire route vers leur patrie, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent de quelque rivage voisin des feux allumés sur les hauteurs, pour les avertir de revenir sur leurs pas. Surtout qu'à ce signal vos rameurs ne ralentissent point leurs efforts. Gardez-vous de ces terreurs que la nuit fait naître quelquefois dans les cœurs timides. Conservez précieusement le sentiment respectable de votre ancienne valeur, et que nul de vous, en souillant sa gloire, ne perde le prix de ses travaux, lorsque vous toucherez au moment de remporter les dépouilles de l'ennemi. »

A ces mots, Ulysse sortit de l'assemblée. Le divin Néoptolème, cédant à ses sages avis, fut le premier à le suivre. Tel on voit un jeune coursier précipiter ses pas dans la campagne encore humide de rosée ; fier des nouveaux ornements dont on vient de le parer, il s'élance sans attendre les coups de fouet ou les menaces de son maître. Le fils de Tydée, Diomède, marche sur les traces de Néoptolème, et s'étonne de retrouver sitôt en lui le généreux Achille. Cyanippe vient après lui, Cyanippe, issu d'un sang illustre par Cométho sa mère, qui jadis avait été unie par l'hymen à Tydée, après la mort duquel elle se donna au brave Égiale, dont la perte lui coûta bientôt de nouveaux regrets. La naissance de ce héros fut le fruit de ce second hyménée. Ménélas se leva aussitôt après. Il était transporté de rage, et dans sa fureur il souhaitait ardemment de rencontrer Déiphobe, le dernier ravisseur d'Hélène, pour venger sur lui son déshonneur. L'impétueux fils d'Oïlée, Ajax le Locrien, suivait ses pas : il était encore dans son bon sens, et Cassandre n'avait point

encore essuyé l'outrage qu'il lui fit dans la suite. Ce héros entraînait avec lui Idoménée, roi de Crète, prince d'un âge mûr, et dont les cheveux étaient à demi blanchis par les années. Le vaillant Thrasymède, fils de Nestor, et Teucer, fils de Télamon, dont les traits, quoique lancés de loin, atteignaient toujours le but, marchaient avec eux. On voyait accourir à leur suite Eumélus et Calchas l'interprète des dieux, qui prévoyait déja que les Grecs, parvenus au terme de leurs fatigues, allaient se rendre maîtres de Troie, à l'aide de la fatale machine qui devait les y porter. Démophon et Acamas, tous deux fils de Thésée, jaloux de se signaler dans cette expédition, voulurent aussi en être : cette faveur leur fut accordée, de même qu'à Anticlus, roi d'Ortygie. Ce dernier étant mort dans les flancs du cheval, les Grecs le pleurèrent, et lui rendirent les derniers devoirs avant que d'en sortir. Pénélée, Mégès, le brave Antiphate et les deux fils de Pélias, Amphidamas et Eurydamas, dont le premier portait toujours son arc avec lui, accompagnèrent les autres héros. Épéus fut le dernier à monter dans cette machine qu'il avait construite avec tant d'habileté.

Tous ces guerriers ayant adressé leur prière à la déesse aux yeux bleus, dont Jupiter est le père, précipitaient leurs pas vers le cheval d'invention divine, destiné à les recevoir. Minerve, propice à leurs vœux, les pourvut de nectar et d'ambroisie dont les dieux se nourrissent, de crainte qu'étant sans cesse occupés du piége qu'ils tendaient à leurs ennemis, ils ne songeassent point à se prémunir contre la faim. Ainsi qu'on voit, après la saison des frimas, les nues, portées rapidement par des vents orageux, couvrir les champs de flocons de neige qui condensent l'air en tombant ; lorsque ces neiges fondues descendent des montagnes en torrent, les bêtes sauvages, effrayées à l'approche de ces bruyantes eaux, fuient au-devant d'elles ; elles sautent légèrement d'une éminence à l'autre, jusqu'à ce qu'elles se soient tapies dans le creux de quelque rocher, où, couchées sur leurs membres palpitants, elles attendent en silence que

les flots impétueux se soient écoulés. Ainsi les Grecs se portant avec ardeur, chacun à son poste, dans le ventre du cheval, se montraient infatigables. Ulysse, à qui l'on avait confié la garde de la porte, eut grand soin de la fermer dès que les flancs du cheval eurent reçu tous ceux qui devaient y entrer. Il se plaça sur une hauteur, pour être plus à portée de découvrir au loin. Les Atrides avaient déja donné leurs ordres pour qu'on employât des ouvriers de l'armée à démolir la muraille derrière laquelle était caché le chef-d'œuvre d'Épéus. Ulysse fut aussi d'avis de le mettre à découvert, afin qu'étant aperçu de plus loin, il attirât les regards de tous ceux qui seraient à portée de juger de la beauté de ses proportions. En conséquence, la démolition ordonnée par le roi des rois fut exécutée. Dès que le soleil, précipitant ses rayons dans l'Océan, eut fait place à la nuit, on entendit des hérauts publier dans le camp qu'il fallait délier les cordages qui retenaient les vaisseaux à terre, et qu'après avoir porté la flamme dans les retranchements et détruit les tentes qui y étaient dressées, on devait s'éloigner du rivage troyen. Déja les Grecs traversaient les flots où se précipita jadis la fille d'Athamas; ils ne laissaient derrière eux que le perfide Sinon, qui, pour mieux tromper l'ennemi et le perdre plus sûrement, s'était lui-même meurtri de coups. Tel on voit un rusé chasseur se tapir à l'écart entre des branches touffues, tandis que ses compagnons dressent leurs filets autour d'une enceinte plantée de pieux; il ne pense pas que sa proie puisse lui échapper; il guette en silence, et, l'œil toujours fixé vers le piége, il observe attentivement tous les animaux qui viennent s'y rendre : tel le malheureux Sinon, s'étant impitoyablement déchiré le corps, méditait la ruine des Troyens. Le sang qui sortait de ses blessures ruisselait le long de son dos.

Cependant la flamme, ravageant les tentes des Grecs, brillait au milieu des ténèbres de la nuit; on la voyait s'élancer avec impétuosité, et vomir des tourbillons de fumée. Le dieu dont les feux exercent au loin leur fracas, Vulcain lui-même

présidait à cet incendie, c'était lui qui portait dans tout le camp l'élément destructeur; la déesse sa mère excitait l'ardeur des flammes par son souffle divin. L'aurore n'était pas loin de paraître, lorsque la Renommée, qui ne sait rien taire, vint répandre la terreur dans l'esprit des Troyens et de leurs épouses, en leur montrant les torrents de fumée qui s'élevaient dans l'air. A l'instant ils se rendirent en hâte hors de leurs portes. Bientôt la campagne fut couverte de gens à pied et à cheval, cherchant à reconnaître si ce qu'ils voyaient n'était point une ruse de la part des Grecs. Les uns, traînés dans leurs chariots par d'agiles mulets, accompagnaient hors des murs leur roi Priam; les vieillards, ranimés à la vue de ceux de leurs enfants qui avaient échappé à la fureur de Mars, accouraient en diligence, malgré la pesanteur de l'âge; ils se promettaient enfin de voir couler le reste de leurs jours dans une heureuse liberté. Mais hélas! leur joie ne devait pas durer longtemps, et les décrets de Jupiter étaient près de s'accomplir.

Les Troyens n'eurent pas plutôt aperçu le cheval de merveilleuse structure, qu'ils se rassemblèrent autour de lui pour le considérer. Ils ne pouvaient se lasser de se récrier sur la beauté de ce chef-d'œuvre : telle on voit une troupe de geais faire retentir l'air de leurs cris, à l'aspect d'un aigle qui plane au-dessus d'eux, et dont la force les étonne. Dans l'admiration dont les Troyens sont saisis, ils forment mille projets aussi légers qu'absurdes, sans savoir auquel s'arrêter. Ceux-ci, rebutés d'une guerre qui les a épuisés, et détestant une machine qui est l'ouvrage de leurs ennemis, veulent qu'on la précipite du haut des rochers les plus élevés, ou qu'elle soit détruite par le tranchant de la hache : ceux-là, espérant tirer quelque parti d'un chef-d'œuvre aussi parfait, et desirant de le conserver, veulent en faire une offrande aux immortels, et le suspendre aux voûtes de leurs temples, où il deviendra peut-être dans la suite le sujet de nouvelles hostilités, si les Grecs sont tentés de le reprendre.

Tandis qu'on délibérait sur ces divers expédients, on vit

paraître dans la campagne un misérable couvert de plaies, et dont aucun vêtement ne cachait l'affreuse nudité : les meurtrissures qui paraissaient à la surface de son corps étaient les marques d'autant de coups de fouet donnés avec force. Il s'approcha, et, se voyant à portée de Priam, il se jeta à ses pieds, lui tendit des mains suppliantes, et après avoir embrassé les genoux du vieillard, il implora sa clémence en lui adressant ce discours artificieux : « Illustre héritier du trône de Dardanus, si tu daignes prendre en pitié un malheureux qui a passé les mers avec les Grecs pour aborder en ces lieux, tu sauveras la vie à un homme destiné à être le libérateur des Troyens et de leur ville, en un mot, à l'ennemi mortel des Grecs. Vois en quel horrible état ils m'ont mis : sans doute ils craignent peu la vengeance céleste. Hélas ! que leur avais-je fait pour me traiter si indignement ? Mais ce n'est pas la première injustice dont ils se sont rendus coupables. N'ont-ils pas commis la plus noire ingratitude en enlevant à Achille le prix de son courage ? Philoctète, abandonné par eux dans une île déserte, n'a-t-il pas éprouvé toute leur perfidie ? Palamède enfin n'est-il pas tombé sous leurs coups, victime d'une basse jalousie ? Que de tourments, ô ciel ! ces barbares m'ont fait souffrir, et cela, parceque j'ai refusé de m'en retourner avec eux, et que j'ai tâché de persuader à mes compagnons de ne point quitter ce rivage. Les cruels ont suivi les conseils des plus jeunes d'entre eux ; ils m'ont battu sans pitié ; après m'avoir dépouillé, ils m'ont horriblement écorché à coups de lanières, et ils m'ont laissé sur une terre étrangère. Prince fortuné, sois toujours l'imitateur fidèle du maître des dieux, de cet auguste protecteur des malheureux réduits à l'état de suppliants. Quel triomphe pour les Grecs, si tu permettais aux Troyens de violer en ma personne les droits de l'infortune et de l'hospitalité ! Daigne m'accueillir, et je te promets que tu n'auras point à craindre de la part des Grecs de nouvelles hostilités. »

Il dit, et le vieillard cherchait à le rassurer, en lui parlant

du ton le plus affable : « Ami, lui dit-il, pourrais-tu encore éprouver des alarmes au milieu de nous, et lorsque tu n'as plus aucune injure à redouter de la part des Grecs ? Tu seras désormais notre ami, et ce titre seul te tiendra lieu de patrie et de biens. Mais, de grace, dis-moi à quoi bon cette admirable machine? Dans quelle vue a-t-on construit cet énorme cheval, dont le seul aspect inspire une surprise mêlée d'effroi ? Apprends-moi ton nom, ta naissance; que je sache enfin d'où sont partis les vaisseaux qui t'ont conduit sur ces bords. »

L'étranger, toujours fécond en ruses et feignant de prendre courage, repartit ainsi : « Je répondrai à toutes tes questions, puisque tu me l'ordonnes. J'ai reçu le jour dans Argos, et je me nomme Sinon. Aésimus, un mortel blanchi par les années, est mon père. C'est au génie d'Épéus que les Grecs doivent l'invention de ce cheval, que d'anciens oracles leur avaient promis. Sache que les dieux ont arrêté que si vous le laissez dans la campagne, Troie doit tomber au pouvoir des Grecs : si Pallas au contraire le reçoit dans son temple comme un hommage rendu à sa divinité, vos ennemis s'enfuiront, honteux d'avoir fait jusqu'ici d'inutiles efforts. Ne perdez donc point de temps; entourez de chaînes ce cheval au frein d'or, et amenez-le ainsi dans votre citadelle, dont l'enceinte est si chère à la déesse des combats. »

Dès qu'il eut achevé ces mots, le roi lui fit apporter des vêtements, et lui ordonna de s'en couvrir. Cependant les Troyens, ayant passé des bandes de cuir et de fortes chaînes autour du corps du cheval, le traînaient dans la campagne, à l'aide des roues sur lesquelles il était monté. Ils ignoraient qu'il portait dans ses flancs l'élite des héros grecs. Des joueurs de flûte et de luth, rassemblés au-devant de lui, faisaient retentir l'air de leurs concerts. Hélas ! misérables humains, que nos vues sont bornées ! Un nuage épais nous dérobe l'avenir : séduits par de vains transports, nous courons souvent, sans le savoir, à notre ruine. Ainsi le plus terrible fléau menaçait les Troyens, et eux-mêmes allaient

l'introduire dans leurs portes. Ils avaient cueilli toutes les fleurs des bords du Simoïs, et ils couronnaient déja de guirlandes le cheval auquel le destin avait attaché leur perte. La terre gémissait sous le poids de l'airain dont les roues étaient entourées ; l'essieu, surchargé d'un poids énorme, criait horriblement ; l'on entendait craquer le bois assemblé avec un art infini ; la chaîne qui traînait à terre, et qui y formait plusieurs circonvolutions, élevait des tourbillons de poussière dont l'air était obscurci ; les cris de la multitude employée à traîner cette machine faisaient un bruit épouvantable. Les Hamadryades du mont Ida firent en cet instant retentir les bois de leurs gémissements ; le Xanthe désespéré roula ses eaux avec plus de fracas ; l'on entendit le Simoïs à son embouchure pousser des cris affreux ; enfin Jupiter, embouchant la trompette céleste, annonçait l'approche de la guerre.

Cependant les Troyens avançaient toujours, traînant après eux l'auteur de leur ruine. Les inégalités du terrain et les rivières qu'il fallait traverser leur rendaient le chemin très pénible : malgré ces obstacles, le cheval les suivait aux autels de Pallas ; il semblait s'enorgueillir de ce qu'il devait en être l'ornement. La déesse, frappant de sa main divine la croupe de l'animal, augmentait la rapidité de sa marche : aussi franchissait-il l'espace plus promptement qu'une flèche. Il atteignit aisément ses conducteurs, quelque précipitée que fût leur marche. On ne le vit pas prendre un instant de relâche, jusqu'à ce qu'il fût rendu sous les murs de Troie. Les portes n'étaient pas assez larges pour le recevoir ; mais Junon accourut, et lui en rendit l'accès facile. Neptune, assis au haut des tours d'Ilion, enfonça les portes d'un coup de son trident, et lui en ouvrit l'entrée. Aussitôt les femmes troyennes, accourant des divers quartiers de la ville, se rassemblèrent autour de cette merveille. Les vierges, les jeunes filles dont la main était déja promise, celles enfin qui joignaient au titre d'épouse celui de mère, toutes exprimaient leur joie par leurs chants et par leurs danses. Les unes ap-

portaient des tapis brodés, pour en parer ce superbe cheval et le mettre à couvert; d'autres, déliant leurs riches ceintures, afin de pouvoir agir plus librement, l'entouraient de guirlandes qu'elles avaient tressées elles-mêmes; l'une d'entre elles, faisant servir à des libations la liqueur renfermée dans un très grand tonneau, en laissa couler un vin exquis, mêlé d'une infusion de safran doré. La terre ainsi abreuvée exhalait une odeur délicieuse. Les cris des femmes répondaient à ceux des hommes; les enfants mêlaient leurs voix aiguës aux sons débiles que poussaient les vieillards. Comme on voit des grues arriver en troupes des rivages situés par delà le vaste Océan, ces filles de l'hiver annoncent leur venue par les cris qu'elles font entendre au haut des airs; elles planent, et, disposées en rond, elles gardent toujours un ordre admirable : le laboureur, affligé du retour des frimas, se désole en les voyant. Ainsi les Troyens, assemblés en tumulte au devant de leurs portes, amenaient un cheval qui portait dans ses flancs des bataillons; ils allaient le déposer dans leur citadelle.

Dans ses entrefaites, Cassandre, agitée par l'esprit prophétique, et ne pouvant plus demeurer renfermée dans son appartement, en avait brisé la porte, et courait au dehors. Telle on voit une génisse piquée par un insecte, vrai fléau de son espèce, s'élancer avec légèreté : c'est en vain que le berger attend son retour; elle n'entend plus sa voix qui l'appelle, elle a oublié ses pâturages qu'elle aimait tant; depuis qu'elle a senti l'aiguillon de son ennemi, elle a fui loin de ses parcs. Telle la fille de Priam, en proie au trait dont elle était déchirée en découvrant un avenir fâcheux, agitait le laurier sacré; elle remplissait la ville de ses hurlements. Ni ce qu'elle doit au rang illustre dont elle est issue, ni ce qu'elle doit à ses amis, rien ne peut la retenir; elle a perdu jusqu'au sentiment de la pudeur, si cher à son sexe. L'excès de fureur auquel elle est livrée est pire que l'état de ces femmes thraces qui, troublées par le son des flûtes de Bacchus lorsqu'il court sur les montagnes, et ressentant

toute la rage que ce dieu sait inspirer, restent immobiles, sans que rien puisse détourner leurs regards de l'objet sur lequel ils se sont fixés : on les voit secouer leur tête dépouillée de tout ornement, et ceinte uniquement d'une bandelette de lierre attachée par un cordon ; ainsi Cassandre, conduite par son délire, errait çà et là. Souvent dans les accès de son désespoir elle s'arrachait les cheveux, et, déchirant sa poitrine, elle jetait des cris effroyables : « Insensés que vous êtes, dit-elle en s'adressant aux Troyens, quelle fureur aveugle vous a fait conduire dans vos portes ce cheval, ouvrage de la perfidie ? pourquoi vous précipiter ainsi dans la nuit éternelle ? c'est à la mort que vous courez ; un sommeil funeste va fermer vos yeux pour jamais. Ne voyez-vous pas que vos ennemis sont campés dans cette prodigieuse machine ? C'est à cette heure que vont s'accomplir les tristes visions qui ont troublé le repos d'Hécube. Rien ne s'opposera désormais aux efforts de nos ennemis ; ils touchent à l'exécution de leur entreprise, et leurs succès vont terminer la guerre. Un bataillon de héros grecs est prêt à fondre sur nous, ils n'attendent qu'une nuit obscure pour sortir des flancs où ils sont renfermés, ils brûlent de descendre à terre pour nous livrer combat. Malgré les ténèbres, nous verrons briller le fer homicide levé contre nous. Avec quelle ardeur ces braves guerriers vont s'élancer dans la mêlée ! Vos femmes, alarmées à l'aspect de tant de soldats sortis du ventre du cheval, s'enfuiront, et ne pourront tenir contre une semblable multitude. La déesse qui a conçu le plan de cette machine la délivrera du poids dont elle est surchargée ; Pallas elle-même, qui se plaît à désoler les cités, favorisera cette espèce d'enfantement qui doit nous coûter tant de larmes. Je vois déja les flots de notre sang rejaillir sur nos meurtriers ; ils se repaissent de carnage. Les femmes, enveloppées dans le malheur commun, sont chargées de fers. Un feu dévorant s'est glissé dans nos murs, c'est du sein du cheval qu'il est sorti. Hélas ! malheureuse Cassandre ! hélas ! chère patrie ! tu vas être réduite en pous-

sière. L'ouvrage des dieux va périr : des murs qu'ils ont bâtis eux-mêmes, et que Laomédon fonda jadis, sont près d'être renversés. O mon père ! je gémis d'avance sur tes malheurs et sur ceux d'une reine infortunée ; une chute affreuse t'attend. Couché désormais au pied des autels que tu as élevés dans ton palais au grand Jupiter, tu n'auras plus d'autre ressource que de l'implorer. Et toi, mère trop féconde, d'autres humiliations te sont réservées. Après avoir vu massacrer tes enfants, les dieux t'ôteront la figure humaine, pour te changer en une bête furieuse. Polyxène ma sœur, mes larmes te suivront dans le tombeau qu'on t'aura élevé aux environs de Troie. Fassent les dieux qu'un de nos vainqueurs, sensible à la peine que m'aura causée ta perte, daigne m'immoler à sa fureur, et joindre ainsi mes cendres aux tiennes ! Hélas ! ma mort ne sera pour Agamemnon qu'un faible dédommagement de tant de fatigues essuyées pour nous perdre. Ouvrez enfin les yeux, et dissipez un nuage que le destin ennemi répand autour de vous pour vous égarer. Que ce cheval, qui porte tant de héros dans ses flancs, tombe sous l'effort de la hache ; qu'il périsse dans les flammes, et que les Grecs qui s'y sont cachés y trouvent un bûcher digne prix de leur perfidie ! Lorsque vous vous serez ainsi vengés, les festins, les danses, tous les plaisirs vous seront permis, après avoir fait des libations aux dieux qui nous auront rendu la liberté, l'objet de vos vœux les plus doux. »

Elle parla ainsi, sans qu'on ajoutât foi à ses discours. Apollon, qui lui avait accordé le don de prévoir l'avenir, avait fait en sorte que personne ne croyait à ses oracles. Priam, qui l'entendit, ne lui répondit que par les reproches les plus amers : « Quelle audace, quelle impudence est la tienne, lui dit-il, et quel mauvais génie te porte encore aujourd'hui à nous annoncer des malheurs ? c'est en vain que tu nous révèles tes oracles. La fureur qui s'est emparée de ton esprit ne s'est donc point calmée, et ta langue ne se contiendra jamais ? Tu t'affliges de notre bonheur, et tu

nous prédis notre ruine, au moment même où Jupiter fait briller à nos yeux l'espoir de la liberté, lorsqu'il vient de dissiper les vaisseaux ennemis! On ne voit plus les lances agitées dans la main des guerriers, les arcs restent détendus; on n'entend plus le cliquetis des épées ni le sifflement des flèches; des exercices plus doux, la danse et le chant, sont le signal de notre victoire. Les mères n'ont point à pleurer leurs enfants, les épouses qui armèrent elles-mêmes leurs jeunes époux avant le combat ne se reprochent point d'avoir hâté leur départ, puisque leur retour les comble de joie; enfin Pallas, notre déesse tutélaire, reçoit l'offrande que nous lui faisons du cheval attiré dans son temple; et tu ne rougis pas de venir débiter à la porte de mon palais d'indignes mensonges! Quel fruit pouvons-nous retirer de tes prophéties? elles sont vaines, et les murs sacrés d'Ilion en sont profanés. Abandonne-toi, si tu le veux, au désespoir, mais laisse-nous les danses, les festins et les chansons. Nous n'avons plus de sujets d'alarmes, et nous nous passerons bien de tes folles prédictions. » En achevant ces mots, il ordonna qu'on ramenât sa fille dans l'intérieur du palais : la princesse obéit avec peine aux ordres de son père. Cependant, étant rentrée dans son appartement, et s'étant jetée sur son lit, elle fondit en larmes en pensant à sa triste destinée. Elle se représentait déja la flamme faisant des progrès rapides autour des murailles de sa patrie.

Dans le même temps, les Troyens, rassemblés dans le temple de Minerve, protectrice de leur ville, étaient occupés à placer sur de riches piédestaux le cheval qu'ils venaient de lui offrir. Le feu consumait les victimes consacrées à la déesse, et ses autels étaient tout fumants de la graisse des sacrifices. Les dieux rejetaient ces hécatombes. On ne voyait partout que festins, on s'abandonnait à une joie effrénée, dont l'excès devenait encore pire par la stupidité que l'ivresse répandait sur tous les esprits. On ne pensait plus à rien, personne n'était à son poste, et l'on ne cherchait qu'un prétexte pour y manquer. Entre ceux à qui l'on avait con-

fié la garde des portes, il y en avait bien peu qui songeassent à y veiller. Déja le jour venant de s'éteindre, la nuit avait couvert Ilion de son voile funeste, lorsque la déesse des amours, toujours habile à imaginer des ruses, ayant pris un ajustement favorable à ses charmes, se rendit auprès d'Hélène; elle l'appela, et lui parla ainsi : « Chère princesse, lui dit-elle avec douceur, le vaillant Ménélas ton époux, porté dans les flancs du cheval de bois, vient te retirer des mains de tes ravisseurs. Les autres princes grecs, jaloux de l'honneur de partager les périls d'une entreprise dont tu es l'objet, sont renfermés avec lui dans cette fatale machine. Ne t'inquiète point sur la destinée du vieux Priam; que le reste des Troyens et Déiphobe lui-même cessent d'occuper ta pensée. Je vais te rendre à Ménélas. » Hélène, séduite par le ton insinuant de Vénus, abandonna sa couche embaumée : Déiphobe, guidé par son amour, suivit les traces de sa nouvelle épouse, dont la beauté charmait les regards des femmes troyennes qui se trouvaient sur son passage. Elle se rendit au temple de Minerve; le superbe cheval qui venait d'être introduit sous ces voûtes sacrées l'étonna par l'énormité de sa taille. Elle en fit trois fois le tour. L'esprit occupé des jeunes beautés de la Grèce, elle les nomma toutes à voix basse. Leurs époux, placés dans le ventre du cheval, s'affligeaient au tendre souvenir que leur rappelaient des noms si chéris. Ménélas s'attendrit au son de la voix de la fille de Tyndare, qui vint frapper ses oreilles; Diomède versa des pleurs en entendant nommer Égialée, sa tendre épouse; le nom de Pénélope produisit la même émotion dans l'ame de son cher Ulysse. Anticlus seul ne put contenir ses transports : dès qu'il entendit prononcer le nom de Laodamie, il ouvrit la bouche pour répondre à la voix qui lui rappelait l'objet de son amour; mais Ulysse arrêta son indiscrétion; il se jeta sur lui, et, lui pressant la gorge avec ses deux mains, il l'empêcha de proférer un seul mot. Il lui serra les lèvres si fortement, qu'il ne lui fut pas possible de les ouvrir. Ce malheureux voulut se lever, pour échapper à la

violence de son adversaire, et pour se soustraire à la rigueur d'un silence qui le tuait; en se débattant ainsi, il rendit le dernier souffle. Les Grecs, témoins de son malheur, le pleurèrent, sans se laisser aller à l'excès de la douleur, de crainte qu'on ne les entendît. Ils le précipitèrent dans une cavité formée par une des cuisses du cheval, et jetèrent un manteau sur son cadavre glacé. La perfide Hélène aurait attiré bien d'autres Grecs, si Pallas, avec cet air qui répand la terreur, ne l'eût écartée par ses menaces. La seule vue de la déesse lui fit abandonner l'enceinte du temple. Comme elle se disposait à en sortir, Minerve lui parla ainsi : « Malheureuse, lui dit-elle d'un ton qui la fit trembler, jusqu'où doivent t'emporter tes folles ardeurs? Quand cesseras-tu de soupirer après de nouveaux amants? Les feux impudiques que Vénus allume en ton sein ne s'éteindront-ils donc jamais? N'es-tu point touchée de la constance de ton premier époux, et l'éloignement de ta fille Hermione ne te cause-t-il aucun regret? Tiendras-tu toujours le parti des Troyens? Fuis loin de ces lieux, retourne au palais de Priam, et du haut de ses tours montre aux Grecs le chemin que leurs vaisseaux doivent tenir pour leur retour, en faisant briller à leurs yeux des flambeaux allumés. » C'est ainsi que Pallas prévenait les suites de l'attendrissement qu'aurait pu exciter chez les héros grecs la séduisante voix d'Hélène.

Tandis que cette princesse s'acheminait vers le palais, les Troyens, accablés de lassitude, avaient cessé de danser pour se livrer au sommeil. Ils ne faisaient plus résonner leurs instruments de musique. Ceux-ci, fatigués des excès de la table, s'étaient endormis la tête penchée sur leurs verres, pendant que ceux-là, cherchant à saisir leurs coupes remplies de vin, les laissaient échapper de leurs mains débiles. Le repos, compagnon de la nuit, versait sa douce influence sur les mortels; les chiens même, suspendant leurs aboiements, semblaient craindre de troubler ce silence. Le calme qui régnait dans la cité allait devenir le signal du carnage. Déja le maître des dieux, qui dispense la victoire à son gré,

avait fait pencher sa balance en faveur des ennemis des Troyens ; la perte de ces derniers était assurée. Apollon ne pouvait plus frapper les Grecs de ses traits. Affligé de la ruine prochaine des murs sacrés d'Ilion, il sortit de leur enceinte, et se retira dans un superbe temple que les Lyciens lui avaient bâti.

Cependant Sinon, ayant allumé des feux auprès du tombeau d'Achille, donnait aux Grecs le signal convenu. Hélène à son tour, voulant les favoriser, leur montrait du haut de son palais une torche ardente. Telle Hécate, brillant d'un éclat nonpareil, dore la voûte céleste qui s'éclaire à son aspect, quand, ayant passé les premiers jours du mois pendant lesquels cet astre cornu ne répand sur l'univers qu'une lueur ténébreuse, son disque s'arrondit enfin, et devient plus lumineux en attirant à soi un plus grand nombre de rayons du soleil ; telle l'épouse de Ménélas étincelait, dans l'obscurité de la nuit, de l'éclat que lui prêtait la flamme qu'elle avait allumée en faveur des Grecs. Ceux-ci, apercevant de loin les flambeaux que leur tendait une si belle main, s'empressèrent d'aborder aux rivages phrygiens qu'ils avaient feint de vouloir quitter. Les rameurs faisaient diligence, pressés du desir de terminer une guerre malheureuse ; il leur tardait de quitter la rame pour s'élancer dans la mêlée ; impatients d'arriver, ils s'animaient l'un l'autre. Les vents, secondant leur ardeur et soufflant avec violence sur leurs vaisseaux, les eurent bientôt portés devant Troie, où ils abordèrent heureusement sous les auspices de Neptune. A l'instant les matelots, devenus soldats, se mirent en marche, laissant derrière eux leurs cavaliers, de crainte que les chevaux des Troyens, hennissant à l'approche de leurs cavales, n'éveillassent leurs maîtres.

Déja les guerriers enfermés dans le ventre du cheval s'élançaient hors de ses flancs. Telles des abeilles sortant du creux d'un chêne, où elles ont bâti artistement leur ruche, se répandent dans la prairie ; elles s'y repaissent du suc des fleurs et se jettent ensuite sur les passants, qu'elles percent de

leur aiguillon : tels les Grecs, sortant d'embuscade et sautant à terre, fondaient impétueusement sur les Troyens. Le sommeil dans lequel ils les trouvèrent plongés devint le sommeil de la mort. Elle n'eut pour eux d'autres horreurs que les songes funestes qui vinrent s'offrir à leur esprit. Le carnage fut tel, qu'on vit la terre inondée de sang; l'air retentissait à chaque instant des cris des vaincus fuyant au-devant de leurs meurtriers : la cité était ébranlée par la chute des morts qui tombaient sans mouvement. Les vainqueurs, semblables à des lions furieux, portaient le tumulte dans tous les quartiers, et jonchaient les rues des cadavres de leurs ennemis. Les femmes troyennes, entendant tout ce fracas du haut de leurs toits et soupirant sur la perte de leur liberté, présentaient la tête à leur époux en leur demandant le coup mortel; les mères désolées répandaient des larmes sur leurs enfants, comme on voit la tendre hirondelle, lorsqu'elle a perdu les fruits de ses amours, se désespérer en voltigeant autour de son nid. Plus d'une jeune fille versa des pleurs sur le corps de son amant palpitant encore, et courut d'elle-même à la mort pour terminer sa peine; elle aima mieux périr que de se voir condamnée à passer le reste de ses jours dans les fers d'un insolent vainqueur; elle craignit peu de l'irriter par des refus, et, demeurant toujours fidèle à ses premiers vœux, elle voulut être unie à son amant, même après le trépas. Les femmes enceintes, surprises avant le terme par les douleurs de l'enfantement, expirèrent avec leur fruit dans des souffrances horribles. Bellone, cette déesse qui se plaît tant à s'abreuver de sang, passa toute cette nuit dans l'ivresse et la joie : on la vit traverser la ville en dansant, semblable à la tempête qui soulève jusqu'aux nues les flots de la mer bruyante. La Discorde, dont la tête atteint jusqu'aux cieux, travaillait de concert avec elle à exciter l'ardeur des Grecs. Le terrible Mars se joignit aussi, quoique un peu tard, à ces divinités : il venait secourir les enfants de Danaüs, et il avait fixé en leur faveur la victoire inconstante. Cependant la déesse aux yeux bleus,

secouant l'égide du maître des dieux, fit retentir la citadelle d'Ilion de ses cris horribles; Junon accourant à ce bruit, l'air en frémit; la terre, ébranlée par le trident de Neptune, répondit à ce fracas; le souverain des enfers fut troublé d'effroi; il se précipita à l'entrée de ses royaumes sombres : ce dieu craignait que Jupiter irrité n'eût enfin détruit l'espèce humaine, et que Mercure n'amenât dans son empire tant d'ames dégagées de leur enveloppe. Une confusion épouvantable régnait dans toute la ville. Les meurtriers s'abandonnaient à leur rage, sans considérer quelles étaient leurs victimes. Des soldats arrêtés auprès de la porte Scée massacraient tous ceux qu'ils voyaient fuir vers eux; quelques-uns, surpris au saut du lit, se sentirent percés par une main inconnue, dans le temps qu'ils cherchaient eux-mêmes leurs armes pour aller au combat; d'autres, à la faveur des ténèbres, s'étant réfugiés ailleurs que chez eux, y donnaient leurs ordres comme s'ils eussent été les amis du maître de la maison. Insensés! ils ne voyaient pas que cet asile devait leur être funeste, et qu'ils imploreraient en vain les droits de l'hospitalité. Plusieurs, perchés sur leurs toits, furent atteints de flèches au moment qu'ils s'y attendaient le moins; il y en eut qui, s'étant surchargés de vin, se réveillèrent en sursaut, et, voulant accourir au bruit qu'ils entendaient, ils se précipitèrent du haut du toit, sans songer qu'un escalier pouvait les conduire dans la rue : tant ils étaient aveuglés par leur ivresse! leurs vertèbres, fracassées dans cette chute, ouvraient une issue au vin dont ils s'étaient gorgés. On en voyait d'attroupés pour combattre, qui périssaient ensemble sous les coups de l'ennemi : la fuite ne pouvait les dérober au trépas; on les poursuivait avec un tel acharnement, qu'ils n'hésitaient pas à sauter du haut des tours en bas; ils descendaient ainsi dans le Tartare, et le funeste saut qui les y conduisait était le dernier de leur vie. Quelques-uns, plus heureux, échappèrent en prenant des routes secrètes à la tempête qui soufflait avec tant de rage sur Ilion : ils fuyaient dans les vallons de manière qu'on les eût pris pour des vo-

leurs qui se sauvent furtivement. Enfin, un grand nombre de Troyens étaient immobiles au milieu des ténèbres et du carnage; on eût dit qu'ils étaient déja sans vie, et qu'ils n'avaient pas même la ressource de fuir; on les voyait tomber sans défense les uns sur les autres. La cité, destituée de ses habitants et peuplée uniquement de morts, ne pouvait plus contenir les flots de sang : on n'épargnait personne; les vainqueurs pressaient les vaincus avec furie; leur rage insolente étouffait en eux la crainte de la vengeance céleste; le sang dont ils souillaient les autels allumait la colère des dieux, bien loin de les apaiser. On immolait sans pitié les vieillards les plus vénérables : ils avaient beau demander grace à genoux, ni leur posture suppliante, ni leurs têtes blanchies par les années, rien ne pouvait les défendre de la barbarie des meurtriers. Malgré les droits de leur âge, les enfants étaient arrachés du sein de leurs mères, dont les jours s'éteignaient bientôt lorsqu'elles se voyaient enlever ce qu'elles avaient de plus cher au monde : on faisait expier à ces innocentes créatures les crimes de leurs pères. C'était en vain que les nourrices présentaient leurs mamelles à leurs nourrissons, qui étaient hors d'état d'en sucer le lait; elles en répandaient les flots sur leurs corps glacés d'un froid mortel, et elles en faisaient des libations à leurs mânes. Les oiseaux et les chiens s'attroupaient autour des cadavres dont la ville était couverte, et ces animaux, que la nature a placés dans un élément différent, se repaissaient de la même chair; ils se désaltéraient dans le même sang, en se livrant à leur férocité naturelle. Les cris des oiseaux acharnés à leur proie semaient la terreur dans l'air, tandis que les chiens hurlaient impitoyablement en dévorant leurs maîtres. Ingrats! ils ne respectaient pas même les corps de ceux qui, pendant leur vie, s'étaient occupés à pourvoir à leurs besoins.

Au milieu de ces scènes d'horreur, Ulysse et le blond Ménélas s'acheminaient vers le palais de Déiphobe, où ce fils de Priam brûlait d'amour pour Hélène. Tels on voit dans une

nuit d'hiver les loups affamés profiter de l'absence du berger pour fondre sur les brebis : après les avoir tuées ils les emportent, et frustrent ainsi les pasteurs du prix de leurs soins. En arrivant, ces deux héros ont à faire tête à un nombre prodigieux d'ennemis. Le combat recommence, les uns s'approchent pour se mesurer avec les princes grecs, les autres montent sur le toit, et de là ils les accablent de grosses pierres et de flèches. Ces braves aventuriers dérobent leurs têtes superbes à tant de traits : défendus par leurs casques et retranchés derrière leurs boucliers, ils parcourent la vaste enceinte du palais. Ulysse renverse des portes qui, par leur solidité, auraient arrêté tout autre que lui : il abat la multitude de ses adversaires. Atride, de son côté, poursuit Déiphobe ; il l'atteint dans l'instant qu'il cherchait à lui couper le chemin, il le frappe au milieu du corps, et lui fait une ouverture par où le foie et les intestins s'échappent ; ce prince infortuné tombe, et ne perd sa valeur qu'en perdant la vie. Hélène, effrayée du danger de Déiphobe dont elle était la conquête, l'avait suivi dans les appartements : dans la crise où elle se voyait, tantôt elle éprouvait un sentiment de joie en pensant que la guerre allait être terminée, tantôt rougissant, quoique un peu tard, de sa conduite passée, et se rappelant le souvenir de sa chère patrie, elle rougissait intérieurement et sans articuler ses plaintes, comme si tout ce qu'elle sentait eût été l'illusion d'un songe. Néoptolème, cherchant à venger son père, s'était introduit dans le palais du vieux Priam : il l'aperçut au pied des autels de Jupiter, et du coup qui l'étendit sans vie il termina ses malheurs : ni les instances de ce roi infortuné, ni la conformité de son âge avec celui de Pélée, aïeul de Néoptolème, ne purent protéger un vieillard dont Achille, malgré la pétulance de son caractère, avait épargné les jours. Mais les dieux ne laissèrent pas ce crime impuni : le meurtrier périt à son tour de la même manière. Le dieu dont les oracles ne trompent jamais le vit tomber au pied de ses autels, sous le fer d'Oreste, qui le poursuivit dans le temple de Delphes, croyant

qu'il y était venu pour le piller. Quelle fut la douleur d'Andromaque en cette journée ! que de larmes ne répandit-elle point en voyant le jeune Astyanax, précipité du haut des tours d'Ilion par le perfide Ulysse, terminer sitôt sa carrière !

L'impétueux Ajax acheva le déshonneur de Cassandre. Cette princesse implora vainement le secours de Pallas, déesse protectrice de la virginité. Minerve, courroucée d'une telle violence, retira de ce moment sa faveur de dessus les Grecs ; et, pour punir le crime d'un seul, elle voua à toute la nation son inimitié. Énée et son père Anchise échappèrent à leurs ennemis par un bienfait de Vénus, qui les cacha dans un nuage : elle eut pitié d'un vieillard qu'elle avait aimé jadis, et elle voulut conserver son fils, destiné par un décret des dieux à fonder un établissement en Ausonie, loin des rivages troyens; Jupiter avait confirmé cet arrêt, voulant que les fils de Cythérée et leur postérité s'illustrassent à jamais par l'étendue de leur puissance. Atride sauva du carnage les enfants d'Anténor, en mémoire de l'hospitalité que ce bon vieillard et Théano, son épouse, avaient ci-devant exercée envers lui. Pour toi, malheureuse Laodice, avant que tu pusses t'éloigner des bords qui t'avaient vue naître, la terre te reçut dans son sein ; tu ne survécus point à la perte d'Ilion : ni le vaillant Acamas, ni aucun autre Grec, ne purent t'emmener dans leurs murs.

Sans doute il me serait aisé de chanter toutes les funestes circonstances de cette guerre, puisque ce sont les Muses qui m'inspirent : quoique près d'avoir atteint le but, je pourrais soutenir encore longtemps ma voix.

Déja l'Aurore, sortant du sein de l'Océan, paraissait à l'orient, conduite dans son char par ses superbes coursiers. Ses rayons blanchissant le ciel dissipaient peu à peu les ténèbres, et chassaient devant eux une nuit féconde en désastres. Les vainqueurs, enorgueillis de leur victoire, cherchaient partout, dans l'espoir de rencontrer quelque Troyen échappé au carnage. Le reste était dans les lacs de la mort ; tels on

voit des poissons enveloppés de filets qu'on a jetés sur le rivage. Cependant les Grecs, ne trouvant plus aucune résistance, pillaient dans les maisons les meubles les plus précieux, et tout ce qui pouvait satisfaire leur cupidité : ils ne respectaient pas même les temples, dont ils enlevaient les offrandes ; ils emmenaient sur leurs vaisseaux les captives avec leurs enfants. Enfin ils livrèrent aux flammes les murailles de Troie, et l'ouvrage de Neptune devint ainsi la proie de l'élément destructeur. La cité réduite en cendres servit elle-même de tombeau à ses anciens habitants. Le Xanthe, témoin des funestes progrès de la flamme, mêla des larmes à ses ondes. Les Grecs, voulant apaiser les mânes d'Achille, arrosèrent son tombeau du sang de Polyxène. Ils se partagèrent les captives et les trésors qu'avait produits le butin ; ils en chargèrent leurs vaisseaux, et, traversant les flots, ils s'éloignèrent des bords phrygiens, après y avoir heureusement terminé leur entreprise.

FIN DE LA PRISE DE TROIE.

VIE D'APOLLONIUS.

Apollonius naquit à Alexandrie[1], sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, environ 276 ans avant l'ère vulgaire[2]. Son père, qui était de la tribu Ptolémaïde, se nommait Illée ou Sillée, et sa mère Rhodé. Il étudia l'art des vers sous Callimaque, poëte célèbre chéri de Ptolémée-Philadelphe, auquel il prodiguait souvent la flatterie, et dont nous avons encore des hymnes écrits avec autant d'esprit que d'élégance. Les leçons d'un tel maître firent bientôt éclore les talents du jeune Apollonius et prendre l'essor à son génie. Il n'avait pas encore atteint l'âge viril lorsqu'il fit paraître la première édition de son poëme sur l'*Expédition des Argonautes*. La publication de cet ouvrage fit naître entre lui et son maître une rivalité qui dégénéra bientôt chez Callimaque en une haine violente. D'abord il se contenta de critiquer l'ouvrage d'Apollonius, et l'accusa de vouloir rabaisser les siens[3]; mais bientôt, ne pouvant plus contenir son ressentiment, il composa contre lui une satire dans laquelle, le désignant sous le nom d'*Ibis*, oiseau fort commun en Égypte et qui se nourrit de serpents et de scorpions, il entasse

[1] Strabon, liv. XIV, pag. 655. (Suidas.) Les auteurs des deux notices sur la vie d'Apollonius qui se trouvent à la tête des éditions de son poëme.

[2] C'est l'époque de la naissance d'Ératosthène, contemporain d'Apollonius, et, comme lui, disciple de Callimaque. (Suidas.)

[3] Voici le passage de Callimaque, dans lequel on croit communément qu'il a voulu désigner Apollonius : c'est la fin de l'hymne à Apollon.

« L'Envie s'est approchée de l'oreille d'Apollon, et lui a dit : « Que vaut un poëte, si ses vers n'égalent pas le nombre des flots de la mer? » Mais Apollon, d'un pied dédaigneux, a repoussé l'Envie et lui a répondu : « Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense, mais son lit est souillé de limon et de fange. » Non, toutes les eaux indifféremment ne plaisent pas à Cérès; et le faible ruisseau, qui, sortant d'une source sacrée, roule une onde argentée toujours pure, servira seul aux bains de la déesse.

« Gloire à Phébus, et que l'Envie reste au fond du Tartare! »

sur lui les imprécations les plus ridicules. Cette pièce, dont on doit peu regretter la perte, était écrite d'un style très obscur, puisqu'un auteur la cite avec la *Cassandre* de Lycophron et d'autres ouvrages du même genre, qu'il regarde comme de vastes champs de bataille ouverts à tous les commentateurs qui veulent les expliquer [1]. On peut se faire une idée du mauvais goût dans lequel elle était écrite, par celle qu'Ovide a composée sous le même titre contre un de ses ennemis. Ovide avait trop de jugement et de délicatesse pour ne pas sentir les défauts de ce genre énigmatique; il les expose fort bien au commencement de son *Ibis*, et s'excuse seulement sur l'exemple du poëte grec [2].

Nous ignorons si Callimaque borna son ressentiment à écrire, et s'il ne fit pas usage de la faveur dont il jouissait auprès de Philadelphe pour perdre Apollonius [3] : ce qui est constant, c'est que celui-ci fut obligé de quitter Alexandrie, peu après la publication de son poëme. Cet exil lui fut d'autant plus sensible, qu'il avait pour le lieu de sa naissance un amour qu'on peut aisément reconnaître dans une comparaison de son poëme, dans laquelle il représente un homme éloigné de sa patrie, tournant avec ardeur ses pensées vers elle. La vivacité et l'énergie du tableau ne peuvent être que l'effet du sentiment, et l'on sent que tous les traits partent du cœur [4].

L'île de Rhodes était depuis longtemps le séjour des beaux-arts et la retraite des illustres malheureux. Apollonius, à l'exemple d'Es-

[1] Suidas au mot *Callimaque*. Clem. Alex., *Strom.*, liv. v.

[2] « Je te dévoue aujourd'hui, toi et les tiens, par des imprécations semblables à celles par lesquelles le fils de Battus (Callimaque) dévoua son ennemi Ibis : comme lui j'envelopperai mes vers d'histoires obscures, quoique ce genre soit fort éloigné du mien; et, pour imiter ses ambages, j'oublierai un moment mon goût et ma manière. Reçois donc le nom d'Ibis, puisque je ne veux pas encore te faire connaître autrement, et que toute ta vie soit ténébreuse comme mes vers. » (Ovide.)

[3] Le passage de Callimaque que j'ai rapporté dans une note précédente, le ton triomphant qui y règne, me font croire que Callimaque eut quelque part à l'exil d'Apollonius : « Apollon, dit-il, a repoussé du pied l'Envie. » Qui ne voit que, sous le nom d'Apollon, ce poëte courtisan désigne Philadelphe, et qu'il y a ici une allusion à l'exil d'Apollonius? Dans un autre endroit (*Epig.* 22), il se vante d'avoir chanté mieux que son rival.

[4] Voyez cette comparaison au second chant.

chine, y éleva une école de littérature, et s'y vit bientôt entouré d'une foule de disciples. Le poëme qu'il avait publié à Alexandrie avait été, comme on peut l'imaginer, fort mal reçu de Callimaque et de ses partisans. Profitant sagement des critiques qu'on en avait faites, il s'appliqua soigneusement à corriger les défauts dans lesquels sa jeunesse peut-être l'avait entraîné, et y ajouta de nouvelles beautés.

Cette seconde édition du poëme des *Argonautes* eut le plus grand succès, non seulement à Rhodes, mais même à Alexandrie. Les Rhodiens adoptèrent Apollonius pour un de leurs concitoyens, et lui décernèrent plusieurs honneurs. Ce fut alors que la reconnaissance lui fit prendre le surnom de Rhodien, par lequel on le distingue ordinairement des auteurs qui ont porté le même nom [1].

Après avoir passé une grande partie de sa vie à Rhodes, et peut-être seulement après la mort de Callimaque, Apollonius fut invité de revenir à Alexandrie jouir parmi ses concitoyens de sa réputation et des honneurs qu'on lui destinait. Il se rendit à de si douces instances, il revit sa chère patrie, et goûta le plaisir d'être couronné par les mains de ceux qui l'avaient flétri. Une place distinguée, l'intendance de la bibliothèque d'Alexandrie, se trouvant vacante par la mort d'Ératosthène [2], Apollonius fut choisi pour lui succéder. Son âge déja avancé ne lui permit pas vraisemblablement d'occuper longtemps un si beau poste; il mourut, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, vers la quatorzième année du règne de Ptolémée-Épiphane [3], et fut mis dans le tombeau où reposaient les cendres de Callimaque. C'était tout à la fois lui faire partager jusqu'aux derniers honneurs accordés à son maître, et vouloir effacer le souvenir de leurs querelles.

Après avoir fait connaître Apollonius autant qu'il m'a été pos-

[1] Le savant Meursius a composé un catalogue des auteurs qui ont porté le nom d'Apollonius, dans lequel il fait de notre poëte deux personnages différents, l'un d'Alexandrie, l'autre de Rhodes. Cette erreur a été corrigée par Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, liv. I, ch. 16. On peut ajouter aux témoignages qu'il produit celui de Strabon, qui dit formellement qu'Apollonius, auteur du poëme des Argonautes, était d'Alexandrie, et portait le surnom de Rhodien. (Strabon, lib. I, p. 655.)

[2] Arrivée cent quatre-vingt-seize ans avant l'ère vulgaire. (Suidas, Voss., *de Hist. græc.*, lib. I, cap. 17.)

[3] Cent quatre-vingt-six ans avant l'ère vulgaire. (Voyez les *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres, t. IX, pag. 404.)

sible, je dois parler de son poëme et du jugement qu'en ont porté les anciens.

Quintilien, en parcourant les auteurs les plus distingués et qu'il importe le plus, suivant lui, de connaître, cite d'abord Homère, Hésiode, Antimaque, Panyasis et Apollonius, dont l'ouvrage lui paraît surtout recommandable par une manière toujours égale et soutenue dans le genre tempéré. Le jugement de Longin, conforme au fond à celui de Quintilien, a quelque chose de plus flatteur. Ce célèbre critique, voulant faire voir que le sublime qui a quelques défauts doit l'emporter sur le genre tempéré dans sa perfection, s'exprime ainsi : « En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le poëme des *Argonautes*, ne tombe jamais ; et dans Théocrite, ôtez quelques endroits où il sort un peu du caractère de l'églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être *Apollonius* ou *Théocrite*, qu'*Homère*[1] ? »

Quoique Longin mette dans ce passage Apollonius peut-être beaucoup au-dessous d'Homère, on voit qu'il ne connaissait pas de modèle plus parfait dans son genre. A ces témoignages je dois en ajouter un bien précieux, c'est celui du prince des poëtes latins. On n'imite que ce qui plaît davantage. Virgile, en imitant Apollonius en tant d'endroits et de tant de manières différentes, a montré le cas qu'il en faisait, et un auteur anglais a raison d'appeler notre poëte l'auteur favori de Virgile. Macrobe et Servius[2] ont remarqué depuis longtemps que le quatrième livre de l'*Énéide* était presque tout entier tiré du poëme des *Argonautes*. J.-C. Scaliger[3], tout en traitant d'impudents ceux qui osent avancer cette assertion, ne laisse pas de convenir que Virgile a imité Apollonius dans beaucoup d'endroits qu'il rapporte ; et quoiqu'il prononce hardiment que le poëte latin est partout bien supérieur, il lui échappe cependant quelquefois des éloges qui ne sont sûrement pas suspects. J'ai rapporté quelques unes de ces imitations, et j'aurais pu en rapporter un bien plus grand nombre. Je me suis borné à celles qui pouvaient être plus facilement senties, même dans une traduction. Quant à celles qui consistent plus dans les choses que dans

[1] Longin, *Traité du Sub.*, ch. 27, traduction de Despréaux.

[2] Macr., *Saturn.*, lib. v, cap. 17. Servius, *ad Æn.*, lib. iv, v. 1. Vos., *de Imit.*, cap. i.

[3] Jules-César Scaliger, *Poet.*, lib. v, cap. 6.

les mots, et qui appartiennent à la structure du poëme, aux épisodes, aux caractères des personnages, je laisse en ce moment à ceux qui connaissent le poëte latin le plaisir de les remarquer eux-mêmes.

Une autre preuve de l'estime qu'avaient pour Apollonius les auteurs du siècle d'Auguste, c'est la traduction qu'en fit P. Terentius Varron, surnommé Atacinus, du nom d'une ville ou d'une rivière de la Gaule Narbonnaise, aujourd'hui la rivière d'Aude. Ce poëte célèbre, ami de Properce, d'Horace et d'Ovide, étant parvenu à l'âge de trente-cinq ans, s'appliqua avec ardeur à l'étude de la langue grecque, et publia sa traduction d'Apollonius, celui de ses ouvrages le plus souvent cité par les anciens et qui paraît avoir le plus contribué à sa réputation. Il nous en reste seulement quelques vers que j'ai rapportés. On peut regarder encore, sinon comme une traduction, au moins comme une imitation suivie d'Apollonius, le poëme de Valérius Flaccus, dont il ne nous reste que huit livres.

Si quelques critiques français du dernier siècle n'ont pas jugé Apollonius aussi favorablement que les anciens, je crois pouvoir l'attribuer aux difficultés que renferme cet auteur, et aux fautes dont son texte était rempli avant l'édition qu'en a donnée Brunck. Ces fautes étaient en si grand nombre, que, de l'aveu du célèbre David Ruhnkenius [1], qui en a fait disparaître beaucoup, plusieurs habiles critiques auraient bien de la peine à corriger celles qui restent encore.

C'est ici le lieu de parler des éditions d'Apollonius, qui sont au nombre de dix, en comptant les deux données à Oxford par J. Shaw. Je ne m'étendrai pas sur les anciennes, toutes, comme je viens de le remarquer, remplies de fautes, et dont on peut voir ailleurs le catalogue. Henri Estienne est le premier qui ait bien mérité de notre auteur par d'heureuses corrections et des notes courtes, mais bien faites. On ne peut pas en dire autant de celles de Jérémie Hœlzlin, qui, plus de quatre-vingts ans après, a donné d'Apollonius une traduction inintelligible, et que David Ruhnkenius qualifie avec raison de : *tetricus iste et ineptus Apollonii commentator*. Pour se faire une idée du fatras que renferment ses notes, il suffit de lire la première, dans laquelle il cite successivement les Actes des Apôtres, la comédie des *Grenouilles* d'Aristophane, le premier

[1] *Epist. crit. II*, p. 172, *editio secunda.*

livre des Rois, l'*Énéide* de Virgile, Oppien, et plusieurs mots hébreux.

Le savant Tib. Hemsterhuys paraît être le premier qui se soit appliqué dans ce siècle à bien entendre notre auteur, et qui en ait remarqué tous les endroits corrompus. D. Ruhnkenius, son disciple, profita des leçons de son maître [1]. Doué d'une critique fine et délicate, il a corrigé plusieurs passages et en a éclairci un plus grand nombre. Mais personne n'a rendu à Apollonius un service plus signalé que Brunck. Cet illustre savant, auquel la république des lettres est redevable de plusieurs éditions qui joignent au mérite de l'exécution celui de présenter de nouvelles leçons tirées des manuscrits, une ponctuation exacte et des corrections heureuses, a donné d'Apollonius une édition bien préférable à celles que nous avions déja, qui toutes étaient calquées les unes sur les autres et n'offraient rien de neuf. Brunck a collationné lui-même cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale, et s'est encore procuré trois autres collations. A l'aide de ces secours et de ceux que lui fournissaient une mémoire heureuse, une sagacité rare, une oreille délicate et accoutumée au rhythme poétique, il a corrigé une multitude de passages évidemment corrompus, et a donné sur d'autres des conjectures très-ingénieuses. On lui a reproché d'avoir inséré dans le texte plusieurs de ses conjectures. Peut-être la finesse de son goût et son zèle pour la pureté des auteurs l'ont-ils emporté quelquefois trop loin; mais ce n'est pas à moi, qui ai souvent profité de ces mêmes conjectures, à lui faire un reproche d'une hardiesse qui me paraît plus heureuse que blâmable.

Il me reste à dire un mot de ma traduction, et j'ai encore ici un nouvel hommage à rendre au savant Brunck. Ayant appris, il y a plusieurs années, que je travaillais à cet ouvrage, il me fit passer la traduction qu'il avait faite lui-même des trois premiers livres, accompagnée des notes d'un de ses amis. Il appelait tout cela ses *brouilles sur Apollonius*, et me permit d'en faire l'usage que je voudrais. J'avais déja achevé moi-même cette partie du poëme d'Apollonius et je travaillais sur le quatrième livre, plus long et plus difficile que les autres. Je parcourus avec avidité la traduction de Brunck, et je recherchai d'abord les endroits les plus difficiles, surtout ceux dont son édition ne m'avait pas présenté la solution. J'ai adopté dans plusieurs de ces passages le sens que Brunck

[1] David Ruhnkenius, *Epist. crit. II*, p. 189 et 190.

avait suivi, et j'ai laissé subsister le mien dans d'autres. Quant au reste de l'ouvrage, au style de la traduction et à la manière de rendre, je n'ai pu profiter beaucoup du travail de Brunck, qui, à ce qu'il m'a paru, n'était qu'une ébauche. On doit regretter que ce savant ne l'ait pas achevée.

Depuis qu'Apollonius est mieux connu, surtout en Allemagne et en Angleterre, plusieurs auteurs, à l'exemple des Varron et des Valérius Flaccus, en ont donné des traductions, ou plutôt des imitations en vers. Des poëtes anglais distingués en avaient déja fait connaître plusieurs morceaux, lorsqu'il parut à Londres, en 1780, deux traductions du poëme entier. L'une est de Francis Fawke, l'autre d'Edward Barnaby Greene. Il existe aussi une traduction du même auteur en vers allemands, et le prélat Flangini en a publié il y a quelques années une en vers italiens.

Après le siége de Troie, que les poésies d'Homère ont rendu si célèbre, il n'y a pas dans l'histoire des temps héroïques d'événement plus fameux que l'expédition des Argonautes. On pourrait dire même que cet événement aurait été chanté bien avant la colère d'Achille, si le poëme des *Argonautiques*, composé sous le nom d'Orphée, était véritablement du chantre de la Thrace. Mais les plus savants critiques l'attribuent au devin Onomacrite qui florissait sous Pisistrate, environ 560 ans avant l'ère vulgaire [1]. Quoique cet ouvrage n'ait que le nom de poëme, puisqu'il est dépourvu des ornements qui font le charme de la poésie, il ne laisse pas d'être précieux par son antiquité et par les notions géographiques qu'il renferme. Plusieurs siècles auparavant, Homère avait célébré le navire Argo, son passage entre Charybde et Scylla, l'amour de Junon pour Jason, et la protection qu'elle accordait à son entreprise, principal ressort du poëme d'Apollonius. Le séjour des Argonautes dans l'île de Lemnos, les amours de Jason et d'Hypsipyle, fille du divin Thoas, n'ont point été inconnus au chantre d'Achille [2]. Il parle de Pélias, roi de la grande ville d'Iolchos, d'Orchomène, ville des Minyens, surnom donné aux Argonautes [3]. Il a fait entrer dans ses fictions le terrible Éétès et sa sœur Circé, tous deux

[1] Hérodote, 7, 6; Clém. Alex., *Strom.* I; Voss., *de Poet. græc.*
[2] *Odys.*, VII, 468; XII, 70; XIV, 250; XXIII, 745.
[3] *Ibid.*, XI, 255 et 258.

enfants du Soleil et de Persé, fille de l'Océan [1], et il a adapté, selon Strabon, aux voyages d'Ulysse plusieurs circonstances de celui des Argonautes, telles que l'île d'Æa, dont le nom est celui de la capitale de la Colchide, et les rochers Planctæ, ou errants, imaginés sur les rochers Cyanées, qui rendent dangereuse l'entrée du Pont-Euxin [2].

Hésiode, en traçant la généalogie de ses demi-dieux, n'a point oublié de parler du voyage de Jason, du tyran Pélias et de l'enlèvement de Médée [3].

Mais aucun des plus célèbres poëtes de l'antiquité ne s'est étendu davantage sur ce sujet que Pindare dans sa quatrième Pythique, adressée à Arcésilas, roi de Cyrène. Après avoir rappelé dans cette ode l'origine de la ville de Cyrène, fondée par Battus, un des descendants de l'Argonaute Euphémus à la dix-septième génération, il trace, dans la manière et dans le style qui conviennent au genre lyrique, l'histoire des Argonautes. Il s'étend surtout beaucoup sur Jason dont il fait une peinture sublime, sur ses exploits en Colchide, et rapporte les deux circonstances du voyage qui ont trait à l'histoire de Cyrène : le séjour des héros dans l'île de Lemnos, où commença la postérité d'Euphémus, et leur arrivée en Libye.

Outre le devin Onomacrite, dont j'ai parlé, plusieurs poëtes, qui ne nous sont connus que de nom, avaient traité le même sujet avant Apollonius. Le plus célèbre est Épiménide, de la ville de Gnosse, dans l'île de Crète, qui florissait plus de 630 ans avant l'ère vulgaire, et dont le poëme contenait six mille cinq cents vers [4].

La plupart des auteurs qui ont écrit l'histoire ont parlé de l'expédition des Argonautes d'une manière qui ne permet pas de douter de la certitude de cet événement [5]. On voit par Hérodote que

[1] *Odys.*, VII, 37; X, 135.

[2] Strabon, I, p. 21.

[3] Hésiode, *Théog.*, v. 995.

[4] Diog. Laert.; Voss., *de Poet. græc.*; Id., *de Hist. græc.* On cite encore Cléon de Curium dans l'île de Crète, dont Apollonius avait emprunté beaucoup de choses, suivant le témoignage d'Asclépiade de Myrtée (rapporté dans la Scholie, I, 623); Hérodote, et après Apollonius, Denys de Milet ou de Mitylène. (Giraldi, *de Poet. hist.*, *dial.* IV, pag. 245; Fabr. *Bib. græc.*, II, 522.) Mais il ne me paraît pas qu'ils aient écrit en vers, et l'ouvrage du dernier, intitulé *Argonautiques*, en six livres, était certainement en prose. (Suidas.)

[5] Justin, *Hist.*, lib. XLII, cap. 2; Diod., lib. IV; Hérodote, lib. I, cap. 2, 3.

le voyage des Grecs en Colchide et l'enlèvement de Médée étaient des faits connus des Perses mêmes; et ceux d'entre eux qui étaient les plus versés dans l'histoire regardaient l'enlèvement d'Hélène, qui arriva deux générations après, comme une représaille de celui de Médée. Il paraît encore, par le même historien, que ce voyage n'avait eu d'autre objet que le commerce. Du temps de Strabon, il existait encore dans plusieurs contrées de l'Asie des temples très respectés, bâtis en l'honneur de Jason, et une ville qui portait le nom de Phryxus. On voyait encore sur les bords du Phase la ville d'Æa, et le nom d'Éétès y était commun [1]. Les richesses de ce pays, qui produisait tout ce qui est nécessaire pour la marine, et qui renfermait des mines abondantes d'or, d'argent et de fer, avaient, suivant le même auteur, excité Phryxus à faire le voyage de la Colchide, et les Argonautes avaient imité son exemple.

Les Grecs, avant cette expédition, ne connaissaient que les bords de la mer Égée et les îles qu'elle renferme; leur marine encore faible ne leur permettait pas d'entreprendre de longs voyages. Ils n'osèrent pendant longtemps pénétrer dans le Pont-Euxin, qui portait alors le nom d'*Axin* ou *Inhospitalier*, à cause des nations barbares qui en habitaient les côtes [2]. Ce nom fut ensuite changé en celui d'*Euxin* ou *Hospitalier* lorsqu'ils commencèrent à fréquenter ces mers, à peu près comme le promontoire appelé d'abord cap des Tempêtes fut ensuite appelé cap de Bonne-Espérance, peu avant la découverte du passage des Indes, dans le quinzième siècle. La puissance des Grecs s'augmenta bientôt dans ces parages, où ils fondèrent de nouvelles colonies. La ville d'Æa avait été longtemps le centre d'un commerce considérable: outre les richesses que son sol lui fournissait, elle était encore l'entrepôt des marchandises de l'Inde, qui de la mer Caspienne remontaient le fleuve Cyrus, d'où, après un trajet de cinq jours par terre, elles étaient embarquées sur le Gluacus, qui se rendait dans le Phase [3]. Ce dernier fleuve était lui-même navigable jusqu'à Sarrapana, et de là l'on transportait encore les marchandises sur le Cyrus [4]. L'établissement des colonies grecques et les révolutions de la Colchide, qui fut partagée entre plusieurs princes, diminuèrent beaucoup le com-

[1] Strabon, liv. I, p. 45.
Pline, liv. VI, chap. 1.
[3] Casaub., *Comm. in Strab.*, p. 205.
[4] Strab., liv. XI, pag. 498; Pline, liv. VI, chap. 4.

merce de la ville d'Æa, qui passa presque tout entier entre les mains des Grecs [1].

C'est donc la découverte du Pont-Euxin et la grande entreprise qui fut le fondement du commerce que les Grecs y firent ensuite, qui fait le fond du sujet si souvent chanté sous le titre d'*Argonautiques,* ou *Expédition des Argonautes.* Un autre but des poëtes qui ont traité ce sujet, but qui paraît surtout dans le retour des Argonautes, a été de rassembler les traditions qui existaient de leur temps sur l'origine de plusieurs villes et sur les contrées les plus éloignées, et de donner pour ainsi dire un voyage autour du monde alors connu, voyage dans lequel on doit s'attendre à trouver bien des erreurs. Tout cela est entremêlé de fictions qu'on entendra facilement d'après ce que je viens de dire, et sur lesquelles mon dessein n'est pas de m'étendre [2]; car le merveilleux est l'ame de la poésie, et c'est l'anéantir que de l'analyser. Je me hâte de remettre sous les yeux des lecteurs quelques traits de l'histoire des temps héroïques qui ont précédé le voyage des Argonautes et y sont intimement liés.

Athamas, fils d'Éolus, roi d'Orchomène en Béotie, eut de Néphélé, sa première femme, un fils nommé Phryxus et une fille appelée Hellé. Ino, fille de Cadmus, qu'il épousa ensuite, conçut une haine violente contre les enfants de Néphélé et résolut de les faire périr. Dans ce dessein, elle fit corrompre le blé destiné à ensemencer, et causa ainsi une famine qui obligea Athamas d'avoir recours à l'oracle de Delphes. Ceux qu'il envoya consulter Apollon, gagnés par Ino, rapportèrent que, pour faire cesser le fléau qui désolait le pays, il fallait immoler aux dieux les enfants de Né-

[1] On peut juger de l'étendue du commerce de Dioscurias, colonie grecque, peu éloignée de la ville d'Æa, par ce que rapporte Pline, qu'il s'y rendait trois cents nations, dont la langue était différente, et que les Romains y avaient cent trente interprètes pour les affaires de leur commerce. Pline, liv. VI, chap. 5; Strab., *ubi suprà.*

[2] Le savant Meziriac, dans ses commentaires sur la sixième épître d'Ovide, a rassemblé avec une exactitude précieuse tout ce qu'on trouve dans les anciens sur le navire Argo, le bélier à la toison d'or, et plusieurs circonstances de ce voyage. On peut voir aussi les dissertations de Banier dans les *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres, t. VII et XII. J'avertis que cet auteur se trompe souvent lorsqu'il cite Apollonius.

phélé. Phryxus et sa sœur Hellé étaient déja au pied des autels, lorsqu'ils furent tout à coup enlevés par Néphélé leur mère, qui les fit monter sur un bélier à la toison d'or, que Mercure lui avait donné. Le bélier traversant les airs prit la route de la Colchide. Hellé se laissa tomber dans la mer, et donna son nom à l'Hellespont, canal qui conduit de la mer Égée dans la Propontide (aujourd'hui le détroit des Dardanelles).

Éétès, qui régnait alors dans la Colchide, était fils du Soleil et frère de Circé et de Pasiphaé. Il avait de la reine Idie un fils nommé Absyrte, et deux filles, Chalciope et Médée. Phryxus, à son arrivée, immola par ordre de Mercure le bélier à Jupiter, qui avait protégé sa fuite, et donna sa toison à Éétès, qui la suspendit à un chêne, au pied duquel veillait sans cesse un dragon. Éétès reçut Phryxus avec bonté, et lui donna en mariage sa fille Chalciope, dont il eut quatre fils, Argus, Mélas, Phrontis et Cytisore.

Jason, qui fut chargé de faire la conquête dela Toison d'or, était fils d'Éson et d'Alcimède, et naquit à Iolchos, ville de la Magnésie dans la Thessalie, située au fond du golfe Pélasgique (aujourd'hui le golfe de Volo). Le royaume d'Iolchos, qui devait appartenir à son père Éson, fils de Créthée et petit-fils d'Eolus, avait été usurpé par Pélias. On cacha d'abord la naissance de Jason au tyran, et il fut élevé dans un antre du mont Pélion voisin d'Iolchos, par le centaure Chiron et les soins de Philyre, mère du Centaure, et de Chariclo sa femme. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il ne craignit point de se découvrir à Pélias. Celui-ci, appréhendant d'être contraint de lui céder le trône de son aïeul Créthée, chercha un moyen de se débarrasser de Jason. Il feignit d'avoir eu un songe dans lequel, suivant les idées superstitieuses des Grecs, Phryxus lui ordonnait d'apaiser ses mânes errants dans une terre étrangère, et de rapporter en Grèce la toison du bélier qui lui avait sauvé la vie. Pélias ajoutait qu'étant trop vieux pour exécuter lui-même cette entreprise, il avait consulté l'oracle de Delphes, qui avait désigné Jason pour l'accomplir [1].

J.-J.-A. CAUSSIN.

[1] Apollodore, liv. I; Pindare, Pyth. quatrième, *Argonauticón hypothesis,* à la tête des éditions d'Apollonius.

Voyez aussi l'*Examen de la tragédie de la Conquête de la Toison d'or,* par Pierre Corneille. On ne lira pas, je crois, sans intérêt ce morceau, tracé par la main d'un grand poëte, profondément versé dans la connaissance des antiquités grecques et latines.

L'EXPÉDITION

DES ARGONAUTES,

OU

LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR,

POÈME EN QUATRE CHANTS,

TRADUIT PAR J.-J.-A. CAUSSIN.

CHANT PREMIER.

Exposition du sujet. — Dénombrement des Argonautes. — Regrets d'Alcimède, mère de Jason. — Jason est élu chef de l'expédition. — On lance le vaisseau à la mer. — Sacrifice en l'honneur d'Apollon; querelle entre deux des Argonautes ; Orphée chante en s'accompagnant de sa lyre. — Départ du vaisseau ; souhaits du centaure Chiron ; chants d'Orphée. — On aborde à l'île de Lemnos ; description du manteau de Jason. — Départ de Lemnos; adieux d'Hypsipyle et de Jason. — On descend dans l'île de Samothrace et ensuite dans le pays des Dolions, sur les bords de la Propontide. — Combat contre des géants. — Les Argonautes ayant quitté le pays des Dolions, y sont rejetés par les vents contraires. — La nuit empêche de se reconnaître; on se bat. — Mort de Cyzique, roi des Dolions, et de Clité son épouse. — Douleur des Argonautes ; sacrifice à Cybèle. — On aborde en Mysie, près du fleuve Cius. — Hylas est enlevé par une nymphe ; tandis qu'Hercule et Polyphème sont occupés à le chercher, le vaisseau part. — Colère de Télamon ; apparition de Glaucus.

C'est en t'invoquant, divin Apollon, que je commencerai à célébrer la gloire de ces anciens héros qui, par l'ordre du

roi Pélias [1], firent voguer le navire Argo à travers l'embouchure du Pont-Euxin et les rochers Cyanées [2], pour conquérir une toison d'or.

Ton oracle avait prédit à Pélias qu'il périrait par les conseils d'un homme qu'il verrait paraître en public avec un seul brodequin. Peu de temps s'était écoulé depuis ta prédiction, lorsque Jason, traversant à pied l'Anaurus [3], laissa l'un des siens au fond du fleuve. Il se rendait alors à un sacrifice que Pélias offrait à Neptune et aux autres divinités. Junon seule n'y était pas invoquée [4].

A la vue de Jason, Pélias se souvint de l'oracle; et, pour se soustraire au danger qui le menaçait, il commanda au héros d'entreprendre une navigation dangereuse, espérant qu'il périrait au milieu des mers ou des nations étrangères.

Argus, s'il faut en croire les anciens chantres, construisit le vaisseau sous les ordres mêmes de Minerve; pour moi, inspiré par les Muses, je dirai l'origine et le nom des héros qui le montèrent, les mers qu'ils parcoururent, et les exploits par lesquels ils se signalèrent en errant sur divers rivages.

Orphée sera le premier objet de mes chants, Orphée, fruit des amours d'Éagrus [5] et de Calliope, qui lui donna le jour près du mont Pimplée [6]. Les rochers et les fleuves sont sensibles aux accents de sa voix, et les chênes de la Piérie, attirés par les doux sons de sa lyre, le suivent en foule sur le rivage de la Thrace, où ils attestent encore le pouvoir de

[1] Roi d'Iolchos en Thessalie.

[2] Situés à l'entrée du Pont-Euxin.

[3] Rivière de Thessalie qui coulait près d'Iolchos.

[4] Pélias avait autrefois profané le temple de Junon, et affectait depuis ce temps de mépriser cette déesse. Apollodore, liv. I. De là la haine de Junon contre Pélias, l'un des principaux ressorts de ce poëme.

[5] Roi de Thrace.

[6] Montagne de Macédoine située dans la contrée appelée Piérie, près du fleuve Hélicon. Il y avait aussi un village et une fontaine du même nom. Strabon, liv. X. *Tzetzès sur Lycophron*, v. 275.

son art enchanteur [1]. Ce fut par les conseils de Chiron que le fils d'Éson reçut au nombre de ses compagnons le chantre divin qui régnait sur les Bistoniens [2].

Astérion accourut un des premiers pour partager la gloire de cette expédition. Comètès, son père, habitait Pirésies [3], située près du mont Phyllée, à l'endroit où le large Apidan et le divin Énipée mêlent ensemble leurs eaux.

Animé de la même ardeur, Polyphème, fils d'Élatus, abandonna le séjour de Larisse ; Polyphème, qui s'était autrefois signalé dans le combat des Lapithes et des Centaures [4]. Il était alors le plus jeune des Lapithes ; aujourd'hui son corps est appesanti par les années, mais son courage est toujours aussi intrépide.

Iphiclus ne tarda point à quitter Phylacé. Frère d'Alcimède, mère de Jason, les liens du sang l'excitaient à se joindre aux compagnons de son neveu.

Le roi de Phères, le brave Admète, ne voulut point rester à l'ombre du mont Chalcodon, qui couvre cette ville aux nombreux troupeaux.

Deux fils de Mercure, Éritus et Échion, distingués par leurs richesses et savants dans l'art d'employer habilement la ruse, quittèrent bientôt Alopé. Éthalide, autre fils du même dieu, se joignit à eux. Eupolémie, fille de Myrmidon, l'avait mis au monde sur les bords de l'Amphryse. Les deux autres avaient pour mère Antianire, fille de Ménétus.

Coronus, habitant de l'opulente Gyrtone, était fils de Cénée. Tout brave qu'il était, il ne surpassait pas son père, qui avait mis en fuite les Centaures et les poursuivait avec

[1] Ce rivage, appelé Zoné, voisin de l'embouchure de l'Hèbre, était couvert d'arbres que les poëtes feignaient y avoir été attirés par la lyre d'Orphée. Saumaise, *Plin. exer.*, pag. 113. Pomponius Mela, lib. II, cap. 2.

[2] Peuple de la Thrace.

[3] Ville de Thessalie, ainsi que Larisse, Phylacé, Phères, Alopé, Gyrtone, Étimène, Phthie, qui seront nommées ci-après.

[4] Anciens peuples de la Thessalie.

ardeur, lorsque, le voyant seul et éloigné de ses compagnons, ils se rallièrent et vinrent fondre tous ensemble sur lui. Malgré leurs efforts, ils ne purent ni le blesser ni l'abattre; mais, toujours ferme et invulnérable, il s'enfonça tout vivant dans les entrailles de la terre, cédant aux coups des énormes sapins dont ils étaient armés.

Mopsus, habitant des bords du Titarèse, instruit par Apollon lui-même dans la science des augures; Eurydamas, fils de Ctiménus, habitant de la ville de Ctimène, près du lac Xynias; Ménœtius, envoyé d'Oponte [1] par son père Actor, voulurent aussi partager la gloire et les dangers de cette entreprise.

Eurytion, le vigoureux Éribotès, celui-ci fils de Téléon, l'autre d'Irus fils d'Actor, suivirent leur exemple. Avec eux marchait Oïlée, aussi célèbre par sa bravoure qu'habile à poursuivre un ennemi qu'il a mis en fuite.

L'Eubée vit sortir de son sein ses plus illustres habitants. Canthus suivait avec joie les ordres de son père Canéthus, fils d'Abas. Il ignorait, l'infortuné! qu'il ne reverrait jamais Cérinthe sa patrie, et qu'il périrait avec le devin Mopsus sur les confins de la Libye. Faibles humains, il n'est donc pas de malheur si imprévu qui ne puisse nous arriver! Ces deux guerriers sont ensevelis dans la Libye, et la Libye est aussi éloignée de Colchos que l'orient l'est de l'occident. Clytius et Iphitus, qui régnaient dans Échalie, étaient fils du cruel Eurytus; Eurytus, à qui l'arc qu'il avait reçu d'Apollon devint fatal, aussitôt qu'il eut la témérité de disputer d'adresse avec son bienfaiteur.

Télamon et Pélée, tous deux fils d'Éacus, n'arrivèrent cependant pas ensemble. Obligés de sortir d'Égine à cause du meurtre involontaire de leur frère Phocus, ils avaient transporté leur séjour dans des lieux différents. Télamon habitait l'île de Salamine, et Pélée la ville de Phthie.

[1] Capitale des Locriens Opontiens, qui habitaient à l'orient de la Phocide.

Le vaillant Butès, fils du brave Téléon, et le belliqueux Phalère avaient quitté le pays où régna Cécrops. Quoique Phalère fût le seul rejeton d'Alcon, le fruit de sa vieillesse et le soutien de ses jours, son père lui-même lui avait ordonné de partir pour se signaler parmi tant de héros.

Tu ne pus les accompagner, illustre descendant d'Érecthée, généreux Thésée! Un lien fatal te retenait alors dans les cachots souterrains du Ténare, où tu avais suivi ton ami Pirithoüs. Sans doute votre valeur aurait été pour les Argonautes un puissant secours!

Tiphys, fils d'Agnias, habile à prévoir les tempêtes et à diriger un navire, en observant tantôt le soleil et tantôt l'étoile du nord, partit de Sipha [1], ville des Thespiens, pour se joindre aux héros qui souhaitaient de l'avoir pour compagnon. Minerve elle-même lui en avait inspiré le dessein; Minerve, dont les mains divines construisirent avec Argus ce vaisseau fameux, supérieur à tous ceux qui ont fendu jusqu'ici le sein des flots.

Phlias, riche des dons de Bacchus son père, habitait la ville d'Aréthyrie [2], près des sources de l'Asopus.

Talaüs, Aréius, le brave Léodocus, tous habitants d'Argos, étaient fils de Bias et de Péro, que Mélampus obtint pour son frère, après avoir enduré bien des maux dans les étables d'Iphiclus [3].

Hercule, l'invincible Hercule, ne dédaigna pas lui-même de se rendre aux vœux de Jason. Il revenait alors d'Arcadie, d'où il avait rapporté sur ses larges épaules le fameux sanglier d'Érymanthe, qu'il avait exposé tout vivant et chargé de liens aux yeux des habitants de Mycènes. C'était

[1] Ville de la Béotie, sur le golfe de Corinthe, la même que Tipha.

[2] Nom d'une ville et d'une contrée de la Sicyonie, appelées ensuite Phlionte et Phliasie.

[3] Nélée avait promis sa fille Péro à celui qui lui amènerait les bœufs d'Iphiclus. Bias, qui la recherchait, pria son frère Mélampus, habile devin, de le mettre en possession de ces bœufs. Mélampus les obtint, après avoir tenté inutilement de les dérober, et être resté un an chez Iphiclus.

de lui-même et sans l'ordre d'Eurysthée qu'Hercule marchait à cette expédition. Son fidèle Hylas l'accompagnait; Hylas, en qui brillait la fleur de la première jeunesse, qui portait l'arc et les flèches du héros.

Avec eux vint Nauplius, issu d'un héros du même nom, célèbre par son habileté dans l'art de la navigation, fruit des amours de Neptune et de la belle Amymone, fille du divin Danaüs.

Idmon fut le dernier de ceux qui arrivèrent d'Argos. La science des augures lui avait appris qu'il marchait à une mort certaine. Il partit cependant, pour ne point flétrir sa réputation. Quoiqu'il passât pour fils d'Abas et descendant d'Éolus, il avait eu pour père Apollon, qui lui enseigna l'art de prévoir l'avenir en observant le vol des oiseaux et les entrailles des victimes.

Le vigoureux Pollux, Castor habile à dompter les coursiers, tous deux fruits d'un seul et pénible enfantement, furent envoyés de Sparte par leur mère elle-même, fille d'un roi d'Étolie. Digne épouse de Jupiter, Léda ne craignit point de se séparer de ses enfants chéris.

Les fils d'Apharée, Lyncée et le violent Idas, pleins de confiance dans leurs forces extraordinaires, étaient sortis d'Arène [1]. Lyncée, si l'on en croit la renommée, portait ses regards perçants jusque dans les entrailles de la terre.

Périclymène, l'aîné des enfants qui naquirent à Nélée dans la ville de Pylos, marchait avec eux. Neptune lui avait donné une force invincible, et le pouvoir de prendre en combattant toutes sortes de formes.

Deux fils d'Aléus, Amphidamas et Céphée, habitants de la ville de Tégée et de cette partie de l'Arcadie qui échut en partage à Aphidas [2], étaient accompagnés d'Ancée, fils de Lycurgue, leur frère aîné. Obligé de rester lui-même

[1] Ville de Messénie, ainsi que Pylos, nommée ci-après.

[2] Fils d'Arcas, ancien roi d'Arcadie, dont le royaume fut partagé entre ses enfants. Apollodore, liv. III; Pausanias, liv. VIII, chap. 4.

près du vieux Aléus pour avoir soin de ce père chéri, Lycurgue avait envoyé son fils avec eux. En vain, pour le retenir, Aléus avait fait cacher ses armes. Le bras gauche couvert de la peau d'un ours du mont Ménale, il agitait de la main droite une énorme hache à deux tranchants.

Augée, que la renommée disait issu du Soleil, régnait sur les habitants de l'Élide. Fier de ses richesses, il souhaitait avec passion de voir la Colchide et le roi Éétès.

Poussés par le même desir, Astérius et Amphion, fils d'Hypérasius, sortirent de Pellène, bâtie par leur aïeul Pellès sur le rivage de la mer qui borde l'Achaïe.

Euphémus quitta le promontoire de Ténare [1]; Euphémus, issu de Neptune et d'Europe, fille du géant Tityus, qui pouvait courir sur les flots en mouillant seulement la plante de ses pieds.

Deux autres fils du même dieu, Erginus, le fier Ancée, habiles dans l'art de combattre, et de conduire un vaisseau, étaient partis l'un de l'illustre Milet et l'autre de Samos, demeure de Junon Imbrasienne [2].

Le fils d'Œnée, Méléagre, à peine sorti de l'enfance, parut aussi parmi ces héros. S'il fût resté encore un an à Calydon, Hercule seul eût pu l'emporter sur lui. Le soin de sa conduite était confié à Laocoon, déja avancé en âge, né du même père qu'Œnée, mais d'une mère esclave. Il était encore accompagné d'Iphiclus, son oncle maternel, aussi habile à lancer un javelot qu'à combattre de près l'ennemi.

Au milieu d'eux on voyait s'avancer, à pas inégaux, Palémonius, fils de Lernus ou plutôt du dieu Vulcain. Tout boiteux qu'il était, il fut admis parmi les héros armés pour la gloire de Jason, et sa valeur le mettait au-dessus de toute insulte.

Le lien sacré de l'hospitalité unissait avec Jason Iphitus,

[1] Dans la Laconie.

[2] Junon avait un temple magnifique à Samos. Le surnom d'Imbrasienne est tiré du fleuve Imbrasus, qui coule dans l'île.

fils de Naubolus et petit-fils d'Ornytus. C'était en allant à Delphes consulter l'oracle sur son expédition, que le fils d'Éson avait été reçu chez ce généreux habitant de la Phocide.

Deux fils de Borée, Calaïs et Zéthès, attiraient sur eux les regards étonnés. Leur mère Orithye se jouait sur les bords de l'Ilissus [1], lorsqu'elle fut tout à coup enlevée par Borée, qui la transporta jusqu'aux extrémités de la Thrace, et, l'enveloppant de nuages épais, lui ravit sa virginité près du rocher de Sarpédon et du fleuve Erginus. Les fruits de cet hymen, touchant légèrement la terre de leurs pieds, agitaient de larges ailes parsemées d'étoiles d'or. Une épaisse chevelure flottait au gré du vent sur leurs épaules.

Acastus lui-même, fils du roi Pélias, ne put se résoudre à rester oisif dans le palais de son père. Bientôt il devait se joindre aux Argonautes, aussi bien qu'Argus, qui avait construit le vaisseau sous les ordres de Minerve.

Tels étaient les compagnons de Jason, qui, se glorifiant pour la plupart d'être descendus comme lui des filles de Mynias [2], étaient appelés les princes Myniens.

Déja tout était préparé pour le départ, et ils traversaient la ville d'Iolchos pour se rendre au port de Pagases, sur le rivage de la Magnésie. Le peuple accourait en foule sur leur passage. Couverts de leurs armes, ils s'avançaient à grands pas au milieu de cette multitude, semblables à des étoiles dont l'éclat perce à travers les nuages : « Grand Jupiter, disait-on autour d'eux, quel est donc le dessein de Pélias ? et pourquoi envoyer loin de la Grèce un si grand nombre de héros? Sans doute le jour même qu'Éétès refusera de leur livrer la brillante Toison, objet de leurs desirs, il verra son palais devenir la proie des flammes. Mais, hélas ! que de chemin à parcourir ! que de dangers à essuyer ! »

Tandis que les hommes parlaient ainsi, les femmes, le-

[1] Rivière qui coule près d'Athènes.

[2] Roi d'Orchomène, en Béotie. Alcimède, mère de Jason, était fille de Clymène, fille de Minyas.

vant leurs mains au ciel, priaient les dieux d'accorder aux Argonautes un heureux retour, et se disaient l'une à l'autre en pleurant : « Mère infortunée, pauvre Alcimède, le sort, qui t'avait épargnée si longtemps, te fait aujourd'hui sentir ses rigueurs, et tu n'as pu goûter le bonheur jusqu'à la fin de tes jours ! Et toi, malheureux Éson, ne vaudrait-il pas mieux que tu fusses déja descendu dans le tombeau? Plût aux dieux que le flot qui fit périr Hellé eût aussi précipité Phryxus et son bélier dans la mer ! Mais non, par un prodige effroyable l'animal fit entendre une voix humaine, pour être cause un jour du malheur d'Alcimède [1]. »

Cependant la mère de Jason, environnée d'une troupe d'esclaves et de femmes éplorées, tenait son fils serré dans ses bras ; tandis qu'Éson, accablé sous le poids des ans et retenu dans son lit, s'enveloppait le visage et étouffait ses sanglots. Le héros, après avoir tâché de les consoler, demande enfin ses armes. Des esclaves consternés les lui présentent, en gardant un morne silence. Alcimède sent alors redoubler sa douleur, et, tenant toujours son fils embrassé, elle verse des torrents de pleurs. Telle une jeune fille qu'un sort cruel, après lui avoir enlevé tous ses parents, a réduite à vivre sous l'empire d'une marâtre qui lui fait tous les jours essuyer de nouveaux outrages, lorsqu'elle se trouve seule avec sa fidèle nourrice, se jette entre ses bras, laisse éclater sa douleur, et donne un libre cours à ses larmes : « Malheureuse que je suis, s'écriait Alcimède, plût aux dieux que j'eusse rendu le dernier soupir le jour même où j'ai entendu Pélias prononcer cet ordre fatal ! Tu m'aurais toi-même ensevelie de tes mains, ô mon cher fils ! C'est le seul devoir que j'avais encore à attendre de toi, puisque j'ai déja reçu, dans tout le reste, la récompense des soins que m'a coûtés ton enfance. Mais maintenant, abandonnée comme une esclave, moi dont toutes les femmes thessaliennes en-

[1] Hellé étant tombée dans la mer, le bélier rassura Phryxus, et lui promit de le porter en Colchide.

viaient autrefois le bonheur, je sécherai de douleur dans un palais désert, privée d'un fils qui faisait toute ma gloire, pour qui seul j'ai délié ma ceinture et imploré le secours de Lucine. Car la déesse, pour me rendre cette faveur plus chère, ne voulut pas qu'elle fût suivie d'aucune autre. Cruelle destinée! l'aurais-je pu jamais penser, que la fuite de Phryxus serait la source de mon malheur? »

Tandis qu'Alcimède se plaignait ainsi d'une voix entrecoupée de sanglots, ses femmes attendries gémissaient autour d'elle : « Ma mère, lui répondit tendrement Jason, cessez de me déchirer par cet excès de douleur. Vos larmes, au lieu de remédier à mes maux, ne font que les irriter. Les dieux dispensent à leur gré les malheurs aux faibles mortels. Supportez avec courage ceux qu'ils vous envoient, quelque cruels qu'ils soient. Ayez confiance dans la protection de Minerve, dans les oracles d'Apollon; enfin dans le secours de tant de héros; surtout restez dans ce palais avec les femmes qui vous entourent, et n'apportez pas par vos pleurs un sinistre présage au départ du vaisseau vers lequel mes amis et mes esclaves vont m'accompagner. »

Il dit, et s'avance à grands pas hors du palais. Tel qu'on voit Apollon dans l'île de Délos, à Delphes, à Claros, ou dans les plaines de la Lycie, sur les bords du Xanthe, lorsque, sortant de son temple, parfumé d'encens, il paraît aux yeux des mortels : tel Jason marchait à travers la foule du peuple, qui faisait retentir l'air de ses acclamations. La vieille Iphias, prêtresse de Diane, déesse tutélaire de la ville, se rencontrant sur son passage, lui baisa la main droite. Elle aurait aussi voulu lui parler, mais la foule plus alerte la repousse, et Jason est déja loin d'elle.

Lorsqu'il fut arrivé sur le rivage de Pagases, ses compagnons, qui l'attendaient près du vaisseau, s'avancèrent à sa rencontre et s'assemblèrent autour de lui. Ce fut alors qu'on vit avec étonnement descendre de la ville Acaste et Argus, qui accouraient de toutes leurs forces, à l'insu de Pélias. Argus était couvert de la peau d'un taureau noir, qui lui des-

cendait jusqu'aux pieds. Acaste portait un superbe manteau dont sa sœur Pélopie lui avait fait présent. Jason, sans s'amuser à leur faire aucune question sur leur arrivée, invita tous ses compagnons à tenir conseil. Les voiles encore roulées, et le mât qui était couché par terre, leur servirent de siéges. « Compagnons, leur dit-il, tout est préparé pour notre départ : le vaisseau est pourvu de tout ce qui est nécessaire, et si les vents secondent nos desirs, rien ne peut désormais nous arrêter. Mais puisque nous n'avons tous qu'un même dessein, puisque nous devons affronter ensemble les dangers du voyage et revenir ensemble dans la Grèce, unissons-nous par un lien commun. Choisissez hardiment le plus vaillant d'entre vous ; qu'il commande aux autres, qu'il veille sur tout, et qu'il fasse à son gré la paix ou la guerre avec les nations chez lesquelles nous devons aborder. » A ces mots, chacun tournant les yeux vers Hercule, assis au milieu de l'assemblée, un cri général lui déférait le commandement. Le héros, sans se lever, fit signe de la main et prononça ces mots : « Qu'aucun de vous ne songe à m'accorder cet honneur ! je ne puis ni l'accepter, ni souffrir qu'aucun de ceux qui sont ici l'accepte. Celui dont le danger nous rassemble aujourd'hui doit seul nous commander. »

Ce discours magnanime fut suivi d'un applaudissement général, et Jason reprit ainsi la parole avec joie : « Amis, puisque vous voulez bien me confier ce glorieux emploi, que rien ne nous retienne plus ici davantage. Implorons la faveur d'Apollon par un sacrifice, célébrons en son honneur un festin, et en attendant que mes esclaves aient amené les victimes qu'ils vont choisir parmi mes troupeaux, lançons le vaisseau à la mer, et tirez les places au sort. Nous élèverons ensuite sur le rivage un autel au dieu qui doit protéger notre embarquement, et m'a promis dans ses oracles de nous servir lui-même de guide à travers l'immensité des mers, si je commençais cette entreprise en lui adressant mes vœux. »

Il dit, et le premier se dispose au travail. A son exemple,

tous ses compagnons s'étant levés déposèrent leurs vêtements sur un rocher poli qui, baigné dans les tempêtes par les eaux de la mer, était alors à l'abri des flots. Leur premier soin fut d'entourer le vaisseau, suivant le conseil d'Argus, d'un câble bien tendu, pour assujettir la charpente et la fortifier contre la violence des flots. Ils creusèrent ensuite depuis la proue jusqu'à la mer un fossé d'une largeur suffisante, et dont la pente augmentait toujours de plus en plus. On le garnit de pièces de bois bien polies, et on inclina la proue sur les premières, afin qu'emporté par son propre poids et poussé à force de bras, le vaisseau glissât plus facilement. On retourna les rames, et on les attacha plus fortement aux bancs. S'étant ensuite rangés autour du vaisseau, ils appuyèrent contre les extrémités des rames leurs bras et leur poitrine. Tiphys, monté sur la poupe, donna le signal en jetant un grand cri. Au même instant, chacun déploie toutes ses forces, le vaisseau s'ébranle, un dernier effort le pousse en avant, il glisse avec rapidité. On le suit en courant et en jetant des cris de joie. Les poutres gémissent et crient sous le poids, une épaisse fumée s'élève dans les airs, le vaisseau se précipite dans les flots. On le retient avec des cordes préparées pour cet usage. On arrange ensuite les rames, on apporte les voiles, le mât, et les provisions. Tout étant ainsi disposé, on tira les places au sort. Chaque banc contenait deux hommes; celui du milieu fut réservé d'une commune voix à Hercule et à Ancée. Tiphys fut chargé de diriger le gouvernail. On ramassa ensuite des pierres sur le rivage ; on éleva un autel à Apollon, protecteur des rivages et des embarquements, et on étendit dessus des branches sèches d'olivier.

Dans le même temps, les esclaves de Jason amenèrent deux taureaux. Les plus jeunes d'entre les Argonautes les conduisirent au pied de l'autel, et présentèrent avec l'orge sacrée l'eau nécessaire pour laver les mains. Jason, s'adressant alors à Apollon : « O toi ! dit-il, protecteur de Pagases et de la ville d'Ésonie, à laquelle mon père a donné son

nom, Apollon, écoute ma prière! Ce sont tes oracles qui m'ont engagé dans les périls que je vais affronter. Tu m'as promis, lorsque j'allai te consulter à Delphes, de faire réussir cette expédition. Conduis donc toi-même notre vaisseau vers ces bords éloignés, et ramène-le toi-même dans la Grèce avec tous mes compagnons. Nous t'immolerons sur ce même autel, à notre retour, autant de taureaux que nous serons alors de guerriers échappés aux périls, et j'enrichirai de mes présents les temples de Delphes et de Délos. Reçois donc aujourd'hui la première offrande que nous te présentons en montant sur ce vaisseau. Fais, dieu puissant, que nous partions heureusement sous tes auspices, qu'un vent favorable enfle nos voiles, et que le calme nous accompagne toujours. » En achevant cette prière, Jason répandit l'orge sacrée sur la tête des victimes qu'Hercule et Ancée se préparaient à immoler. Hercule décharge à l'un des taureaux un coup de massue sur le front, et l'abat à ses pieds. Ancée frappe l'autre de sa hache, et lui fend le cou : l'animal chancelle et tombe sur ses cornes. Aussitôt on les égorge, on les dépouille, et on les coupe par morceaux. Les cuisses, consacrées au dieu, sont mises à part. On les recouvre exactement de graisse et on les fait brûler sur l'autel, tandis que Jason fait des libations de vin.

Cependant la flamme brille de toutes parts, et la fumée s'élève en longs tourbillons de pourpre. Le devin Idmon se réjouit en voyant ces heureux présages de la faveur du dieu : « Vous reviendrez, s'écria-t-il aussitôt; oui, vous reviendrez dans la Grèce chargés de la Toison d'or : telle est la volonté des dieux. Mais combien vous aurez à soutenir auparavant de combats ! Pour moi, qu'un destin cruel condamne à ne plus revoir ces lieux, je vais chercher au loin la mort dans les champs de l'Asie. De sinistres augures m'avaient instruit déja de mon sort. Cependant j'ai quitté ma patrie pour vous suivre, et laisser ainsi à mes descendants une gloire immortelle. » Les Argonautes, entendant ce discours, furent aussi touchés du sort d'Idmon que flattés du retour qu'il leur annonçait.

Le soleil avait déja parcouru plus de la moitié de sa carrière, et les ombres des rochers s'étendaient dans la plaine, lorsque les compagnons de Jason, ayant couvert le rivage d'épais feuillages, s'assirent tous ensemble pour prendre leur repas. Des viandes abondantes sont servies devant eux ; un vin délicieux coule dans les coupes ; des discours agréables se mêlent au festin. Une gaieté délicate, et qui ne connaît point l'injure outrageante, se répand parmi les convives.

Cependant Jason, occupé de soins plus importants, avait les yeux baissés et réfléchissait profondément : « Fils d'Éson, s'écria le bouillant Idas avec insolence, quel dessein roules-tu dans ton esprit ? Découvre-nous tes pensées. La crainte, ce tyran des ames faibles, s'emparerait-elle de toi ? J'en atteste cette lance avec laquelle j'ai acquis dans les combats une gloire que rien n'égale, cette lance qui vaut mieux pour moi que le secours de Jupiter ; non, puisque Idas est avec toi, tu n'as rien à craindre, et rien ne pourra te résister, quand même un dieu combattrait contre toi. Tel est, puisqu'il faut me faire connaître, celui qui pour te secourir a quitté le séjour d'Arène. »

Il dit, et, saisissant à deux mains une coupe remplie de vin, il avale d'un trait la liqueur écumante, qui se répand sur ses joues et sur sa poitrine. Un murmure d'indignation s'élève aussitôt parmi les convives, et le devin Idmon adressa ainsi la parole à Idas : « Téméraire, est-ce ton audace naturelle qui t'inspire ces sentiments, ou bien est-ce le vin qui t'enfle le cœur, et te fait courir à ta perte en blasphémant les dieux ? On peut consoler un ami et relever son courage par d'autres discours. Les tiens sont aussi insensés que ceux des enfants d'Aloée [1] lorsqu'ils vomissaient des injures contre les dieux. Apollon les fit expirer sous ses flèches rapides, et cependant leur force était beaucoup au-dessus de la tienne. »

[1] Otus et Éphialte, appelés aussi les Aloïdes, étaient d'une taille gigantesque, et voulaient escalader le ciel. Homère, *Odyssée*, liv. XI, vers 304.

A ce discours, Idas ne répondit d'abord que par des éclats de rire ; bientôt il adressa d'un ton moqueur ces mots au devin : « Peut-être les dieux me réservent-ils un sort pareil à celui que ton père fit éprouver aux enfants d'Aloée. Tu peux nous faire part de leurs desseins ; mais si ta prédiction est vaine, songe à te soustraire à ma fureur. » Idas, en parlant ainsi, frémissait de colère ; il allait se porter aux derniers excès, mais ses compagnons l'arrêtèrent, et Jason apaisa la querelle. Dans le même temps, le divin Orphée prit en main sa lyre, et, mêlant à ses accords les doux accents de sa voix, il chanta comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus ensemble, avaient été tirés de cet état funeste de chaos et de discorde ; la route constante que suivent dans les airs le soleil, la lune et les autres astres ; la formation des montagnes, celle des fleuves, des Nymphes et des animaux. Il chantait encore comment Ophyon et Eurynome, fille de l'Océan, régnèrent sur l'Olympe, jusqu'à ce qu'ils en furent chassés et précipités dans les flots de l'Océan par Saturne et Rhéa, qui donnèrent des lois aux heureux Titans. Jupiter était alors enfant ; ses pensées étaient celles d'un enfant. Il habitait dans un antre du mont Dicté, et les Cyclopes n'avaient point encore armé ses mains de la foudre, instrument de la gloire du souverain des dieux. Orphée avait fini de chanter, et chacun restait immobile. La tête avancée, l'oreille attentive, on l'écoutait encore, tant était vive l'impression que ses chants laissaient dans les ames.

Le repas fut terminé par des libations qu'on répandit, selon l'usage, sur les langues enflammées des victimes, et la nuit étant survenue, chacun se livra au sommeil.

L'aurore brillante éclairait de ses feux naissants les sommets du mont Pélion, et les flots de la mer se balançaient doucement au souffle d'un vent léger. Tiphys s'éveille, et excite ses compagnons à s'embarquer. Aussitôt le rivage retentit d'un bruit affreux, au milieu duquel une voix sortie du vaisseau se fit entendre. C'était la poutre merveilleuse

tirée par Minerve d'un chêne de la forêt de Dodone, qui pressait elle-même le départ. Frappés de ce prodige, les héros entrèrent promptement dans le vaisseau, s'assirent sur les bancs, chacun à la place que le sort lui avait marquée, et déposèrent auprès d'eux leurs armes. Ancée et le puissant Hercule remplissaient le banc du milieu. Hercule avait près de lui sa massue, et sous ses pieds le vaisseau s'était enfoncé plus avant dans les flots. Déja on retire les câbles et on fait sur la mer des libations de vin. Jason détourne du rivage de sa patrie ses yeux baignés de larmes. Tels que des jeunes gens qui, dansant au son du luth autour de l'autel d'Apollon, soit à Delphes, soit à Délos, ou sur les bords de l'Isménus, attentifs aux accords de l'instrument sacré, frappent en cadence la terre d'un pied léger : tels les compagnons de Jason, au son de la lyre d'Orphée, frappent tous ensemble les flots de leurs longs avirons. La mer est agitée, l'onde écume et frémit sous leurs puissants efforts, les armes étincellent aux rayons du soleil; de longs sillons blanchissants, semblables aux sentiers qu'on distingue à travers un champ couvert de verdure, marquent la trace du navire. Tous les dieux, attentifs à ce spectacle, voient avec complaisance du haut de l'Olympe voguer sur les flots les plus vaillants des héros issus de leur sang. Les Nymphes du Pélion, rassemblées sur leurs sommets, admirent à la fois l'ouvrage de la déesse d'Itone [1], et les héros dont les efforts font voler le vaisseau sur les ondes. Le fils de Philyre, Chiron lui-même, descendant du haut de la montagne, s'avance sur le rivage en leur faisant signe de la main et leur souhaitant un heureux retour. Près de lui son épouse Chariclo, portant dans ses bras le jeune Achille, le présente tendrement à son père Pélée [2].

Lorsque par la prudence et l'adresse de Typhis, qui diri-

[1] Minerve, ainsi appelée d'une ville de Thessalie, suivant le Scholiaste.

[2] Achille, encore dans l'enfance, était élevé près du centaure Chiron lorsque Pélée, son père, s'embarqua pour la conquête de la Toison d'or.

geait leur course en tenant le gouvernail, ils furent sortis du port, alors ils dressèrent le mât, le fixèrent à des câbles, déployèrent la voile, et l'attachèrent par des cordages aux deux côtés du vaisseau. Elle fut aussitôt enflée par un vent frais qui, laissant reposer le bras des Argonautes, les porta bientôt au delà du promontoire Tisée. Orphée célébrait alors sur sa lyre l'illustre fille de Jupiter, Diane, protectrice des vaisseaux, qui se plaît à parcourir ces rivages, et veille sur la contrée d'Iolchos. Attirés par la douceur de ses chants, les monstres marins et les poissons mêmes, sortant de leur retraite, s'élançaient tous ensemble à la surface de l'onde et suivaient en bondissant le vaisseau, comme on voit dans les campagnes des milliers de brebis revenir du pâturage, en suivant les pas du berger qui joue sur son chalumeau un air champêtre.

Déja la terre fertile des Pélasges se dérobe aux regards des navigateurs. Ils laissent derrière eux les rochers du Pélion. Le promontoire Sépias disparaît; on découvre l'île de Sciathus, plus loin la ville de Pirésies, le rivage tranquille de Magnésie et le tombeau de Dolops, où, sur la fin du jour, le vent contraire les obligea de relâcher. A l'entrée de la nuit, ils honorèrent la mémoire du héros par un sacrifice. Les vagues étaient courroucées, et la tempête dura deux jours. Le troisième, ayant déployé la voile, ils quittèrent ce rivage, que l'on nomme encore aujourd'hui les Aphètes[1] d'Argo. Mélibée, toujours battue par les vents; Omolé, située sur le bord de la mer; l'embouchure de l'Amyrus, Eurymènes, les vallées humides de l'Ossa et de l'Olympe, se présentèrent successivement à eux. Les côtes de Pallène et le promontoire Canastrée furent parcourus à la faveur du vent qui souffla pendant la nuit. Le matin, on découvrit le mont Athos. Il est éloigné de Lemnos du chemin que peut faire un vaisseau léger depuis le matin jusqu'à midi; cependant l'ombre du

[1] Barrières d'où l'on commençait à courir dans les jeux publics. Ce surnom indiquait que le vaisseau s'était remis en mer dans cet endroit.

16.

sommet couvre une partie de l'île et s'étend jusqu'à la ville de Myrine. Le vent, qui s'était soutenu pendant tout le jour et la nuit suivante, cessa de souffler au lever du soleil. On gagna à force de rames l'île de Lemnos, séjour des antiques Sintiens[1].

Tous les hommes y avaient péri misérablement l'année précédente, victimes de la fureur des femmes. Depuis longtemps elles ne présentaient à Vénus aucune offrande. La déesse irritée les rendit odieuses à leurs maris, qui, les ayant abandonnées, cherchèrent de nouveaux plaisirs dans les bras des esclaves qu'ils enlevaient en ravageant la Thrace. Mais à quels attentats ne se porte pas la jalousie? Les Lemniennes égorgèrent dans une même nuit leurs maris et leurs rivales, et exterminèrent jusqu'au dernier des mâles, afin qu'il n'en restât aucun qui pût un jour leur faire porter la peine de leur forfait. Hypsipyle seule, fille du roi Thoas, épargna le sang de son père, déja avancé en âge. Elle l'enferma dans un coffre et l'abandonna ainsi au gré des flots, espérant qu'un heureux hasard pourrait lui sauver la vie. Des pêcheurs, l'ayant en effet aperçu, le retirèrent dans l'île d'Œnoé, appelée depuis Sicinus[2], du nom d'un fils que Thoas eut de la nymphe Œnoé, l'une des Naïades.

Les Lemniennes, devenues les seules habitantes de l'île, quittèrent les ouvrages de Minerve, qui seuls jusqu'alors avaient occupé leurs mains, et s'accoutumèrent sans peine à manier les armes, à garder les troupeaux et à labourer la terre. Cependant elles tournaient toujours avec inquiétude leurs yeux vers la mer, et craignaient sans cesse de voir les Thraces venir fondre sur elles. Remplies de cette idée, dès qu'elles aperçurent le navire Argo qui s'approchait de leur île à force de rames, elles s'armèrent à la hâte, sortirent de Myrine, et se répandirent sur le rivage, semblables à des bacchantes en furie. Hypsipyle, portant l'armure de son

[1] Nom des premiers habitants de Lemnos.
[2] Une des Cyclades.

père, était à la tête de cette troupe, que la frayeur rendait muette et interdite.

Les Argonautes députèrent pour héraut Éthalide, auquel ils avaient confié le ministère et le sceptre de Mercure son père. Ce dieu lui avait donné une mémoire inaltérable, qu'il ne perdit point en traversant le fleuve d'Oubli ; et quoiqu'il habite aujourd'hui, tantôt le séjour des ombres, et tantôt les lieux éclairés par le soleil, il conserve toujours le souvenir de ce qu'il a vu. Mais pourquoi m'arrêter à l'histoire d'Éthalide ? Hypsipyle, persuadée par ses discours, permit aux Argonautes de passer sur le rivage de l'île la nuit qui s'approchait.

Cependant le vent du nord qui s'éleva le lendemain les empêcha de continuer leur route. Hypsipyle assembla aussitôt les femmes de Lemnos, et leur tint ce discours : « Chères compagnes, envoyons promptement à ces étrangers les provisions et le vin dont ils peuvent avoir besoin, afin que, n'ayant rien à venir chercher dans cette ville, ils ne puissent découvrir ce qu'il serait dangereux que la Renommée publiât. Il faut l'avouer, notre vengeance fut un coup hardi qui pourrait déplaire même à ces inconnus. Voilà mon avis ; si quelqu'une de vous connaît un meilleur expédient, qu'elle se lève. C'est pour vous consulter que je vous ai rassemblées ici. »

En achevant ces mots, Hypsipyle s'assit sur la pierre qui servait autrefois de trône à son père. La vieille Polixo, sa fidèle nourrice, empressée de parler, se lève aussitôt. Un bâton soutenait son corps chancelant ; auprès d'elle étaient quatre jeunes filles encore vierges, dont les blonds cheveux flottaient sur les épaules. Polixo s'avança jusqu'au milieu de l'assemblée, et, dressant avec peine la tête sur son dos recourbé, elle parla ainsi :

« Suivons le conseil que propose elle-même Hypsipyle, et envoyons des présents à ces étrangers, j'y consens ; mais, dites-moi, que gagnerez-vous à les éloigner de ces murs, et comment défendrez-vous seules votre vie, si les Thraces ou

quelque autre ennemi viennent un jour fondre sur vous ? De telles invasions ne sont que trop communes. Ces étrangers eux-mêmes ne sont-ils pas arrivés ici au moment où nous y pensions le moins? Supposons cependant qu'une divinité favorable détourne de vous ce danger, d'autres malheurs, plus terribles mille fois que la guerre, vous attendent. Lorsque la mort aura moissonné les plus vieilles d'entre vous, et que les jeunes seront parvenues sans postérité à une triste vieillesse, comment ferez-vous alors, malheureuses, pour soutenir les restes d'une misérable vie ? Vos taureaux, subissant volontairement le joug, traîneront-ils d'eux-mêmes la charrue et moissonneront-ils vos champs ? Pour moi, quoique les Parques m'aient épargnée jusqu'ici, je descendrai bientôt dans le sein de la terre, et je recevrai les derniers honneurs avant de voir arriver cette calamité. C'est à celles qui sont plus jeunes à y penser sérieusement. Vous pouvez éviter aujourd'hui ce cruel avenir. Saisissez l'occasion, et remettez votre ville et vos biens entre les mains de ces étrangers. » Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Hypsipyle se leva aussitôt : « Puisque vous approuvez, dit-elle, le conseil de Polixo, je vais envoyer sur-le-champ une de mes femmes au vaisseau. » Et s'adressant à Iphinoé, qui était auprès d'elle, elle lui ordonna d'aller trouver le chef de ces étrangers, de l'inviter à se rendre dans son palais pour apprendre de sa bouche cette résolution, et d'engager tous ses camarades à entrer sans crainte et avec des sentiments de paix dans la ville. Hypsipyle congédia ensuite les Lemniennes, et se retira dans son palais.

Iphinoé, prompte à remplir ses ordres, arrive auprès des Minyens, qui s'empressent autour d'elle pour savoir le sujet qui l'amène : « Hypsipyle, leur dit-elle, fille du roi Thoas, m'envoie vers vous pour inviter votre chef à venir apprendre d'elle une agréable nouvelle, et pour vous engager tous à entrer sans crainte et avec des sentiments de paix dans la ville. » Les Minyens, charmés de ce discours, pensèrent aussitôt que la mort avait enlevé Thoas, et qu'Hypsipyle, sa

fille unique, régnait à sa place. Ils pressèrent Jason de partir, et se disposèrent eux-mêmes à le suivre.

Le héros se revêtit d'un double manteau de pourpre, ouvrage de Pallas, qui le lui avait donné lorsqu'elle travaillait elle-même au vaisseau et montrait à Argus à en régler les dimensions. Son éclat surpassait celui du soleil levant : le fond était rouge, et sur les bords, couleur de pourpre, étaient représentés, avec un art infini, différents sujets. On y voyait les Cyclopes sans cesse occupés des mêmes travaux, fabriquant un foudre à Jupiter, dont l'éclat éblouissait les yeux. Il n'y manquait plus qu'un rayon qui déja s'étendait sous les coups redoublés des marteaux, au milieu d'un tourbillon de flammes. On y voyait aussi les deux fils d'Antiope, Amphion et Zéthus. Près d'eux s'élevait une ville qui n'était pas encore couronnée de tours; c'était Thèbes dont ils venaient de jeter les fondements. Zéthus portait sur ses épaules un rocher semblable au sommet d'une haute montagne, et marchait avec peine, courbé sous ce fardeau. Près de lui Amphion, faisant résonner sous ses doigts sa lyre dorée, se faisait suivre par une pierre deux fois plus grande.

Vénus y était représentée la main appuyée sur le bouclier du dieu Mars; sa tunique détachée tombait d'un côté sur son bras et laissait voir à découvert une partie de son sein, image que répétait encore l'airain poli du bouclier.

Plus loin on aperçoit de gras pâturages, au milieu desquels les fils d'Électryon [1] tâchent de repousser les Téléboens sortis de Taphos [2] pour enlever leurs troupeaux. Le sang coule de part et d'autre, et la rosée qui couvre l'herbe en est teinte; mais enfin le grand nombre l'emporte, et les brigands sont vainqueurs.

Près de là deux chars se disputaient le prix de la course. Pélops, accompagné d'Hippodamée son amante, fait voler le

[1] Roi d'Argos.

[2] Une des îles Échinades, dont les habitants, appelés Téléboens, étaient fort adonnés à la piraterie.

premier sur l'arène, et secoue avec ardeur les rênes de ses chevaux. Le second est conduit par Myrtile. Près de lui son maître Œnomaüs, poussant en avant sa lance pour percer son vainqueur, tombe lui-même sur les débris de son essieu brisé.

On voyait ensuite Apollon, dans un âge encore tendre, perçant d'une flèche le téméraire qui voulait entraîner sa mère en la tirant par son voile. C'est Tityus, fils de Jupiter et d'Élaré, nourri depuis et enfanté de nouveau par la terre.

Enfin, on avait représenté sur ce manteau Phryxus prêtant l'oreille au bélier qui semble lui adresser la parole. En les voyant, on est saisi d'étonnement; on croit qu'ils vont parler, et, dans cette attente, on ne se lasse point de les considérer.

Tel était le présent que Jason avait reçu de Minerve. Il prit ensuite un long javelot, gage d'hospitalité qu'Atalante lui avait donné sur le mont Ménale. Cette jeune héroïne voulait alors marcher elle-même à la conquête de la Toison d'or; mais Jason l'en détourna, craignant que sa beauté ne charmât les Argonautes et n'excitât parmi eux la discorde.

Dans cet équipage, Jason s'avançait vers la ville, semblable à un astre brillant que de jeunes filles voient s'élever sur leur demeure et répandre dans l'air ses feux éclatants, qui charment leurs regards. Tourmentée de l'absence d'un amant auquel elle doit être bientôt unie, sa tendre amante en conçoit un heureux présage, et croit que ce jour va lui ramener enfin l'objet de ses desirs. Les Lemniennes, transportées d'une joie pareille en voyant entrer dans la ville leur nouvel hôte, se précipitent en foule sur les pas du héros, qui marchait gravement et les yeux baissés vers le palais d'Hypsipyle. A sa vue, les portes s'ouvrirent. Iphinoé le conduisit à travers un superbe portique dans l'appartement de sa maîtresse, et le fit asseoir devant elle sur un siége richement orné. La jeune reine baissa les yeux et rougit d'abord à la vue du héros : « Étranger, lui dit-elle ensuite, pourquoi vous tenir si longtemps éloigné de nos murs? Cette ville

n'est point habitée par des hommes; ils l'ont quittée pour aller cultiver les campagnes fertiles de la Thrace: et pour que vous sachiez la cause de cet événement, je vais vous raconter fidèlement tous nos malheurs. Tandis que Thoas mon père régnait sur nos citoyens, ils s'embarquèrent plus d'une fois pour aller ravager la partie de la Thrace la plus voisine de cette île. Ils en revenaient toujours chargés de butin, et ramenant avec eux toutes les jeunes filles qu'ils pouvaient enlever. C'était un piége que Vénus leur tendait pour accomplir ses funestes desseins. Bientôt cette perfide déesse les plongea dans un tel aveuglement, qu'ils abandonnèrent leurs femmes légitimes et les chassèrent même de chez eux, pour se jeter entre les bras de leurs captives. Les perfides! en vain nous attendîmes longtemps que la raison reprît sur eux son empire : le mal allait toujours en augmentant. Une race infame commençait à croître, les enfants légitimes étaient méprisés. Des filles sans époux, des mères veuves erraient honteusement dans la ville. Le père voyait avec indifférence sa fille déchirée sous ses yeux par la main d'une injuste marâtre. Les enfants ne vengeaient plus comme autrefois l'injure de leurs mères, et le frère était insensible au sort de sa sœur. D'indignes captives étaient seules honorées dans les maisons, dans les assemblées, dans les fêtes et dans les festins. Un dieu nous inspira enfin un courage au-dessus de notre sexe. Un jour qu'ils étaient allés faire une nouvelle incursion dans la Thrace, nous leur fermâmes au retour les portes de la ville, afin de les forcer de reprendre à notre égard des sentiments plus justes, ou de s'aller établir ailleurs avec leurs captives. Ils choisirent ce dernier parti, et ayant redemandé tous les mâles qui étaient encore dans la ville, ils reprirent le chemin de la Thrace, où ils habitent aujourd'hui. Ne craignez donc plus, ô étranger! de vous mêler parmi nous. Je dirai plus, si vous voulez fixer ici votre demeure, le sceptre de Thoas vous attend; vous régnerez sur une contrée qui ne peut manquer de vous plaire, puisque notre île est la plus fertile de toutes celles que baigne la mer

Égée. Allez donc trouver vos compagnons, faites-leur part de mes offres, et ne restez pas plus longtemps hors de cette ville. » Ainsi parlait la reine de Lemnos, dissimulant avec adresse le massacre des Lemniens.

Jason lui répondit en ces termes : « Hypsipyle, nous recevons avec reconnaissance les secours que vous nous offrez si généreusement. Je vais rendre compte de tout à mes compagnons, et dans peu je serai de retour auprès de vous. Quant au sceptre que vous m'offrez, qu'il reste entre vos mains : quelque prix qu'il puisse avoir à mes yeux, le Destin m'entraîne loin de ces bords ; je vole aux combats qu'il m'a préparés. » En achevant ces mots, il toucha la main de la reine et partit aussitôt. Des jeunes filles sans nombre l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville en faisant éclater leur joie. Quelque temps après, elles montèrent sur des chars qui renfermaient des présents de toute espèce, et arrivèrent au rivage lorsqu'il finissait de raconter à ses compagnons le discours d'Hypsipyle. Elles engagèrent elles-mêmes les Argonautes à les suivre, et ceux-ci se laissèrent facilement entraîner ; car Vénus, pour complaire à Vulcain qui voulait voir bientôt son île chérie peuplée de nouveaux habitants, avait elle-même fait naître ce doux desir dans le cœur des héros. Jason retourna près d'Hypsipyle, et chacun de ses compagnons suivit celle que le hasard lui donna pour guide. Cependant Hercule et quelques autres, dédaignant les offres des Lemniennes, restèrent près du vaisseau.

Aussitôt toute la ville se livre au plaisir. Ce ne sont partout que danses et festins en l'honneur des dieux. La fumée des sacrifices s'élève de toutes parts. L'illustre fils de Junon [1], Vénus son épouse, sont de tous les immortels ceux dont on implore le plus ardemment la faveur par des chants et des offrandes.

Cependant le départ était différé de jour en jour. Les Argonautes, retenus par les douceurs de Lemnos, auraient fait

[1] Vulcain.

dans cette île un trop long séjour, si le brave Hercule, les ayant assemblés hors de la ville, ne leur eût ainsi reproché leur mollesse : « Compagnons, avons-nous donc été chassés de notre patrie comme des meurtriers, ou sommes-nous venus chercher ici des femmes au mépris de nos citoyennes, et avons-nous résolu d'y fixer notre demeure? Sera-ce en restant si longtemps attachés à des étrangères que nous acquerrons la gloire à laquelle nous aspirons? Attendez-vous qu'un dieu sensible à nos vœux nous apporte ici la Toison d'or, pour prix de notre oisiveté? Croyez-moi, retournons tous dans notre patrie, et laissons notre chef passer au gré de ses desirs tout le jour dans les bras d'Hypsipyle. Qu'il remplisse Lemnos de sa postérité, et qu'il rende par cet exploit son nom immortel. »

Ce discours couvrit de confusion ceux à qui il s'adressait. Personne n'osa répondre à Hercule, ni même lever les yeux sur lui, et l'on se disposa sur-le-champ à partir.

Aussitôt que les Lemniennes se furent aperçues de ce dessein, elles accoururent en foule sur le rivage : comme on voit des essaims d'abeilles, sortant d'un rocher qui leur servait de retraite, se répandre dans une riante prairie, voltiger en bourdonnant autour des fleurs et cueillir çà et là leur suc délicieux, ainsi elles s'empressent toutes en soupirant autour des Argonautes, et leur font les plus tendres adieux, en priant les immortels de leur accorder un heureux retour. Hypsipyle elle-même, tenant les mains de Jason, lui adressa ce discours en pleurant : « Pars donc, et que les dieux te ramènent avec tous tes compagnons, rapportant, comme tu le desires, la Toison d'or à Pélias. Cette île et le sceptre de mon père seront toujours à toi, si tu reviens un jour en ces lieux, et tu pourras y rassembler de plusieurs contrées un peuple innombrable : mais non, je le vois, jamais cet empire n'aura pour toi de charmes. Souviens-toi du moins d'Hypsipyle, et pendant ton voyage et lorsque tu seras de retour dans ta patrie; et dis-moi ce que je dois faire si les dieux m'accordent de mettre au jour un fruit de nos amours.

« — Hypsipyle, lui répondit Jason, puissent s'accomplir les vœux que vous formez pour le succès de notre entreprise! Mais, au nom des dieux, connaissez mieux mes sentiments. Jamais on ne me verra renoncer à ma patrie. Tout mon bonheur serait de l'habiter un jour en paix, après avoir heureusement achevé cette expédition. Si mon destin est de ne jamais revoir la Grèce, et que vous mettiez au jour un fils, envoyez-le, dès qu'il sera sorti de l'enfance, à Iolchos, afin qu'il serve de consolation aux auteurs de mes jours, si toutefois ils vivent encore, et qu'il soit élevé dans leur palais, loin des regards de Pélias. »

Il dit, et monta le premier sur le vaisseau. Ses compagnons s'empressèrent de le suivre; Argus lâche le cable qui retenait le vaisseau, et tous commencent à ramer avec une nouvelle ardeur. Le soir ils abordèrent, par les conseils d'Orphée, dans l'île de Samothrace, pour se faire initier dans ses mystères sacrés, et parcourir ensuite les mers avec moins de danger. Mais qu'allais-je faire en poursuivant mon récit? Salut à l'île elle-même! salut aux dieux invoqués dans des mystères que je ne puis révéler!

Les Argonautes traversèrent le lendemain le golfe Mélas, ayant d'un côté la Thrace, de l'autre l'île d'Imbros, et arrivèrent peu après le coucher du soleil à la pointe de la Chersonèse. Le vent du midi qui s'élevait leur fit déployer la voile, et les porta dans le détroit rapide auquel la fille d'Athamas a donné son nom. Là, ayant à droite la contrée au-dessus de laquelle s'élève le mont Ida, ils doublèrent le promontoire Rhétée, et, laissant derrière eux Dardanie, Abyde, Percote, le rivage sablonneux d'Abarnis et l'illustre Pytyie[1], ils arrivèrent heureusement, dans cette même nuit, à l'extrémité de l'Hellespont.

Dans la Propontide, au delà du fleuve Ésèpe, s'avance en forme de presqu'île une immense montagne appelée par les peuples du voisinage la montagne des Ours. Un isthme es-

[1] La même que Lampsaque, selon le Scholiaste.

carpé, près duquel les vaisseaux trouvent en tout temps un abri commode, la sépare des plaines fertiles de la Phrygie. Elle est habitée par des fils de la Terre, géants fiers et féroces dont la vue seule inspire l'étonnement et l'effroi. Chacun d'eux fait mouvoir avec facilité six bras d'une force prodigieuse, dont deux sont suspendus à leurs épaules et quatre sont attachés à leurs larges flancs. Les Dolions, que la protection de Neptune, dont ils tiraient leur origine, mettait à couvert des insultes de ces géants, habitaient l'isthme et la plaine qui s'étend au delà. Le vaillant Cyzique, fils d'Énée [1] et d'Énète, fille de l'illustre Eusorus [2], régnait alors sur ces peuples. Ce fut près de leur demeure que le navire Argo, poussé par les vents de Thrace, aborda dans un port que la nature elle-même avait formé. Les Argonautes y détachèrent, par l'avis de Tiphys, la pierre qui leur servait d'ancre, et la laissèrent près de la fontaine Artacie, pour en prendre une autre plus pesante. Dans la suite, les Ioniens, compagnons de Nélée [3], dociles à l'oracle d'Apollon, consacrèrent cette ancre abandonnée dans le temple de Minerve, protectrice de Jason.

Instruits de l'arrivée des Argonautes et de leur origine, les Dolions et Cyzique lui-même allèrent au-devant d'eux, les reçurent avec joie, et les invitèrent à quitter le port dans lequel ils étaient mouillés, pour gagner à la rame celui de la ville, où ils pourraient prendre terre et amarrer leur vaisseau. Les Argonautes, ayant suivi ce conseil, élevèrent sur le rivage un autel à Apollon, protecteur des débarquements, et se préparèrent à lui offrir un sacrifice. Cyzique, averti par un oracle d'aller au-devant de tous leurs desirs, leur

[1] Différent d'Énée, fils d'Anchise : celui-ci était originaire de Thessalie, fils d'Apollon et de Stilbé.

[2] Roi de Thrace, dont le fils Acamas commandait les Thraces au siége de Troie. Homère, *Iliade*, II, vers 844.

[3] Mille soixante-dix-sept ans environ avant l'ère chrétienne, Nélée, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, conduisit dans l'Asie mineure une colonie d'Ioniens, dont une partie vint s'établir dans la ville de Cyzique.

fournit le vin et les victimes dont ils avaient besoin. Ce prince, comme la plupart des compagnons de Jason, était dans la fleur de la jeunesse et ne pouvait encore se glorifier d'être père. Clité, son épouse, qu'il venait d'obtenir par de riches présents, était fille de Mérops [1], originaire de Percote. Les plaisirs qui l'attendaient auprès de cette jeune beauté ne purent l'empêcher de passer la nuit avec les Argonautes, et de prendre part à un repas où l'on se fit mutuellement mille questions. Cyzique s'informait du but de leur voyage et des ordres qu'ils avaient reçus de Pélias ; les Argonautes l'interrogeaient à leur tour sur les villes et les peuples du voisinage. Il leur nomma tous ceux qui habitaient les bords de la Propontide : ses connaissances ne s'étendaient point au delà, et il ne put satisfaire davantage leur curiosité. Au lever de l'aurore, ils résolurent de monter sur le mont Dindyme, pour reconnaître eux-mêmes et contempler la route qu'ils allaient parcourir.

Cependant le vaisseau était toujours dans le port de Chytus, où ils l'avaient fait entrer après avoir quitté leur premier mouillage. Tandis qu'ils suivaient en gravissant un chemin qui fut depuis appelé le chemin de Jason, les géants, par une autre route, descendirent avec impétuosité de la montagne et entreprirent de combler avec d'énormes pierres l'entrée du port, espérant d'y prendre le vaisseau comme on prend dans une fosse un animal féroce. Mais Hercule, qui était heureusement resté avec quelques uns des plus jeunes, ayant bandé son arc, en renversa d'abord plusieurs sur le sable ; les autres, saisissant aussitôt des quartiers de rocher, les lancèrent contre lui, et commencèrent un combat que l'implacable Junon réservait depuis longtemps pour être un des travaux d'Hercule. D'un autre côté, les héros qui n'étaient pas encore arrivés au sommet de la montagne,

[1] Roi de Pytyie, ville de la Troade, dont il a été question ci-devant. Ses deux fils, Adraste et Amphius, commandaient une partie des Troyens au siége de Troie. Homère, *Iliade*, liv. II, vers 835.

voyant le dessein des géants, descendirent avec précipitation, fondirent sur eux à coups de flèches et de lances, et les exterminèrent jusqu'au dernier. Tels qu'on voit des arbres, qui naguère s'élevaient jusqu'aux nues, abattus par la hache et jetés sur le bord de la mer pour être humectés par les flots, tels les géants, étendus sur le sable, bordent le détroit qui forme l'entrée du port. Une partie de leur corps est plongée dans la mer, l'autre est étendue sur le rivage, et ils servent en même temps de pâture aux poissons et aux vautours.

Délivrés de ce danger, les Argonautes profitèrent d'un vent favorable et mirent à la voile. Ayant vogué tout le jour au gré de leurs desirs, ils furent repoussés pendant la nuit par les vents contraires, et obligés d'aborder de nouveau chez les Dolions. On attacha le vaisseau à un rocher qui porte encore le nom de Pierre sacrée, et l'on prit terre sans que personne reconnût la presqu'île d'où ils étaient partis le matin. Les Dolions, de leur côté, trompés par les ténèbres, et ne songeant plus aux Argonautes, qu'ils croyaient déja bien loin, s'imaginèrent que c'était une troupe de Pélasges qui venait les attaquer, et prirent aussitôt les armes pour les repousser. Déja le bruit des lances et des boucliers retentit de toutes parts; on se mêle avec la rapidité de la flamme qui dévore une aride forêt. Les malheureux Dolions ne peuvent soutenir le choc, et sont massacrés par les Argonautes. Cyzique lui-même ne doit plus revoir son épouse chérie : atteint à la poitrine d'un coup que lui porte Jason, il est renversé sur le sable et succombe à sa destinée. Cruelle destinée, que nul mortel ne peut éviter, comme une barrière insurmontable tu nous environnes de tous côtés! Cyzique, en voyant partir les Argonautes, se croit à l'abri de tout danger de leur part, et voilà qu'au milieu de cette nuit même, en combattant contre eux, un coup mortel vient trancher le fil de ses jours. Un grand nombre de ceux qui l'accompagnaient subirent le même sort. Téléclée et Mégabronte périssent par la main d'Hercule. Sphodris est ren-

versé par Acaste, Promée par Idas, Hyacinthe par Clytius; Télamon porte à Basilée un coup mortel; Zélys, le fier Géphyrus sont terrassés par Pélée; les deux fils de Tindare font mordre la poussière à Mégalosacus et à Phlogius; enfin le jeune Méléagre abat à ses pieds Itymon et Artace, le plus vaillant des Dolions. Tous ces guerriers, pour prix du courage qu'ils firent alors paraître, sont encore aujourd'hui honorés comme des demi-dieux par les habitants du pays. Les autres, saisis d'épouvante, fuient comme des colombes devant l'épervier qui les poursuit, et se précipitent en foule au travers des portes de la ville, qui retentit aussitôt de cris et de gémissements. Le matin, chacun reconnut son erreur. Les Argonautes furent pénétrés de douleur en voyant le jeune prince étendu sur la poussière et baigné dans son sang. Pendant trois jours ils poussèrent avec les Dolions des cris lamentables et s'arrachèrent les cheveux; le quatrième, on s'occupa des funérailles. Les deux peuples, revêtus de leurs armes, tournèrent trois fois autour du corps, et célébrèrent en l'honneur du héros des jeux funèbres au milieu d'une prairie où son tombeau s'offre encore aux yeux de la postérité. Clyté ne voulut pas survivre à son époux : un nœud fatal termina d'une manière encore plus affreuse sa vie et son désespoir. Les Nymphes des forêts la pleurèrent, et, pour conserver à jamais la mémoire de cette épouse infortunée, elles formèrent de leurs larmes une fontaine qui porte encore son nom.

Les Dolions, accablés de tant de maux, n'avaient pas le courage de prendre de nourriture. Pendant longtemps ils ne songèrent pas seulement à préparer le premier soutien de la vie, et ne mangèrent que des herbes crues. Ce sont ces jours de douleur que les Ioniens, habitants de Cyzique, rappellent encore, lorsque, renouvelant tous les ans leurs libations en l'honneur des héros dolions, ils font broyer sous une meule publique la matière d'un pain grossier qui leur sert alors de nourriture.

Les Argonautes restèrent encore douze jours sur ce rivage, retenus par les tempêtes dont la mer était agitée. Sur la fin de la dernière nuit, tandis que chacun était endormi profondément et que Mopsus faisait la garde avec Acaste, un alcyon, voltigeant au-dessus de la tête de Jason, annonça par un doux gazouillement la fin des orages. Mopsus entendit le chant de l'oiseau qui habite les bords de la mer, et comprit le présage. Bientôt l'alcyon, obéissant aux ordres de la divinité qui l'envoyait, alla se placer sur le haut de la poupe du vaisseau. Mopsus, s'approchant alors de Jason, qui reposait sur des peaux de brebis, le tira par le bras, et lui dit : « Fils d'Éson, écoute ce que je viens d'apprendre par le chant d'un alcyon qui voltigeait autour de toi pendant ton sommeil. Pour calmer la fureur des vents qui troublent depuis si longtemps les flots, il faut que, montant sur le sommet sacré du Dindyme, tu te rendes la mère des dieux favorable par un sacrifice. C'est elle qui tient sous son pouvoir les vents, la mer, les abîmes de la terre et les sommets glacés de l'Olympe; et lorsque, quittant la cime des montagnes, elle paraît dans les cieux, Jupiter lui-même se lève pour lui céder sa place; à son exemple, les autres immortels témoignent à l'envi leur respect à cette redoutable déesse. »

Ce discours remplit Jason de confiance et d'allégresse; il se lève, court à tous ses compagnons, les éveille, et lorsqu'ils furent assemblés leur expose la prédiction de Mopsus. Aussitôt les plus jeunes font sortir des étables les bœufs nécessaires pour le sacrifice et les conduisent sur la montagne. Les autres, ayant détaché le vaisseau du rocher sacré, le font avancer à la rame dans le port des Thraces, et, ayant laissé quelques uns d'entre eux pour le garder, montent ensuite sur le sommet du Dindyme. De là, ils découvraient devant eux, et pour ainsi dire sous leurs mains, les monts Macriens et toute la Thrace. Ils apercevaient à travers les nuages l'embouchure du Bosphore, les montagnes de la

Mysie, et voyaient d'un autre côté serpenter le fleuve Ésèpe, et s'élever au milieu des champs Népéiens la ville d'Adrastie[1].

Au milieu des arbres qui couronnaient cette montagne, un vieux cep de vigne était parvenu à une grosseur prodigieuse : on le coupa pour en faire un simulacre consacré à la déesse. Argus le tailla d'une main habile et le plaça sur une cime escarpée, au pied des chênes élevés qui le recouvraient de leurs sommets. On ramassa ensuite des pierres pour dresser l'autel, on se couronna de feuilles de chêne, et on offrit le sacrifice en invoquant l'auguste mère des dieux, déesse du Dindyme, et habitante de la Phrygie. On adressa en même temps des vœux à Titias et à Cyllène, ces illustres compagnons de la déesse, les chefs de tous les Dactyles de Crète[2], que la nymphe Anchialé mit au monde au fond d'un antre du mont Dicté[3], en saisissant, dans l'accès de sa douleur, la terre de ses mains.

Jason, versant des libations sur les victimes enflammées, suppliait ardemment la déesse d'apaiser la fureur des vents. Ses compagnons, revêtus de leurs armes, dansaient autour de l'autel en frappant de toutes leurs forces leurs boucliers de leurs épées[4]. Orphée l'avait ainsi commandé pour écarter du sacrifice les tristes gémissements des Dolions, qui pleuraient sans cesse leur roi; et c'est de là que les Phrygiens ont conservé l'usage d'invoquer Cybèle au son du rhombe[5] et des tambours.

[1] Ville de la Troade, entre Parium et Priapus, vis-à-vis de Cyzique. Strabon, liv. XII, p. 575 et 588.

[2] Les Dactyles de Crète, appelés aussi Curètes, habitaient le mont Ida, et accompagnaient Rhéa, la même que Cybèle. Lorsqu'elle mit au monde Jupiter, ils aidèrent à cacher sa naissance en dansant autour de lui, et en frappant leurs armes pour étouffer ses cris.

[3] Montagne de Crète.

[4] Espèce de danse appelée pyrrique, en usage chez les Crétois et chez les Lacédémoniens.

[5] Instrument d'airain dont se servaient aussi les magiciennes. Théocrite *Idyll.*, II, v. 30 et 35. Eustath., *Comm. in Dionys.*, v. 1134.

La déesse écouta les vœux qu'on lui adressait, et sa faveur se manifesta par des signes éclatants. Les arbres se couvrirent subitement de fruits ; la terre fit éclore sous les pas des héros des fleurs sans nombre ; les lions, quittant leurs cavernes, s'approchèrent d'eux en les caressant de leurs queues ; et, par un prodige encore plus étonnant, le Dindyme, qu'aucune fontaine n'avait arrosé jusqu'à ce jour, vit tout à coup jaillir de son sommet aride une source abondante, que les habitants des contrées voisines appellent encore la Fontaine de Jason. Le sacrifice fut suivi d'un festin, pendant lequel la montagne des Ours retentit de chants en l'honneur de Cybèle.

Les Argonautes se rembarquèrent au lever de l'aurore, et s'éloignèrent de l'île en ramant à l'envi. Le ciel serein, la mer unie et tranquille, favorisaient leurs efforts. Remplis d'allégresse, ils déployaient la force de leurs bras et faisaient voler le vaisseau avec tant de vitesse, que les rapides coursiers de Neptune n'auraient pu l'atteindre. Vers la fin du jour, des vents impétueux ayant soulevé de nouveau les flots, ils se sentirent enfin accablés de lassitude et furent obligés de laisser reposer leurs rames. Hercule seul, toujours infatigable, opposait au courroux des vagues la vigueur de ses bras, et par de violentes secousses faisait avancer le vaisseau. Ils avaient déja passé l'embouchure du Rhyndacus et le tombeau d'Égéon [1], et côtoyaient avec joie le rivage de la Mysie, lorsque tout à coup la rame fut brisée par la violence des flots. Une partie est emportée par les vagues, l'autre reste entre les mains du héros, qui tombe à la renverse et se relève aussitôt sans rien dire, et comme étonné de voir ses bras condamnés au repos.

L'heure approchait où le laboureur quitte les champs, et pressé par la faim se hâte de retourner à sa chaumière : arrivé près de sa porte, il étend par terre ses genoux fatigués,

[1] Un des géants, le même que Briarée, qui secourut Jupiter contre les autres dieux. Homère, *Iliade*, liv. I, v. 404.

et, considérant son corps couvert de poussière et ses mains usées par le travail, il maudit les besoins qu'il ne peut satisfaire qu'au prix de tant de peines et de fatigues. Les Argonautes abordèrent alors sur un rivage voisin de la ville de Cius, près du fleuve du même nom et du mont Arganthon. Les Mysiens qui habitaient cette contrée, voyant arriver des étrangers qui n'avaient aucun dessein ennemi, leur accordèrent volontiers l'hospitalité, et leur fournirent en abondance des vivres et du vin. Les uns vont chercher du bois sec, les autres étendent sur la terre des lits de verdure ; ceux-ci font jaillir du feu du sein d'un caillou, ceux-là versent du vin dans les coupes et préparent le repas, après avoir offert à l'entrée de la nuit un sacrifice à Apollon, protecteur des débarquements.

Cependant le fils de Jupiter, empressé de réparer la perte de sa rame, laissa ses compagnons apaiser la faim qui les pressait, et dirigea ses pas vers une forêt voisine où, après avoir erré longtemps, il découvrit un sapin peu chargé de branches, et dont la grosseur et la hauteur n'excédaient point celles d'un peuplier. Aussitôt il jette par terre son arc et son carquois, se dépouille de sa peau de lion et de sa massue, et frappe à coups redoublés le pied de l'arbre. Sûr de ses forces, il saisit ensuite à deux mains le bas du tronc, y appuie sa large épaule, et du premier effort l'enlève avec toutes ses racines et la terre qui y était attachée. Tel au milieu de l'hiver, lorsque la constellation d'Orion brille sur les flots, un ouragan fougueux emporte à la fois le mât d'un vaisseau, les cordes et les câbles qui le retenaient. Hercule reprend aussitôt son carquois, sa peau de lion et sa massue, et se met en chemin pour rejoindre ses compagnons.

Pendant ce temps le jeune Hylas, attentif à préparer le repas de son maître, s'était écarté de la troupe, et, tenant une urne d'airain, cherchait une claire fontaine pour y puiser de l'eau. Hercule l'avait accoutumé dès l'enfance à le servir, lorsque, après avoir tué son père Théodamas, il l'avait enlevé de la maison paternelle. Théodomas, habitant de la

Dryopie, était occupé à labourer son champ, et conduisait tristement sa charrue. Hercule, qui ne cherchait qu'un prétexte de faire la guerre aux Dryopes pour les punir de leurs brigandages, lui demanda fièrement un de ses bœufs, et sur son refus le massacra lui-même impitoyablement. Mais pourquoi m'arrêter à ce récit? Hylas, conduit par le hasard, arriva sur le bord d'une fontaine qu'on appelle les Sources. C'était l'heure à laquelle les Nymphes qui habitaient la riante contrée d'alentour avaient coutume de se rassembler pour chanter, en dansant pendant la nuit, les louanges de Diane. Les Nymphes des montagnes, celles des bois, celles qui demeuraient dans les antres profonds, avaient déja quitté leur retraite et s'avançaient vers la fontaine. Éphydatie qui l'habitait, levant alors la tête au-dessus de son onde limpide, aperçut le jeune Hylas, et découvrit à la faveur de la lune, qui laissait tomber sur lui ses rayons, l'éclat de sa beauté et les graces de son visage. Aussitôt l'amour s'empare de ses sens, elle est toute hors d'elle-même et demeure interdite. Hylas, penché sur le bord, plongeait son urne au milieu des ondes, qui se précipitaient avec bruit dans l'airain résonnant. La Nymphe, brûlant d'appliquer un baiser sur sa bouche délicate, lui passe une main autour du cou et le tire de l'autre par le bras. L'infortuné est entraîné au fond des ondes, et jette en tombant des cris perçants.

Polyphème, qui était éloigné des autres et attendait le retour d'Hercule, fut le seul qui les entendit. Il courut aussitôt du côté de la fontaine. Tel qu'un lion affamé, entendant le bêlement des moutons, s'approche avec vitesse, et, ne pouvant se jeter sur le troupeau que les bergers ont renfermé, pousse pendant longtemps d'affreux rugissements; tel le fils d'Élatus fait retentir au loin l'air de ses gémissements. En vain il parcourt en criant tous les lieux d'alentour, rien ne répond à ses cris. Dans cette extrémité, craignant qu'Hylas ne soit devenu la proie des bêtes féroces ou n'ait été enlevé par des brigands, il tire son épée pour voler, s'il le peut, à sa défense. Tandis qu'il courait ainsi en faisant

briller son épée dans l'obscurité, il rencontra Hercule qui retournait à grands pas vers le vaisseau. Il le reconnut, et, tout hors d'haleine, lui adressa ces mots : « Cher compagnon, je vais vous annoncer un funeste accident. Hylas était allé puiser de l'eau à une fontaine, et ne reparaît point. Des voleurs ou des bêtes féroces se sont jetés sur lui. J'ai entendu ses cris et ne sais rien de plus. »

Tandis qu'Hercule écoutait ce discours, une sueur abondante coulait de son front, et son sang bouillonnait dans ses veines. Enflammé de colère, il jette aussitôt le sapin qu'il portait, et suit en courant le chemin qui se présente à lui. Comme un taureau, piqué par un taon, s'échappe du pâturage, et, fuyant loin des bergers et du troupeau, s'arrête quelquefois, lève sa tête altière, et, pressé par la douleur, pousse d'effroyables mugissements, ainsi Hercule, emporté par sa fureur, tantôt court avec rapidité, et tantôt, suspendant sa course, répète avec des cris perçants le nom de son cher Hylas.

Cependant l'étoile du matin brillait sur la cime des montagnes, les vents propices commençaient à souffler, et Typhis pressait ses compagnons de partir. Dociles à ses conseils, ils montent aussitôt sur le vaisseau, lèvent l'ancre et retirent les câbles. Le vent enfle la voile, et déja ils doublent avec joie le promontoire de Neptune. L'aurore vermeille éclairait le ciel de ses feux ; on voyait au milieu des vertes campagnes reluire les sentiers poudreux et briller les champs couverts de rosée. Les Argonautes s'aperçurent alors de l'absence de leurs compagnons. Une violente querelle s'élève aussitôt parmi eux. On n'entend de tous côtés que plaintes et que clameurs. Tous se reprochaient mutuellement d'avoir si promptement mis à la voile, et laissé à terre le plus vaillant héros de la troupe. Pendant ce tumulte, Jason, plongé dans la plus cruelle incertitude, était assis tristement et dévorait son chagrin dans un morne silence : « Tu demeures tranquille, lui dit Télamon transporté de fureur, et n'es pas sensible à la perte d'Hercule ! Je le vois trop, tu craignais que sa

gloire n'éclipsât un jour la tienne dans la Grèce, si les dieux nous accordent d'y rentrer, et tu avais formé le dessein de l'abandonner. Mais à quoi bon de plus longs discours? Je veux à l'instant me séparer de toi et de ceux qui ont tramé avec toi cette perfidie. » Il dit, et, les yeux étincelants de rage, se jette sur Typhis, et s'empare du gouvernail. Chacun était prêt à seconder en ramant ses efforts, et le navire allait regagner le rivage de la Mysie, si les deux fils de Borée, Calaïs et Zéthès, reprenant vivement Télamon, ne se fussent opposés à son dessein. Infortunés! ils se repentiront un jour de n'avoir point voulu qu'on retournât chercher Hercule. Surpris dans l'île de Ténos[1] au retour des jeux funèbres de Pélias, ils périrent par la main du héros, qui doit élever sur leur sépulture deux colonnes, dont l'une, par un prodige étonnant, s'agite au souffle de l'aquilon qui leur donna le jour.

Cependant la dispute s'échauffait de plus en plus, lorsque le sage Glaucus, interprète des volontés du divin Nérée, sortant tout à coup du sein de la mer, éleva au-dessus des flots sa tête couverte de cheveux blancs, et saisissant le gouvernail d'une main vigoureuse : « Pourquoi, s'écria-t-il, voulez-vous, contre les décrets de Jupiter, emmener le valeureux Hercule en Colchide? Soumis dans Argos aux ordres de l'impitoyable Eurysthée, il doit accomplir douze travaux, et monter ensuite au rang des immortels. Il ne lui en reste plus à achever qu'un petit nombre; cessez donc de souhaiter davantage sa présence. Polyphème bâtira près de l'embouchure du Cius une ville fameuse, et terminera ses jours parmi les Chalybes. Pour Hylas, une Nymphe amoureuse de sa beauté l'a fait son époux. C'est en le cherchant que les héros que vous regrettez se sont égarés. » Glaucus, en finissant ces mots, se replonge au fond de la mer. Les flots écument, et l'onde amère rejaillit dans le vaisseau.

Son discours remplit de joie les Argonautes. Télamon

[1] Une des Cyclades.

s'approcha de Jason, et lui prenant la main : « Fils d'Éson, lui dit-il, excuse l'excès de mon emportement. La douleur m'a fait proférer un discours insolent et téméraire. Que les vents emportent mon erreur, et soyons unis comme auparavant ! — Ami, lui répondit Jason, tu m'as outragé cruellement, en m'accusant devant tous nos compagnons de trahir un héros qui m'est cher. Quoique vivement blessé, je n'en conserverai point de ressentiment, puisque enfin ce n'est point pour un vil intérêt, mais en regrettant un ami, que ta colère s'est allumée. J'espère, si l'occasion s'en présente jamais, que tu soutiendras ma querelle avec la même chaleur. » Il dit, chacun se remit à sa place, et la concorde fut rétablie.

Les oracles de Glaucus ne tardèrent point à s'accomplir. Polyphème fonda chez les Mysiens la ville de Cius, près du fleuve du même nom. Hercule se rendit peu après aux ordres d'Eurysthée : mais avant son départ il menaça de ravager la Mysie, si on ne lui rendait Hylas ou vivant ou privé de la vie. Les Mysiens lui promirent avec serment de le chercher sans relâche, et les principaux d'entre eux lui donnèrent leurs enfants en otage. Aujourd'hui même les habitants de Cius cherchent encore Hylas et entretiennent une étroite alliance avec la ville de Trachis, dans laquelle Hercule transporta les enfants qui lui furent alors livrés.

Les Argonautes furent poussés tout le jour, et même la nuit suivante, par un vent favorable, dont le souffle ne s'éteignit qu'au lever de l'aurore. Un golfe spacieux, entouré d'un rivage élevé, se présentait alors à leurs regards. Ce fut là qu'ils abordèrent, à force de rames, au moment où les premiers rayons du soleil éclairaient l'univers.

CHANT SECOND.

Les Argonautes abordent dans le pays des Bébryces. — Combat de Pollux et du roi Amycus ; défaite des Bébryces. — Entrée dans le Bosphore.— Histoire de Phinée, délivré des Harpies par les fils de Borée. — Il donne des conseils aux Argonautes, et leur prédit une partie de leurs aventures. — Histoire de Parébius. — Origine des vents étésiens. — Histoire de la nymphe Cyrène et de son fils Aristée. — Les Argonautes traversent les rochers Cyanées et abordent à l'ile Thymiade. — Apparition d'Apollon. — Description du fleuve Achéron et de l'antre de Pluton. — Ils sont bien reçus par Lycus, roi dès Mariandyniens, qui leur donne son fils Dascylus pour les accompagner.— Mort du devin Idmon et du pilote Tiphys. — Ancée prend soin du gouvernail. — Apparition de l'ombre de Sthénélus.— Heureuse rencontre des fils de Phryxus, qui s'embarquent avec les Argonautes. — On aperçoit le sommet du Caucase et l'aigle qui dévorait le foie de Prométhée. — Arrivée en Colchide.

Sur ce rivage était la demeure d'Amycus, roi des Bébryces [1], et les étables qui renfermaient ses nombreux troupeaux. Fils de Neptune et de la nymphe Mélia, Amycus était le plus féroce et le plus orgueilleux des mortels. Par une loi barbare, il obligeait les étrangers à se battre au pugilat contre lui, et avait déja fait périr ainsi plusieurs de ses voisins. Dès qu'il aperçut le vaisseau, il s'approcha du rivage, et sans daigner s'informer ni quels étaient les Argonautes, ni quel était le sujet de leur voyage : « Vagabonds, leur dit-il fièrement, écoûtez ce qu'il faut que vous sachiez. De tous ceux qui abordent chez les Bébryces, aucun ne s'en retourne sans avoir auparavant essayé ses bras contre les miens : choisissez donc le plus habile d'entre vous au combat du ceste, afin qu'il se mesure à l'instant avec moi. Telle est la loi que j'ai établie ; si vous refusiez de vous y soumettre, la force saurait bien vous y contraindre. »

Ce discours remplit d'indignation les Argonautes. Pollux,

[1] Peuple de Bithynie.

plus vivement offensé du défi qu'aucun autre, s'empressa de l'accepter, et répondit ainsi : « Arrête, qui que tu sois, et cesse de parler de violence. Nous obéirons volontiers à ta loi; tu vois ton adversaire, et je suis prêt à combattre. » Amycus, étonné de sa hardiesse, le regarde en roulant des yeux farouches, comme un lion environné par des chasseurs ne fixe ses regards que sur celui qui lui a porté le premier coup.

Le fils de Tyndare dépose aussitôt son manteau, dont le tissu délicat était l'ouvrage d'une Lemnienne, qui le lui avait donné comme un gage de sa tendresse. Le roi des Bébryces détache en même temps le sien, de couleur noire et d'une étoffe grossière, et le jette par terre avec le bâton noueux qu'il portait à la main. Près d'eux était un lieu commode pour le combat; les Argonautes et les Bébryces se rangent à l'entour, et s'asseyent séparément sur le sable. Les deux rivaux offraient aux yeux des spectacles bien différents. Amycus ressemblait à un fils de l'affreux Typhon, ou aux Géants que la Terre irritée enfanta contre Jupiter. Pollux était aussi beau que l'étoile brillante du soir; un léger duvet ombrageait encore ses joues, la grace de la jeunesse brillait dans ses yeux; mais il avait la force et le courage d'un lion. Tandis qu'il déployait ses bras pour essayer si la fatigue et le poids de la rame ne leur avaient point ôté leur souplesse, Amycus, qui n'avait pas besoin d'une pareille épreuve, le regardait de loin en silence, et brûlait de verser son sang.

Lycorée, l'un des serviteurs du roi, jeta devant eux des cestes d'une force et d'une dureté à toute épreuve : « Prends sans tirer au sort, dit fièrement Amycus, et choisis ceux que tu voudras, afin qu'après le combat tu n'aies aucun reproche à me faire; arme tes mains, et bientôt tu pourras dire si je sais former un gantelet de cuir et faire couler le sang des joues de mes adversaires. »

Pollux ne répondit qu'en souriant, et ramassa les cestes

[1] Monstre moitié homme et moitié bête, suivant la fable.

qui étaient à ses pieds. Castor et Talaüs s'approchèrent pour les lui attacher, et l'animèrent en même temps par leurs discours. Arétus et Ornytus attachèrent ceux du roi, bien éloignés de penser qu'ils rendaient pour la dernière fois ce service à leur maître.

Bientôt les deux combattants s'avancent en tenant leurs mains pesantes élevées devant leurs visages. Le roi des Bébryces fond sur son adversaire comme un flot impétueux. Semblable à un pilote habile qui détourne adroitement son vaisseau pour éviter la vague qui se précipite et menace de le submerger, Pollux, par un mouvement léger, se dérobe aux coups d'Amycus qui le poursuit sans relâche. Ensuite ayant bien examiné les forces de son adversaire et connaissant sa manière de combattre, il fait ferme à son tour, déploie ses bras nerveux, et cherche les endroits qu'Amycus sait le moins garantir. Comme on voit des ouvriers assembler à grands coups les pièces d'un navire et faire retentir l'air du bruit de leurs marteaux, ainsi les deux combattants se frappent avec furie les joues et les mâchoires, et font sans cesse résonner leurs dents sous la pesanteur de leurs poings. La fatigue épuise enfin leurs forces, ils se séparent, et tout hors d'haleine essuient la sueur qui coule à grands flots de leurs fronts. Bientôt ils courent de nouveau l'un sur l'autre, semblables à des taureaux furieux qui se disputent une génisse. Amycus, se dressant sur la pointe des pieds, comme un homme prêt à assommer une victime, lève avec fureur un bras redoutable. Pollux penche la tête, évite adroitement le coup qui ne fait qu'effleurer son épaule, et, s'avançant aussitôt sur son adversaire, le frappe de toutes ses forces au-dessus de l'oreille. L'air retentit au loin, les os sont fracassés. Amycus, vaincu par l'excès de la douleur, tombe sur ses genoux et rend le dernier soupir.

Tandis que les héros minyens poussent des cris de joie, les Bébryces, irrités de la mort de leur roi, s'avancent vers Pollux en levant leurs massues et brandissant leurs dards; ses compagnons se précipitent à l'instant devant lui, et lui

font un rempart de leurs épées. Castor frappe d'abord un des ennemis qui s'élançait sur son frère, d'un seul coup lui fend la tête, qui tombe ainsi partagée sur les deux épaules. Pollux lui-même renverse d'un coup de pied dans la poitrine le géant Itymon, et d'un de ses poings, encore armés du ceste, il porte à Minas, au-dessus du sourcil gauche, un coup qui lui emporte la paupière et laisse voir le globe de l'œil à découvert. Le fier Oridès, l'un des gardes d'Amycus, atteignit d'un dard Talaüs dans le flanc; mais le coup ne fit qu'effleurer la peau, sans blesser les entrailles. Arétus, de sa lourde massue, porte également au brave Iphitus un coup inutile, et expire bientôt lui-même sous le glaive de Clytius. Levant d'une main sa grande hache et présentant de l'autre la dépouille d'un ours qui lui sert de bouclier, l'intrépide Ancée, fils de Lycurgue, s'élance avec fureur au milieu des ennemis. Les deux fils d'Éacus fondent en même temps sur eux, et Jason se précipite aussi dans la mêlée.

Lorsque, au milieu de l'hiver, des loups affamés, trompant les chiens et les pasteurs, sont entrés dans une bergerie, et que, regardant avec avidité tout le troupeau, ils cherchent la proie qu'ils doivent d'abord dévorer, on voit les brebis effrayées se serrer, se presser et se renverser les unes sur les autres : telle est l'épouvante que les héros minyens répandent parmi les Bébryces. Comme des abeilles cachées dans le creux d'un rocher, où des pasteurs ont introduit une épaisse fumée, s'agitent d'abord en bourdonnant, et s'échappent ensuite en fuyant loin de leur retraite; ainsi ces perfides adversaires, après une courte résistance, prennent la fuite, et vont porter la nouvelle de la mort du roi dans le fond de leur pays. Là, pour comble de désastre, ils rencontrent Lycus à la tête des Mariandyniens, leurs mortels ennemis, qui, profitant de l'absence d'Amycus, ravageait leurs campagnes et pillait leurs demeures. Les Argonautes, de leur côté, n'épargnaient rien de ce qui était près du rivage, et chassaient devant eux des troupeaux innombrables : « Qu'auraient donc fait, disaient-ils alors entre eux, les fai-

bles Bébryces, si le destin eût conduit Hercule en ces lieux? Sans doute il n'y aurait eu aucun combat; mais lorsque Amycus venait fièrement nous annoncer ses lois, la massue d'Hercule lui aurait fait oublier et ses lois et sa fierté. Mais hélas! nous l'avons abandonné par mégarde, nous naviguons maintenant sans lui, et nous aurons plus d'une fois à gémir de son absence. »

Ainsi les Argonautes se reprochaient sans cesse une séparation dont les décrets de Jupiter étaient seuls la cause. Ils passèrent la nuit sur le rivage, et s'occupèrent d'abord du soin des blessés. On offrit ensuite un sacrifice aux immortels, et on prépara le repas, après lequel, au lieu de se laisser aller au sommeil, chacun se couronna des branches d'un laurier auquel le vaisseau était attaché. Orphée prit en main sa lyre dorée, et tous, mêlant leurs voix à ses divins accords, chantèrent ensemble les louanges du dieu qu'on révère à Thérapné [1]. Les vents retenaient leur haleine, le rivage était tranquille, la nature entière semblait sourire à leurs chants.

Le soleil, recommençant sa carrière, éclairait le sommet des montagnes couvertes de rosée, et les bergers écartaient le doux sommeil de leurs paupières. Les Argonautes, après avoir embarqué les troupeaux qui leur étaient nécessaires, détachèrent du pied du laurier le câble du vaisseau; et, poussés par un vent favorable, entrèrent dans le rapide détroit du Bosphore. Là, des flots semblables à des montagnes s'élèvent jusqu'aux cieux, et sont toujours prêts à fondre sur les navigateurs, qui semblent ne pouvoir échapper à la mort, suspendue comme un nuage sur leurs têtes. Cependant l'habile pilote sait se frayer une route au milieu du danger. Ainsi les Argonautes, par l'adresse de Tiphys, avançant toujours sans accident, mais non sans frayeur, abordèrent le lendemain vis-à-vis les côtes de la Bithynie.

[1] Lieu voisin de Lacédémone, consacré à Apollon.

Un fils d'Agénor [1], Phinée, faisait sa demeure sur ce rivage. Apollon lui avait accordé depuis longtemps le don de prévoir l'avenir ; faveur dangereuse, qui devint la source de tous ses malheurs. Sans respect pour le maître des dieux, il découvrait hardiment aux mortels ses décrets sacrés. Jupiter irrité le condamna à une éternelle vieillesse, priva ses yeux de la douce lumière du jour, et voulut qu'il ne pût jamais se rassasier d'aucun mets. En vain ceux qui venaient consulter ses oracles lui en apportaient sans cesse de nouveaux ; les Harpies, fondant tout à coup du haut des cieux, les lui arrachaient de la bouche et des mains. Quelquefois, pour prolonger ses tourments en soutenant sa misérable vie, elles lui abandonnaient de légers restes, sur lesquels elles répandaient une odeur si infecte, que personne n'aurait eu le courage non-seulement de s'en nourrir, mais même d'en supporter de loin la puanteur. Phinée n'eut pas plutôt entendu la voix des Argonautes et le bruit de leur débarquement, qu'il comprit aussitôt qu'ils étaient les étrangers dont l'arrivée, suivant les décrets de Jupiter, devait mettre fin au plus cruel de ses maux. Semblable à un fantôme, il sort de son lit, et, s'appuyant sur un bâton, il traîne en tâtonnant le long des murs ses pieds chancelants. Tous ses membres, épuisés par la faim et la vieillesse, tremblent à chaque pas. Son corps est sale et hideux. Une peau desséchée recouvre à peine ses os. Il arrive au seuil de sa porte et s'y assied, accablé de lassitude. Au même instant, un ténébreux vertige s'empare de ses sens ; la terre lui semble tourner sous ses pieds ; sa bouche est muette : il perd le sentiment et reste évanoui.

Les Argonautes, l'ayant aperçu, s'approchent de lui, l'environnent, et sont saisis d'effroi. Tout à coup de longs soupirs sortent du fond de sa poitrine. Inspiré par un dieu, il fait entendre ces mots : « Écoutez, ô les plus braves de tous les Grecs !... si c'est vous que, par l'ordre cruel de son roi,

[1] Roi de Phénicie.

Jason conduit sur le navire Argo à la conquête de la Toison d'or. Mais je n'en puis douter, c'est vous-mêmes... Fils de Latone, dieu puissant, je te rends graces au milieu de mes maux, rien n'échappe encore à mon esprit pénétrant... Je vous conjure donc par Jupiter, qui protége les suppliants et punit sévèrement les cœurs impitoyables ; au nom d'Apollon et de Junon, qui vous protégent dans votre entreprise plus que toutes les autres divinités, ayez pitié de moi, soulagez mes maux ; ne partez pas sans avoir compassion d'un infortuné, dont vous ne connaissez pas encore toute la misère. Non-seulement une impitoyable Furie m'a ravi les yeux, non-seulement je traîne une vieillesse éternelle, un tourment cent fois plus horrible encore m'assiége sans cesse. Des Harpies cruelles m'arrachent ma nourriture : à peine j'essaie d'apaiser la faim qui me dévore, qu'elles fondent tout à coup sur moi d'un repaire invisible, d'où elles m'observent avec tant de soin, qu'il m'est aussi impossible de me dérober à leurs regards que de me cacher à moi-même. Si par hasard elles laissent devant moi quelque chose, il s'en exhale une odeur si insupportable, qu'avec un cœur d'airain on ne saurait en approcher. Cependant l'affreuse nécessité de la faim l'emporte, me retient, et me force d'avaler le reste. Fils de Borée, c'est à vous qu'il est réservé de chasser d'auprès de moi ces monstres odieux. En me secourant, vous n'obligerez pas un étranger. Phinée, que ses richesses et sa science ont rendu autrefois célèbre parmi les mortels, est fils d'Agénor, et j'obtins pour épouse votre sœur Cléopâtre, lorsque je régnais sur les Thraces. »

Phinée se tut, et les Argonautes restèrent pénétrés de la plus vive compassion. Les deux fils de Borée, encore plus touchés que les autres, s'approchèrent de lui en essuyant leurs larmes ; Zéthès lui prit la main, et lui dit : « O le plus infortuné des mortels ! comment de si grands maux sont-ils venus fondre sur vous ? Sans doute vous avez excité la colère des dieux par des prédictions indiscrètes : nous brûlons du desir de vous secourir, mais nous craignons leur ven-

geance, toujours si terrible pour les faibles humains; et nous n'oserons chasser les Harpies, qu'après que vous nous aurez juré que notre action ne déplaira point aux immortels.

«— Cesse, ô mon fils ! dit le vieillard entr'ouvrant ses yeux privés de lumière et les tournant vers Zéthès, cesse de me tenir de semblables discours : j'en jure par le fils de Latone, de qui j'ai reçu l'art de prévoir l'avenir, par le sort affreux qui me tourmente, par le nuage répandu sur mes yeux, par les divinités infernales (et puisse leur courroux, si je te trompe, me poursuivre encore après ma mort), non, vous n'offenserez pas les dieux en me secourant. »

Rassurés par ce serment, Calaïs et Zéthès brûlent déja d'impatience de se signaler. Un repas, dernière proie des Harpies, est bientôt préparé et servi devant le vieillard. Ils se placent à ses côtés, tenant en main leurs glaives, et attendent l'instant d'exécuter leur dessein. Phinée eut à peine touché un des mets, que ces monstres affamés, s'élançant avec un bruit affreux du sein des nues, fondirent tout à coup sur la table avec la rapidité des tourbillons ou des éclairs. Les Argonautes poussèrent en les voyant de grands cris. Tout fut dévoré en un instant, et elles s'envolèrent au-dessus des mers aussi rapidement qu'elles étaient venues, laissant après elles une odeur insupportable.

Les fils de Borée, que Jupiter remplit en ce moment d'une vigueur infatigable, les poursuivent avec une égale vitesse et les menacent sans cesse de leurs épées. Tels que des chiens bien dressés, près d'atteindre à la course une biche légère, s'efforcent de la saisir en allongeant le cou ; mais la proie leur échappe, et leurs dents résonnent inutilement : tels les fils de Borée touchent sans cesse les Harpies sans pouvoir les saisir. Enfin ils les atteignaient, et, contre la volonté des dieux, ils allaient les exterminer près des îles Plotées, lorsque la légère Iris, traversant les airs, arrêta leurs bras par ce discours : « Fils de Borée, respectez les Harpies, ce sont les chiens de Jupiter. Je vous jure par le

Styx, redouté des dieux mêmes, qu'elles n'approcheront plus à l'avenir de la demeure de Phinée. » Calaïs et Zéthès, ayant entendu ce serment, retournèrent vers le vaisseau, laissant le nom d'îles du Retour [1] à celles qu'on appelait auparavant Plotées. Iris regagna l'Olympe d'un vol rapide, et les Harpies se réfugièrent dans une caverne de l'île de Crète.

Cependant les Argonautes, après avoir purifié le corps du malheureux vieillard, immolèrent aux dieux des brebis choisies parmi celles qu'ils avaient enlevées des étables d'Amycus, et préparèrent un grand festin dans le palais de Phinée, qui était assis avec eux et mangeait avidement, ne sachant encore si son bonheur n'était pas un songe. Le repas achevé, ils veillèrent ensemble, en attendant le retour des fils de Borée. Phinée, placé au milieu d'eux près du foyer, leur annonçait la route qu'ils devaient suivre pour arriver au terme de leur navigation.

« Écoutez, mes amis, ce qu'il m'est permis de vous apprendre; car Jupiter, dont j'ai déja trop mérité le courroux par mon imprudence, me défend de vous révéler entièrement tout ce qui doit vous arriver. Ainsi ce dieu veut que les prédictions soient toujours imparfaites, afin que les mortels ne cessent jamais d'implorer sa providence. En quittant ce rivage, vous verrez, à l'extrémité du détroit, deux rochers, que jusqu'ici nul mortel n'a pu franchir. Ils sont mobiles, et se réunissent souvent pour n'en former qu'un seul. L'onde agitée s'élève alors en bouillonnant au-dessus de leurs cimes, et le rivage retentit au loin du bruit de leur choc. Suivez donc, si vous êtes sages et religieux, les conseils que je vais vous donner, et ne vous laissez point emporter à l'ardeur d'une folle jeunesse, en courant à une mort certaine. Avant de tenter le passage, vous lâcherez dans les airs une colombe; si elle traverse heureusement, faites force de rames, sans différer un instant : votre salut dépendra plus

[1] En grec Strophades.

alors de la vigueur de vos bras que des vœux que vous pourriez adresser au ciel. Je ne vous défends pas cependant de l'implorer ; mais, dans ce moment, ne comptez que sur vos efforts et sur votre intrépidité. Si la colombe périt au milieu du détroit, retournez en arrière. Céder aux dieux, c'est le parti le plus sage. Votre vaisseau, fût-il de fer, ne pourrait manquer d'être brisé par le choc des rochers. Je vous le dis donc encore une fois, ne soyez pas assez imprudents pour négliger mes conseils ; et quand vous me croiriez mille fois plus odieux aux immortels que je ne le suis, n'avancez pas sans lâcher auparavant une colombe.

« L'évenement sera tel qu'il plaira aux dieux ; mais si, ayant évité la rencontre de ces rochers, vous entrez heureusement dans le Pont-Euxin, naviguez à droite le long de la Bithynie, et gardez-vous d'approcher de terre, jusqu'à ce qu'ayant passé l'embouchure du Rhébas et doublé le cap Noir, vous soyez arrivé à l'île Thyniade. Peu loin de là, vous aborderez dans le pays des Mariandyniens ; c'est là qu'on trouve un chemin qui descend aux enfers, et qu'on voit s'élever le promontoire Achérusias, du haut duquel tombe l'Achéron, en roulant ses flots impétueux à travers des précipices qu'ils ont creusés. Vous découvrirez ensuite les montagnes de la Paphlagonie, pays dont les habitants se vantent de descendre de Pélops, qui régna d'abord parmi eux. Sur le même rivage, un promontoire s'avance dans la mer, et son sommet se perd dans les cieux. Les vents du nord viennent s'y briser ; il est connu sous le nom de Carambis. Assez loin de ce promontoire, et auprès d'un autre, le fleuve Halys vomit son onde avec fracas. L'Iris roule ensuite ses flots moins nombreux, et verse dans la mer ses eaux blanches d'écume. Au delà de son embouchure, la côte s'avance et forme un coude terminé par le cap Thémiscyre, près duquel se jette le Thermodon, après avoir traversé d'immenses contrées. Là sont les champs de Doas et les trois villes habitées par les Amazones. Plus loin, les Chalybes, les plus misérables des mortels, habitent une terre rude et

sauvage, occupés sans cesse à retirer le fer de son sein; près d'eux les Tibaréniens font paître leurs nombreux troupeaux au delà d'un promontoire consacré à Jupiter Hospitalier, et les Mossynoéciens, renfermés entre des montagnes couvertes de forêts, se construisent avec art des tours de bois appelées Mossynes, qui leur ont fait donner le nom qui les distingue. Ce trajet achevé, vous aborderez dans une île déserte, après avoir chassé par quelque artifice les oiseaux importuns dont elle est infestée depuis longtemps. Deux reines des Amazones, Otrère et Antiope, au milieu d'une expédition militaire, y firent autrefois construire un temple de pierre en l'honneur du dieu Mars. Une affreuse tempête doit être pour vous dans cette île la source d'un grand bonheur : c'est pourquoi mon amitié vous recommande de vous y arrêter... Mais que dis-je ? et pourquoi m'exposer encore à la colère des dieux, en vous révélant tout ce qui doit vous arriver ? Au delà de l'île, différents peuples habitent le continent. Vous trouverez successivement les Philyres, les Macrons, la nation nombreuse des Béchires, celle des Sapires, les Byzères; enfin les belliqueux habitants de la Colchide. Naviguez toujours, jusqu'à ce que vous soyez parvenus à l'extrémité la plus reculée de la mer. C'est là qu'au milieu de la Colchide, loin des campagnes de Circé et des monts Amarantes où il prend sa source, le Phase impétueux jette ses eaux dans le Pont-Euxin; c'est là qu'enfin vous découvrirez le palais d'Éétès et la forêt consacrée à Mars, dans laquelle la Toison d'or est suspendue au haut d'un chêne. Un monstre horrible, un dragon furieux, veille sans cesse à sa garde; et jamais ses yeux ardents ne sont fermés par le doux sommeil. »

Le discours de Phinée remplit de terreur les Argonautes; ils restèrent quelque temps muets et consternés. Jason rompit enfin le silence : « Respectable vieillard, dit-il, tu viens de nous conduire à travers mille dangers jusqu'au terme de notre navigation; tu nous as fait connaître à quel signe nous devons hardiment traverser ces rochers redoutables qui défendent l'entrée du Pont-Euxin. Mais pourrons-nous les

éviter une seconde fois pour retourner dans la Grèce? c'est ce que je desire ardemment de savoir. Mais que dis-je? et comment traverser tant de mers inconnues? comment parvenir aux rivages de la Colchide, qui touche aux extrémités de la terre et des mers? — Mon fils, répondit le vieillard, dès que vous aurez heureusement passé les rochers redoutables, allez avec confiance; un dieu vous ramènera par une autre route; et, pour arriver en Colchide, vous ne manquerez pas de conducteurs. Surtout, ô mes amis, tâchez de vous rendre Vénus favorable. C'est de cette adroite déesse que dépend le succès de vos travaux. Mais j'en ai dit assez, ne me demandez rien de plus. »

Le fils d'Agénor achevait de parler, lorsque les enfants de Borée, descendant du haut des airs, posèrent leurs pieds légers sur le seuil de la porte. A leur aspect chacun se leva, impatient de savoir ce qu'étaient devenues les Harpies. Zéthés, encore tout hors d'haleine, raconta jusqu'où il les avait poursuivies, comment elles avaient été sauvées de leurs mains par Iris, et s'étaient réfugiées dans un antre du mont Dicté; enfin le serment de la déesse. Ces nouvelles remplirent de joie Phinée et les Argonautes : « Fils d'Agénor, s'écria Jason pénétré de la plus vive tendresse, un dieu sans doute a eu pitié de ta misère; c'est lui qui nous a conduits sur ces bords éloignés, pour te faire trouver des vengeurs dans les fils de Borée; si ce dieu pouvait encore te rendre la lumière, je serais aussi sensible à ce bonheur qu'à celui de revoir ma patrie. — Fils d'Éson, répondit Phinée, le mal est sans remède, mes yeux sont éteints pour jamais. Que les dieux m'accordent plutôt une mort prompte, et je me croirai parvenu au comble de toutes les félicités. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, l'Aurore parut. Les habitants du voisinage, qui avaient coutume de rendre tous les jours visite à Phinée et de lui apporter une partie de leurs provisions, s'assemblèrent alors en foule autour de lui; il les écoutait tous avec bonté, et répondait à leurs questions sans négliger les plus indigents. Ses prédictions en avaient

retiré du malheur un grand nombre, et les soins qu'ils lui rendaient étaient l'effet de leur reconnaissance. L'un d'eux, nommé Parébius, lui était plus cher que les autres ; depuis longtemps il lui avait annoncé que les plus vaillants héros de la Grèce, faisant voile vers la ville d'Éétès, aborderaient dans le pays des Thyniens, et chasseraient les Harpies ; Parébius fut charmé de voir ces héros, et Phinée, ayant congédié les autres habitants qu'il avait satisfaits par ses sages réponses, le retint avec eux. Peu après, il le pria d'aller chercher le plus beau de ses béliers ; et lorsqu'il fut parti, il adressa ce discours à ses hôtes : « Mes amis, tous les hommes ne sont point encore injustes et ingrats. Celui que vous venez de voir vint autrefois me consulter. Il travaillait sans relâche, et sa pauvreté augmentait sans cesse. Un jour malheureux était suivi d'un autre plus malheureux encore. Cependant il était innocent, mais le sort qui l'affligeait était la punition d'un crime que son père avait commis. Celui-ci, coupant un jour des arbres sur une montagne, une nymphe Hamadryade, faisant entendre une voix lugubre, le conjura en pleurant d'épargner un chêne avec lequel elle était née et où elle avait toujours fait sa demeure. Insensible à ses prières, et emporté par l'ardeur d'une jeunesse imprudente, il abattit l'arbre qu'il aurait dû respecter. La nymphe irritée rendit inutiles et ses travaux et ceux de ses enfants. Parébius étant donc venu me trouver, je reconnus aussitôt le crime qui causait son malheur. Je lui ordonnai d'élever un autel à la nymphe de Thynie et de lui offrir un sacrifice afin d'apaiser son courroux, et de détourner de lui la vengeance qu'avait méritée son père. Ses prières furent exaucées : il vit la fin de son infortune. Depuis ce temps, il n'a jamais oublié ce qu'il me doit, il est sans cesse à mes côtés, il compatit à mes maux, les soulage, et ne s'éloigne de moi qu'avec peine. »

Parébius arriva dans ce moment, amenant avec lui deux béliers. Le jour venait de finir, Jason et les fils de Borée offrirent un sacrifice, par l'ordre de Phinée, à Apollon auteur

des oracles. Les plus jeunes de la troupe apprêtèrent le repas, après lequel chacun se livra au sommeil ; les uns sur le rivage et près du vaisseau, les autres dans la demeure de Phinée.

Le lendemain matin, les vents qui commençaient à souffler les empêchèrent de se rembarquer ; c'étaient les vents étésiens, dont le souffle se fait sentir sur toute la terre. Jupiter les envoya jadis aux mortels pour les soulager d'un terrible fléau.

La belle Cyrène, fuyant le commerce des hommes, et résolue de demeurer toujours vierge, faisait paître ses troupeaux sur les bords du fleuve Pénée. Apollon la vit et en devint amoureux, et, l'ayant enlevée, la transporta loin de la Thessalie pour la confier aux nymphes qui habitent la Libye, près du mont Myrtose. Ce fut là qu'elle mit au jour Aristée, que les Thessaliens invoquent comme le dieu tutélaire des campagnes et des troupeaux. Apollon, pour prix des faveurs de Cyrène, lui accorda l'immortalité et lui soumit les vastes campagnes de la Libye. Aristée fut transporté par son père dans l'antre de Chiron pour y être élevé. Lorsqu'il eut atteint l'adolescence, les Muses lui choisirent elles-mêmes une compagne. Elles lui apprirent l'art de guérir, celui de lire dans l'avenir, et lui confièrent le soin de leurs nombreux troupeaux, qui paissaient dans les champs de Phthie, près du mont Othrys et du fleuve Apidan. Aristée faisait son séjour dans ces contrées, lorsque les rayons brûlants de Sirius ayant desséché les îles autrefois gouvernées par Minos, les habitants, qui depuis longtemps ne connaissaient plus aucun remède à leurs maux, eurent recours à lui pour chasser la peste qui les tourmentait. Aristée obéit à son père, et passa dans l'île de Céos avec une colonie de Pharrasiens descendants de Lycaon. La sécheresse était l'origine du mal : pour la faire cesser, il éleva un grand autel à Jupiter, principe de l'humidité des corps, et sacrifia sur les montagnes à Sirius et au fils de Saturne.

Depuis ce temps, les vents étésiens rafraîchissent la terre

pendant quarante jours, et les prêtres de Céos offrent tous les ans des sacrifices avant le lever de la Canicule.

Les Argonautes, ainsi retenus parmi les Thyniens, reçoivent d'eux chaque jour de nouveaux présents pour le service qu'ils avaient rendu à Phinée. Les vents ayant cessé de souffler, ils construisirent sur le rivage un autel en l'honneur des douze dieux, y offrirent des sacrifices, et se rembarquèrent sans oublier la colombe, qu'Euphémus tenait dans sa main.

Leur départ n'échappa point à Minerve. Empressée de les secourir, elle monte sur un nuage léger qui la porte en un instant aux bords habités par les Thyniens. Ainsi lorsqu'un mortel errant loin de sa patrie, par un malheur trop commun, songe à la demeure chérie qu'il habitait, la distance disparaît tout à coup à ses yeux; il franchit dans sa pensée les terres et les mers, et porte en même temps ses regards avides sur tous les objets de sa tendresse.

Parvenus au détroit tortueux bordé d'écueils menaçants, les navigateurs s'avançaient en tremblant au milieu du courant qui les repoussait sans cesse, et entendaient déja le bruit des rochers qui se heurtaient. Euphémus tenant la colombe monte sur la proue, et chacun, excité par Tiphys, rame avec ardeur. Après avoir franchi le dernier détour, ils aperçurent ce qu'aucun mortel ne devait voir après eux. Les rochers Cyanées s'ouvrirent, et demeurèrent écartés l'un de l'autre. A ce spectacle la frayeur redouble : Euphémus lâche la colombe; chacun lève la tête et la suit des yeux. Tout à coup les rochers se rapprochent et se joignent avec un bruit épouvantable : l'onde jaillit au loin, l'air frémit, la mer se précipite en mugissant dans le creux des rochers, le rivage est couvert d'écume, et le vaisseau tourne plusieurs fois sur lui-même. Cependant la colombe échappe au péril, ayant seulement perdu, par la rencontre des rochers, l'extrémité de sa queue. Les Argonautes poussèrent aussitôt des cris de joie. Tiphys les excita de plus en plus à faire force de rames, afin de passer rapidement entre les rochers qui s'ouvraient

de nouveau. Chacun obéit en tremblant, lorsque tout à coup les flots qui venaient se briser contre le rivage les poussèrent en refluant au milieu du passage fatal, où la mort, suspendue sur leurs têtes, et l'immensité de la mer qui s'offrit à leurs regards, glacèrent entièrement leurs cœurs d'effroi. Au même instant une montagne d'eau s'éleva devant eux : ils baissèrent la tête et se crurent engloutis. Tiphys, par une adroite manœuvre, évita le péril ; mais les vagues, retombant avec violence dans la mer, soulevèrent le vaisseau, et le reportèrent bien loin en arrière. Euphémus courant çà et là exhorte ses compagnons, qui redoublent en criant leurs efforts ; mais le flot qui les entraîne les repousse deux fois plus que la vigueur de leurs bras ne les ferait avancer sans cet obstacle. Les rames ne peuvent résister à tant de violence, et se courbent comme des arcs. Cependant un nouveau flot s'élève derrière eux, et le navire, glissant sur le dos de la montagne humide, est précipité pour la seconde fois au milieu des rochers, où, pour comble d'horreur, un tourbillon le retient et semble l'enchaîner. Déja ces masses énormes s'agitent des deux côtés avec un bruit horrible ; mais Minerve, appuyant contre une d'elles sa main gauche, pousse en même temps le vaisseau de la droite. Aussi rapide qu'une flèche, il vole à travers les rochers qui brisèrent en se heurtant les extrémités de la poupe. La déesse le voyant hors de danger remonte vers l'Olympe, et les rochers devenus immobiles restèrent pour toujours voisins l'un de l'autre. Tel était l'ordre du Destin, qui devait s'exécuter aussitôt qu'un mortel assez hardi pour soutenir leur aspect les aurait heureusement traversés.

Cependant les Argonautes, comme s'ils fussent échappés du royaume de Pluton, promenaient autour d'eux leurs regards et contemplaient alors sans frayeur la vaste étendue de la mer : « Nous sommes sauvés ! s'écria Tiphys, et Minerve seule en est la cause ; c'est elle qui a donné au vaisseau une force divine qui le rend supérieur aux dangers. Fils d'Éson, ne redoute plus, après un si grand bonheur,

d'exécuter les ordres de Pélias. Phinée nous l'a prédit : le succès de nos travaux est maintenant assuré. » En parlant ainsi, Tiphys dirigeait, en traversant la pleine mer, le vaisseau vers les côtes de la Bithynie. Jason, qui voulait éprouver les dispositions de ses compagnons, lui répondit avec douceur : « Tiphys, c'est en vain que tu tâches de me consoler ; j'ai commis, je le vois, une faute irréparable : il fallait, lorsque Pélias m'ordonna d'entreprendre ce funeste voyage, refuser de lui obéir et m'exposer à périr par les plus affreux tourments, plutôt que de me voir toujours en proie à l'inquiétude, redouter tantôt les dangers de la mer et tantôt ceux qu'on court en abordant chez les barbares. La nuit même ne m'apporte aucun repos : rempli des alarmes du jour, je la passe tout entière à gémir. Telle est ma situation depuis que vous vous êtes assemblés pour me secourir. Il est facile de parler à celui qui ne songe qu'à sa conservation : ce n'est pas ce soin qui m'occupe, je fais peu de cas de ma vie, c'est la tienne, Tiphys, c'est celle de tous mes compagnons qui m'est chère ; et la crainte de ne pas vous ramener tous sains et saufs dans la Grèce fait seule mon tourment. »

A ce discours, les compagnons de Jason élevèrent tous ensemble la voix pour montrer leur courage et rassurer leur chef : « Mes amis, leur dit-il alors, le cœur pénétré de joie et laissant éclater ses vrais sentiments, votre courage m'inspire la confiance. Oui, puisque telle est votre fermeté dans les plus grands dangers, je serai désormais inaccessible à la crainte, et je traverserai sans frayeur les gouffres du Tartare. Mais puisque nous avons franchi les rochers fatals, nous n'avons plus, je le crois, rien de semblable à redouter, pourvu que nous suivions exactement les conseils de Phinée. » Il dit, et, sans plus discourir, les infatigables héros ramèrent avec une nouvelle vigueur. Bientôt ils laissèrent derrière eux le fleuve Rhébas, le rocher de Colone, le cap Noir et l'embouchure du Phyllis, où Dipsacus, fils de ce fleuve et d'une Nymphe habitante des prairies qu'il arrose, avait autrefois reçu chez lui le fils d'Athamas, lorsque,

monté sur un bélier, il fuyait loin de la ville d'Orchomène. Uniquement touché des charmes de la vie champêtre, Dipsacus demeura toujours près de sa mère, et se plut à faire paître ses troupeaux sur les bords du fleuve auquel il devait le jour. Les Argonautes découvrirent en passant le temple consacré à ce héros, les rivages spacieux du fleuve et les champs arrosés par le Calpis. Il ne s'éleva point de vent pendant la nuit, et les héros continuèrent à ramer de toute leur force. Tels qu'on voit des bœufs vigoureux fendre le sein d'une terre grasse et humide ; des ruisseaux de sueur coulent de leurs flancs et de leurs cous ; épuisés et hors d'haleine, ils baissent la tête en regardant obliquement le joug, et tracent pendant tout le jour de pénibles sillons.

Dans le temps où la nuit n'étant plus le jour ne paraît pas encore, mais seulement une lueur incertaine qui se mêle aux ténèbres, les Argonautes furent contraints par la fatigue d'aborder dans l'île de Thyniade. A peine étaient-ils débarqués sur cette rive déserte, qu'Apollon lui-même s'offrit à leurs yeux. Il venait de quitter la Lycie, et allait visiter au loin les nations nombreuses des Hyperboréens. Sa marche rapide agitait ses cheveux dorés, dont les boucles voltigeaient sur ses joues ; il tenait de la main gauche son arc, et son carquois était suspendu sur ses épaules. L'île entière tremblait sous ses pas, et les flots soulevés inondaient le rivage. A son aspect les héros, saisis de frayeur, demeurèrent immobiles, baissant la tête, et n'osant porter leurs regards sur la face éclatante du dieu qui, déja loin de l'île, traversait les airs au-dessus du Pont-Euxin : « Amis, s'écria Orphée après un long silence, consacrons promptement cette île au soleil du matin, puisque c'est dans ce temps qu'Apollon nous y est apparu. Élevons-lui un autel sur le rivage, et offrons-lui un sacrifice tel que la circonstance le permet. Si quelque jour il nous ramène heureusement en Thessalie, la graisse des chèvres fumera sur ses autels. Roi puissant, que ton apparition soit pour nous le gage de ta faveur ! »

A ces mots, les uns ramassent des pierres pour former l'autel, et les autres se répandent çà et là pour chercher des biches ou des chèvres sauvages échappées du fond des forêts. Apollon lui-même leur fournit bientôt une chasse abondante. Ils firent brûler, selon l'usage, les cuisses de tous ces animaux, et, tandis que la flamme brillait dans les airs, ils dansèrent autour de l'autel en célébrant le beau Phébus, et répétant : « *Io pæan ! io pæan !* » Orphée, s'accompagnant de sa lyre, chantait comment, sur le mont Parnasse, le serpent Python expira autrefois percé des flèches du dieu, qui était alors dans l'âge le plus tendre, et se plaisait encore à porter ses longs cheveux bouclés. Mais que dis-je ? pardonne, dieu puissant ! jamais le fer tranchant n'approchera de tes cheveux, que l'ordre du Destin rend éternels. La fille de Cœus, Latone, ta mère, ose seule les toucher ; seule elle les arrange de ses mains. Orphée chantait aussi comment, attentives au combat, les Nymphes qui habitaient l'antre Corycium animaient le courage d'Apollon en criant : « *Io*, *io*, » refrain qu'on répète encore aujourd'hui dans les hymnes qui lui sont consacrés. Les Argonautes firent ensuite des libations, et jurèrent sur l'offrande sacrée de se secourir mutuellement et de conserver parmi eux une concorde éternelle. En même temps ils élevèrent à la déesse de la Concorde un monument qu'on voit encore en ces lieux.

L'Aurore brillante paraissait pour la troisième fois dans les cieux depuis qu'ils avaient quitté la cour de Phinée. Secondés d'un vent favorable, ils s'éloignèrent de l'île de Thyniade, et découvrirent bientôt l'embouchure du Sangaris, les champs fertiles des Mariandyniens, le fleuve Lycus et le marais Amthémoïsis. Leur course rapide agitait les cordages et faisait retentir les agrès du vaisseau. Le vent tomba durant la nuit, et le matin ils abordèrent avec joie au promontoire Achérusias, qui s'avance dans la mer de Bithynie. Son sommet couvert de platanes s'élève jusqu'au ciel, et sa base est environnée d'écueils contre lesquels les

flots viennent se briser avec un bruit horrible. Au milieu d'une épaisse forêt qui s'étend du côté de la terre, est l'antre de Pluton, recouvert d'arbres et de rochers : une vapeur froide s'en exhale sans cesse, et forme tout autour une gelée blanche qui ne se fond qu'aux ardeurs du midi. Le doux silence ne règne jamais en ce lieu, qui retentit sans cesse du bruit des vagues et de celui des arbres agités par le vent. A l'orient, le fleuve Achéron tombe du haut de la montagne et précipite ses flots dans la mer. Longtemps après le voyage des Argonautes, des Mégariens, qui venaient habiter la contrée, assaillis d'une violente tempête, se réfugièrent dans ce fleuve, et lui donnèrent par reconnaissance le nom de *Sauveur des vaisseaux*.

Ce fut sur ses bords que les Argonautes, voyant le vent qui leur manquait, mirent pied à terre après avoir doublé le promontoire Achérusias. La nouvelle de leur arrivée se répandit bientôt dans le pays; il était gouverné par Lycus, et les Mariandyniens qui l'habitaient avaient fait longtemps la guerre aux Bébryces. Instruits par la renommée de la mort d'Amycus, ils s'assemblèrent autour de Pollux, qu'ils regardèrent comme un dieu bienfaisant, et voulurent contracter alliance avec ses compagnons : ils les reçurent donc dans la ville avec les témoignages de l'amitié la plus vive, et le jour même le roi leur donna un festin, pendant lequel l'on s'entretint avec une entière confiance. Jason racontait à Lycus les noms de tous ses compagnons, le sujet de leur voyage, l'accueil qu'ils avaient reçu des femmes de Lemnos, ce qui leur était arrivé à Cizyque, comment ils avaient laissé sans le savoir Hercule à Cius, l'oracle de Claucus, la mort d'Amycus et la défaite des Bébryces, les malheurs de Phinée, ses prédictions, enfin le bonheur avec lequel ils avaient franchi les rochers Cyanées, et l'apparition d'Apollon dans l'île de Thyniade.

Lycus écoutait avec plaisir ces récits, et plaignit les Argonautes de n'avoir plus Hercule avec eux : « Mes amis, leur dit-il, quel mortel vous avez perdu, et combien de chemin il

vous reste à parcourir sans lui ! Je connais Hercule, je l'ai vu dans ce palais, chez Dascylus mon père, lorsqu'il traversait à pied l'Asie, emportant avec lui le baudrier de cette reine des Amazones, la belliqueuse Hippolyte. A peine sorti de l'enfance, un léger duvet recouvrait mes joues. Priolas, mon frère, venait d'être tué en combattant contre les Mysiens; Priolas, que le peuple pleure encore et dont il répète sans cesse le nom dans ses lugubres chants. On célébrait en son honneur des jeux funèbres. Le jeune Titias effaçait tous les autres athlètes par sa force et par sa beauté. Hercule le vainquit au combat du ceste et joncha la terre de ses dents. Voulant ensuite signaler par un exploit éclatant son amitié pour nous, il soumit au pouvoir de mon père les Mysiens, les Phrygiens nos voisins, et les Bithyniens, qui habitent en deçà de l'embouchure du Rhébas et du rocher de Colone. Les Paphlagoniens, autrefois sujets de Pélops, que le Billéus renferme dans son cours tortueux, cédèrent également à sa valeur. Tel était l'empire dont Hercule nous avait rendus maîtres. Mais après le départ du héros et depuis que je suis sur le trône, les Bébryces m'ont enlevé la plus grande partie de ces conquêtes, et ont étendu leur injuste domination jusqu'aux rivages du fleuve Hypius. Enfin, vous m'avez vengé d'eux, et c'est, je l'ose dire, par une providence particulière des dieux que le fils de Tyndare a étendu le superbe Amycus à ses pieds, afin qu'on vît aussitôt s'élever ce combat si funeste à nos ennemis. Un tel bienfait mérite ma reconnaissance, et je suis prêt à vous la témoigner de tout mon pouvoir. C'est l'obligation que contractent les hommes faibles lorsqu'ils sont soulagés par des mortels plus puissants. Je vous donne, pour vous accompagner, mon fils Dascylus. Avec lui, vous serez reçus partout, selon les lois de l'hospitalité, jusqu'à l'embouchure du Thermodon. Quant aux fils de Tyndare, j'élèverai sur le sommet du promontoire Achérusias un temple en leur honneur. Les navigateurs le découvriront de loin et leur adresseront des vœux. Je les honorerai moi-même comme des divinités, et je leur

consacrerai près de ces murs un champ vaste et fertile. »

Le festin se passa dans ces discours et dura tout le jour. Le lendemain, au lever de l'aurore, les Argonautes se mirent en chemin pour retourner au vaisseau, accompagnés de Lycus, qui les combla de présents, et de son fils Dascylus qui devait s'embarquer avec eux. Tandis qu'ils s'avançaient avec promptitude, un accident funeste termina les jours du devin Idmon. Au milieu d'un marais couvert de roseaux, un énorme sanglier, que les Nymphes mêmes ne pouvaient voir sans frayeur, reposait tranquillement, ignoré des habitants du voisinage, et baignait ses larges flancs dans un épais bourbier. Idmon, que son art ne put garantir de sa destinée, marchait le long du marais, lorsque tout à coup l'animal, s'élançant du milieu des roseaux, se jeta sur lui et lui coupa la cuisse. L'infortuné pousse au loin des cris perçants; ses compagnons y répondent en frémissant. Pélée lance au sanglier son dard, et l'atteint. L'animal, qui fuyait, revient avec plus de furie; Idas se jette au-devant de lui, le perce de sa lance et le renverse à ses pieds. On le laisse étendu par terre, et l'on s'empresse autour du malheureux Idmon, près de rendre le dernier soupir. On veut le transporter au vaisseau, mais il expire entre les bras de ses compagnons. Dès ce moment, ils ne songèrent plus qu'à déplorer sa perte. Pendant trois jours, l'air retentit de leurs gémissements; le quatrième, ils lui firent de magnifiques funérailles, auxquelles Lycus assista avec tout son peuple. On immola sur la fosse un nombre infini de victimes, et on lui éleva un tombeau que la postérité voit encore. Il est situé au pied du promontoire Achérusias, et surmonté d'un olivier sauvage qui le recouvre de ses branches. C'est ce même Idmon, si j'ose révéler ce que m'ont appris les Muses, oui, c'est lui que l'oracle d'Apollon ordonnait aux fondateurs d'Héraclée d'invoquer comme le génie tutélaire de leur ville; c'est auprès de son tombeau qu'ils en jetèrent les fondements; mais au lieu d'Idmon, descendant d'Æolus, ils invoquent encore Agamestor. Quel est donc l'autre héros qui périt en même

temps sur ce rivage, et dont la mort est attestée par un second monument? Ce fut Tiphys, à qui le Destin ne permit pas de conduire plus loin le vaisseau. On était occupé des funérailles d'Idmon, lorsqu'un mal imprévu le plongea, loin de sa patrie, dans un sommeil éternel. Son corps fut enseveli dans le même lieu.

Cependant les Argonautes ne pouvaient soutenir la perte de leur pilote. Assis sur le rivage, enveloppés dans leurs manteaux, ne songeant plus à prendre de nourriture, ils étaient plongés dans la plus amère douleur et désespéraient de revoir jamais leur patrie. Ils seraient restés longtemps dans cet abattement, si Junon n'eût fait renaître la confiance dans le cœur d'Ancée. Fils de Neptune et de la nymphe Astypalée, qui lui donna le jour sur les bords de l'Imbrasius, il excellait dans l'art de manier un gouvernail. « Comment, dit-il vivement en s'adressant à Pélée, comment pouvons-nous sans honte renoncer aux travaux que nous avons entrepris, et demeurer si longtemps dans une terre étrangère? En quittant l'île de Parthénie pour accompagner Jason, je me suis flatté de lui être également utile par mon habileté dans l'art de la navigation et par ma bravoure dans les combats. Qu'on cesse donc de rien craindre pour le navire. Mais que dis-je? il est encore parmi nous d'autres pilotes auxquels on peut sans péril confier le gouvernail. Va donc, sans perdre de temps, avertir nos compagnons et les exciter à poursuivre hardiment notre entreprise. » Ce discours remplit de joie le fils d'Éacus; il assembla ses compagnons et leur parla ainsi : « Amis, pourquoi nous abandonner sans cesse à une douleur inutile? Ceux que nous regrettons ont subi leur destinée; nous avons parmi nous plusieurs pilotes expérimentés : que rien ne nous retienne donc plus; faites trêve à votre chagrin et ranimez votre courage. » Jason, toujours consterné d'un malheur qui lui paraissait sans remède, lui répondit : « Fils d'Éacus, où sont donc ces pilotes dont vous parlez? Ceux que nous nous glorifions d'avoir sont maintenant plus accablés que moi par la tristesse. Je le vois

trop, hélas! notre sort ne sera pas moins malheureux que celui de Tiphys et d'Idmon. Réduits à ne pouvoir ni gagner la Colchide ni retourner en Grèce, nous allons languir ici tristement, et terminer par une mort honteuse une vieillesse inutile. » A peine eut-il achevé ces mots, qu'Ancée, poussé par l'inspiration de Junon, s'offrit pour conduire le vaisseau. Erginus, Nauplius et Euphémus se levèrent aussitôt pour lui disputer cet honneur. On les retint, et les suffrages furent pour Ancée.

Onze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Argonautes dans le pays des Mariandyniens, lorsqu'ils profitèrent d'un vent favorable, et se rembarquèrent au lever de l'aurore. Ils descendirent en ramant le fleuve Achéron, déployèrent en mer leur voile, et voguèrent au gré du vent. Bientôt ils arrivèrent à l'embouchure du fleuve Callichorus, où le dieu de Nysa célébra, dit-on, ses orgies, lorsque, ayant quitté les peuples de l'Inde, il allait habiter la ville de Thèbes. Un antre voisin, devant lequel dansaient les bacchantes, lui servait de retraite pendant les nuits consacrées à ses mystères. Les Argonautes aperçurent ensuite le tombeau de Sthénélus, fils d'Actor, qui, ayant accompagné Hercule dans la guerre contre les Amazones, en revint blessé d'une flèche, et mourut sur ce rivage. Sachant que les Argonautes approchaient, Sthénélus conjura Proserpine de lui laisser revoir un instant des guerriers autrefois ses amis et ses compagnons. La déesse, touchée de sa prière, permit à son ombre de sortir des enfers. Du haut de son tombeau, il contemplait avec avidité le navire, et paraissait tel qu'il était au jour de son départ pour cette guerre, portant sur sa tête un casque éclatant, orné d'un panache couleur de pourpre : il disparut bientôt, et rentra dans la nuit profonde. Les Argonautes, saisis d'étonnement et d'effroi, résolurent, par le conseil du devin Mopsus, de prendre terre afin d'apaiser l'ombre de Sthénélus. On baissa la voile, on s'approcha du rivage, et lorsqu'on y eut attaché le navire, on se rendit près du tombeau, sur lequel on fit des libations et on brûla des victimes

stériles en l'honneur du héros [1]. Ensuite on éleva un autel à Apollon, protecteur des vaisseaux. Orphée lui consacra sa lyre, et le nom de cet instrument est devenu celui du lieu même.

Le vent qui soufflait engagea les Argonautes à se rembarquer promptement. On déploya de nouveau la voile, et le vaisseau volait sur les flots comme un épervier qui plane au haut des airs sans agiter ses ailes, et s'abandonne au gré du vent. Bientôt ils aperçurent un fleuve dont le cours paraissait doux et paisible. C'était le Parthénius. Dans ses aimables eaux la fille de Latone rafraîchit ses membres fatigués, lorsqu'au retour de la chasse elle se dispose à remonter dans l'Olympe. Pendant la nuit, ils laissèrent derrière eux la ville de Sésame, les rochers Érythines, Crobialé, Cromna, et Cytore entourée de forêts. Le soleil lançait ses premiers rayons, lorsqu'ils doublèrent le promontoire Carambis. Obligés alors de reprendre la rame, ils avancèrent tout ce jour et la nuit suivante le long d'une côte immense, après laquelle est le pays des Assyriens [2], où ils abordèrent. La belle Sinope, fille du fleuve Asopus, y fut autrefois transportée par Jupiter, qui, pour gagner son amour, promit de lui accorder ce qui lui plairait davantage. La Nymphe, trompant les espérances du dieu, lui demanda de conserver sa virginité. Par un semblable artifice, elle éluda les poursuites d'Apollon et du fleuve Halys, et jamais aucun mortel ne put jouir de ses faveurs. Près de ce rivage habitaient les fils de l'illustre Déimachus, Déiléon, Autolycus et Phlogius, que le hasard avait séparés d'Hercule, lorsqu'il allait porter la guerre dans le pays des Amazones. Dès qu'ils aperçurent les Argonautes, ils allèrent à leur rencontre ; et ayant fait connaître leurs noms et leur origine, et le desir qu'ils avaient de quitter

[1] On n'offrait aux morts que des animaux stériles, et on brûlait entièrement les victimes.

[2] Contrée de l'Asie mineure, appelée plus communément Leuco-Syrie, ou Syrie-Blanche, à cause de la couleur de ses habitants. Elle comprenait la Cappadocie et une partie de la Paphlagonie.

cette terre étrangère, ils obtinrent la permission de s'embarquer avec eux. Le vent qui recommença à souffler porta rapidement les Argonautes et leurs nouveaux compagnons au delà du fleuve Halys, de l'Iris qui lui succède, et des atterrages du pays des Assyriens. Le même jour, ils doublèrent le promontoire des Amazones, où la belliqueuse Mélanippe, emportée par son ardeur loin de ses compagnes, fut surprise par Hercule, qui obtint pour sa rançon le baudrier de sa sœur Hippolyte.

Cependant les Argonautes, voyant la mer s'enfler sous leur navire, abordèrent dans le golfe qui s'ouvre au delà de ce promontoire, près de l'embouchure du Thermodon. Ce fleuve n'a pas d'égal : aucun n'étend loin de lui sur la terre autant de bras. Il faudrait aller à quatre cents si l'on voulait les compter ; mais tous n'ont en réalité qu'une seule source. Elle jaillit de hautes montagnes que l'on nomme Amazoniennes ; puis, rencontrant devant elle un terrain plus élevé, elle se divise en une foule de bras tortueux qui la quittent, les uns plus près, les autres plus loin, chacun prenant une direction différente, selon les accidents du sol. Quant au fleuve lui-même, il va, avec un petit nombre de bras, se précipiter en écumant dans le Pont-Euxin. C'est là qu'on découvre les champs de Doïas, habités par les Amazones. Filles de Mars et de la nymphe Harmonie, qui se rendit aux desirs du dieu dans les sombres retraites de la forêt d'Alcmon, elles sont fières, ne connaissent point de lois, et ne respirent que guerre et que carnage. Les Argonautes auraient eu à soutenir un sanglant combat contre elles, s'ils fussent restés quelque temps sur ce rivage. Mais le calme ayant succédé à la tempête, et le vent favorable s'étant élevé, ils sortirent du golfe, sur les bords duquel on voyait déja s'assembler en armes les Amazones de Thémiscyre, à la tête desquelles était la reine Hippolyte. Les autres Amazones habitaient les villes de Lycaste et de Chalésie. Toute la nation était ainsi divisée en trois tribus.

Le lendemain et la nuit suivante, les Argonautes côtoyè-

rent le pays des Chalybes, dont le soin n'est ni de labourer la terre, ni de faire éclore des fruits de son sein, ni de faire paître des troupeaux dans de gras pâturages; mais seulement de tirer d'un sol âpre et sauvage le fer qu'ils échangent contre des aliments. Toujours couverts de suie et de fumée, l'aurore, en se levant, les voit sans cesse occupés des mêmes travaux. Le cap Génète, consacré à Jupiter, les sépare des Tibaréniens. Ceux-ci, si l'on en croit la renommée, poussent, après la naissance de leurs enfants, des cris aigus, se mettent au lit, s'enveloppent la tête, et se font nourrir délicatement et préparer des bains par leurs femmes. Les Argonautes ayant ensuite doublé le promontoire sacré, arrivèrent à la vue du pays habité par les Mosynœques. Leurs lois et leurs coutumes sont contraires à celles de toutes les autres nations. Ce qu'on fait ailleurs en public, ils le font dans les maisons, et ne rougissent pas de se livrer en public à des plaisirs qu'on voile ailleurs des ombres du mystère. Leur roi, assis au milieu d'une tour élevée, juge les différends de ses nombreux sujets avec la plus sévère équité. S'il s'en écarte, on le tient enfermé tout le jour sans lui donner de nourriture, et on lui fait ainsi expier sa faute par la faim.

Le vent étant tombé pendant la nuit, les Argonautes voguèrent à l'aide des rames, et se trouvèrent en plein jour vis-à-vis de l'île de Mars. Tout à coup ils aperçurent un des oiseaux dont elle était infectée, qui fendait les airs et volait vers eux. Lorsqu'il fut au-dessus du vaisseau, il battit des ailes, et en fit partir une plume meurtrière qui vint percer l'épaule gauche du brave Oïlée. Le héros, pressé par la douleur, laisse échapper la rame de ses mains, et chacun est saisi d'épouvante à la vue du trait emplumé. Éribotès, qui était assis près d'Oïlée, le retira doucement, et banda la plaie avec l'écharpe qui soutenait son épée. Bientôt on vit paraître de loin un autre oiseau. Clytius, qui venait de bander son arc, lui décoche une flèche et l'atteint. L'oiseau tombe en tournoyant près du vaisseau. Amphidamas, fils d'Aléus,

prit alors la parole : « Nous voilà, dit-il, près de l'île de Mars. Vous n'en pouvez douter en voyant ces oiseaux. Si vous voulez y aborder en suivant l'ordre de Phinée, nos flèches ne suffiront pas pour nous garantir du danger, et je crois qu'il faut avoir recours à un autre expédient. Lorsque Hercule vint en Arcadie pour chasser les oiseaux du lac Stymphale, je fus moi-même témoin de sa victoire. Après avoir épuisé vainement contre eux son carquois, il prit un tambour d'airain, et s'étant placé sur une colline voisine, il fit un si grand bruit, que les oiseaux effrayés s'enfuirent en jetant des cris affreux. Nous pouvons faire usage d'un semblable expédient. Voici celui que j'ai imaginé. Que chacun se couvre la tête de son casque, surmonté de hautes aigrettes. Nous ramerons alternativement; et, tandis que les uns feront avancer le vaisseau, les autres le couvriront de leurs boucliers et de leurs lances. En même temps, nous pousserons tous ensemble de grands cris, qui, joints au spectacle de nos casques agités et de nos lances menaçantes, jetteront l'épouvante parmi les oiseaux. Au moment d'aborder, nous frapperons sur les boucliers, en redoublant nos cris. » Il dit, et chacun approuva le stratagème. Aussitôt les casques, brillant sur la tête des guerriers, portent au loin la terreur, et les panaches éclatants flottent dans les airs. Les uns font mouvoir les rames, et les autres travaillent à couvrir le vaisseau, en arrangeant leurs lances et leurs boucliers comme un homme qui joint ensemble des tuiles pour embellir tout à la fois une maison et la défendre contre la pluie. En même temps l'air retentit de cris semblables à ceux de deux armées qui s'avancent pour combattre. Les oiseaux ont disparu. Mais lorsque, sur le point d'aborder, on eut fait retentir l'air du bruit des boucliers et des épées, aussitôt, sortant de leurs retraites, ils obscurcissent le ciel de leur troupe innombrable, et lancent en fuyant leurs traits emplumés, qui ne peuvent blesser les Argonautes. Ainsi, lorsque le fils de Saturne lance du haut des airs une grêle épaisse sur une vaste cité, les habitants, retirés dans leurs maisons,

qu'ils ont mises d'avance à l'abri des orages, entendent tranquillement le bruit des toits frappés par la grêle. Cependant les oiseaux traversent les mers, et s'envolent vers des montagnes éloignées.

Quel fut donc le dessein de Phinée, lorsqu'il conseilla aux Argonautes d'aborder dans cette île? et qu'allaient-ils y chercher avec tant d'empressement?

Les enfants de Phryxus étaient partis de Colchide avec la permission du roi Éétès, pour aller recueillir à Orchomène le riche héritage de leur père, qui avait ordonné en mourant ce voyage. Tandis que les Argonautes abordaient dans l'île de Mars, ils en étaient eux-mêmes peu éloignés, et voguaient tranquillement au gré d'un vent favorable, lorsque Jupiter, voulant signaler par des tempêtes le lever de l'astre pluvieux du Bouvier, commande à Borée d'exercer sur les eaux sa fureur. Son souffle rapide, se jouant pendant le jour sur les montagnes, agitait légèrement la cime des arbres et préludait ainsi à l'orage. Au milieu de la nuit, il déchaîne tout à coup sa rage contre les flots et les soulève avec d'horribles sifflements. L'air mugit, le ciel est couvert d'un voile affreux; les astres de la nuit ont disparu; d'épaisses ténèbres sont répandues de tous côtés. Les malheureux navigateurs, devenus le jouet des flots qui font jaillir sur eux l'onde amère, tremblent à la vue de la mort qui les environne. Soudain un coup de vent emporte leur mât et pousse avec furie les flots contre le vaisseau, qui ne peut résister à leurs efforts et nage en débris sur les eaux. Les enfants de Phryxus, qui étaient au nombre de quatre, saisissent alors, par la faveur des dieux, une longue poutre sur laquelle, éperdus et demi-morts, ils s'abandonnent à la merci des vents et des flots. Cependant les nuées crèvent, le ciel se fond en eau; des torrents de pluie inondent à la fois et semblent confondre la mer, l'île et le continent voisin. La poutre est jetée par les vagues sur le rivage de l'île, où ils abordent au milieu des ténèbres. Le soleil ayant ramené le lendemain le calme et la clarté, l'on ne tarda point à se rencontrer.

Argus, l'aîné des enfants de Phryxus, adressa ainsi la parole aux Argonautes : « Qui que vous soyez, nous vous conjurons au nom de Jupiter, témoin de tout ce qui se passe ici-bas, d'avoir pitié de notre misère. La tempête qui vient d'éclater a brisé le frêle vaisseau sur lequel la nécessité nous avait forcés de nous embarquer ; nous vous en supplions, donnez-nous quelques vêtements ; soulagez des malheureux qui sont à peu près de votre âge. Nous sommes tout ensemble étrangers et suppliants ; ne nous rejetez donc pas, si vous craignez Jupiter, protecteur des suppliants et des étrangers ; Jupiter, dont les yeux sont maintenant ouverts sur nous. » Jason, soupçonnant que cette rencontre serait l'accomplissement des prédictions de Phinée, leur répondit : « Nous sommes prêts à vous donner de bon cœur tous les secours dont vous avez besoin ; mais apprenez-nous votre nom, votre origine, en quel lieu de la terre est votre demeure, quelle nécessité vous a fait braver les dangers de la mer. » Argus reprit aussitôt : « Vous avez sans doute entendu parler de Phryxus, qui quitta la Grèce pour se réfugier en Colchide ; Phryxus, qui parvint jusqu'à la ville d'Éétès monté sur un bélier dont la toison d'or, ouvrage de Mercure, fut suspendue au haut d'un chêne où elle se voit encore, après que l'animal, suivant l'ordre qu'il fit entendre lui-même, eut été immolé à Jupiter, protecteur de ceux qui sont contraints de prendre la fuite. Phryxus, arrivé dans la ville d'Æa, fut reçu dans le palais d'Éétès, qui l'accueillit avec bonté, et pour gage de son amitié lui donna sa fille Chalciope, sans exiger de lui aucuns présents. Nous sommes les fruits de cet hymen. Phryxus, courbé sous le faix des ans, vient de terminer ses jours dans le palais d'Éétès. C'est pour obéir à sa dernière volonté que nous allions à Orchomène prendre possession des richesses de notre aïeul Athamas. Puisque vous desirez savoir nos noms : Cytisore est le nom de mon frère que voici ; celui-là s'appelle Phrontis ; cet autre Mélas, et je me nomme Argus. » Il dit. Les Argonautes,

surpris et charmés de cette heureuse rencontre, s'empressèrent autour d'eux, et Jason reprit ainsi la parole : « Comment pourrais-je vous refuser le secours dont vous avez besoin, puisque les liens du sang nous unissent ensemble? Créthéus, mon aïeul, était frère d'Athamas; j'ai quitté moi-même la Grèce, et je vais à la ville d'Éétès, accompagné des braves guerriers que vous voyez; mais suspendons maintenant ces discours et couvrez-vous de vêtements. Je n'en doute point, c'est la providence des dieux qui vous a conduits entre nos bras. » Il leur fit apporter des habits du vaisseau, et ils marchèrent tous ensemble vers le temple de Mars pour y offrir un sacrifice. Hors de l'enceinte était un autel formé de quelques cailloux, sur lequel ils immolèrent les victimes. Dans l'intérieur, qui était découvert, s'élevait une pierre noire regardée comme sacrée, et à laquelle les Amazones adressaient leurs prières lorsque, passant du continent dans cette île, elles immolaient sur l'autel, non des bœufs ni des brebis, mais seulement des coursiers qu'elles engraissaient avec soin pour cet usage. Le sacrifice fut suivi d'un repas, au milieu duquel Jason parla ainsi : « Jupiter embrasse d'un regard tout ce qui se passe ici-bas. Jamais il n'oublie l'homme juste et religieux. Comme il a sauvé votre père des mains d'une marâtre homicide et lui a fait trouver au loin de grands avantages, de même il vous a sauvés de la fureur des flots et vous a fait rencontrer un vaisseau qui peut, sans rien redouter, voguer également ou vers la ville d'Æa ou vers celle de l'illustre Orchomène. Il est l'ouvrage de Minerve, qui en a elle-même coupé les bois sur le sommet du mont Pélion. Argus, que vous voyez ici, l'a construit avec elle. Le vôtre au contraire était trop frêle pour résister aux fatigues d'un long voyage, puisqu'il a été brisé par les flots avant même d'être parvenu au détroit redoutable où deux rochers s'entre-choquent sans cesse. Maintenant, croyez-moi, joignez-vous à nous pour emporter en Grèce la Toison d'or, et servez-nous de guides dans une navigation entreprise

pour expier l'attentat commis contre votre père et apaiser la colère de Jupiter, irrité depuis ce temps contre la race des Éolides. »

Les enfants de Phryxus, qui connaissaient le caractère d'Éétès, furent effrayés du dessein des Argonautes : « Nous ne refuserons jamais, répondit Argus, de vous secourir de tout notre pouvoir ; mais la cruauté d'Éétès me fait frissonner au récit seul de ce projet. Éétès se vante d'être fils du Soleil ; un peuple innombrable obéit à ses lois. Sa voix terrible ressemble à celle de Mars, et sa force égale celle de ce dieu ; et ne croyez pas qu'il soit plus facile de lui dérober la Toison d'or que de la lui enlever. Autour d'elle veille sans cesse un dragon immortel, sorti du sein de la terre et formé du sang du géant Typhon. Ce fut sur le mont Caucase, près du rocher qui porte son nom, que Typhon, levant contre le ciel ses bras redoutables, fut frappé de la foudre et souilla la terre du sang qui coulait en bouillonnant de sa tête. Cherchant en vain son salut dans la fuite, il parvint jusqu'aux champs de Nysa [1], près desquels il est enseveli sous les eaux du lac Serbonis. » A ce discours, qui fit pâlir d'effroi plusieurs des Argonautes, Pélée répondit aussitôt avec hardiesse : « Cessez, Argus, de montrer tant de crainte, et croyez que nous pouvons nous mesurer avec Éétès. Et nous aussi, nous savons nous battre, et nous sommes issus du sang des dieux ; et s'il refuse de nous livrer la Toison, tous ses peuples de la Colchide lui seront d'un vain secours. »

On s'entretenait ainsi pendant le repas. Lorsqu'il fut achevé, chacun se livra au sommeil, et le lendemain on mit à la voile à la faveur d'un vent frais qui leur fit bientôt perdre de vue l'île de Mars. Pendant la nuit, ils côtoyèrent le pays qui porte le nom de Phylire, où Saturne, trompant les regards de Rhée son épouse, obtint les faveurs de cette Nymphe. Jupiter était alors élevé dans un antre de l'île de Crète,

[1] Ville et montagne de Syrie sur les confins de l'Égypte.

au milieu des Curètes du mont Ida, et Saturne donnait encore dans l'Olympe des lois aux Titans. La jalouse Rhée, cherchant à découvrir ses amours, allait le surprendre entre les bras de son amante. Aussitôt il s'élance de sa couche sous la forme d'un coursier fougueux qui faisait flotter dans l'air une épaisse crinière. Phylire, honteuse et confuse, abandonna le séjour de cette contrée et se retira dans les hautes montagnes des Pélasges, où elle mit au monde le centaure Chiron.

Les Argonautes laissèrent ensuite derrière eux le pays des Macrons, celui des Béchires, qui s'étend au loin, les fiers Sapires et les Byzères. Le vent, qui soufflait toujours, leur fit enfin découvrir l'extrémité du Pont-Euxin et les sommets du mont Caucase. C'est là que Prométhée est attaché par des chaînes de fer à des rochers escarpés, tandis que son foie, toujours renaissant, sert de pâture à un aigle qui vient sans cesse renouveler son supplice. Ce monstre avide parut vers le soir au-dessus du vaisseau. Sa grosseur surpassait de beaucoup celle des oiseaux de son espèce. Ses ailes, semblables aux rames d'un navire, frappaient l'air avec un bruit affreux ; et quoique son vol se perdît dans les nues, leur battement agitait la voile du vaisseau. Bientôt on entendit le malheureux Prométhée faire retentir l'air de ses gémissements, jusqu'à ce qu'ayant dévoré sa proie, l'aigle cruel traversât de nouveau les airs et reprît la route qu'il avait d'abord suivie.

Les Argonautes, conduits par Argus, qui connaissait ces parages, arrivèrent enfin à l'extrémité la plus reculée du Pont-Euxin et à l'embouchure du Phase. On plia la voile, on descendit l'antenne, on abattit le mât, et l'on serra le tout dans l'intérieur du vaisseau. Ensuite on entra dans le canal du fleuve, dont les eaux écumantes cédaient en murmurant aux coups redoublés des avirons. On voyait s'élever à gauche le mont Caucase et la ville Æa. A droite était le champ consacré à Mars et la forêt du même dieu, où la Toison, suspendue au haut d'un chêne, était gardée par un

dragon qui veillait sans cesse. Jason, prenant alors une coupe d'or remplie de vin pur, versa des libations dans le fleuve, en priant la Terre, les dieux tutélaires du pays, de lui être favorables et de le laisser aborder sous d'heureux auspices : « Compagnons, dit aussitôt Ancée, nous naviguons sur le Phase, et nous voici arrivés en Colchide. Que chacun de nous réfléchisse à présent si nous devons tenter auprès d'Éétès la voie de la persuasion, ou s'il est quelque autre moyen d'obtenir l'objet de nos vœux. » Tandis qu'il parlait, Jason, par le conseil d'Argus, commanda qu'on fît avancer le navire dans un marais voisin couvert de joncs épais. On y jeta l'ancre, et les héros passèrent la nuit dans le vaisseau, attendant avec impatience le lever de l'aurore, qui ne tarda point à paraître.

CHANT TROISIÈME.

Junon et Pallas vont trouver Vénus pour la prier d'engager Cupidon à inspirer à Médée de l'amour pour Jason. — Jeu de l'Amour et de Ganymède. — Jason se présente à la cour d'Éétès avec deux de ses compagnons. — L'Amour lance une de ses flèches dans le cœur de Médée. — Discours d'Argus, l'aîné des enfants de Phryxus. — Colère d'Éétès. — Combat qu'il propose à Jason. — Peinture de l'amour de Médée; son entrevue avec Jason près du temple d'Hécate; elle lui donne un charme qui augmente ses forces et le rend invulnérable. — Description du combat.

Viens maintenant à mon secours, divine Érato! racontemoi comment Jason, secondé par l'amour de Médée, rapporta la Toison d'or à Iolchos. Tu te plais à célébrer la puissance de Vénus, tu charmes le cœur des jeunes filles par tes chants, et ton nom rappelle celui de l'amour [1].

Tandis que les Argonautes, cachés au milieu des roseaux, se dérobaient aux regards des Colchidiens, Junon et Mi-

[1] Érato est dérivé du verbe ἐράω, *j'aime*, d'où vient aussi ἔρως *l'amour*.

nerve, attentives à tout ce qui leur arrivait, quittèrent l'assemblée des dieux et se retirèrent dans un appartement écarté, pour délibérer sur ce qu'elles devaient faire en leur faveur. « Fille de Jupiter, dit Junon, parlez la première. Quel est votre avis? Avez-vous inventé quelque ruse pour tromper Éétès et les rendre maîtres de la Toison? ou voulez-vous que pour l'obtenir ils gagnent la bienveillance du roi? Il est, vous le savez, fier et intraitable; mais il ne faut négliger aucune tentative. — Ce que vous me demandez, répondit aussitôt Minerve, est ce qui occupe mon esprit. Je médite plusieurs desseins, mais aucun ne me satisfait entièrement. » Les deux déesses, gardant alors le silence, avaient les yeux attachés à la terre et réfléchissaient profondément. « Allons trouver Vénus, dit tout à coup Junon, et prions-la d'engager, si elle peut, son fils à percer de ses flèches le cœur de Médée, et à lui inspirer de l'amour pour Jason. La jeune princesse, qui connaît tous les secrets de la magie, ne manquera pas de les employer pour rendre les héros maîtres de la Toison. » Minerve trouva l'artifice adroit : « Jupiter, répondit-elle, m'a mis, en me donnant le jour, à l'abri des traits de l'amour; j'ignore ses charmes, et ne connais pas les tendres desirs; mais puisque ce projet vous plaît, je suis prête à vous accompagner chez Vénus, à qui vous prendrez soin d'expliquer vous-même votre demande. »

Les déesses partirent aussitôt, et arrivèrent au palais que Vulcain construisit à son épouse lorsqu'il la reçut des mains de Jupiter. Elles entrèrent d'abord sous un superbe portique, au delà duquel était l'appartement des deux époux. Vulcain était parti dès le matin pour visiter sa forge et ses enclumes, renfermées dans le sein d'une île flottante [1], où il fabrique par le moyen du feu ses ouvrages merveilleux. Vé-

[1] L'île de Lipari, dans laquelle étaient les forges de Vulcain, suivant Callimaque (*Hymn. in Dian.*, v. 47). Homère, *Odyss.*, x, v. 3, lui donne l'épithète de flottante. Pline (*Hist. nat.*, II, 95) parle de plusieurs îles qui se meuvent au gré des vents. Celle de Délos, suivant les poëtes, ne

nus, seule dans son appartement, était assise vis-à-vis de la porte sur son trône élégant, et séparait avec une aiguille d'or ses cheveux flottant sur ses épaules d'ivoire, pour en former de longues tresses et les arranger sur sa tête. Aussitôt qu'elle aperçut les déesses, elle descendit de son trône, les fit asseoir, se plaça près d'elles après avoir relevé négligemment ses cheveux, et leur dit avec un malin sourire : « Illustres déesses, quel dessein vous conduit ici? Ces lieux sont peu accoutumés à vous recevoir. Vous tenez sans contredit le premier rang parmi les habitantes de l'Olympe, et rarement on vous voit ainsi me visiter. — Trêve de raillerie, répondit Junon ; nous sommes toutes les deux dans la plus vive inquiétude. Les Argonautes, parvenus sur les bords du Phase, touchent au moment du plus pressant danger. Nous tremblons pour eux tous, mais surtout pour Jason, dont les jours me sont si précieux, que, dût-il descendre aux enfers pour briser les chaînes du téméraire Ixion, je le protégerais de tout mon pouvoir, plutôt que de souffrir que le superbe Pélias, insultant à la mort de mon héros, se réjouisse d'avoir évité la juste punition de l'injure qu'il me fait en dédaignant de m'appeler à ses sacrifices. Ce motif n'est pas le seul qui m'anime, et Jason m'est cher depuis longtemps. Je voulais éprouver un jour s'il était quelque humanité sur la terre, et j'avais pris la forme d'une vieille femme. Jason, revenant de la chasse, me rencontra sur les bords de l'Anaurus. Les montagnes étaient alors couvertes de neige, et les torrents se précipitaient avec bruit dans les campagnes. Le héros, voyant mon embarras, fut touché de compassion, me prit sur ses épaules, et me fit ainsi traverser le fleuve. Par cette action il a mérité pour toujours ma bienveillance; et si vous ne favorisez son retour, Pélias ne sera point puni de l'injure qu'il m'a faite. »

Vénus, étonnée de ce langage, fut touchée de voir Junon implorer son assistance : « Auguste reine, répondit-elle,

devint immobile qu'après que Latone y eut mis au monde Apollon. (Callimaque, *Hymn. in Del.*)

négliger de satisfaire vos desirs serait un opprobre pour moi. S'agit-il de parler? faut-il quelque chose de plus? disposez de moi, disposez de mes faibles mains; je ne veux même aucune reconnaissance.

« — Notre dessein, reprit alors Junon, n'est pas d'employer la force, et nous n'avons aucun besoin du secours de vos mains. Demeurez tranquille, et commandez seulement à votre fils d'inspirer à la fille d'Éétès de l'amour pour Jason. D'intelligence avec ce héros, elle saura par ses artifices le rendre maître de la Toison et le ramener à Iolchos. » Vénus répondit : « Illustres déesses, mon fils vous obéira beaucoup mieux qu'à moi. Quelle que soit sa hardiesse, votre présence lui imprimera du respect. Pour moi, il me méprise, et se montre sans cesse rebelle à mes volontés. Hier même, ne pouvant supporter sa méchanceté, je voulais briser son arc et ses flèches. Il devint furieux, et s'emporta jusqu'à me dire que, si je ne retenais mes mains, il ne mettrait plus de bornes à son courroux et me ferait repentir de mon action. » Les deux déesses entendant ce discours se regardaient en souriant : « On rit de mes chagrins, continua Vénus d'un air affligé, je le sais trop, et je me garderai bien d'en parler davantage. Je vais tâcher de gagner l'Amour, j'emploierai les caresses, et je crois qu'il se laissera persuader. » Junon prenant alors la main de la déesse, lui dit avec un gracieux sourire : « Reine de Cythère, exécutez promptement votre promesse. Oubliez tout ressentiment contre votre fils, et ne vous mettez plus en colère contre lui. C'est un enfant, il se corrigera. » En achevant ces mots, Junon se leva, Minerve la suivit, et elles s'en retournèrent ensemble. Vénus, de son côté, se mit à parcourir les lieux les plus secrets de l'Olympe pour y chercher son fils. Elle le trouva sous un bosquet fleuri, seul avec Ganymède, dont la beauté charma autrefois le maître des dieux, qui le mit au rang des immortels. Ils jouaient ensemble, comme des enfants du même âge, avec des osselets d'or. Le folâtre Amour était debout, ayant la main gauche remplie d'osselets et serrée contre son sein.

Son teint brillait des plus vives couleurs, et la joie éclatait dans ses yeux. Son camarade, au contraire, assis sur ses talons, l'air triste et honteux, jouait au hasard deux osselets qui lui restaient, en se fâchant contre Cupidon, qui riait de toutes ses forces. Après avoir tout perdu, Ganymède s'en retourna tout confus et les mains vides, sans apercevoir la déesse qui s'avançait : « Méchant, dit-elle à l'Amour, en lui caressant le visage, pourquoi te moquer? Tu viens sans doute de tromper Ganymède et d'abuser de sa simplicité. Mais écoute, j'ai besoin de ton ministère; et si tu veux faire ce que je vais te dire, je te donnerai le plus beau de tous les bijoux qu'ait eus Jupiter à ton âge, celui que lui fit sa nourrice Adrastie pour l'amuser dans l'antre du mont Ida. Vulcain lui-même ne pourrait te faire un plus beau présent. C'est une boule creuse et à jour, formée de cercles d'or, entre lesquels serpente un lierre. Lorsqu'on la jette en l'air, elle trace en tombant un sillon de lumière pareil à celui que laisse après elle une étoile qui tombe du firmament [1]. Tel est le bijou que je te promets, si tu veux percer d'une de tes flèches le cœur de la fille d'Éétès et lui inspirer de l'amour pour Jason. » A ce discours, l'Amour, déja plein d'impatience, jette tous ses osselets, saute à sa mère, et, la tenant par sa robe, lui fait les plus vives instances pour obtenir sur-le-champ le bijou. Vénus, le caressant de nouveau, lui dit en souriant : « J'en jure par moi-même et par cette tête chérie que j'embrasse, ô mon fils! fais ce que je desire, et tu en recevras aussitôt le prix. » L'Amour, ramassant alors ses osselets, les compte avec soin et les donne à garder à sa mère. Il prend ensuite son carquois, qui était au pied d'un arbre, l'attache à ses épaules, et s'étant saisi de son arc il quitte les jardins fertiles de Jupiter, arrive aux portes de l'Olympe,

[1] Un savant antiquaire, Ézéchiel Spanheim (*Notice sur Callimaque*, p. 45), a cru reconnaître cette boule sur une médaille de Trajan frappée en Crète, et heureusement expliquée par Tristan (*Commentaire historique*, t. II, p. 255).

et prend le chemin qui descend de la voûte éthérée sur la terre. Il aperçoit d'abord ces montagnes élevées dont les sommets se perdent dans les nues, et d'où le soleil darde ses premiers rayons sur la terre. Puis, traversant la vaste étendue des airs, il avait au-dessous de lui des campagnes fertiles, des villes peuplées, des fleuves sacrés, des montagnes, la mer enfin, qui règne autour de la terre.

Cependant les Argonautes, cachés dans les marais du Phase et n'osant sortir du vaisseau, étaient assis sur leurs bancs et tenaient ensemble conseil, écoutant attentivement Jason qui leur parlait ainsi : « Mes amis, c'est à vous à décider ce que nous devons faire. Je vais seulement vous exposer mon avis. Le péril est commun, et chacun de nous doit parler librement. Celui qui cacherait sa pensée par un silence affecté se rendrait responsable de tous les malheurs qui peuvent nous arriver. Demeurez ici tranquillement sous les armes, tandis qu'accompagné des enfants de Phryxus et de deux de nos guerriers, j'irai trouver Éétès pour le prier de nous céder de bon gré la Toison d'or. S'il ne veut pas y consentir, et que, fier de sa puissance, il nous rejette avec mépris, ainsi maltraités, nous n'aurons plus rien à ménager, et tout nous deviendra permis. Nous pourrons alors ou l'attaquer à force ouverte, ou recourir à quelque artifice. Mais avant de nous être assurés de ses dispositions, il serait insensé de vouloir lui enlever par la force un bien que nous pouvons obtenir par la persuasion. Combien de fois un discours doux et adroit n'a-t-il pas fait ce que la force aurait vainement tenté? Phryxus, échappé aux embûches d'une marâtre et au couteau que levait sur sa tête un père sacrilége, obtint un asile en ces lieux par ses prières; et quels cœurs assez féroces pour ne pas s'adoucir au nom de Jupiter Hospitalier ! »

Tous les héros applaudirent à ce discours. Jason ayant choisi Télamon et Augée pour l'accompagner avec les enfants de Phryxus, prit en main le caducée de Mercure. Aussitôt ils s'élancèrent hors du vaisseau, et, marchant au milieu

des joncs et de l'eau, ils gagnèrent le rivage; et arrivèrent dans une plaine qui porte le nom de Circé. Elle était couverte de saules et de tamarins, auxquels étaient suspendus par des chaînes des cadavres sans nombre. Telle est la coutume des habitants de la Colchide. Ils regardent comme un crime abominable de brûler les corps des hommes, et il n'est pas permis de les couvrir de terre. On les enferme dans des peaux de bœuf qui n'ont point été préparées; on les attache à des arbres, et on les laisse ainsi suspendus loin de la ville. Cependant la terre ne perd pas pour cela ses droits, mais les femmes seules sont déposées dans son sein.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la ville, Junon, toujours attentive à les servir, voulut les dérober aux regards d'un peuple innombrable, et les enveloppa d'un nuage épais qui se dissipa lorsqu'ils furent arrivés au palais d'Éétès. Ils s'arrêtèrent à l'entrée, et contemplèrent avec étonnement sa structure, ses larges portes, les colonnes qui l'environnaient, et le balcon de pierre, soutenu de pilastres d'airain, qui régnait au haut de l'édifice. Près de la porte, des vignes touffues élevaient leurs rameaux verdoyants à une hauteur considérable, et couvraient de leur ombre quatre fontaines creusées de la main même de Vulcain. Le vin et le lait coulaient à grands flots des deux premières; la troisième fournissait une huile dont l'odeur ressemblait à celle des plus doux parfums; et la dernière faisait jaillir une eau merveilleuse qui, toujours chaude au milieu des rigueurs de l'hiver, devenait aussi fraîche que la glace pendant l'été. Telles étaient les merveilles dont l'industrieux Vulcain avait enrichi le palais d'Éétès. Il lui avait encore donné deux taureaux dont les pieds étaient d'airain, et dont la bouche, fabriquée du même métal, vomissait sans cesse des tourbillons de flamme; enfin, une charrue d'une seule pièce, forgée de l'acier le plus dur. Par tant de présents, l'époux de Vénus avait voulu reconnaître envers Éétès le service que lui avait rendu le Soleil son père, en le recevant dans son char lors-

que, après avoir combattu contre les géants, il revenait fatigué des champs de Phlégra.

Jason et ceux qui l'accompagnaient entrèrent sans obstacle dans une vaste cour, où brillaient de toutes parts des portes magnifiques et des appartements somptueux. A droite et à gauche s'étendaient deux portiques élégants ; des bâtiments plus élevés régnaient sur les deux autres côtés. Éétès occupait le plus grand avec la reine Idie, la plus jeune des filles de l'Océan et de Téthys. Dans le second demeurait Absyrte, qu'Éétès avait eu, avant son mariage, d'Astérodie, nymphe du mont Caucase. La taille et la beauté du jeune prince, qui surpassait tous ceux de son âge, lui avaient fait donner le surnom de Phaéton [1]. Chalciope et Médée, toutes deux filles d'Éétès, occupaient le reste du palais avec un grand nombre d'esclaves. Médée passait ordinairement les jours entiers dans le temple d'Hécate, dont elle était prêtresse ; mais Junon lui avait inspiré la pensée de demeurer ce jour-là dans le palais, et elle sortait de son appartement pour aller dans celui de sa sœur, lorsque Jason entra suivi de ses compagnons. Dès qu'elle les aperçut, elle poussa un grand cri. Chalciope effrayée accourut aussitôt avec ses esclaves, qui avaient jeté leurs toiles et leurs fuseaux pour la suivre. Quelle fut sa surprise lorsque, parmi ces étrangers, elle reconnut ses enfants, qui volèrent à l'instant dans ses bras ! Transportée de joie, elle lève les mains au ciel, et leur dit : « Chers gages de la tendresse de Phryxus, vous ne m'abandonnerez donc point pour aller chercher un pays éloigné ! le Destin lui-même s'y oppose et vous ramène entre mes bras. Malheureuse que j'étais ! quelle fatalité vous avait inspiré un si violent desir de voir la Grèce ? Avec quelle ardeur vous obéissiez à l'ordre de Phryxus ! ordre cruel, dernières et funestes paroles par lesquelles votre père a déchiré mon cœur ! Qu'importait après tout Orchomène ? et pourquoi laisser votre mère en proie à la tristesse pour courir

[1] En grec, *brillant*, *éclatant*.

après les biens d'Athamas? » Éétès et la reine Idie, ayant entendu la voix de Chalciope, sortirent de leur appartement. Éétès donne ses ordres pour recevoir les étrangers. Ses esclaves s'empressent d'obéir. Les uns apprêtent un taureau pour le festin, d'autres s'arment de cognées à fendre le bois, d'autres font chauffer de l'eau pour les bains.

Cependant l'Amour, traversant les airs sans être aperçu, descendit dans le palais, semblable au taon bourdonnant qui fond sur les génisses et les met en fureur. Il s'arrête d'abord sous le vestibule, bande son arc, et tire de son carquois une flèche redoutable qui n'avait pas encore servi. S'avançant ensuite légèrement, il jette les yeux de tous côtés, se glisse derrière Jason, pose la flèche sur le milieu de la corde, étend les bras et la décoche à Médée, qui se trouble à l'instant. L'enfant malin voit l'effet du coup, et s'envole en riant. Bientôt le trait porte au fond du cœur de la princesse un feu dévorant. Elle jette sur Jason des regards enflammés. De fréquents soupirs s'échappent avec peine de son sein. Jason seul occupe sa pensée; une douce langueur s'empare de ses sens. Ainsi lorsqu'une femme, réduite à vivre du travail de ses mains, se lève longtemps avant le jour, et, pressée d'éclairer son réduit, rassemble autour d'un tison de légers morceaux de bois, souvent le feu, s'allumant tout à coup avec violence, consume en un instant l'aliment qui l'entourait : ainsi l'amour, caché dans le cœur de Médée, l'embrase en un instant. Tantôt ses joues paraissent tout en feu, tantôt une pâleur mortelle efface l'éclat de son teint.

Les héros n'eurent pas plutôt rafraîchi par le bain leurs membres fatigués, qu'on servit le repas. Lorsqu'il fut achevé, Éétès adressa ainsi avec bonté la parole à ses petits-fils : « Enfants de ma fille et d'un père étranger que j'ai reçu dans mon palais et comblé de mes faveurs, comment pouvez-vous être déja de retour dans cette contrée? Quel accident a interrompu le cours de votre voyage? Vous ne vouliez pas ajouter foi à mes discours lorsque je vous parlais du chemin immense que vous aviez à parcourir. J'avais cependant appris moi-même à le

connaître lorsque je traversai la voûte azurée monté sur le char du Soleil mon père, qui transportait dans l'Hespérie ma sœur Circé; nous nous arrêtâmes aux rivages des Tyrrhéniens, où ma sœur habite encore, séparée de la Colchide par un immense intervalle [1]. Mais, sans m'arrêter davantage à des discours superflus, faites-nous un récit fidèle de ce qui vous est arrivé; apprenez-moi qui sont ces étrangers qui vous accompagnent, et en quels lieux vous avez laissé le vaisseau que je vous avais donné. »

Argus, l'aîné de ses frères, prit aussitôt la parole, et, craignant pour les Argonautes, tâcha de leur concilier ainsi la faveur d'Éétès : « Grand roi, la tempête a brisé le vaisseau que vous nous aviez donné. Dans ce naufrage, une planche nous a servi de refuge, et les flots nous ont jetés sur le rivage de l'île de Mars, au milieu des horreurs d'une nuit ténébreuse. Un dieu, sans doute, veillait à notre salut. Les oiseaux redoutables qui infestaient auparavant cette île déserte venaient d'en être chassés par ces guerriers, qui étaient abordés la veille, et avaient été retenus, ou par quelque heureux destin, ou par Jupiter lui-même, qui voulait soulager nos maux par leur rencontre. En effet, ils nous donnèrent généreusement des habits, et nous firent prendre de la nourriture aussitôt qu'ils nous eurent entendus prononcer le nom de Phryxus et le vôtre. Car c'est vers cette ville soumise à votre empire qu'ils dirigeaient leur course, et le dessein qui les amène est tel que je vais vous l'exposer. Ce héros, que sa force et sa valeur élèvent au-dessus de tous les descendants d'Éolus, obéit aux ordres d'un roi jaloux qui, pour l'éloigner de sa patrie et de ses biens, l'envoie dans ces lieux, sous le spécieux prétexte que la postérité d'Éolus

[1] Il y avait en Italie dans le *Latium*, sur le bord de la mer Tyrrhénienne, ou de Toscane, une petite ville nommée *Circeii*, où l'on disait que Circé avait fait sa demeure. Un promontoire qui en était voisin porte encore le nom de *monte Circello*. C'est aussi dans cet endroit, qui forme une espèce de presqu'île, qu'on place communément l'île d'Æa, où Ulysse aborda chez Circé. Homère, *Od.*, liv. x.

ne pourra se soustraire à la colère implacable de Jupiter, ni expier l'attentat commis contre Phryxus, à moins que la Toison d'or ne soit rapportée dans la Grèce. Pallas elle-même a construit à ce héros un vaisseau qui ne ressemble point à ceux qu'on voit en Colchide, dont le plus fragile, sans doute, était celui que nous montions, puisque les vents et les flots l'ont si promptement mis en pièces. Le sien, au contraire, est en état de résister aux plus furieuses tempêtes, et sa course est toujours aussi rapide, soit qu'un souffle propice enfle sa voile, ou que les guerriers qu'il porte déploient, en ramant eux-mêmes, la vigueur de leurs bras. Ces guerriers sont l'élite des héros de la Grèce. Celui qui les a rassemblés, après avoir erré longtemps avec eux et parcouru les terres et les mers, arrive enfin dans la ville d'Æa pour vous exposer humblement sa demande. Vos volontés décideront de son destin. Il ne vient point dans le dessein d'employer la force : son seul desir serait de vous témoigner sa reconnaissance par un exploit éclatant. Instruit par moi que les Sauromates sont vos ennemis, il veut les subjuguer et les soumettre à votre empire. Sa naissance, celle de ses compagnons, excitent peut-être votre curiosité ; je vais la satisfaire. Jason est le nom de celui sous qui, de toutes les parties de la Grèce, sont venus se ranger tant de héros. Il est fils d'Éson et petit-fils de Créthée. Cette origine l'unit à nous par les liens du sang, puisque Athamas, notre aïeul, était, ainsi que Créthée, fils d'Éolus. Vous voyez dans Augée un des enfants du Soleil. Celui-ci, dont le nom est Télamon, est fils de l'illustre Éacus, qui doit la naissance à Jupiter. Tous les autres sont également issus du sang des immortels. »

Ce discours, au lieu de toucher le cœur d'Éétès, fit naître dans son esprit des soupçons qui allumèrent aussitôt sa colère et contre les Argonautes et contre les enfants de Phryxus, qu'il crut ne revenir sur leurs pas que pour seconder les projets ambitieux de ces étrangers : « Infâmes, s'écria-t-il d'une voix terrible, les yeux étincelants de colère et respirant à peine par l'excès de sa rage, comment ne fuyez-

vous pas à l'instant loin de mes yeux? Comment ne sortez-vous pas de mes états, avant que je vous fasse remporter en Grèce le prix que méritent vos fourberies? Vous parlez de Phryxus et de la Toison d'or. Ce n'est point pour conquérir une Toison, c'est pour m'enlever le sceptre et la royauté que vous êtes venus ici. Si déja vous ne vous étiez assis à ma table, je vous ferais couper la langue et les mains, et je vous enverrais ainsi mutilés, pour vous empêcher de vous porter désormais à de pareils attentats, et vous apprendre à respecter les dieux, dont vous avez l'insolence de vous prétendre issus. » Télamon, frémissant de rage à ces menaces, allait y répondre avec emportement ; Jason le retint, et prenant lui-même la parole : « Grand roi, dit-il avec douceur, apaisez un injuste courroux. Nous n'avons pas, comme vous le supposez, conçu de desseins téméraires contre cette ville ni contre ce palais. Ce n'est pas même notre volonté qui nous a conduits en ces lieux. Qui voudrait traverser tant de mers, dans l'espoir d'une conquête à laquelle il n'aurait aucun droit? Un sévère destin et les ordres cruels d'un tyran, voilà ce qui m'a contraint de quitter ma patrie. Laissez-vous donc toucher par mes prières. Je publierai un jour dans toute la Grèce la gloire de votre nom. Dès ce moment, vous pouvez disposer de notre valeur, nous sommes prêts à combattre pour vous ou les Sauromates, ou tel autre peuple que vous voudrez soumettre à votre empire. » Jason tâchait ainsi d'adoucir et de flatter Eétès. Mais lui, toujours insensible et ne méditant que vengeance, délibérait en lui-même s'il les ferait périr sur-le-champ, ou s'il mettrait auparavant leur courage à l'épreuve. Ce dernier parti lui parut enfin préférable : « Étranger, reprit-il, de plus longs discours seraient inutiles : je puis consentir à vous donner la Toison, mais il faut auparavant que j'éprouve si vous êtes véritablement du sang des dieux, et assez forts pour me disputer ce qui m'appartient. Vous le voyez, je ne ressemble point au tyran qui règne sur la Grèce, et, loin de porter envie au mérite, je suis prêt à lui céder la récompense qui lui est

due. L'épreuve que je vais vous proposer est un combat dont je viens facilement à bout, quelque périlleux qu'il paraisse. Dans un champ qui porte le nom de Mars, j'ai deux taureaux, dont les pieds sont d'airain, et dont la bouche vomit des tourbillons de flamme. Je les attelle moi-même à une charrue, et je leur fais labourer quatre arpents d'un terrain âpre et sauvage. Ce travail achevé, je sème, au lieu des dons de Cérès, les dents d'un horrible dragon, d'où naissent aussitôt des géants armés qui m'environnent de toutes parts. Je les attaque, les renverse, et les fais expirer sous le fer de ma lance. J'ai commencé le matin à atteler mes taureaux, et ma moisson est achevée le soir. Si Jason peut faire éclater sa valeur par un semblable exploit, qu'il emporte au même instant ma Toison; mais sans cela, n'espérez point l'obtenir. Il est indigne d'un homme de cœur de céder à quiconque ne peut l'égaler. »

Jason, étonné du défi que lui proposait Éétès, et n'osant d'abord s'engager dans une entreprise qui lui paraissait au-dessus de ses forces, resta quelque temps les yeux baissés, gardant un morne silence. Enfin, dissimulant son embarras: « Grand roi, dit-il, la loi que vous m'imposez est terrible; mais je ne puis m'y soustraire, et, quel que soit le danger, j'accepte le combat. Peut-être j'y perdrai la vie; mais est-il rien de plus affreux que la nécessité qui m'a contraint de venir en ces lieux? Oui, la mort même sera plus douce pour moi que l'ordre de Pélias. — Puisque tu acceptes le combat, reprit Éétès d'un ton formidable, va maintenant rejoindre tes compagnons; si mes taureaux t'effrayent, si tu n'es pas assez fort pour leur faire subir le joug, ou si tu recules à l'aspect de la moisson, j'aurai soin que ton sort puisse un jour servir d'exemple, et faire trembler quiconque voudrait désormais attaquer un plus puissant que lui. » Jason, se levant aussitôt, se retira suivi d'Augée, de Télamon et d'Argus, qui fit signe à ses frères de rester.

Tandis qu'ils s'avançaient hors de la salle, Médée, toujours en proie à sa passion, tenait ses regards attachés sur

Jason, et, soulevant un côté de son voile, contemplait avec admiration les graces et la beauté qui le distinguaient de ses compagnons. Elle le suivit longtemps des yeux, et son ame tout entière volait comme un songe léger sur ses traces. Chalciope, redoutant la colère du roi, se hâta de se dérober à sa vue, et rentra dans son appartement avec ses enfants. Médée sortit pareillement, roulant dans son esprit toutes les pensées que l'amour peut suggérer. Sans cesse occupée de l'objet de sa passion, elle le voit sans cesse devant elle. Sa figure, ses vêtements, ses discours, son maintien lorsqu'il était assis, sa marche lorsqu'il sortait de la salle, tout est encore présent à ses yeux. Jason lui paraît au-dessus de tous les mortels. Sa voix surtout, la douceur de ses paroles retentit sans cesse à son oreille. Tout à coup elle s'effraye des dangers qui le menacent. Elle craint qu'il ne succombe à la furie des taureaux, ou qu'Éétès ne l'immole à sa colère : et comme s'il avait déja perdu la vie, elle pousse des cris lamentables, et son visage est baigné de pleurs : « Insensée que je suis, se dit-elle enfin à elle-même, pourquoi m'affliger ainsi ? Que Jason périsse, qu'il soit le plus vaillant des héros ou le plus lâche des mortels, que m'importe ?... Fassent les dieux cependant qu'il échappe au danger ! Divine Hécate, exauce ma prière ! Fais qu'il retourne vainqueur dans sa patrie; ou si le Destin veut qu'il périsse, qu'il sache au moins que sa mort ne sera pas un sujet de joie pour moi. »

Tandis que le cœur de Médée était agité de ces pensées, Jason et ses compagnons suivaient tristement le chemin qui les avait conduits à la ville : « Fils d'Éson, dit alors Argus, vous pourrez blâmer l'avis que je vais vous proposer, mais, dans une telle extrémité, est-il rien qu'on ne doive tenter ? Je vous ai déja parlé d'une jeune princesse instruite par Hécate elle-même dans l'art des enchantements. S'il était possible de l'intéresser en notre faveur, il n'y aurait plus pour vous de danger à redouter. Ma mère seule, Chalciope, peut nous concilier sa bienveillance ; mais je crains qu'elle n'ose nous seconder. Je retournerai, si vous le permettez, auprès

d'elle, et je lui ferai les plus vives instances, en lui représentant qu'il y va de la vie de ses enfants, et que votre perte entraînerait infailliblement la nôtre. — Ami, répondit Jason, je ne m'opposerai point au dessein que votre zèle vous suggère. Allez trouver votre mère, et employez auprès d'elle les prières les plus touchantes. Notre espoir, hélas ! est bien fragile, s'il n'est fondé que sur des femmes. » En parlant ainsi, ils arrivèrent au marais. Les Minyens, transportés de joie en revoyant leurs compagnons, s'empressaient de leur demander des nouvelles de leur voyage : « Mes amis, leur dit Jason d'un air consterné, le cruel Éétès a fait éclater contre nous toute sa colère. Il est inutile de vous en dire davantage. Sachez seulement que, dans un champ qui porte le nom du dieu Mars, paissent deux taureaux dont les pieds sont d'airain, et dont la bouche vomit des tourbillons de flammes. Je dois leur faire labourer quatre arpents, dans lesquels je sèmerai les dents d'un horrible dragon, d'où naîtront aussitôt des géants tout armés qu'il faut exterminer dans le même jour. Tels sont les ordres d'Éétès, telle est l'entreprise que, forcé par la nécessité, j'ai promis de tenter. » A ce discours, les Argonautes, effrayés d'un danger qui leur paraissait insurmontable, se regardaient les uns les autres dans un morne silence ; enfin Pélée, rappelant sa hardiesse, prit ainsi la parole : « Il est temps maintenant de se décider et d'agir. La valeur est ici plus nécessaire que le conseil. Si vous avez résolu, fils d'Éson, d'affronter le danger, préparez-vous au combat ; si vous doutez de vos forces, ne vous exposez point, et, sans chercher parmi nos compagnons, souffrez que Pélée combatte à votre place. Je vous le déclare, rien ici ne m'effraye, puisque enfin je ne puis trouver dans ce combat que la mort. » Pélée avait à peine achevé ces mots, lorsque Télamon, Idas et les fils de Tyndare se levèrent avec intrépidité. Méléagre suivit leur exemple : quoiqu'il fût encore dans un âge tendre, sa force et son courage l'égalaient aux plus fameux héros. Le reste de la troupe gardait encore le silence : « Amis, dit Argus, en s'adressant

aux guerriers qui venaient de faire éclater leur audace, il faudra certainement en venir au combat ; mais, auparavant, laissez-moi recourir à Chalciope. Je crois que son appui ne nous sera point inutile. Demeurez encore ici quelque temps; il vaut mieux retenir son courage que de se perdre par imprudence. Dans le palais d'Éétès habite une jeune princesse à qui la divine Hécate a révélé ses secrets les plus cachés ; elle connaît toutes les productions de la terre et des eaux, et sait, en les préparant avec adresse, composer des charmes capables d'apaiser l'ardeur de la flamme, de suspendre le cours des fleuves les plus impétueux, et d'arrêter dans leur marche la lune et les étoiles. Chalciope est sa sœur, et pourrait l'engager à nous accorder son secours. Nous parlions de ce projet en revenant de la ville. Si vous l'approuvez, j'y retournerai dès aujourd'hui. Peut-être les dieux seconderont-ils mes efforts. »

Tandis qu'Argus parlait ainsi, une timide colombe vint du haut des airs se réfugier dans le sein de Jason, évitant la poursuite d'un épervier qui s'abattit lui-même sur la poupe du vaisseau. Le divin Mopsus fut frappé du présage, et prononça aussitôt cet oracle : « Mes amis, les dieux vous manifestent leur volonté. Il n'y a plus à balancer, il faut implorer le secours de la jeune princesse, et je crois qu'elle ne rejettera point nos prières. Phinée nous l'a prédit : c'est de Vénus que nous devons attendre notre retour. S'il est ainsi, le succès de notre entreprise est assuré, puisque l'oiseau qu'elle chérit vient d'échapper à la mort. Puisse l'événement ne point démentir un augure si heureux ! Invoquez la mère des Amours, et livrez-vous aux conseils d'Argus. »

Les héros, se rappelant l'oracle de Phinée, applaudirent au discours de Mopsus. Idas seul, se levant avec fureur, s'écria d'une voix menaçante : « Dieux immortels! suis-je donc venu ici avec des femmes qui invoquent le secours de Cypris plutôt que le dieu de la guerre? Quoi donc ! des colombes et des milans vous empêchent de combattre? Allez, lâches, renoncez au métier des armes, rampez aux pieds d'une

jeune fille et tâchez de la séduire par vos prières ! » Ces paroles excitèrent dans l'assemblée un grand murmure ; personne cependant n'y répondit. Idas s'assit alors la rage dans le cœur, et Jason dit avec fermeté : « Qu'Argus retourne à la ville, puisque vous approuvez tous son projet. Quant à nous, ne restons pas plus longtemps cachés. Attachons le vaisseau au rivage du fleuve, il est temps de montrer que nous ne craignons pas le combat. » Argus partit aussitôt, et les héros, dociles à l'ordre de Jason, levèrent l'ancre, firent avancer en ramant le vaisseau hors du marais, et mirent pied à terre sur le bord du Phase.

Cependant Éétès, méditant la perte des héros, assemblait les Colchidiens hors de son palais, dans un endroit destiné à cet usage, et leur déclarait qu'aussitôt que ses taureaux auraient mis en pièces le téméraire qui avait entrepris de les dompter, il ferait abattre le bois qui couvrait une montagne voisine, afin de brûler le vaisseau avec tous ceux qui le montaient, et de faire ainsi expier à ces étrangers leur insolence et leur audace : « Jamais, disait-il, malgré les prières touchantes de Phryxus, malgré sa douceur et sa vertu qui le rendaient le plus aimable de tous les hôtes, je ne l'aurais reçu dans mon palais, si Jupiter n'avait fait descendre Mercure de l'Olympe pour m'engager à le traiter avec bonté. Comment donc pourrais-je laisser venir ici impunément des brigands qui ne cherchent qu'à ravir mes trésors, à tramer des complots, à piller les troupeaux et à ravager les campagnes ? » Éétès se promettait encore de punir les enfants de Phryxus, qui ne s'étaient unis, selon lui, à ces scélérats, que pour lui enlever le sceptre et la couronne. Le Soleil, son père, l'avait autrefois averti par un oracle de redouter les embûches et les desseins perfides de ses descendants. Ses filles ni son fils Absyrte ne lui donnaient aucun ombrage ; mais il croyait avoir tout à craindre des enfants de Chalciope, et c'était pour cette raison plutôt que pour satisfaire au desir qu'ils témoignaient d'obéir à leur père qu'il les avait envoyés dans la Grèce. Rempli de ces idées et emporté par

la colère, il faisait à ses sujets les plus terribles menaces, en leur ordonnant de veiller sur le navire et sur les Argonautes, afin qu'aucun d'eux ne pût lui échapper.

Dans le même temps, Argus, de retour au palais d'Éétès, conjurait sa mère d'implorer en faveur des Argonautes les secours de Médée. Chalciope en avait déja conçu le dessein; mais la crainte la retenait : elle appréhendait ou que Médée ne redoutât trop la colère de son père pour écouter ses prières, ou qu'Éétès ne découvrît bientôt leur intelligence si sa sœur se laissait persuader.

Cependant Médée, retirée dans son appartement et appuyée sur son lit, cherchait dans le repos à calmer le trouble qui l'agitait. Le sommeil suspendit un instant ses tourments; mais bientôt des songes affreux, voltigeant autour d'elle, présentent à son esprit les plus cruelles illusions. Dans leur erreur, il lui semble que Jason n'est point venu en Colchide et ne doit pas combattre pour le vain desir d'obtenir une Toison; mais qu'elle-même est l'objet de ses vœux, et qu'il doit l'emmener dans sa patrie pour s'unir à elle par le nœud sacré de l'hymen. Il lui semble encore qu'elle dompte elle-même les taureaux et surmonte aisément les autres dangers; que néanmoins son père ne veut pas la laisser partir, sous prétexte que c'était à Jason de soutenir le combat; qu'il s'élève à ce sujet une dispute, qu'elle est prise elle-même pour arbitre, et se jette dans les bras de l'étranger : abandonnant ses parents, qui, saisis d'indignation, poussent un cri terrible. A ce cri, Médée tressaille de frayeur et le sommeil fuit de ses yeux. Elle s'éveille en tremblant, regarde longtemps autour d'elle, et reprenant enfin l'usage de ses sens : « Malheureuse que je suis, dit-elle en gémissant, quels songes affreux ont glacé mon cœur d'épouvante? Je crains bien que l'arrivée de ces guerriers n'ait des suites funestes. Mais quoi! un étranger porte le trouble au fond de mon ame! qu'il aille loin de ces lieux chercher une épouse dans sa patrie! Pour moi, je chérirai ma virginité, je ne quitterai point le palais qu'habitent les auteurs de mes jours... Cependant

ma sœur tremble pour ses fils... De quels tourments elle me délivrerait, si, pour sauver ce qu'elle a de plus cher, elle me priait de donner au héros un moyen assuré de sortir victorieux du combat! Excitée par elle, j'oserais tout entreprendre. »

Elle dit, et se levant aussitôt, les pieds nus et sans autre vêtement qu'un simple manteau, elle ouvre la porte de sa chambre, impatiente d'aller joindre sa sœur. A peine a-t-elle franchi le seuil, que la honte la saisit : elle reste quelque temps dans le vestibule et rentre ensuite dans son appartement. Bientôt elle sort une seconde fois et rentre encore, portant çà et là ses regards incertains. Entraînée par l'amour, la pudeur la retient; retenue par la pudeur, l'amour lui rend de nouveau sa hardiesse. Trois fois elle tenta d'accomplir son dessein, trois fois la crainte fit évanouir sa résolution. Enfin elle se précipite éperdue sur son lit : telle qu'une jeune épouse à qui la mort vient d'enlever l'époux que lui avaient donné ses parents, avant qu'ils aient goûté l'un et l'autre les douceurs de l'hymen, fuyant les regards et les propos indiscrets de ses femmes, se tient renfermée dans le fond de son appartement, et, les yeux attachés sur ce lit désert, déplore tout bas son malheur et craint de laisser échapper ses sanglots, telle Médée pleurait et gémissait tout bas, lorsqu'une de ses plus jeunes esclaves entra tout à coup chez elle. Alarmée de l'état où elle vit sa maîtresse, elle courut sur-le-champ avertir sa sœur, qui délibérait avec ses enfants. Chalciope, effrayée de cette nouvelle, vole à l'appartement de Médée, qu'elle trouva sur son lit, les yeux baignés de larmes et se frappant le visage. « Chère Médée, s'écria-t-elle, quel sujet fait couler vos pleurs? Qu'avez-vous? D'où vient la douleur qui vous presse? La colère des dieux vous a-t-elle frappée de quelque mal subit? Mon père a-t-il prononcé quelque horrible menace contre moi et contre mes enfants? Plût aux dieux que je ne pusse plus voir ce palais et cette ville, et que j'habitasse aux extrémités de la terre, où l'on ignore jusqu'au nom de Colchos! » A ces mots,

elle se tut. Médée rougit, et la pudeur l'empêcha quelque temps de répondre. Les paroles volaient sur le bord de ses lèvres et rentraient aussitôt dans son sein ; elle ouvrait sa bouche aimable, et sa voix expirante trompait ses efforts. Enfin elle s'enhardit, et l'amour lui suggéra cet artifice : « Ma sœur, le danger auquel sont exposés vos enfants me cause la plus vive inquiétude. Je crains qu'Éétès ne les fasse périr avec ces étrangers. Des songes affreux semblent me l'annoncer. Fassent les dieux qu'ils soient sans effet, et que vous ne soyez pas réduite à pleurer bientôt ce que vous avez de plus cher ! » Médée tâchait ainsi d'engager sa sœur à implorer son secours. Chalciope, sentant redoubler à ce discours toute sa frayeur, lui répondit : « Vos alarmes sont les miennes, et je viens chercher auprès de vous un remède à mes maux ; mais avant tout jurez-moi, par le ciel et par la terre, quelque chose que je vous propose, de me garder le secret et de me prêter votre secours. Je vous en conjure par tous les dieux, par vous-même, par les auteurs de nos jours, sauvez mes enfants ; ne permettez pas qu'ils expirent à mes yeux, ou croyez que je mourrais avec eux, et que, semblable à une Furie vengeresse, mon ombre, sortie du sein des enfers, vous poursuivrait sans cesse ! »

En achevant ces mots, Chalciope répandit un torrent de larmes ; elle embrassait les genoux de Médée, et sa tête était penchée sur son sein. Leurs gémissements se mêlaient ensemble ; on n'entendait que des soupirs et des sanglots. « Chère Chalciope, reprit enfin Médée, que puis-je faire pour me soustraire à vos imprécations? Plût aux dieux qu'il fût en mon pouvoir de sauver vos enfants ! J'en fais le serment que vous exigez, le plus terrible de tous les serments : oui, j'en jure par le ciel et la Terre, mère de tous les dieux, quelque chose que vous proposiez, je ne négligerai rien pour vous satisfaire.

« — Ne pourriez-vous pas, répondit aussitôt Chalciope, imaginer en faveur de mes enfants un moyen de faire sortir victorieux du combat cet étranger? Lui-même il implore

votre secours. Argus, que j'ai laissé dans mon appartement, est venu de sa part pour m'engager à vous solliciter. » A ces mots, le cœur de Médée tressaillit de joie, elle rougit, et s'abandonnant aveuglément à son transport : « Ma sœur, dit-elle, je ferai ce que vous desirez. Que l'aurore ne luise plus pour moi et que je cesse bientôt de vivre, s'il est rien dans le monde qui me soit aussi cher que vous et vos enfants ! Ils ont été les compagnons de mon enfance ; leur âge est égal au mien, et ne sont-ils pas en quelque sorte mes frères ? N'êtes-vous pas vous-même et ma sœur et ma mère, puisque vous m'avez portée comme eux dans vos bras et nourrie de votre lait, ainsi que notre mère me l'a souvent raconté ? Allez donc, cachez notre intelligence, afin que je puisse vous servir à l'insu de nos parents. Demain, au lever de l'aurore, je me rendrai au temple d'Hécate, et je remettrai à l'étranger qui cause ici tant de trouble un charme propre à adoucir la férocité des taureaux. » Chalciope sortit aussitôt, et alla porter cette nouvelle à ses enfants. Médée abandonnée à elle-même fut bientôt saisie de honte et de crainte, en pensant qu'elle allait trahir son père pour favoriser un étranger.

Cependant la nuit couvrait la terre de ses ombres, et les pilotes contemplaient attentivement les constellations de l'Ourse et d'Orion. Le voyageur fatigué cherchait un asile, et les gardes qui veillent aux portes des cités sentaient s'appesantir leurs paupières. La mère même, désolée de la perte de ses enfants, suspendait ses gémissements et se laissait aller au sommeil. La ville ne retentissait plus des aboiements des chiens et des clameurs du peuple ; le silence régnait partout avec l'obscurité de la nuit. Médée seule ne goûtait point les douceurs du repos[1] : le danger auquel Ja-

[1] *Desierant latrare canes, urbesque silebant :*
Omnia noctis erant placida composta quiete.

Vers de la traduction d'Apollonius, par Varron, conservés par Sénèque, *Controv.* XVI.

son allait être exposé lui causait mille inquiétudes, et faisait à chaque instant palpiter son cœur. Ainsi, lorsque les rayons du soleil frappent la surface d'une eau dont on vient de remplir un vase, l'image qui se forme alors se meut sans cesse autour de l'appartement, et voltige çà et là en décrivant des cercles rapides. Telle était l'agitation du cœur de Médée : des pleurs de tendresse et de compassion coulent de ses yeux ; le feu qui la dévore s'attache à tous ses nerfs et se fait sentir jusque derrière la tête, dans cet endroit où la douleur est la plus vive, lorsqu'un amour extrême s'empare de tous les sens. Tantôt elle veut faire triompher Jason, tantôt elle aime mieux périr avec lui ; quelquefois elle ne veut ni périr ni le faire triompher, mais plutôt supporter patiemment ses peines et ses ennuis. Tourmentée de ces pensées, elle s'assied sur son lit et fait entendre ces mots : « Infortunée que je suis, je ne vois autour de moi que des maux, et mon esprit est plongé dans la plus affreuse incertitude. Cependant ma peine s'accroît de plus en plus, et rien ne peut la soulager: redoutable Artémis, que n'ai-je expiré sous tes flèches rapides avant d'avoir vu cet étranger, avant que les fils de Chalciope partissent pour la Grèce ! Sans doute un dieu courroucé ou plutôt quelque Furie a fait aborder ici ce vaisseau pour mon malheur. Mais que dis-je ? Que Jason périsse, si telle est sa destinée !... Et comment cacher aux yeux de mes parents le secours que mon art lui fournirait ? de quelle excuse colorer une telle action ? oserais-je bien même lui parler et me trouver seule avec lui ?... Mais quoi, malheureuse!... sa mort apaiserait-elle donc mes tourments? ne serait-elle pas au contraire le comble des maux pour moi ? Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, que la pudeur, que le soin de ma gloire ne me retiennent plus ! Mais lorsque je l'aurai sauvé, qu'il porte où il voudra ses pas. Pour moi, aussitôt après sa victoire, un nœud fatal ou un venin mortel rompra la trame de mes jours... Mais de quelle indigne tache ma mémoire va-t-elle être souillée ? Toute la ville retentira du bruit de mon trépas : ma funeste aventure deviendra l'en-

tretien des femmes de Colchos, qui diront en m'insultant : « Elle s'est donné la mort pour sauver un étranger dont elle était éprise, elle a déshonoré ses parents et sa famille pour satisfaire un fol amour... » Malheureuse ! non, je ne puis m'exposer à tant d'opprobres ; il vaut mieux renoncer cette nuit même à la vie, et me soustraire à la honte par une mort dont la cause soit inconnue. » En achevant ces mots, elle va chercher une boîte où étaient renfermées différentes compositions, les unes salutaires et les autres mortelles. Elle la pose sur ses genoux, et, résolue de faire couler dans ses veines le plus subtil de ses poisons, elle déplore de nouveau sa destinée : des torrents de larmes se répandent sur son sein. Déja elle avait dénoué les cordons de la fatale boîte, lorsque tout à coup l'horreur de la mort s'empare de ses sens : elle reste longtemps immobile. Les charmes de la vie, les plaisirs qu'elle fait goûter se retracent alors à son esprit ; elle se rappelle ses aimables compagnes, leur gaiété folâtre, tous les jeux et les amusements du jeune âge. Plus elle s'arrête à ces images, et plus il lui paraît doux de vivre. Enfin, cédant aux inspirations secrètes de Junon, elle éloigne de sa vue la funeste boîte, et, sans hésiter davantage, elle attend avec impatience le retour de l'aurore, afin de porter à Jason le secours qu'elle avait promis à Chalciope. Mille fois elle ouvrit la porte de sa chambre pour voir si le jour commençait à paraître. Cette lumière si desirée vint enfin frapper ses yeux. Déja tout est en mouvement dans la ville, et Argus, ayant ordonné à ses frères de rester encore pour observer les desseins de la jeune princesse, sort du palais et va rejoindre les Argonautes.

Dès que Médée voit paraître les premiers rayons de l'aurore, elle relève avec ses mains ses blonds cheveux, qui pendaient en désordre ; elle efface de dessus ses joues l'empreinte de ses larmes, ranime l'éclat de son teint avec une essence aussi douce que le nectar, se revêt d'un superbe manteau qu'attachaient de magnifiques agrafes, et couvre sa tête d'un voile d'une blancheur éclatante. Ainsi parée,

elle se promène dans le palais, marchant d'un pas assuré, sans songer ni aux maux qui la pressent ni à ceux dont elle est menacée.

Dans le vestibule de son appartement couchaient douze jeunes esclaves qui n'avaient point encore subi le joug de l'hymen. Elle les appelle, et leur ordonne d'atteler promptement ses mules à son char, pour la conduire au temple d'Hécate. Tandis qu'on exécutait ses ordres, elle tira de sa boîte une liqueur qui porte, dit-on, le nom de Prométhée, et dont la vertu est telle, que, si quelqu'un en répand sur ses membres après avoir offert un sacrifice nocturne à Hécate, tout à coup il devient pendant tout un jour invulnérable au fer, insensible aux ardeurs du feu, et acquiert une force et un courage extraordinaires. La plante dont elle est tirée naquit pour la première fois dans les vallons du mont Caucase, du sang que distillait de son bec l'aigle cruel qui dévorait le foie du malheureux Prométhée. Sa double tige est surmontée d'une large fleur dont la couleur est semblable à celle du safran de Cilicie [1]. Sa racine offre l'image d'un morceau de chair nouvellement coupée, et renferme une liqueur noire, semblable à celle qui découle des chênes sur les montagnes. Médée l'avait exprimée autrefois dans une coquille de la mer Caspienne, après qu'elle se fut purifiée sept fois dans une fontaine, et que, vêtue de noir, elle eut dans l'horreur des ténèbres invoqué sept fois Brimo [2]; Brimo, qui préside à l'éducation des enfants, qui se montre la nuit sous des formes épouvantables, qui commande aux mânes et règne dans les enfers. Tandis qu'elle coupait cette racine, la terre mugit et trembla sous ses pas; Prométhée lui-même ressentit une vive douleur au fond de ses entrailles, et remplit l'air de ses gémissements.

[1] Le safran qui venait près du promontoire Corycus, en Cilicie, et dans un ravin peu éloigné, était le plus estimé des anciens. Strabon, liv. XIV, pag. 671. Dioscore, I, 25.

[2] Héca.

Médée ayant donc tiré le charme de la boîte où il était renfermé, le mit dans la ceinture parfumée qui retenait sa robe autour de son beau sein, sortit de son appartement et s'élança sur son char. Deux de ses esclaves se placèrent à ses côtés. Elle saisit elle-même les rênes, prend en main un fouet travaillé avec art, et vole à travers la ville. Ses autres esclaves, ayant leur robe retroussée jusqu'aux genoux, se tenaient à son char et la suivaient en courant. Telle, sortant du fleuve Amnisus [1] ou des eaux limpides du Parthénius [2], la fille de Latone, montée sur un char enrichi d'or et traîné par des cerfs légers, franchit les montagnes et vient recevoir un pompeux sacrifice. Les nymphes de l'Amnisus, celles qui habitent les forêts et les rochers, la suivent en foule, et les animaux, tremblants à son aspect, font entendre un doux frémissement. Les habitants d'Æa, saisis du même respect, se retirent à l'approche du char de Médée, et n'osent arrêter leurs regards sur la fille de leur roi. Lorsqu'elle fut sortie de la ville et arrivée près du temple, elle descendit légèrement de son char, et s'adressant à ses esclaves : « Mes amies, leur dit-elle, j'ai commis une grande imprudence en venant ici, sans songer que c'est nous exposer à rencontrer les étrangers qui sont descendus sur ces côtes. Toute la ville est en alarme, et je ne vois aucune des femmes qui ont coutume de venir chaque jour invoquer en foule la déesse. Mais puisque nous voici dans cette campagne riante et que personne ne paraît, charmons notre loisir en nous amusant à cueillir des fleurs sur l'émail de cette prairie. Nous partirons ensuite à l'heure accoutumée, et vous remporterez toujours bien des richesses à la ville, si vous voulez me laisser exécuter le dessein que je vais vous communiquer. Argus et Chalciope (gardez fidèlement ce secret, de peur qu'il ne

[1] Rivière de l'île de Crète, qui coule au pied du mont Dicté. *Nonn. Dion.*, VIII, 114.

[2] Rivière de la Paphlagonie, près de laquelle Diane prenait souvent les plaisirs de la chasse. *Steph. de urb.*

parvienne aux oreilles de mon père) m'engagent à secourir l'étranger qui s'expose à la furie des taureaux. Pour prix de ce service, il doit m'apporter de magnifiques présents. J'ai feint de consentir à tout, et je lui ai fait dire de se rendre ici seul. Nous partagerons ensemble ses dons, et je lui donnerai un charme dont l'effet sera contraire à celui qu'il attend. Aussitôt que vous l'apercevrez, ayez soin de vous retirer à l'écart. » Ainsi parla Médée. L'artifice qu'elle proposait plut à toutes ses compagnes.

Cependant Argus, instruit par sa mère que Médée devait aller à la pointe du jour au temple d'Hécate, tira Jason à l'écart pour l'y conduire. Ils étaient accompagnés de Mopsus, habile à expliquer le vol et le chant des oiseaux. Ce jour-là, l'épouse de Jupiter avait pris soin d'embellir Jason des plus charmants attraits. De tous les héros issus de Jupiter ou des autres dieux, aucun ne lui était comparable pour la bonne mine, ni pour les graces qu'il savait répandre dans ses discours. Ses compagnons eux-mêmes le regardaient avec complaisance, et ne pouvaient se lasser d'admirer l'éclat de sa beauté. Mopsus en conçut un augure favorable, et son cœur se réjouissait d'avance, dans l'espoir du plus heureux succès. A quelque distance du temple, et sur le chemin qui y conduisait, était un peuplier dont l'épais feuillage servait de retraite aux bruyantes corneilles. A la vue des héros, un de ces oiseaux, prenant tout à coup son essor, se percha sur le sommet de l'arbre, annonçant ainsi dans son langage les desseins de Junon : « Qu'il est méprisable ce devin, qui ne prévoit pas ce qui n'échapperait pas à des enfants ! Quelle jeune fille osera devant des témoins importuns découvrir à son amant sa tendresse? Périsse cet ignorant devin ! que Vénus et les Amours ne l'inspirent jamais ! » L'oiseau se tut : Mopsus, entendant sa voix divine, sourit de ses reproches, et dit à Jason : « Continuez votre route jusqu'au temple d'Hécate ; vous y trouverez la fille d'Éétès. Vénus, dont la protection doit nous faire triompher, suivant l'oracle de Phinée, a touché son cœur pour vous. Argus et

moi nous attendrons ici votre retour. Seul avec la princesse, employez les plus vives instances pour obtenir d'elle le secours que vous desirez. » Argus applaudit à ce conseil, et Jason s'éloigna aussitôt.

Cependant Médée, l'esprit tout occupé du héros qu'elle attend avec impatience, prenait peu de part aux amusements de ses compagnes. A peine un jeu était-il commencé, qu'il cessait de lui plaire. Ses yeux ne pouvaient s'arrêter sur ce qui l'environnait, elle tournait à tout moment la tête, et portait au loin ses regards inquiets dans la campagne. Le moindre bruit, le plus léger souffle de vent faisait tressaillir vivement son cœur. Enfin elle aperçoit l'objet de ses desirs. Tel qu'on voit sortir du sein de l'Océan Sirius, dont la splendeur frappe les yeux, mais dont l'influence est souvent funeste aux troupeaux ; tel, et avec encore plus d'éclat, le fils d'Éson, s'avançant à grands pas, parut aux regards de Médée. A son aspect, le trouble s'empare de ses sens, ses yeux se couvrent d'un nuage, une rougeur brillante se répand sur son visage, ses genoux tremblants se dérobent sous elle : elle ne peut ni avancer ni s'éloigner. Cependant ses suivantes se retirent, et la laissent seule avec Jason. Ils restent tous les deux quelque temps immobiles et sans rien dire. Ainsi, lorsque les zéphyrs retiennent leur haleine, le silence règne dans une forêt. Mais bientôt le vent souffle, les arbres sont agités et font entendre un doux murmure : ainsi Jason et Médée, inspirés par l'amour, feront bientôt succéder au silence les plus tendres accents. Le héros reconnut d'abord, au trouble de Médée, le trait dont une main divine l'avait blessée. « Princesse, lui dit-il avec douceur, vous me voyez seul devant vous : d'où vient que la crainte glace vos esprits ? Je ne suis point de ces hommes que leur insolence rend insupportables. Jamais on ne me vit tel, lors même que j'habitais au sein de ma patrie. Cessez donc d'appréhender : parlez, et interrogez-moi librement ; et puisqu'une confiance réciproque nous réunit en un lieu sacré, sûr garant de la bonne foi, daignez vous expliquer, et, sans m'abuser

par des espérances frivoles, exécutez la promesse que vous avez faite à votre sœur, en m'armant du pouvoir de vos enchantements. Je vous en conjure par Hécate elle-même, par les auteurs de vos jours, par Jupiter, dont le bras vengeur protége les étrangers et les suppliants. C'est à ce double titre que j'embrasse vos genoux. Sans vous, je ne puis sortir victorieux des combats où la nécessité m'a condamné. L'intervalle qui sépare nos demeures ne me laisse qu'un moyen de faire éclater ma reconnaissance. Je publierai vos bienfaits dans la Grèce, et j'y rendrai votre gloire immortelle. Tous les héros qui me suivent diront que c'est à vous qu'ils doivent la douceur de revoir leur patrie. Leurs femmes et leurs mères vous combleront de bénédictions. Peut-être qu'assises en ce moment sur le bord de la mer, elles déplorent déja notre perte. Dissipez leurs alarmes en nous secourant. Par une semblable faveur, la jeune Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, qui avait pour père le Soleil, délivra autrefois Thésée du plus pressant danger. Que dis-je? non contente de lui avoir sauvé la vie, elle quitta sa patrie pour s'embarquer avec lui, après que Minos eut apaisé sa colère. Par cette action généreuse, Ariane s'est rendue chère aux immortels, et sa couronne brille toute la nuit parmi les constellations qui ornent la voûte éthérée [1]. Les dieux, n'en doutez pas, prendront aussi soin de vous récompenser, si vous voulez sauver tant de héros. Et comment ne le voudriez-vous pas? l'aimable bonté brille sur votre front. »

Médée, sensible à la louange, sourit en baissant les yeux. Bientôt elle les lève, et, regardant Jason, elle veut parler et ne sait par où commencer. Tout à coup elle tire de dessous sa ceinture le charme qu'elle avait apporté, et le donne au héros, qui le reçoit avec les plus vifs transports de joie. Elle lui aurait volontiers donné sa vie s'il en avait eu besoin, tant est puissante la flamme que l'amour fait briller sur le vi-

[1] La *Couronne d'Ariane*, constellation située entre celles d'Hercule et du Bouvier.

sage de Jason ! Les yeux de Médée en sont éblouis, et son cœur, semblable à la rosée qui se fond aux premiers rayons du matin, se sent de plus en plus pénétré d'une douce chaleur. Ils restaient l'un et l'autre en silence, tantôt les yeux baissés et tantôt se regardant tendrement. « Apprenez, dit enfin Médée, quel est le charme que vous venez de recevoir de moi. Lorsque mon père aura remis entre vos mains les dents de dragon que vous devez semer dans le champ du dieu Mars, attendez le milieu de la nuit. Alors, revêtu d'habits noirs, et après vous être purifié dans les eaux du fleuve, vous creuserez seul une fosse ronde, dans un lieu écarté. Vous y égorgerez une brebis, et vous la brûlerez tout entière, sur un bûcher que vous dresserez au bord de la fosse. Vous invoquerez ensuite la fille unique de Persée, la puissante Hécate, en faisant en son honneur des libations de miel. Éloignez-vous après cela de la fosse sans regarder derrière vous, quel que soit le bruit des pieds et les hurlements des chiens qui frappent vos oreilles. Si vous n'observez cette loi, tout le reste deviendra inutile pour vous, et vous ne pourriez même rejoindre sans danger vos compagnons. Au lever de l'aurore, vous humecterez le charme que je viens de vous donner, et vous en frotterez non seulement votre corps, mais encore votre épée, votre lance et votre bouclier. Une force plus qu'humaine se répandra aussitôt dans vos membres. Le fer des guerriers qui naîtront de la terre s'émoussera contre vous, et vous braverez les flammes que vomissent les taureaux. Ce charme puissant ne doit durer qu'un jour ; mais ne craignez rien, et voici un moyen de terminer promptement le combat. Lorsqu'après avoir subjugué les taureaux et labouré le champ, vous verrez les fils de la terre sortir en grand nombre des dents que vous aurez semées, jetez alors au milieu d'eux une grosse pierre. Semblables à des chiens qui se disputent une proie, ils se battront à l'entour ; profitez du moment, et fondez aussitôt sur eux. C'est ainsi que vous triompherez, et qu'obéissant aux ordres de Pélias, vous emporterez loin de la Colchide la Toison dans

la Grèce. Mais que m'importe vers quelles contrées vous dirigerez vos pas, s'il faut, hélas! que vous quittiez ces lieux? » Médée prononça ces dernières paroles en baissant les yeux, et en témoignant par ses larmes les regrets que lui causait d'avance le départ de Jason. « Du moins, ajouta-t-elle (devenue plus hardie et lui prenant la main), si vous retournez un jour dans votre patrie, souvenez-vous du nom de Médée comme je me souviendrai moi-même de vous. Mais, de grace, dites-moi quelle est cette patrie pour laquelle vous allez traverser tant de mers? Est-elle près de l'opulente Orchomène, ou voisine de l'île d'Æa? Racontez-moi l'histoire de cette princesse que vous venez de nommer, à qui Pasiphaé, sœur de mon père, donna le jour, et qui s'est rendue si célèbre. »

Les discours et les larmes de Médée faisaient passer l'amour dans le cœur de Jason : « Si je retourne heureusement dans la Grèce, répondit-il, et si votre père ne m'impose pas un second combat plus terrible encore que le premier, votre image sera nuit et jour présente à mon esprit. Vous desirez savoir maintenant quelle est ma patrie? il est doux pour moi de vous satisfaire. Au milieu de hautes montagnes est une contrée fertile et abondante en troupeaux; l'Hémonie est son nom. Ce fut là que Prométhée, fils de Japet, donna le jour à Deucalion, qui régna le premier sur les hommes, bâtit des villes et éleva des temples aux immortels. Là, parmi plusieurs cités florissantes, est celle d'Iolchos ma patrie. Ce fut de cette contrée que sortit autrefois Minyas pour aller fonder la ville d'Orchomène, voisine de celle de Cadmus. Quant à l'île d'Æa, le nom même en est inconnu dans l'Hémonie. Mais pourquoi perdre en de vains discours des moments précieux? Qu'est-il besoin de vous parler de ma patrie et de vous répéter le nom si fameux de l'illustre Ariane? Son père Minos consentit à la donner pour épouse à Thésée : plût aux dieux que votre père voulût ainsi combler mes vœux! »

Ce discours, au lieu d'adoucir la douleur de Médée, ne

faisait que l'irriter : « Dans la Grèce, dit-elle en fondant en larmes, il peut être beau de former de pareils nœuds. Mais Éétès ne ressemble point à Minos, et je n'ose moi-même me comparer à Ariane. Cessez donc de parler d'alliance; mais lorsque vous serez de retour à Iolchos, conservez le souvenir de Médée comme je conserverai moi-même le vôtre en dépit même de mes parents; et si jamais mon nom s'efface de votre mémoire, puisse la renommée ou quelque présage m'apprendre cette triste nouvelle! Puissé-je, portée sur l'aile des tempêtes, traverser aussitôt les mers, et arriver à Iolchos pour vous rappeler mes bienfaits et vous reprocher votre ingratitude! Quelle douceur pour moi de vous surprendre alors dans votre palais et de paraître tout à coup à vos yeux! — Aimable princesse, répondit Jason, pourquoi parler de tempêtes et de présages? Laissez là les vains discours. Si vous veniez véritablement dans la Grèce, vous verriez tous ses habitants prosternés à vos pieds vous honorer comme une déesse, et reconnaître avec transport que c'est à vous qu'ils sont redevables du salut d'un frère, d'un fils, d'un époux chéri. Rien alors ne s'opposerait plus à notre bonheur. Les nœuds de l'hymen nous uniraient ensemble, et notre amour ne finirait qu'avec notre vie. » Le charme de ces paroles pénétra jusqu'au fond du cœur de Médée : mais l'idée du crime la remplit aussitôt de crainte et d'horreur. Bientôt cependant elle devait consentir à quitter la Colchide; et comment l'infortunée pourrait-elle résister au pouvoir de Junon, qui veut la conduire à Iolchos afin de faire périr par ses artifices le superbe Pélias?

Cependant le jour sur son déclin avertissait la jeune princesse de retourner près de sa mère; et ses esclaves, la regardant de loin en silence, semblaient excuser leur maîtresse, qui, trop sensible au plaisir de voir et d'entendre Jason, ne songeait point à le quitter : « Il est temps de nous séparer, lui dit le héros plus prudent; retournez à la ville avant le coucher du soleil, de peur qu'un plus long retard ne nous trahisse. Nous pourrons une autre fois nous

rassembler encore dans le même lieu. » Après qu'ils se furent ainsi découvert l'un à l'autre leurs sentiments, Jason, plein de joie, partit pour rejoindre ses compagnons, et Médée retourna vers ses esclaves, qui accoururent toutes ensemble au-devant d'elle. A peine s'aperçut-elle de leur présence; son esprit distrait s'égarait dans mille pensers divers. Elle monte machinalement sur son char, prend d'une main les rênes, de l'autre le fouet, et excite ses mules, qui suivent avec rapidité le chemin de la ville. A peine fut-elle arrivée au palais, que Chalciope, toujours inquiète pour ses enfants, s'empressa de la venir voir et de l'interroger. Médée, déja en proie aux remords et plongée dans une sombre rêverie, ferme l'oreille aux discours de sa sœur et ne veut pas répondre à ses questions. Assise près de son lit, la tête appuyée sur la main gauche, les yeux baignés de larmes, elle repasse dans son esprit ce qu'elle vient de faire, et s'abandonne aux plus cruelles réflexions.

Cependant Jason, ayant rejoint ses deux compagnons, se hâta de retourner avec eux au vaisseau. Les héros, charmés de son arrivée, s'empressèrent de lui demander le succès de son entrevue. Il leur raconta les conseils qu'il avait reçus de Médée, et leur montra le charme qui devait le rendre invulnérable. Ces heureuses nouvelles répandirent la joie dans tous les cœurs. Idas seul était assis à l'écart, et frémissait de rage.

La nuit étendait déja ses voiles sur la terre et invitait tous les mortels au repos. Les Argonautes ne songèrent plus alors qu'à prendre de la nourriture, et se livrèrent aux douceurs du sommeil. Le lendemain, dès que l'aurore parut, on députa deux guerriers pour aller demander au roi la fatale semence. Le brave Télamon et l'illustre Éthalide furent chargés de cette commission. Ils partirent, et reçurent d'Éétès les dents terribles du dragon d'Aonie [1]. Ce monstre gardait près de l'antique Thèbes une fontaine consacrée à

[1] Aonie, nom de la Béotie.

Mars, lorsque Cadmus, cherchant sa sœur Europe, arriva dans ce lieu, où il devait fixer sa demeure, guidé par une génisse dont l'oracle d'Apollon lui avait ordonné de suivre les traces. Cadmus perça le dragon de ses flèches, et Minerve, qui connaissait la vertu de ses dents, prit soin de les arracher, et en donna la moitié au vainqueur et l'autre à Éétès. Cadmus, les ayant semées dans les champs de l'Aonie, en vit naître tout à coup des guerriers, dont un grand nombre furent aussitôt moissonnés par le fer de Mars. Il rassembla ceux qui échappèrent, et fit de ces enfants de la terre les premiers habitants de la ville de Thèbes. Le roi de la Colchide avait conservé précieusement le présent de Minerve, et il le remit avec joie aux députés, persuadé que Jason ne sortirait jamais vainqueur du combat des géants, quand même il viendrait à bout de subjuguer les taureaux.

Le soleil, parvenu aux bords les plus reculés de l'Éthiopie, cachait ses feux sous un autre hémisphère, et la Nuit attelait ses chevaux à son char. Les Argonautes étendirent des lits de feuillage sur la rive du fleuve, près de l'endroit où était attaché le vaisseau. Tandis qu'ils se livraient au sommeil, Jason attendait avec impatience le milieu de la nuit. Déja la constellation de l'Ourse commençait à s'abaisser vers l'horizon [1]; un calme profond régnait dans les airs. Jason alors s'avança sans bruit pour chercher un endroit écarté, portant avec lui toutes les choses qui lui étaient nécessaires, et qu'il avait préparées pendant le jour. Argus lui avait donné le lait et la brebis, et il avait tiré le reste du vaisseau. A quelque distance du chemin était un lieu solitaire qu'arrosait une eau claire et tranquille. Le héros, s'y étant purifié, se revêtit d'un manteau noir dont Hypsipyle lui avait fait présent à son départ de Lemnos pour lui rappeler le triste souvenir de leurs amours, trop tôt interrom-

[1] Cette circonstance par laquelle Apollonius indique le milieu de la nuit suppose que la grande Ourse se levait alors un peu avant le coucher du soleil.

pus. Il creusa ensuite une fosse de la profondeur d'une coudée, dressa un bûcher, égorgea la brebis, l'étendit avec soin sur le bûcher, y mit le feu, et versa sur la victime des libations de lait et de miel, en invoquant le secours d'Hécate. Dès qu'il eut achevé, il s'éloigna de la fosse. La déesse, ayant entendu sa prière, accourut de ses profonds abîmes pour recevoir le sacrifice. Son front était ceint de rameaux de chêne entrelacés de serpents. Des torches enflammées répandaient autour d'elle une lumière éclatante. Elle était environnée des chiens infernaux, qui poussaient des hurlements affreux. La prairie trembla sous ses pas, et les nymphes effrayées firent retentir l'air de leurs cris. Jason ne fut point exempt d'épouvante. Toutefois il continua sa marche sans regarder derrière lui, jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses compagnons.

A peine l'aurore, sortant du sein de l'onde, faisait briller de ses rayons les sommets du Caucase couverts de neige, lorsqu'Éétès se revêtit d'une cuirasse d'un métal impénétrable, présent du dieu Mars, qui l'avait enlevée au géant Mimas, après lui avoir arraché la vie dans les champs de Phlégra. Il mit sur sa tête un casque d'or, surmonté de quatre aigrettes, dont l'éclat égalait celui du soleil lorsqu'il sort des eaux de l'Océan. Il portait d'une main un énorme bouclier recouvert de plusieurs cuirs, et de l'autre une lance formidable dont Hercule seul aurait pu soutenir le poids. Son fils Phaéton l'attendait sur un char attelé de coursiers rapides. Il y monte, prend en main les rênes, et sort de la ville, suivi d'un peuple innombrable, pour se rendre au lieu du combat. Tel Neptune, monté sur son char, vole aux jeux isthmiques, au promontoire Ténare, au marais de Lerna, ou au bois sacré d'Onchestus; tel encore, traîné par ses coursiers, il va visiter Calaurie, le rocher de Thessalie, ou le Géreste couvert de forêts[1].

[1] *Géreste*, promontoire de l'île d'Eubée. *Calaurie*, île du golfe Saronique, vis-à-vis le port de Trézène. *Onchestus*, ville de Béotie. *Lerna*,

Cependant Jason, docile aux conseils de Médée, prit le suc merveilleux qu'il avait reçu d'elle, et en frotta son bouclier, sa lance et son épée. Ses compagnons, rangés autour de lui, voulurent aussitôt éprouver la vertu du charme en tâchant de faire plier sa lance; mais tous leurs efforts furent inutiles. Idas alors, transporté de rage, tire son large cimeterre, et en décharge un grand coup sur la poignée. Le fer est repoussé, et rejaillit comme le marteau sur l'enclume. A ce spectacle, les héros, transportés d'allégresse, poussèrent des cris de joie et se livrèrent aux plus heureuses espérances. Jason, ayant ensuite fait couler le charme sur son corps, se sentit tout à coup rempli d'une force et d'un courage invincibles. Ses bras se roidissent et deviennent plus nerveux. Tel qu'un coursier belliqueux, attendant le combat avec impatience, fait retentir l'air de ses hennissements, et, frappant du pied la terre, dresse les oreilles et lève fièrement la tête, tel le fils d'Éson, plein de confiance dans la vigueur de ses membres, s'agite, marche à grands pas, brandit sa lance et secoue son bouclier, d'où partent mille feux étincelants. Ainsi, lorsqu'un orage est près d'éclater, de fréquents éclairs percent l'obscurité des nuages et brillent de toutes parts.

Les Argonautes, impatients de voir arriver le moment du combat, montent sur le vaisseau, saisissent les rames, et s'avancent sur le rivage qui bordait le champ de Mars. Il est situé vis-à-vis de la ville, et était aussi éloigné d'eux que la borne autour de laquelle tournent les chars est éloignée de l'entrée de la carrière dans les jeux qu'on célèbre en l'honneur d'un illustre guerrier, d'un roi puissant. Ils trouvèrent en arrivant Éétès qui se promenait sur le rivage, et les habitants de la Colchide répandus en foule sur les rochers du mont Caucase. Dès qu'ils eurent attaché le vaisseau, Jason, dépouillé de ses vêtements, son épée suspendue à ses

fontaine proche d'Argos. *Ténare,* promontoire de la Laconie. Neptune avait dans tous ces lieux des temples célèbres.

épaules, et tenant d'une main sa lance et son bouclier, de l'autre son casque éclatant, rempli des dents du dragon, saute légèrement à terre, et marche fièrement au combat, aussi redoutable que Mars, aussi beau qu'Apollon. Il parcourt d'abord des yeux la campagne, et aperçoit le joug d'airain et la charrue fabriquée d'un seul morceau de fer. Il s'approche, enfonce auprès d'elle sa lance dans la terre, dépose son casque, et s'avance couvert de son bouclier pour chercher les taureaux. Un profond souterrain, toujours rempli d'une épaisse fumée, leur servait de retraite. Ils sortent tout à coup en vomissant des flammes. Les Argonautes sont saisis d'épouvante : Jason, présentant son bouclier, les attend de pied ferme, semblable à un rocher contre lequel les vagues écumantes viennent se briser. En vain ils frappent en mugissant le bouclier de leurs cornes, Jason n'est point ébranlé de ce choc. Tels que de vastes soufflets qui tantôt excitent l'ardeur des fourneaux où l'on fond l'airain, tantôt retiennent leur haleine, et dont l'air s'échappe avec un bruit épouvantable, tels les deux taureaux exhalent en mugissant leur souffle de feu. La flamme brille par éclairs autour de Jason ; mais le charme qu'il a reçu de Médée le rend invulnérable. Il saisit par une corne le taureau qui était à sa droite, le tire de toutes ses forces, l'amène près du joug, et d'un coup de pied le fait tomber adroitement sur les genoux. Le second qui s'avance est également terrassé. A l'instant il jette par terre son bouclier, et de ses deux mains il les tient l'un et l'autre couchés sur les genoux, insensible à l'ardeur des flammes au milieu desquelles il est plongé. Éétès regarde avec étonnement ce prodige de force, et ne peut revenir de sa surprise. Cependant Castor et Pollux, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu auparavant, accourent aussitôt, prennent le joug et le présentent à Jason, qui l'attache fortement, saisit ensuite le timon et l'adapte au joug. Les fils de Tyndare s'éloignent alors des flammes et retournent au vaisseau. Jason ramassa aussitôt son bouclier, le suspendit à ses épaules, prit le casque qui renfermait les

dents fatales, et, tenant le manche de la charrue, il piquait les taureaux de sa lance, comme un laboureur thessalien presse les flancs de ses bœufs avec la perche dont il mesure son champ. Les taureaux, devenus alors furieux, vomissent des torrents de flamme, et frémissent comme les vents impétueux qui font la terreur des nautonniers, et les obligent de plier toutes leurs voiles. Cependant, pressés par la lance, ils sont contraints d'avancer. La terre cède à leurs efforts, et à ceux du vigoureux laboureur qui les conduit. Des mottes énormes, détachées par le soc tranchant, se brisent avec un fracas horrible. Le héros, marchant d'un pas ferme, jette au loin derrière lui les dents du dragon dans la terre qu'il a déja labourée, et tourne à chaque instant la tête, de peur d'être surpris par les guerriers qui doivent en sortir.

Le soleil avait parcouru les deux tiers de sa carrière, et les laboureurs fatigués soupiraient après la fin de leurs travaux. Jason, ayant achevé de labourer les quatre arpents, détela les taureaux, qui prirent aussitôt la fuite avec épouvante, et retourna lui-même au vaisseau, tandis que la terre était encore stérile. Ses compagnons, s'empressant autour de lui, enflammaient de plus en plus son courage par leurs discours. Il prit avec son casque de l'eau du fleuve, et, ayant étanché sa soif, s'assit sur le rivage, attendant patiemment le combat, comme un sanglier qui aiguise ses dents à l'approche des chasseurs et dont la gueule est couverte d'écume.

Bientôt les fils de la terre commencèrent à sortir de son sein. La campagne est hérissée de boucliers, de lances et de casques, dont l'éclat se réfléchit jusqu'au ciel. Comme on voit dans une nuit d'hiver étinceler toutes les constellations lorsqu'après une neige abondante les nuages se sont dissipés, ainsi brillaient les terribles géants sur la surface de la terre. Jason se souvint du conseil de Médée, et saisit aussitôt une pierre d'une énorme circonférence, disque épouvantable de Mars, que quatre hommes n'auraient pu soulever. Il l'enlève sans effort, la jette au loin au milieu des géants, et s'assied tranquillement derrière son bouclier. A ce spec-

tacle, les habitants de la Colchide poussent des cris semblables aux mugissements des flots qui se brisent contre des rochers. Éétès, voyant voler l'énorme disque, demeure interdit. Semblables à des chiens avides, les géants se jettent dessus en frémissant, se percent mutuellement de leurs lances, et tombent sur la terre qui les a produits comme des pins ou des chênes renversés par le vent. Aussi prompt qu'une étoile qui, se détachant des cieux, traverse rapidement les airs et porte l'effroi dans le cœur des mortels, en traçant au milieu des ténèbres un long sillon de lumière, Jason fond sur eux l'épée à la main, et, frappant au hasard tout ce qui s'offre à ses coups, moissonne à la fois ceux qui n'étaient sortis de terre que jusqu'aux épaules ou jusqu'à la ceinture, ceux qui commençaient à se tenir sur leurs pieds, et ceux qui déja marchaient au combat. Tel, au milieu des alarmes de la guerre, un laboureur, craignant que sa moisson ne devienne la proie du soldat, prend sa faux nouvellement aiguisée, et se hâte d'abattre les épis sans attendre qu'ils soient mûris par l'ardeur du soleil. Bientôt les sillons deviennent des ruisseaux de sang. Tous les géants sont renversés, et leurs corps, étendus dans la campagne, présentent l'image des baleines que la mer a jetées sur le rivage. Les uns, tombés sur les genoux, saisissent la terre avec leurs dents; d'autres sont couchés sur le dos, et d'autres sur le côté; plusieurs, frappés avant d'être entièrement sortis de terre, sont courbés sur eux-mêmes et appuyés sur leurs têtes sanglantes. Tels de jeunes arbrisseaux, l'espoir d'un cultivateur, renversés par une pluie violente, inclinent leurs sommets flétris vers la terre. A ce spectacle, celui qui les a fait élever avec tant de soin gémit et est saisi de tristesse. Pénétré d'une semblable douleur, Éétès retourne à la ville accompagné de ses sujets, et cherche en lui-même un moyen de se venger. Cependant le jour finissait, et Jason avait achevé les travaux qui lui avaient été imposés.

CHANT QUATRIÈME.

Médée quitte le palais de son père, endort par ses enchantements le dragon qui gardait la Toison d'or, et s'embarque avec les Argonautes, qui traversent le Pont, entrent dans le Danube et arrivent dans le golfe Adriatique. — Rencontre d'Absyrte, frère de Médée, à la tête d'une nombreuse armée de Colchidiens. — Complot de Médée; meurtre d'Absyrte. — Les Argonautes sont repoussés vers l'embouchure du Pô. — Le navire Argo leur annonce la route qu'ils doivent suivre. — Histoire de Phaéton et de ses sœurs; origine fabuleuse de l'ambre jaune. — Les Argonautes, ayant remonté le Pô, descendent par le Rhône dans la mer de Sardaigne. —Ils abordent à l'île d'Æthalie, et ensuite chez Circé, qui purifie Jason et Médée du meurtre d'Absyrte. — Discours de Junon à Iris et à Thétis. — Histoire du jeune Achille. — Passage près de l'île des Syrènes. — Butès se laisse charmer par la douceur de leur voix. — Chants d'Orphée. — Thétis et ses nymphes conduisent le vaisseau à travers le détroit de Charybde et de Scylla. — Il aborde à l'île des Phéaciens. — Rencontre d'une nouvelle armée de Colchidiens. — Le roi Alcinoüs se rend arbitre du différend. — Hymen de Jason et de Médée. — Le vaisseau est jeté sur les côtes d'Afrique, au fond de la Grande-Syrte; les Argonautes le portent sur leurs épaules jusqu'au lac Triton. — Histoire du dragon qui gardait les pommes d'or, tué par Hercule; douleur des Hespérides : leur métamorphose. — Mort de Canthus et de Mopsus. — Apparition de Triton. — On fait voile vers l'île de Crète. — Histoire du géant Talus, qui périt par les enchantements de Médée. — Naissance de l'île d'Anaphé. — Origine de l'île Callisté, appelée ensuite *Théra*. Les Argonautes relâchent dans l'île d'Egine, et arrivent enfin au port de Pagases, d'où ils étaient partis.

Maintenant, fille de Jupiter, viens raconter toi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Médée et les desseins qu'elle conçut. Pour moi, mon esprit en suspens cherche en vain si sa fuite hardie fut l'effet d'une passion funeste ou de la crainte de son père.

Éétès, ayant fait pendant la nuit assembler dans son palais les plus distingués de ses sujets, cherchait avec eux les moyens de perdre les Argonautes, et ne pouvait s'empêcher de soupçonner ses filles d'avoir eu quelque part au succès qui faisait son désespoir. Dans le même temps, la reine des dieux répandit la terreur dans le cœur de la princesse. Sem-

blable à une jeune biche qui du fond de sa retraite entend les aboiements des chiens et les cris des chasseurs, elle est saisie de crainte, et se persuade que ses esclaves l'ont trahie, que son père est instruit de tout, et qu'il va faire éclater sur-le-champ son courroux. A l'instant ses yeux s'enflamment, mille bruits effrayants retentissent à ses oreilles, elle se frappe le sein, et s'arrache en pleurant les cheveux. Dans son désespoir, elle allait mettre fin à ses jours par un poison subtil et rendre ainsi inutiles les projets de Junon, lorsque tout à coup la déesse lui inspira le dessein de s'enfuir avec les enfants de Phryxus. Cette pensée ranima son courage. Elle referma la boîte qui contenait ses nombreux poisons, et ayant embrassé son lit, la porte et les murs de sa chambre, elle arracha les plus longs de ses cheveux pour laisser à sa mère un monument de sa virginité [1], et s'écria en gémissant : « Que ces cheveux, ô ma mère ! vous rappellent le souvenir de votre fille, et que l'intervalle qui va nous séparer ne vous empêche pas de recevoir ses tendres adieux ! Adieu, Chalciope... Adieu, tous ceux qui demeurent dans ce palais... Plût au ciel que cet étranger eût été englouti par les flots avant d'aborder en Colchide ! » En parlant ainsi, des torrents de larmes inondaient son visage. Telle qu'une jeune fille qui n'a jamais connu la peine et le travail, emmenée captive hors de sa patrie, ne peut supporter les rigueurs de l'esclavage, et se dérobe en fuyant aux mauvais traitements de sa maîtresse, telle l'aimable princesse s'échappe hors du palais de son père. Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant elle, et les verrous sont repoussés par ses enchantements. Le visage recouvert d'un voile qu'elle tient de la main gauche, elle relève de la droite les bords de sa robe, et court les pieds nus à travers les rues les plus étroites. Bientôt elle sort de la ville par un sentier détourné,

[1] Les jeunes filles, en se mariant, coupaient une partie de leurs cheveux, et les consacraient à une divinité. *Hérodote*, IV, 34. *Callimaque*, in Del. v. 296.

sans être aperçue des gardes ; et, reconnaissant les chemins où elle avait tant de fois erré pour chercher, suivant la coutume des magiciennes, des cadavres ou des plantes, elle dirige d'abord ses pas tremblants vers le rivage où était attaché le vaisseau des Argonautes.

Phébé, qui commençait à s'élever sur l'horizon, apercevant le trouble qui l'agitait, fut ravie de joie, et dit en elle-même : « Je ne suis donc pas la seule qui se laisse entraîner par l'amour, lorsque je vais visiter l'antre du mont Latmus[1] et que je brûle pour le bel Endymion ! Toi-même, ô impudente ! qui m'as si souvent rappelé ma tendresse dans des chants insidieux, afin de pouvoir en mon absence préparer à loisir tes enchantements à la faveur des ténèbres[2], tu éprouves à présent une semblable passion... Va donc, obéis aux lois d'un funeste amour, et connais à ton tour les rigueurs d'un mal dont ton art n'a pu te garantir. »

Cependant Médée s'avança jusqu'aux bords du fleuve, ayant aperçu de l'autre côté des feux que les Argonautes avaient allumés pour se réjouir de la victoire de Jason, et cria de toutes ses forces en appelant d'une voix aiguë Phrontis, le plus jeune des enfants de Phryxus. Ceux-ci reconnurent aussi bien que Jason la voix de la princesse, et en informèrent les Argonautes, qui, malgré leur étonnement, comprirent aussitôt ce qui se passait, et firent avancer promptement le vaisseau. Trois fois Médée fit entendre sa voix, trois fois Phrontis lui répondit en criant. Lorsqu'on fut près du rivage, Jason s'élança hors du vaisseau, suivi d'Argus et de Phrontis. Médée, se jetant à leurs genoux, leur dit : « Mes amis, sauvez-moi, sauvez-vous vous-mêmes de la colère d'Éétès ! Tout est découvert. Hâtons-nous de prendre la fuite avant qu'il ne monte sur son char rapide. Je vous donnerai moi-même la Toison, après avoir endormi

[1] Montagne de Carie, près du golfe Latmique, peu éloignée de Milet.

[2] Les anciens croyaient que les magiciennes avaient le pouvoir de faire descendre la lune du ciel.

le dragon qui veille à sa garde. Mais auparavant, ô étranger ! prends les dieux à témoin, devant tes compagnons, des promesses que tu m'as faites, de peur qu'en quittant mon pays sans avoir des garants assurés de ta foi, je ne devienne un objet de mépris aux yeux de toutes les nations. » Jason, transporté de joie en entendant ce discours, la releva doucement, et la rassura en ces termes : « J'en jure par Jupiter Olympien, et par Junon qui préside à l'hymen ; aussitôt que nous serons de retour en Grèce, les nœuds les plus sacrés nous uniront pour jamais l'un à l'autre. » Il dit, et lui donna la main pour gage de sa foi.

Médée conseilla aussitôt aux Argonautes de faire avancer le vaisseau contre la forêt sacrée, afin d'enlever pendant la nuit la Toison d'or à l'insu d'Éétès. On se rembarqua donc, et chacun se mit à ramer avec ardeur. Médée, détournant la tête, étendait en pleurant ses mains vers le rivage, tandis que Jason l'encourageait par ses discours et tâchait d'apaiser le trouble qui l'agitait.

Dans le temps où les chasseurs, renonçant au sommeil, se hâtent de prévenir l'aurore, dans la crainte que les traces et l'odeur de la bête ne se dissipent aux premiers rayons du jour, Jason et Médée descendirent par le conseil d'Argus dans une campagne couverte de verdure, où le bélier qui avait porté le fils d'Athamas se reposa, dit-on, pour la première fois. On voyait encore dans le voisinage les restes enfumés de l'autel sur lequel, d'après le conseil de Mercure, il fut immolé par Phryxus au dieu protecteur de sa fuite. Ils s'avancèrent ensuite vers la forêt sacrée, cherchant des yeux le chêne antique auquel était suspendue la Toison, semblable à un nuage que les rayons du soleil levant font paraître tout en feu. Le dragon, dont les yeux perçants n'étaient jamais fermés par le sommeil, les vit s'approcher, et, allongeant une tête effroyable, remplit l'air d'horribles sifflements. La forêt et les rivages du fleuve en retentirent, et ils furent entendus de ceux qui habitaient loin d'Æa, vers les extrémités de la Colchide et les bords du fleuve Ly-

cus, qui, se séparant de l'Araxe [1], se mêle ensuite au Phase et se jette avec lui dans le Pont-Euxin. A ce bruit affreux, les mères épouvantées s'éveillent, et pressent contre leur sein leurs nourrissons tremblants.

Tels qu'on voit du milieu d'une forêt embrasée s'élever des tourbillons de fumée qui se succèdent sans cesse et forment mille contours dans les airs, tels paraissent les replis innombrables du dragon, qui s'agite avec fureur et dont le corps est couvert d'écailles éclatantes. Médée s'avance hardiment vers lui en invoquant la redoutable Hécate, et priant doucement le Sommeil, le plus secourable de tous les dieux, d'assoupir le monstre. Jason la suit, non sans effroi : mais bientôt le dragon, dompté par la force du charme, abaisse ses replis menaçants et s'étend en une infinité de cercles, semblable à un flot qui se répand sans bruit sur le rivage. Cependant il lève encore la tête, et cherche de tous côtés sa proie en ouvrant une gueule effroyable. Médée, secouant un rameau de genièvre nouvellement coupé, lui répand sur les yeux une liqueur enchantée qui l'endort : sa tête retombe sur la terre, et son corps tortueux couvre au loin la forêt. Jason alors, par l'ordre de Médée qui se tenait toujours auprès du monstre et ne cessait de faire agir le charme, enleva la Toison de dessus l'arbre. Ils sortirent ensuite de la forêt et retournèrent vers le vaisseau.

Semblable à une jeune fille qui, retirée dans son appartement, reçoit sur sa robe les rayons de la lune et s'amuse à considérer leur aimable clarté, Jason contemple avec plaisir la Toison qu'il tient dans ses mains, et dont l'éclat se réfléchit et répand un rouge de feu sur son visage. Sa grandeur est égale à celle de la peau d'un cerf ou d'un jeune bœuf, et les précieux flocons dont elle est chargée éclairent les pas du héros, qui tantôt la tient entre ses mains, tantôt la laisse pendre de dessus son épaule, et craint sans cesse qu'un dieu ou quelque mortel ne vienne la lui ravir.

[1] Fleuve d'Arménie qui se jette dans la mer Caspienne.

L'aurore répandait déja ses rayons sur la terre lorsqu'ils arrivèrent au vaisseau. Chacun, étonné de l'éclat et de la grandeur de la Toison, voulait la toucher et la prendre dans ses mains. Mais Jason, l'ayant recouverte d'un beau manteau, la mit du côté de la poupe, fit asseoir Médée par-dessus, et adressa ce discours à ses compagnons : « Mes amis, ne songez plus maintenant qu'à retourner dans votre patrie, puisque la conquête pour laquelle nous avons essuyé tant de fatigues vient d'être achevée par l'adresse de cette jeune princesse, qui veut bien encore devenir mon épouse. Elle vient de vous rendre, elle vient de rendre à toute la Grèce un service signalé : hâtez-vous donc de la soustraire à la colère de son père ; hâtez-vous de sortir du fleuve avant qu'Éétès, suivi de ses nombreux sujets, ne vous ferme l'entrée de la mer. Tandis que les uns rameront, que les autres opposent leurs boucliers aux traits de l'ennemi. Notre patrie, nos enfants, tout ce que nous avons de plus cher, est actuellement entre nos mains. C'est de nous que la Grèce entière attend sa gloire ou son déshonneur. » A ce discours, les Argonautes poussèrent des cris de joie. Jason se revêtit de ses armes, et, ayant tiré son épée, coupa lui-même les câbles qui retenaient le vaisseau, et s'assit à côté de la princesse et du pilote Ancée. Ses compagnons, impatients de sortir du fleuve, ramaient avec ardeur.

Cependant le bruit de la fuite et de l'amour de Médée s'étant bientôt répandu, les Colchidiens prirent les armes, et s'assemblèrent en aussi grand nombre que les flots soulevés durant l'hiver par les aquilons, ou que les feuilles que l'automne fait tomber dans les forêts. Tout à coup les rivages du fleuve retentirent de leurs cris menaçants. Eétès, monté sur un char magnifique, conduit par son fils Absyrte, et traîné par les coursiers rapides qu'il avait reçus du Soleil, paraissait à leur tête, tenant d'une main son bouclier et de l'autre agitant une torche ardente : près de lui brillait sa redoutable lance.

Déja le vaisseau, poussé par les rames et entraîné par le

courant, était sorti du fleuve. Éétès le voyant fendre les flots de la mer, leva les mains au ciel, et, prenant le Soleil et Jupiter à témoin, menaça ses sujets que s'ils ne lui ramenaient bientôt sa fille, il ferait retomber sur eux toute sa colère, et que la vengeance égalerait l'injure qu'il avait reçue. Aussitôt les Colchidiens se préparèrent, et le même jour la mer fut couverte d'une multitude de vaisseaux, qui ressemblaient moins à une flotte qu'à une nuée d'oiseaux qui traversent les flots.

L'épouse de Jupiter, impatiente de se voir vengée par Médée des mépris de Pélias, fit souffler un vent favorable qui porta le troisième jour les Argonautes sur le rivage de Paphlagonie, près de l'embouchure du fleuve Halys. Là, par le conseil de Médée, ils offrirent un sacrifice à Hécate. La princesse l'accompagna de cérémonies dont aucun mortel ne doit être instruit, et que je me garderai bien de révéler dans mes vers. On éleva en même temps, en l'honneur de la déesse, un monument qui se voit encore sur le bord de la mer.

Jason et ses compagnons se souvinrent alors que, suivant la prédiction de Phinée, ils devaient suivre en revenant d'Æa un chemin différent de celui qui les y avait conduits. Aucun d'eux ne pouvait deviner quel était ce chemin, lorsque Argus prit ainsi la parole : « Nous pouvons, en retournant dans la Grèce, obéir à l'oracle du devin infaillible que vous avez eu le bonheur de rencontrer. Il est une autre route connue par des prêtres issus de la ville de Thèbes, qu'arrosent les eaux du Nil.

« Tous les astres qui font leurs révolutions dans le ciel n'existaient point encore ; les descendants sacrés de Danaüs [1] étaient inconnus ; l'illustre postérité de Deucalion ne régnait point dans la terre des Pélasges [2], et les Arcadiens étaient

[1] Danaüs, originaire d'Égypte, s'empara du royaume d'Argos 1511 ans avant l'ère vulgaire. (*Chronique de Paros.*)

[2] Hellen, fils de Deucalion et père d'Éolus, Dorus et Xuthus, d'où sortirent la plupart des peuples de la Grèce, régnait dans la Phthiotide, contrée de la Thessalie, 1521 ans avant l'ère vulgaire. (*Chron. de Paros.*)

encore les seuls d'entre les Grecs : les Arcadiens qui se vantent d'avoir précédé la lune, et qui se nourrissaient de glands au milieu des montagnes. Une contrée fertile, l'Égypte, mère des premiers humains, était déja célèbre, ainsi que le fleuve majestueux qui l'arrose, dont les eaux répandent la fécondité sur des campagnes qui ne sont jamais humectées par la pluie. De cette contrée sortit un guerrier fameux [1] qui, plein de confiance dans le nombre et le courage de ses troupes, parcourut l'Europe et l'Asie, et fonda en tous lieux un nombre infini de villes, dont plusieurs n'existent plus ; d'autres sont encore florissantes après tant de siècles. De ce nombre est la ville d'Æa. Ses habitants, issus des guerriers qui y furent établis par le héros égyptien, conservent encore des monuments de leurs ancêtres, où sont tracés tous les chemins qu'ils ont autrefois parcourus sur l'un et l'autre élément.

« Il est un fleuve large et profond, source féconde pour la mer qu'il enrichit du tribut de ses eaux. Les Égyptiens, ayant reconnu une grande partie de son cours, lui ont donné le nom d'Ister [2]. Les rochers d'où il sort, situés au delà du souffle des aquilons, font partie des monts Riphées [3]. Après avoir traversé des plaines immenses, il arrive aux confins de la Scythie et de la Thrace, où il se divise en deux branches. L'une se jette dans le Pont-Euxin, et l'autre dans un golfe profond [4] qui, s'étendant au-dessus de la mer de Sicile, baigne les côtes de la Grèce et reçoit dans son sein le fleuve Achéloüs. »

[1] Sésostris. Il régnait, selon un passage précieux de Dicéarque, conservé par le Scholiaste, 3712 ans avant l'ère vulgaire.

[2] Le Danube.

[3] Appelés aussi Hyperboréens.

[4] Le golfe Adriatique. Les Grecs croyaient que l'Ister, ou Danube, se déchargeait dans le golfe Adriatique et dans le Pont-Euxin. Cette opinion était fondée sur le nom d'Istrie, que porte encore aujourd'hui une presqu'île située au fond du golfe Adriatique, nom qu'ils croyaient dérivé d'un fleuve Ister qui traversait ce pays et communiquait à l'Ister qui se jette dans le Pont. *Strabon*, I, 57; VII, 317. — *Pline*, III, 19. — *Pomponius Mela*, 2, 3. — *Aristote, Histoire des animaux*, VIII, 13, etc.

Ce discours était à peine achevé, qu'une flamme céleste parut tout à coup du côté vers lequel il fallait se diriger pour arriver à l'embouchure du Danube. Chacun fut frappé du prodige. On poussa des cris de joie, et on résolut de suivre le chemin qu'Argus venait d'indiquer.

Les Argonautes, ayant donc laissé sur ce rivage le fils de Lycus, que son père leur avait confié, déployèrent aussitôt les voiles, et, au lieu de doubler le promontoire Carambis, prirent au large et voguèrent jusqu'aux rivages du Danube, poussés par le vent et guidés par cette clarté qui brillait toujours devant eux.

Cependant les Colchidiens, qui les poursuivaient, avaient pris à dessein différents chemins pour les atteindre. Les uns, acharnés à une poursuite inutile, sortirent du Pont-Euxin en traversant les rochers Cyanées ; les autres, à la tête desquels était Absyrte, ayant fait voile vers l'Ister, y entrèrent avant les Argonautes, et arrivèrent ainsi les premiers au fond de la mer Ionienne [1].

Au devant de l'Ister est une île de figure triangulaire, appelée Peucé [2]. Le fleuve en l'embrassant se jette dans le Pont-Euxin par deux embouchures, dont l'inférieure porte le nom de Calon et l'autre celui de Narécos. Absyrte était déja entré dans la première avec les vaisseaux qui le suivaient, lorsque les Argonautes entrèrent dans la seconde en voguant de l'autre côté de l'île. Les habitants de ces contrées, effrayés à la vue des vaisseaux, qu'ils prenaient pour des monstres sortis du sein de la mer, abandonnaient leurs troupeaux et fuyaient de toutes parts. Alors pour la première fois ces masses énormes qui voguent sur la mer s'offrirent aux yeux des Scythes, des Sigynnes [3], des Graucéniens et des Sindes, qui habitent les vastes campagnes de Laurium.

[1] Le golfe Adriatique.

[2] Aujourd'hui Piczina.

[3] Nation qui habitait sur les bords du Danube et confinait aux Venètes, qui demeuraient au fond du golfe Adriatique. *Hérodote*, V, 9.

Les Colchidiens, ayant passé le mont Angure, le rocher Cauliacus, près duquel ce fleuve se partage en deux branches, enfin les plaines de Laurium, entrèrent dans la mer Ionienne [1] et s'emparèrent de tous les passages, afin que les Argonautes ne pussent leur échapper. Ceux-ci, qui les suivaient, arrivèrent bientôt près de deux îles consacrées à Diane [2], dont Absyrte ne s'était pas saisi par respect pour la déesse. L'une renfermait le temple de Diane, et l'autre leur servit d'asile dès qu'ils aperçurent que les Colchidiens occupaient toutes les îles d'alentour, et celles qui étaient au delà jusqu'au fleuve Salancon et au pays des Nestiens.

Les Argonautes, craignant de succomber au nombre, résolurent de tenter un accommodement dont les conditions devaient être qu'ils garderaient la Toison d'or, qui leur appartenait à juste titre après la victoire de Jason, et que Médée, qui seule devait faire le sujet de la contestation, resterait sous la sauvegarde de Diane, en attendant qu'un monarque, interprète de la volonté des dieux, eût décidé si elle devait retourner auprès de son père, ou continuer sa route vers la Grèce.

Médée, ayant appris cette résolution, fut saisie de la plus vive inquiétude. Elle tira Jason à l'écart, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : « Fils d'Éson, quel est donc le dessein que vous méditez contre moi? Les charmes de la victoire vous ont-ils donc fait oublier quels étaient avant ce combat si redouté vos discours? Où sont ces serments dans lesquels vous attestiez Jupiter, protecteur des malheureux? Où sont ces flatteuses promesses qui m'ont fait abandonner honteusement ma patrie, mon palais, les auteurs de mes jours, tout ce que j'avais de plus cher au monde? C'est pour vous avoir sauvé la vie, pour vous avoir fait triompher des

[1] Le golfe Adriatique.

[2] Ces îles étaient situées dans le golfe Flanatique, aujourd'hui *Quarnero* ou *de Fiume*. Elles furent ensuite appelées Absyrtides. *Strabon*, VII, 315.

taureaux et des géants, pour avoir mis entre vos mains la Toison qui faisait l'objet de vos desirs, que j'erre avec les tristes alcyons sur les mers. Pour vous, le dirai-je ? je me suis rendue l'opprobre de mon sexe en quittant tout pour vous suivre, comme si j'eusse voulu être tout à la fois votre fille, votre épouse et votre sœur. Prenez donc un peu mieux ma défense, et ne m'abandonnez pas en attendant un vain jugement. Vos promesses, la foi que vous m'avez jurée, voilà les lois qu'il faut suivre. S'il en est d'autres pour vous, percez-moi tout à l'heure le sein de votre épée : que je reçoive ainsi de vous-même le prix de mon imprudence. Et comment, cruel, retourner auprès de mon père, si le roi que vous prendrez pour arbitre me livre entre les mains d'Absyrte ? Ne suis-je pas bien couverte de gloire pour paraître à ses yeux ? A quelle punition, à quels tourments ne dois-je pas m'attendre ? Mais toi-même, perfide ! crois-tu retourner heureusement à Iolchos ? Non, non, l'épouse de Jupiter, Junon même, dont le secours te rend si fier, ne pourrait t'y conduire. Tu te souviendras de Médée au milieu des malheurs qui vont t'accabler. La Toison disparaîtra de tes mains comme un léger songe. Les Furies vengeresses te repousseront sans cesse de ta patrie, et tous les maux où tu m'exposes retomberont sur toi. Ainsi tu seras puni de ton parjure, et vous ne m'insulterez pas longtemps à la faveur de cet horrible traité. »

En parlant ainsi, Médée avait déja formé le dessein de mettre le feu au vaisseau, d'immoler tout à sa vengeance, et de se jeter elle-même au milieu des flammes Jason, qui redoutait en secret les effets de sa colère, lui répondit avec douceur : « Calmez vos alarmes, aimable princesse ! ce traité me serait aussi odieux qu'à vous ; mais sachez que ce n'est qu'une ruse pour éviter le combat contre un ennemi devenu innombrable, depuis que les habitants de ces contrées conjurés contre nous brûlent de secourir Absyrte et de vous voir emmenée captive en Colchide. Les attaquer tous ensemble, ce serait courir à une mort certaine, et d'autant plus

malheureuse que vous seriez la proie des vainqueurs. Si nous pouvons au contraire, sous l'apparence de ce traité, dresser un piége à votre frère, les Colchidiens, privés de leur chef, ne trouveront plus ici de secours, et je ne balancerai plus moi-même à les attaquer : en vain s'opposeraient-ils seuls à notre passage.

« — Je le vois trop, reprit alors Médée, égarée par le désespoir, je le vois trop, une première faute en entraîne nécessairement d'autres, et les dieux, qui m'ont rendue si coupable, attendent encore de moi ce crime : évitez de combattre à présent, et envoyez à Absyrte les riches présents que vous lui destinez. Je tâcherai de le livrer entre vos mains, en engageant les hérauts de la déesse qui doivent lui porter vos dons à lui proposer de venir en secret s'entretenir avec moi. Vous pourrez alors lui ôter la vie si vous le jugez à propos, et fondre aussitôt sur les Colchidiens. »

Le complot étant ainsi formé, Jason fit porter à Absyrte un grand nombre de présents, parmi lesquels était la robe de pourpre qu'il avait reçue d'Hypsipyle. Les Graces l'avaient elles-mêmes tissue dans l'île de Naxos pour le dieu Bacchus, qui l'avait donnée à son fils Thoas, père de la reine de Lemnos. Diverses broderies en relevaient l'éclat, et l'on ne pouvait se lasser de la regarder et de la toucher. Elle exhalait une odeur d'ambroisie, depuis le jour où le dieu de Nysa, demi-ivre de vin et de nectar, s'endormit sur le sein de la belle Ariane, abandonnée par Thésée.

Médée avait en même temps chargé les hérauts d'inviter Absyrte à venir la trouver pendant la nuit, aussitôt que, suivant le traité, elle serait déposée près du temple de la déesse, afin qu'elle pût concerter avec lui le dessein qu'elle avait, disait-elle, de ravir la Toison aux Argonautes et de s'en retourner dans la Colchide, d'où elle avait été enlevée par les enfants de Phryxus. Non contente de cet artifice, elle répandit dans l'air des odeurs dont la vertu était capable d'attirer de loin l'animal le plus féroce, et de le faire descendre de dessus les montagnes les plus élevées.

Cruel Amour ! dieu funeste et terrible ! toi qui produis la discorde, les plaintes, le désespoir et mille autres maux, détourne contre nos ennemis ta colère ; inspire-leur des forfaits semblables à celui que je vais raconter !

Les Argonautes avaient remis Médée dans l'île qui renfermait le temple de Diane, ainsi qu'on en était convenu. Les Colchidiens, avec tous leurs vaisseaux, s'étaient éloignés d'eux, et Jason s'était mis en embuscade. Au milieu de la nuit, Absyrte, trompé par les perfides promesses de Médée, fit avancer son vaisseau, descendit dans l'île sacrée, et, sans être accompagné d'aucun de ses gens, alla trouver sa sœur, et commença à s'entretenir avec elle. Faible enfant ! qui s'expose à un torrent auquel les hommes les plus forts ne peuvent résister. Déjà tout lui semble arrangé pour tromper les Argonautes, lorsque Jason, sortant tout à coup de l'endroit où il était caché, fondit l'épée à la main sur le malheureux prince, et, le frappant à son aise, comme un homme qui assomme un taureau, le fit tomber sur les genoux à l'entrée du temple bâti par les Brygiens [1] en l'honneur de Diane. Médée, se couvrant de son voile, détournait la tête pour n'être pas témoin du meurtre de son frère ; mais lui, près de rendre le dernier soupir, reçut dans ses mains le sang de sa blessure et en teignit le voile et les vêtements de sa sœur, tandis que la déesse des forfaits, l'impitoyable Érinnys, regardait avec avidité cet horrible spectacle. Jason, suivant la coutume de ceux qui veulent se purifier d'un meurtre, coupa quelques parcelles des extrémités du cadavre [2], prit trois fois du sang dans sa bouche et le rejeta trois fois ; ensuite il enterra le corps dans l'endroit

[1] Peuple qui habitait l'Illyrie et la Thrace, dont une partie passa en Asie, où ils prirent le nom de Phrygiens. *Strabon*, VII, 295.

[2] Cette ancienne coutume est aussi rappelée par Sophocle, qui s'en sert dans sa tragédie d'Electre pour augmenter l'horreur d'un meurtre commis par Clytemnestre. Le passage de Sophocle a été horriblement défiguré par le P. Brumoy. Je crains d'avoir rendu trop fidèlement celui d'Apollonius.

où l'on voit encore aujourd'hui le tombeau d'Absyrte, chez les peuples qui portent son nom [1].

Dans le même temps, les Argonautes, ayant aperçu devant eux une flamme, signal dont ils étaient convenus avec Médée, poussèrent leur vaisseau contre celui des Colchidiens, et, fondant sur eux comme des milans sur des colombes, ou des lions affamés qui portent le ravage au milieu d'un troupeau, ils les massacrèrent sans qu'aucun échappât à leur fureur. Sur ces entrefaites, Jason vint rejoindre ses compagnons, qui le reçurent avec joie, non qu'ils eussent besoin de secours, mais parcequ'ils étaient déja inquiets de sa personne. Bientôt après on tint conseil sur la route qu'on devait prendre. Médée était présente, et Pélée prit ainsi la parole :

« Compagnons, profitons de l'obscurité pour nous éloigner des ennemis en suivant une route opposée. Lorsque le jour leur aura découvert la perte qu'ils ont faite, ils ne songeront guère, je crois, à nous poursuivre. La mort de leur chef, mettant parmi eux la division, les obligera de se disperser, et lorsque nous reviendrons ensuite, rien ne s'opposera plus à notre passage. »

Il dit, et chacun applaudit à son discours. Aussitôt on se mit à ramer avec vigueur jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'île Électris, la plus considérable de celles qui sont situées près du fleuve Éridan [2].

Cependant les Colchidiens, s'étant bientôt aperçus de la perte de leur prince, étaient prêts à parcourir toutes ces mers pour chercher les Argonautes ; mais Junon les obligea d'abandonner ce dessein, en les épouvantant par des éclairs dont le ciel parut embrasé tout à coup. D'un autre côté, la crainte qu'ils avaient du courroux d'Eétès fut cause qu'ils n'osèrent retourner en Colchide. Ils s'établirent donc, les

[1] Les habitants des iles Absyrtides. *Strabon*, VII, 315.

[2] Le Pô. Les Grecs croyaient qu'il y avait près de son embouchure plusieurs îles, d'où venait l'ambre jaune, *electrum*, auxquelles ils donnaient pour cette raison le nom d'îles Électrides.

uns dans les îles qui avaient servi de retraite aux Argonautes et dont les habitants portent encore le nom d'Absyrte; les autres sur les bords du grand fleuve d'Illyrie, près de la nation des Enchéliens et du tombeau de Cadmus et d'Harmonie [1]; d'autres enfin près de ces monts [2] dont le nom rappelle encore le souvenir des foudres qui les empêchèrent d'aborder dans une île voisine.

Aussitôt que les Argonautes crurent le danger dissipé, ils revinrent sur leurs pas et relâchèrent dans le pays des Hylléens [3], qui, ne songeant plus comme auparavant à s'opposer à leur passage, les conduisirent à travers les îles qui rendent en cet endroit la navigation difficile; ils reçurent pour prix de ce service un grand trépied. Apollon en avait donné deux semblables à Jason lorsqu'il alla consulter l'oracle de Delphes sur son voyage. L'arrêt du Destin était que les lieux où ils seraient déposés n'auraient rien à craindre des ravages de l'ennemi. Les Hylléens conservent encore aujourd'hui ce précieux don, et, pour le dérober aux regards des mortels, ils l'ont caché bien avant dans la terre, près de l'illustre ville qu'ils habitent.

Hyllus, leur fondateur, fruit des amours d'Hercule et de la belle Mélite, n'existait plus alors. Hercule, voulant expier le meurtre de ses enfants [4], se rendit près de Nausithoüs, qui

[1] Cadmus et Harmonie sa femme, obligés de quitter Thèbes dans un âge avancé, se retirèrent chez les Enchéliens, peuple d'Illyrie. Leurs descendants régnèrent après eux dans cette contrée, et l'on y montrait leur tombeau. C'était deux rochers voisins l'un de l'autre qui se réunissaient, disait-on, quand le pays était menacé de quelque danger. *Apollodore*, III, 5. — *Strabon*, VII, 526. — *Dionys. perieg.* 591. — *Callimaque*, fragments, CIV.

[2] Les monts Cérauniens ou Acrocérauniens, ainsi appelés du mot grec κεραυνός, la foudre.

[3] Sur la côte d'Illyrie. La péninsule appelée autrefois Hyllis est aujourd'hui Sabioncello. *Danv.*, *Géographie ancienne*, I, 164.

[4] Hercule, dans un accès de fureur qui lui fut inspiré par Junon, tua les enfants qu'il avait eus de sa femme Mégare. Il fut purifié de ce meurtre par Thestius, roi des Thespiens, selon Apollodore (II, 12). Suivant notre poëte, il eut recours à Nausithoüs, père d'Alcinoüs, roi de l'île Macris,

régnait sur l'île appelée Macris, du nom de la nymphe qui allaita le dieu Bacchus. Là, s'étant laissé toucher par les charmes de Mélite, naïade, fille du fleuve Égée, il en eut le brave Hyllus, qui, devenu grand, quitta bientôt l'île où il avait pris naissance. Nausithoüs, à l'empire duquel il voulait se soustraire, favorisa lui-même son dessein en lui donnant une colonie de Phéaciens. Aidé de ce secours, il traversa la mer de Saturne, et s'établit dans le pays où abordèrent alors les Argonautes, peu de temps après qu'il eut été tué par les Mentoriens [1], en défendant des troupeaux qu'ils voulaient enlever.

Mais comment, ô déesses! le navire Argo, sorti de ces mers, parut-il au delà de l'Ausonie, près des îles Stœchades [2], habitées par les Lyguriens? Quel destin força les Argonautes de parcourir des lieux si éloignés? Quels vents purent les y conduire?

Jupiter, irrité du meurtre d'Absyrte, voulut qu'ils ne retournassent dans leur patrie qu'après avoir souffert des maux infinis, et s'être purifiés de leur crime par les conseils de Circé. Ignorant leur destinée, ils voguaient loin du pays des Hylléens et avaient déja laissé derrière eux les îles de la Liburnie, occupées peu auparavant par les Colchidiens; Issa, Dyscelade, l'aimable Pityie et Corcyre, où la nymphe du même nom, fille du fleuve Asopus, fut transportée par Neptune, qui, touché de sa beauté, l'enleva loin des campagnes de Phliunte [3]. Les matelots aperçoivent de loin les sombres forêts dont cette île est couronnée, et l'appellent, à cause de cela, *Corcyre la Noire* [4].

Les Argonautes avaient ensuite passé près de Mélite [5], de

appelée communément Corcyre ou l'île des Phéaciens, aujourd'hui Corfou.

[1] Peuple d'Illyrie.

[2] Aujourd'hui les îles d'Hières.

[3] Ville de la Sicyonie, dans le Péloponnèse, peu éloignée de l'Asopus.

[4] Aujourd'hui Curzola.

[5] Méléda.

Cérossus et de Nymphée, demeure de la reine Calypso, et commençaient à apercevoir les monts Cérauniens, lorsque Junon, instruite de la colère de Jupiter et voulant leur faire parcourir rapidement la route qu'il avait marquée, fit souffler un vent furieux qui, les repoussant en arrière, les porta de nouveau près de l'île Électris. Dans le même temps, cette poutre merveilleuse sortie de la forêt de Dodone, et que Minerve avait placée au milieu du vaisseau, faisant entendre une voix humaine, leur annonça « qu'ils ne pourraient se soustraire à la fureur des flots et des tempêtes avant que Circé, fille du Soleil et de Persé, ne les eût purifiés du meurtre d'Absyrte; que, pour cela, Castor et Pollux devaient prier les immortels de leur ouvrir les chemins de la mer d'Ausonie, où Circé faisait sa demeure. »

Les Argonautes, effrayés de la voix qui venait de frapper leurs oreilles et redoutant la colère de Jupiter, étaient plongés dans une affreuse consternation, et les fils de Tyndare levaient leurs mains vers le ciel. Le vaisseau, toujours emporté par le vent, se trouva bientôt au milieu du fleuve Éridan, près de l'endroit où Phaéton, frappé de la foudre, fut précipité du char du Soleil au fond d'un marais d'où s'exhale encore une fumée épaisse, et au-dessus duquel les oiseaux ne peuvent voler impunément. Tout autour les filles du Soleil, changées en peupliers, pleurent la mort de leur frère, et les larmes qu'elles répandent sont des gouttes d'ambre qui, séchées d'abord sur le sable par les rayons du soleil, sont ensuite reportées dans le cours du fleuve par les flots que les vents poussent vers le rivage. Les Celtes au contraire racontent que les larmes dont l'ambre est formé sont celles que répandit Apollon, lorsque, irrité de la mort de son fils Esculape, que la nymphe Coronis mit au monde dans la ville de Lacérie[1], sur les bords de l'Amyrus, et forcé par les menaces de son père de quitter l'Olympe, il se retira dans le pays des Hyperboréens[2].

[1] Ville de Thessalie, dans la Magnésie. (*Steph., de urb.*)

[2] Jupiter ayant foudroyé Esculape, qui avait trouvé le secret de ren-

Cependant les héros minyens, plongés dans la tristesse, ne songeaient pas même à prendre de nourriture; l'odeur infecte qui s'exhalait de l'Éridan les suffoquait pendant le jour, et la nuit ils entendaient les cris aigus et les plaintes des filles du Soleil, dont les larmes, semblables à des gouttes d'huile, paraissaient au-dessus des flots.

De ce fleuve, le vaisseau fut conduit dans un autre, dont les eaux se mêlent en murmurant à celles de l'Éridan. Il porte le nom de Rhône et prend sa source aux extrémités de la terre, près des portes du couchant et du séjour de la nuit. Une de ses branches se jette dans l'Océan; l'autre dans la mer Ionienne, en se confondant avec l'Éridan; la troisième enfin se rend par sept embouchures au fond d'un golfe de la mer de Sardaigne [1].

Les Argonautes, ayant pris la première branche, se trouvèrent au milieu des lacs dont le pays des Celtes est couvert, et risquaient, sans le savoir, d'être jetés dans l'Océan, d'où ils ne seraient jamais revenus; mais Junon descendit tout à coup du ciel, et du haut des monts Hercyniens [2] fit retentir l'air d'un cri qui les remplit d'épouvante. En même temps elle les repoussa en arrière, leur fit prendre le chemin par lequel ils devaient revenir dans leur patrie, et les enveloppa d'un nuage, à la faveur duquel ils traversèrent, sans être aperçus, le pays des Celtes et des Liguriens. Étant enfin parvenus à la mer après être sortis du fleuve par l'embouchure du milieu, ils abordèrent heureusement aux îles Stœchades, redevables en partie de leur salut aux Dioscures, à qui Jupiter confia bientôt le soin de veiller pareillement sur tous les vaisseaux. Depuis ce temps on élève des autels et on offre des sacrifices en leur honneur.

dre la vie aux morts, Apollon, irrité, tua les cyclopes qui avaient fabriqué la foudre. Jupiter, pour le punir, l'exila de l'Olympe pendant quelque temps.

[1] Le golfe de Lyon. Apollonius considère ici le Rhin, le Rhône et le Pô, comme trois branches d'un même fleuve.

[2] La forêt Noire.

Les Argonautes abordèrent ensuite à l'île Æthalie [1], où ils s'arrêtèrent pour enlever de leurs corps la sueur dont ils étaient couverts. Les cailloux qu'ils employèrent à cet usage, répandus sur le bord de la mer, se font remarquer à leur couleur [2]. On voit aussi dans l'île les disques [3] d'une grosseur prodigieuse avec lesquels ils s'exerçaient, et l'un des ports porte le nom du navire Argo [4].

De là, voguant à la vue du pays des Tyrrhéniens, ils traversèrent la mer d'Ausonie, et arrivèrent au port fameux d'Æa [5]. Ils aperçurent sur le rivage Circé, occupée d'une cérémonie religieuse, qui se purifiait dans les eaux de la mer. Un songe affreux venait de la remplir d'épouvante. Elle avait cru voir, pendant la nuit, son palais inondé de sang, et les poisons avec lesquels elle enchantait les étrangers en proie à un incendie qu'elle s'efforçait d'éteindre avec le sang qu'elle puisait à pleines mains autour d'elle. Alarmée de ce présage, elle s'était levée dès l'aurore, et était sortie de son palais pour baigner dans l'onde amère ses cheveux et ses vêtements. Mille monstres différents marchaient sur ses pas, comme un troupeau qui suit son pasteur. Leurs corps, bizarre assemblage de l'homme et de la bête, ressemblaient à ceux qui sortirent autrefois du limon de la terre lorsqu'elle n'avait pas encore été comprimée par l'air ni desséchée par les rayons du soleil, et que les espèces, distinguées depuis par le temps, étaient encore confondues.

[1] L'île d'Elbe, près des côtes de Toscane, célèbre par ses mines de fer.

[2] Strabon, liv. v, 224, et l'auteur du traité de *Mirab. auscul.*, attribué à Aristote, parlent de ces pierres de diverses couleurs et de leur origine fabuleuse.

[3] Ces disques étaient des masses de fer arrondies que les anciens s'exerçaient à lancer.

[4] *Argoüs Portus*, aujourd'hui *Porto-Ferraro*.

[5] Appelée aussi *Circéi*, près d'un promontoire dont le nom actuel est *Monte-Circello*.

Les Argonautes, étonnés de ce spectacle, ne laissèrent pas, en regardant Circé, de reconnaître aisément dans ses traits et dans ses yeux la sœur d'Éétès. Aussitôt qu'elle eut achevé de se purifier et qu'elle eut chassé de son esprit les frayeurs de la nuit, elle reprit le chemin de son palais en faisant signe aux héros de la suivre. Jason leur ordonna de rester, et s'avança sur ses pas, accompagné seulement de Médée. Lorsqu'ils furent arrivés au palais, au lieu de se placer sur des siéges, ainsi que Circé les y invitait, ils allèrent, selon la coutume des suppliants, s'asseoir en silence au pied de l'autel des dieux pénates. Médée couvrait son visage de ses mains; Jason avait enfoncé dans la terre l'épée dont il avait frappé le fils d'Éétès; tous deux avaient les yeux fixés vers la terre.

A cette vue Circé, comprenant le sujet de leur arrivée, adora la justice de Jupiter qui déteste le meurtre, mais se laisse fléchir aux prières des suppliants. Aussitôt elle commença les cérémonies usitées dans ces occasions, pour purifier les criminels. Elle étendit d'abord sur l'autel un jeune pourceau qui tétait encore sa mère, et l'ayant égorgé, elle teignit de son sang les mains des deux coupables. Elle répandit ensuite des libations en implorant la clémence de Jupiter; et lorsque les Naïades qui la servaient eurent emporté hors du palais toutes les choses dont elle venait de se servir, elle fit brûler devant le foyer des gâteaux et d'autres offrandes mêlées de miel, en versant dessus des libations exemptes de vin, afin d'apaiser la colère des redoutables Euménides, et d'adoucir même la malheureuse victime du forfait, soit que le sang répandu par les coupables fût celui d'un étranger ou d'un de leurs concitoyens.

Les cérémonies de l'expiation étant achevées, Circé fit asseoir ses hôtes sur des siéges, s'assit elle-même devant eux, et, se rappelant le songe qu'elle avait eu, voulut savoir ce qui les concernait, et desira même d'entendre parler la princesse, dont elle soupçonna l'origine aussitôt qu'elle lui

vit lever les yeux [1], car les descendants du Soleil étaient remarquables par l'éclat et la vivacité de leurs regards.

Médée, ne pouvant rester plus longtemps cachée, lui raconta en langue colchidienne le voyage des Argonautes, les dangers qu'ils avaient courus, la faute qu'elle avait commise par les conseils de sa sœur, et la manière dont elle s'était soustraite à la colère de son père avec les enfants de Phryxus. Elle ne lui parla point du meurtre d'Absyrte; mais Circé pénétra facilement ce mystère, et ne put néanmoins s'empêcher d'avoir pitié des pleurs de sa nièce :

« Malheureuse, lui dit-elle, votre indigne fuite et vos horribles forfaits ne sauraient demeurer impunis Puisse Éétès aller bientôt lui-même en Grèce pour vous faire sentir sa colère et venger la mort de son fils ! Votre qualité de suppliante et le sang qui nous lie m'empêchent de penser moi-même à vous punir. Sortez de mon palais, et suivez l'inconnu pour lequel vous avez abandonné votre père ; mais n'embrassez pas mes genoux et n'implorez plus mon secours. Aux dieux ne plaise que je veuille favoriser vos honteux desseins ! »

Médée, saisie de douleur en entendant ce discours, se couvrait le visage de son voile et versait des torrents de larmes, lorsque Jason, la prenant par la main, la conduisit hors du palais.

Cependant Iris, qui par l'ordre de Junon observait le moment où ils sortiraient pour se rendre au vaisseau, porta aussitôt à la déesse la nouvelle de leur départ : « Chère Iris, lui dit Junon, puisque tu remplis si fidèlement mes ordres, va maintenant, d'un vol rapide, annoncer à Thétis que j'ai besoin d'elle, et qu'elle sorte aussitôt du sein de la mer pour se rendre ici. Tu dirigeras ensuite ta course vers ces rivages où les enclumes de Vulcain retentissent sous les coups affreux de ses marteaux, et du diras au dieu du feu de lais-

[1] Circé avait été transportée en Italie longtemps avant la naissance de Médée, et ne pouvait par conséquent la connaître. Voyez le discours d'Éétès aux enfants de Phryxus, au commencement du troisième chant.

ser reposer ses fourneaux jusqu'à ce que le navire Argo soit passé. Enfin tu commanderas de ma part à Éole, qui règne sur les vents, de leur imposer silence et de laisser seulement souffler le zéphyr, afin que les Argonautes arrivent bientôt à l'île des Phéaciens. »

Elle dit : aussitôt Iris, déployant ses ailes, s'élance hors de l'Olympe, traverse les airs, et s'étant plongée sous les flots de la mer Égée, où le vieux Nérée fait sa demeure, instruisit Thétis des ordres de Junon. Ensuite elle alla trouver Vulcain, et l'engagea sur-le-champ à suspendre ses travaux. Éole, fils d'Hippotas, reçut pareillement sa visite. Elle venait de lui exposer le sujet de son message et était déja de retour dans l'Olympe, lorsque Thétis, ayant quitté ses sœurs et le palais de Nérée, se rendit près de Junon, qui la fit asseoir près d'elle et lui tint ce discours :

« Écoutez, divine Thétis, ce que je veux vous dire. Vous savez combien Jason et ses compagnons me sont chers, comment je leur ai fait traverser heureusement les rochers Cyanées, autour desquels mugissent sans cesse les vents et les flots. Maintenant ils doivent passer près du rocher de Scylla et du gouffre de Charybde. Souvenez-vous que j'ai pris soin de vous depuis votre enfance, et que je vous ai aimée plus que toutes les autres habitantes de la mer, parce-que vous n'avez pas voulu vous rendre aux desirs de Jupiter, toujours prêt à séduire les déesses et les mortelles. Irrité d'un refus dont votre respect pour moi et la crainte de ma vengeance vous faisaient une loi, il jura que vous ne seriez jamais l'épouse d'un dieu. Cependant il ne cessa de tourner vers vous ses regards jusqu'à ce que, l'auguste Thémis lui ayant annoncé que le fils qui naîtrait de vous surpasserait en tout son père, la crainte de perdre l'empire du ciel lui fit oublier son amour. Attentive alors à remplir vos vœux, je voulus vous faire goûter les douceurs de l'hymen, et je vous choisis pour époux le plus distingué des mortels[1] : j'invitai

[1] Pélée, fils d'Eacus, et petit-fils de Jupiter.

tous les dieux au festin de vos noces; et, pour répondre à cet honneur insigne, je portai moi-même la torche nuptiale[1]. Aujourd'hui je vais vous découvrir un secret qui doit vous toucher. Votre fils, qui, privé du lait de sa mère, est actuellement élevé par les Naïades dans l'antre du centaure Chiron, doit être un jour l'époux de Médée lorsqu'il sera parvenu dans les champs élysiens. Ne refusez donc pas en ce moment votre secours à cette princesse, ainsi qu'à Pélée votre époux. Pourquoi ce ressentiment éternel que vous conservez contre lui? Il a failli; mais les dieux eux-mêmes n'ont-ils pas failli? Vulcain doit par mon ordre ralentir le feu de ses fourneaux, Éole enchaîner tous les vents, excepté le zéphyr, qui les conduira sur les rivages des Phéaciens. Prenez donc aussi soin de leur retour, et unissez-vous à vos sœurs pour les garantir des flots et des rochers. Craignez surtout que Charybde ne les engloutisse, ou que Scylla, ce monstre d'Ausonie, fille de Phorcus et d'Hécate, et qu'on appelle aussi Crataïs [2], étendant hors de son antre une gueule effroyable, ne dévore l'élite de ces héros. Pour éviter ce malheur, dirigez vous-même le vaisseau dans ce passage étroit, qui seul peut les mettre à l'abri de la mort. »

Thétis lui répondit : « Si nous n'avons à craindre ni la violence des flammes, ni la fureur des tempêtes, je vous promets, à l'aide du zéphyr, de sauver le vaisseau, même en dépit des flots. Mais il est temps que je vous quitte, et j'ai bien du chemin à parcourir pour retourner vers mes sœurs et aller ensuite presser le départ des Argonautes. » Elle dit, et ayant traversé les airs, elle se plonge dans les abîmes de la mer et appelle aussitôt ses sœurs. Les Néréides se rassemblent à sa voix, entendent les ordres de Junon, et prennent le chemin de la mer d'Ausonie.

Thétis, plus rapide que l'éclair ou que le rayon qui marque le lever du soleil, traversa les flots, et, étant arrivée au port

[1] La mère du mari portait ordinairement un flambeau devant la nouvelle épouse. Le Schol., Eurip., *Phœn.*, 346.

[2] Homère, *Odyss.*, XII, 124.

d'Æa, trouva les Argonautes qui s'amusaient aux exercices du disque et du javelot. Aussitôt, invisible à tous les autres, elle se découvrit aux yeux du seul Pélée son époux, et lui prenant la main : « Ne restez pas plus longtemps, lui dit-elle, sur les côtes de la Tyrrhénie; obéissez à Junon qui vous protége, et partez aussitôt le retour de l'aurore. Les filles de Nérée, assemblées par l'ordre de la déesse, défendront le vaisseau contre les rochers entre lesquels il doit passer. Mais gardez-vous, lorsque vous me verrez au milieu de mes sœurs, de me faire connaître à personne, si vous ne voulez m'irriter de plus en plus contre vous. » En achevant ces mots, Thétis disparut et se plongea dans la mer, laissant Pélée vivement ému de la présence d'une épouse qui depuis longtemps avait abandonné sa couche et son palais. C'était au sujet du jeune Achille que son courroux s'était allumé. La déesse, poussée du desir de le rendre immortel et de soustraire son corps aux injures de la vieillesse, détruisait la nuit les chairs sujettes à la mort en les consumant peu à peu par le feu, et frottait pendant le jour son corps d'ambroisie. Pélée, s'étant par hasard éveillé tout à coup, aperçut au milieu des flammes son fils palpitant, et ne put s'empêcher de pousser des cris affreux. La déesse indignée jeta brusquement l'enfant par terre, et, semblable à un songe ou au souffle d'un vent léger, sortit pour toujours du palais.

Cependant Pélée ayant annoncé à ses compagnons les ordres de Thétis, ils quittèrent aussitôt leurs jeux pour préparer le repas et les lits de feuillage sur lesquels ils devaient passer la nuit. Le lendemain, aussitôt que l'aurore eut frappé de ses rayons le sommet des cieux, on se rembarque à la faveur du zéphyr, on lève avec joie les ancres, et on déploie les voiles. Le vent qui les enfle porte bientôt le vaisseau à la vue d'une île couverte de fleurs, et d'un aspect riant [1]. Elle était habitée par les Sirènes, si funestes à ceux qui se

[1] Une des trois îles ou rochers appelés *Sirenusae*, aujourd'hui *Galina* et *Galli* (Danville, t. III, *Nom. alph.*), près de l'île *Capreès* ou *Capri*.

laissent séduire par la douceur de leurs chants. Filles d'Achéloüs et de la muse Terpsichore, elles accompagnaient autrefois Proserpine et l'amusaient par leurs concerts, avant qu'elle eût subi le joug de l'hymen. Depuis, transformées en des monstres moitié femmes et moitié oiseaux, elles étaient retirées sur un lieu élevé, près duquel on pouvait facilement aborder. De là, portant de tous côtés leurs regards, elles tâchaient d'arrêter les étrangers, qu'elles faisaient périr en les laissant consumer par un amour insensé.

Les Argonautes, entendant leurs voix, étaient près de s'approcher du rivage; mais Orphée, prenant en main sa lyre, charma tout à coup leurs oreilles par un chant vif et rapide qui effaçait celui des Sirènes, et la vitesse de leur course les mit tout à fait hors de danger. Le seul Butès, fils de Téléon, emporté tout d'abord par sa passion, se jeta dans la mer, et nageait en allant chercher une perte certaine; mais la déesse qui règne sur le mont Éryx[1], l'aimable Vénus, le retira des flots et le transporta près du promontoire Lilybée.

Échappés aux enchantements des Sirènes, les Argonautes approchaient en tremblant du détroit où des dangers plus affreux encore les attendaient. D'un côté s'élevait le rocher de Scylla, de l'autre Charybde poussait du fond de ses gouffres d'affreux mugissements. Plus loin, on entendait frémir sous les flots les rochers errants, qui de leur sein embrasé lançaient peu auparavant des tourbillons de flamme. Une épaisse fumée dérobait aux yeux la lumière du soleil, et l'air était encore rempli d'une vapeur étouffante, excitée par les travaux que Vulcain venait de suspendre.

Les Néréides paraissent aussitôt de tous côtés, et Thétis saisit elle-même le gouvernail. Telle qu'une troupe de dauphins dont la vue remplit de joie les matelots, sortant du

[1] Éryx, montagne de Sicile, près du promontoire Lilybée, sur laquelle Vénus avait un temple célèbre. Ce temple est aujourd'hui une citadelle appelée *San-Giuliano*. (Danville, I, 222.)

sein d'une mer tranquille, se jouent à l'entour d'un vaisseau; telles les filles de Nérée environnent en foule le navire Argo, dont la course est dirigée par Thétis. Lorsqu'il fut près des rochers errants, les nymphes, relevant leurs robes jusqu'aux genoux, se répandirent çà et là sur le bord des écueils. Le vaisseau, entraîné par le courant, est battu par les flots qui se soulèvent avec furie, et mugissent en se brisant contre les rochers dont les uns s'élèvent comme des précipices au milieu des airs, et les autres sont cachés sous les eaux. Ainsi qu'on voit sur un rivage sablonneux de jeunes filles, la robe retroussée dans la ceinture, s'amuser à recevoir et à se renvoyer mutuellement une balle qui ne touche jamais la terre, ainsi les nymphes de la mer font voler tour à tour le vaisseau sur les flots et lui font franchir tous les écueils. Vulcain, debout sur la cime d'un rocher et l'épaule appuyée sur le manche d'un marteau, regarde avec étonnement ce spectacle. Junon le voit aussi du haut des cieux, et dans sa frayeur elle presse Minerve entre ses bras.

La durée d'un jour de printemps fut celle du travail des Néréides. Elles disparurent après avoir rempli les ordres de Junon, et s'enfoncèrent comme des plongeons dans les flots. Le vaisseau, poussé par le vent, était alors près des campagnes de la Sicile où paissent les troupeaux du Soleil, et les Argonautes entendaient le bêlement des moutons et les mugissements des bœufs. Phaétuse, la plus jeune des filles du Soleil, conduisait les moutons en tenant dans sa main une houlette d'argent. Lampétie portait une baguette d'airain, et suivait les bœufs qui paissaient au milieu de gras pâturages, entrecoupés de ruisseaux. Ils étaient tous d'une blancheur égale à celle du lait, et portaient fièrement leurs têtes ornées de cornes d'or. Les Argonautes ayant parcouru ce rivage pendant le jour, firent route la nuit suivante à travers une mer d'une vaste étendue, où les premiers rayons de la lumière les retrouvèrent encore.

Non loin des monts Cérauniens, au-devant du détroit de la mer Ionienne, il est une île vaste et opulente, dans la-

quelle est cachée, dit-on, la faux avec laquelle (pardonnez, Muses, je rapporte malgré moi une ancienne tradition) Saturne mutila si cruellement son père. D'autres racontent que cette faux est celle de Cérès qui habita jadis dans cette île, et apprit aux Titans, en faveur de la nymphe Macris qu'elle aimait, à moissonner les épis nourriciers. De là cette terre sacrée, patrie des Phéaciens, issus d'un sang divin, prit le nom d'une faux[1].

Ce fut sur ces rives que le vaisseau, sorti de la mer de Sicile après tant de fatigues, fut porté par le souffle des vents. Le roi Alcinoüs et ses sujets célébrèrent l'arrivée des Argonautes par des sacrifices et des festins. Toute la ville se réjouit comme s'ils eussent été des enfants chéris, et eux-mêmes, transportés de plaisir, se crurent presque au sein de leur patrie; mais un nouveau danger devait bientôt leur faire prendre les armes. Une armée innombrable de Colchidiens, sortie du Pont-Euxin à travers les rochers Cyanées pour courir à leur poursuite, vint tout à coup leur redemander Médée, en les menaçant de toutes les horreurs d'une guerre sanglante et de l'arrivée du roi Éétès. Alcinoüs, qui desirait terminer le différend sans combat, arrêta d'abord leur furie. Cependant Médée, saisie de frayeur, implorait tantôt les compagnons de Jason, et tantôt embrassait en pleurant les genoux de la sage Areté, épouse d'Alcinoüs : « Grande reine, lui disait-elle, ayez pitié de moi, je vous en supplie. Ne me livrez point aux Colchidiens, ne me laissez pas emmener à mon père. Tous tant que nous sommes, de légères erreurs nous entraînent rapidement dans de plus grandes. Telle est la cause de mon malheur; une folle passion n'y eut jamais de part. J'en atteste la lumière sacrée du soleil et les mystères de la redoutable Hécate, c'est malgré moi que j'ai quitté ma patrie pour suivre des étrangers. La crainte

[1] En grec δρεπάνη. L'île des Phéaciens, appelée Schérie par Homère, est aussi nommée par d'autres auteurs Macris, Drépane, et plus communément Corcyre. C'est aujourd'hui Corfou.

et le désespoir, effets d'une première faute, m'ont contrainte de prendre le seul parti qui me restait; mais l'honneur et la vertu n'ont jamais cessé pour cela de m'être chers. Ayez donc pitié de moi, intéressez votre époux en ma faveur, et que les dieux vous accordent des jours fortunés, qu'ils multiplient les fruits de votre hymen, et qu'ils rendent votre empire toujours florissant ! »

Médée, s'adressant ensuite à chacun des Argonautes en particulier, leur disait : « C'est vous, illustres héros, c'est votre funeste entreprise qui me plonge dans les alarmes où je suis; moi qui vous ai fait dompter la fureur des taureaux, triompher des géants, et conquérir la Toison que votre retour va bientôt porter dans la Grèce. Ingrats ! j'ai quitté ma patrie pour vous faire retrouver la vôtre; j'ai perdu mes parents pour vous assurer le plaisir d'embrasser tendrement les vôtres; j'ai renoncé pour vous à toutes les douceurs de la vie ; un dieu jaloux, après me les avoir ravies, me rend encore un objet d'horreur en me faisant errer çà et là avec des étrangers. Ah ! du moins respectez la foi des traités, respectez vos serments ; redoutez les Furies qui vengent les malheureux ; redoutez le courroux des dieux, qu'allumerait, sans doute, le sort affreux qui m'attend entre les mains d'Éétès. Ce n'est ni des temples ni des remparts, c'est de vous seuls que j'attends ma défense. Ne rougissez-vous pas, cruels, de me voir prosternée aux pieds d'une reine étrangère, lui tendre indignement les bras? Vous auriez affronté pour enlever la Toison la nation entière des Colchidiens et le redoutable Éétès lui-même : oublierez-vous aujourd'hui votre courage quand vous n'avez qu'un corps séparé d'ennemis à combattre? »

Tous les Argonautes, sensibles aux prières de Médée, tâchaient de calmer son chagrin et la rassuraient en faisant briller à ses yeux leurs lances et leurs épées, et en lui promettant de la défendre vaillamment s'il arrivait qu'Alcinoüs prononçât contre elle un arrêt injuste.

La nuit, qui suspend les travaux des mortels, survint au

milieu de ces alarmes, et répandit la tranquillité sur toute la terre. Médée seule ne pouvait goûter les douceurs du sommeil ; son cœur était agité dans son sein comme le fuseau que fait tourner entre ses doigts une femme diligente qui travaille pendant la nuit au milieu de ses enfants, désolés de la mort de leur père. L'horreur de sa situation est toujours présente à l'esprit de cette mère, et les larmes coulent sans cesse de ses yeux. Ainsi pleurait la jeune princesse, pénétrée de la plus vive douleur.

Cependant Alcinoüs et la reine Areté, reposant tranquillement au fond de leur palais, s'entretenaient ensemble de Médée. « Cher époux, dit tendrement la reine, montre-toi favorable aux Minyens, et délivre de la poursuite des Colchidiens cette malheureuse princesse. Argus et les habitants de l'Hémonie [1] sont voisins de notre île : Éétès, au contraire, en est très éloigné, et nous ne le connaissons que de nom. Je te l'avoue, les malheurs et les larmes de cette jeune infortunée ont touché mon cœur de la plus vive compassion. Ne la laisse pas conduire entre les mains de son père. Sa première faute a été de secourir Jason. Bientôt (comme il nous est ordinaire à tous), voulant remédier à un mal par un autre mal, elle s'est soustraite en fuyant à la colère d'un père implacable. Jason (ainsi que je l'ai appris) s'est engagé par les plus grands serments à la prendre pour épouse. Épargne à ce héros un parjure, et sauve une fille de la fureur de son père. Combien de malheureuses en ont été les tristes victimes ! Antiope [2] fut cruellement persécutée par l'ordre de Nyctée. Danaé fut exposée par son père à la fureur des flots [3]. Tout récemment, et près d'ici, l'infame Échetus [4] ayant enfoncé

[1] La Thessalie.

[2] Antiope, fille de Nyctée, que Jupiter rendit mère d'Amphion et de Zéthus, obligée de se soustraire par la fuite à la colère de son père, fut poursuivie et emmenée captive par Lycus, frère de Nyctée.

[3] Acrisius, père de Danaé, l'enferma avec son fils Persée dans un coffre qu'il jeta dans la mer, et qui fut heureusement porté sur les bords de l'île Seriphe, une des Cyclades, où ils se sauvèrent.

[4] Roi d'Épire, qu'Homère représente comme le plus cruel de tous les

des pointes de fer dans les yeux de sa fille, l'enferma dans une obscure prison, où elle s'efforce en vain de broyer des grains de cuivre sous une meule pesante. »

Alcinoüs, touché du discours de son épouse, lui répondit : « L'intérêt que Médée m'inspire me ferait volontiers prendre les armes pour repousser les Colchidiens ; mais je crains de blesser les décrets éternels de Jupiter, et d'ailleurs il serait plus dangereux que vous ne pensez d'offenser Éétès, dont la puissance surpasse celle de tous les autres rois, et qui peut, du fond de son pays, porter bientôt la guerre au milieu de la Grèce. Il vaut mieux prononcer un jugement qui paraîtra juste à tous les hommes et que je vais vous communiquer. Si la princesse conserve encore sa virginité, je veux qu'elle soit renvoyée à son père ; mais si déja elle est épouse, je ne la séparerai point de son époux, et je ne livrerai point entre des mains ennemies l'enfant qu'elle peut avoir conçu. » Alcinoüs, après cette réponse, se laissa bientôt aller au sommeil. Son épouse, frappée de ce qu'elle venait d'entendre, se leva sans perdre de temps, sortit de l'appartement, accompagnée de ses esclaves, et ayant fait venir sans bruit son héraut, le chargea d'annoncer à Jason le jugement, et de l'exhorter de sa part à terminer sur-le-champ son mariage avec Médée.

Le héraut étant parti pour se rendre au port d'Hyllus, peu éloigné de la ville, y trouva les Argonautes qui passaient la nuit sous les armes. La nouvelle qu'il apportait ne pouvait être plus agréable ; elle répandit parmi eux la plus vive allégresse.

Aussitôt on fit en l'honneur des dieux les libations accoutumées, on traîna les victimes à l'autel, et on prépara le lit nuptial dans un antre sacré, qui servit autrefois de retraite à la nymphe Macris, fille du tendre Aristée, qui fit le premier connaître aux hommes le suc que compose l'abeille, et

hommes. (*Odys.*, XVIII, 84.) Æchmodicus, l'amant de sa fille, ressentit aussi les effets de sa rage, et fut mutilé dans un festin.

le jus onctueux de l'olive. Macris, habitant auparavant l'île d'Eubée, reçut entre ses bras le jeune Bacchus, et abreuva de miel ses lèvres desséchées par le feu dont Mercure venait de le retirer [1]; mais bientôt la nymphe, chassée de l'Eubée par la colère de Junon, se retira dans une grotte de l'île des Phéaciens, qui par ses bienfaits se virent en peu de temps comblés de richesses.

Les Argonautes ayant donc préparé dans ce lieu un grand lit, étendirent par-dessus la Toison d'or, afin d'orner davantage le trône de l'hymen et de rendre cette union à jamais mémorable. Une troupe de nymphes, dont les unes étaient filles du fleuve Égée [2], et les autres habitaient le sommet du mont Mélite et les bois d'alentour, envoyées par Junon pour faire honneur à son héros, apportèrent des fleurs de toute espèce qu'elles venaient de cueillir elles-mêmes. L'éclat de la Toison, qui brillait comme une flamme autour d'elles, les remplit d'admiration. Leurs yeux petillaient du desir de la prendre entre leurs mains, mais la pudeur les retint. Bientôt après elles étendirent autour des deux époux leurs voiles odorants, tandis que les Argonautes se tenaient à l'entrée de la grotte sacrée qui porte encore le nom de Médée. La lance à la main, de peur d'être surpris par les ennemis, et le front ceint de branches d'arbres, ils célébraient l'hymen en chantant au son de la lyre d'Orphée.

C'était à son retour à Iolchos et dans le palais de son père que Jason se proposait d'épouser Médée. La princesse attendait elle-même ce moment, mais la nécessité les força de le prévenir. Ainsi, misérables mortels que nous sommes, nous ne goûtons jamais de félicité parfaite, et l'amertume se mêle toujours à nos plaisirs. Ces deux époux, au sein du bonheur, appréhendent sans cesse que le jugement d'Alcinoüs ne trompe leur attente.

[1] Sémélé, étant enceinte de Bacchus, voulut voir Jupiter dans toute sa gloire, et fut foudroyée. Mercure retira de son sein l'enfant et le sauva des flammes.

[2] Fleuve de l'île de Corfou; Mélite, montagne de la même île.

Déja l'aurore avait dissipé les ténèbres. Les rivages de l'île et les campagnes voisines souriaient aux premiers rayons du jour. Tout était en mouvement dans la ville, lorsque Alcinoüs, tenant dans sa main le sceptre d'or avec lequel il rendait la justice à ses sujets, et environné des plus distingués des Phéaciens, tous revêtus d'armes éclatantes, prononça le jugement qui, suivant la convention des deux partis, devait décider du sort de Médée. Aussitôt, sur le bruit que Junon avait elle-même répandu de ce qui s'était passé pendant la nuit, les femmes sortirent en foule de la ville pour voir les Argonautes, et les habitants de la campagne accoururent de toutes parts avec empressement. L'un conduisait un agneau choisi, l'autre une génisse qui ne connaissait pas encore le joug ; d'autres apportaient des urnes pleines de vin pour les libations, et déja la fumée des sacrifices s'élevait dans les airs. Les femmes, de leur côté, portaient des voiles richement travaillés, des bijoux d'or, et tous les ornements qui servent à parer les nouvelles épouses. Dès qu'elles se furent approchées, elles admirèrent la bonne mine des Argonautes ; Orphée qui frappait la terre d'un pied léger, en chantant et en s'accompagnant de sa lyre ; enfin les nymphes qui célébraient avec lui l'hyménée, et dansaient en décrivant des cercles et en chantant les louanges de Junon, qui avait inspiré à la reine de donner aux Argonautes un avis si salutaire.

Alcinoüs, instruit que l'hymen était conclu, ne laissa pas de persister dans le jugement qu'il avait porté, sans que la crainte du ressentiment d'Éétès pût le faire manquer à ses serments.

Les Colchidiens voyant donc leur voyage inutile, et pressés par le roi de s'éloigner promptement de ses ports s'ils ne voulaient de bonne foi s'en tenir à sa décision, aimèrent mieux, plutôt que de retourner vers Éétès, dont ils redoutaient la colère, supplier Alcinoüs de les recevoir au nombre de ses sujets. Ils habitèrent ainsi parmi les Phéaciens, jus-

qu'à ce que, plusieurs siècles après, les Bacchiades[1], ayant quitté la ville de Corinthe, les obligèrent de passer dans une île plus éloignée, d'où ils gagnèrent ensuite les monts Cérauniens, et se retirèrent parmi les Nestéens[2] et dans la ville d'Oricum. On offre encore tous les ans à Corcyre, dans le temple d'Apollon Nomius[3], des sacrifices en l'honneur des Parques et des Nymphes, sur des autels que fit élever Médée. Alcinoüs ne laissa point partir ses hôtes sans leur faire beaucoup de présents; son épouse voulut y joindre les siens, et donna en outre à Médée douze esclaves phéaciennes qui avaient été élevées dans son palais.

Ce fut le septième jour après leur arrivée que les Argonautes quittèrent l'île des Phéaciens, accompagnés d'un vent frais qui les faisait avancer avec rapidité : mais leur destin était de n'arriver en Grèce qu'après avoir souffert encore bien des maux sur un rivage éloigné. Déja voguant à pleines voiles, ils avaient laissé derrière eux le golfe d'Ambracie, le pays des Curètes[4], les îles Échinades[5], et commençaient à découvrir la terre de Pélops, lorsqu'une tempête excitée par le vent du nord les poussa tout à coup dans la mer de Libye. Là, après avoir été le jouet des flots pendant neuf jours et neuf nuits, ils furent jetés bien avant dans la Syrte, golfe d'où ne sortent jamais les vaisseaux qui ont été forcés d'y entrer[6].

De tous côtés s'étend un vaste marais dont les eaux, rem-

[1] Famille illustre qui exerça longtemps la principale autorité à Corinthe. Ils en furent chassés à cause de l'attentat qu'ils commirent contre Actéon, fils de Mélissus, six cents ans après la guerre de Troie. (Le Scholiaste.)

[2] Peuple d'Illyrie. *Oricum*, ville située au fond d'un golfe de la mer Adriatique, au pied des monts Acrocérauniens.

[3] Qui préside au maintien des lois. (Le Scholiaste.)

[4] L'Acarnanie, aujourd'hui Carnia.

[5] Situées à l'embouchure du fleuve Achéloüs, actuellement Aspro-Potamo.

[6] La grande Syrte, aujourd'hui Sidra, sur la côte d'Afrique, dans le royaume de Tripoli.

plies de mousse et couvertes d'écume, sont entourées de sables immenses, d'où n'approchent jamais ni les animaux terrestres ni les oiseaux. Le flux qui s'y fait sentir avec violence emporta tout à coup le navire au fond du golfe, en lui faisant perdre seulement une légère portion de sa carène. On descendit à terre, et chacun fut saisi de frayeur en voyant devant soi un ciel immense, et au-dessous des plaines d'une égale étendue, où régnait un morne silence, et où l'on n'apercevait ni source d'eau, ni sentier, ni cabane de pasteur : « Quelle est donc, se disaient-ils les uns aux autres, quelle est cette terre où nous ont jetés les tempêtes ? Plût aux dieux que, sans écouter une crainte funeste, nous eussions, au retour de la Colchide, suivi le chemin qui nous y a conduits ! En bravant les décrets du Destin, nous serions au moins morts glorieusement ; mais maintenant que ferons-nous, si les vents nous forcent de rester ici quelque temps, puisque toute la côte n'est qu'un vaste désert ? »

Le pilote Ancée lui-même, plongé dans le désespoir, leur dit : « C'en est fait, mes amis, notre perte est certaine, et nous ne pourrions éviter le malheur qui nous menace quand même le vent viendrait à souffler de terre. Je ne vois du côté de la mer qu'un immense marais. L'eau qui baigne le rivage a très peu de profondeur, et notre navire aurait été misérablement fracassé avant d'aborder, s'il n'eût été soulevé par le flux. Maintenant que la mer est retirée, le fond est à peine couvert d'eau. Renoncez donc à l'espoir de vous mettre en mer. Qu'un autre cependant essaie de montrer s'il veut son adresse, et qu'il prenne en main le gouvernail. Pour moi, je vois trop que Jupiter ne veut pas mettre fin à nos travaux par un heureux retour. »

Ainsi parlait le pilote en pleurant. Chacun de ceux qui savaient l'art de conduire un vaisseau tenait le même langage. Tous les cœurs furent alors glacés d'effroi, et la pâleur se répandit sur tous les visages. Au milieu des horreurs d'une guerre sanglante ou d'une peste affreuse, aux approches d'un orage qui doit détruire tous les travaux des labou-

reurs, ou lorsque les statues des dieux paraissent couvertes d'une sueur de sang et qu'on croit entendre des mugissements dans les temples, ou quand le soleil, au milieu de sa course, se couvrant tout à coup de ténèbres, le jour est à l'instant changé en nuit et les étoiles brillent au firmament, dans ces moments de trouble et de désastre, les habitants d'une ville errent çà et là, semblables à des fantômes inanimés : ainsi les Argonautes, abîmés dans leur douleur, se traînent languissamment le long du rivage. Sur le soir ils s'embrassent en pleurant, se séparent, et s'étendent tristement sur le sable, chacun dans l'endroit qu'il a choisi. Ils passèrent ainsi la nuit et une partie du jour la tête enveloppée de leurs manteaux, souffrant les rigueurs de la faim et n'attendant que la mort. D'un autre côté, Médée et les femmes qui l'accompagnaient, retirées à l'écart, laissaient traîner leurs blonds cheveux dans la poussière, et faisaient retentir l'air de leurs gémissements. Ainsi de petits oiseaux, trop faibles encore pour voler, poussent des cris aigus lorsqu'ils sont tombés hors de leur nid ; ainsi, sur les bords du Pactole, les cygnes font entendre leurs chants : la prairie d'alentour y répond par un doux frémissement, et les eaux du fleuve en sont émues.

Les plus vaillants des héros, dans cet état affreux, allaient périr ignorés des mortels avant d'avoir achevé leur entreprise, lorsque les déesses furent touchées de leur sort : c'étaient les divinités tutélaires de la contrée, qui avaient autrefois reçu Pallas, lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de son père, et avaient lavé son corps dans les eaux du lac Triton [1]. Vers le milieu du jour, dans le temps que le soleil dardait sur la Libye ses plus ardents rayons, elles s'approchèrent de Jason, et levèrent doucement son manteau de dessus sa tête. Le héros détourna par respect les yeux : « Infortuné, lui dirent-elles avec bonté, pourquoi vous laisser

[1] Situé près de la ville de Bérénice, aujourd'hui Bernie, à l'entrée de la grande Syrte.

ainsi aller au désespoir? Nous sommes les divinités de ces déserts, déesses tutélaires et filles de la Libye. Nous savons que vous êtes partis de Grèce pour conquérir la Toison d'or. Nous connaissons les fatigues que vous avez essuyées, et les exploits par lesquels vous vous êtes signalés dans le Pont-Euxin. Cessez maintenant de vous affliger. Levez-vous, et faites lever vos compagnons. Aussitôt qu'Amphitrite aura dételé le char de Neptune, montrez-vous reconnaissants envers votre mère des souffrances qu'elle a endurées pour vous, et rendez-lui un service pareil à celui qu'elle vous a rendu, en vous portant si longtemps dans son sein. C'est ainsi que vous retournerez dans votre patrie. »

En finissant ces mots, elles disparurent. Jason s'assit aussitôt, et regardant autour de lui : « Augustes déesses, dit-il, qui habitez ces déserts, pardonnez si la manière dont vous m'annoncez notre retour paraît obscure à mon esprit. Je vais assembler mes compagnons pour tâcher de la mieux comprendre : que ne peuvent pas plusieurs avis réunis ! » Aussitôt il se lève, et, tout couvert de poussière, appelle à haute voix ses compagnons. Tel un lion, traversant une forêt où paissent plusieurs troupeaux, remplit l'air de ses rugissements. Les vallons en retentissent, les arbres tremblent au loin sur les montagnes, et les pasteurs sont saisis d'effroi. Les compagnons de Jason au contraire entendent avec plaisir sa voix, s'assemblent en silence autour de lui. Le héros les ayant fait asseoir aussi bien que les femmes près de l'endroit où ils avaient abordé, leur adressa ce discours : « Écoutez, mes amis. Trois déesses semblables à de jeunes filles, le corps couvert de peaux de chèvre, se sont approchées de ma tête tandis que j'étais comme vous enseveli dans le chagrin, et, tirant mon manteau de leurs mains délicates, m'ont ordonné de me lever et de vous faire lever, afin que, lorsque Amphitrite aura dételé le char de Neptune, nous soyons prêts à reconnaître les souffrances que notre mère a endurées pour nous, et à lui rendre un service pareil à celui qu'elle nous a rendu, en nous portant si longtemps dans son sein.

A cet oracle, que j'ai peine à comprendre, elles ont ajouté qu'elles étaient les déesses tutélaires et les filles de la Libye, et qu'elles savaient tout ce que nous avons souffert tant sur mer que sur terre. Tout à coup elles ont disparu d'auprès de moi, et je ne sais quel nuage épais les a dérobées à mes yeux. »

Les Argonautes ne pouvaient revenir de la surprise où les avait plongés ce qu'ils venaient d'entendre, lorsqu'un prodige plus inouï s'offrit à leurs regards. Du sein de la mer s'éleva tout à coup sur le rivage un cheval d'une taille et d'une grosseur extraordinaires; une crinière dorée flottait sur son cou. A peine eut-il secoué l'onde amère dont son corps était couvert, qu'il se mit à courir avec la rapidité du vent. « Mes amis, s'écria aussitôt Pélée, croyez-en mon augure, Amphitrite vient de dételer le char de son époux, et notre mère... c'est le navire Argo lui-même, qui nous a portés si longtemps dans son sein et a souffert pour nous tant de fatigues. Réunissons donc tous nos efforts, et portons-le sur nos épaules à travers les sables, en suivant la route que nous a montrée l'un des chevaux de Neptune. Sans doute il ne va point chercher une retraite au sein de la terre, et ses traces nous conduiront à l'extrémité de quelque golfe profond. » Il dit, et chacun approuvant son avis, se prépare à l'exécuter.

Déesses du mont Piérus, Muses, c'est vous que j'atteste en racontant ce prodige. Docile à votre voix, je chante ce que vous m'avez vous-mêmes enseigné. Illustres descendants de tant de rois ! il est donc vrai que, par la force de vos bras et la grandeur de votre courage, vous pûtes bien élever sur vos épaules le vaisseau avec tout ce qu'il renfermait, et le porter ainsi douze jours et douze nuits à travers les déserts sablonneux de la Libye ! Qui pourrait raconter les maux que vous eûtes à souffrir sous ce pesant fardeau? Et que vous fîtes bien voir alors que vous étiez vraiment du sang des immortels!

Les Argonautes, étant enfin parvenus sur les bords du

lac Triton, déposèrent dans ses eaux le navire, et coururent aussitôt, comme des chiens furieux, chercher une fontaine pour apaiser la soif qui les pressait. Un heureux hasard les conduisit au milieu d'une campagne sacrée du royaume d'Atlas, où le serpent Ladon [1], né du sein de la terre, veillait peu auparavant à la garde des pommes d'or, tandis que les nymphes Hespérides qui le servaient faisaient retentir l'air des doux accents de leurs voix. L'animal redoutable venait d'être tué par Hercule au pied de l'arbre qu'il gardait. L'extrémité de sa queue palpitait encore, le reste de son corps était étendu sans mouvement, et des essaims de mouches trouvaient la mort dans ses plaies, infectées du venin qu'y avaient laissé les flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Près de lui, les Hespérides gémissaient tendrement et se couvraient le visage de leurs mains. Les Argonautes s'approchèrent assez près d'elles sans être aperçus ; mais, au premier bruit de leur marche, elles disparurent tout à coup.

« Aimables divinités, s'écria Orphée en voyant ce prodige, soit que vous habitiez le ciel ou les enfers, ou que vous soyez les nymphes de ces déserts, Nymphes sacrées, filles de l'Océan, puisque nous avons été assez heureux pour vous contempler, montrez-nous une eau qui puisse étancher la soif qui nous dévore. Pour prix de ce service, si nous retournons un jour dans la Grèce, vous partagerez nos présents avec les premières d'entre les déesses ; nous vous offrirons des libations, et nous célébrerons en votre honneur des repas sacrés. » Telle fut la prière d'Orphée. Les Nymphes ne furent point insensibles au malheur des Argonautes. On vit d'abord sortir de la terre quelques brins d'herbe, de tendres rameaux parurent ensuite, et bientôt des branches infinies s'élevèrent de toutes parts. Hespéra devint un peuplier, Éry-

[1] Strabon fait mention d'un fleuve de ce nom, appelé par d'autres auteurs Lathon, qui se jette dans le lac des Hespérides, près de la ville de Bérénice.

thie un orme, Églé fut changée en saule : toutes, par un merveilleux prestige, paraissaient encore sous la forme de ces arbres, telles qu'elles étaient auparavant. Églé prenant la parole adressa ce discours aux Argonautes : « Cet audacieux qui nous a enlevé les pommes d'or, après avoir tué le dragon qui les gardait, en nous laissant en proie à la douleur, semble être venu pour soulager vos maux. Hier arriva ce mortel, aussi redoutable par sa force que par sa méchanceté. Ses yeux étincelaient sous son front farouche. Il était couvert de la dépouille d'un énorme lion, et portait, avec un tronc d'olivier qui lui servait de massue, l'arc qui fut si fatal au dragon. Parcourant à pied la terre, il était, comme vous, dévoré par la soif, et ses yeux cherchaient vainement de tous côtés une eau pour se désaltérer. Un rocher voisin du lac Triton s'offrit à ses regards : inspiré par un dieu, il le frappe du pied, le brise, et voit jaillir une source abondante. Aussitôt, étendant par terre ses mains et sa poitrine, il avale à longs traits la liqueur limpide qui remplit ses vastes entrailles. »

Les Argonautes, transportés de joie à ce discours, coururent aussitôt à la source, et se pressèrent à l'entourer comme des fourmis à l'entrée de leur étroite retraite, ou comme des mouches autour d'une grotte de miel. « Grands dieux ! dit alors l'un d'eux content de sentir ses lèvres rafraîchies, Hercule séparé de ses compagnons est néanmoins la cause de leur salut. Quel bonheur pour nous si nous pouvions le rencontrer et nous réunir à lui ! »

Cependant les vents qui avaient soufflé pendant toute la nuit avaient agité le sable et fait disparaître les traces du héros. Les plus agiles de la troupe furent choisis pour le chercher par divers chemins. Les deux fils de Borée se confiaient dans leurs ailes, Euphémus dans la légèreté de ses pieds, et Lyncée dans sa vue perçante. Canthus, qui faisait le cinquième, fut entraîné par son courage et par sa destinée : inquiet du sort de son ami Polyphème, il voulait absolument savoir d'Hercule en quels lieux il l'avait laissé. Mais

hélas ! Polyphème, après avoir bâti une ville célèbre en Mysie [1], touché du desir de revoir sa patrie, et cherchant à découvrir le vaisseau des Argonautes, s'était avancé jusqu'au pays des Chalybes [2], où il avait terminé ses jours. Son monument élevé près de la mer fut surmonté d'un peuplier.

Lyncée, portant au loin ses regards, crut apercevoir Hercule à une distance infinie. Ainsi lorsque la lune est nouvelle, on la voit ou on croit la voir au milieu des nuages. Aussitôt il retourna vers ses compagnons, et leur annonça qu'il était impossible d'atteindre le héros. Euphémus et les deux fils de Borée revinrent aussi au bout de quelque temps, après s'être inutilement fatigués. Toi seul, malheureux Canthus, tu trouvas la mort au milieu de la Libye; car tandis que tu songeais à pourvoir aux besoins de tes compagnons en leur conduisant un troupeau qui se rencontra sur ton chemin, le pasteur accourant au secours te lança une pierre qui t'ôta la vie. Le coup partait d'une main illustre, et Caphaurus ne le cédait point à Canthus, puisqu'il était fils d'Apollon et d'Acacallis. Minos, père de cette princesse, la fit transporter en Libye dans le temps qu'elle était encore enceinte. L'enfant qu'elle mit au monde, Amphithémis, appelé aussi Garamante, eut de la nymphe Tritonis Nasamon et le vaillant Caphaurus, qui, après avoir tué Canthus, ne put échapper lui-même à la vengeance des Argonautes. Ils ensevelirent leur compagnon et emmenèrent avec eux le troupeau.

Le même jour vit périr le devin Mopsus, que son art ne put garantir d'un sort toujours inévitable. Un horrible serpent était caché dans le sable et se tenait à l'abri de la chaleur du jour : il ne cherchait point à nuire ni à se jeter sur sa proie; mais aussitôt qu'il avait lancé son noir venin, rien de tout ce qui respire sur la terre ne pouvait échapper à la

[1] La ville de Cius, aujourd'hui Ghio, ou Kemlik, au fond d'un golfe de la mer de Marmara.

[2] Aujourd'hui Keldir, au midi de Trébisonde, sur la mer Noire.

mort la plus prompte, et Pæon lui-même n'aurait pu guérir l'impression seule de ses dents. Lorsque Persée, surnommé par sa mère Eurymédon, volait au-dessus de la Libye, portant à Polydecte [1] la tête de Méduse qu'il venait de couper, les gouttes de sang dont la terre fut arrosée formèrent cette espèce de serpent. L'infortuné Mopsus appuya en marchant le pied sur le dos de l'animal, qui, pressé par la douleur, se dresse aussitôt, lui entoure la jambe de ses replis et lui fait une profonde morsure. Médée et les femmes qui l'entouraient furent saisies de frayeur. Cependant Mopsus presse avec intrépidité sa blessure et ne ressent aucune douleur violente. Mais hélas! une langueur mortelle a déja passé dans son corps; ses yeux se couvrent de ténèbres, ses membres s'appesantissent; il tombe en expirant au milieu de Jason et de ses compagnons, aussi surpris qu'effrayés d'une mort si déplorable. Bientôt toute sa chair, corrompue par le venin, tombe en pourriture, et le corps ne peut plus rester exposé aux rayons du soleil. On creuse promptement une fosse profonde; les hommes et les femmes y jettent une partie de leurs cheveux, en faisant éclater leur douleur. Chacun prend ensuite ses armes, on fait trois fois le tour de la fosse, et après avoir rendu au mort tous les honneurs accoutumés, on le recouvre de terre.

Les Argonautes, s'étant ensuite rembarqués à la faveur d'un vent du midi, voguaient au hasard, et ne savaient quelle route tenir pour sortir du lac Triton. Tel qu'au milieu des ardeurs du jour un serpent, brûlé par les rayons du soleil, se traîne obliquement, et, l'œil en feu, tourne de tous côtés sa tête en poussant d'horribles sifflements, jusqu'à ce qu'il ait gagné l'entrée de sa retraite; ainsi le navire Argo erre longtemps çà et là pour parvenir à l'embouchure du lac. Dans ce cruel embarras, Orphée commande à ses compagnons de descendre à terre, et de se rendre les divinités du pays favorables en leur consacrant un grand trépied, présent d'A-

[1] Roi de l'île Seriphe, une des Cyclades, où Persée fut élevé.

pollon. La cérémonie fut à peine achevée, que le dieu Triton lui-même leur apparut sous la forme d'un jeune homme tenant dans la main une poignée de terre qu'il leur présenta en disant : « Recevez, mes amis, ce gage de l'hospitalité : je n'en ai pas dans ce moment de plus précieux à vous offrir ; mais si, comme étrangers, vous ignorez les chemins de ces mers, je suis prêt à vous les enseigner. Neptune mon père m'a placé près de son empire, et je règne sur ces rivages. Peut-être, quoique vous soyez d'un pays éloigné, le nom d'Eurypyle [1] qui reçut le jour en Libye est-il parvenu jusqu'à vous. »

Euphémus, qui était aussi fils de Neptune, s'avançant aussitôt, reçut dans ses mains la poignée de terre, et répondit : « Illustre héros, si la Grèce et la mer de Crète ne vous sont point inconnues, daignez nous tirer de l'incertitude où nous sommes plongés. Ce n'est point notre volonté qui nous a conduits ici : d'horribles tempêtes nous ont fait échouer sur la côte ; nous avons avec mille fatigues porté notre vaisseau dans ce lac à travers les déserts, et nous ignorons quelle route peut nous en faire sortir et nous conduire à la terre de Pélops. » Aussitôt Triton, étendant la main et montrant de loin la mer et l'embouchure du lac : « Voilà, dit-il, cette issue que vous cherchez. L'onde y est immobile et d'une couleur plus noire. Des deux côtés s'élèvent des rivages d'une blancheur éclatante, séparés par un intervalle étroit. La mer qui est au delà baigne les rivages de l'île de Crète et ceux du Péloponnèse. Lorsque vous y serez entrés, naviguez à droite, et suivez la côte jusqu'à l'extrémité du promontoire qui s'avance vers le nord [2]. Éloignez-vous alors en prenant à gauche : voguez avec confiance en pleine mer, et montrez que vos corps à la fleur de l'âge sont supérieurs aux fatigues et aux ennuis. »

[1] Prince de Libye, qui céda son empire à la nymphe Cyrène, lorsqu'elle eut tué le lion qui ravageait ses troupeaux. (*Callimac. in Apol.*, v. 92. Les scholiastes d'Apollonius, liv. II, v. 500.)

[2] Le promontoire Phycus, aujourd'hui cap Rasat.

A peine eut-il achevé, que les Argonautes, impatients de sortir du marais, se rembarquèrent et firent force de rames. Au même instant Triton, emportant le trépied sacré, s'approche du rivage, entre dans le marais et disparaît tout à coup, laissant les Argonautes transportés de joie de ce qu'un dieu s'était offert à eux avec tant de bonté. Jason prit aussitôt par leur conseil une brebis choisie qu'il immola sur la poupe : « Dieu puissant, dit-il, qui avez daigné vous montrer à nos yeux, soit que vous soyez Triton, ce monstre marin, ou Phorcys ou Nérée, père des Nymphes de la mer, regardez-nous toujours d'un œil favorable, et mettez le comble à nos vœux en nous accordant un heureux retour. »

Jason en récitant cette prière précipita la victime du haut de la poupe. Triton parut alors au-dessus des flots sous sa forme naturelle. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, son corps est semblable à celui des immortels ; il est terminé par une double queue de baleine, dont les extrémités échancrées en croissants fendaient avec vitesse la surface des eaux. S'étant approché du navire, il le prit par le gouvernail, et le conduisit ainsi vers la mer. Tel un habile écuyer, saisissant par les crins un cheval docile, le fait voler autour de la carrière. L'animal fend l'air en élevant une tête superbe, et fait résonner sous ses dents son frein écumeux.

Triton, ayant fait entrer le vaisseau dans la mer, se plongea de nouveau sous les flots, à la vue des Argonautes étonnés d'un tel prodige. Le vent qui soufflait les obligea de rester ce jour-là dans un port qui a retenu le nom d'Argoüs, près duquel sont encore des autels en l'honneur de Neptune et de Triton.

Le lever de l'aurore fut le signal du départ. Un vent du couchant remplissant les voiles les fit voguer le long des déserts qui régnaient sur la droite. Le lendemain, ils arrivèrent à l'endroit où la côte s'incline vers le midi, en formant un large golfe. Le vent du couchant, cessant alors de souffler, fut remplacé par celui du midi. Chacun en poussa des cris de joie ; mais à peine le soleil descendu sous l'horizon

laissait briller l'étoile qui met fin aux travaux des laboureurs, que ce même vent tomba tout à coup. Alors on plia les voiles, on abaissa le mât et on commença à ramer. On continua d'avancer ainsi le lendemain et la nuit suivante, et l'on parvint à l'île Carpathus, hérissée de rochers. On se préparait à gagner la Crète, qui surpasse par sa grandeur toutes les autres îles, lorsqu'un géant redoutable, lançant du haut d'un rocher des pierres énormes, les empêcha d'y aborder : c'était l'invincible Talus, un de ces hommes que le siècle d'airain vit naître du sein des arbres les plus durs, et qui, seul de cette race féroce, vécut dans l'âge suivant parmi les demi-dieux. Jupiter l'avait donné à Europe pour veiller à la garde de l'île [1], et chaque jour il en faisait trois fois le tour. Son corps, fabriqué de l'airain le plus dur, était invulnérable, à l'exception d'une veine cachée près du talon, à laquelle était attachée sa vie.

Les Argonautes, effrayés, abandonnèrent promptement le rivage, et se préparaient, malgré la soif qui les pressait et la fatigue dont ils étaient accablés, à fuir loin de l'île de Crète : « Écoutez, leur dit alors Médée, quel que soit ce fier ennemi, quand tout son corps serait d'airain, je prétends, pourvu qu'il ne soit pas immortel, le dompter seule aujourd'hui, si vous voulez tenir quelque temps le vaisseau immobile hors de la portée de ses coups. »

On s'arrêta donc, et chacun attendait l'événement avec impatience. Médée, le visage couvert de sa robe, fut conduite à travers les bancs par Jason qui lui tenait la main, et monta sur le bord du vaisseau. Là par des enchantements elle invoqua les Furies, ces chiens agiles de Pluton, qui tournant sans cesse dans les airs sont toujours prêts à se jeter sur les mortels. Elle se mit ensuite à genoux, et les conjura trois fois par de nouveaux charmes et trois fois par de simples prières. Dès qu'elle fut remplie de leur esprit ma-

[1] Jupiter ayant enlevé Europe, la transporta dans l'île de Crète, pour la dérober aux poursuites de son père Agénor.

lin, elle fascina par des regards pleins de haine les yeux de Talus ; et, toute hors d'elle-même, elle souffla sur lui sa rage et lui envoya d'horribles fantômes. Grand Jupiter ! quelle surprise est la mienne ! Les maladies et le fer ne sont donc pas les seules causes de notre mort, un ennemi peut nous la donner de loin par ses prestiges. Ainsi Talus, malgré l'airain dont son corps était formé, succomba sous le pouvoir de Médée. Tandis qu'il faisait rouler des pierres pour empêcher qu'on ne pût aborder, son talon rencontra la pointe d'un rocher. Aussitôt une liqueur semblable à du plomb fondu coula de la veine fatale. Avec elle ses forces l'abandonnent, et bientôt il ne peut plus soutenir ses membres. Tel qu'un pin élevé que des bûcherons ont laissé à demi abattu sur une montagne, agité durant la nuit par les vents, se brise entièrement et est renversé, tel le géant, après avoir chancelé quelque temps, tombe enfin sans force avec un bruit effroyable.

Les Argonautes, ayant passé la nuit dans l'île de Crète, élevèrent aux premiers rayons du jour un monument en l'honneur de Minerve Minoïs, et, s'étant munis d'eau, se rembarquèrent pour doubler aussitôt le promontoire Salmon[1]. Ils parcoururent ensuite la mer de Crète, et l'avaient même déja franchie, lorsqu'ils furent surpris par une nuit épouvantable, nuit redoutée des matelots, qui l'appellent Catoulas[2], et dont les astres ne peuvent percer l'obscurité. On eût dit que le noir chaos était répandu sur le ciel, ou que les plus profonds abîmes avaient vomi dans les airs toutes leurs ténèbres. Chacun, interdit, ne savait s'il était porté sur les eaux ou plongé dans le sombre empire de Pluton. Au milieu de cette horrible situation, ne pouvant plus tenir de route certaine, ils abandonnèrent à la mer le soin de les conduire. Jason, élevant les mains au ciel et fondant en larmes, implorait à grands cris le secours d'Apollon, et pro-

[1] Appelé aussi *Samonium*, aujourd'hui *Salamone*.

[2] D'un mot grec qui signifie funeste. (Suidas.)

mettait d'envoyer à Delphes, à Amycles et à Délos des présents aussi nombreux que magnifiques. Sensible à la prière du héros, tu descendis aussitôt du ciel, illustre fils de Latone, et du haut des rochers Mélantes, qui semblent sortir des flots, tu fis briller ton arc d'or au milieu des airs. Une lumière éclatante se répandit alors de tous côtés, et les Argonautes aperçurent une petite île[1] du nombre des Sporades, située vis-à-vis celle d'Hippouris. Ils y jetèrent l'ancre; et le lendemain, ayant préparé dans le milieu d'un bois épais un endroit riant et découvert, ils y élevèrent un autel et consacrèrent le tout à Apollon, qu'ils surnommèrent Éclatant[2], à cause de l'heureux éclat qu'il avait fait briller à leurs yeux. Ils donnèrent aussi à l'île un nom qui marquait la manière dont ils l'avaient découverte[3].

On pratiqua ensuite en l'honneur d'Apollon toutes les cérémonies qu'on peut faire sur un rivage désert. Les esclaves phéaciennes qui accompagnaient Médée, accoutumées à la cour d'Alcinoüs, à des sacrifices où l'on immolait toujours des taureaux, ne purent retenir leurs ris en voyant répandre des libations sur des tisons ardents. Les Argonautes, voulant repousser la raillerie, leur répondirent par des propos piquants qui donnèrent lieu à une dispute vive et enjouée, modèle de celle qui s'observe encore aujourd'hui entre les hommes et les femmes de l'île d'Anaphé, lorsqu'ils offrent des sacrifices à leur dieu tutélaire, Apollon, surnommé Éclatant.

Les Argonautes étant partis d'Anaphé, Euphémus se rappela un songe qu'il avait eu la nuit précédente. Il croyait tenir entre ses mains cette glèbe divine qu'il avait reçue de Triton. Elle était arrosée du lait qui découlait de son sein,

[1] Anaphé, aujourd'hui Namphio. Les anciens croyaient que cette île était sortie tout à coup du sein de la mer. (Pline, xi, 87.)

[2] En grec Αἰγλήτης. Strabon parle de ce temple d'Apollon Æglète, qui était dans l'île Anaphé. (Strabon, liv. x, pag. 484.)

[3] Le nom d'Anaphé vient d'un mot grec qui signifie *montrer, faire paraître.*

quand tout à coup il en sortit une jeune fille pour laquelle il conçut une violente passion. A peine y eut-il succombé, qu'il gémit de sa faiblesse, en pensant qu'il l'avait lui-même nourrie de son lait. « Ami, lui dit-elle alors, en le consolant doucement, je ne suis pas une simple mortelle. Fille de Triton et de la nymphe Libye, c'est moi qui dois nourrir ta postérité. Dépose-moi dans le sein de la mer que j'habite près d'Anaphé, avec les filles de Nérée. Un jour je paraîtrai pour recevoir tes descendants. »

Euphémus s'étant rappelé ce songe en fit part à Jason, qui, repassant dans son esprit les oracles d'Apollon, lui répondit : « Euphémus, quelle sera votre gloire ! quel bonheur est le votre ! Cette glèbe, si vous la jetez dans la mer, deviendra une île où habiteront les enfants de vos enfants, car c'est Triton et non pas un autre dieu qui vous a donné ce gage d'hospitalité tiré de la terre de Libye. » Euphémus, charmé de la prédiction, suivit le conseil de Jason, et jeta dans les flots la glèbe d'où sortit l'île Callisté [1], terre sacrée, nourricière des descendants d'Euphémus, lorsqu'après avoir été chassés par les Tyrrhéniens de Lemnos où ils habitaient d'abord, et s'être ensuite retirés quelque temps à Sparte, ils vinrent s'établir dans son sein sous la conduite de Théras, fils d'Autésion, qui changea le nom de Callisté en celui de *Théra* [2].

Cependant les Argonautes, qui voguaient avec rapidité, abordèrent à l'île d'Égine [3], où ils s'arrêtèrent pour puiser de l'eau. Le besoin qu'ils en avaient, et le vent qui soufflait,

[1] Pline rapporte aussi que cette île, qui fut ensuite appelée Théra, sortit tout à coup du sein de la mer. Mais il se trompe en plaçant sa naissance à la quatrième année de la cent trente-cinquième olympiade, qui répond à l'an 237 de l'ère vulgaire. (Pline, XI, 87.)

[2] Aujourd'hui Santorin. Cette histoire est racontée fort au long par Hérodote et par Plutarque. (Voyez les savantes notes de Larcher sur Hérodote, t. III, p. 458.)

[3] Aujourd'hui Engia, dans le golfe du même nom, à l'orient de la Morée.

les obligeant de se hâter, firent naître parmi eux une dispute innocente à qui regagnerait plus tôt le vaisseau. C'est de là que les descendants des Myrmidons qui habitent cette île ont pris la coutume de se disputer le prix de la course, en portant sur leurs épaules des outres remplies d'eau.

Soyez-moi propices, illustres héros, issus du sang des dieux, et que mes chants deviennent de jour en jour plus agréables aux mortels! Me voici parvenu au terme de vos travaux. Partis d'Égine, vous n'eûtes plus d'obstacles à surmonter, plus de tempêtes à essuyer; mais après avoir côtoyé paisiblement la terre de Cécrops [1], passé le long de l'île d'Eubée [2], près de la ville d'Aulis et du pays des Locriens, vous abordâtes avec joie aux rivages de Pagases [3]. d'où vous étiez partis.

[1] L'Attique, qui fait aujourd'hui partie de la Livadie.
[2] Négrepont.
[3] Port du golfe Pélasgique, aujourd'hui golfe de Volo.

FIN DE L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

OEUVRES D'OPPIEN,

TRADUITES PAR BELIN DE BALLU.

PRÉFACE.

Parmi les chefs-d'œuvre poétiques de l'antiquité échappés au naufrage des lettres et à la méchanceté des hommes, il en est peu qui méritent autant notre estime que les ouvrages d'Oppien. Ce poëte, par le choix de sa matière, par le style agréable et nombreux dont il a su l'embellir, par la richesse et la variété des descriptions répandues dans ses deux poëmes, obtient sans peine un rang distingué sur le Parnasse des Grecs. Il est étonnant, sans doute, qu'un pareil écrivain soit resté si longtemps dans une espèce d'oubli, et qu'on ne se soit pas empressé de le traduire. On ne doit l'attribuer qu'à l'indifférence générale que l'on témoigne aujourd'hui pour la langue grecque, ou plutôt à l'état d'altération où le texte de cet auteur se trouvait dans les différentes éditions. Une foule de passages offraient un sens défectueux ou n'en offraient aucun, et il était nécessaire de les rétablir avant de les interpréter. Telle fut en effet la première difficulté que j'éprouvai, lorsque j'entrepris ce travail. Je n'avais conçu d'autre projet que celui d'essayer de transmettre dans notre langue quelques unes des images brillantes dont les poëmes d'Oppien sont remplis; mais bientôt arrêté presque dès le commencement de mon entreprise, je me vis obligé de travailler à une édition nouvelle de ce poëte. Heureusement j'ai trouvé dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, dans ceux de Venise et du Vatican, des secours abondants qui m'ont mis en état de publier le poëme de *la Chasse* beaucoup plus correct qu'on ne l'avait eu jusqu'à présent. C'est d'après cette édition, qui a paru à Strasbourg en 1786, que je donne aujourd'hui cette traduction.

Il est naturel, en lisant les ouvrages d'un auteur, de chercher à connaître les différents événements de sa vie, le temps auquel il a fleuri, et la patrie qui s'honore de lui avoir donné le jour. Nous ne savons malheureusement que peu de détails sur la vie d'Oppien. Un grammairien anonyme et Constantin Manassès, qui vivait à Constantinople vers le douzième siècle, sont les seuls qui nous aient transmis quelques faits intéressants sur ce poëte.

Oppien naquit vers la fin du règne de Marc-Aurèle, à Anazarbe, ville capitale de la Cilicie. Son père se nommait Agésilas, et sa mère Zénodote. Agésilas était un des membres les plus distingués du sénat d'Anazarbe, moins encore par sa naissance que par son amour pour les lettres et pour la philosophie. Il destina de bonne heure son fils à cultiver ces belles connaissances, et déjà le jeune Oppien avait parcouru le cercle des sciences, que les Grecs appellent *encyclopédie,* lorsqu'un malheur subit détruisit sa fortune et précipita son père dans l'indigence. L'empereur Septime-Sévère, monté depuis peu sur le trône qu'il avait conquis, vint à Anazarbe; tous les sénateurs s'empressèrent d'aller au-devant de lui et de porter leurs hommages au nouveau souverain. Le seul Agésilas négligea ce devoir que les circonstances semblaient lui prescrire. L'empereur, irrité de cette indifférence, qu'il regardait peut-être comme un reproche secret fait à son usurpation, dépouilla Agésilas de tous ses biens et l'exila dans l'île de Mélite, située dans la mer Adriatique (on l'appelle aujourd'hui Meleda). Oppien aimait trop son père pour ne pas partager volontairement son infortune. Il se condamna lui-même à l'exil. Ce fut dans cette retraite qu'il conçut et exécuta ses poëmes de *la Chasse* et de *la Pêche*. Il vint à Rome, et les offrit à Sévère et à son fils Antonin Caracalla, qui se plaisaient à ces différents exercices. Cet hommage du poëte fut si favorablement reçu, qu'apres avoir entendu la lecture de ces poëmes, l'empereur lui ordonna de souhaiter tout ce qu'il lui plairait. Ce fils tendre et reconnaissant ne demanda que la grace de son père. Elle lui fut aussitôt accordée ; et pour récompenser sa piété filiale aussi bien que ses talents, Sévère fit donner à Oppien une statère d'or pour chacun de ses vers, lesquels, suivant Suidas, se montaient à vingt mille.

Oppien ne jouit pas longtemps de sa gloire et de sa prospérité. A peine était-il de retour dans sa patrie, qu'une peste affreuse ravagea la ville d'Anazarbe et moissonna notre poëte à la fleur de son âge. Il n'avait guère alors plus de trente ans. Ses concitoyens l'honorèrent de leurs regrets et lui élevèrent un tombeau magnifique, sur lequel ils placèrent sa statue avec une inscription en vers dont voici le sens :

« Je suis Oppien; j'ai acquis une gloire immortelle. La Parque jalouse et le cruel Pluton ont ravi à la fleur de son âge l'interprète des Muses. Si j'avais vécu plus longtemps, et si le sort jaloux m'eût laissé sur la terre, aucun mortel n'eût atteint ma renommée. »

Les ouvrages d'Oppien étaient nombreux pour le peu de temps

qu'il a vécu. Il avait composé, dit Suidas, un poëme sur *la Pêche* en cinq chants, un autre sur *la Chasse* en quatre chants, un troisième sur la manière de prendre les oiseaux. A ces ouvrages, Manassès, et l'auteur anonyme qui a écrit la vie d'Oppien, ajoutent différentes poésies admirables, que je soupçonne être des odes et des dithyrambes, d'après le vers vingt-septième du premier chant de *la Chasse*.

De tous ces ouvrages, il ne nous reste plus aujourd'hui que le poëme de *la Chasse* : encore le quatrième chant de ce dernier est-il incomplet et le cinquième totalement perdu ; car ce poëme était, comme celui de *la Pêche*, divisé en cinq chants. Ils existaient du temps de l'anonyme, mais le dernier était déja perdu du temps de Suidas. *Les Ixeutiques*, ou la Chasse aux oiseaux, n'existent plus depuis longtemps. Le sophiste Eutechnius nous a laissé une paraphrase en prose d'un poëme intitulé *Ixeutica*. On croit assez communément que c'est celui d'Oppien; mais Eutechnius lui-même déclare à la fin de sa paraphrase que ce sont *les Ixeutiques* de Dionysius qu'il a traduites en prose. Or, ce Dionysius ne peut être que celui de Samos, qui, selon le témoignage d'Eusthate dans la préface de son Commentaire sur Denis Périégète, avait écrit un poëme sur cette matière, en vers durs et presque barbares.

La perte des écrits d'Oppien est d'autant plus digne de nos regrets, que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous lui ont mérité des éloges distingués. Tous les critiques anciens et modernes lui donnent les épithètes les plus glorieuses. Jean Tzetzès, dans les vers qu'il a mis à la tête de ses scholies sur le poëme de *la Pêche*, appelle Oppien *un océan de graces*. Manassès, dans les vers politiques que nous avons publiés à la tête de notre édition, ne donne pas de moindres louanges à ce poëte. *J. C. Scaliger*, ch. 9, liv. v de sa Poétique, trouve Oppien si sublime et si nombreux, qu'il le regarde comme le seul des Grecs qui ait atteint à l'élégance de Virgile. Et l'on sait quelle était la passion de Scaliger pour le poëte latin. *Casp. Barthius*, un des plus savants hommes du dernier siècle, n'a pas fait difficulté d'appeler Oppien *le plus fleuri des poëtes grecs*. Que dirai-je de Conrad Gesner, écrivain aussi distingué par son mérite littéraire que par ses vastes connaissances en histoire naturelle? Il s'appuie presque à chaque pas du témoignage d'Oppien. L'illustre M. de Buffon cite souvent notre poëte, et toujours avec éloges ; il va jusqu'à dire, tome VI de l'histoire des quadrupèdes, qu'une probabilité devient une certitude par le témoignage d'Oppien.

Le poëme de *la Chasse* n'a encore été traduit en entier qu'une

28.

seule fois, et en vers, par Florent Chrétien, précepteur d'Henri IV. Chrétien était fort savant en grec et en hébreu; sa traduction ne manque pas de fidélité; il paraît avoir travaillé sur l'édition d'Alde, fort défectueuse, et dans laquelle il manque plusieurs vers. D'ailleurs la langue française était alors bien éloignée de ce degré de perfection, de cette clarté, de cette élégance, qui lui ont mérité l'estime de toutes les nations de l'Europe, et qui la font considérer comme la langue universelle, plutôt que comme celle d'un seul peuple. La poésie de Chrétien est faible même pour son siècle. Cette traduction parut en 1575, sous ce titre : *Les quatre livres de la Vénerie d'Oppian, poëte grec d'Anazarbe:* à Paris, de l'imprimerie de R. Estienne, par Mamert Patisson. MDLXXV. Ce livre est devenu fort rare.

Environ deux cents ans après, un anonyme traduisit en prose *les deux derniers chants de ce poëme,* pour servir de suite au traité de *la Chasse d'Arrien.* Cette traduction, qui fourmille de contre-sens, écrite d'un style presque barbare, annonce que son auteur n'avait qu'une très-faible connaissance de la langue grecque. L'abbé Goujet, en parlant de cette traduction dans sa *Bibliothèque française*, l'attribue à Défermat, conseiller au parlement de Toulouse, habile mathématicien. La seule preuve sur laquelle ce bibliographe se fonde est que l'exemplaire qu'il a vu à la bibliothèque du Roi portait le nom de Défermat écrit sur le titre. Il eût été plus naturel d'en conclure que ce livre avait appartenu à celui dont il porte le nom. Cette traduction parut à la suite de celle d'Arrien, chez *David Hortemels,* en 1690. Depuis, Oppien n'a point été traduit en français, et le poëme de *la Pêche* n'a jamais paru en cette langue. Nous le publierons incessamment.

Les Italiens, qui ont traduit avec succès tous les poëtes grecs, n'ont pas oublié le nôtre. L'abbé Antonio Maria Salvini, si célèbre en ce genre, publia les deux poëmes d'Oppien à Florence, 1728. Sa traduction en vers italiens de huit syllabes est très-fidèle. Il l'a enrichie de quelques notes. On assure que les Anglais ont aussi traduit Oppien en leur langue; mais, quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu me procurer cette traduction anglaise.

BELIN DE BALLU.

LA CHASSE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Divin mortel, c'est pour toi que je chante, glorieux soutien de la terre, astre chéri des belliqueux enfants d'Énée, tendre rejeton du Jupiter d'Ausonie, Antonin, heureux fruit de l'hymen fortuné qui unit à l'illustre Sévère l'illustre Domna. Noble épouse d'un magnanime époux, cette aimable mère d'un fils rempli de grace est la Vénus d'Assyrie, c'est Phébé, dont l'éclat lumineux n'est jamais éclipsé. O vous dont l'origine ne le cède en rien à celle du fils de Saturne, daignez m'être propice, Titan rayonnant de gloire, et toi, brillant Apollon, qui tiens de ton père l'empire de l'univers, conquis par ses mains puissantes! C'est pour toi que la terre libérale produit de son sein fécond les fruits et la verdure; c'est pour toi que l'Océan paisible nourrit ses monstrueux habitants; c'est pour toi que tous les fleuves roulent leurs eaux limpides puisées au sein des mers, et que la gracieuse Aurore s'élance en souriant dans les cieux.

Je desire chanter les nobles plaisirs de la chasse; Calliope me l'ordonne et Diane le veut. J'ai entendu (autant qu'il est permis à un mortel), j'ai entendu la voix de cette déesse. Je lui ai répondu. Elle me parla la première, et me dit :

D. Lève-toi, marchons dans un sentier pénible, où nul mortel guidé par les Muses n'ait encore porté ses pas.

O. Favorise mes chants, chaste déesse, et la voix d'un mortel secondera tes desirs.

D. Je ne veux point qu'en ce jour tu chantes Bacchus, dont les fêtes triennales se célèbrent sur les montagnes, ni

les danses de ce dieu sur les bords de l'Asope, dont les flots baignent l'Aonie.

O. Je ne parlerai point, puisque tu me l'ordonnes, des mystères nocturnes de Sabazius. J'ai souvent autrefois mené des chœurs de danse en l'honneur du fils de Thyonée.

D. Tu ne célébreras ni la race des héros, ni les courses maritimes de l'Argo, ni les guerres des mortels, ni le dieu destructeur qui y préside.

O. Je ne chanterai point les combats, ni les funestes exploits de Mars. La défaite des Parthes, la prise de Ctésiphonte eussent cependant fourni un noble sujet à mes chants.

D. Garde sur les combats un silence profond. Ne parle pas non plus de la ceinture de Vénus; je hais ce qu'on nomme les jeux de cette fille de l'Océan.

O. Déesse, je le sais, tu n'es point initiée aux mystères de l'hymen.

D. Chante plutôt la guerre que les chasseurs courageux déclarent aux animaux sauvages. Chante les espèces variées et légères des chiens et des coursiers, les ruses subtiles, l'art ingénieux de suivre les bêtes à la piste, les haines des habitants des bois, leurs amours formées dans les montagnes, et dont les plaisirs sont exempts de larmes; chante leurs enfantements, qui n'ont pas besoin des secours de Lucine.

Tels furent les ordres de la fille du puissant Jupiter; je les ai entendus, et je chante : puisse ma voix frapper au but qui m'est prescrit! Et toi dont l'empire s'étend des portes de l'Aurore aux extrémités de l'Océan, daigne d'un front serein sourire à mes vers, me tendre avec bonté cette main protectrice qui verse le bonheur sur la terre et sur ses cités, et qui peut assurer le succès de mes chants!

Jadis un dieu fit présent aux mortels de trois sortes de chasses : l'une s'exerce sur la terre, l'autre dans les airs, et la troisième au milieu des eaux; mais les travaux en sont bien différents. Comment pourrait-on comparer l'homme qui, des profondeurs de l'onde, tire, avec le secours de la

ligne, un poisson palpitant, ou précipite du haut des airs l'oiseau qui plane les ailes étendues, avec celui qui combat sur les montagnes des animaux farouches et sanguinaires? Ni le pêcheur ni l'oiseleur ne sont pas assurément dispensés de travail, mais leur peine est toujours suivie d'un plaisir sans mélange; ils ne risquent point de répandre leur propre sang. Tranquillement assis sur les rochers qui bordent le rivage, armé de ses roseaux courbés et de ses cruels hameçons, le pêcheur enchaîne le poisson qui se joue dans les eaux. Quel plaisir pour lui, lorsque d'un fer acéré il perce l'habitant de l'onde, l'arrache malgré ses bonds à sa profonde demeure, l'enlève, et le voit s'agiter en l'air avec la souplesse et l'agilité d'un danseur! Le travail de l'oiseleur est sans doute bien doux; il ne porte pour sa chasse ni épée, ni glaive, ni javelots armés d'airain; l'épervier, compagnon de ses travaux, le suit dans les bocages. De longues ficelles, l'humide glu dont la couleur imite celle du miel, des roseaux qui sillonnent les plaines de l'air, voilà tout son appareil. Qui oserait assimiler dans ses chants ces différents travaux, comparer l'aigle au lion, ce roi des animaux, la murcène aux panthères venimeuses, les thos aux éperviers, les rhinocéros aux hérissons de mer, le pluvier aux chèvres sauvages, et tous les monstres des mers à un seul éléphant?

Les chasseurs donnent le trépas aux loups, et les pêcheurs aux thons. Les brebis sauvages tombent sous les coups des chasseurs, et les oiseleurs ravissent les colombes. L'ours est abattu par les hommes hardis qui le poursuivent, et le mormyre est la proie de celui qui le guette sur le rivage. Les cavaliers triomphent du tigre, et les pêcheurs des trigles. Les chasseurs prennent le sanglier en suivant ses traces, et l'oiseleur avec sa glu enchaîne les rossignols.

O Nérée! ô divinités qui habitez le sein d'Amphitrite! et vous, aimable chœur des Dryades qui chérissez les oiseaux, pardonnez; déja les Muses me rappellent sur mes pas; je vais chanter pour les dieux qui se plaisent à faire couler le sang des animaux sauvages.

Je veux premièrement que les jeunes chasseurs ne soient point chargés d'un embonpoint excessif. Souvent il faut, au milieu des rochers, s'élancer sur un cheval d'une taille élevée, franchir de larges fossés, et poursuivre d'un pied vigoureux et léger les bêtes sauvages à travers les forêts. Que les hommes trop gras ne viennent donc point à la chasse, que ceux qui sont trop délicats s'en abstiennent aussi; quelquefois un chasseur passionné se trouve dans la nécessité de combattre corps à corps des animaux belliqueux. Allez porter la guerre dans les bois, vous qu'une heureuse constitution rend tout à la fois et légers à la course et robustes dans les combats. Que dans sa main droite le chasseur agite de longs javelots armés d'un fer à double tranchant, et qu'un glaive recourbé soit passé dans sa ceinture, prêt à donner le trépas aux animaux féroces ou à repousser les attaques des brigands. De sa gauche, s'il est à pied, il guidera ses chiens; et s'il monte un cheval, il gouvernera le frein qui dirige le coursier. Sa tunique, relevée avec grace, sera fixée au-dessus du genou par le double contour d'une courroie. Le manteau, qui flotte en descendant du cou sur l'un et l'autre bras, doit être rejeté derrière les épaules; les mouvements du chasseur en seront plus libres. Ceux qui s'attachent à suivre les traces incertaines des habitants des bois doivent marcher à nu, de peur que le bruit de la chaussure qui gémit pressée sous le pied ne dissipe le sommeil épanché sur les yeux des animaux. Il vaudrait encore mieux ne point porter de manteau. Agité par le souffle de l'air, souvent il effraie le gibier timide et lui fait prendre la fuite. Que les chasseurs soient donc légèrement vêtus : c'est ainsi que les aime la fille de Latone, cette déesse qui se plaît à lancer des traits.

L'heure de la chasse varie suivant les différentes saisons. On triomphe des bêtes sauvages lorsque le jour commence et quand il est près de finir; à midi et quelquefois le soir, quelquefois aussi durant la nuit, à la clarté des rayons de la lune. Cependant le lever de l'aurore est l'instant le plus pro-

pice aux chasseurs. Les regards sereins de cette déesse répandent sur l'univers un calme favorable aux courses fatigantes, lorsque le printemps fait éclore les feuilles, ou que l'automne sur son déclin les sème à nos pieds.

Les saisons tempérées secondent merveilleusement la vitesse des coursiers, des chasseurs et des chiens. Elles règnent lorsque le printemps, répandant ses trésors sur la nature, chasse au loin les nuages, pères des frimas, et que la mer aplanie permet aux nautonniers de déployer sur les vaisseaux ces ailes éclatantes qui les font voler sur la surface de l'onde, lorsque la terre, souriant au cultivateur, délie les nœuds qui captivaient les fleurs, et entr'ouvre les boutons de rose. Elles règnent à la fin de l'automne, au dernier solstice, lorsque la maison du laboureur est enrichie des présents de Pomone, qu'il a recueillis avec soin ; lorsque le fruit de Minerve remplit les vases de sa liqueur onctueuse ; lorsque, foulant la grappe, le vendangeur chante joyeusement l'hymne du dieu du vin, et que, par les soins de l'abeille, les ruches sont chargées des rayons d'un miel odorant.

Si l'hiver est dans sa force, chassez au milieu du jour, à l'heure où, retiré dans sa cabane, le berger allume une flamme passagère avec quelques bois secs ramassés dans les forêts, et fait, assis près du feu, les apprêts de son repas. Mais en été, évitez les rayons enflammés et l'ardeur dévorante du soleil. Je vous invite à vous mettre en marche aux premiers traits du crépuscule, à la pointe du jour, lorsque le laboureur, attelant ses bœufs sous le joug de la charrue, déchire en longs sillons le sein de la terre, ou sur le soir, lorsque, le soleil inclinant son char, le berger donne à ses troupeaux le signal du retour : ils reviennent alors aux étables, courbés sous le poids de leurs mamelles gonflées de lait. Les petits, quittant leur retraite, se précipitent en foule au-devant de leurs mères et bondissent autour d'elles ; les veaux bondissent autour des génisses, les agneaux bêlants appellent les brebis, les chevreaux courent auprès des chèvres, et les poulains légers folâtrent aux côtés des juments.

Voici les instruments et les armes de la chasse, ces armes qui ne respirent que le carnage, et que doivent porter dans les bois et sur les montagnes des chasseurs courageux, et pleins d'ardeur pour ce noble travail. Des rets, des fourches pour les supporter, des filets dans lesquels la proie gémira captive, des toiles, des osiers fortement tordus, une longue panagre, une lance à trois pointes, une pique toute de fer armée d'un large tranchant, un harpon, des pieux, des flèches ailées, des épées, des haches, un trident propre à donner le trépas aux lièvres, des crochets tortueux, des anneaux de plomb, des ficelles de Sparte, des piéges, des nœuds, des perches, et une gibecière faite d'un tissu de mailles nombreuses.

Menez avec vous à la chasse de généreux coursiers, mais n'y conduisez que des mâles. Non-seulement les cavales trop faibles de jarret ne pourraient pas fournir une longue course à travers les forêts, mais il faut encore se tenir en garde contre le tempérament lascif du cheval et écarter loin de lui les juments, de peur que les desirs amoureux ne le fassent hennir, et que, saisis d'épouvante aux sons éclatants de sa voix, les faons, les chevreuils légers, les lièvres timides, ne prennent aussitôt la fuite.

Les races des chevaux sont variées à l'infini. Le nombre des espèces égale celui des divers peuples que la terre nourrit de ses fruits. Je vais nommer les coursiers qui surpassent les autres par leur vigueur, et qui, dans un concours, remportent le prix sur leurs rivaux.

Tels sont ceux de Tyrrhène, de Sicile, de Crète, de Mazace, d'Achaïe, de Cappadoce, les maures, les scythes, ceux de Magnésie, de Thessalie, d'Ionie, d'Arménie; les chevaux libyens, thraces et arabes.

Les gouverneurs des hippodromes et des haras, instruits de leur art, reconnaissent pour un excellent coursier celui dont le corps est embelli des formes que je vais décrire.

Sur son cou flexible s'élève une tête de médiocre grosseur. Sa taille est allongée, ses membres sont arrondis. Sa

tête relevée ramène, par ses mouvements, sa mâchoire inférieure sur son poitrail. Son front, large et brillant, est couronné d'une crinière touffue qui naît du sommet de la tête. Ses yeux, vifs et pleins de feu, semblent trop à l'étroit sous leurs paupières enflammées ; je lui veux de larges naseaux, une bouche médiocrement fendue, de courtes oreilles, une crinière flottante sur un cou arrondi, comme le panache dont un casque est rehaussé. Que son poitrail soit fourni, son corps allongé, son dos large, et garni d'une double épine qui donne de l'embonpoint à ses reins ; qu'on en voie jaillir une queue longue et touffue. Ses cuisses doivent être pleines et musculeuses ; mais sa jambe, vers le pied, sera mince, effilée, semblable à celle du cerf, dont le front est orné de longs rameaux et qui court avec la rapidité des tempêtes. Que le talon du cheval soit recourbé, qu'une sole épaisse et dure enveloppe son pied et s'élève au-dessus de la terre.

Tel doit être un généreux coursier. Bouillant d'ardeur, ce belliqueux compagnon de vos travaux ne respire que les combats de la chasse. Tels sont ceux de Toscane, d'Arménie, d'Achaïe, et ceux que la Cappadoce nourrit au pied du mont Taurus. J'ai remarqué dans ces derniers une singularité surprenante : tant qu'ils conservent dans la bouche les dents de leur enfance et que leur corps est gonflé de lait, ils n'ont aucune vigueur ; mais plus ils vieillissent, plus ils deviennent légers et prompts à la course. Voilà ceux qu'il faut dresser aux combats et à la chasse des bêtes féroces ; ils s'élancent avec audace au-devant des armes, rompent les phalanges les plus serrées, attaquent les animaux les plus courageux.

Avec quelle fierté le coursier belliqueux entend, au milieu des batailles, le son martial de la trompette, signal des combats ! de quel œil intrépide il fixe un épais bataillon de jeunes guerriers, et soutient les éclairs foudroyants du fer et de l'airain ! Il sait quand il doit rester immobile ou fondre sur l'ennemi ; il comprend l'ordre des généraux. Ombragé

d'une aile d'airain, souvent il approche des remparts ennemis, lorsque, animés du desir de saccager une ville, les guerriers élèvent sur leurs têtes de larges boucliers obliquement affermis l'un sur l'autre, et forment par leur industrie une plaine au milieu des airs ; l'éclat éblouissant de l'astre du jour frappe l'airain, qui le repousse en longs éclairs jusqu'aux voûtes célestes.

La nature, qui produit tant de merveilles, entre mille belles qualités a surtout donné au coursier le courage des humains et un cœur capable de nos diverses affections. Il hennit en voyant son illustre cavalier ; il gémit lorsque, dans les combats, il voit tomber le courageux compagnon de sa gloire. Quelquefois le cheval, au milieu des batailles, a rompu les liens du silence, et, franchissant les lois de la nature, a pris une voix humaine et parlé comme les mortels. Le belliqueux coursier du roi de Macédoine, Bucéphale, combattait avec ses armes naturelles. Un cheval courut légèrement sur la sommité des fleurs ; un autre, sur les flots de l'Océan, sans toucher l'onde amère. Un cheval porta le vainqueur de la Chimère au-dessus des nuages. Un cheval, par ses hennissements et les ruses d'un écuyer, donna un souverain aux peuples de la Perse. Ces animaux respectent les liens de la nature et du sang. Il est inouï qu'ils aient jamais formé d'hymen illégitime ; ils ne brûlent que d'une pudique ardeur.

On dit qu'autrefois un monarque, riche en troupeaux, possédait dans ses campagnes un superbe et nombreux haras. Une maladie funeste moissonna tous ses chevaux et n'en épargna que deux, une cavale et son jeune poulain, qu'elle allaitait encore. L'âge eut à peine formé sa taille, que son maître, homme impie, tenta de faire passer la mère dans les bras du fils. Bientôt il s'aperçut de l'aversion qu'ils avaient pour un hymen incestueux que leur fait abhorrer la nature ; alors il médite un dessein affreux, et machine contre eux une ruse perfide, guidé par l'espoir de faire revivre la race de ses coursiers. Dans la profondeur de sa scé-

lératesse, il commence par couvrir de peaux et le fils et la mère. Il les oint l'un et l'autre de parfums : il se flattait sans doute de dissiper l'odeur qui détruisait en eux l'amour. O dieux ! il ne vit pas qu'il commettait un crime. Enfin cet hymen abominable, détesté des coursiers, s'accomplit : tel autrefois, chez les mortels, se célébra l'hymen fatal du fugitif Œdipe. Mais ils ne sont pas plutôt dépouillés de leurs voiles, que, connaissant cette noire trahison, et pénétrés d'une douleur profonde, ils se lancent des regards menaçants. La malheureuse cavale regarde avec horreur son fils, qui n'était plus son fils, et celui-ci, époux criminel, incestueux, sa déplorable mère, qui avait cessé de l'être. Ils se cabrent en frémissant de rage, rompent leurs liens, fuient à travers la plaine, et, remplissant l'air de leurs hennissements, semblent prendre les immortels à témoin de ce crime, et former des imprécations contre l'auteur de cet exécrable hyménée. Gémissant enfin de leur sort, ils s'élancent avec fureur, se frappent la tête contre les rochers, se brisent le crâne, et se privent volontairement de la vie. Ils expirent, la tête penchée l'un vers l'autre. C'est ainsi qu'une antique renommée a consacré la gloire des coursiers.

De tous les chevaux que nourrissent les innombrables contrées de la terre, les plus légers à la course sont ceux de la Sicile, qui paissent dans les plaines de Lilybée et sur la triple montagne dont le poids fait gémir Encelade. Là, des flancs de l'Etna s'élève en bouillonnant et jaillit sans cesse dans les airs un fleuve de feu semblable à la foudre que vomit la nue. Les coursiers arméniens qui bondissent sur les rives de l'Euphrate, et les parthes ornés d'une longue crinière, déploient encore plus de vitesse que ceux de Sicile. Cependant les chevaux d'Ibérie l'emportent de beaucoup sur les parthes ; dans leurs courses, ils font résonner la plaine sous un pied plus rapide. L'aigle qui s'élance dans les vastes champs de l'air, l'épervier qui plane les ailes étendues, ou le dauphin bondissant sur les flots, peuvent seuls leur être comparés. Mais ces chevaux sont petits ; ils ont peu de force,

encore moins de courage : une course de quelques stades épuise bientôt toute leur vigueur. D'ailleurs leur corps est embelli des formes les plus élégantes, mais leur sole a peu de consistance : elle est humide et molle, et prend trop de largeur.

La race légère des coursiers de Mauritanie est préférable à toute autre pour les longues courses et les travaux fatigants. Après eux, ceux de la Libye, qui habitent les plaines sablonneuses de Cyrène, fournissent aussi une longue carrière. Ces deux espèces sont assez semblables, elles diffèrent seulement par la taille; les chevaux lybiens sont plus grands et plus robustes, leur corps est allongé, et, comme les côtes de leurs flancs sont plus larges que celles des autres chevaux, ils paraissent d'une taille plus considérable et courent avec plus de vitesse. Ils supportent courageusement le poids de la chaleur et l'ardeur dévorante de la soif.

Les chevaux de Tyrrhène et les espèces innombrables que nourrit la Crète ont le double avantage de fournir avec vitesse une longue carrière. Les chevaux siciliens sont plus prompts que les maures; les parthes le sont plus que ceux de Sicile; ce sont les seuls qui, sans prendre la fuite, soutiennent le rugissement épouvantable du lion.

Ces diverses espèces sont propres à chasser les divers animaux. Leurs yeux vous instruiront du choix que vous en devez faire. Poursuivez les cerfs aux pieds tachetés avec les coursiers aux yeux bleus. Dressez contre les ours les chevaux aux yeux pers; ceux dont l'œil respire le sang, menez-les contre les léopards. Le coursier dont les regards font jaillir de longs traits de flamme doit poursuivre les sangliers, et celui dont la large prunelle étincelle de feux attaquera les lions aux yeux étincelants.

Mais le coursier dont la beauté suprême efface celle de tous les autres, c'est le coursier de Nisée. Il sert de monture aux riches souverains. Sa taille élégante charme les yeux. Il offre au cavalier un siége commode, et sa bouche délicate obéit promptement au frein. Sa tête est petite, il

est vrai, mais couronnée d'une épaisse et longue crinière qui flotte orgueilleusement sur son cou, et dont la couleur brillante le dispute à l'or du miel.

Il est encore une autre espèce de coursiers dont l'aspect gracieux flatte agréablement les regards : ils sont rayés et pleins de vivacité ; on les appelle *orynges*, soit parce qu'ils naissent et vivent sur les montagnes ombragées de forêts, soit parcequ'ils poursuivent leurs femelles avec impétuosité. La beauté des orynges, relevée par les plus vives couleurs, est de deux sortes. Les uns ont le cou et le dos peints de longues raies tracées l'une après l'autre. Tels sont les tigres, légers enfants du léger Zéphyre. Les autres sont ornés, ainsi que les léopards, de taches circulaires semées en grand nombre sur tout le corps. L'industrie des humains a coloré ces derniers dès l'enfance, en leur brûlant le poil avec un fer ardent.

Depuis longtemps les mortels ont imaginé les moyens ingénieux de peindre un jeune poulain dans les flancs mêmes de sa mère. Que le génie de l'homme est puissant ! qu'il est fertile en inventions ! Tout ce qu'il projette, il l'accomplit ! Il imprime diverses couleurs sur les chevaux encore renfermés dans le sein maternel !

En effet, quand l'aiguillon de Vénus presse la cavale amoureuse, et qu'elle attend que le superbe étalon vienne bondir à ses côtés, alors on embellit ce noble époux en lui peignant le corps des couleurs les plus vives ; tout fier de sa beauté, on le conduit à son amante. Tel, paré de riches vêtements par les mains des matrones qui président aux mariages, couronné de fleurs exhalant les doux parfums de Palestine, un jeune homme s'avance vers la chambre nuptiale en chantant l'hymne des époux ; tel le coursier bouillant d'ardeur annonce son hymen par ses hennissements. On retient quelque temps, en présence de son épouse, cet époux éclatant de beauté et tout écumant de desirs ; puis on le laisse courir aux aimables caresses de l'amour. Bientôt la cavale, dont les yeux ont reçu l'empreinte des vives couleurs dont

brillait l'étalon, attire dans ses flancs les germes producteurs, conçoit et met au jour un fils qui brille des riches couleurs de son père.

Par de semblables moyens, ceux qui s'appliquent à dresser des gluaux, les oiseleurs, ont aussi trouvé l'art de peindre de diverses nuances les petits des colombes. Lorsque ces oiseaux s'approchent pour goûter les plaisirs de l'hymen et confondent avec un doux murmure leurs becs amoureux dans celui de leurs épouses, le mortel qui nourrit ces oiseaux apprivoisés emploie une ruse ingénieuse. Il place auprès des femelles des vêtements teints dans la pourpre éclatante. L'aspect agréable de cette couleur charme les yeux des colombes au moment où leur cœur s'ouvre à la volupté, et leur fait donner le jour à des petits revêtus de pourpre.

Les habitants de la Laconie usent envers leurs épouses d'un pareil stratagème. Lorsqu'elles portent dans le sein le fruit de leurs amours, on expose à leurs regards des tableaux où sont représentés les jeunes héros qui, par une rare beauté, brillèrent autrefois parmi les mortels : Nirée, Narcisse, le blond Hyacinthe, le belliqueux Castor, et son frère Pollux, qui fit tomber sous ses coups le cruel Amycus; ou les aimables demi-dieux et les immortels dont les graces sont vantées, Phébus couronné de laurier, et Bacchus entouré de lierre. Ces femmes prennent plaisir à considérer des images charmantes, et, frappées d'admiration pour la beauté, elles mettent au jour de beaux enfants.

Tels sont les préceptes que l'on peut donner sur les coursiers. O mon génie ! chantez à présent, mais d'un ton plus bas, les races légères des chiens ; dites quels sont ceux qui par leur vigueur l'emportent sur les autres, et que les chasseurs recherchent avec plus de soin. Ce sont les chiens de Péonie, d'Ausonie, de Carie, de Thrace, d'Ibérie, d'Arcadie, d'Argos, de Lacédémone et de Taygète ; les chiens sarmates, celtes et crétois ; les magnésiens, les amorgéens, tous ceux qui sur les rivages sablonneux de l'Égypte gardent

les grands troupeaux ; les locriens, et les molosses aux yeux brillants.

Si vous voulez mêler et croiser ces races excellentes, c'est au printemps qu'il faut leur dresser le lit nuptial. C'est au printemps que les desirs de l'amour, plus chers à tous les cœurs, enflamment également les chiens et les reptiles odieux, les habitants de l'air et ceux des eaux ; c'est au printemps que la vipère, chargée d'un venin mortel, se rend au rivage pour s'enlacer à sa maritime épouse. Au printemps, tout le vaste Océan frémit avec un doux murmure sous la loi de Cythérée. Les poissons, agités par les desirs de l'hymen, font rider en courant la surface unie de la mer. Au printemps, les ramiers amoureux poursuivent les colombes, les chevaux caressent de leurs pieds les cavales qui paissent dans la prairie, les taureaux impétueux s'élancent sur les génisses, les béliers aux cornes recourbées saillissent les brebis, les sangliers enflammés d'amour fondent sur les laies, les boucs *chevauchent* les chèvres velues. Les mortels eux-mêmes brûlent au printemps d'une plus vive ardeur ; tous les êtres enfin fléchissent en cette saison sous le joug de Vénus.

En unissant par l'hymen les différentes races, ayez soin d'accoupler ensemble celles qui ont des convenances et des rapports plus marqués. Aux chiens d'Élide mariez ceux d'Arcadie, ceux de Pannonie à ceux de Crète. Donnez à un époux sarmate une épouse ibérienne. Par ce moyen vous ferez d'heureux mélanges ; toutefois les races excellentes ne doivent point être croisées. Elles en sont meilleures, au jugement des chasseurs expérimentés.

Les races des chiens sont innombrables ; je vais néanmoins décrire la forme et la beauté de quelques unes.

Un beau chien doit avoir le corps nerveux et allongé, la tête médiocre, légère, ornée de grands yeux dans lesquels brillent des prunelles d'un bleu tendre. Sa gueule largement fendue est armée de fortes dents, ses oreilles sont courtes et revêtues d'une peau délicate. Il a le cou long, la poitrine large et fournie, les pattes de devant plus courtes

que les autres, montées sur un tibia long et droit. Il lui faut de larges omoplates, les côtes des flancs arquées, des reins charnus sans être gras, et d'où jaillit une queue rude, épaisse, nerveuse et garnie de longs poils. Tels sont les chiens que l'on destine aux longues courses et à poursuivre les chevreuils, les cerfs et les lièvres rapides.

Il en est d'autres dont un courage martial est l'apanage. Ils attaquent les taureaux, s'élancent sur les sangliers impétueux, et leur donnent le trépas. Pleins de confiance en leurs propres forces, ils ne redoutent pas même les lions leurs souverains. Une taille énorme les fait ressembler à des collines élevées. Ils ont le museau aplati, et de vastes sourcils qui retombant sur les yeux leur donnent un air terrible. De brillantes prunelles étincellent dans leurs yeux enflammés. Leur corps robuste est revêtu d'un poil épais et présente un large dos. Ils ne sont pas légers à la course ; mais leur courage est extrême, leur force ne saurait s'exprimer, et leur valeur indomptable ne redoute aucun danger.

Formez à la chasse ces chiens belliqueux : ils poursuivent tous les monstres des forêts. Cependant la couleur blanche ou bleue annonce en eux de mauvaises qualités. Les chiens de ce poil ne sont pas capables de supporter longtemps l'ardeur du soleil ni la rigueur des frimas. L'on doit préférer à tous les autres ceux qui par la couleur ou la forme ressemblent aux bêtes cruelles, aux loups meurtriers des brebis, aux tigres aussi légers que les zéphyrs, aux renards, aux panthères. Tous ceux qui portent la couleur de Cérès et du froment sont à la fois robustes et prompts à la course.

Si vous mettez vos soins à élever de jeunes chiens, ne permettez jamais qu'ils sucent la mamelle d'une chèvre, d'une brebis ou d'une chienne domestique. Ils deviendraient pesants et n'auraient aucun courage. Qu'ils tettent plutôt une biche, une lionne apprivoisée, une chevrette, ou une louve qui se plaît aux courses nocturnes. Par là vous leur procurerez la force et la vitesse, et ils seront semblables aux nourrices qui les auront allaités.

Donnez à vos chiens, lorsqu'ils sont dans l'enfance, des noms courts et qui se prononcent avec rapidité, afin qu'ils entendent rapidement votre voix. Accoutumez-les, dès leur tendre jeunesse, à chasser avec les coursiers dont ils doivent être les compagnons. Doux et amis de tous les humains, qu'ils n'aient de haine que pour les bêtes sauvages. Qu'ils ne soient point enclins à aboyer : le silence est une loi sacrée pour les chasseurs, surtout pour ceux qui suivent les animaux à la piste.

Cette espèce de chasse assez difficile se fait de deux manières, ou par les hommes ou par les chiens. Les hommes, dont le génie est si fertile en inventions, reconnaissent à la vue et suivent les traces des animaux ; les chiens les découvrent par le seul odorat. L'hiver est pour cette chasse la saison la plus favorable aux humains ; ils suivent d'un œil facile leur proie, dont tous les pas, tracés sur la neige ou imprimés dans la boue, frappent les regards. Le printemps est aussi ennemi de l'odorat des chiens que l'automne lui est propice. Au printemps la terre se couvre de plantes et de fleurs de toute espèce : elle exhale mille parfums. Les prairies, sans le secours de l'agriculture, se parent de l'éclat de la pourpre, et la campagne embaumée émousse entièrement l'odorat qui conduit le chien sur les traces du gibier. Mais lorsque l'automne sur son déclin mûrit les fruits et les raisins, alors les plantes desséchées permettent aux chiens d'exercer sans obstacle le sens qui les guide à la chasse.

Parmi les chiens qui chassent à la piste, il est une espèce excellente, petite à la vérité, mais qui seule mériterait un long poëme. Les peuples sauvages de la Bretagne, qui se peignent le corps de couleurs variées, élèvent ces animaux avec soin et les nomment *agasses* en leur langage. Cette race, par sa grosseur, est assez semblable à ces chiens méprisés et gourmands, condamnés à travailler pour les plaisirs de la table. La taille des bassets est cambrée. Ils sont maigres et revêtus d'un poil épais ; ils ont peu de vivacité dans les yeux, mais leurs pattes sont armées d'ongles redou-

tables, et leur gueule est hérissée d'un rempart de dents serrées, dont la morsure est venimeuse. C'est surtout par la délicatesse de son odorat que l'agasse l'emporte sur tous les autres chiens. Il excelle à aller en quête, et n'a pas moins de talent pour connaître par le flair la route que le rapide oiseau suit dans les airs, que pour trouver la piste des animaux qui courent sur la terre.

Voulez-vous éprouver les dispositions de ces chiens? portez loin des portes de votre habitation un lièvre vivant ou mort, mais imitez en marchant les sinuosités d'un sentier tortueux. Suivez d'abord une route droite, puis détournez obliquement vos pas. Allez ensuite à gauche, revenez à droite, et formez les replis d'un labyrinthe. Lorsque vous serez éloigné de la ville ou des portes de votre demeure, creusez une fosse et enterrez-y votre gibier. Retournez ensuite à votre logis, puis, revenant sur vos pas, amenez avec vous votre chien que l'inquiétude et le desir de la quête tourmentent déja. A peine sera-t-il lancé dans la plaine, que vous le verrez frémir de joie à l'odeur du lièvre et chercher ses traces sur la terre. Quelle que soit son ardeur, il ne peut d'abord les trouver; il erre de tous côtés avec inquiétude, va, revient sur ses pas, se tourmente et s'agite. Telle une jeune épouse, lorsque la dixième lune amène le terme de son premier enfantement, frappée de l'aiguillon douloureux de Lucine, arrache la bandelette qui captivait sa chevelure, déchire le riche vêtement qui couvre son sein; presque nue, souffrante et les cheveux épars, elle erre dans ses appartements; tantôt elle revient se jeter sur son lit : quelquefois, se roulant sur la poussière, elle pousse des cris douloureux et flétrit de sa main les roses de ses joues. De même celui-ci, tourmenté d'un chagrin dévorant, court çà et là, et tour à tour interroge chaque pierre, chaque butte, redemande sa proie à tous les sentiers, aux arbres, aux vignes, aux buissons, aux guérets. Mais lorsqu'il en rencontre enfin la trace, il fait éclater sa joie par ses aboiements aigus. Comme une tendre génisse bondit autour de la mère qui l'allaite, il

s'élance transporté de plaisir. Vainement vous chercheriez à le détourner en vous éloignant de lui ; attiré par l'odeur qui le flatte, il poursuit sa quête sans relâche, jusqu'à ce qu'il ait fourni sa carrière et qu'il soit parvenu au terme de ses travaux.

Si vous lancez ce chien sur des lièvres qui n'auront point encore été chassés, il s'approchera d'eux sans se laisser apercevoir, et, posant ses pas sur leurs traces, il se glissera sous les vignes ou dans les roseaux, pour se dérober à leur vue. Tel un voleur, pour ravir un chevreau, guette l'instant où le berger sommeille, et s'approche à pas de loup : le chien n'est pas plutôt parvenu en rampant au buisson où son lièvre est gîté, qu'il s'élance avec la rapidité d'un trait, ou plutôt d'un serpent qu'un moissonneur éveille lorsqu'il reposait auprès de son repaire venimeux ; ainsi le chien se précipite avec ardeur : s'il atteint son gibier, il le terrasse, lui donne aussitôt le trépas avec ses ongles aigus, et, saisissant dans sa gueule cet énorme fardeau, il s'avance à votre rencontre : accablé sous le poids, haletant de fatigue, il s'empresse de vous apporter sa proie.

Vous avez vu en été un char traîner avec effort dans une métairie la moisson dont il est surchargé. Les rustiques villageois, le voyant s'avancer de loin, courent en foule à sa rencontre ; les uns pèsent sur les roues, d'autres poussent par derrière, ceux-là, soulevant le timon, secondent les efforts des bœufs ; le char entre : à l'instant on délie le joug, les bœufs couverts de sueur se reposent de leurs fatigues, et leur conducteur ouvre son cœur à la joie. C'est ainsi que le chien s'avance portant à sa gueule le fardeau de sa proie : le chasseur joyeux s'empresse d'aller à sa rencontre, et, prenant dans ses bras et le gibier et celui qui l'a pris, il serre l'un et l'autre contre son sein.

CHANT SECOND.

Descends des cieux, fille de Jupiter, aimable Phébé, vierge à la ceinture d'or, sœur jumelle d'Apollon! viens m'apprendre quel fut le premier des mortels ou des vaillants héros qui reçut de ta main libérale les nobles présents de la chasse.

Au pied du mont Pholoé, dont le sommet s'élève dans les airs, une race féroce, qui unit à la forme des humains celle des animaux, et dont le corps, semblable jusqu'à la ceinture à celui des hommes, se termine par la croupe d'un cheval, inventa la chasse autrefois pour fournir aux besoins de la table. Chez les mortels le héros qui trancha la tête de la Gorgone, ce fils illustre de Jupiter changé en or, Persée fut le premier chasseur : porté sur les ailes rapides dont ses pieds étaient ornés, il saisissait de ses mains les lièvres et les thos, les chèvres sauvages, les daims légers, les oryx; il arrêtait les cerfs mêmes par le bois orgueilleux qui couronne leur tête. Castor, dont l'astre brillant annonce le retour de la lumière, inventa l'art de chasser à cheval les animaux sauvages; d'un javelot adroitement lancé, il donnait aux uns le trépas, et, poursuivant les autres à l'aide de ses coursiers rapides, il les forçait dans les forêts, lorsque Phébus était au milieu de sa carrière. Le Lacédémonien fils de Jupiter, Pollux, fut le premier qui d'un ceste redoutable fit mordre la poussière aux brigands, et terrassa les bêtes sauvages avec le secours de ses chiens agiles. Le belliqueux fils d'Oïnée, Méléagre, se distingua sur tous les mortels par les courses et les combats qu'il soutint dans les montagnes. Hippolyte enseigna le premier aux humains l'art de tendre les toiles et les rets. L'illustre fille de Schœnée, cette Atalante qui frappa d'un trait mortel le sanglier de Calydon, inventa les flèches ailées qui donnent le trépas aux habitants des forêts; et longtemps avant tous les autres, Orion, chasseur fécond en ruses ingénieuses, imagina les embuches

nocturnes, et cette chasse furtive par laquelle on surprend le gibier au milieu des ténèbres.

Tels furent autrefois les héros qui, les premiers, frayèrent les sentiers de la chasse. Mille mortels après eux furent épris pour elle du plus violent amour. Lorsqu'une fois on a senti l'aimable aiguillon de ce plaisir, on ne s'en détache pas volontiers : il nous arrête par un charme inexprimable. Autant un doux sommeil que l'on goûte au printemps sur un lit de fleurs, ou dans une sombre caverne pendant l'ardeur de la canicule, fait éprouver de volupté, autant les chasseurs en trouvent à prendre leurs repas au milieu des rochers. Quel plaisir pour eux de cueillir les fruits dorés de l'automne, d'étancher leur soif au ruisseau frais et limpide qui s'écoule d'un antre, d'oublier leurs fatigues dans un bain délicieux; et combien les vases remplis d'un doux laitage, que les bergers leur portent dans les bois, sont pour eux d'agréables présents !

Chantons premièrement les taureaux, cette espèce jalouse à l'excès ; chantons ces fréquents et terribles combats qu'allument entre eux les desirs de l'hymen. Unique souverain, le taureau que sa taille et sa force élèvent au-dessus des autres règne en tyran sur tout le troupeau. Il domine sur les femelles et sur les taureaux plus faibles que lui; tous redoutent ce monarque puissant, armé de cornes menaçantes : les génisses elles-mêmes tremblent à l'aspect de leur époux furieux. Mais si quelque autre taureau, écarté du troupeau dont il est aussi roi, marche à sa rencontre en secouant fièrement la tête, alors un violent combat s'élève entre eux. D'abord posés en présence l'un de l'autre, ils se mesurent des yeux; la fureur jalouse dont ils sont embrasés éclate dans leurs regards; le feu sort à travers leurs naseaux ; ils déchirent la terre avec leur pied, semblables à des athlètes qui veulent se couvrir de poussière. Ils se défient réciproquement au combat en poussant de belliqueux mugissements. A peine ils ont sonné la charge, qu'ils s'élancent avec impétuosité l'un sur l'autre, et de leurs cornes aiguës se

percent le flanc tour à tour. Ainsi dans un combat naval, lorsque le dieu de la guerre allume sur les flots le flambeau de la discorde, deux immenses vaisseaux font briller en se menaçant les éclairs de l'airain dont ils sont hérissés : poussés par un vent rapide et par l'effort des nautonniers, ils volent, proue contre proue, à la rencontre l'un de l'autre, ils s'approchent, ils se choquent; le bruit des armes, les cris des combattants, le fracas des vaisseaux qui se brisent, retentissent sur les prochains rivages, et font gémir au loin le vaste empire de Nérée. Tels ces taureaux furieux font retentir les airs sous les coups terribles qu'ils se portent, jusqu'à ce que l'un d'eux obtienne enfin une victoire longtemps douteuse et chère à ses desirs. L'autre cependant ne veut plus porter le joug de la servitude ; honteux d'être vaincu et poussant de profonds soupirs, il va cacher sa défaite dans le sein des forêts épaisses. Là, durant des années entières, vivant seul au milieu des rochers, il paît, loin de son troupeau, dans les bois et sur les montagnes. Comme un athlète qui veut accroître sa vigueur, il exerce ses forces ; mais dès qu'il les sent assez redoutables pour balancer celles de son rival, il remplit les vallons de ses cris ; son vainqueur y répond, et la forêt en est ébranlée. Bientôt de plus fiers mugissements augmentent son audace ; il descend avec impétuosité des monts qu'il habitait, fond sur son ennemi, et remporte sur lui une victoire facile; ses forces se sont accrues par la vie sauvage qu'il menait dans les bois, et les plaisirs de Vénus ne les ont point énervées.

Les diverses espèces de taureaux sont innombrables, et leurs mœurs varient à l'infini. Ceux qui dans l'Égypte paissent les bords de ce fleuve, dont les canaux multipliés font naître de riches moissons, ont la blancheur éblouissante de la neige et surpassent tous les autres en grosseur. En les voyant de loin, on les prendrait pour un immense vaisseau qui vogue sur la terre. Leur caractère est doux ; amis des humains, ils s'accoutument dès la jeunesse à supporter tous les travaux qu'on leur impose.

Les taureaux de Phrygie ont la noble couleur de Cérès et celle du feu ; un fanon large et majestueux descend de leur cou, que surmonte une éminence arrondie. Leurs cornes sont d'une étrange nature ; elles ne sont point fixées sur la tête puissante de ces animaux, mais ils les baissent et les relèvent à volonté. Ceux d'Aonie, embellis de diverses taches, ont l'ongle d'une seule pièce ; une corne unique et redoutable croît au milieu de leur front. En Arménie, les taureaux ont deux cornes, qui pendent recourbées et roulées en spirale. Elles portent de funestes blessures.

Les taureaux de Syrie, ceux que produit la Chersonèse et ceux qui paissent sur les montagnes d'où s'élève la magnifique Pella, sont roux, forts et courageux. Ils ont un large front, mènent une vie sauvage et sont infatigables ; ils attaquent à coups de cornes, s'irritent aisément, poussent des mugissements épouvantables, et lancent des regards affreux. La jalousie les transporte, et leurs mâchoires sont largement fendues. Peu chargé d'embonpoint, leur corps n'est point appesanti dans sa marche ; et, quoique maigres, ils n'en sont pas moins forts et vigoureux. Ainsi, par un heureux accord, ces animaux unissent les dons divers qu'ils ont reçus des dieux, et sont tout à la fois prompts à la course et robustes aux combats.

On dit que le fils de Jupiter, l'infatigable Hercule, les amena jadis d'Eurythie. Ce fut le prix de la victoire qu'il remporta sur Géryon, près des bords de la mer, lorsqu'il combattit et terrassa ce triple monstre sur le roc élevé qu'il habitait. Le héros se proposait encore d'exécuter un autre travail, non pour obéir à Junon ou aux ordres d'Eurysthée, mais en faveur d'Archippus son ami, souverain de Pella. La vaste plaine qui s'étend aux pieds du mont Emblon était changée depuis longtemps en une mer immense. L'Orontès, toujours débordé, promenait au loin ses eaux vagabondes et semblait avoir oublié le chemin de la mer. Épris des charmes d'une Nymphe, fille de l'Océan, il s'arrêtait au pied des collines, et, loin de renoncer à la passion malheureuse

qui le transportait pour la belle Méliboée, il couvrait de ses flots une terre fertile. Deux montagnes prolongeaient l'une vers l'autre leur sommet majestueux, environnaient et bornaient des deux côtés le cours de ce fleuve. Le mont Dioclès étendait vers l'aurore sa masse élevée ; au couchant s'avançait la pointe gauche de l'Emblon, et dans la plaine qu'ils renfermaient le fleuve roulait ses ondes impétueuses. Il les augmentait sans cesse, et les portant jusqu'aux pieds des remparts de ma patrie, quoiqu'elle fût un continent, il en faisait une île en la baignant de ses flots. C'est pour les réprimer que le fils de Jupiter, à l'aide de sa massue et de ses bras infatigables, devait en mesurer le cours, séparer et diriger loin de la plaine les eaux de ce beau lac et celles du fleuve rapide. Il accomplit cette immense entreprise en coupant le sommet des montagnes qui bordaient les rives de l'Orontès. Il brisa les rochers qui enchaînaient l'onde de ce fleuve, et, le faisant couler lui-même à flots précipités, il le fit descendre avec un horrible murmure sur les bords de la mer. A sa chute épouvantable, l'Océan retentit d'un bruit affreux que répéta le noir rivage de la Syrie. C'est avec moins de fracas que deux fleuves dont le cours est contraire précipitent leurs eaux au sein des mers qu'ils font mugir au loin : ni l'Ister, qui, franchissant les barrières de glace que Borée oppose à son cours, roule son onde sur les rochers et les promontoires qu'il bat de ses flots, et traverse la Scythie avec un murmure effrayant et continuel ; ni le fleuve sacré de l'Égypte, qui, descendu de la Libye, épouvante la mer lorsqu'il vient y briser ses vagues écumeuses, ne font rien entendre de pareil aux mugissements affreux dont le vaste Orontès fit retentir les rives de l'Océan. Elles poussèrent un horrible cri lorsqu'elles reçurent dans leur sein la masse énorme de cette mer étrangère. Bientôt, renaissant sous les eaux qui l'accablaient, la terre offrit à Hercule une plaine nouvelle, reprit sa couleur noire et sa fertilité. Aujourd'hui même encore ses guérets se couronnent de riches moissons, et le bœuf laborieux foule le grain entassé dans les aires

voisines du temple de Memnon, de ce temple où les peuples de l'Assyrie pleurent l'aimable fils de l'Aurore, ce héros que l'intrépide époux de Déidamie précipita chez les morts à la fleur de ses ans, lorsqu'il marchait au secours des malheureux Troyens. Une autre fois je célébrerai dignement et dans l'aimable langage du Permesse les beautés qui décorent votre patrie. Je reviens maintenant aux chants que j'ai consacrés à la chasse.

Il est encore parmi les fiers taureaux une race indomptable. On donne à ceux-ci le nom de bisons, parceque la Bistonie de Thrace est leur patrie. Voici les formes qu'ils ont reçues de la nature. Sur leur cou épais flotte une crinière hérissée qui règne jusqu'aux épaules et couvre leurs joues délicates : telle la porte le lion, ce noble roi des animaux, couronné d'une chevelure blonde et majestueuse. Les cornes de ces taureaux sont armées de pointes aiguës, aussi subtiles que des langues de feu, et semblables aux hameçons recourbés; elles ne croissent point opposées comme aux autres taureaux, les pointes n'en sont point dirigées l'une vers l'autre, mais ces funestes dards, couchés sur le front de l'animal, se redressent à leur extrémité et regardent les cieux. Aussi lorsque ces taureaux poursuivent un homme ou quelque quadrupède, s'ils le frappent de leurs cornes, ils l'enlèvent dans les airs. Leur langue, d'une rudesse extrême, est semblable à cet instrument qui ronge le fer; ses caresses font couler le sang.

Le cerf aux pieds légers se nourrit des productions de la terre. Il a le front couronné d'un bois majestueux; son œil est grand, son port noble, et son dos tacheté et nuancé de diverses couleurs. Cet animal plein de vivacité traverse les fleuves et porte orgueilleusement sa tête; ses reins sont fournis de graisse, mais ses jambes sont minces, son cou est faible et sa queue fort courte. Ses naseaux, partagés en quatre ouvertures, forment autant de canaux par lesquels il respire. Le courage n'habite point son cœur, sa colère est peu redoutable, et, quoique élevé, son bois n'est armé que

de pointes émoussées ; aussi jamais les cerfs ne combattent à coups de tête, ni les animaux belliqueux, ni les chiens intrépides, ni même le lièvre aux pattes velues, animal faible et craintif.

Mais l'amour exerce un violent empire sur leurs cœurs, Vénus y verse tous ses feux. Semblables au coq ardent et belliqueux, et à tous les oiseaux qui portent sur leurs ailes les riches couleurs du printemps, les cerfs brûlent durant des jours entiers des desirs de l'hymen. C'est dans leurs flancs et au-dessous du ventre qu'ils recèlent le double organe de la génération. En le moissonnant avec le fer, on ferait à l'instant d'un mâle une femelle, et le bois majestueux dont sa tête est parée tomberait entièrement. Le cerf, dans ses amours, n'observe point la loi de l'hymen que suivent les autres quadrupèdes, il se livre à d'étranges caresses; car, pour jouir de sa femelle, il ne se tient point debout dans les pâturages, ni couché sur les fleurs dont la terre émaille les prairies : ce n'est que par une course rapide qu'il peut joindre sa biche. Il la saisit en courant, et la presse amoureusement dans ses bras. Mais, loin de se laisser attendrir, elle fuit emportant son époux sur son dos, et conserve un cœur inaccessible à la tendresse. Cependant le cerf la suit avec vivacité à l'aide des deux pieds qui lui restent, et, sans quitter l'objet de son amour, il accomplit le devoir nuptial. Mais lorsque plusieurs lunes révolues ont amené le terme de son enfantement, la biche va chercher une retraite obscure, loin des lieux fréquentés par les humains ; les lieux où les mortels portent leurs pas sont odieux aux animaux sauvages.

Les cerfs, par le bois touffu qui couronne leur tête, surpassent en beauté tous les habitants des forêts ; et lorsque ces rameaux tombent dans certaine saison, ils creusent une fosse et les enterrent, de peur que quelque mortel, les trouvant dans un sillon, ne s'en saisisse. Ils se cachent ensuite eux-mêmes dans le plus sombre taillis, honteux de montrer ainsi dépouillée, aux yeux des autres animaux, cette tête qu'ils levaient auparavant avec orgueil.

Les cerfs sont amphibies; ils courent sur la terre et marchent au milieu des flots. Pour voyager ainsi sur les eaux, ils se rassemblent; et lorsqu'ils traversent les mers, l'un d'eux nageant à la tête du troupeau, rangé sur une colonne, lui sert de conducteur; tel un pilote dirige le gouvernail d'un navire : un autre, appuyant sa tête et son cou sur le dos du premier, le suit en nageant; ils fendent ainsi l'onde en se prêtant un mutuel soutien, et lorsque le premier est fatigué, il quitte la file et vient à la queue de la phalange, où il se délasse en s'appuyant sur un autre; chacun d'eux sert de guide à son tour; de leurs pieds, comme avec des rames, ils sillonnent l'onde amère, et, tenant élevé le bois qui décore leur tête, ils le présentent ainsi qu'une voile au souffle des vents.

Une haine implacable règne entre la race entière des cerfs et celle des serpents. Le quadrupède cherche sans cesse le fier reptile dans le fond des vallées, et sitôt qu'il reconnaît ses vestiges tracés en longs sillons tortueux, il accourt transporté de joie au repaire de son ennemi, applique ses naseaux sur son nid, et par la violence de son souffle il l'attire au combat. Le reptile funeste voudrait en vain l'éviter, le cerf l'arrache malgré lui à sa retraite profonde. A peine le monstre gonflé de venin a vu son ennemi, qu'il dresse une horrible tête, ouvre une large gueule hérissée de dents blanches et aiguës, fait craquer ses mâchoires et pousse des sifflements pleins de colère; mais le cerf, qui semble rire de son courroux, le déchire à coups de dents, malgré les vains efforts qu'il fait pour se défendre. Le serpent a beau s'enlacer au cou et aux jambes du quadrupède, celui-ci le mord sans relâche, et jonche la terre de ses tronçons palpitants. Quelle que soit la perfidie de son caractère, vous auriez pitié de ce reptile, en le voyant ainsi mutilé tomber en lambeaux.

Sur les confins de la Libye, fertile en généreux coursiers, on voit errer une foule innombrable et funeste de serpents de toute espèce. Si quelque cerf vient seul se reposer sur les

collines sablonneuses, aussitôt un essaim de serpents ennemis forme un bataillon venimeux et s'élance sur lui. Ils se répandent sur tous ses membres; les uns lui rongent la tête, et de leurs dents aiguës lui scient le front et les sourcils. D'autres dévorent son cou délicat, sa poitrine, ses flancs, son ventre ou sa bouche. Ceux-ci s'attachent à ses côtés, ceux-là se fixent sur ses cuisses ou se repaissent de son dos; d'autres encore se suspendent à d'autres parties, dans lesquelles ils plongent leurs dards empoisonnés. L'infortuné quadrupède, pénétré de toutes parts des plus vives douleurs, veut d'abord s'y dérober par une fuite légère; mais il n'en a pas la force. Cette multitude innombrable de serpents en fureur l'enchaîne et l'accable au point qu'elle le contraint à rester sur la place. Cependant il déchire à coups de dents des milliers de ces cruels animaux. Rugissant de douleur, il se roule en tous sens pour écraser ces reptiles odieux, qui, sans chercher à fuir le trépas, et loin de lâcher prise, périssent attachés à leur proie. La haine les rend intrépides : les uns tombent coupés par la dent du cerf, d'autres expirent foulés sous ses pieds; une sanie sanglante ruisselle sur la terre jonchée de leurs tronçons palpitants, dont les restes à moitié dévorés sont attachés au flanc de l'animal. Quoique morts, ils le serrent encore de leurs dents, et leur tête enfoncée sous sa peau y demeure ensevelie. Cependant le léger quadrupède, qui, par un effet de la providence des dieux, connaît les avantages qu'il a reçus de la nature, cherche partout le cours de quelque fleuve chargé d'un noir limon; là, broyant sous ses dents des écrevisses, il trouve en elles l'antidote naturel du poison qui circule dans ses veines. A l'instant et d'eux-mêmes tombent à ses pieds ces restes odieux des furies qui l'agitaient, et leurs morsures se cicatrisent.

Le cerf vit très longtemps, et c'est avec vérité que les mortels assurent que sa vie est égale à celle de quatre corneilles.

Il est une autre race de cerfs appelés *eurycérotes* (aux

larges cornes). Leur nom désigne assez quelle est la nature du bois dont ils sont couronnés.

On trouve encore dans les forêts l'animal qu'on nomme *jorcos*. Il a le corps du cerf, mais son dos est revêtu d'une peau entièrement semée de diverses taches semblables à celles qui brillent sur la robe des léopards.

Le bubal est plus petit que l'eurycérote, mais plus grand que la gazelle. Il a les yeux brillants, la peau d'une couleur agréable, et l'aspect gracieux. Les rameaux de ses cornes s'élèvent en droite ligne au sortir de la tête, mais plus haut elles se recourbent vers le dos par l'inflexion de leurs pointes. Cette espèce chérit singulièrement les lieux qui l'ont vue naître, les forêts où elle fait son séjour, et sa retraite accoutumée. Si les chasseurs, après l'avoir enchaîné dans leurs filets, transportent cet animal dans une autre contrée et le laissent courir en liberté dans les vallées, il reviendra bientôt dans les lieux chéris qu'il habitait. Il ne peut se résoudre à errer dans un pays où il est étranger. Ce n'est donc point aux seuls mortels que la patrie est chère; cet amour est également gravé par la nature dans le cœur des animaux sauvages.

Les légères dorcades forment une espèce charmante. Tout le monde en connaît la forme, la taille et la force. Les perdrix belliqueuses, au cou changeant, à l'œil enflammé, contractent dans les vallées l'amitié la plus tendre pour les dorcades, vivent familièrement avec elles, habitent la même retraite, placent leur nid près de leur séjour, et les suivent au pâturage. Mais, hélas! cette amitié par la suite devient funeste à toutes deux; elles en retirent l'une et l'autre de tristes fruits. Les humains, profitant de cette inclination mutuelle, dressent à ces infortunées une embûche perfide : pour attirer les dorcades dans le piége, ils leur présentent des perdrix, objets de leur tendresse, et offrent à celles-ci des dorcades, leurs amies.

Il est des espèces sauvages de chèvres et de brebis qui ne sont pas beaucoup plus grandes que nos brebis ordinaires

et nos chèvres velues, mais qui déploient bien plus de vitesse à la course et de force dans les combats. Leur tête est armée de cornes roulées en volutes. La force de ces brebis réside dans leur front, dont la dureté est extrême. Souvent dans les forêts elles s'élancent contre les sangliers impétueux, et les renversent expirants sur la poussière. Si quelque combat s'allume entre elles, la violence de leur choc fait résonner l'air d'un bruit formidable. L'ennemi ne peut éviter leur rencontre, et c'est pour l'une et l'autre une nécessité indispensable ou de remporter la victoire, ou de tomber sans vie sur le champ de bataille : telle est la violence de leurs combats.

Au milieu de leurs cornes les chèvres ont un conduit de respiration; il passe à travers les dents, et communique au cœur et aux poumons. Si l'on enduisait leurs cornes de cire, on ferait mourir ces animaux en interceptant le canal par lequel ils respirent.

Tendre mère, la chèvre sauvage prend un soin extrême de ses petits lorsqu'ils sont dans l'enfance, et les petits à leur tour prennent soin de leur mère dans sa vieillesse. Tels on voit des humains remplis de tendresse pour un père lui prodiguer tous leurs soins lorsque, enchaîné dans les tristes liens de la vieillesse, ses pas s'appesantissent, sa démarche devient tremblante, ses membres se couvrent de rides, ses bras languissent sans vigueur, ses yeux s'obscurcissent; ses enfants lui paient alors le prix de leur éducation, qui lui coûta tant de travaux : ainsi les jeunes chevreaux veillent sur les auteurs chéris de leur naissance, et lorsque ceux-ci viennent tomber dans les filets des chasseurs, ils leur présentent avec la bouche l'herbe tendre et fleurie qu'ils vont cueillir au loin, leur apportent sur le bord des lèvres l'eau fraîche qu'ils ont puisée dans le prochain ruisseau, et d'une langue caressante leur nettoient le corps. Si vous prenez la mère seule dans vos filets, bientôt vous prendrez à la main tous les petits. On dirait qu'elle leur parle et les exhorte à prendre la fuite; elle semble, par ses bêlements,

leur adresser cette prière : « Fuyez, chers enfants, les redoutables chasseurs ; fuyez, et ne me rendez pas, en tombant sous leurs coups, une mère infortunée, privée des objets de sa tendresse. » On croirait qu'elle leur tient ce langage. Ses petits, rangés autour d'elle, semblent aussi, par leurs plaintes touchantes, déplorer le sort de leur mère; et l'on dirait que, quittant leurs bêlements pour prendre une voix humaine, ils vont parler et supplier le chasseur en ces termes : « Au nom de Jupiter, au nom de Diane elle-même, rends-nous une mère chérie, nous t'en supplions; reçois pour sa rançon tout ce que dans notre infortune il nous est possible de te donner : prends-nous nous-mêmes à la place de notre malheureuse mère. Laisse fléchir ton cœur barbare, crains la vengeance des immortels et songe à la vieillesse de ton père, si tu possèdes encore dans ton palais ce cher auteur de ta vie. » C'est ainsi qu'ils paraissent supplier le chasseur ; mais s'ils voient qu'il conserve un cœur inaccessible à la pitié (ô tendresse, ô pouvoir de l'amour filial !), ils s'enchaînent volontairement sur ses pas, et le suivent d'eux-mêmes.

Sur les bords les plus reculés de la Crète, dans le territoire de Cortyne, il est une race de brebis rousses armées de quatre cornes; la laine dont elles sont vêtues a l'éclat de la pourpre et croît avec abondance, mais elle n'est point délicate au toucher : sa rudesse la fait plutôt ressembler à la chevelure grossière de la chèvre qu'à la toison fine d'une brebis.

Telle est aussi la couleur fauve dont brille le subus ; mais sa robe n'est point chevelue, et, au lieu de quatre cornes, deux seules assez épaisses arment son large front. Cet animal est amphibie, et lorsque dans la mer il fend rapidement les flots, une foule de poissons nage à sa suite. Charmés à la vue du subus, dont ils aiment la peau délicate, ils lui lèchent les membres. Les pâgres, les timides mélanures, les aiguilles de mer et les homards le suivent avec plus d'ardeur que les autres.

Quel sujet d'un étonnement inexprimable, de voir des animaux brûler des plus étranges desirs de l'amour! Ce n'est pas seulement aux bêtes de même espèce que ce dieu a imposé l'inévitable loi d'un penchant réciproque et naturel; il ne l'a pas bornée non plus à la nécessité d'accroître et de perpétuer leur race. Il est admirable sans doute que des êtres privés de raison soient enchaînés par les nœuds de la volupté, éprouvent pour leurs semblables le charme de l'amour, et forment sans le secours de la réflexion une union conjugale, imitant en cela les humains, chez qui l'amour s'introduit par les yeux, que la raison tient sans cesse ouverts : mais que par un pouvoir surnaturel les animaux ressentent pour des espèces étrangères toutes les fureurs de Vénus!... Quelle passion les gelinottes ne conçoivent-elles pas pour les cerfs, et les perdrix pour les gazelles! Par quel charme l'outarde, dont l'oreille est recouverte d'un long poil, aime-t-elle les chevaux? Le loup et le perroquet vivent ensemble dans une étroite union, et toujours le quadrupède recherche l'oiseau qui porte sur ses ailes la couleur des prairies.

Amour, puissant Amour, que tu es grand! que ta force est immense! que tes desseins sont profonds! que ton empire est absolu! Dieu suprême, quels sont tes jeux! La terre est assise sur ses fondements, et tu la fais trembler sous tes traits; l'Océan est agité, et tu rends ses flots immobiles. Tu t'élances dans les airs, et le vaste Olympe frémit à ta présence. Tous les êtres tremblent devant toi, depuis la voûte immense des cieux jusqu'aux entrailles de la terre. Les tristes habitants de l'empire de Pluton, qui ont bu l'onde insensible du Léthé et se sont dérobés à tous les maux, te redoutent encore. Ta puissance pénètre où n'a jamais pénétré l'œil du soleil; sa lumière cède en tremblant à tes feux, que respectent les foudres mêmes de Jupiter. Tant ils sont violents, ces traits que tu nous lances, dieu terrible! ces traits douloureux et brûlants, qui corrompent la raison, inspirent une folle ivresse, allument des fureurs extrêmes; ces

traits dont rien ne peut guérir les coups, et dont tu te sers pour enflammer le cœur des animaux de desirs qu'ils ne peuvent calmer par une douce union !

On est saisi d'étonnement lorsqu'on voit l'attagas, auquel la nature a donné des ailes, s'abattre sur le cerf armé de cornes; quand la perdrix caresse les gazelles, les rafraîchit, lorsqu'elles sont couvertes de sueur, par l'agitation rapide de ses ailes, et calme la chaleur extrême qui les incommode ; quand l'outarde amoureuse tombe du haut des airs à la rencontre du coursier qui fait résonner la plaine sous ses pas. Les sagres s'attachent aux boucs, et une foule de poissons de toute espèce, éprise d'amour pour le subus, se range autour de lui lorsqu'il fend les flots, et lui forme un immense cortége. Transportés de joie, ils le pressent de toutes parts, et l'Océan écume autour d'eux, frappé sous leurs blanches nageoires. Mais, insensible aux caresses de ces étrangers, le quadrupède sans pitié dévore ses amis d'une dent meurtrière; en vain ils voient le triste sort dont ils sont menacés, ils ne peuvent haïr celui qui leur donne le trépas, et ne veulent point se détacher de lui. Méchant et cruel subus, les pêcheurs un jour te dresseront dans les flots de mortelles embûches, dont tes ruses ni ta cruauté envers les poissons ne te sauveront pas !

Un animal aux cornes aiguës habite encore dans les forêts : c'est le féroce oryx, l'ennemi déclaré des bêtes sauvages. Sa couleur est celle du lait au printemps ; ses joues sont les seules parties de sa face qui soient teintes de noir. Il a les reins doubles et fournis de graisse ; ses cornes de couleur d'ébène croissent et s'élèvent en droite ligne, armées de pointes aiguës qui font de cruelles blessures : plus terribles que l'airain acéré et le fer tranchant, ces cornes surpassent en dureté le marbre même, et recèlent, dit-on, un poison subtil. L'oryx a le cœur cruel et superbe ; il ne craint ni les aboiements du chien prompt à suivre sa trace, ni le frémissement du sanglier qui sur les rochers court à sa rencontre. Le mugissement redoutable du taureau, l'horrible

cri du léopard ne lui inspirent aucun effroi. Le lion même par son affreux rugissement ne lui fait pas prendre la fuite ; son intrépidité brave jusqu'aux mortels, et souvent le chasseur courageux qui s'oppose à son passage est renversé dans les précipices. Quand l'oryx aperçoit quelque animal belliqueux, un sanglier à la dent recourbée, un lion qui ouvre une gueule menaçante, un ours intrépide et cruel, alors il incline la tête, et, le front appuyé sur la terre, les cornes enfoncées dans le sable, il attend l'assaut de son ennemi, et souvent le prévient en lui donnant la mort. En effet, le front obliquement baissé, il s'élance sur l'animal dont il observe tous les mouvements, et lui présente ses armes aiguës. Celui-ci les brave, et court avec fureur se précipiter sur leurs pointes redoutables. Un mortel plein de vigueur et de courage, que Diane a comblé de ses dons, lorsqu'il voit au milieu des forêts accourir le lion qu'il a blessé, fait briller un javelot dans ses robustes mains, et, attendant le monstre de pied ferme, il oppose à sa rage le fer à double tranchant : tel l'oryx attend la bête cruelle qui vient fondre sur lui, et qui par son intrépidité se donne elle-même le trépas : les pointes aiguës pénètrent aisément dans ses flancs, et de cette double blessure coulent à l'instant les flots d'un sang noir que l'animal féroce étanche avec sa langue. Alors ces deux ennemis font de vains efforts pour prendre la fuite : ils ne le peuvent, et périssent en se donnant une mort réciproque. Quelquefois le laboureur ou le berger rencontre avec étonnement leurs corps étendus sur son passage, et s'empare de cette riche proie.

A la suite et dans la chasse même des animaux qui sont armés de cornes, on doit célébrer l'éléphant, cet énorme quadrupède ; les deux défenses redoutables qui sortent de sa bouche s'élèvent en regardant les cieux et ressemblent à des dents recourbées : le vulgaire leur en donne même le nom ; mais il se trompe, et nous pensons qu'il vaut mieux les appeler des cornes. Ces armes naturelles ne diffèrent-elles pas par des signes évidents? Celles qui dans les animaux sor-

tent des mâchoires supérieures et croissent en s'élevant sont des cornes; mais lorsqu'elles se dirigent vers la terre, ce sont de véritables dents. Les deux cornes de l'éléphant ont leurs racines dans sa tête; ces racines, comme celles des arbres, sont proportionnées à la grosseur de l'animal : cachées d'abord sous sa peau, elles s'allongent en descendant le long des tempes, arrivent dans la bouche, d'où elles sortent dépouillées de leur enveloppe. Voilà ce qui donne au vulgaire la fausse opinion qui l'abuse; cependant les mortels ont encore pour connaître la vérité un signe indubitable. Toutes les dents des animaux sont inflexibles, elles ne cèdent à aucun art et demeurent indomptables; l'ouvrier, par son industrie, veut en vain étendre leur surface, elles résistent obstinément; leur fait-on violence, elles rompent en morceaux. Avec les cornes, au contraire, on fabrique des arcs recourbés, et mille instruments divers. Celles de l'éléphant, auxquelles on donne le nom de dents, se laissent étendre et ployer sous la main des ouvriers qui travaillent l'ivoire.

De tous les animaux terrestres, il n'en est aucun dont la taille égale celle de l'éléphant; on le prendrait, en le voyant, pour le vaste sommet d'une montagne, ou pour un nuage épais qui recèle dans ses flancs la tempête redoutée des mortels, et qui s'avance en menaçant les campagnes. La tête énorme de ce quadrupède est coiffée de deux oreilles creuses et découpées; entre ses yeux sort un nez long, mince et flexible : on l'appelle une trompe; c'est la main de l'éléphant : avec elle, il exécute aisément tous ses desseins. Ses pieds ne sont point égaux : ceux du devant sont plus élevés que les postérieurs. La peau dont son corps est revêtu est rude au toucher, désagréable à la vue, et si dure que le tranchant du fer, à qui tout cède, ne saurait l'entamer. L'éléphant est doué du plus grand courage; féroce tant qu'il habite les forêts, il s'apprivoise aisément avec les humains, dont il devient le fidèle ami. On le voit, dans les prairies, dans le fond des vallées, déraciner les hêtres, les oliviers

sauvages, les palmiers dont la tête majestueuse s'élève dans les airs, et les renverser en les frappant de ses armes aiguës qui lui sortent des mâchoires; mais entre les mains puissantes des mortels il oublie bientôt ce fier courage, et dépouille toute la férocité de son caractère : il supporte le joug, reçoit un frein dans sa bouche et se laisse monter par des enfants, qui le dirigent dans ses travaux. On dit que les éléphants parlent entre eux, et qu'il sort de leur bouche une voix articulée; mais cette voix *animale* ne se fait pas entendre à tout le monde : leurs conducteurs ont seuls cet avantage. J'ai appris avec admiration que les plus robustes de ces animaux possèdent une intelligence prophétique, et connaissent l'instant inévitable de leur trépas. Ce n'est donc pas parmi les seuls oiseaux que les cygnes présagent l'avenir et chantent douloureusement leur hymne funèbre : chez les quadrupèdes, l'éléphant prévoit le terme fatal de sa vie, et le déplore en poussant de tristes accents.

D'une taille un peu plus forte que l'impétueux oryx, le rhinocéros porte à l'extrémité de son nez une corne aiguë et redoutable, arme terrible avec laquelle il peut, dans l'effort de sa course, percer l'airain et fendre le plus dur rocher. Souvent cet animal s'élance sur l'éléphant, que, malgré sa force extrême, il renverse mort sur la poussière.

Sur son front couronné d'une chevelure dorée et sur son large dos sont semées de nombreuses taches de pourpre. Tous les rhinocéros sont mâles; on ne voit aucune femelle de cette espèce. A qui doivent-ils donc la vie? Je ne l'ai point appris, et, ne le sachant pas, je ne puis dire si c'est du sein des rochers que naissent ces terribles animaux, ou s'ils sont autochthones et sortis des entrailles de la terre, ou si, sans amour, sans hymen, sans enfantement, ils se reproduisent eux-mêmes. Ainsi, dans les humides vallées de l'Océan, on voit naître d'eux-mêmes et sans le secours d'une mère divers animaux, les huîtres, les anchois, les crabes, les trombes, et tous ceux qui naissent dans le sable.

Muse, il ne nous est pas permis de chanter de faibles objets. Laissons dans l'oubli les animaux sans force et sans courage, les panthères aux yeux brillants, les chats malfaisants qui attaquent les oiseaux domestiques, les loirs au corps fluet, au cœur timide, aux membres délicats, et qui, ensevelis dans une retraite obscure, s'enivrent d'un sommeil continuel tant que l'hiver exerce ses rigueurs; les infortunés ne prennent alors aucune nourriture, et leurs yeux sont fermés à l'éclat du jour. Ces animaux sont tellement endormis au fond de leur tanière, qu'ils semblent morts de froid; mais lorsque le printemps commence à sourire à la nature et rajeunit les fleurs et l'herbe des prairies, ils s'éveillent, sortent de leur obscurité, ouvrent les yeux, et reçoivent la lumière du soleil; le besoin rappelle en eux l'agréable souvenir de la douce pâture : ainsi les loirs reviennent à la vie.

Je ne parlerai point de l'écureuil aux longues soies, de cet animal timide qui, dans la saison brûlante, oppose, en élevant sa queue, un abri naturel aux rayons de l'astre du jour. C'est ainsi que le paon ombrage son corps d'une voûte circulaire sur laquelle éclatent les couleurs les plus riches et les plus variées. De tous les êtres qui marchent sur la terre, dont le sein fécond les fait naître, qui d'une aile légère traversent l'immensité des cieux ou sillonnent les flots agités dans les gouffres de l'Océan, le souverain des dieux n'en a produit aucun de plus brillant ni de plus agréable aux yeux des mortels que cet oiseau dont le corps étincelle de la richesse de l'or unie à l'éclat du feu.

Je ne parlerai pas non plus de l'horrible hérisson, environné d'un rempart formidable. Il est deux espèces de ces animaux affreux : l'une, petite et sans force, n'est armée que de faibles pointes; l'autre, d'une taille plus considérable, est hérissée de tous côtés de dards menaçants.

Je passe sous silence les trois espèces de singes, ces mauvais imitateurs de l'homme. Qui ne haïrait cette race difforme, odieuse, lâche et perverse? Ces animaux engen-

drent deux petits, mais ils n'ont pas pour eux une égale tendresse : l'un est l'objet de leur amour, et l'autre de leur haine; ils lui donnent la mort jusque dans les bras de sa mère.

Mes chants se refusent encore à célébrer la race autochthone des taupes aveugles, dont l'herbe est la nourriture. Cependant, s'il faut croire l'incroyable opinion accréditée chez les mortels, elles tirent d'un sang royal leur glorieuse origine.

Le dieu brillant du jour, autrefois irrité contre Phinée, souverain de la Thrace, d'avoir été vaincu par lui dans la science de l'avenir, le priva de la lumière, et le fit tourmenter par les Harpies, monstres ailés, infames, qui, par leur présence odieuse, venaient infecter ses repas. Mais lorsque les deux illustres fils de Borée, Zéthus et Calaïs, vinrent en Thrace avec Jason, qu'ils suivaient sur le navire Argo à la conquête de la Toison d'or, ils eurent compassion de ce vieillard malheureux, tuèrent les monstres qui le tourmentaient, et rassasièrent Phinée de mets les plus exquis. Cependant Apollon, dont la colère n'était point assoupie, le changea en taupe, dont la race n'existait point encore. Voilà pourquoi ces animaux sont aveugles et gourmands.

CHANT TROISIÈME.

Après avoir chanté les animaux armés de cornes, les taureaux, les cerfs, les daims à la taille élégante, les légères gazelles, l'oryx, le brillant jorcos, et tous ceux dont le front est orné de rameaux, Muse, célébrons à présent les espèces cruelles qui ouvrent une gueule menaçante et dévorent la chair, et celles qui portent des dents recourbées.

C'est au lion que je dois consacrer mes premiers chants.

Jadis les Curètes nourrirent le fils du puissant Saturne,

lorsque Rhée, dérobant à la voracité de ce père impitoyable le fruit de son hymen, le déposa dans les antres de la Crète. Saturne aperçut ce jeune enfant déja robuste, et, pour se venger des Curètes, il changea ces généreux sauveurs de Jupiter en animaux sauvages. Dépouillés par la volonté d'un dieu de la forme des humains, ils revêtirent celle des lions. Mais bientôt après Jupiter leur donna le souverain empire sur les habitants des forêts, et le droit de traîner le char rapide de la mère des dieux.

Il est diverses espèces de lions. Chacun de ces animaux a sa forme particulière. Ceux que produit l'Arménie vers l'embouchure bruyante et sur les vastes bords du Tigre, et ceux que fait naître la fertile contrée des Parthes, brillent d'une couleur fauve. Leur vigueur n'est pas extrême, mais ils ont un cou épais et une longue crinière. Leurs yeux brillants sont recouverts par de vastes sourcils tristement hérissés, et prolongés jusqu'au museau. De leur cou et de leur menton descend des deux côtés une superbe chevelure.

Les lions que nourrit l'Arabie, nommée heureuse par les mortels, ont comme les premiers le cou et la poitrine velue, et font jaillir de leurs yeux de longs éclairs de feu. Ils surpassent tous les autres en beauté, mais cette espèce est rare sur la terre.

Dans les plaines brûlantes de la fertile Libye, une foule innombrable de robustes lions fait entendre ses rugissements affreux. Ces animaux ne sont point hérissés de poils, un duvet rare et léger les environne; mais leur aspect est effrayant : ils ont une tête énorme ; une couleur cyanée légèrement mêlée de noir règne sur tous leurs membres. La force de leurs muscles est extrême, et le lion de Libye est le roi des autres lions, souverains du reste des animaux.

Autrefois un lion prodigieux passa de l'Éthiopie dans la Libye. Il était noir, coiffé d'une belle crinière. Sa gueule seulement avait la couleur de la pourpre. Il portait un large

front, ses pattes étaient garnies d'un long poil, le feu le plus vif brillait dans ses yeux. Je n'en parle pas d'après un simple récit, j'ai vu moi-même ce terrible animal. Il vint à Rome pour être offert aux regards de l'empereur.

Les lions n'éprouvent pas le besoin de manger tous les jours : ils en emploient un à leurs repas et l'autre aux travaux de la chasse. Ils ne se retirent pas non plus dans les creux des rochers pour se livrer au sommeil ; mais, pleins de confiance en leur courage, ils dorment en pleine campagne, et partout où les surprend la nuit profonde.

J'ai su des jeunes hommes qui prennent soin des lions, que la patte droite de ces animaux a la puissante vertu de la torpille, et que c'est par ce charme qu'ils ravissent toute la force aux autres bêtes sauvages.

La femelle du lion éprouve cinq fois les douleurs de Lucine. On dit qu'elle ne fait qu'un seul petit ; mais c'est une opinion absolument fausse. Elle en produit cinq à sa première portée, quatre à la seconde, trois à la troisième, deux à la quatrième ; mais à son dernier enfantement cette noble mère ne fait sortir de ces généreux flancs qu'un seul lionceau destiné à régner un jour dans les forêts.

Les redoutables panthères se divisent en deux espèces : les unes déploient à nos regards une taille considérable, un dos large et fourni de graisse ; les autres sont plus petites, mais n'ont pas une moindre force. Toutes deux brillent des mêmes beautés, leur forme est la même ; ce n'est que par la queue qu'elles diffèrent ; les petites panthères la portent plus longue, et les grandes plus courte. Cet animal a les cuisses charnues, le corps allongé, l'œil brillant ; ses prunelles étincellent sous des paupières d'un bleu tendre ; elles ont elles-mêmes cette couleur, mais le fond teint de pourpre éclate de mille feux dont elles paraissent embrasées ; les dents inférieures dont sa gueule est armée sont blanches et venimeuses, sa robe est d'un gris obscur, semée de fréquentes taches noires, semblables à des yeux. La panthère est si rapide à la course et s'élance avec tant de force, qu'on croirait

à la voir bondir qu'elle vole à travers les airs. C'est cette race que célèbrent les poëtes, lorsqu'ils disent que les panthères furent jadis les nourrices de Bacchus. Voilà pourquoi elles aiment encore le vin avec excès, et saisissent avidement dans leur gueule les doux présents du dieu de la treille. Une autre fois je dirai pour quelle raison ce dieu changea des femmes illustres en de cruelles panthères.

On voit encore une double espèce d'animaux légers à la course, celle des lynx, dont les uns, assez petits, font la guerre aux lièvres encore plus faibles qu'eux, tandis que les autres, d'une taille plus considérable, s'élancent avec agilité sur les cerfs et sur les oryx. Ces deux lynx sont revêtus de formes parfaitement semblables, une égale vivacité éclate dans leurs regards, et leur physionomie a je ne sais quoi d'agréable et de riant; tous deux ont la tête de médiocre grosseur et l'oreille arrondie : la seule couleur de la peau met entre eux quelque différence; les petits lynx ont la robe d'un fauve ardent, celle des grands a la teinte du safran ou du soufre.

Tous ces animaux, les lynx aux regards agréables, les lions aux prunelles enflammées, les redoutables panthères, les tigres aussi légers que les vents, chérissent singulièrement leur tendre progéniture. Si d'intrépides chasseurs, perçant jusqu'au fond des bois, vont dérober leurs petits, les mères de retour, à la vue de leur demeure abandonnée, poussent de fréquents gémissements, et font retentir au loin leurs plaintes douloureuses. Telles, à la vue de leur patrie ravagée par le fer et la flamme, les femmes éplorées volent au secours de leurs enfants en poussant des cris lamentables. O puissance de cet amour qu'un dieu sans doute a gravé dans le cœur de tous les êtres pour leur jeune postérité! ce n'est pas chez les seuls humains, en qui tout est le fruit du génie, que cette tendresse éclate; elle anime les reptiles et les poissons, les nombreux habitants de l'air, et jusqu'aux animaux les plus féroces. Que de soins le dauphin, le glaucus aux yeux brillants, le phoque et tous les citoyens de l'onde

ne prodiguent-ils pas à leurs petits ! Et parmi les oiseaux, quelle infatigable tendresse n'ont pas pour leur couvée les colombes, les orfraies, toutes les espèces d'aigles, et la corneille qui vit de si nombreuses années ! Voyez comme, à l'aspect de l'épervier planant au haut des airs, la poule, cet oiseau qui partage la demeure des humains, s'agite avec inquiétude autour de ses poussins : d'abord elle jette un cri perçant, bondit çà et là, les appelle d'une voix aiguë, et, la tête élevée, le cou arrondi, les plumes hérissées, elle ouvre les ailes, les étend vers la terre ; ses petits tout tremblants se réfugient sous ce léger rempart. Souvent elle épouvante l'oiseau cruel et le force à prendre la fuite, tant elle est intrépide à défendre sa postérité ; elle nourrit avec tendresse ses poussins lorsqu'ils sont dans l'enfance, ou lorsque, n'ayant point encore de plumes, ils viennent de rompre les liens de la coquille. Ainsi parmi les bêtes féroces, les lionnes rugissantes, les panthères impétueuses, les tigres au dos rayé affrontent tous les dangers pour défendre leurs petits, attaquent les chasseurs, bravent les lances dont ils sont armés, et subissent le trépas. Rien ne les effraie quand elles combattent pour leur postérité, ni la foule menaçante des jeunes hommes armés d'épieux, ni les éclairs du fer et de l'airain, ni la grêle de traits et de pierres dont elles sont frappées. Tous leurs efforts tendent à sauver leurs petits ou à perdre la vie.

L'ours, cet animal féroce, traître et sanguinaire, revêtu d'un poil épais et rude, n'offre rien dans ses traits rebutants qui ne déplaise aux yeux. Sa gueule largement fendue, armée de dents menaçantes, le rend redoutable aux chasseurs. Il a le museau bleu, l'œil vif et perçant, le corps fourni, large. Il est prompt à la course ; ses pattes ressemblent aux pieds et aux mains de l'homme. Il gronde d'une manière effrayante ; son cœur est toujours occupé de ruses et de trahisons ; Vénus y règne tout entière, nulle pudeur n'en peut arrêter les transports. Les femelles brûlent jour et nuit des desirs de l'hymen, et recherchent avec fureur les caresses des

mâles. A peine peuvent-elles s'abstenir de la couche nuptiale lorsqu'elles portent dans leurs flancs le fruit de leur fécondité. En effet, à l'exception des lynx et des lièvres timides, c'est pour tous les animaux une loi sacrée de ne point se livrer alors aux plaisirs de l'amour ; mais l'ourse toujours tourmentée de desirs , l'ourse à qui le veuvage est odieux, ose attenter sur ses propres enfants, et, prévenant le terme prescrit par la nature, elle presse ses flancs et fait violence à Lucine. Tel est l'excès de sa lubricité, telle est la violence de ses transports amoureux. Ses petits, lorsqu'elle les met au monde, ne sont encore formés qu'à moitié. Leurs membres confondus, sans articulations, n'offrent aux yeux qu'une masse informe de chair ; la mère partage ses soins entre la nourriture de ses enfants et les plaisirs d'un nouvel hymen ; à peine a-t-elle mis bas, qu'elle jouit aussitôt des embrassements de son époux. Cependant elle lèche ses oursons , comme on voit les jeunes bœufs se lécher les uns les autres. Ces animaux en effet trouvent dans la peau de leurs semblables une saveur qui flatte agréablement leur goût , et jamais ils ne se séparent qu'ils ne se soient rassasiés de ce plaisir ; et l'homme qui les conduit au pâturage sent en les voyant son cœur rempli de joie. C'est ainsi que l'ourse achève de former ses petits en les caressant avec sa langue, jusqu'à ce qu'ils fassent entendre leur grondement épouvantable.

Malgré l'épaisseur de sa fourrure, l'ours craint la rigueur de l'hiver; et lorsque le vent d'occident verse en abondance la neige qui blanchit les campagnes, il va se cacher au fond d'une caverne spacieuse, où, privé de nourriture, il lèche ses pattes, les suce comme une mamelle, et donne par là le change aux desirs de son estomac. Telle est aussi la ressource ingénieuse qu'emploie le polype tortueux dans les profondeurs du vaste Océan. Pour se mettre à l'abri du froid qu'ils redoutent, les polypes se cachent sous les rochers qui bordent le rivage, et se nourrissent en mangeant leurs cheveux. Mais lorsque le printemps fait renaître les fleurs, ils produisent en peu de temps de jeunes rameaux, et recom-

mencent à voguer sur la mer, ornés d'une nouvelle chevelure.

Chantons à présent l'onagre : sa jambe fine, sa tête qu'il porte au vent, sa légèreté, sa vitesse, sa taille élevée, le rendent digne de plaire à nos yeux. Il a l'air gai, le corps plein, bien proportionné, revêtu d'un poil argenté. Sa tête est surmontée de deux longues oreilles ; une raie noire, accompagnée de deux bandes aussi blanches que la neige, règne le long de son dos. Ce quadrupède se nourrit de fourrages, et paît l'herbe que la terre lui fournit avec abondance ; mais il est lui-même une pâture délicate pour les animaux carnassiers plus robustes que lui. La race entière des onagres est livrée à la plus excessive jalousie. Ces animaux mettent leur gloire à posséder un grand nombre de femelles qui suivent leur époux partout où il veut les conduire, soit au pâturage, soit aux sources limpides des fleuves, boisson chérie des animaux, soit à leurs demeures ombragées, lorsque Vesper amène le sommeil à sa suite.

Le terrible aiguillon de la jalousie qui tourmente les mâles les rend cruels envers leurs propres enfants. Lorsqu'une femelle éprouve les douleurs de Lucine, tranquillement assis auprès d'elle, son époux attend le moment où elle sera délivrée de son fruit pour en observer le sexe : si c'est une femelle, l'onagre, qui déja desire sa jouissance, la caresse tendrement avec sa langue ; mais s'il voit naître un mâle, transporté d'une funeste jalousie, il s'élance sur son petit et veut d'une dent cruelle lui couper la marque de son sexe, dans la crainte qu'il ne devienne un jour l'époux de celle qui l'a fait naître. Quoique affaiblie par les douleurs de l'enfantement, la mère défend son malheureux poulain si cruellement attaqué. Lorsqu'au milieu des horreurs de la guerre de barbares soldats massacrent un enfant sous les yeux de sa mère, et l'arrachent elle-même au corps tout sanglant de son fils qu'un reste de vie fait palpiter encore, elle pousse les cris les plus douloureux, se déchire les joues ; le sang et le lait confondus inondent son sein : telle l'onagre femelle

semble par ses gémissements, par ses cris lamentables, déplorer le sort de son malheureux fils. On dirait que pour le défendre cette infortunée a recours aux prières les plus touchantes, aux plus tendres supplications, et qu'elle dit :

« O mon époux ! mon époux ! d'où vient ce front irrité? pourquoi vos yeux tout à l'heure si brillants sont-ils enflammés de colère ? Ce n'est point l'affreuse tête de Méduse, ce n'est point un dragon venimeux, ni le petit d'une lionne sauvage, qui s'offre à vos regards ; c'est votre enfant, dont la naissance m'a coûté tant de douleurs et que nos vœux ont enfin obtenu des dieux. Quoi, vous voulez d'une dent ennemie ravir à votre fils sa virilité ! Arrêtez, cher époux ! gardez-vous de trancher..... Et pourquoi..... Hélas ! qu'avez-vous fait ? en mutilant votre fils, vous l'avez réduit au néant. Que je suis malheureuse ! j'ai perdu tout le fruit de ma fécondité ! Et toi, mon fils, l'excès de ton malheur vient de ton coupable père ; c'est par sa dent cruelle et non par les ongles des lions que tu es mutilé. »

C'est ainsi que cette mère infortunée semble gémir du triste sort de son fils. Mais, insensible à ses plaintes, l'onagre d'une bouche ensanglantée achève son horrible repas. O Jupiter ! quel est donc le caractère atroce de la jalousie? tu la fais triompher à nos yeux de la nature même. Puissant roi des dieux, elle a reçu de toi une force plus active, plus pénétrante que celle de la flamme, et tu l'as armée d'un glaive de diamant. Loin de garantir les enfants des fureurs de leurs pères, elle ne connaît ni les liens du sang ni ceux de l'amitié. C'est elle qui jadis arma contre leurs propres enfants les demi-dieux et les déesses mêmes, Thésée, Athamas en Attique, Progné, Philomèle en Thrace, Médée à Colchos, et l'illustre Thémisto. Bien plus, ainsi qu'aux malheureux mortels, elle présente aux animaux l'horrible festin de Thyeste.

Sur les confins de l'Éthiopie habite, au milieu des précipices, la race nombreuse des *hippagres* (chevaux sauvages) ; leur bouche est armée de deux défenses venimeuses ; ce-

pendant ces animaux ne sont point solipèdes, ils portent au contraire une double pince semblable à celle d'un cerf. Sur le milieu de leur dos une épaisse crinière règne, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Le fier hippagre n'a jamais pu supporter la servitude ; et lorsque les noirs habitants de l'Inde le prennent dans leurs filets ou par de subtiles embûches, il ne veut plus prendre ni boisson ni nourriture, et se révolte contre le joug de l'esclavage.

Muse, chantez à présent deux races d'animaux féroces, dont la rencontre est funeste et dont la large gueule est hérissée de dents, le loup meurtrier des brebis et l'hyène aux yeux peu clairvoyants : l'un donne le trépas aux bergers et aux chevriers, l'autre est l'ennemie redoutée des chiens les plus intrépides. Le premier, pressé par la faim, ravit pendant la nuit les agneaux et les chevreaux ; la seconde ne marche qu'à la faveur des ténèbres, ne fait que des courses nocturnes ; car elle ne jouit de la lumière que lorsque nous l'avons perdue, et le retour de l'aurore la replonge dans l'obscurité. La forme du loup et de l'hyène est bien différente de celle des bêtes féroces : l'un paraît absolument semblable aux grands chiens des bergers, l'autre a le dos arqué par la courbure de son épine ; elle est entièrement velue ; son corps effrayant à voir est peint de longues raies d'un bleu pâle et tracées en grand nombre, sa taille est étroite et longue. Les poëtes célèbrent la puissance redoutable de la peau de ces animaux. Si vous portez à vos pieds des courroies de peau d'hyène, vous inspirerez l'effroi aux chiens les plus robustes ; et lorsque vous marcherez avec cette chaussure, ils n'aboieront plus à votre rencontre, quoiqu'ils le fissent auparavant. D'un autre côté, si l'on écorche un loup et que l'on fasse un tambour de sa peau, ce tambour bruyant, propre à célébrer les fêtes de Cybèle, capable de causer l'avortement de tous les fruits quand on le frappe en même temps que plusieurs autres, fait seul résonner l'air d'un bruit formidable. On n'entend plus que lui, il impose le silence aux autres et les rend muets, quelque sonore qu'ils fussent auparavant. Les

brebis après sa mort craignent encore le loup qui ne vit plus.

Une particularité surprenante que j'ai apprise au sujet des hyènes à robes rayées, c'est qu'elles changent de sexe tous les ans. Tantôt mâle, tantôt femelle, cet animal fait tour à tour les fonctions d'un époux amoureux et d'une mère féconde.

On compte jusqu'à cinq espèces de loups revêtus de poil gris : les bergers, dont ces animaux sont les cruels ennemis, ont remarqué en eux différentes formes qui distinguent ces espèces ; la première est celle de ce loup intrépide que l'on appelle *archer*. Il est entièrement roux, ses membres sont arrondis, il porte une tête plus forte que les autres, et court avec vitesse ; son ventre blanc est parsemé de taches grises, son hurlement inspire la terreur, il fait des bonds d'une hauteur surprenante. Ce loup secoue sans cesse la tête, et ses regards ont la vivacité du feu.

Il en est un autre d'une taille plus considérable ; ses membres allongés le rendent plus prompt à la course que tous les loups. Les hommes lui donnent le nom d'*épervier* ou de *ravisseur*. Dès le matin, aux premiers traits du jour, il sort pour aller à la chasse, en poussant un sifflement considérable. Il se passe aisément de nourriture ; ses flancs et sa queue brillent d'une blancheur éclatante ; c'est sur les montagnes élevées qu'il fait ordinairement son séjour ; mais en hiver, lorsque la froide neige tombe des nues et couvre la terre, cet animal perfide et revêtu d'impudence s'approche de la demeure des humains, dans l'espoir de trouver quelque pâture. Il rôde en silence autour des maisons, et s'il rencontre une chèvre il la saisit aussitôt avec ses griffes aiguës. Sur les sommets glacés du Taurus, au milieu des montagnes de Cilicie et près des bords élevés de l'Amanus, habite un animal que sa beauté ravissante élève au-dessus de toutes les bêtes sauvages. On l'appelle *chryseus* (loup doré). Sa longue chevelure dorée lui prête un éclat éblouissant. Ce n'est point un loup : il l'emporte de beaucoup sur cette espèce par la hauteur de

sa taille. Ses dents sont aussi tranchantes que l'acier, et sa force est extrême. Souvent dans sa fureur il perce l'airain le plus épais, brise les pierres, et le fer dont les lances sont armées. Il connaît le temps auquel règne la canicule, et, redoutant le lever de cette constellation, il se cache dans un souterrain ou dans quelque caverne obscure, jusqu'à ce que le soleil et l'astre funeste du Chien aient calmé la violence de leurs feux.

Les acmons (*enclumes*), cette race sanguinaire, se divisent en deux espèces. Le cou assez court, de très larges épaules, les cuisses et les pattes garnies de longs poils, la tête petite, les yeux médiocrement fendus, voilà leur caractère. La première espèce de ces animaux est remarquable par son dos argenté et la blancheur de son ventre. L'extrémité seule de ses pattes est teinte d'un gris obscur. Les hommes lui ont donné le nom d'*ictinus à poils gris*. La seconde espèce paraît de couleur noire. Sa taille est plus petite, mais cet acmon n'est pas moins robuste que l'autre. Il poursuit les lièvres, sur lesquels il s'élance avec impétuosité, et tous les poils dont ses membres sont couverts se dressent et se hérissent.

Souvent l'hymen rapproche les loups et les cruelles panthères, et de leur union naît une race vigoureuse, celle des thos, sur qui brillent réunies les diverses couleurs de ceux dont ils tiennent le jour. Ils ressemblent à leur mère par les nuances de leur peau, et par la face à leur père.

Chantons à présent le tigre au corps noble et superbe. La nature ingénieuse et féconde, entre mille animaux, n'en a produit aucun de plus agréable à nos yeux. Le tigre l'emporte autant sur tous les habitants des forêts que le paon sur les autres oiseaux. Il paraît entièrement semblable à la sauvage femelle du lion, si vous en exceptez la peau, embellie chez le tigre de diverses guirlandes, qui ont tout l'éclat de la pourpre et des fleurs. Ses yeux enflammés lancent, comme ceux de la lionne, de brillants éclairs. Il a comme elle le corps robuste et la taille fournie. C'est la même queue, om-

bragée de longs poils, le même muffle, les mêmes sourcils fièrement relevés. Leurs dents brillent du même éclat. De tous les quadrupèdes, c'est le plus prompt à la course, et sa légèreté égale celle de Zéphyre, dont il tient la naissance. Mais non, Zéphyre n'est pas son père. Qui croira jamais que des animaux puissent être fécondés par le souffle de l'air? Dire que cette race entière est femelle et ne s'accouple point avec des mâles, c'est une erreur destituée de vraisemblance. On peut voir souvent cet époux décoré de riches couleurs, mais il n'est pas facile à prendre; car, aussitôt qu'il aperçoit des chasseurs, il abandonne ses petits pour fuir de toute sa force. La mère au contraire suit toujours ses enfants, et, pénétrée de douleur, vient, au grand plaisir des chasseurs, se précipiter dans les filets qu'ils lui tendent.

Le sanglier tient un rang distingué parmi les animaux sauvages et belliqueux : il aime à placer sa bauge au fond des précipices. Les hurlements des bêtes fauves lui sont odieux. Toujours errant dans les forêts, il poursuit avec ardeur sa femelle, et dans ses transports amoureux ses soies se hérissent sur son cou, comme l'aigrette qui s'élève sur un casque. La terre est arrosée de l'écume qu'il distille, et cette écume blanche frappe à grand bruit sur ses dents, poussée par un souffle brûlant. Il met dans ses amours plus d'emportement que de tendresse : si sa femelle soumise souffre ses caresses, elle apaise à l'instant sa colère; mais si elle s'y refuse et fuit ses embrassements, cet époux, embrasé de fureur, lui fait violence, ou, la frappant de ses défenses, il l'étend morte sur la poussière.

C'est une opinion commune, que la défense du sanglier recèle intérieurement la chaleur brûlante du feu. Voici par quel moyen on peut connaître la vérité. Lorsque les nombreux chasseurs, à l'aide de leurs chiens courageux, ont renversé un sanglier sur la poussière, et qu'il succombe sous les coups redoublés des lances et des javelots, si on arrache une soie de son cou et qu'on l'approche de la dent de l'animal tandis qu'il respire encore, à l'instant le poil saisi par la chaleur se

roule en spirale. Eh ! ne voit-on pas sur la peau des chiens mêmes de longues cicatrices de feu tracées sur leurs flancs, aux endroits où les défenses brûlantes du sanglier les ont atteints ?

Il n'est dans les forêts aucun animal d'un aspect plus affreux que les porcs-épics : il n'en est point de plus redoutable. Leur taille par sa grosseur approche de celle des loups ; elle est cependant un peu plus petite. Ils ont le corps robuste, et la peau hérissée de toute part d'une chevelure épaisse et rude, semblable à celle dont sont revêtues les diverses espèces de hérissons. Lorsqu'ils sont poursuivis par des animaux plus forts qu'eux, voici le stratagème auquel ils ont recours : ils dressent leur chevelure piquante, et, par un mouvement rapide de leur dos, ils décochent un des traits aigus et douloureux dont il est armé. C'est ainsi qu'ils fuient et combattent à la fois. Souvent ils tuent le chien qui les poursuit la gueule ouverte. On les prendrait pour de jeunes guerriers habiles à tirer de l'arc avec justesse. Aussi, quand les chasseurs aperçoivent le porc-épic, ils ne lâchent point sur lui leurs chiens, mais ils emploient les ruses dont je parlerai dans la suite, lorsque je chanterai le trépas des animaux sauvages.

L'ichneumon est petit, mais il mérite d'être célébré à l'égal des plus grands animaux, à cause de son instinct et du courage intrépide qu'il fait éclater malgré sa délicatesse. C'est par ses ruses qu'il donne le trépas à deux espèces dangereuses, aux serpents et aux terribles crocodiles, ces cruels habitants du fleuve de l'Égypte. Si quelqu'un de ces monstres funestes s'endort en ouvrant sa gueule énorme, gouffre profond entouré d'un triple rempart de dents formidables, l'ichneumon, qui médite contre lui une ruse mortelle, l'observe d'un regard oblique, jusqu'à ce qu'il soit assuré que cette bête immense est ensevelie dans un profond sommeil. Aussitôt il se roule dans le sable et dans la boue, et, s'élançant avec intrépidité dans la gueule du monstre, il franchit rapidement cette porte du trépas, et se glisse à travers son

vaste gosier. Aux premières atteintes d'une douleur imprévue et dont il porte la cause dans ses flancs, le malheureux crocodile s'éveille. Désespéré, furieux, il erre de tous côtés; tantôt il se précipite au fond du fleuve, tantôt il se roule sur le sable du rivage, pousse des soupirs effrayants et se tord de douleur. Son ennemi brave sa rage impuissante : placé sur son foie, il le dévore à son gré, et se régale d'un mets qui flatte son goût. Enfin il sort du corps de ce féroce animal, et l'abandonne après en avoir entièrement vidé les entrailles.

Intrépide ichneumon, que je t'admire ! quel instinct éclate dans tes ruses ! que ton cœur renferme de courage ! avec quelle audace tu soutiens la vue du trépas que tu oses affronter de si près !

Voici maintenant le piége qu'il tend à l'aspic venimeux : le corps entièrement enseveli dans le sable, à l'exception de sa queue et de ses yeux enflammés, il attend son ennemi. Or, la longue queue de l'ichneumon est faite comme un serpent ; elle en représente la tête par les poils de l'extrémité : elle paraît noire lorsqu'on la regarde en face, et ressemble à la peau écailleuse des reptiles. Dès qu'il voit celui-ci s'approcher en sifflant, il recourbe sa queue en demi-cercle et provoque au combat le cruel aspic, qui s'avance aussitôt en levant sa tête venimeuse. Sa gorge s'enfle, il découvre ses horribles dents, et fait à son ennemi d'inutiles morsures de ses mâchoires empoisonnées. Le courageux ichneumon s'élance à l'instant hors du sable, saisit le serpent à la gorge, le déchire malgré les replis dont celui-ci l'environne, lui donne le trépas, et lui fait vomir tout le poison amer, violent et mortel dont il était chargé.

De tous les animaux qui mènent une vie sauvage, le renard est le plus rusé. Son cœur est rempli de courage, et la prudence lui fait habiter le plus reculé des terriers ; car il se creuse sept demeures éloignées les unes des autres, de peur que les chasseurs ne le fassent tomber dans les filets qu'ils dressent à la porte de sa retraite. Dans un combat, sa gueule

est redoutée des animaux plus robustes que lui et des chiens qui le poursuivent. Lorsque la rigueur de l'hiver a dépouillé les vignes de leur pampre, privé de nourriture, le renard emploie alors toute son industrie à chasser aux oiseaux et à prendre les jeunes lièvres.

Muse, que votre voix sonore, harmonieuse, chante aussi ces animaux de nature mixte, formés du mélange de deux races différentes, en qui la panthère au dos tacheté est unie au chameau. Père de la nature, ô Jupiter! quelle magnificence éclate dans tes nombreux ouvrages! quelle riche variété répandue dans les plantes, dans les animaux, dans les poissons! que de présents tu as faits aux mortels, ô toi dont la puissance a revêtu de la robe des panthères cette espèce de chameaux embellie des plus riches couleurs, nobles et charmants animaux que les humains apprivoisent sans peine! ils ont un long cou, leur corps est semé de diverses taches; de courtes oreilles couronnent leur tête, dépourvue de crinière dans la partie supérieure. Leurs jambes sont longues et leurs pieds larges; mais ces membres sont inégaux. Ceux de devant sont beaucoup plus élevés que les postérieurs, considérablement plus courts; tels les ont les boiteux. Du milieu de la tête de ces animaux sortent deux cornes qui ne sont pas de la nature des cornes ordinaires; leurs pointes molles, environnées d'une chevelure, s'élèvent sur les tempes et près des oreilles. Cette espèce a, comme le cerf, la bouche délicate, médiocrement fendue, et garnie de petites dents d'une blancheur égale à celle du lait. Ses yeux étincellent du plus vif éclat, et sa queue, aussi courte que celle de la gazelle, est garnie de crins noirs à son extrémité.

Il est encore une autre espèce prodigieuse que j'ai vue de mes propres yeux; elle est également composée de deux races différentes, du passereau et du chameau; et quoiqu'elle ait des ailes et qu'on la compte au nombre des oiseaux, mes chants la célébreront cependant, parcequ'on ne la prend que par le genre de chasse qui fait l'objet de mes vers. La

glu, funeste aux autres volatiles, ne peut enchaîner celui-ci ; les flèches qui traversent les routes de l'air n'ont point sur lui de puissance : il faut le poursuivre à l'aide des coursiers, le lancer avec des chiens agiles et l'enfermer dans des filets, dont on lui dérobe la vue. Sa taille et sa force sont immenses, et telles, qu'il peut porter un enfant sur son large dos. Ses jambes élevées ressemblent à celles des pesants chameaux, et sont couvertes de fréquentes écailles jusqu'à leurs doubles genoux. Il porte une tête assez petite, montée sur un long cou que recouvrent de grands poils de couleur blanchâtre ; il agite une aile épaisse, mais il ne navigue point dans les plaines de l'air. Cependant il court avec autant de vitesse et de légèreté que volent les oiseaux. L'hymen de celui-ci ne s'accomplit pas en montant sur sa femelle, comme fait toute l'espèce ailée, mais à rebours, ainsi que s'accouple l'animal de la Bactriane (le chameau). Il pond un œuf immense, d'une grosseur capable de contenir un oiseau si considérable, et cet œuf est revêtu d'une coquille aussi dure que la pierre.

Chantons à présent les lapins et les lièvres, le gibier le plus abondant de la chasse. Ils ont le corps petit et velu, de très longues oreilles, une tête médiocre, les pattes courtes et inégales. La couleur de leur robe n'est pas la même à tous ; elle est d'un gris obscur à ceux qui habitent un terrain noir, et d'un fauve ardent lorsqu'ils vivent sur une plaine dont le sol est rouge. Leurs yeux ont de larges prunelles où brille la gaieté, et sont invincibles au sommeil. Jamais, en dormant, ces animaux ne ferment les paupières ; toujours en garde contre la violence des bêtes sauvages ou l'industrie des humains, ils veillent toute la nuit et se livrent aux caresses de l'amour, qu'ils desirent sans cesse. Les femelles, quoique pleines, ne se refusent point à l'ardeur impétueuse du mâle, lors même qu'elles portent dans leurs flancs le trait douloureux de Lucine. Cette espèce est la plus féconde de toutes celles que nourrit la terre ; et tandis qu'elle fait sortir de son sein un petit tout formé, elle en porte un autre qui

n'a pas encore de poil; un troisième imparfait s'accroît en même temps dans ses flancs, qui en recèlent un quatrième dont les membres ne sont point encore développés; la mère les met au jour l'un après l'autre, et cette femelle sans pudeur ne fait point de trêve avec la lascivité, et, sans jamais refuser les plaisirs de Vénus, elle se livre à toute l'impétuosité de sa passion.

CHANT QUATRIÈME.

Telles sont les diverses espèces d'animaux sauvages, et les caresses conjugales auxquelles ils se livrent dans le sein des forêts; telles sont leurs amitiés, leurs haines, leurs combats terribles et leurs retraites accoutumées. Chantons à présent le travail immense des infatigables humains, leur intrépidité jointe à des ruses ingénieuses. C'est avec un cœur muni tout à la fois de courage et d'industrie que l'on attaque les espèces cruelles auxquelles la nature a donné la force en partage, et un instinct qui le cède de bien peu à l'esprit inventif des chasseurs.

La chasse, ce noble exercice qui demande un grand nombre de filets, se fait de différentes manières: les unes conviennent à certains animaux, d'autres sont propres à certaines nations, d'autres ne s'emploient que dans des précipices et des terrains inégaux; enfin elles sont infinies. Quel génie pourrait seul les embrasser toutes, et les chanter dignement d'une voix harmonieuse? Il n'y a que les dieux dont le vaste regard puisse tout contempler sans peine. Pour moi, je chanterai ce dont mes yeux m'ont rendu témoin lorsque j'allais dans les bois recueillir les nobles présents de la chasse, et ce que m'ont appris les hommes qui s'appliquent à pénétrer les plus secrets mystères de cet art agréable: je veux les chanter au fils de notre Jupiter. Et toi, chaste déesse, souveraine des chasseurs, viens avec bonté faire entendre

ta voix à l'oreille attentive de ce jeune prince, afin qu'instruit par tes leçons des préceptes de ton art, il trouve son bonheur à terrasser de ses mains victorieuses les animaux sauvages, et qu'il se plaise à m'entendre chanter leur trépas.

Parmi ces animaux, les uns sont doués d'un instinct fécond en ruses, mais ils n'ont pas la force du corps en partage; d'autres, au contraire, sont robustes et courageux, mais leur intelligence est bornée. Il en est aussi qui, privés tout à la fois de vigueur et de courage, n'ont de ressource que dans la promptitude de leurs pieds; d'autres enfin ont tout reçu des dieux, instinct, courage et vitesse. Chacun d'eux connaît les avantages qu'il tient de la nature, et ce qui le rend faible ou redoutable. Le cerf ne met point sa confiance en ses cornes; celles du taureau le rendent audacieux : la force de l'oryx ne réside pas dans sa gueule, et c'est par là que le lion est terrible; le rhinocéros se fie peu à la légèreté de ses pieds, et c'est dans la rapidité des siens que le lièvre trouve son salut. La panthère sait quel poison funeste recèlent ses ongles acérés. La brebis sauvage n'ignore pas l'impénétrable dureté de son front de marbre, et le sanglier connaît la force extrême de ses défenses.

Je célébrerai séparément les piéges que les chasseurs intrépides vont seuls dresser sur les rochers, les précautions qu'ils prennent, et les chasses particulières que l'on fait de chaque animal; mais je réunirai dans mes chants celles qui se font en commun. C'est ainsi que l'on tend les toiles et les rets, que l'on poursuit à l'aide des coursiers et des chiens agiles les bêtes qui fuient avec vitesse. Quelquefois aussi on les chasse avec les seuls coursiers, sans le secours des chiens; ces coursiers, nourris en Libye ou dans la Mauritanie, ne sont point retenus par le frein que gouverne une main vigoureuse; un faible osier les fait obéir et les guide au gré du cavalier; ceux qui les montent, pleins de confiance en leur vitesse, laissent loin d'eux les chiens, et sans aucun secours chassent exposés à l'ardeur du soleil. On se réunit encore

pour attaquer à coups de javelots et de flèches les animaux belliqueux qui combattent les hommes.

De l'art de tendre les toiles dépend tout le succès de la chasse : il faut observer le vent et éviter son souffle. Les nautonniers, pour conduire un vaisseau, se tiennent assis à la poupe : le gouvernail en main, ils examinent le vent, et, se confiant au Notus, qui fait blanchir les flots, ils étendent les voiles et déploient tous les agrès. Tels je veux que sur la terre les chasseurs observent de quel côté porte le souffle de l'air, afin de placer les toiles et de diriger contre son cours leur poursuite, accompagnée de cris. Les bêtes sauvages ont l'odorat subtil, et lorsqu'elles sont frappées de l'odeur des fourches ou de la toile étendue, elles fuient du côté opposé; souvent elles viennent à la rencontre des chasseurs et rendent leurs travaux inutiles. Que ceux qui veulent donner le trépas aux bêtes fauves observent donc le vent, et placent contre sa direction les toiles et les fourches qui les suspendent; qu'ils poursuivent ensuite les animaux en marchant vers le midi, si Borée purifie les cieux par son souffle violent; vers le nord, si le Notus excite les sombres tempêtes : quand l'Eurus règne, courez vers le Zéphyre; et quand c'est celui-ci, portez vos pas vers l'Eurus.

Connaissez premièrement la chasse illustre des lions et le courage intrépide des humains. On commence par aller reconnaître les lieux où sont situées les cavernes habitées par le lion rugissant, la terreur des troupeaux et des bergers; et quand on a vu le vaste sentier où s'imprime la trace de ses pas, et par lequel il descend dans le fleuve pour éteindre sa soif brûlante, alors on creuse en cet endroit une fosse circulaire, large et profonde, au milieu de laquelle on construit une colonne élevée. A son sommet est suspendu un jeune agneau qu'on ravit à la tendre mère qui vient de lui donner le jour. Le contour extérieur de la fosse est environné d'un épais buisson affermi par des pierres amoncelées, afin de dérober au lion, lorsqu'il s'approchera, la vue de ce gouffre insidieux : cependant l'agneau, qui regrette la mamelle de

sa mère, l'appelle par ses bêlements, dont le son va frapper le cœur du lion affamé; il accourt aussitôt plein de joie, guidé par les gémissements; il s'empresse, ses regards enflammés cherchent de tous côtés : bientôt il approche du piége, il en fait le tour, et, la faim excitant son audace, il franchit le buisson et tombe dans le gouffre immense. D'abord il ne s'aperçoit pas qu'il s'est précipité dans un abîme sans issue; il en fait le tour avec impétuosité, revient sur ses pas, s'élance pour en sortir. Tel un rapide coursier, accoutumé à remporter le prix, s'élance en doublant la borne, lorsqu'il se sent pressé par le frein et la main de son conducteur. Cependant les chasseurs placés sur une éminence ont observé le lion; ils accourent à l'instant, et font descendre dans la fosse une cage solide, suspendue à de fortes courroies. Pour y attirer l'animal, ils y renferment un morceau de chair qu'ils ont exposé à l'ardeur de la flamme. Le lion, qui croit sortir du gouffre, s'élance avec joie dans la cage : alors tout espoir de liberté est perdu pour lui. Voilà de quelle manière se fait la chasse du lion dans les sables de la Libye.

Mais sur les rives de l'Euphrate on dresse à combattre ces animaux des coursiers aux yeux pers, au cœur magnanime, rapides à la course, intrépides dans les dangers. Seuls ils soutiennent le rugissement du lion, tandis que tous les autres tremblent à son aspect, baissent les yeux, et n'osent soutenir les regards enflammés de leur roi : nous l'avons déja dit en chantant les coursiers. Cependant quelques chasseurs à pied étendent un rempart de toiles et établissent les filets sur des fourches. Les deux extrémités de ce rempart ne doivent s'approcher qu'autant que les pointes du croissant nouveau s'inclinent l'une vers l'autre. Trois chasseurs se placent en embuscade auprès des toiles : l'un occupe le milieu, les deux autres se tiennent aux extrémités, assez près du premier pour entendre sa voix s'il venait à crier. Le reste des chasseurs se range en bataillon; chacun d'eux tient de la main droite une torche enflammée, et de la gauche un bouclier dont le bruit

formidable inspire la terreur aux sauvages habitants des forêts. Le lion redoute surtout le brillant de la flamme, et ne peut d'un œil fixe en soutenir la vivacité. Si quelques uns de ces animaux courageux viennent à paraître, tous les cavaliers réunis les poursuivent; ceux des chasseurs qui sont à pied suivent en frappant sur leurs boucliers, et font retentir les airs de leurs cris. Saisis d'effroi, les lions n'osent les attendre ; ils fuient à pas précipités, le désespoir dans le cœur, et sans vouloir se défendre. Par une semblable ruse les pêcheurs conduisent pendant la nuit les poissons sur leurs filets, en portant sur leurs barques des flambeaux allumés; à la vue de cette lumière brillante, les poissons fuient épouvantés. C'est ainsi que ces rois des animaux, effrayés par le bruit des chasseurs et l'éclat des flambeaux, ferment les yeux et viennent se précipiter d'eux-mêmes dans les filets.

Une troisième espèce de chasse fort surprenante, et qui demande des forces infatigables, est en usage chez les Éthiopiens. Quatre hommes robustes et pleins de confiance en leur vigueur l'exécutent de cette manière. Ils fabriquent avec des osiers fortement entrelacés d'épais boucliers arrondis par les côtés, et recouverts de peaux de bœuf séchées au soleil : c'est le rempart qu'ils opposent aux ongles terribles et à la gueule du lion. Leur corps est entièrement revêtu de toisons de brebis, et ceint par d'épaisses courroies pressées les unes contre les autres; un casque couvre toute leur tête; on ne leur voit que le nez, la bouche et les yeux. Bientôt ils marchent ensemble, et, faisant résonner l'air sous le bruit éclatant des fouets dont ils sont armés, ils vont à la rencontre du farouche lion. Celui-ci ne tarde pas à quitter sa caverne ; il accourt plein de fureur, ouvre une gueule effroyable et menaçante; ses yeux étincelants font jaillir de longs traits de feu. Sa colère s'allume, il pousse des rugissements semblables au bruit affreux du tonnerre.

Lorsque le Gange aux portes de l'aurore abandonne les plaines de l'Inde et les peuples de Maryandie, qu'il roule en grondant ses flots impétueux grossis du cours de vingt fleu-

ves différents, et se précipite du haut des rochers pour inonder un immense rivage, il pousse des mugissements moins affreux que n'est le bruit épouvantable dont le lion rugissant fait alors retentir les vallées et les forêts. Impétueux comme la tempête, il s'élance sur les chasseurs, qui, bravant sa colère, soutiennent sans être ébranlés cet assaut furieux ; des ongles et des dents il cherche à déchirer le premier qu'il saisit. A l'instant, un de ces jeunes gens intrépides le frappe par derrière en poussant de grands cris, et provoque sa fureur. Le lion se retourne, abandonne celui qu'il avait saisi de sa gueule cruelle. Un autre vient encore l'exciter contre lui : ces chasseurs intrépides le fatiguent tour à tour par leurs fréquentes attaques, pleins de confiance en leurs boucliers, défendus par les peaux et les courroies dont ils sont revêtus, et que les dents du lion ni ses ongles de fer ne peuvent entamer. Enfin ce monstre furieux épuise ses forces par ses continuels efforts ; s'il quitte l'un, il s'élance sur l'autre et l'enlève de terre, puis il fond avec impétuosité sur un troisième.

Tel au fort d'une mêlée, lorsqu'un vaillant guerrier se voit enveloppé par une phalange ennemie, animé d'une fureur martiale, il vole de tous côtés, il agite d'un bras vigoureux sa lance meurtrière. Mais enfin, accablé par le nombre de ses ennemis qui fondent sur lui tous à la fois, il tombe sur la terre, frappé d'une grêle de traits qui font résonner l'air de leurs longs sifflements. C'est ainsi que le lion, dont les forces sont épuisées par d'inutiles efforts, cède enfin la victoire aux chasseurs. Son écume sanglante ruisselle sur la terre ; honteux d'être vaincu, il baisse tristement les yeux.

Un athlète qui dans les combats du ceste s'est souvent couronné d'olivier, s'il se sent accablé sous les coups redoublés que lui porte un redoutable adversaire, tient ferme quelques instants malgré les flots de sang qui jaillissent de ses blessures ; il chancelle, sa tête se balance, on dirait que l'ivresse a troublé sa raison ; bientôt ses genoux fléchissent, il tombe étendu sur l'arène : tel le lion étend sur le sable ses mem-

bres fatigués. C'est alors que les chasseurs, redoublant leurs efforts, fondent tous à la fois sur lui, et enchaînent dans de solides liens cet animal, qui, loin de chercher à se défendre, est couché sans mouvement. Quelle est l'intrépidité de ces hommes! quelle entreprise hardie ils exécutent! ce monstre terrible, ils l'enlèvent comme un timide agneau.

C'est encore en creusant des fosses et par des ruses semblables que l'on prend les thos cruels et que l'on trompe les diverses espèces de panthères. Mais ces fosses sont beaucoup plus petites; la colonne que l'on dresse au milieu n'est point de pierres; on taille à cet effet le tronc d'un chêne, et au lieu d'un chevreau on y suspend un chien, auquel on serre fortement les testicules avec une étroite courroie; la douleur qui le tourmente lui fait pousser des hurlements aigus; ils se font entendre de la panthère et portent la joie dans son cœur. Aussitôt elle accourt du fond des bois. Ainsi les pêcheurs placent une amorce trompeuse au fond de leurs filets tissus d'osier de Salamine, soit un polype, soit une écrevisse, qu'ils présentent auparavant à l'ardeur de la flamme; l'odeur s'en répand sur les prochains rivages, elle attire les poissons, qui courent au-devant du trépas, et vont se précipiter eux-mêmes dans la nasse dont ils ne pourront plus sortir. De même la panthère, du plus loin qu'elle entend les cris du chien, accourt, s'élance sans se douter du piége trompeur, et tombe dans le gouffre pour avoir obéi aux desirs de son estomac.

La liqueur de Bacchus triomphe aussi des panthères, et les chasseurs leur versent cette boisson perfide, sans craindre le courroux du dieu qui nous l'a donnée.

Les panthères sont aujourd'hui des animaux féroces, autrefois c'étaient des femmes charmantes: vouées au culte de Bacchus, elles célébraient ses fêtes triennales, buvaient sa liqueur à longs traits, se couronnaient de pampre et de guirlandes de fleurs; elles élevèrent ce dieu, père de la joie et de la danse. La fille d'Agénor, Ino, nourrit Bacchus en son enfance, et présenta au fils de Jupiter sa mamelle, d'où le lait

jaillissait pour la première fois. Agavé et Autonoé partagèrent ses soins maternels ; ce ne fut point dans le palais du cruel Athamas, mais sur une montagne que les mortels appelaient alors *Méros*. Et, pour se dérober à la colère de la puissante Junon et aux fureurs du roi Penthée, fils d'Échion, elles enfermèrent le divin enfant dans un coffre de sapin, qu'elles couvrirent de peaux de cerf et couronnèrent de pampre. Elles le déposèrent ensuite dans un antre, formèrent des danses mystérieuses autour de ce jeune dieu, et, par le bruit des tambours et des cymbales qui résonnaient dans leurs mains, elles couvraient ses cris. Ce fut autour de ce coffre caché qu'elles célébrèrent les premières orgies. Bientôt les femmes d'Aonie furent secrètement initiées par elles à ces mystères, et lorsque ces nourrices de Bacchus résolurent de quitter la montagne et de sortir de la Béotie, elles firent assembler leurs fidèles amies. Déja les temps étaient arrivés où la terre, auparavant inculte et sauvage, devait se couronner de pampre par les bienfaits du dieu qui fait oublier les chagrins. Le chœur sacré de ces prêtresses enlève le coffre mystérieux, le pose sur le dos d'un âne, et dirige ses pas vers les bords de l'Euripe ; là elles trouvent un vieillard et ses enfants occupés à pêcher ; elles l'environnent et le prient de leur faire passer l'onde. Pénétré d'un saint respect à la vue de ces femmes, il les reçoit dans sa nacelle ; aussitôt le smilax couvre de sa verdure les bancs des rameurs, le pampre et le lierre couronnent la proue de leurs guirlandes fleuries, et les pêcheurs, frappés d'une terreur religieuse, se seraient précipités dans les eaux, si la barque n'eût au même instant touché la rive. Arrivées en Eubée, les nourrices de Bacchus furent déposer le dieu chez Aristée ; il habitait un antre creusé sur la cime d'une montagne ; les rustiques humains devaient à son industrie mille inventions utiles pour la vie ; c'est lui qui le premier leur apprit à faire paître les troupeaux, le premier il pressa les fruits onctueux de l'olivier sauvage, fit cailler le lait, et renferma dans des ruches les essaims des abeilles qu'il recueillait sur les chênes. Il re-

çut le jeune Bacchus des mains d'Ino, qui le tira du coffre, et il le nourrit dans son antre. Ses soins furent secondés par les Dryades et par les Nymphes qui chérissent les abeilles, par les jeunes filles de l'Eubée et les femmes d'Aonie. Déja Bacchus adolescent jouait avec les jeunes gens de son âge : d'un bâton qu'il avait coupé, il frappait les rochers, qui sous ses coups faisaient jaillir des ruisseaux de vin pur ; d'autres fois il égorgeait des brebis, les dépouillait de leur toison, les coupait en morceaux et les jetait sans vie sur la terre, puis il rejoignait exactement leurs membres ; elles ressuscitaient à l'instant et paissaient l'herbe fleurie. Bientôt il songea à célébrer ses mystères. Les présents du fils de Thyonée furent répandus sur toute la terre, et partout où ce dieu portait ses pas il signalait sa puissance aux yeux des mortels. Il vint enfin à Thèbes : toutes les filles de Cadmus accoururent au-devant de ce fils du tonnerre. Penthée seul est assez insensé pour vouloir charger de chaînes les mains de ce dieu, qu'aucun lien ne saurait captiver ; il ose même, sans respect pour les cheveux blancs de Cadmus, insensible aux prières d'Agavé, prosternée à ses pieds, il ose menacer Bacchus de le déchirer de ses mains cruelles ; il commande à ses compagnons impies d'entraîner le fils de Jupiter et de l'enfermer. Lui-même poursuit le chœur des Bacchantes. Les gardes de Penthée et tous les Thébains voudraient voir traîner dans les prisons le dieu du vin, chargé de fers ; mais les chaînes ne le touchèrent point. Cependant l'effroi glace le cœur des initiés, ils jettent à terre les couronnes qui ceignaient leur front, et les thyrses dont leurs mains étaient armées. Les Bacchantes, baignées de larmes, s'écrient : « Dieu puissant, ô Bacchus ! allume la foudre de ton père ; fais trembler la terre et punis au plus tôt ce tyran impie. Fils du tonnerre ! change ce Penthée, dont le nom est funeste, en un taureau errant sur les montagnes ; change-nous aussi en bêtes cruelles, armées d'ongles terribles, afin que nous puissions le déchirer d'une gueule affamée. » Tels furent leurs vœux : le dieu qui règne à Nysse les entend ; il fait aussitôt un tau-

reau de Penthée, enflamme ses yeux d'une farouche ardeur, prolonge son cou, et fait croître deux cornes sur son large front. Il métamorphose aussi ses Bacchantes en bêtes farouches, leur donne des yeux étincelants, les arme de dents terribles, et peint leur dos des couleurs qui brillent sur celui des faons. Perdant leur première beauté, ces femmes, changées en panthères par la puissance du dieu, déchirent Penthée sur les rochers. On doit croire ses mystères tels que nous les chantons. Loin d'ici ces crimes atroces commis dans les vallées du Cithéron par quelques femmes impies, étrangères à Bacchus, et que les poëtes célèbrent dans leurs chants imposteurs comme les nourrices de ce dieu !

Disons maintenant quelle ruse un chasseur aidé de ses compagnons met en œuvre contre les panthères passionnées pour le vin. Aux plaines sablonneuses de la Libye, on choisit dans un terrain vaste mais aride une source peu abondante, dont l'eau noire coule imperceptiblement et goutte à goutte, ne s'épand pas au loin, ne forme aucun murmure, et qui, ne sortant qu'avec peine, semble demeurer immobile et séjourner sur le sable. C'est là qu'au lever de l'aurore les farouches panthères viennent se désaltérer. Les chasseurs y transportent pendant la nuit vingt amphores d'un vin excellent, et qui compte sa onzième année depuis que le vigneron l'a foulé sur le pressoir. Ils mêlent ce vin pur à l'eau de la source, s'éloignent et vont se coucher à peu de distance, ayant soin de s'envelopper de peaux de chèvres ou de leurs toiles mêmes ; car on ne saurait trouver d'abri ni dans le creux des rochers, ni dans les bois touffus ; toute cette contrée est une plaine unie, où l'on ne rencontre aucun arbre. Bientôt la soif et l'odeur agréable du vin attirent les panthères, frappées des rayons brûlants du soleil ; elles approchent de la source, et boivent avec avidité la liqueur de Bacchus. Aussitôt on les voit bondir et courir les unes après les autres, comme de jeunes filles qui forment un chœur de danse. Leur démarche devient ensuite plus pesante ; insensiblement elles penchent la tête, et tombent enfin vaincues

par le sommeil. Tels dans un festin des jeunes gens dont un léger duvet ombrage encore le menton font couler des flots de vin pur, chantent joyeusement, et s'invitent à boire à longs traits en s'envoyant réciproquement la coupe. Le repos succède enfin à ce tumulte bacchique, et la force du vin, accablant leurs esprits et leurs yeux, les renverse l'un sur l'autre. De même les panthères couchées en désordre deviennent aisément la proie des chasseurs.

Les habitants de l'Arménie, fameux par leur adresse à tirer de l'arc, et ceux des rivages du Tigre, ont inventé contre les ours une chasse célèbre et qui l'emporte sur toute autre. Une troupe nombreuse de chasseurs pénètre dans le fond des bois les plus épais, où les plus expérimentés cherchent la piste de ces funestes animaux, guidés par les limiers qu'ils tiennent en laisse. Lorsque les chiens découvrent l'empreinte des pas d'un ours, ils la suivent, et dirigent par leur flair la marche des chasseurs; si quelque trace plus fraîche vient à frapper leurs sens, ils s'élancent aussitôt pleins de joie sur cette piste nouvelle, et oublient la première. Mais lorsque après bien des circuits ils sont parvenus au terme de leurs recherches et qu'ils ont trouvé le fort où l'animal repose, le limier se précipite, et veut échapper à la main du chasseur; il fait éclater sa joie par ses aboiements douloureux. Telle on voit au printemps une jeune bergère errer pieds nus sur les montagnes où elle cherche des fleurs : si quelque suave odeur lui annonce de loin l'agréable violette, elle en ressent un plaisir extrême, et, dans la joie dont son cœur est possédé, elle porte ses pas de tous côtés sans éprouver de lassitude, forme de ces fleurs une couronne, la pose sur sa tête, et revient en chantant à la demeure rustique de ses parents. Telle est la joie du limier courageux. Mais, malgré les efforts qu'il fait pour échapper à la main du chasseur, celui-ci le retient par sa courroie, et, retournant sur ses pas, revient trouver ses compagnons, et leur indique le bois où il a laissé le féroce animal. On s'empresse à l'instant de planter les fourches solides, on déploie les filets entre les-

quels on dépose les rets. Aux deux extrémités on place deux hommes sous des branches de frêne entrelacées, et depuis ces extrémités, où sont ces jeunes gens qui gardent l'entrée des filets, on tend à gauche une longue corde peu élevée au-dessus de la terre, mais assez pour qu'elle vienne au nombril de l'homme. On attache à cette corde des rubans de toutes couleurs, dont l'éclat effraie les bêtes sauvages; on y suspend mille plumes brillantes de divers oiseaux, des ailes de vautours, de cygnes, de cigognes. A droite on place une embuscade cachée sous la feuillée; l'on construit à la hâte en cet endroit, avec des branches vertes, des cabanes peu distantes l'une de l'autre, et l'on y cache quatre hommes dont le corps est entièrement revêtu de feuillage.

Quand tout est disposé comme il convient, la trompette fait entendre ses sons effrayants; l'ours sort avec impétuosité du bois, pousse des hurlements et lance des regards terribles. Alors tous les chasseurs se mettent en marche, et rangés en phalange viennent des deux côtés, en jetant de grands cris, à la rencontre de l'animal, qui, pour éviter le bruit et les chasseurs, s'élance avec vitesse vers les lieux où la plaine lui paraît le plus libre. Mais de ce côté on le poursuit aussi avec un bruit et des cris redoutables; on le pousse vers la corde hérissée de plumes, vers cet épouvantail de diverses couleurs. L'ours, saisi d'un violent chagrin, ne sachant où fuir, se porte avec effroi de tous côtés: il redoute à la fois l'embuscade, le son de la trompette, le tumulte et les cris des chasseurs, et l'épouvantail: car le souffle du vent fait mouvoir les rubans qui y sont suspendus, les plumes agitées font entendre un sifflement aigu. L'ours, après avoir porté de tous côtés ses regards effrayés, vient se précipiter dans les filets: aussitôt les hommes placés à leur extrémité sortent de leur embuscade, se hâtent de tirer le péridrome, et reploient le filet sur lui-même en lui faisant faire plusieurs tours, car les ours travaillent alors avec fureur de leur gueule et de leurs pattes redoutables; souvent ils échappent aux chasseurs en rompant les filets, et rendent la chasse

inutile. Mais un homme robuste, en lui liant la patte droite, le prive de toute sa force. Il la lie adroitement et l'attache à un morceau de bois, puis il enferme dans une cage de bois de chêne et de sapin cet animal encore enveloppé dans les filets.

C'est en descendant des rochers et des montagnes qu'il faut poursuivre la race légère des lièvres et des lapins, et les écarter soigneusement des lieux qui vont en montant. Dès que ces animaux aperçoivent les chiens et les chasseurs, ils gagnent les collines, parcequ'ils savent que leurs pieds de devant sont plus courts que les autres ; voilà pourquoi les collines sont plus aisées à gravir aux lapins et plus difficiles aux cavaliers. Éloignez-les encore des sentiers battus, et poussez-les dans les terres labourées, car ils courent avec plus de vitesse et sautent avec plus de légèreté dans les chemins; au lieu que dans les terres soulevées par la charrue leurs pieds se fatiguent même durant l'été, et pendant l'hiver ils y prennent une chaussure qui leur devient funeste.

Si vous poursuivez un chevreuil, prenez garde qu'après une longue course, et lorsque vous croyez toucher à la fin de vos travaux, il ne s'arrête quelques instants pour lâcher son urine. Les chevreuils sont ordinairement sujets à éprouver un gonflement dans la vessie, causé par les eaux qu'ils ne peuvent évacuer ; alors ils sentent dans leurs flancs un poids qui les retarde et les fait tomber sur les reins. Mais s'ils peuvent respirer un moment, ils reprennent leur force et leur vitesse, et fuient d'un pied plus agile quand ils ont allégé leurs entrailles.

On ne prend le renard ni dans les filets ni dans les toiles : son instinct les lui fait reconnaître. Adroit à couper les cordes avec ses dents, à délier les mailles, il sait échapper au trépas par ses subterfuges multipliés. Cependant les chiens en réunissant leurs efforts viennent à bout de le prendre; mais, quelque vigoureux qu'ils soient, ce n'est pas sans répandre du sang qu'ils remportent la victoire.....

(*Le reste est perdu.*)

LA PÊCHE,

OU

LES HALIEUTIQUES,

TRADUIT PAR J.-M. LIMES.

PRÉFACE.

Ce n'est point sans motif que cette traduction porte pour titre *les Halieutiques*, c'est-à-dire le mot même employé par Oppien. Je n'ai pas cru qu'il dût suffire de l'intituler *la Pêche*, nom sous lequel ce poëme est assez souvent désigné, parceque l'auteur y traite non-seulement de la pêche, mais même de tout ce qui concerne ce grand nombre d'animaux différents dont les eaux sont peuplées. Il ne se borne pas à ce que nous entendons aujourd'hui par le mot *poissons*, car plusieurs savants, comme l'observe Willugby, comprennent dans ce nom collectif tous les habitants des eaux, *aquatilia tam sanguinea qu'exsanguia*; et lui-même, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs jusqu'à ces derniers temps, y fait entrer les cétacés, tant, dit-il, à cause de leur forme extérieure, assez ressemblante à celle des poissons proprement dits, qu'à cause du lieu de leur habitation; sans songer que la différence d'organisation qui en fait des animaux à mamelles force de les inscrire dans la grande classe des mammifères.

Notre poëte nous retrace donc les mœurs des poissons, des mollusques, des crustacés, des cétacés, etc. Oppien est ici poëte, naturaliste et philosophe tout ensemble. Le charme d'une belle poésie accompagne et anime ses tableaux; les fleurs dont il a soin d'orner leurs cadres donnent de la fraîcheur et du coloris à une matière qui ne paraissait promettre que de l'aridité; enfin, son poëme offre l'avantage d'une belle exécution poétique, et l'intérêt qu'inspire toujours l'histoire bien présentée de la nature. Son mérite, comme

naturaliste, est reconnu de tous ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire naturelle. On sait quel cas, sous ce rapport, en faisait Buffon : ce qu'il en dit dans plusieurs passages de son histoire des quadrupèdes en est une preuve irrécusable. Son digne et éloquent successeur, M. le comte de Lacépède, montre la même estime pour ce poëte, dont il a emprunté quelques traits qui ne déparent point son *Histoire naturelle des Poissons*, ouvrage traité avec une méthode et dans un système de classification tout nouveaux, fruit du génie de son illustre auteur, monument impérissable élevé en l'honneur de cette belle partie des sciences, qui, joint à celui des grands travaux anatomiques du célèbre Cuvier, en facilitera à jamais l'étude et les progrès.

On trouvera sans doute quelques erreurs dans Oppien. Mais quel est l'ouvrage sur cette partie des sciences, je ne dis pas ancien, mais même moderne, qui en soit exempt? Chaque siècle, chaque homme a les siennes. On sait que Pline, Élien et les autres naturalistes anciens nous en ont transmis un assez grand nombre; Oppien était un poëte, et un jeune poëte, puisqu'il mourut vers sa trentième année. Ses connaissances en histoire naturelle, qui paraissent assez étendues pour le temps où il a vécu, étaient celles de ses contemporains et des auteurs qui l'avaient précédé. Ce n'est donc point Oppien qu'il faut accuser de quelques fables qu'on rencontre dans son poëme, que nous reconnaissons aujourd'hui pour telles, mais qui, de son temps, n'avaient point ce caractère; tant il est vrai que l'homme se roule, de siècle en siècle, dans un cercle toujours nouveau d'erreurs, trop heureux de ramasser de loin en loin quelque vérité qui le dédommage des trop fréquentes aberrations du reste de sa carrière! J'ai eu soin de relever ces erreurs dans quelques notes placées au bas du texte, et de mettre le lecteur au courant de l'état de la science au moment où j'écris. Ces remarques seront sans doute inutiles à ceux des naturalistes qui font depuis longtemps leur étude de l'ichthyologie; plusieurs même y trouveront des passages sur lesquels leurs écrits ont fourni des éclaircissements précieux.

CHANT PREMIER.

Arbitre suprême de la terre, Antonin, fils illustre de Sévère et de Domna, je chante les enfants d'Amphitrite, ces habitants des ondes, ces espèces si nombreuses de poissons, tout ce qui vit dans l'abîme, dans le sein des flots orageux, les parties de l'empire de Neptune que chacun recherche pour sa nourriture, leurs amours, leur ponte, leurs mœurs; ce qu'ils aiment, ce qui leur déplaît; les ruses, les attaques de tout genre dont se compose l'art si utile de la pêche; les artifices que l'active industrie de l'homme a multipliés pour surprendre, dans leurs sombres demeures, ces races si fécondes d'animaux. S'élançant avec audace sur des mers douteuses, dans des détroits inconnus, il a vu, il a appris des choses jusqu'alors ignorées; il a rendu l'entier domaine des eaux tributaire et victime de son indomptable génie.

C'est à découvert que le chasseur voit l'ours ou le sanglier fondre sur lui : il peut, à son choix, les frapper de loin, les terrasser de près. Il n'est point de surprise entre l'homme et l'animal terrestre qu'il attaque. Les chiens, guides et compagnons du chasseur, lui signalent sa proie, le conduisent jusqu'au gîte où elle repose, et le suivent, prêts à le seconder. A la chasse, ni l'hiver ne fait autant sentir ses rigueurs, ni l'été ses feux dévorants : on a de nombreux abris, des retraites ombragées, les cimes inclinées des monts, les grottes taillées par la nature, des sources en grand nombre au pied des montagnes, dont les eaux argentées étanchent la soif et présentent un bain toujours nouveau. Sur leur bord verdoie l'herbe basse et touffue, heureux lit de repos, soit pour s'y délasser par un sommeil réparateur, soit pour y prendre un repas agreste des fruits abondants des montagnes. On a moins de peine que de plaisir à la chasse. Ceux qui s'arment contre les oiseaux [1] ont aussi une chasse facile,

[1] Oppien avait composé un poëme sur les oiseaux, qui est perdu.

et toujours sous leurs yeux. Tantôt ils prennent le temps du sommeil pour les ravir furtivement dans leurs nids ; tantôt ils les abattent sous leurs flèches enduites de glu. Ici, las de vaguer dans les airs, les oiseaux se précipitent eux-mêmes dans des filets à longs plis, où ils trouvent un bien triste asile. Le pêcheur le plus endurci à la fatigue est toujours à lutter contre des obstacles inattendus. L'inquiète espérance, telle qu'un vain songe, berce son ame : ce n'est point sur un sol immobile qu'il va porter la guerre, mais sur un élément rebelle et terrible dans sa fureur, sur lequel, même du rivage, on ne peut hasarder un regard, on n'ose essayer ses yeux, sans frémir d'épouvante. Jouet errant des tempêtes sur une frêle barque, et l'esprit toujours fixé sur les flots, il ne perd jamais de vue ce noir nuage qui le menace ; cette onde opaque et profonde le glace de crainte : ici nul abri contre l'impétueuse fureur des vents et des pluies, contre la chaleur brûlante de l'été. Il faut qu'en sillonnant les plaines liquides il redoute encore ces monstres, l'effroi des mers, déjà si effrayantes par elles-mêmes. Là point de chien pour battre et marquer les sentiers : ceux qu'ont à craindre les navigateurs ne sont ni tracés ni connus. Les poissons ne fréquentent pas toujours les mêmes lieux ; aussi le pêcheur ne sait jamais d'une manière bien certaine ceux où il établira sa pêche. Quelques crins frêles, les pointes de quelques crochets, des roseaux, les mailles de quelques filets, voilà tous les instruments de sa puissance.

Toutefois, Antonin, si tu ne demandes à la pêche que de l'amusement, tu ne manqueras pas d'y en trouver : l'agrément et le plaisir accompagnent toujours celle d'un empereur. De jeunes matelots, frappant l'onde de leurs rames, impriment un mouvement rapide à une nacelle aussi légère qu'artistement assemblée ; un pilote, sur la proue, la dirige avec la vitesse d'un trait vers un lieu tranquille et abrité, dont rien ne trouble l'azur des eaux. Là, mille espèces de poissons avides dévorent cette nourriture abondante que leur portent des esclaves toujours chargés de ce soin, et qui

les tiennent ainsi gras et prêts pour la pêche que toi, mon prince, et ton illustre fils, daignez faire. Déja ta main jette sur l'onde une ligne courbée avec art; déja le poisson s'y précipite et mord à l'hameçon; déja tu l'entraînes sans résistance vers ta personne auguste : ton cœur en palpite de joie. Oui, c'est un spectacle qui réjouit également l'esprit et les yeux, que celui d'un poisson qui s'agite et bondit sous la ligne à laquelle il s'est laissé prendre.

Soyez-moi propice, fils de Saturne, roi des ondes, ô Neptune! toi aussi, vaste Océan! et vous tous, dieux qui habitez la mugissante mer! Aidez-moi vous-mêmes à chanter les troupes, les races nombreuses qui s'y nourrissent. Et toi, muse céleste, donne à mes chants ce charme, ce poli qui les fasse paraître émanés de toi, et qui les rende dignes de l'empereur et de son fils.

Mille espèces de poissons possèdent en commun le domaine d'Amphitrite; il serait difficile d'en dire tous les noms; les limites et les profondeurs des mers sont encore inconnues; on n'est guère parvenu au-dessous de trois cents orgyes [1]. La mer immense et sans bornes nous dérobe la plupart des choses qu'elle recèle. L'esprit de l'homme et ses moyens sont faibles, et il ne peut parler de ce qu'il ignore. Mais je pense que la mer n'est pas moins féconde que la terre, soit pour le nombre, soit pour la grandeur des animaux qui y vivent. Les dieux seuls peuvent dire s'il y a égalité entre elles, ou si l'une l'emporte sur l'autre; nous, sachons nous réduire aux connaissances qui sont notre partage.

La naissance, les mœurs des poissons, le lieu de la mer qu'ils habitent, les substances dont ils se nourrissent, ne sont pas toujours les mêmes. Les uns préfèrent les plages les plus basses : leurs aliments sont le sable ou ce qu'il produit, tels

[1] L'orgye contenait six pieds grecs, répondant à cinq pieds huit pouces trois lignes de notre mesure, ce qui ne diffère pas beaucoup de notre toise.

l'hippocampe[1], le rapide cocus[2], l'érythrine[3], le cythare[4], le trigle[5], le débile mélanure[6], les nombreux trachures[7], le bouglousse[8], le faible tœnia[9], le plature[10], le mormyle aux couleurs variées[11], les scombres, les cyprins, et tant d'autres qui fréquentent les rivages.

Ceux-ci se tiennent et se nourrissent dans la vase et le limon des mers : ce sont la raie batis, les énormes bœufs marins[12], la redoutable trygone[13], la narqué (ou torpille), bien digne de ce nom, les psettes[14], les claries[15], les trigles, la race si nombreuse des onisques[16], les saures[17], les scépanes[18], tous ceux enfin qui vivent dans les eaux bourbeuses. Ceux-là préfèrent les rives verdoyantes par le nombre d'herbes qui y croissent, comme les mainis[19], les tragues[20], les atherines, les smaris[21], les blennies, les spares, les

[1] Le syngathe hippocampe, vulgairement le cheval marin.

[2] Le trigle grondin.

[3] Le spare pagel.

[4] Le pleuronecte limande. Le folio, selon Rondelet.

[5] Le mulle.

[6] Le spare oblade.

[7] Le caranx trachure, ou le maquereau bâtard.

[8] Le pleuronecte sole.

[9] Le cépole tænia.

[10] N'est-ce pas le turbot ou quelqu'un des pleuronectes?

[11] Le spare morme.

[12] Les raies flassades.

[13] La raie pastenague.

[14] Le pleuronecte moineau.

[15] Le gade lote.

[16] Le gade merlan, suivant plusieurs naturalistes.

[17] L'osmère saure.

[18] Au lieu de *skepanos*, ne doit-on pas lire *skepênos*, qui signifie *munitus, tectus, protégé, couvert?* Ne seraient-ce pas les *ostracions ?* Certaines espèces vivent dans la mer Rouge, et ne devaient pas être inconnues aux anciens.

[19] Le spare mendole.

[20] Le gobie boulerot.

[21] Le spare smaris.

bogues [1], et toutes les races de poissons phytophages [2].

Le kestre [3], le céphale [4], le plus innocent des poissons, les labres, l'audacieuse amie [5], les chremès [6], le pélamys [7], les congres [8], et celui qu'on appelle oliste [9], ne s'écartent point de ces mers voisines des fleuves, ou des marais dont l'eau douce se joint à l'onde amère, ou de ces amas d'eaux fangeuses descendues en torrents des coteaux ; c'est là qu'ils trouvent en abondance la nourriture qui leur est chère, et qu'ils s'engraissent dans leurs flots moins salés. Le labre ne s'éloigne point du lit des fleuves, et remonte de la mer dans leur embouchure ; l'anguille au contraire les quitte pour se traîner sur les rivages.

Des rochers de formes diverses, autour desquels roulent les ondes, sont entretenus dans une constante humidité par les fucus [10] ; des mnies [11] abondantes les recouvrent. Là, trouvent leur nourriture les perches, les iulis [12], les chaunes [13], les saupes [14], au dos diversement coloré, les kicles [15] agiles et le phycis [16] que les pêcheurs nomment aussi l'inhabile. Non loin des mers sablonneuses sont d'autres roches de forme aiguë, qu'habitent la skirre [17], la sciène, le basilis-

[1] Le spare bogue.

[2] On sait que ce mot veut dire *mange-plante*.

[3] Les muges.

[4] Le muge céphale.

[5] Le scombre amie, le boniton de Rondelet.

[6] *Chremès* ou *chromis*, le spare marron.

[7] Le jeune thon.

[8] La murène congre.

[9] C'est sans doute une espèce de murène. Le mot indique que c'est un poisson qui échappe des mains à cause de sa qualité gluante.

[10] Un des genres de la famille des algues.

[11] Un des genres de la famille des mousses.

[12] Le labre girelle.

[13] Le labre hyatule.

[14] Le spare saupe.

[15] Le labre tourd femelle.

[16] La blennie phycis, surnommée l'*eunuque* à cause de sa faiblesse, qui la fait aussi surnommer la *molle*.

[17] *Skirris* pour *skinis*. C'est, suivant Rondelet, une espèce de sciène.

que [1], le mulle et le trigle [2] aux couleurs rouges. D'autres, plongées sous les eaux, mais surmontées de plantes toujours vertes, sont peuplées à la fois des sargues [3], des siènes, du chalchis [4], du coracin [5] (ou corbeau), ainsi nommé de sa couleur, du scare [6], le seul parmi les poissons, tous muets, qui fasse entendre une humide voix, le seul qui, pareil aux animaux ruminants, triture de nouveau dans sa bouche des aliments [7] qu'il y ramène à la manière des brebis. Celles où abondent les cames [8] et les lépas [9] sont le séjour et les lieux où se nourrissent les oxuphagres [10], les agriophagres [11] si farouches, les cercures [12], les opsophagres [13], la visqueuse murène, le scombre, l'orphe [14] vivace, celui de tous les habitants des eaux qui passe le plus de temps sous terre, et qui survit aux coups dont le fer l'a tranché. Dans les retraites et les fonds les plus reculés, se tiennent le probate [15] et les hé-

[1] Ne serait-ce pas celui que Rondelet appelle *peis rei*, poisson royal, une espèce d'umbre ou de sciène ?

[2] Le mulle rouget.

[3] Le spare sargue.

[4] La clupée sardine.

[5] Le corp ou sciène umbre.

[6] Le cheiline scare. Rondelet dit que le mot *skaros* vient de *skaireïn* qui veut dire paître ; car ce poisson, dit-il, se paît d'herbes. Je ne sais où Rondelet a trouvé que *skaireïn* veut dire paitre ; ce mot signifie sauter. Aussi Scapula observe-t-il que le nom de scare a été donné au poisson qui le porte, *quod, inclusus nassis, caudæ ictibus crebris aversus laxet fores, atque ita retrorsum erumpat.*

[7] *Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.*

Ovidius, *Halieuticon*, v. 119.

[8] et [9] Mollusques qui portent ces noms.

[10], [11] et [12] Spare pagre, dont Oppien distingue les trois espèces ou variétés qui correspondent à ces numéros.

[13] On lit dans Ovide, vers 103 :

Cercyrosque ferox scopulorum fine moratus.

[14] Le spare orphe.

[15] Rondelet conteste que ce soit l'aigrefin, auquel plusieurs l'ont rapporté : cependant Oppien l'associe aux hépates, qu'on a aussi regardés comme des aigrefins. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont des poissons de grande taille, puisque Oppien le dit formellement.

pates [1], et ceux des poissons qui, remarquables par leur taille et leur forme, se roulent pesamment au sein des ondes. Ils sortent peu de cet asile, ils y restent en embuscade, et fondent soudain sur ceux des poissons d'un ordre inférieur qui passent à leur portée. De ce nombre est l'onos, ou l'aselle [2], qui redoute surtout les feux brûlants de la canicule : retiré dans sa demeure ténébreuse, il ne se montre que lorsque les cieux sont devenus plus doux.

Un poisson qui se plaît surtout parmi les rochers battus des vagues, d'une couleur à peu près rouge, dont les mœurs ressemblent assez à celles des muges, est celui qui porte le nom d'adonis [3], que d'autres appellent exócet, parcequ'il est le seul des animaux à membranes branchiales qui sorte des mers pour habiter tour à tour la terre. Lorsqu'un calme propice a assoupi la fureur des flots, il s'élance avec eux vers le rivage, se choisit un gîte sur les rochers et s'y livre aux douceurs du sommeil. Il redouble toutefois les oiseaux pêcheurs qui lui font la guerre ; sitôt qu'il en voit quelqu'un se porter vers lui, il bondit tel qu'un sauteur agile, jusqu'à ce que ses bonds précipités l'aient rendu à son élément préservateur.

Il en est qui se plaisent également parmi les roches et dans les sables : le chrysophrys [4], qui doit son nom à sa beauté, les dragons [5], les simes [6], les glaucus [7], les vigoureux synodontes [8], les deux espèces de scorpion [9], les deux sphyrènes

[1] S'il faut en croire Rondelet, cet hépate, en latin *jecorinus,* n'est pas l'aigrefin, mais plutôt le labre hépate.

[2] Le gade merlus. On n'est pas parfaitement fixé sur ce que les anciens appelaient *onos* et *oniskos*.

[3] La blennie coquillade.

[4] Le spare dorade.

[5] La trachine vive.

[6] La chimère arctique.

[7] Le caranx glauque.

[8] Le spare denté.

[9] Les scorpènes. Ce nom est composé de deux mots grecs, *skôr*, ordure, et *penomai*, faire.

allongées, et les raphis [1] plus effilés encore. On y rencontre le carac [2], les gobies, ces plongeurs si agiles, la race intraitable des mus ou caprisques [3], ces poissons téméraires qui provoquent l'homme au combat, quoique moins grands que lui, qui, forts d'une peau impénétrable et d'un rempart de dents étroitement serrées, attaquent les pêcheurs les plus robustes, les poissons les plus redoutables, et font leur demeure dans les immenses abîmes des mers, loin de la terre et des rivages. On y voit les thons rapides si renommés par leur vélocité, les xiphias, le grand et robuste orcynus [4], les prenades [5], les cybéies, les skolies [6], les scytalles [7] et les hippures [8]. On y voit aussi le callichte [9] ou le poisson sacré, le pompile [10], honoré des navigateurs, qui l'ont ainsi nommé parcequ'il les accompagne dans leurs voyages. Entraînés par la joie la plus vive à la vue des vaisseaux qui sillonnent les mers, les pompiles les suivent en foule et à l'envi, sautant et se jouant à la poupe, à la proue, sur les flancs, tout autour de ces chars maritimes. Leur passion pour eux est si ardente, qu'on dirait qu'ils cèdent moins à une impulsion libre et volontaire qu'à des liens qui les en-

[1] L'ésoce belone.

[2] Le cyprin hamburge.

[3] Le baliste caprisque.

[4] Le grand thon de Rondelet.

[5] On ne trouve dans aucun dictionnaire *prênades*, mais on trouve dans le *Thesaurus linguæ græcæ*, 1554, *prémades* ou *prêmê*, qu'il explique ainsi : *Piscis thunnorum genere*. La différence du *mu* au *nu* est trop légère pour ne pas penser que c'est réellement de l'espèce du genre *thon* que parle ici Oppien, qui le place d'ailleurs à côté de l'*orkunos*, que nous venons de dire être le grand thon de Rondelet.

[6] J'incline à croire que *skoliai* est le même que *koliai*. Rondelet dit que ces derniers sont des maquereaux plus grands que les maquereaux ordinaires, nommés *coguoils* près de Marseille.

[7] Espèces de carides, suivant Rondelet.

[8] Le coryphène hippure.

[9] Le mot grec veut dire *beau poisson*; on l'appelle aussi *poisson sacré*. On en verra la raison plus loin dans le texte. C'est le lutjan anthias de Lacépède.

[10] Le coryphène pompile.

chaînent aux bâtiments, et qui les forcent d'en suivre la marche. Comme un voit un prince qui vient de prendre une ville, comme on voit un homme vainqueur dans les jeux publics, le front ceint d'une couronne de fleurs nouvelles, autour desquels se presse un peuple immense, enfants, jeunes gens, vieillards qui les accompagnent, qui sont toujours après eux jusqu'aux portes de leur habitation, et ne se retirent qu'après les avoir vus pénétrer au dedans, ainsi les pompiles vont toujours en foule à la suite des navires, tant qu'ils ne sont pas troublés par la crainte du voisinage de la terre; sitôt qu'elle n'est plus éloignée, car elle leur est odieuse, ils se retournent tous ensemble, comme ayant atteint la barrière, et se retirent en abandonnant les vaisseaux. Leur retraite est un indice certain pour les nautonniers qu'ils approchent du continent. O poisson justement cher aux navigateurs! ta présence annonce les vents doux et amis; tu ramènes le calme et tu en es le signe.

L'échéneis [1] suit aussi les navires : il est long d'une coudée; sa couleur est noirâtre, sa taille est assez semblable à celle des anguilles. Le dessous de sa tête présente une bouche terminée en pointe arquée pareille à la courbure d'un hameçon. Il est devenu pour les navigateurs l'objet d'un prodige. On aurait peine à y croire sur un simple récit, tant l'esprit rebelle de l'homme rejette ce qu'il n'a pas appris par sa propre expérience, et se refuse souvent à la vérité. Un vaisseau qu'un vent assez impétueux fait avancer à pleines voiles sur les vastes plaines des mers est arrêté tout à coup par la bouche d'un poisson de taille médiocre, qui s'oppose à sa marche et qui dirige ses efforts sur la partie inférieure, à laquelle il s'applique. Le vaisseau, comme enchaîné, suspend malgré lui sa course; on dirait qu'il est resserré dans un port étroit. Les voiles, les câbles, les cordages trop tendus crient; les antennes gémissent, plient, vont se briser;

[1] L'échénéis remora : suivant Rondelet, le pétromyzon lamproie. Les raisons qu'il en donne ne me paraissent pas décisives.

le pilote, quoique pressé de continuer sa route, se voit réduit à les détendre. Son navire résiste au gouvernail, n'obéit plus au vent, n'est plus entraîné par les flots, mais reste forcément immobile, attaché, enraciné à la bouche de ce faible et misérable habitant des ondes. Cet événement glace de crainte les nautonniers, qui en cherchent vainement la cause; ils croient voir un de ces prodiges qu'enfante le sommeil. Ainsi qu'un chasseur, à la rencontre d'une biche qui court d'un pas rapide dans les bois, fait voler vers elle un trait dont la blessure, glaçant son impétuosité, la force par les douleurs les plus vives, les plus intolérables, d'attendre le redoutable chasseur, ainsi l'échéneis oppose au devant du navire un obstacle invincible et l'arrête : il en a tiré son nom, celui d'arrête-vaisseau.

Les calchoïdes [1], les thrisses [2], les abramys [3] se portent en colonies nombreuses et réunies tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre : ici on les trouve parmi les rochers, là on les rencontre dans la longue étendue des rivages, sans demeure fixe, changeant sans cesse de domicile, comme des voyageurs. Les anthia [4] cherchent surtout leur nourriture au milieu de ces roches qui ont de la profondeur, sans que ce soit cependant leur séjour habituel : ils vont errant partout où les entraîne une faim toujours active, un insatiable appétit. Quoique leur bouche soit en partie dépourvue de dents, l'aiguillon du besoin les tourmente sans cesse. Sur les quatre grandes espèces d'anthias, les uns sont blancs, les autres fauves, une troisième est d'une couleur noir de sang; on nomme les autres *euôpous* et *aulôpous, poissons aux beaux yeux, aux yeux rayonnants,* parceque leur prunelle est terminée par des sourcils en rayons, dont l'ensemble aplati s'arrondit en cercle d'une teinte foncée.

[1] Le chalcoïde cyprin.
[2] La clupée alose.
[3] Le cyprin brême.
[4] Le lutjan anthias et autres.

L'astacus [1] et le crabe [2] aux pinces aiguës, revêtus tous deux d'une peau dure et testacée, se plaisent dans les golfes des mers ; ils y habitent et se nourrissent au milieu des rochers. On remarque surtout dans l'astacus une affection naturelle et difficile à rendre pour le lieu qui lui sert de retraite; il ne l'abandonne jamais volontairement. En est-il arraché de force, et après l'avoir transporté au loin le rend-on à la mer, bientôt il se pressera de regagner sa demeure, et ne voudra jamais en habiter une nouvelle. Il ne se fixera point sur un autre rocher, il cherchera celui qui était le sien, celui qu'il a perdu, celui de ses habitudes, celui qui fournissait à ses besoins : les pêcheurs même, en violant son asile, n'auront pu le lui rendre odieux. O navigateurs ! c'est ainsi que la mer qui vous a vus naître, que le toit paternel, que ces lieux que vous fréquentiez dans votre enfance, excitent et font couler dans votre ame une joie douce et délicieuse ! Les mortels ne sont donc pas les seuls pour qui la patrie a des charmes ! Non, il n'est pas de douleur plus cruelle ni plus cuisante que celle d'un homme qui, gémissant dans une terre étrangère sous le poids accablant de l'arrêt qui le proscrit, est condamné à finir dans l'exil une vie de chagrins et d'amertumes.

Dans la même famille se trouvent le cancre voyageur, les carides [3] et les farouches pagures, qu'on peut aussi ranger parmi les amphibies. Tous ces animaux, dont le corps est protégé par un test osseux, le perdent lorsqu'il est trop ancien ; un nouveau repousse à la place ; lorsque les pagures sentent l'effort que fait pour se briser celui qu'ils doivent perdre, ils s'empressent de se gorger d'aliments, afin que la tension due à leur quantité en facilite la déchirure ; lorsque leur peau rompue les abandonne, ils restent d'abord sur le sable, privés en quelque sorte de sentiment, sans songer à

[1] Le homard, ou l'écrevisse de mer.

[2] La langouste ; en grec *karabos*. Notre crabe est leur *karkinos*, le *cancre*. Le lecteur voudra bien se souvenir que partout où il trouvera le mot *crabe* dans cet ouvrage, il sera toujours question de la langouste.

[3] Les squilles, suivant Rondelet. Les scyllares de M. de Latreille.

se nourrir ou à faire toute autre chose : on dirait qu'ils se croient déja au rang des morts, qu'ils ne sentent plus en eux aucun principe de vie. Cette peau tendre qui vient de renaître les tient dans une crainte continuelle ; cependant ils reprennent peu à peu leurs esprits ; devenus moins timides, ils portent et promènent quelques grains de sable dans leur bouche. Ils restent dans cet état d'immobilité et de faiblesse jusqu'à ce que leur peau, raffermie, ait acquis de la solidité. Comme un fils d'Esculape qui, appelé auprès d'un homme subitement atteint d'une maladie, commence par interdire à son malade toute espèce de nourriture, afin d'amortir tout d'un coup la force et la violence du mal ; qui ne lui laisse prendre ensuite que quelques légers morceaux, jusqu'à ce qu'il ait fait disparaître entièrement les maux et les douleurs qui l'accablaient, de même les pagures n'osent point se hasarder avec leur peau trop nouvelle, dans la crainte que quelque choc fâcheux ne l'entame et ne l'offense.

D'autres animaux rampants vivent dans le sein des mers : le poulpe aux bras nombreux [1], le scordyle [2], la scolopendre exécrée des pêcheurs, et l'osmyle [3], tous sont amphibies. Il est sans doute plus d'un habitant des campagnes qui, en soignant ses plantations sur le bord des rivages, a vu la poulpe et l'osmyle enlacés dans des rameaux chargés de fruits, s'occupant d'en faire un doux repas : on y voit aussi la rusée sépie [4], entraînée par les mêmes goûts.

Une immense quantité d'animaux à coquille habite au milieu des eaux, sur les rochers et dans les sables : les néri-

[1] Le grec dit *polupos*, qui signifie *à plusieurs pieds ou bras*. Pour être fidèle au plan que j'ai suivi dans cet ouvrage, je devrais mettre dans le texte le mot *polype* ; mais comme ce nom désigne chez nous un animal bien différent, j'ai cru, pour éviter toute méprise, devoir faire exception à la règle que je me suis prescrite, et devoir donner à cet animal son véritable nom, *poulpe*, sous lequel nous le connaissons.

[2] Une espèce du genre poulpe.

[3] Autre espèce de poulpe qui sent le musc, non-seulement, dit Rondelet, *lorsqu'il est vif*, mais aussi *mort et desséché*.

[4] La sèche.

tes, les strombes, les pourpres, le solen, si bien nommé le manche à couteau [1], les chéruques (ou buccins), les myes [2], les huîtres aquifères, et les échines (les oursins) à pointes aiguës. Si vous coupez l'un de ces mollusques en un petit nombre de parties, et que vous les jetiez à la mer, vous les verrez bientôt se rassembler, et le mollusque reprendre une vie nouvelle. Les carkinas (les bernard-l'ermite), en venant au jour, n'ont point de test : ils naissent nus et sans défense ; leur corps débile en revêt un qui n'est pas le leur. Lorsqu'ils aperçoivent une coquille vacante et privée de son maître, que la mort a moissonné, ils s'y placent, se l'approprient, la dirigent de l'intérieur, et parcourent ainsi les mers sous un abri étranger ; ils s'inquiètent peu s'il a été la dépouille d'une nérite, d'un buccin ou d'un strombe ; ils préfèrent même celles de ce dernier, parcequ'elles ont le double avantage de la grandeur et de la légèreté. Lorsque les carkinas, en grandissant, ont rempli leur demeure, ils ne continuent plus de l'occuper ; ils l'abandonnent pour se mettre en cherche et se revêtir d'une plus ample. Ces coquilles sont souvent pour eux un grand sujet de débat et de guerre; le plus fort en chasse le plus faible, et s'arrange dans cette maison usurpée qui est à sa convenance.

Il est un mollusque enfermé dans une coquille univalve et profonde dont l'animal ressemble assez aux poulpes, qu'on nomme avec raison le *nautile*, à cause de son adresse à naviguer : il habite le fond des mers sablonneuses ; quelquefois il s'élève à leur surface, mais à la renverse, le corps tourné vers la terre, afin que sa coquille ne soit pas submergée. Dès qu'il est parvenu à la hauteur des ondes, il se retourne, et la dirige de la même manière qu'un pilote dirige un vaisseau. Il dresse et élève deux de ses pieds en forme de mâts; il déploie dans le milieu une membrane mince en guise de voile, et la pré-

[1] C'est le nom que nous lui donnons en langue vulgaire. Le mot grec *sôlên* veut dire plus particulièrement un tube creux, un tuyau.

[2] Rondelet dit que ce sont les moules, et non ce que nous entendons aujourd'hui par *myes* ; d'autres entendent par ce mot les *murex*.

sente au vent; deux autres de ses pieds, tournés en bas et s'enfonçant dans les eaux, lui tiennent lieu de rames et font marcher à la fois la coquille, la nacelle, l'animal. Survient-il quelque danger, il ne met point son salut dans la fuite ou dans le secours des vents; il retire et rentre à la hâte les mâts, les voiles, les rames; un vaste volume d'eau remplit enfin la coquille : ce poids trop lourd l'affaisse et l'entraîne au fond des mers. O dieux! qui donc a trouvé le premier l'art de la navigation? Est-ce quelqu'un des immortels qui en a révélé les lois? Est-ce quelque homme d'un génie hardi qui a osé le premier se hasarder sur les flots, ou plutôt ne serait-ce point que ce mollusque aurait servi de modèle et d'exemple, soit pour la construction d'un navire, du gouvernail et des rames, soit pour l'usage des mâts et des voiles?

On ne voit point sans effroi ces énormes cétacés, ces monstrueuses merveilles de l'Océan, ces immenses masses vivantes qui ont aussi une force immense : toujours en proie à une rage effrénée et meurtrière, ils vivent en grand nombre dans le vaste domaine des eaux, et de préférence dans les parties les plus reculées et les moins connues de l'empire de Neptune. Peu quittent la haute mer pour se porter sur les rivages qu'ils font gémir de leur poids; de ce nombre sont le féroce lion [1], la terrible zygène [2], la redoutable pardalis [3], l'impétueux physsale [4], la race robuste des mélanthons [5], la farouche pristis [6], l'épouvantable lamie [7], à gueule effroya-

[1] Serait-ce le grand phoque, ou plutôt n'est-ce pas le physeter microps?

[2] Le squale marteau.

[3] La panthère. C'est sans doute quelque squale rochier ou roussette.

[4] Il n'est pas hors de toute vraisemblance qu'Oppien désigne ici le cachalot macrocéphale. (*Voyez* la remarque du premier chant qui correspond à cet article.

[5] Ce sont sûrement ceux que cite Rondelet, liv. XVI, prem. part., ch. 19, sous le nom de mélanthyes, qui ne diffèrent pas beaucoup de celui d'Oppien, *melanthunos*.

[6] Le squale scie.

[7] Je crois qu'il s'agit de la lamie, et qu'il faut lire *lamies* au lieu de *lamnes*, ou bien que les deux noms désignaient le même poisson : c'est alors notre squale requin.

ble, la malthe [1], ainsi nommée de son humeur moins sauvage ; de ce nombre sont encore les béliers cruels [2], l'hyène [3] au poids énorme, les chiens marins [4], si impudemment ravisseurs, dont on forme trois races : l'une fait partie des terribles cétacés ; les deux autres sont du nombre des poissons les plus forts. Les uns sont la centrine [5], ainsi nommée de ses noirs aiguillons ; les autres sont appelés d'un nom commun, les galées (ou chats), qui fournissent plusieurs espèces, les skymnes [6], les leïcs [7], l'acanthias [8], la riné [9], les alopès [10] (ou renards), et ceux de ce genre à diverses couleurs [11] : les chiens marins (ou squales) ont tous les mêmes mœurs et les mêmes formes ; ils vivent et se nourrissent ensemble.

Les dauphins se plaisent sur les rives résonnantes et dans le sein des profondes mers ; aucune n'en est dépourvue ; ils sont chers à Neptune depuis le jour qu'ils lui révélèrent le lieu caché du palais de l'Océan, dans lequel la fille de Nérée, la belle et jeune Amphitrite, se tenait cachée, rebelle à son amour, pour se dérober à sa poursuite et à son hymen. Ce dieu aux beaux cheveux noirs ravit aussitôt la déesse et triompha de sa résistance ; elle devint son épouse et la souveraine des ondes. Ce bon office des fidèles dauphins leur

[1] La lamiole de Rondelet, le squale milandre de Lacépède.

[2] Je ne vois que le narwal, parmi les cétacés, à qui on puisse donner ce nom.

[3] N'est-ce pas la baleine franche ? Le poids énorme que le poëte lui attribue donne de la vraisemblance à cette conjecture.

[4] Diverses espèces de squales.

[5] Le squale humantin.

[6] Le squale roussette.

[7] Le squale émissole.

[8] Le squale aiguillat.

[9] Le squale ange.

[10] Le squale renard.

[11] Le grec dit *poikiloi*. Certains auteurs ont pris ce mot pour celui d'un nom propre; je ne suis pas de cet avis, et je pense que c'est le pluriel de l'adjectif *poikilos*, qui veut dire *bigarré*. Il me paraît que cette épithète pourrait convenir aux squales *roussettes*, qui sont comme tigrés.

valut la bienveillance de leur maître et l'honneur insigne qui est, pour ainsi dire, imprimé à leur race.

Il est de ces terribles cétacés qui sortent des mers et s'avancent sur le sol nourricier de la terre; on voit ainsi s'arrêter assez longtemps sur les rivages ou sur les terrains qui les avoisinent les anguilles, la tortue cuirassée, et les castors funestes et de mauvais présage, qui menacent les hommes de leur voix fatale et funéraire. Le mortel dont les oreilles sont frappées de ces sons lamentables, de ces tristes gémissements, ne tardera point à être précipité dans la tombe : ces lugubres accents lui annoncent la fin prochaine de sa destinée. On assure que l'énorme phalaine[1] vient également sur le rivage pour y jouir de la douce influence du soleil. Les phoques sortent toujours de la mer pendant la nuit; souvent aussi, durant le jour, ils restent paisiblement sur les rochers ou sur le sable; ils s'y abandonnent au sommeil.

Puissant Jupiter, tout est en toi et par toi, soit que tu habites dans les régions supérieures de l'éther, ou que tu sois partout (car nul mortel ne peut le dire). Avec quelle ingénieuse complaisance tu as limité, séparé les masses éthérées, l'air, l'eau, la terre mère de tout, et chaque chose de toutes les autres, en les enchaînant néanmoins toutes dans les liens d'une harmonie commune, en leur imposant le joug nécessaire d'une mutuelle dépendance! L'éther ne peut exister sans l'air, ni l'air sans l'eau, ni l'eau sans la terre. Ils se fondent les uns dans les autres, ils parcourent tous le même cercle, ils éprouvent tous la même vicissitude. C'est ainsi qu'ils se sont, en quelque manière, donné des gages et des otages réciproques dans les amphibies. Les uns, en effet, se portent de la mer sur la terre; les autres, du haut des airs, se précipitent au sein des eaux; les légers laros[2], les gémissants alcyons, les robustes et voraces aigles de mer, et

[1] *É phôkaina* d'Aristote; le dauphin marsouin.

[2] Le *gavia* des Latins, le goëland ou la mouette, oiseau palmipède à bec fort, long, pointu, et arqué à l'extrémité.

tous les oiseaux pêcheurs qui ne vivent que de poissons.

Ceux-ci, quoique nés dans les eaux, fendent les airs; ce sont les theutis [1], les irex [2], les chélidons (ou hirondelles de mer). Ces poissons en voient-ils un autre à leur portée et prêt à les atteindre, ils s'élancent du milieu des flots et s'échappent dans les airs. Lorsque les theutis déploient au loin et assez haut leurs ailes, on distingue difficilement s'ils sont des poissons ou des oiseaux, surtout lorsqu'on les voit en troupes nombreuses. Les hirondelles de mer ont le champ de leur vol moins élevé; celui des irex est encore plus bas; ils ne font que raser les ondes; ils paraissent à la fois nager et voler.

Il est des poissons qui vivent entre eux en société comme dans les villes, mais séparés des autres espèces; certains voyagent sans ordre en troupes diverses, pareils à des troupeaux ou à des armées; on leur donne le nom de *nomades*. D'autres marchent en colonnes régulières qu'on prendrait pour des bataillons ou des décuries; l'un d'eux est en avant et à leur tête : le reste suit à la file et sur deux lignes; d'autres enfin ne s'écartent point de leur habitation. Tous ont, durant l'hiver, une extrême appréhension de ces tourmentes, de ces tempêtes qui bouleversent et font mugir les flots; il n'est même aucun être qui vive dans leur sein, qui ne redoute la mer lorsqu'elle est irritée. Les uns restent alors tremblants et sans force dans le sable qu'ils ont creusé de leurs nageoires; d'autres se roulent tout en masse dans les trous des rochers; ceux-ci fuient et vont chercher un asile dans les fonds les plus bas et les plus reculés; le bouleversement des ondes, la furie des vents n'arrivent point à ces extrêmes profondeurs; aucune tempête n'atteint jusqu'aux dernières couches, jusqu'aux derniers retranchements des eaux. Ils échappent ainsi aux maux et aux effets funestes

[1] Le calmar.

[2] Il paraît que ce sont les deux mêmes poissons dont parle Rondelet sous le nom de *ierax*, accipiter, ou le triple milan de Lacépède.

du terrible hiver. Mais lorsque le printemps, rendant à la terre sa parure de fleurs, fait aussi sourire les ondes, qu'elles respirent, délivrées des noirs frimas, qu'un air plus doux caresse mollement leur surface, alors les poissons, tout joyeux, s'élancent de toutes parts dans le voisinage de la terre. Telle une ville chérie des dieux, heureuse de survivre au fléau destructeur de la guerre, après avoir été longtemps en proie à ses fureurs; qui, libre enfin, et respirant des maux qu'elle a soufferts, donne volontiers l'essor à sa joie, se plaît à reprendre les travaux utiles de la paix, et voit ses habitants se livrer sans crainte aux plaisirs de la table et de la danse; tels les poissons, débarrassés de leurs longues douleurs, de la crainte des ondes, s'agitent, bondissent ivres de joie et de bonheur, pareils à des danseurs agiles. Dans le printemps, le doux attrait d'une jouissance nécessaire, le desir d'une tendre union, le besoin d'une ardeur réciproque fermentent dans les cœurs de tout ce qui respire sur la terre dans les airs et dans les eaux. Dans le printemps, plusieurs races de poissons ovipares hâtent le moment d'être allégées du fardeau douloureux de l'amour; les mâles, dans la vue de perpétuer leur espèce, les femelles, pour se débarrasser de leurs œufs, effleurent, caressent le sable de leurs ventres délicats, car ces œufs ne se détachent pas aisément : réunis en masse au dedans du corps, et se prêtant un appui mutuel, ils résistent fortement; ainsi serrés, comment pourraient-ils se frayer un passage? Les mères, dans cet état d'angoisse, ont peine à ne pas abjurer et maudire leur progéniture. Ainsi les dieux n'ont donc pas donné aux seuls poissons des délivrances pénibles; les épouses des mortels ne sont donc pas aussi les seules qui gémissent des douleurs de l'enfantement : tout ce qui vit les éprouve.

Parmi les poissons, il est des mâles qui, voulant faire leur proie d'autres poissons, les poursuivent jusque sur le bord du rivage, afin de les dévorer; d'autres courent et sont sans cesse à la suite des troupes nombreuses de leurs femelles; ces dernières, emportées par la violence des plus effrénés

desirs, se précipitent vers les mâles avec une irrésistible fureur; ceux-ci, s'excitant alors entre eux par des contacts et des froissements réciproques, répandent leur laitance, que les femelles enflammées dévorent aussitôt de leurs bouches avides et brûlantes : on dit que cette espèce d'hymen les féconde.

Telles sont les lois, les mœurs d'un grand nombre de poissons. Il en est d'autres qui forment avec leurs épouses des nœuds plus étroits et plus particuliers, et qui vivent séparément avec elles, car Vénus exerce un grand empire sur les poissons : de là ces desirs immodérés, cette jalousie, tourment affreux, et tout ce qu'entraîne à sa suite une passion brûlante lorsqu'elle est animée par une insatiable volupté. Plusieurs se disputent les uns aux autres leurs femelles, pareils aux amants d'une jeune personne, qui viennent ensemble lui faire leur cour, et qui, quoique égaux, rivalisent de richesse et de beauté. Les poissons n'ont aucun de ces avantages à mettre en avant; ils n'ont à s'opposer que leurs forces, leurs mâchoires, un solide rempart de dents fortes et aiguës. C'est avec ces armes qu'ils s'attaquent et se préparent à la victoire; celui qui a vaincu ses rivaux remporte aussi le prix de l'hymen. Quelques uns se plaisent dans la possession de plusieurs femelles; tels sont les sargues [1] et les cossyphes [2]. D'autres n'en aiment qu'une, ne veulent vivre qu'avec une seule; les canthares [3] et les aitnées [4] sont de ce nombre; une seule leur suffit.

D'autres mœurs dans leurs amours sont propres aux anguilles, à la tortue, au poulpe, à la noire murène; ils n'obéissent qu'à regret au vœu de la nature. Les premières, enlacées en spirales, pressent les unes contre les autres leur corps froid et visqueux; il en découle une sanie, une espèce d'écume que le sable reçoit et absorbe; par là devenu fé-

[1] Spare sargue.
[2] Le labre tourd mâle. La femelle était appelée *kichlé*.
[3] Le spare canthare.
[4] Suidas dit que c'est le grand canthare.

cond, les anguilles y naissent en foule. Le même effet se produit à peu près pour les congres à peau si gluante. Les tortues redoutent, abhorrent un trop pénible hymen; elles n'y sont point entraînées par l'attrait du plaisir, comme les autres animaux; de longues et cruelles douleurs l'accompagnent. Les mâles sont armés d'une pointe dure et aiguë, d'un aiguillon osseux qui rend leur approche fâcheuse pour leurs femelles; aussi leurs jouissances sont-elles précédées de véritables luttes, de morsures terribles et réciproques, les femelles pour se soustraire aux efforts des mâles, ceux-ci pour parvenir à vaincre cette résistance, jusqu'à ce que leur force en triomphe et les livre impérieusement à leur amour, comme une proie, une conquête faite à la guerre. Enfin, les tortues accouplées présentent le même phénomène que les chiens de terre et que les phoques; elles restent longtemps engagées dos à dos; on dirait que des liens les tiennent enchaînées. L'hymen fatal du poulpe et sa mort cruelle se succèdent de très près; le terme de son amour est aussi celui de sa vie. Il ne quitte point sa femelle, il ne cesse point de jouir qu'il n'y soit contraint par l'abandon de ses forces, qu'il ne tombe de lassitude et d'épuisement sur le sable; il devient alors la proie de tout ce qui passe près de lui. Les cancres, gros et petits, le dévorent, ainsi que ces poissons qu'il poursuivait naguère avec tant d'avantage, dont il faisait lui-même sa nourriture. Étendu maintenant, il est mis en morceaux jusqu'à ce qu'il succombe et meure. Il périt ainsi victime d'un trop funeste amour. Sa femelle meurt de même dans les douleurs de ses efforts laborieux; car, différente des autres poissons, elle ne voit point sortir ses œufs les uns après les autres; adhérents entre eux et comme en grappes, ils ne sortent qu'avec peine par une issue trop étroite; ce qui fait que les poulpes ne vivent jamais au delà d'une année; leurs œufs ou leurs amours les font toujours périr misérablement.

C'est une chose assez reconnue que le serpent [1] s'accouple

[1] La vipère.

avec la murène, que celle-ci sort d'elle-même de la mer pour satisfaire le penchant qui la porte à cet hymen. Le serpent en proie à l'ardeur la plus vive brûle de jouir, se traîne à la hâte vers le rivage; il cherche d'abord une pierre creuse et concave, dans laquelle il puisse déposer son venin; il y verse ce funeste et subtil poison, trésor et magasin du trépas : il rend ainsi son approche sans danger et sans dommage pour la murène. Parvenu au bord des eaux, il donne le signal accoutumé, ce signal dont il l'invite à l'amour : elle l'entend aussitôt, et s'avance plus rapide qu'un trait. Elle s'élance du fond des mers; le serpent s'élance aussi de la terre au sein des flots; tous deux avides de s'unir se précipitent l'un sur l'autre. Dans l'ivresse du bonheur, la murène admet dans sa bouche la tête de cet époux chéri. Lorsqu'ils ont rempli le vœu de l'hymen, ils se retirent, elle dans le lieu de la mer qu'elle habitait, lui vers le rivage. Il retourne aussitôt à la pierre dépositaire du venin exprimé de ses dents; il le reprend et le repompe. S'il ne le retrouve pas, s'il connaît que quelque passager, qui en a fait la rencontre, l'a dissipé dans des flots d'eau, il succombe à la plus vive douleur; il se jette à terre, et y attend que l'inexorable destin termine sa vie et son supplice : tant est grande sa honte de se trouver ainsi sans force, sans ces armes qui faisaient sa gloire et son essence comme serpent; il perd et laisse sa vie sur la même pierre où il avait laissé son venin.

Les dauphins s'unissent entre eux à la manière des mortels : ils leur ressemblent encore par la forme de leurs sexes; seulement celui des mâles n'est pas toujours visible : il est caché dans l'intérieur de leur corps; il ne se montre que dans l'acte nécessaire de la génération.

Telles sont les mœurs des poissons dans leurs amours, dans leurs hymens. Le besoin de s'unir, le desir de perpétuer leur espèce, se font sentir aux uns dans une saison, à ceux-là dans une autre : c'est tantôt l'été, tantôt l'hiver; ici c'est le printemps, là l'automne précipité, qui les voit vaquer aux soins de leur reproduction. Le plus grand nombre n'a

qu'une seule ponte, n'engendre qu'une seule fois chaque année. Le labrax éprouve deux fois les douleurs de Lucine; les trigles sont ainsi nommés de leur ponte triple; on en observe quatre dans le scorpion, et cinq dans les seuls cyprins. On dit qu'on n'a jamais vu l'onisque se reproduire; sa manière de se régénérer est encore inconnue aux humains. Lorsque les germes des poissons ovipares se développent en eux au printemps, certaines espèces bornées à leur demeure ordinaire y restent tranquilles et paisibles; d'autres, qui vivent en commun, se rendent ensemble dans le Pont-Euxin pour y déposer leurs œufs : c'est le bassin le plus agréable de l'empire d'Amphitrite; il est le rendez vous de plusieurs fleuves aux eaux douces et abondantes. Sur ses bords sinueux sont des bancs d'un sable doux et fin, de gras pâturages, des roches dont la cime surnage aux ondes, d'autres à creux profonds, des cavernes à lits d'argile, des monts à sommets ombragés, enfin tout ce qu'aiment les poissons. On n'y voit ni les cétacés dévastateurs, ni tout autre animal dont ils puissent devenir la proie, pas même les ennemis des plus petits d'entre eux, les poulpes, les astacus, les pagures. Les dauphins y sont en petit nombre; ils sont d'ailleurs les plus faibles, les moins malfaisants des cétacés; c'est ce qui fait que cette mer a pour eux tant d'attrait, et qu'ils mettent tant d'empressement à y chercher leur nourriture : ils s'y portent tous en masse pêle-mêle et de toutes parts, offrant l'ensemble et l'aspect d'un troupeau. Tous suivent la même route, la même impulsion, le même mouvement, le même instinct pour leur retour. D'immenses quantités de poissons différents passent de la mer de Bébrycie et des bouches étroites de celle du Pont dans le Bosphore de Thrace, et se répandent dans la longue étendue de cette vaste mer. Ainsi lorsqu'il arrive de l'Éthiopie et de l'Égypte des bandes de grues élancées dans les airs qu'elles remplissent de leurs cris, qui fuient ou la cime neigeuse du mont Atlas, ou le rude hiver, ou les races inhabiles des Pygmées dégénérés, leurs grandes troupes alignées en bataillons

s'avancent sans rompre leurs rangs, et obscurcissent les cieux de leurs ailes déployées; ainsi des milliers de poissons sillonnent les eaux de l'Euxin. Cette mer en est remplie, et frémit dans son sein des battements nombreux et répétés de leurs nageoires, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent dans leurs courses et pour leur ponte. La saison de l'automne reparaît-elle, ils songent aussitôt à faire retraite; car l'hiver exerce bien plus ses rigueurs sur cette mer agitée qui a peu de profondeur : elle est plus accessible à la fureur des vents, qui la bouleversent et la tourmentent à leur gré. Fuyant donc ces rives des Amazones, ils s'en retournent avec leur nouvelle famille et se dispersent dans l'Océan, suivant leur goût ou leur caprice. Ceux qu'on nomme mous (ou mollusques), qui n'ont point de sang, qui n'ont point d'os, ceux qui sont enfermés dans de fortes écailles ou recouverts de têts solides, se propagent aussi par des œufs dont la nature leur confie le soin. Le chien vorace, l'aigle de mer [1], et tous ceux qu'on désigne sous le nom de *cartilagineux*, les dauphins, ces rois des poissons, et les phoques aux gros yeux, font des petits qui, au sortir du sein de leurs mères, ont les mêmes formes qu'elles. Tous les animaux des mers qui sont vivipares ont un amour extrême pour leur progéniture et la défendent avec courage.

Rien ne tient plus du prodige que l'histoire des dauphins, soit qu'ils aient fait autrefois partie de l'espèce humaine, soit qu'ils aient habité dans des villes avec des hommes; que, cédant ensuite aux conseils de Bacchus, ils aient changé leur élément pour celui des mers, en revêtant la forme des poissons. Ils en ont conservé cette douce urbanité dans leurs mœurs, dont toutes leurs actions portent l'empreinte. Lorsque deux dauphins jumeaux, fruit ordinaire de leur hymen, sont venus au jour, ils ne se quittent pas; ils sont toujours sautant et nageant autour de leur mère : ils passent à travers ses dents dans sa bouche, et y restent sous l'a-

[1] La raie aigle.

bri protecteur de son palais. Cette mère leur prodigue de son côté ses douces caresses, s'agite sans cesse autour d'eux, ivre d'orgueil et de joie, leur tend à tous deux ses mamelles, d'où chacun peut faire jaillir un lait doux et nourrissant. Les dauphins ont reçu des dieux du lait et des seins semblables à ceux des mortelles : aussi exercent-ils le doux ministère des nourrices. Les petits sont-ils devenus plus forts, aussitôt leur mère les conduit et les précède dans le lieu de leur chasse, et leur enseigne à la faire aux poissons. Elle ne s'en éloigne point, elle ne les abandonne point à eux-mêmes que leurs forces ne soient entièrement développées; elle est toujours auprès d'eux mère surveillante et protectrice. Quel navigateur pourrait tenir son ame fermée à l'admiration, en voyant l'aimable spectacle qui s'offre à lui lorsque, dans un temps calme, dans une mer mollement caressée des zéphyrs, ses regards se portent sur ces troupes superbes de dauphins, l'amour et l'orgueil des ondes? Les jeunes marchent en avant, et réunis comme des troupes d'enfants, comme des chœurs dont la figure et le dessin varient à tout instant. En arrière est l'armée de réserve, composée de ceux qui l'emportent par leur taille et par leur âge, et qui ne s'écartent jamais des plus jeunes. Ils ressemblent à des bergers qui dans le printemps suivent leurs tendres agneaux aux pâturages. On voit tous les jours des enfants qui sortent en foule des écoles, et des maîtres d'un âge avancé (car la vieillesse rend l'homme respectable) qui les suivent de près, veillent sur eux, et sont les régulateurs de leur marche, de leurs mouvements, de leur esprit. C'est ainsi que les dauphins plus âgés vont à la suite des jeunes pour les garantir de tout accident funeste.

Les phoques ont aussi grand soin de leurs petits; leurs femelles ont également des mamelles qui fournissent d'abondants ruisseaux de lait. Ce n'est point au milieu des flots, mais sur la terre, qu'elles gémissent, à leur terme, des douleurs de l'enfantement : elles y passent douze jours avec eux; le treizième, au lever de l'aurore, elles les prennent sous

leurs aisselles, et, fières de ce doux fardeau, courent à la mér pour leur montrer leur patrie et leur élément naturel. Ainsi qu'une femme qui, s'étant délivrée dans une terre étrangère, retourne avec plaisir dans ses foyers, se complaît à tenir tout le jour son enfant entre ses bras, à lui montrer le toit paternel, et se livre avec une inépuisable tendresse aux doux soins de la maternité, tandis que l'enfant, trop jeune pour connaître ce qu'il voit, considère néanmoins toutes choses, la maison, les divers objets qui servent aux auteurs de ses jours; ainsi les phoques transportent leurs petits à la mer, et leur en apprennent les secrets et les travaux.

Grands dieux! l'homme n'est donc pas le seul en qui l'amour de ses enfants soit plus fort, soit plus doux que la lumière et la vie? Les oiseaux, les bêtes féroces, les monstres des mers éprouvent aussi pour les leurs cet irrésistible et si vif sentiment : il est inné en eux, il leur fait braver avec audace les maux les plus terribles, la mort même. Déja le chasseur a rencontré sur la montagne la lionne rugissante, qui couvre ses lionceaux de son corps, qui combat pour les défendre : elle s'inquiète peu du nombre de pierres ou de traits qui volent sur elle. Frappée, repoussée de mille manières, son opiniâtre résistance demeure inébranlable; elle ne cède qu'en mourant : à moitié domptée, elle leur sert encore d'égide; elle s'occupe moins du danger qui la menace, que du malheur de les voir tomber dans la cage funeste qu'on leur destine. Et ce pâtre, si familier tout à l'heure avec sa chienne qui vient de mettre bas, n'ose toucher à ses petits, effrayé du grognement de leur mère irritée, qui s'emporte pour repousser sa main téméraire; elle est également féroce pour quiconque ose l'approcher. A quelle fureur ne sont pas en proie les génisses qu'on prive de leurs veaux? Elles poussent des sanglots et des gémissements qui ne diffèrent point de ceux des femmes, qui affligent et attendrissent leurs ravisseurs eux-mêmes. Quel mortel ne connaît les lamentables douleurs de l'orfraie lorsqu'elle déplore avant le jour la perte de ses aiglons? Qui n'a entendu celles

du chantre harmonieux des bois, de la triste et plaintive Philomèle? Qui n'a pas vu au printemps le deuil inquiet des hirondelles, lorsqu'elles viennent d'être privées du fruit de leurs amours, que des hommes impitoyables ou des dragons cruels ont arraché de leur nid?

Les dauphins se distinguent éminemment des autres poissons par leur amour pour leur progéniture : il en est d'autres qui montrent aussi une grande affection pour la leur. Les chiens de mer, si vagabonds, en sont un exemple admirable; ces animaux nouveau-nés restent toujours auprès de leur mère, qui leur fait un rempart d'elle-même. Ont-ils quelque chose à craindre, survient-il quelque sujet pressant d'alarmes, elle leur donne asile dans ses flancs par la même route, par la même voie que celle de leur naissance. Elle affronte volontiers toutes les douleurs qui l'attendent, et recèle une seconde fois ses petits dans son sein maternel, pour leur donner de nouveau le jour lorsque le danger aura cessé.

La riné (ou squale ange) use en faveur des siens d'un semblable stratagème, sans cependant les recevoir dans son corps comme les chiens de mer. Au-dessous de ses nageoires pectorales, des deux côtés, sont des plis profonds qui ressemblent assez aux membranes branchiales des autres poissons; c'est là qu'elle enferme ses petits palpitants d'effroi. D'autres espèces rassemblent les leurs dans leur bouche, qui leur sert ainsi d'asile et de refuge. Quel amour ne ressent pas pour les siens la femelle du glaucus [1], le poisson ovipare qui l'emporte sur tous les autres par ses soins maternels? Elle reste constamment auprès de ses œufs jusqu'à ce qu'ils soient éclos. Ses petits sont-ils nés, elle nage toujours avec eux; lorsqu'elle voit qu'ils sont effrayés de l'approche de quelque poisson plus fort, son palais s'ouvre pour les recevoir, et leur sert d'abri jusqu'à ce que l'ennemi se soit éloigné : elle les rejette et les exhale alors dans les eaux.

[1] Le caranx glauque.

Je ne crois pas qu'il existe dans les mers d'animal plus barbare, de mœurs plus féroces, que le thon. Lorsqu'il est parvenu, au milieu des plus vives douleurs, à pondre ses œufs, ces œufs qui sont son ouvrage et sa substance, il dévore impitoyablement tous ceux qu'il rencontre; il en fait de même des jeunes thons qui n'ont pas appris à se soustraire par la fuite à sa dent meurtrière : il n'a ni pitié ni respect pour son propre sang.

Il est je ne sais combien de poissons qui ne naissent d'aucun autre, qui ne proviennent d'aucun hymen, mais qui se produisent eux-mêmes, qui sont le résultat d'une génération spontanée : de ce nombre sont ces espèces si nombreuses d'huîtres qui prennent l'être d'un vil limon; on ne distingue en elles aucun sexe, ni mâle ni femelle ; elles sont toutes semblables et d'une organisation uniforme. C'est ainsi que la race misérable de la faible aphye naît sans avoir été engendrée, sans avoir eu de père. Lorsque des masses de pluie s'échappant des nuages, suivant les desseins du maître des dieux, se précipitent avec fureur et en torrents sur les vastes plaines des mers, toutes leurs ondes, confondues et converties en tourbillons agités, se heurtent, se couvrent d'écume, deviennent tumescentes : les aphyes alors se produisent, vivent et se montrent en nombre immense, entassées les unes sur les autres, faibles et de couleur blanche, sans qu'on sache par quels rapprochements, par quels ressorts secrets et cachés leur existence a été déterminée; c'est ce qui leur a fait donner le nom d'aphrétides (nées de l'écume). D'autres naissent dans la vase limoneuse : lorsque la violence des vents se fait sentir par le choc des eaux jusque dans les précipices, et que la mer bouillonne, tourmentée, bouleversée, son immense limon s'entasse et ne forme bientôt qu'un seul corps. Le calme rétabli, toutes les substances qui se trouvaient pêle-mêle dans la vase et dans les eaux fermentent, se décomposent; il en provient des quantités considérables d'aphyes, qu'on prendrait pour des vers. Il n'est pas d'espèce plus frêle ni plus débile que celle de ce malheureux poisson :

sa chair est du goût de tous les autres, qui en font leur proie. Les aphyes se lèchent entre elles, et se servent ainsi mutuellement de nourriture. Lorsqu'elles se meuvent dans les mers en masses réunies, à la recherche de quelque rocher qui projette de l'ombrage, de quelque retraite, de quelque abri au fond des eaux, l'azur des plages d'Amphitrite se change en un blanc éclatant. Lorsqu'un vent violent d'ouest a couvert la vaste plaine d'une neige abondante, on n'aperçoit plus la couleur noire de la terre, mais seulement le blanc de la couche épaisse qui l'enveloppe; de même les champs de Neptune prennent la teinte et la blancheur de ces immenses quantités d'aphyes qu'on y rencontre.

CHANT DEUXIÈME.

Tels sont les lieux que fréquentent, où se nourrissent les nombreux habitants des eaux. Tels sont aussi les doux hymens, les heureuses reproductions dont ils goûtent les charmes; les hommes en doivent sans doute la connaissance à quelqu'un des dieux : car que peuvent les mortels sans leur secours? Ils seraient même inhabiles à soulever la plante de leurs pieds, à mouvoir leur frêle paupière. Les dieux, toujours près quoique éloignés, ordonnent et disposent de tout; c'est donc une irrésistible nécessité de se soumettre. En vain la force ou la puissance, telles qu'un coursier qui rejette le mors, exciteraient leurs bouches rebelles à secouer témérairement le frein; arbitres suprêmes de tout, les immortels font toujours incliner les rênes du côté qu'ils veulent. Le sage obéit donc sans murmure, et n'attend pas d'y être contraint par les durs aiguillons d'un fouet incitateur. L'homme leur doit l'industrie féconde et un génie propre à tout; ils en ont tous reçu un nom et un honneur particuliers, à cause des divers travaux auxquels chacun préside : Cérès est re-

commandable par le joug imposé aux bœufs, par la culture et les sillons de la terre, par les précieuses moissons de grains ; nous tenons de Pallas l'art de fabriquer des armes, de construire des maisons, de transformer en riches étoffes la douce toison des brebis ; Mars nous a fait don du glaive, des armures protectrices, des casques, des lances, de tout l'appareil cher à Bellone; Apollon et les Muses nous ont fait présent de la divine mélodie ; nous devons à Mercure l'éloquence et les vigoureux combats des jeux publics ; Vulcain veille aux pénibles et suants travaux des forges. La même divinité qui, comblant d'abord les vastes gouffres de la terre avec les eaux réunies des fleuves, en a formé la masse amère des mers qu'elle a enchaînées, couronnées de coteaux et de rivages, a fait aussi connaître aux humains les secrets des ondes, les races et les mœurs de leurs habitants, les moyens d'obtenir d'heureuses pêches, quel que soit d'ailleurs le nom qu'on doive lui donner, celui de tout-puissant Neptune, de vieux Nérée, ou mieux encore de Phorcus ou de quelque autre souverain des eaux. Toutefois, vous tous dieux immortels qui habitez les célestes lambris, le vaste Océan, la terre fertile, les plaines des airs, daignez sourire ! accordez votre bienveillance à mon heureux prince, à son illustre fils, à leurs peuples, à mes chants.

Les poissons n'ont entre eux ni justice, ni pudeur, ni amitié : ils sillonnent les mers, chaque espèce ennemie implacable de l'autre espèce ; le plus fort dévore toujours le plus faible : ils se précipitent les uns sur les autres pour se donner la mort ; ils sont toujours la proie et l'aliment les uns des autres. Les uns triomphent des moindres par la puissance plus énergique de leurs muscles ou de leurs mâchoires : les bouches de ceux-ci recèlent un venin destructeur ; ceux-là, pour échapper aux coups mortels des autres, sont armés de pointes, de piquants aigus, instruments terribles d'une ardente fureur. Ceux à qui les dieux n'ont accordé ni la force, ni aiguillon osseux qui s'élance de leur corps, trouvent en eux-mêmes une arme aussi redoutable, une source

féconde de ruses : c'est ainsi que d'autres poissons, plus grands et plus robustes, tombent souvent victimes de leur adresse. De quelle puissance propre et inhérente à sa substance, n'est pas douée la molle torpille pour balancer et subjuguer la force : son corps faible est sans ressort, sa lente et lourde masse l'affaisse; on ne la prendrait point pour un animal qui nage. Se glissant quelquefois dans l'eau limpide, elle se roule surtout dans les endroits troubles et obscurs. Des deux côtés, à chacun de ses flancs, sont deux séries de rayons ou tuyaux, appareil de ruse et supplément de sa faiblesse. Tout être vivant qui en approche et qui la touche sent ses forces se briser, son sang se contracte et se glace, ses membres ne servent, ne soutiennent plus son corps ; la nature s'arrête en lui, enchaînée par ce stupide habitant des eaux. Connaissant toutefois l'avantage dont elle dispose, elle se tient accroupie dans le sable, elle y reste sans mouvement et comme morte : tout poisson qui l'effleure est à l'instant foudroyé; il tombe, abandonné de ses sens, dans un sommeil léthargique. Elle s'élance alors avec précipitation, quoique peu prompte elle-même, et, transportée de joie, le déchire vivant comme s'il avait cessé de l'être. Elle se traîne souvent à la rencontre des poissons qui nagent dans les mers, amortit en les touchant leur impétuosité, arrête et suspend la rapidité de leur course : infortunés qui, roides et dénués de force, ont perdu le souvenir de leur route ou de leur fuite, et sont dévorés sans défense, sans en avoir le sentiment ! Lorsqu'un homme, dans les pénibles agitations d'un songe, se croit frappé d'épouvante et fait effort pour fuir, son cœur saute et s'agite, tandis que ses genoux gémissent immobiles sous le poids des chaînes qui contiennent ses élans : tel est l'effet produit par l'engourdissante compression de la torpille.

Le batrachos est un poisson également lent et mou ; il est horrible à voir : sa bouche présente une ouverture immense; la ruse lui sert aussi à se procurer la nourriture. Enfoncé dans un vaste limon, il y reste tranquillement cou-

ché, en soulevant une excroissance [1] charnue, déliée, blanche, mais d'une odeur forte, qui naît de dessous l'extrémité de sa mâchoire supérieure; il l'agite fréquemment en guise d'appât pour les petits poissons, qui bientôt l'aperçoivent et cherchent à s'en saisir; le batrachos la retire alors en arrière jusqu'à sa bouche, en l'y balançant mollement : ceux-ci, ne soupçonnant point le piége, l'y suivent, et tombent engloutis tous ensemble dans cette gueule énorme. Un homme qui veut attirer au trébuchet les oiseaux légers, le garnit au dedans des mêmes grains qu'il vient de répandre au dehors, à l'entour des portes, et assure ainsi le succès de sa ruse. L'attrait séducteur d'un aliment dont ces oiseaux sont avides les entraîne et les fait entrer dans la cage funeste d'où toute issue leur est fermée, et qui leur montre un bien triste résultat de leur repas; c'est par un semblable stratagème que le lourd batrachos attire les petits poissons, qui sont loin de songer qu'ils courent à leur ruine. On dit que le rusé renard exécute une manœuvre à peu près pareille. Lorsqu'il aperçoit une troupe nombreuse d'oiseaux, il se couche, le dos recourbé, les jambes tendues, ferme les yeux, et rapproche exactement ses lèvres. On dirait qu'il est enseveli dans un sommeil profond, ou plutôt qu'il est étendu à terre, mort réellement. Il est ainsi, sans pousser le moindre souffle, à concerter les ruses les plus adroites et les plus variées. Cependant les oiseaux qui le voient en cet état volent en foule sur lui, grattent et feutrent son poil de leurs pieds, insultant insolemment à son sort : dès qu'ils sont assez près de ses dents, il donne l'essor à ses ruses; sa vaste bouche s'ouvre, fond avec avidité sur ces téméraires oiseaux, et saisit par cette irruption précipitée une proie abondante.

[1] *Oligên sarka ê ra oi ek genuos neatês upenerthe pephukei.* Cette excroissance charnue est double, et placée au-devant des yeux. Bloch leur donne le nom de *houppes*. « Les deux longues houppes, dit-il, de matière cornée, qui se trouvent devant les yeux, qu'Aristote compare à des *cheveux*, Pline à des *cornes*, Oppien à des *verrues*, leur servent à attirer les autres poissons.»

La trompeuse sépie[1] déploie aussi les ruses dans ses chasses. Du sommet de sa tête partent des prolongements charnus, longs et grêles, semblables à des cordes, avec lesquels elle pêche les poissons comme avec des lignes; gisante ou retirée sous son tégument dans le sable, elle s'en sert pour s'accrocher aux corps solides lorsque les tempêtes d'hiver font enfler les ondes : on la prendrait pour un bâtiment amarré par ses câbles aux rochers du rivage.

Les carides[2] sont petites sans doute, et n'ont pas une grande force; mais elles rendent victime de leurs ruses un plus fort poisson, le labrax, qui doit son nom à sa voracité : empressé d'en faire sa proie, il se jette à la hâte sur elles : fuir ou résister est au-dessus de leur pouvoir; prêtes à périr, elles font périr et blessent à mort leur meurtrier. Par des sauts et des élans réitérés, elles percent son palais d'une pointe aiguë, qui s'élance de l'extrémité de leur tête. Le labrax, tout entier à son vorace appétit, s'occupe peu des coups dont il est percé; cependant sa blessure se nourrit et s'étend : il succombe enfin aux maux et aux douleurs, et reconnaît trop tard que celle qu'il priva de la vie lui fait perdre la sienne.

Il est un poisson qui se tient d'habitude dans la vase, ami de la chair de l'homme, le bœuf[3], le plus grand de tous en étendue. Sa largeur est souvent de dix et même de douze coudées; il n'a point la vigueur en partage, son corps est mou, destitué de force, ses dents sont intérieures, à peine visibles, petites et faibles. S'il triomphe, ce n'est point par sa puissance, mais par la ruse; il fait cependant sa proie de l'homme, dont il met en défaut le génie pénétrant, car il aime beaucoup à s'en nourrir; sa chair a beaucoup d'attrait, est un repas très agréable pour lui. S'il en voit quelqu'un au-dessus des eaux, que quelque soin attire dans leur fond,

[1] La sèche.

[2] Il paraît qu'il s'agit ici de la *squilla gibba*, ou du caramot de Rondelet, ch. 8, liv. XVIII, première partie.

[3] La raie flassade.

plus léger à cause de sa grande surface, il s'élève et nage constamment au-dessus de sa tête, immobile, étendu sur lui, semblable au toit d'une maison. Il le suit en cet état dans tous ses mouvements : il est toujours au-dessus comme une fermeture. De même qu'un enfant qui dresse le piége fatal à la souris avide, qu'un imprudent appétit attire sans soupçon au dedans, mais qui, bientôt surprise par le bruit du creux instrument de sa captivité, ne peut en sortir, malgré ses efforts, que lorsque l'enfant la saisit et la tue souvent avec un ris moqueur ; de même ce funeste poisson plane sur la tête de l'homme, et l'empêche de remonter sur l'onde ; enchaînant par là sa respiration, il lui fait perdre la vie au sein des flots, il tombe alors sur lui et le dévore ; c'est ainsi qu'il doit à la ruse cette difficile conquête.

On louera, on admirera sans doute l'ingénieuse industrie du cancre dans ses trous tapissés de moules : les dieux lui ont donné l'adresse nécessaire pour faire des huîtres une nourriture aussi agréable que facile. Lorsqu'elles ouvrent la barrière de leurs écailles pour saisir le limon ou pour s'abreuver d'eau, et qu'elles s'accrochent aux angles des rochers, le cancre prend sur le rivage une petite pierre, et la porte engagée en travers dans ses pinces aiguës; il approche à la dérobée, et la place dans le milieu de l'huître, qu'il se met ensuite à dévorer en savourant ce mets chéri. Ce misérable mollusque veut en vain refermer ses valves, il n'en a plus le pouvoir : elles restent ouvertes par l'effet d'une dure nécessité, jusqu'à ce qu'il meure et que son ennemi en ait fait un ample repas.

Les rampantes étoiles de mer ont un art à peu près semblable, et c'est encore contre les huîtres qu'elles l'exercent ; ce n'est point d'une pierre qu'elles s'aident ou dont elles font leur instrument, mais d'un corps osseux qu'elles passent entre leurs valves bâillantes : les huîtres sont ainsi à leur discrétion et deviennent leur nourriture.

Il est une coquille bivalve dans laquelle habite un mollusque qui porte le nom de pinne, qui est inhabile à combi-

ner, à faire quelque chose par elle-même. Elle vit en communauté de toit et de demeure avec un cancre qui la nourrit et veille à sa sûreté, ce qui lui a valu le surnom de *pinnophulax* (garde-pinne). Quelque animal pénètre-t-il dans la coquille, le cancre réveille aussitôt son attention en la pinçant, en la stimulant par d'utiles morsures : pressée par la douleur, elle contracte ses valves, y emprisonne l'animal, qui devient la proie de l'un et de l'autre ; ils en font ensemble un doux repas. C'est ainsi que, parmi les habitants des eaux comme parmi les hommes, on remarque de la sagacité dans les uns, de l'inaptitude dans les autres : ils n'ont pas tous le même degré d'intelligence.

On chercherait en vain un poisson qui l'emportât par sa stupidité sur l'émérocet [1] ; la mer n'en renferme pas qui croupisse dans une plus grande inertie. Ses yeux sont dirigés sur la partie supérieure de sa tête, vers le ciel ; sa bouche vorace est placée entre ses yeux ; il reste tout le long du jour couché sur le sable, plongé dans le sommeil. Seul de tous les habitants des eaux, il veille la nuit et vague dans leur sein; il est aussi appelé *nuctéris* (animal nocturne). Une faim déplorable est le résultat de son insatiable avidité ; il ne connaît ni terme ni mesure dans ses appétits. La fureur d'un irrésistible besoin, d'une faim toujours dévorante, l'entraîne d'une manière impérieuse. Il ne cesse de se gorger d'aliments que lorsque son ventre se déchire, qu'il tombe étendu sous leur poids ou qu'il est saisi par un autre poisson, avalant encore le dernier morceau. Quelle preuve plus frappante de cette immodérée voracité ! Dans les filets mêmes du pêcheur, si une main le provoque en lui présentant quelque nourriture, il en remplit son estomac, jusqu'à ce qu'elle retourne à son palais. Apprenez par cet exemple, ô mortels ! quelle est la triste fin de cette passion insensée pour la table, quels maux en sont l'inévitable fruit. Évitez donc cette oisiveté funeste de l'esprit et du corps, ce déréglement des trop

[1] L'uranoscope rat.

somptueux repas. Prenez-les avec mesure, et sans livrer votre ame à leur folle joie. Combien parmi vous qui ne connaissent aucun frein, qui s'abandonnent à tous les débordements d'un goût qui les maîtrise ! Regardez l'émérocet : que la leçon que vous offre son malheur ne soit point perdue pour vous.

Les oursins à pointes aiguës ont un instinct qui leur fait prévoir et juger la force des vents, l'approche des terribles tempêtes : ils lestent alors leur dos d'une pierre aussi lourde que les intervalles de leurs piquants peuvent le permettre, et luttent ainsi chargés contre la fureur des flots : ils craignent surtout que le courroux des ondes ne les roule et ne les jette sur le rivage.

Personne n'ignore l'art qu'emploient les poulpes, qui, semblables aux rochers sur lesquels ils se moulent, y appliquent leurs bras : donnant ainsi le change soit aux pêcheurs, soit aux animaux plus grands, ils parviennent à leur échapper. Lorsqu'ils font la rencontre d'un plus petit, ils quittent leur forme, leur apparence de pierre, et reparaissent sous celle de poulpes et d'êtres vivants ; par cette adresse ils en prennent alternativement qui sont différentes, et se dérobent à la mort. On dit que l'hiver ils ne vaguent point dans les eaux, qu'ils en redoutent beaucoup les orageux tourbillons : retirés et tremblants dans leurs creuses retraites, ils dévorent comme une proie étrangère leurs propres bras, qui repoussent ensuite, après leur avoir servi d'aliment. Ils doivent cette pratique aux inspirations de Neptune. C'est ainsi qu'en use l'ours farouche et rugissant : pour se soustraire aux rigueurs de la froide saison, il se réfugie dans le lieu le plus reculé des cavernes, et trompe sa faim en léchant et suçant ses pattes ; avide d'une nourriture si vaine, il reste fixé dans sa tanière jusqu'au retour du jeune époux de la nature.

Une haine affreuse existe surtout entre le crabe ardent, la murène et le poulpe : ils se donnent mutuellement la mort les uns aux autres. Le genre de discorde et de guerre qui

est propre aux habitants des eaux règne toujours sur eux : ils se dévorent réciproquement. S'élançant de dessus les roches des mers, déja la fougueuse murène se roule à travers les flots à la recherche d'une proie ; bientôt elle aperçoit le poulpe qui se traîne sur les sommités du rivage, et toute joyeuse se précipite sur cette victime chère à son goût. Son approche n'échappe pas au poulpe : dans son inquiétude, il se détermine à la fuite ; mais comment se déroberait-il en rampant à la murène qui nage et fond si violemment sur lui, qui le saisit à l'instant et le presse de sa mâchoire cruelle ? Il se trouve donc forcément engagé dans ce combat funeste : il roule autour d'elle ses membres ; il la serre dans tous les sens des contours nombreux de ses bras, cherchant par ses efforts à se débarrasser des siens. Vain espoir ! plus de remède, l'ardente et visqueuse murène glisse comme l'onde d'entre ses liens ; il en étreint tantôt son dos, tantôt son cou ; ici l'extrémité de sa queue ; là il les pousse contre l'ouverture de sa bouche, contre les parties cachées de ses mâchoires. Tels que deux lutteurs habiles et robustes qui font longtemps assaut de leurs forces, des membres desquels découle déja une sueur grasse et abondante, qui essaient et promènent partout les ressources variées de leur art, et dont les bras nerveux flottent agités autour de leurs corps, tels ceux des poulpes errent sans ordre et se tourmentent dans des luttes inutiles. La murène le dévore de ses dents aiguës ; son estomac recèle quelques uns de ses membres, tandis que d'autres sont encore triturés dans ses mâchoires acérées ; d'autres enfin à moitié rongés palpitent et se contournent encore vivants, comme cherchant à lui échapper. Dans les forêts, un cerf au bois fourchu, qui parcourt les bois fréquentés des serpents, flaire, trouve leurs traces, parvient à leur repaire, en fait sortir un de ces reptiles, et se presse de le mettre en morceaux, dans le temps même que l'animal se roule autour de ses jambes, de son cou, de sa poitrine, et que ses tronçons à moitié dévorés jonchent la terre ou sont broyés sous sa dent rapide ; ainsi se replient

les parties en mouvement du malheureux poulpe. En vain cherchera-t-il son salut sous la forme de la pierre ! Si, se débarrassant de la murène, il court appliquer ses membres sur une roche et se fondre dans sa couleur, ce stratagème n'échappera pas à son ennemie ; elle ira le saisir, et sa ruse restera sans succès. Quel est le mortel qui, voyant sa mort déplorable, pourrait se défendre de la pitié? Étendu sur la pierre et faisant corps avec elle, la murène d'un air moqueur s'approchera de lui. On croirait que la cruelle lui tient ce langage insultant : « Poulpe trompeur, que crains-tu ? Espères-tu de me surprendre? Nous verrons bientôt si tu es de la pierre, ou si la pierre te servira d'asile et te garantira de ma dent. » Se portant alors sur son enveloppe sinueuse et testacée, elle l'engloutit dans sa gueule, à mesure qu'elle l'arrache tout tremblant de dessous la roche. Quoique mis en pièces et dévoré, il ne la quitte point, il ne cesse de s'y retenir, il l'embrasse toujours, jusqu'à ce que ses bras accrochés soient les seules parties qui existent encore. De même lorsque dans une ville livrée à la fureur des ennemis, où les enfants et les femmes sont entraînés dans une dure captivité, un homme, suivant la triste loi de la guerre, cherche à ravir un jeune enfant qui repose dans les bras et sur le sein de sa mère, celui-ci se tient avec plus de force à son cou, le presse de ses mains, tandis que cette mère, poussant des cris aigus, résiste à le livrer et se laisse plutôt entraîner avec lui; de même le corps du malheureux poulpe se presse contre la pierre humide dont il se sent arracher, et ne s'en détache jamais.

Quelque redoutable que soit la murène, le crabe la dévore ; elle est vaincue par son ardeur même. Arrivé près de la roche qu'habite son agile ennemie, il dresse ses deux aiguillons; son souffle rare et guerrier, sonnant la charge, la provoque au combat. Semblable au chef d'un des premiers rangs d'une armée, qui, fier de sa vaillance, de son adresse militaire, des armes qui renforcent son corps vigoureux, agite sa lance aiguë, défie celui des ennemis qui osera pa-

raître, et bientôt excite et voit s'avancer contre lui l'un des chefs opposés; c'est ainsi que le crabe aiguillonne la murène. Celle-ci ne se fait pas attendre : s'élançant de son obscure retraite, la tête roide et courbe de colère, elle se présente en proie à la plus violente fureur; mais cette rage est impuissante contre le corps rude du crabe. En vain elle le presse de ses fortes mâchoires, en vain ses dents robustes se fatiguent pour l'entamer; repoussées comme par une pierre raboteuse, elles rentrent émoussées dans sa bouche : leur impétueuse activité reste sans effet. Cependant son cœur féroce s'agite et bouillonne jusqu'à ce que le crabe, rapprochant ses longues pinces, la serre dans le milieu du corps. Il la comprime, il la retient sans relâche dans cet état, comme avec des instruments de fer; il ne les desserre point, quelque effort qu'elle fasse pour s'échapper. Contenue par la force, accablée de douleurs, elle roule et contourne obliquement son corps de tous côtés, en frappe, en serre de plusieurs tours le dos hérissé du crabe, et s'engage ainsi elle-même dans les pointes, dans les aiguillons de ce crustacé : elle succombe enfin toute couverte de blessures, qu'elle doit aux coups mêmes qu'elle s'est donnés. Sa mort est son propre ouvrage, celui de son audace insensée. Ainsi, lorsqu'un homme habile dans l'art de tuer les bêtes féroces, la lance en arrêt, le corps roide et oblique, au milieu d'un peuple groupé autour des maisons, attend la panthère effarouchée du sifflement des lanières, du bruit des épouvantails, qui, à la vue du tranchant de l'acier, s'arme et s'enflamme de la plus terrible fureur, et dont la gueule énorme se précipite elle-même comme un fourreau sur le fer acéré; ainsi la malheureuse murène s'emporte à une rage aveugle : elle périt des maux qu'elle s'est faits.

Tels sont les combats que se livrent sur la terre, dans le fond des bois, le serpent et l'oursin épineux, lorsqu'ils viennent à s'attaquer. Dès que celui-ci soupçonne l'approche du funeste reptile, il se retranche, sous forme sphérique, derrière le rempart de ses longues et nombreuses épines qui lui

servent de bouclier, et se traîne de l'intérieur. Le serpent, de son côté, se porte sur lui et l'essaie de ses dents gorgées de venin sur tous les points de sa surface circulaire; mais ses efforts sont inutiles : quelque terribles que soient ses mâchoires, elles ne peuvent arriver jusqu'à son corps, à travers la fourrure épineuse dont il est enveloppé. Roulé en cercle, en masse globuleuse, il se meut, il se précipite en tours nombreux sur lui-même, et des piquants dont il est hérissé frappe le reptile, fait couler de ses membres une sanie sanglante, et l'accable d'une multitude de blessures. L'odieux serpent le couvre aussi en entier des longs et robustes replis de son corps, le presse, le serre malgré les pointes horriblement aiguës dont il est percé de toutes parts. La fureur ajoute à son audace. L'oursin, ferme au centre de ses aiguillons, ne cesse de lutter de toutes ses forces, et ne gémit que malgré lui dans cette dure compression. Sous l'abri protecteur de la voûte cachée qui le recèle, il attend que son ennemi meure; souvent il périt lui-même en l'accablant : ils sont ainsi l'un à l'autre un instrument de ruine et de mort. Souvent le malheureux oursin s'échappe, semble surgir du sein du reptile qui le tenait emprisonné, et en emporte à ses piquants les chairs expirantes. C'est à peu près de la même manière que la murène tombe victime du crabe : elle est pour lui une nourriture dont il est avide et qui flatte son goût.

Le poulpe, quoique faible et lent dans ses mouvements, fait sa proie du crabe à la fois rude et rapide. Lorsqu'il l'aperçoit en repos et sans méfiance sur une roche, il se jette furtivement sur son dos, qu'il enchaîne de ses bras longs et forts, de leurs dernières articulations comprime en même temps avec violence le conduit de ses aliments, et arrête en lui le jeu alternatif de l'aspiration et de l'expiration de l'air (car il est nécessaire même aux habitants des eaux) : il le retient ainsi en l'accablant de toutes parts. Le malheureux crustacé nage, s'arrête, s'élance en bonds, quelquefois se déchire dans ses parties extrêmes; nul relâche à son sup-

plice que ses forces et sa vie ne l'abandonnent; son ennemi le dévore alors tranquillement sur les sables du rivage. Tel qu'un enfant qui presse de sa bouche le sein de sa nourrice pour en aspirer le lait, il en retire et en absorbe les chairs, vide en entier par ses succions ce corps à aiguillons nombreux, et remplit son estomac de cette nourriture chérie. Un voleur de profession, qui médite de noirs projets; qui, toujours hors des sentiers de la justice, attend la nuit en embuscade dans une rue étroite que quelque passant au sortir d'un repas tombe dans ses piéges, en voit bientôt approcher un dont le vin rend la marche chancelante, à qui il fait exhaler quelque chanson à boire où la sobriété n'est pas trop célébrée, fond alors à la dérobée et par derrière sur lui, frappe à coups redoublés sur sa tête, l'accable de ses mains cruelles, et le met dans un état d'engourdissement et de sommeil peu différent de la mort, lui ravit ensuite tout ce qu'il porte, et se retire en emportant ce butin illicite et si honteusement acquis; l'instinct des poulpes les porte à mettre en usage des moyens du même genre. Tels sont surtout les habitants des eaux qui s'attaquent et sont ennemis entre eux. Seuls parmi les divers genres de poissons, ils sont tour à tour meurtriers et vengeurs les uns des autres.

D'autres sont venimeux, ont autour de leur bouche un venin funeste qui laisse partout l'odieuse empreinte de leurs morsures. Telle est la scolopendre, ce fatal reptile des mers dont la forme est assez semblable à celle de terre, mais qui porte un bien plus grand préjudice. Si quelqu'un en approche et la touche de quelque partie de son corps, il s'y établit aussitôt une démangeaison, une rougeur vive et brûlante qui fait trace comme celle de la plante à laquelle on donne le nom d'ortie [1], à cause des douleurs cuisantes qu'elle produit. La présence de la scolopendre est surtout exécrée des pêcheurs; pour peu qu'elle ait effleuré les filets, aucun poisson ne touche aux appâts, tant le venin dont ils ont pu s'imprégner les leur rend odieux.

[1] En latin *urtica,* qui vient d'*urere,* brûler.

Les iulis[1] aux couleurs variées sont également redoutables par la puissance de leur bouche. Les plongeurs, qui vont fouiller le fond des mers, et les pêcheurs d'éponges, accoutumés aux plus rudes épreuves, les ont surtout en horreur. Lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un de ces chercheurs sous-marins se livrant dans l'onde à ses travaux, ils s'élancent par milliers de dessus les roches, fondent, se pressent de toutes parts sur lui, l'embarrassent dans ses recherches et dans sa marche, en l'accablant à la fois de tous côtés de leurs téméraires morsures. Il se consume en vains efforts pour lutter contre les eaux et ces odieux iulis : ses pieds, ses mains s'agitent pour repousser leurs masses ennemies; leur opiniâtre activité s'attache avec acharnement sur lui : tels ces incommodes essaims de mouches qui volent sans cesse dans l'été autour des hommes livrés aux pénibles soins des moissons. Tout suants de fatigue et des ardeurs immodérées d'un ciel embrasé, ils ont encore à gémir de l'importunité de ces insectes, qui ne se relâchent jamais qu'ils ne reçoivent la mort ou ne se rassasient du sang vermeil des moissonneurs. C'est ainsi que le sang de l'homme a un attrait vif et puissant pour les habitants des eaux. Il en est dont les morsures ne sont pas légères : telles sont celles du poulpe rampant et de la sépie, qui recèlent en eux-mêmes une liqueur, une encre en petite quantité, mais dangereuse et nuisible.

Certains poissons tiennent de la nature des instruments d'attaque, de forts aiguillons : ce sont le gobie, ceux des scorpions qui se plaisent sur les rochers ou dans les sables, les chélidons rapides, les dragons, et ceux des chiens marins qui tirent leurs noms[2] de leurs piquants redoutables; ces pointes portent toutes un venin dans les chairs, où elles s'implantent profondément.

La trygone et le xiphias ont chacun reçu des dieux un

[1] Le labre girelle.
[2] Et principalement la centrine.

don terrible, une arme d'une grande puissance qui est fortement inhérente à leurs membres. La mâchoire de celui-ci donne naissance, naturellement, à un glaive droit, taillé en pointe et en lame d'épée non d'acier, mais de diamant. Poussé avec impétuosité, il n'est point de pierre, quelque solide qu'elle soit, qui puisse résister à son effort, tant il a d'énergie et de violence. De l'extrémité de la queue de la trygone sort un horrible aiguillon tout à la fois redoutable par la force et dangereux par son venin. Que leur proie se présente à eux vivante ou morte, ni les xiphias, ni les trygones ne la dévorent avant de l'avoir percée de leurs traits funestes. Sitôt que la vie abandonne le xiphias, son arme puissante périt et s'éteint avec lui : elle n'est plus qu'une masse, qu'un os sans vigueur, qu'il ne serait plus possible de prendre pour un glaive, quelque desir qu'on eût de l'y reconnaître. Il n'est pas de blessure qui fasse un mal plus assuré que celle de la trygone, pas même celle de ce fer que l'art a fabriqué pour les combats, pas même celles de ces flèches ailées qu'empoisonnent les Perses, et dont ils lancent la mort. Ce formidable et si vif aiguillon de la trygone, dont on n'entend point parler sans effroi, ne conserve pas seulement son activité tant qu'elle est vivante; lorsqu'elle a cessé de l'être, sa force et sa roideur se maintiennent encore immuablement. Les animaux ne sont pas les seuls sur qui elle porte le ravage et la destruction; tout végétal, la pierre même qui tombe sous ses coups, n'en reçoivent pas impunément l'atteinte. Si d'une belle bouture ou d'une riche semence s'est élevé un jeune arbuste dont la verdure hâtive annonce la vigueur, et que ses racines en soient assez gravement offensées, cet accident fera languir ses rameaux; ils pencheront vers la terre comme affectés de quelque maladie; l'aspect gracieux de l'arbuste commencera par s'affaiblir : il ne tardera pas à perdre la parure de ses feuilles, à sécher, à n'être plus qu'un vil tronc.

L'enchanteresse Circé, mère de Télégon [1], arma autrefois

[1] Dont Ulysse fut le père.

son fils d'un de ces aiguillons de trygone pour lui servir de long dard emmanché et marin, dont il pût exterminer ses ennemis. Il fut jeté sur une île à nombreux troupeaux de chèvres, et en fit un grand butin, sans savoir qu'ils étaient ceux de son vieux père qu'il cherchait, et qui, courant à sa défense, reçut de lui le coup mortel. C'est ainsi que cet ingénieux Ulysse, qui avait été en butte à tant de traverses et de combats sur les mers, mourut du trait rude et rapide d'une trygone.

Le thon et le xiphias portent toujours avec eux un fléau qui les vexe et les déchire sans cesse : ils ne peuvent ni s'y soustraire, ni s'en délivrer ; c'est un insecte, l'œstre cruel, qui se fixe entre leurs nageoires, et qui, dans les chaleurs de l'ardente canicule, se presse avec force contre leur corps, y enfonce violemment son dard vif et acéré. Dans les maux dont il les accable, ils s'emportent à une rage affreuse, et bondissent incités malgré eux comme par des fouets terribles. Rendus furieux par ce noir aiguillon, ils s'agitent dans tous les sens. Là, poussés par les plus intolérables douleurs, ils se tourmentent en courses rapides sur les flots; ici, transportés hors d'eux-mêmes par la véhémence des plus cruelles piqûres, ils sautent et se jettent sur les vaisseaux les plus élevés. Souvent aussi, s'élançant du sein des mers, ils se précipitent palpitants sur la terre et remplacent leurs tourments par la mort, tant leur violence est grande et sans aucun relâche.

Lorsque cet odieux insecte s'attache aux bœufs et perce de son aiguillon le cuir tendre de leurs flancs, leur conducteur, le pâturage, le reste du troupeau, rien ne peut les retenir. Délaissant leurs étables, leurs parcs, leur nourriture, ils se portent partout en proie au plus cruel délire. Les fleuves, les mers, les précipices, les rochers escarpés ne sont plus pour eux que de faibles barrières; sitôt que d'ardentes piqûres de cet aiguillon pénètrent leur corps et le déchirent des plus cuisantes douleurs, ils vont mugissant et s'élançant par bonds de tous côtés, tant la fureur qui les transporte est

terrible et orageuse. Ainsi l'œstre exerce un égal et féroce empire sur les poissons et sur les bœufs.

Les dauphins sont éminemment sur la première ligne parmi les habitants des eaux, et se distinguent surtout par leur vigueur, par la beauté de leurs formes, par l'impétuosité de leurs mouvements ; ils volent sur les mers avec la rapidité d'un trait ; une lumière vive et perçante jaillit de leurs yeux ; ils aperçoivent le plus petit poisson tremblant dans sa retraite ou roulé dans le sable. Ainsi que les aigles sont les rois des oiseaux, que les lions sont à la tête des animaux carnassiers, que les dragons sont les premiers des reptiles, ainsi les dauphins occupent le plus haut rang parmi les poissons ; il n'en est aucun qui ose attendre leur approche, ou dont l'œil ne craigne de les fixer ; ils redoutent même de loin leurs terribles élans, leur respiration rapide et brûlante. Lorsqu'ils parcourent les mers à la poursuite de leur nourriture, toutes ces nombreuses espèces se précipitent les unes sur les autres dans le désordre d'une fuite générale, et portent partout l'effroi. Se pressant de toutes parts, elles encombrent à la fois les endroits les plus obscurs, les retraites les plus cachées, les ports, les anfractuosités des rivages ; les dauphins, choisissant alors sur un si grand nombre la proie la meilleure, en font un aussi ample repas qu'ils le desirent. Toutefois les poissons connus sous le nom d'amies se présentent contre eux en adversaires intrépides, sans songer que ce sont des dauphins qu'elles ont à combattre, et seules elles leur font la guerre. Les amies sont plus minces de corps que les thons, ont les chairs plus grêles, mais leur bouche est hérissée de dents serrées et aiguës ; c'est là le principe de leur audace, de cette témérité qui les fait assaillir un des plus forts rois des mers. Lorsqu'elles aperçoivent quelque dauphin seul, éloigné du reste de la troupe, elles s'ébranlent de tous côtés comme une armée au signal de son chef, et fondent courageusement en masse sur l'ennemi, telles que des guerriers en fureur, armés de boucliers, qui marchent à l'assaut d'une tour. Le dauphin, fort de ses ro-

bustes mâchoires, méprise d'abord cette multitude d'amies qui se pressent à sa rencontre; il se jette tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, et dévore comme un mets agréable toutes celles qu'il saisit. Mais lorsque, enveloppé de leurs nombreux bataillons, il se trouve enfermé dans leur enceinte, il sent alors les rudes travaux qui s'ouvrent devant lui; il connaît ainsi, seul au milieu d'ennemis innombrables, l'affreux précipice où il est tombé, dans quelle lutte pénible sa force est engagée. Pleines de rage, les amies l'environnent, l'accablent dans tous les sens de leurs masses, l'attaquent à la fois de toute la violence de leurs dents, le déchirent dans toutes les parties de son corps avec audace et sans jamais lâcher prise. Plusieurs attaquent sa tête, d'autres sa mâchoire azurée; celles-ci s'attachent à ses nageoires, celles-là impriment leurs bouches cruelles dans ses flancs; d'autres se saisissent de l'extrémité de sa queue; un grand nombre se presse sous son ventre, un grand nombre dévore son dos; celles-ci sont suspendues, les unes au-dessus, les autres au-dessous de sa gorge. Assiégé de tant de maux et de fatigues, il fait mugir l'onde de son souffle; son cœur brûlant de rage et dans une fièvre ardente bouillonne, et excite intérieurement en lui un bruissement sourd. Il bondit, il se roule autour de lui-même, embrasé par la douleur et dans le plus horrible délire. Semblable à un plongeur, tantôt il disparaît dans l'épaisseur des eaux comme un tourbillon, tantôt il se pousse jusqu'au fond de l'abîme; il remonte ensuite et reparaît fréquemment à la surface, toujours pour se soustraire à ce nombre immense d'impitoyables poissons. Les amies obstinément serrées ne se relâchent point, l'accablent de l'ensemble de leurs forces, se portent partout avec lui, et s'il s'élance au-dessus, s'élancent aussi comme entraînées. On croirait qu'un nouveau monstre vient de paraître dans l'empire d'Amphitrite, un *dauphin-amie*; leurs dents sont si fortement engagées dans son corps, qu'il semble ne faire qu'un avec elles. Ainsi lorsqu'un fils d'Esculape, pour dégorger une plaie, soutire de ses lèvres le fluide impur qui en

cause la bouffissure, et applique sur la partie malade ces vers des humides marais, les noires sangsues, afin qu'elles en pompent le sang; celles-ci grossissent bientôt et deviennent gibbeuses, continuent de l'aspirer, et ne cessent que lorsque, enivrées par de longues succions, elles tombent et roulent d'elles-mêmes, semblables à des hommes pris de vin; ainsi les amies ne mettent point de terme à leur acharnement contre les dauphins avant d'avoir trituré dans leurs bouches celles de ses chairs où leurs dents étaient arrêtées. Mais pour peu qu'elles s'en écartent, sitôt qu'elles le laissent respirer un moment, la fureur de ce prince irrité des mers éclate dans toute son énergie : le tour de l'épouvantable supplice des amies arrive; elles fuient; il tombe sur elles à leur poursuite et les écrase comme la foudre au son terrible, en fait un horrible carnage, une proie continuelle ; de ses lèvres ensanglantées rougit au loin l'onde amère, et tire une affreuse vengeance des maux qu'il a soufferts. Les chasseurs racontent que, dans les bois, les thos féroces réunis font éprouver le même sort au cerf; ils se jettent sur lui, emportent au moyen de leurs morsures quelques parties de ses muscles, et s'abreuvent du sang encore chaud de ses fraîches blessures. Sanglant, rugissant de douleur, le corps tout couvert de plaies, il cherche un refuge sur le sommet des montagnes voisines; les thos ne le quittent point, le suivent de près, avides de sa chair, le déchirent vivant, et mettent en pièces sa peau avant qu'il ait exhalé le dernier soupir.

Mais les thos cruels ne portent point la peine réciproque de leur férocité; ils insultent encore aux cerfs qui sont tombés leurs victimes, après en avoir fait un triste et déplorable repas. Les amies belliqueuses, au contraire, sont aussitôt et bien cruellement punies de leur aveugle audace.

Qui ne serait saisi d'admiration en entendant rapporter ce fait merveilleux des dauphins? Lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie grave et mortelle, ils ont le sentiment de leur état, ils connaissent que leur fin est prochaine. Quit-

tant alors les immenses profondeurs des mers et des vastes bassins, ils se portent sur les bancs des rivages ; ils y meurent, dans l'espoir ou que quelqu'un des mortels qui les verra ainsi gisants devant lui, par respect pour le coursier sacré de Neptune, les ensevelira sur cette rive, en mémoire de leur tendre attachement pour la race humaine, ou bien que la mer dans ses tumultueux balancements les enveloppera elle-même dans les sables. Ils ne veulent point qu'un de ses rois soit aperçu mort par les autres habitants des eaux, et qu'après leur trépas quelque ennemi outrage leur dépouille. La fierté, la vertu n'abandonnent donc point l'être qui meurt ; à sa dernière heure encore, il ne dégrade point sa dignité.

On assure que le kestre est de tous les poissons celui dont les mœurs sont les plus douces et les plus innocentes. Il est le seul qui ne soit pas méchant, qui ne fasse point de mal à ceux de son espèce ou à ceux d'une espèce différente, qui ne se nourrisse point de chair morte ou vivante : race heureuse qui vit sans nuire à aucune autre, sans se souiller de sang, sans soin et sans crime ! La verte mnie [1] des mers ou la vase sont ses aliments. Les kestres promènent aussi leurs bouches sur le corps les uns des autres en se léchant. C'est par ces motifs que les autres poissons les honorent et les révèrent ; aucun n'offense leurs petits nouveau-nés comme ils attaquent ceux des autres espèces, ni ne porte sur eux une dent cruelle. Ainsi la vertu obtient partout la récompense qui lui est due ; elle reçoit partout un juste tribut d'honneurs ! Tous les autres habitants des eaux cherchent à se détruire mutuellement ; aussi ne les voit-on jamais s'abandonner au doux sommeil. Leurs yeux, le principe de leurs facultés intellectuelles, veillent toujours et sont sans cesse en activité ; ils ont toujours ou la crainte que quelque poisson plus fort ne tombe sur eux, ou le desir de fondre sur un plus faible. Les pêcheurs disent que le seul scare à chair molle

[1] C'est une plante et un genre de la famille des mousses.

n'a jamais été pris dans les filets pendant la nuit ; ils croient qu'il passe ce temps à dormir dans le creux de quelque retraite. Toutefois doit-on être si étonné que la Justice habite loin des mers ? Cette déesse, la plus ancienne de toutes, n'a pas toujours eu un temple chez les mortels. Le tumulte, le désordre, Mars, ce dieu féroce, fléau du genre humain ; la Discorde, principe de tous les maux, qui fomente l'odieuse guerre, source de tant de larmes, ont longtemps exercé leur dévorante tyrannie sur les malheureux humains. Ils n'avaient pas construit des villes qui missent une barrière entre eux et les bêtes sauvages. Plus cruels que les lions, ils souillaient du sang de leurs semblables et de la noire fumée de Vulcain leurs tours, leurs maisons, et les autels odorants des dieux. Enfin le fils de Cronus[1] eut pitié de leur race, qui se détruisait ainsi d'elle-même. Enfants d'Énée, il vous fit aborder sur cette terre et vous en remit l'empire. Vos premiers rois virent cependant l'Ausonie livrée encore aux fureurs de la guerre ; il fallut combattre et les Celtes et les fiers Ibères, et les guerriers de la vaste Libye, ceux du Rhin, de l'Ister, de l'Euphrate.... Mais pourquoi rappeler ces prodiges de vos armes ? Aujourd'hui, ô fille d'Astrée ! toi qui fais fleurir les états, je vois que, descendue parmi les hommes et devenue leur amie, tu es assise sur ce trône éclatant d'où l'auguste Antonin et son illustre fils dispensent des lois à la terre, et qu'enfin par eux la suprême puissance est arrivée pour notre bonheur à un heureux port. Grand Jupiter, et vous chœurs d'immortels, cour brillante des dieux, conservez-nous ces princes ! Si la vertu obtient de vous quelque faveur, fixez sur eux votre appui durant une longue, une nombreuse suite d'années, et versez sur leur règne un bonheur sans mélange !

[1] *Cronos* signifie le *Temps*. C'est le même que Saturne, père de Jupiter.

CHANT TROISIÈME.

Accordez maintenant quelque attention, ô mes souverains! à ce que je vais dire de l'art varié de la pèche, de ses pratiques ingénieuses, des luttes pénibles des pêcheurs, et de leurs lois dans leurs travaux. Mes chants ne seront pas pour vous sans intérêt : la mer, ses divers habitants font partie de votre empire ; tout ce qui émane de la main des hommes se réfléchit vers vous. Les dieux m'ont fait naître en Cilicie dans la ville de Mercure pour être votre poëte, pour vous offrir quelque agrément dans mes vers. Et toi, le plus puissant des fils de Jupiter, divinité de Corycie, inspire-moi! chante avec moi cet art qui promet un si grand avantage aux mortels; dieu de ces contrées, tu as toi-même suggéré aux plus habiles pêcheurs tout ce qu'ils mettent en œuvre pour leurs pêches; tu leur en as montré le véritable objet, en leur enseignant les divers moyens de donner la mort aux habitants des ondes. Ces secrets des eaux, tu les as appris à notre Pan, ton fils, qu'on assure avoir été le défenseur de ton père et le meurtrier de Typhon. Cet horrible géant, séduit par l'attrait d'un superbe repas de poissons, dont Pan trompa son avidité, sortit du fond de sa vaste caverne et se montra sur le bord des mers; il y fut écrasé sous les traits brûlants, sous les coups pressés de la foudre. Embrasé par une pluie de feu, ses cent têtes mises en pièces furent dispersées en éclats de tous côtés. Les extrémités mêmes des rives où viennent expirer les flots, et que jaunit leur écume, furent rougies du sang de cet illustre rebelle. Dieu des salutaires conseils, ô Mercure ! c'est toi surtout que les pêcheurs cherchent à se rendre propice : je t'invoque donc, ainsi que tous les dieux qui président aux heureuses pêches; elles vont être le sujet de mes chants.

Que le corps, que les membres du pêcheur soient tout à

la fois dégagés et robustes, ni trop musculeux, ni trop peu charnus; la nécessité l'oblige souvent à lutter de toutes ses forces contre les plus forts poissons qu'il veut entraîner, qui en opposent eux-mêmes de terribles, tant qu'ils se roulent et s'agitent dans le sein de leur élément naturel. Qu'il soit prompt à s'élancer de dessus un rocher ou sur un rocher. Le temps des travaux des mers arrive-t-il, il faut qu'il fasse agilement à la nage un long trajet, qu'il se précipite lestement au fond des eaux, qu'il y reste plongé, en se livrant, comme sur la terre, aux fatigues et aux combats dans lesquels se consument les marins les plus intrépides sous la masse des flots. Que le pêcheur soit doué d'un génie fécond en stratagèmes divers, pour rendre vains ceux auxquels les poissons ont recours lorsqu'ils se voient engagés dans des piéges sans issue. Qu'il soit surtout inaccessible à la crainte, audacieux, mais avec prudence, et ennemi d'un trop long sommeil. Que son esprit, que ses yeux toujours vigilants, toujours ouverts, soient dans une continuelle activité. Qu'il sache braver les rigueurs de la froide saison et les feux du brûlant Syrius; qu'il ait de l'ardeur pour le travail et qu'il aime la mer. Il obtiendra de riches, d'abondantes pêches, et l'heureuse bienveillance de Mercure.

Le moment où Phébus se plonge dans l'onde, celui où l'Aurore sort des bras de son vieil époux, sont les plus favorables pour les pêches qui se font vers l'été et l'automne. Celles d'hiver réussissent mieux lorsque le soleil, au haut de sa carrière, lance tous ses feux. Toute heure du jour est également propice pour celles de l'aimable printemps, lorsque Lucine et Vénus entraînent les poissons vers la terre par le double attrait de leur ponte ou de leurs amours. Qu'on soit surtout attentif à la présence des vents doux et amis, dont l'innocente haleine ride et balance mollement la masse paisible des mers; les poissons craignent, détestent ceux qui sont impétueux, et se gardent, lorsqu'ils soufflent, de se jouer à sa surface. C'est dans le calme des airs que la pêche obtient un plein succès. La marche des habitants des eaux

est toujours en sens contraire de celle des vents et des ondes; ils se portent par là plus facilement sur les rivages, sans avoir à gémir des chocs auxquels les expose la violence d'une trop forte impulsion sur leur dos. Le pêcheur, déployant au loin ses filets, les lancera utilement vers Borée, lorsque l'humide Auster se fait sentir ; vers la mer australe, si c'est Borée qui règne. Est-ce l'Eurus qui domine ? Qu'il les dirige vers le domaine de Zéphyre. Enfin, que celui-ci pousse sa nacelle vers l'Eurus ; d'innombrables poissons viendront ainsi en foule vers lui, et ses filets prêts à se rompre lui donneront une pêche complète.

Les pêcheurs distinguent quatre espèces différentes de pêches. Les uns se plaisent à faire usage des *hameçons* (ou *haims*) ; ils en font la guerre aux poissons, en adaptant à l'extrémité de longs roseaux soit des crins de cheval artistement tressés, soit des fils d'un lin que leurs doigts ont tissu. D'autres préfèrent se servir de *cathètes*, ou de cordons armés d'un grand nombre de haims. Ceux-ci emploient plus volontiers des *dictues* (ou grands filets), qui portent le nom les uns d'*amphiblestres*, les autres de *gryphées*, d'autres de *gangames*, d'autres d'*hypoches* circulaires, d'autres enfin de *sagènes* (ou seines) ; on connaît encore les *calumnes* (ou voiles), les *pèzes* et les *sphairones*, dont on se sert en même temps que des *sagènes ;* enfin l'oblique et tortueux *panagre*, et mille autres du même genre, de ruses et de formes diverses. Ceux-là trouvent plus commodes les *curtes* (ou nasses), qui comblent les vœux du pêcheur pendant son sommeil : ainsi une proie abondante est le prix d'un léger sommeil ; il en est enfin qui, des bords du rivage ou de dessus leur nacelle, à leur choix, percent et enlèvent les poissons avec des tridents à pointes aiguës. Quant à la proportion et à l'ordonnance de chacun de ces instruments, ceux qui les emploient en sont suffisamment instruits.

Les poissons ne cherchent pas seulement à se surprendre les uns les autres par les fraudes et les combinaisons les plus adroites, les mieux concertées ; ils parviennent souvent à se

jouer des pêcheurs. Déja même embarrassés dans les piéges, ils se dégagent des hameçons et des flancs des panagres : leur instinct trompe, met en défaut le génie de l'homme, et devient pour lui un sujet d'amertume.

Le kestre, engagé dans les replis des rets, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est détenu dans une enceinte étroite; il s'élance vers la partie supérieure des ondes, avide d'atteindre à leur surface ; il bondit et s'élève verticalement d'un saut léger et impétueux, autant que ses forces le lui permettent. Son ingénieuse activité ne trahit pas toujours son attente ; souvent il doit à ses efforts de franchir les dernières attaches des liéges et d'échapper à la mort. Mais si, malheureux dans son premier élan, il retombe dans le filet, tout entier à la douleur, il ne s'emporte ni ne s'élance plus ; instruit par l'expérience, il réprime un transport inutile. Ainsi lorsqu'un homme en proie aux tourments d'une maladie féconde en maux divers voit déja la parque cruelle prête à trancher ses jours, pressé d'abord par l'espoir et le desir de conserver sa vie, il se livre avec une aveugle docilité aux enfants d'Esculape, et suit avec ardeur toutes leurs ordonnances. Sentant bientôt que son destin fatal l'entraîne et triomphe, il cesse de prendre aucun soin de lui-même et reste étendu, en abandonnant au trépas ses membres accablés : ainsi le kestre, qui connaît le sort fâcheux qui doit être son partage, demeure immobile à la place même où il est tombé, en attendant qu'il plaise au pêcheur de disposer de lui.

La sphyrène prise dans les filets s'agite dans leurs vastes flancs, en interroge, en essaie toutes les mailles, et, se précipitant à travers, glisse et s'échappe, à la manière des serpents, par l'effet de l'heureuse viscosité de son corps.

Le labrax, creusant de ses nageoires dans le sable un trou capable de le contenir, s'y établit comme dans un gîte. Cependant les pêcheurs rasent de leurs dictues le fond des rivages. Perdu alors dans la vase, il s'échappe et se soustrait avec joie à l'instrument fatal. Le mormyle emploie ce stratagème lorsqu'il s'aperçoit qu'il est l'objet de la pêche ; il

s'enfonce aussi dans la terre. Le labrax se sent-il percé du dard crochu de l'hameçon, il frappe fortement la ligne de sa tête, qu'il meut par sauts et avec effort, jusqu'à ce que sa plaie s'étant agrandie, il se dégage du fer acéré.

Le grand orcynus en use à peu près de même. Sitôt que la pointe aiguë des crochets s'est implantée dans sa bouche, il se précipite et s'étend dans l'abîme le plus reculé des eaux, en faisant violence à la main du pêcheur ; arrivé au fond sur le ferme, il y presse sa tête, rompt sa blessure et se débarrasse des hameçons. Lorsque des poissons de plus grande masse sont pris aux cathètes, comme les bœufs, ou les probates ou la bâtis, ou le paresseux onos, ils ne se laissent point enlever : projetant leur large corps sur le sable, ils se ramassent sur eux-mêmes, luttent de tout leur poids, de toutes leurs forces, et font gémir les pêcheurs dans de rudes fatigues ; souvent même dans leur chute ils s'échappent débarrassés des haims. Les véloces amies, les renards ont-ils mordu aux appâts, ils se hâtent de se porter en avant, et de rompre de leurs dents robustes ou le milieu des lignes ou les extrémités des crins : aussi ceux qui leur font la guerre adaptent-ils à leurs hameçons un prolongement de plomb creux qui rend inutile tout effort de leurs dents.

La torpille, malgré le tourment que lui cause sa blessure, conserve encore son génie et sa puissance. Bien qu'accablée de douleurs, elle serre ses flancs contre les crins de la ligne; dans l'instant le trait invincible qu'elle lance passe de l'un à l'autre, et imprime sur le bras de celui qui pêche un coup, une torpeur qui porte le nom même du poisson. Souvent la ligne, tous les objets qu'il tient en réserve pour la pêche échappent de sa main, tant elle est subitement et fortement glacée.

La sépie emploie un artifice du même genre. Dans un sac inhérent à son corps est une liqueur noirâtre, d'une couleur plus foncée que celle de la poix liquide (une encre), poison obscur qui se forme sans cesse en elle pour lui servir de défense. Est-elle frappée de quelque danger, aussitôt ce téné-

breux fluide jaillit de son corps, la mer en est souillée au loin autour d'elle, toutes les avenues en sont obscurcies, l'œil ne peut plus distinguer aucun objet. A la faveur de ce trouble des eaux, elle se dérobe facilement à la poursuite des pêcheurs, et même des plus forts poissons. Les theutis [1], ces nageurs volants, mettent en œuvre le même art : leur encre n'est pas noire, mais rougeâtre ; ils en font toutefois le même usage.

Tels sont les stratagèmes de ces animaux, qui ne peuvent les soustraire au génie actif et vainqueur de l'homme ; il en fait aisément sa proie lorsqu'ils sillonnent la haute mer, car ils n'ont que des moyens très bornés. Certains, errant sur les ondes, se laissent entraîner par les bulbes de quelques plantes, ou même par des hameçons sans appât. Ceux qui vivent dans le voisinage de la mer, cet immense bassin des eaux, ont un instinct moins obtus. Cependant les moins considérables sont attirés par les carides, de moindre prix encore. Les theutis se prennent à des morceaux d'étoffe, à des cancres. Les petits de ces crustacés, de la chair même salée, les lombrics des rochers, tout ce qui se trouve à portée sous la forme d'êtres vivants, peut indifféremment servir d'amorce. Les moindres de ces derniers doivent seulement être offerts aux plus grands ; également avides de nourriture, ils courent tous à leur ruine : une faim dévorante aiguillonne sans cesse leurs races nombreuses. Le coracin (ou corbeau) attire le thon, et la grasse caride le labrax. Les chaunes sont un appât pour les phagres, les bœufs pour les synodontes, les iulis pour les hippures. Le trigle fait tomber l'orphe dans le piége, la perche [2] a de l'attrait pour la scienne, le chrysophrys ne résiste point à la vue des mainis, la terrible murène se précipite sur les poulpes. Parmi ceux d'une certaine

[1] Les calmars, ainsi nommés parcequ'ils portent une encre, et une partie au dos qu'on a comparée à une plume.

[2] La perche, en grec *perkê*, tire son nom du mot *perkos*, qui veut dire tacheté. On remarque en effet sur ce poisson un grand nombre de taches. Cette étymologie paraît avoir échappé à nos ichthyologistes modernes.

grosseur, le callichte brûle de dévorer le thon ; l'onisque (ou l'aselle) est recherché de l'orcynus. Vous aurez dans le labrax une arme puissante contre l'anthias ; présentez l'hippure au xiphias et le kestre au glaucus. Armez-vous d'une espèce contre une autre espèce, et toujours d'une plus petite contre une qui le soit moins ; elles sont toutes l'une à l'autre un appât sûr et chéri : leur voracité les conduit, les livre toutes tour à tour à la mort. Rien n'est donc plus funeste pour les mortels qu'un appétit impérieux, qu'un ventre importun, lorsqu'ils règnent sur eux en maîtres cruels, et sont partout à leur suite en tyrans fâcheux et exigeants qui ne laissent aucun relâche à leur insatiable avidité. Ils ont fait chanceler la raison d'un grand nombre, et les ont poussés à leur perte et à leur déshonneur : odieuse passion qui domine les bêtes féroces, les reptiles, les habitants des airs ; elle exerce une puissance encore plus grande sur les poissons ; elle est presque toujours la cause de leur trépas.

Écoutez d'abord avec quelle adresse la pêche des anthias est conduite dans mon heureuse patrie, vers le promontoire de Sarpédon, et par ceux qui habitent soit la ville de Mercure, Corycie, célèbre par ses vaisseaux, soit l'île d'Éleusa. Un homme intelligent remarque, dans les parties qui avoisinent la terre, ces roches excavées et sillonnées de trous nombreux qui servent de retraite à ces poissons. En frappant l'onde de ses rames pour faire avancer sa nacelle, il en bat les flancs, qui résonnent sous ses coups : ce bruit a des charmes pour les anthias. Déja l'un d'eux s'élance au sein des eaux pour contempler la barque et son pilote : ce dernier jette à l'instant vers lui des perches ou des coracins qu'il tenait en réserve, et fait le premier à son hôte les présents de sa bienvenue. L'anthias s'en saisit tout joyeux, savoure ce mets si doux, et balance mollement sa queue en signe de reconnaissance envers le pêcheur. Ainsi lorsqu'un homme marquant par des ouvrages d'art ou d'esprit arrive dans la maison d'un hôte hospitalier, il en est reçu avec toutes les démonstrations de la joie ; les présents, les festins, tous les

témoignages de bienveillance sont prodigués, comme autant de preuves d'affection ; heureux l'un de l'autre, ils se livrent à table et dans des libations réciproques aux délices d'un doux commerce ; de même, tandis que le poisson goûte le bonheur d'un repas inattendu, le pêcheur sourit enivré d'espérance. Il continue pendant une longue suite de jours, sans cesse ni relâche, d'envoyer vers les roches de nombreux fragments de nourriture. Les anthias se rassemblent aussitôt autour de lui, comme à la voix d'un chef. Toujours il offre à plusieurs et aux plus empressés une proie à ravir. Toutes leurs retraites, tout autre séjour s'effacent de leur mémoire : ils restent établis dans celui-ci comme des troupeaux dans leurs étables pendant la rigoureuse saison d'hiver, sans aucun desir de se répandre au dehors. Dès qu'ils voient la nacelle nourricière se détacher du rivage et s'avancer accélérée par la rame propice, élancés, transportés, ils s'agitent dans tous les sens à la surface des eaux, et viennent, en se jouant avec une grace tout à fait aimable, au-devant de leur nourrice. Ainsi lorsque l'oiseau du printemps (l'hirondelle), messager des douces haleines, apporte la pâture à ses petits nouveau-nés et nus, ceux-ci, frétillant et piaulant de joie, s'élancent du fond de leurs nids autour de leur mère, le bec largement ouvert, avides de saisir ce qu'elle leur destine ; en même temps la maison qui leur sert d'asile retentit des cris intéressants de ces jeunes oiseaux : ainsi les anthias, à l'approche du mortel qui leur prodigue une si grande abondance d'aliments, se portent en délire à sa rencontre, et forment autour de lui comme un cercle et un chœur de danse. Des vivres qu'il leur envoie sans mesure, une main amie qu'il leur tend toujours chargée de ses dons, les rendent envers lui confiants et familiers. Dociles à ses ordres comme à ceux d'un souverain, ils se jettent sur-le-champ partout où le moindre de ses gestes leur en donne le signal. Soit que son bras se tourne vers le devant de la nacelle, soit qu'il se dirige vers la partie opposée ou du côté de la terre, ils se précipitent tels que des enfants qui, dans les divers exercices

du gymnase, vont çà et là partout où leur maître l'ordonne. Le terme de tant de soins arrive enfin : c'est le tour de ceux de la pêche. L'extrémité du fil de la ligne roulé autour de sa main, déja le pêcheur l'arme du terrible et rapide hameçon ; il écarte et disperse à la fois d'un signe toute la bande des anthias ; il prend une pierre et la jette dans l'onde ; ils y courent, croyant poursuivre quelque aliment. Parmi ces poissons il en est un dont il a fait choix, qu'il a laissé à l'écart ; infortuné ! qui n'a plus qu'un dernier repas à faire. C'est à lui qu'il présente au-dessus des eaux l'appât fatal ; l'anthias y mord sans délai ; lui, plein d'ardeur, le tire de ses deux mains, cherchant à l'enlever furtivement et avec célérité, sans être aperçu des autres, car s'ils voient ou s'ils entendent qu'un de leurs compagnons est entraîné par suite d'une fraudulеuse nourriture, elle n'aura plus aucun attrait pour les ramener : ils s'éloigneront en maudissant ces dons traîtres, ce lieu funeste. Que le pêcheur soit donc robuste et enlève le poisson d'un bras vigoureux, ou qu'un second se joigne à lui pour l'aider dans ce travail. S'ils ne s'aperçoivent point qu'on use de fraude à leur égard, déja gras des mets dont ils se sont nourris, ils continueront de le devenir de plus en plus. On en fera ainsi quand on voudra une pêche riche et conforme à ses desirs.

D'autres, fiers de leur force et de la vigueur de leurs membres, engagent avec les anthias un combat, une lutte terrible, sans emprunter le secours des aliments ou d'une feinte amitié. Ils les attaquent avec des pointes aiguës de leurs haims, et les combattent avec la plus active intrépidité. Le fer ou le dur airain est la matière de leurs hameçons. Un double crochet est attaché à une longue corde de lin tordu. Ils disposent tout autour un labrax vivant, lorsqu'il en est à leur portée ; s'ils n'ont pu l'obtenir que mort, ils attachent au-dessous de sa bouche un plomb auquel ils donnent le nom de *dauphin* [1]. Chargé de ce poids, il meut et porte sa tête en

[1] A cause de sa forme, qui sans doute ressemble à celle d'un dauphin,

bas, tel qu'un poisson plein de vie. Les câbles de la nacelle sont longs et forts : dès que les anthias en entendent le bruit, ils s'élancent de la mer. Cependant le soin de la rame est remis en d'autres mains. Le pêcheur, du haut de la poupe, jette dans l'onde l'instrument redoutable, en le ramenant un peu vers lui : les anthias se mettent aussitôt à suivre la nacelle qui vogue et s'éloigne. Trompés par la ressemblance du poisson, ils se pressent à l'envi les uns des autres et se disputent cette proie ; on croirait voir un homme qui court de toutes ses forces, mis en fuite par un ennemi. Ils sont tous ambitieux de faire cette belle conquête : le pêcheur l'avance du plus beau qu'il a pu remarquer ; celui-ci, saisissant avec avidité ce don funeste, se retire en même temps en arrière. Il faut voir alors la force, l'ardeur réciproque de deux combattants, du pêcheur et du poisson qu'il veut arracher des eaux ; les bras nerveux de l'un, son front, ses épaules, son cou, les muscles de ses jambes, tumescents et tendus par la véhémence de ses efforts ; l'autre, le poisson, brisé par la douleur, furieux, tirant avec rage le bras qui le tire, brûlant de l'entraîner dans l'abîme. Le premier crie à ses aides de ne point ménager les rames ; pendant que la nacelle s'avance, il est précipité de nouveau du haut de la poupe par l'impétuosité du poisson. On entend frémir la corde de la ligne, sa main est sciée et sanglante ; toutefois il reste ferme et opiniâtre dans ce combat terrible. Ainsi que deux hommes robustes qui font assaut de leurs forces, et qui, s'étant engagés l'un l'autre dans des liens, cherchent à les rompre par les élans vigoureux de leur dos, en proie longtemps tous les deux à des fatigues égales, ils tirent et sont tirés avec une égale énergie ; ainsi le pêcheur et le poisson luttent avec le même avantage, celui-ci pour s'échapper, celui-là pour entraîner l'autre. Cependant ses compagnons n'abandonnent point l'anthias dans ce moment de détresse ;

comme le dit Vitruve, au sujet du plomb dont on faisait usage dans l'architecture sous le nom de dauphin.

ils viennent aider à sa défense, ils se jettent et s'appliquent tous ensemble sur lui : insensés ! qui ne voient pas qu'ils l'accablent de leur masse. Souvent ils se portent sur la corde de la ligne, dans l'espoir de la rompre de leurs morsures ; vains projets : leur bouche mal armée est impuissante. Succombant enfin à la fatigue et au tourment de sa blessure, frappé de nombreux coups de rames, il cède et se laisse enlever par l'ardent pêcheur, qui, pour peu qu'il se fût donné de relâche, n'aurait pu y parvenir, tant la puissance des anthias est grande et terrible. Souvent il tranche la corde de l'aiguillon aigu de son dos, et s'enfuit des mains du pêcheur, qui restent vides. Le callichte, la race des orcynus, tous les poissons d'une grande taille, opposent la même résistance, qui est vaincue par les mêmes moyens.

Il en est d'autres qui se laissent prendre aussi par l'appât trompeur des aliments : le canthare est le premier qui se présente ; il se plaît parmi les rochers et les pierres. Le pêcheur se pourvoira d'une nasse arrondie et aussi grande qu'il pourra se la procurer, en entrelaçant à quelques bâtons de faibles rameaux ou des spartium d'Ibérie [1]. L'entrée en sera étroite et la panse vaste. Dans le milieu seront placés pour amorce une poulpe ou un crabe grillés au feu ; leur fumet entraînera les canthares dans l'intérieur. Ce piége ainsi conçu et disposé sera établi au sein des eaux, sur le penchant d'un rocher. Bientôt l'odeur attire le poisson ; il y entre d'abord avec méfiance, et se reporte au dehors sitôt qu'il a saisi la nourriture : le pêcheur aura soin d'en placer une nouvelle, et de tenir son filet toujours garni ; leur fatale avidité ne tarde pas à y conduire les canthares ; ils s'y rendent comme des convives qui s'amènent les uns les autres. Sans crainte maintenant et réunis en troupe dans la nasse, ils y restent toute la journée ; ils y sont comme dans une

[1] C'est une plante de la famille des légumineuses, fort commune en Espagne, dont il est beaucoup parlé dans les auteurs anciens. Les Espagnols en font des cordes, et surtout des tapis très propres et très commodes.

nouvelle demeure, qui deviendra pour eux une bien triste retraite. Ainsi, lorsque dans la maison d'un jeune homme privé de l'auteur de ses jours se rassemblent, invités ou sans l'être, d'autres jeunes gens qui n'ont pas trop la réserve en partage, qui, s'emportant au contraire à tous les désordres d'une jeunesse sans frein, sont toute la journée à dissiper son héritage, qu'aucun chef ne gouverne ; ainsi les canthares, amoncelés dans la nasse, ne sont pas loin de leur ruine. Lorsqu'ils sont en assez grand nombre et devenus assez gras, le pêcheur clôt la nasse de son couvercle et l'arrête avec de forts liens; il les retire ensuite, glacés de crainte dans leur prison, et prêts à s'endormir du sommeil de la mort. Voyant alors trop tard le sort qui les attend, ils palpitent avec plus de fréquence et cherchent à s'échapper ; fol espoir : la nasse n'est plus pour eux un asile propice et ami.

Faites avec l'osier d'automne des nasses contre l'adonis; fixez-les dans le fond des eaux, en les assujettissant par l'aplomb d'une pierre qu'on aura percée pour l'y attacher ; que des liéges y soient suspendus, et en marquent la place sur les ondes. Mettez au dedans quatre humides cailloux des rivages : leur onctuosité y attirera la blanche écume des mers, qui a tant d'attraits pour les espèces viles et voraces des petits poissons ; elle les rassemblera bientôt en grand nombre dans les nasses ; ils s'établiront dans leurs sinuosités. Les adonis, voyant leur affluence, les y poursuivront précipitamment, avides d'en faire leur proie ; ils ne pourront toutefois les saisir, la petitesse de ces derniers leur permettra de glisser à travers les mailles : quant à eux, quelque desir qu'ils aient d'en sortir, toute issue leur est fermée ; se faisant obstacle les uns aux autres, ils y trouveront tous la mort. De même, lorsqu'un chasseur des montagnes a disposé dans la forêt un piége contre les bêtes féroces, et lié dans son enceinte un chien dont un nœud cruel serre étroitement les parties les plus sensibles [1], auquel il fait pousser des cris

[1] Le grec dit *apo medea.*

de douleur qui, se propageant au loin, font retentir tout le bois; la panthère, à ce bruit qui éveille sa faim, s'élance pour en connaître la direction, arrive à la hâte, et se précipite vers le leurre. Le chien, subitement enlevé par quelque secret ressort, est à l'abri de sa dent terrible, tandis qu'elle roule culbutée dans la fosse; uniquement occupée des moyens de fuir, elle ne songe plus à sa proie; il ne lui est plus possible d'échapper. Telle est l'affreuse situation des adonis : au lieu d'aliments, ils ne rencontrent que leur perte et l'inévitable trépas.

Quelqu'un pense-t-il à la pêche d'automne des thrisses et des chalchis, en veut-il à la belle race des trachures, que ses nasses de spartium soient fortement tissues; qu'il fasse griller des orobes [1] et les trempe dans un vin odorant; qu'il en mette aussi une certaine quantité dans ses nasses; il y mêlera quelques larmes de cette princesse d'Assyrie, fille de Théante, qu'on assure avoir conçu pour son père une affreuse passion, et, malgré Vénus irritée, avoir consommé cet exécrable inceste. Depuis que les dieux la changèrent en une plante de son nom, versant d'intarissables pleurs, elle gémit, et déplore les horribles faveurs auxquelles son crime força l'amour. Mêlant donc à ces orobes quelqu'une de ces gouttes divines, il enverra sa nasse dans les eaux; l'odeur délicieuse qui s'en répandra dans l'instant sur les ondes servira comme de rappel aux cohortes éparses de ces poissons; son charme enivrant les entraînera dans les nasses, qui en seront ainsi remplies, et combleront les vœux du pêcheur.

Les humides fucus ont toujours pour la saupe un irrésistible attrait; on les emploie aussi pour en faire la pêche. Celui qui l'entreprend dirige, durant plusieurs jours, sa navigation vers la même partie des mers. Il jette sans cesse dans les flots de petites pierres qu'il a enveloppées de verts fucus. A peine la cinquième aurore brillera dans les cieux,

[1] L'orobe, plante de la famille des légumineuses. *Pers.*

les saupes seront réunies dans le lieu de ces algues pour en faire leur nourriture : c'est alors le moment pour le pêcheur de disposer sa nasse. Il place au dedans des pierres recouvertes de fucus ; il garnit l'entrée de plantes marines, de celles qu'il sait être agréables aux saupes ou aux autres poissons phytophages ; elles arrivent bientôt, et dévorent ces plantes ; elles se portent ensuite dans l'intérieur de la nasse. Le pêcheur, l'enlevant alors promptement, vogue avec célérité ; il poursuit son travail dans le plus profond silence, les rameurs sans ouvrir la bouche, les rames sans faire aucun bruit ; car le calme et le silence sont favorables à toute espèce de pêche, et surtout à celle des saupes, qui sont d'un naturel craintif et faciles à s'effrayer : la crainte ruine l'espérance du pêcheur.

Il n'est pas de poisson qui s'accommode de plus vils aliments que le trigle : tout lui est bon, jusqu'à la moindre ordure. Il recherche singulièrement tout ce qui est d'odeur fétide : le mets qui flatte le plus son goût est le cadavre d'un homme en putréfaction, lorsque la mer gémissante lui en offre quelqu'un ; aussi les appâts qui se distinguent par la plus repoussante puanteur l'attirent-ils plus aisément. Des mœurs qui ont de l'analogie, des appétits également immondes, rapprochent le cochon et le trigle, et tous deux occupent le premier rang, l'un parmi les habitants des eaux, l'autre parmi les animaux terrestres.

Vous ne prendrez point le mélanure avec vos filets, vous ne l'attirerez point facilement dans vos nasses : c'est de tous les poissons celui qui a le moins d'énergie et d'intelligence ; sa chair n'est ni délicate ni d'un bon goût. Tant que la mer est calme, il repose sur son fond et ne s'élève jamais à la surface ; mais lorsqu'elle s'enfle, agitée par les vents impétueux, les seuls mélanures en sillonnent les vagues courroucées, sans redouter ni l'homme ni d'autres poissons. Ceux-ci, frappés d'effroi, se réfugient dans les dernières profondeurs des eaux. Les mélanures se répandent sur les rives retentissantes, circulent autour des rochers, dans l'espoir que l'agi-

tation des flots y aura conduit quelque aliment. Insensés ! ils ne savent pas combien les mortels l'emportent sur eux par les ressources de leur esprit, et qu'ils tombent dans leurs mains, quelque effort qu'ils fassent pour se dérober à eux. Lorsque l'empire d'Amphitrite bouillonne, soulevé par les tempêtes d'hiver, le pêcheur se place sur le penchant d'une roche que l'onde environne, dans le lieu où le bruit qu'elle fait contre ses flancs est le plus fort ; il sème dans les parties où elle vient se briser des fragments de pain et de fromage pétris ensemble : les mélanures, pleins de joie, s'élancent, empressés de s'en saisir. Lorsqu'il les voit s'y précipiter en foule, il relève son corps incliné, pour que son ombre ne tombe point sur les eaux et n'effraie point les poissons ; ses mains sont armées d'un léger roseau : une corde grêle d'un léger crin lui est inhérente, et sert d'attache à de nombreux petits hameçons ; il y accroche pour appât le même mets qu'il jetait naguère dans les mers ; il le lance dans leur sein trouble et tourmenté : les mélanures y fondent aussitôt, et y trouvent la mort. Le pêcheur, de son côté, n'a plus un instant de repos ; il faut que son bras enlève fréquemment la ligne, quoique souvent sans aucune proie : il ne saurait reconnaître, au milieu du déchirement des ondes, si ce sont elles qui l'entraînent ou si c'est quelque poisson. Dès que l'un d'eux a mordu aux haims, le pêcheur se presse de le tirer avant que les autres mélanures s'aperçoivent de la fraude, et que la crainte leur fasse prendre la fuite. Telle est la pêche dont son adresse vient à bout dans les temps rigoureux de l'hiver.

Quoique le kestre ne soit pas vorace, on le trompe en lui présentant des hameçons enlacés dans des appâts d'un mélange de pain et de la matière solide du lait, dans lequel on aura fondu la menthe odorante, qu'on dit être une jeune nymphe, fille du Cocyte. Longtemps Pluton l'honora de sa couche ; mais lorsque le dieu des enfers eut ravi sur le mont Etna la fille unique de Cérès, cette mère, irritée des fureurs téméraires, des emportements jaloux de la fière Menthe, la

foula impitoyablement aux pieds. Cette nymphe superbe osait prétendre qu'elle l'emportait par sa naissance, par sa beauté, sur Proserpine aux beaux yeux noirs; elle ne craignit point de publier que Pluton lui rendrait son cœur et renverrait sa rivale. Quel prix terrible de tant d'orgueil et de jactance! Changée en menthe, elle s'élance de terre, humble plante de son nom. Les pêcheurs la mêlent donc dans leurs appâts : le kestre, lorsque l'odeur en est parvenue jusqu'à lui, ne tarde pas à s'approcher; il reste d'abord à une certaine distance de l'hameçon, et le considère d'un œil oblique et en dessous ; semblable à un homme qui, arrivant à la naissance de trois chemins, reste en suspens et pensif : un secret mouvement l'entraîne tantôt à se porter vers celui qui est à gauche, tantôt à préférer celui qui est à droite : il tourne ses regards sur chacun d'eux; son esprit flotte comme l'onde des mers; il se fixe et se décide enfin : de même, le kestre éprouve à la fois des impressions diverses. Cet appât lui paraît tantôt un piége, tantôt un mets innocent; enfin cette dernière impulsion l'emporte et le conduit au trépas. Près d'arriver, il s'en retourne tout tremblant. Que de fois, comme il touchait à l'hameçon, la frayeur l'a saisi et ramené en arrière! Ainsi qu'une fille en bas âge qui convoite quelque mets ou quelque autre objet en l'absence de sa mère, mais qui tremble de s'attirer son courroux et n'ose s'avancer, quelque tentée qu'elle soit de s'emparer de ce qu'elle desire; qui le fait toutefois, mais à la dérobée, et revient au même instant sur ses pas, le cœur dans un combat continuel entre l'assurance et la crainte cruelle, et les yeux toujours attachés sur le seuil de la porte : tel ce timide poisson, se poussant vers l'appât, balance et recule; mais lorsque, devenu plus téméraire, il s'en approche davantage, il n'y touche pas encore; il le bat et l'essaie auparavant de sa queue, pour reconnaître s'il ne recèle point quelque chose qui respire; car les kestres ont pour loi de ne faire leur nourriture d'aucun être vivant; il l'effleure ensuite et l'entame à peine du bout de ses lèvres : dans ce moment le pêcheur le presse,

le perce de l'hameçon en le tirant à lui, tel qu'un cavalier [1] qui, du frein modérateur de sa bride, retient l'ardeur trop vive de son cheval; il l'enlève enfin, et le jette palpitant sur le rivage.

On leurre aussi le xiphias avec le funeste hameçon; mais il n'y trouve pas la mort de la même manière que les autres habitants des eaux. Aucun appât ne garnit les crochets : nus et à découvert, ils sont seulement liés et suspendus postérieurement aux deux bouts d'une corde; on y attache au-dessus, à la distance de trois palmes [2], un de ces poissons mous et blancs; on l'y dispose avec adresse, en le fixant par les extrémités de la tête. Lorsque le xiphias s'y porte avec impétuosité, son glaive ardent met en pièces le corps du poisson. Les liens alors dont ce dernier était retenu tombent sur l'hameçon et l'enveloppent. Le xiphias, sans soupçonner le piége et la mort qui l'attendent, se précipite, la bouche largement ouverte, sur cette horrible nourriture, et devient la proie du pêcheur, qui le tire avec violence. On attaque encore le xiphias par beaucoup d'autres moyens, et principalement dans la pêche qui s'en fait dans la mer Thyrrénienne, dans les parages de la ville sacrée de Marseille, et dans ceux des Celtes. Là vivent d'énormes, de prodigieux, d'inabordables xiphias d'une immense grosseur, et d'une forme toute différente de celle des poissons. Dans ces contrées, les pêcheurs construisent des bateaux armés de fers redoutables, qui ont la structure et la ressemblance des xiphias : ils en attaquent ces animaux; ceux-ci ne se portent point sur eux comme sur une proie; ils les prennent non pour des bâtiments à riches galères, mais pour des compagnons, des poissons de même espèce, jusqu'au moment où ils se voient enfermés de toutes parts dans un cercle de pêcheurs ennemis. Frappés alors du terrible trident, ils re-

[1] Le grec dit *éniochos*, qui signifie proprement un conducteur de chars.

[2] La largeur de chacune est celle de quatre doigts de la main.

connaissent l'extrémité cruelle où ils sont réduits ; tous leurs efforts sont vains, la fuite n'est plus en leur pouvoir : il faut qu'ils succombent à l'impérieuse nécessité. Souvent ces robustes habitants des mers se défendent avec leurs glaives, et les plongent dans les flancs creux des bateaux ; les pêcheurs se pressent aussitôt de les rompre, de les séparer de leurs têtes à grands coups de hache. Ils entraînent les xiphias ainsi désarmés, tandis que leurs glaives restent fixés dans le bois comme des pieux de fer. Lorsque des guerriers, dans le dessein d'entrer par ruse dans une ville et dans ses tours, se revêtent des dépouilles des ennemis restés morts sur le champ de bataille, et se présentent dans cet état aux portes, les habitants, croyant voir arriver à la hâte leurs concitoyens, leur ouvrent, et n'ont pas lieu d'être fort contents d'avoir reçu de pareils amis : de même le xiphias se laisse surprendre à la ressemblance trompeuse des bateaux. Lorsqu'il est emprisonné dans les obliques cavités des rets, il périt par sa folle imprudence, en s'emportant, pour s'échapper, à des sauts pernicieux. Il redoute extrêmement les filets ; dans la crainte de s'embarrasser dans leurs replis, il se livre sans défense ; son cœur est loin d'être aussi puissamment armé que sa tête, il reste glacé d'effroi, dans un abattement honteux, jusqu'à ce qu'il soit entraîné sur le rivage : là les pêcheurs l'accablent, écrasent sa tête des coups redoublés de leurs lances ; sa sotte faiblesse cause sa ruine.

C'est aussi leur folie qui fait prendre le scombre, le thon charnu, les raphis, et les nombreuses espèces de synodontes. Les scombres, voyant certains des leurs bondir au dedans des rets, veulent aussi entrer dans cette enceinte de mort. Le plaisir qu'ils ressentent à la vue de leurs compagnons est le même que celui des enfants sans expérience qui, frappés du vif éclat d'un brasier enflammé, sourient, réjouis de ces rayons de lumière ; ils desirent de la toucher, ils avancent vers elle leur main novice ; mais dans l'instant le feu leur paraît un ennemi terrible. Les scombres desirent aussi de pé-

nétrer dans ces retraites sans issue; ils forment un bien misérable vœu : les uns, plus à l'aise, bondissent emprisonnés dans de plus vastes; d'autres, entassés dans de plus étroites, périssent dans les affreux tourments d'une trop forte pression. Vous en verriez un grand nombre, lorsque les rets ont été ramenés sur le rivage, qui adhèrent fortement à leurs flancs, comme s'ils y étaient fixés par des clous ; d'autres qui entrent à l'instant dans ce séjour du trépas; d'autres qui brûlent impatiemment d'en sortir, mais que retiennent sans espoir ces humides prisons.

Les thons doivent de même à leur folie de finir leur sort dans les mêmes angoisses que les scombres. Poursuivis par un égal desir de leur perte, ils ambitionnent également de s'embarrasser dans le rets fatal. Ils ne pénètrent point dans son intérieur, ils l'attaquent de leurs dents obliques, pour y faire une trouée où leur corps puisse passer; ces mailles mouillées s'engagent ainsi dans leurs dents : plus de moyens de fuir. Gémissant dans ces liens dont leur bouche est entravée, ils sont entraînés sur la terre, victimes de leur folle témérité. Les raphis ont les mêmes mœurs : lorsque, échappés de l'enceinte des dictues, ils s'étaient aussi soustraits aux tourments de leur captivité, ils se reportent de nouveau dans les filets, excités par la vengeance à les déchirer de leurs morsures; leurs dents s'y attachent avec force, et y sont irrévocablement enchaînées.

Les synodontes vont par troupes. Lorsque les pêcheurs leur présentent l'hameçon, ils font tous volte-face les uns vis-à-vis des autres, et ne veulent point approcher ; mais si quelque synodonte d'une autre bande s'élance pour saisir l'appât, la confiance renaît en eux, ils y courent et sont pris. Leurs compagnons, les voyant alors sur la proie, s'abandonnent aux plus vifs transports, tandis que le pêcheur les entraîne; ils se disputent, se pressent à l'envi les uns des autres à qui se jettera le plus tôt dans ses mains, à qui mourra le premier, comme des enfants qui se livrent joyeusement à leurs jeux.

Les thons viennent du vaste Océan et se rendent dans nos mers, après l'époque des ardeurs du printemps, après qu'ils ont goûté les doux plaisirs de l'hymen. On les voit d'abord sur la mer d'Ibérie, où les pêchent les vaillants et fiers [1] Ibères ; ils se portent ensuite vers l'embouchure du Rhône, où les prennent les Celtes, ces anciens habitants de la Phocide. On les rencontre en troisième station sur les rivages de l'île de Trinacris [2] et le long de la mer de Thyrrène [3]. De là, ils se répandent de toutes parts dans les immenses profondeurs des flots, dont ils remplissent toute l'étendue. Lorsque les nombreuses phalanges des thons paraissent au printemps, la pêche est aussi riche qu'extrêmement abondante. On commence par faire choix d'un lieu de la mer qui ne soit pas trop resserré vers le plan incliné du rivage, qui ne soit pas trop battu des vents, mais qu'en défendent ou la nature du climat, ou des abris protecteurs. Un habile thunnoscope [4] se place en sentinelle sur la cime d'un mont élevé ; il guette l'arrivée des diverses troupes des thons ; il observe leur qualité, leur nombre ; il en donne connaissance aux autres pêcheurs : aussitôt toutes les dictues, transportées au milieu des eaux, sont disposées comme une ville ; on y voit des avenues, des portes étroites et intérieures : les thons y entrent en bataillons nombreux ; tels seraient ceux d'une armée. Là sont ceux des plus jeunes, plus loin ceux des plus âgés, ici ceux d'un moyen âge ; ils se portent dans tous les détours des filets, en colonies innombrables qui n'ont de terme que les desirs des pêcheurs, et qu'au moment où ceux-ci enlèvent les dictues. Ils se procurent ainsi une pêche étonnante et immense.

[1] Cette épithète a toujours été donnée à ces peuples ; ils ne l'ont jamais démentie.

[2] Tout le monde sait que la Sicile est ainsi nommée de ses trois caps ou promontoires, Lilibée, Pachine, et Pélore.

[3] Aujourd'hui la mer de Toscane.

[4] *Un habile guetteur*. Je conserve en français le mot *thunnoscope*, qui me paraît rendre parfaitement en un mot la commission qui lui est départie de veiller à l'arrivée des thons.

CHANT QUATRIÈME.

Les amours des poissons en font tomber un grand nombre dans les mains des pêcheurs; leur mortel empressement pour leurs femelles les entraîne à de funestes hymens, à de bien fatales jouissances. O vous, le plus puissant de ceux qui commandent aux mortels, Antonin, et vous son cher, son divin fils! voyez avec complaisance, avec intérêt ces ravissants tableaux des mers, dont les Muses en me comblant de leurs faveurs ont tracé les heureuses images dans mon esprit et dans mes chants : poëte, elles ont ceint mon front de leurs lauriers immortels, pour me rendre digne de faire passer à vos oreilles et dans vos ames le charme enivrant de la douce harmonie!

Amour, trompeur Amour, le plus beau sans doute des dieux, mais le plus terrible lorsque tu portes inopinément le trouble dans un cœur : tu y exerces le ravage comme la tempête; tu y souffles d'horribles tourbillons de feux; tu y développes le ferment des douleurs aiguës, des plus intraitables fureurs; tu te fais un jeu cruel de voir verser des larmes, d'entendre pousser des soupirs, des sanglots; d'embraser, de rougir les entrailles d'un feu dévorant; de ruiner cette fleur de la beauté du corps, de creuser les yeux, de livrer l'ame enfin au plus affreux délire. Que de victimes de ta rage effrénée, en proie au plus horrible désordre, ont été englouties dans la tombe! Ce sont là les sacrifices qui te plaisent. Qui que tu puisses être, ou la plus ancienne des divinités sortie rayonnante des gouffres de l'informe chaos, qui as établi le premier les lois et les nœuds de l'hymen, et fait connaître le véritable objet du rapprochement des sexes; ou que tu aies pour mère la reine de Paphos, l'ingénieuse Vénus, et que, dieu ailé, tu tiennes d'elle cette ressemblance avec les oiseaux, daigne m'être propice! Viens avec ton aimable et douce bienveillance, dicte toi-même mes chants.

Quel téméraire oserait blâmer l'ouvrage de l'Amour? Ton empire s'étend sur tout ce qui existe : partout on te desire et partout on te redoute. Heureux celui dont un amour tranquille occupe et remplit le cœur! Les habitants de l'Olympe, la race des humains ne suffisent pas à ta puissance : tu ne dédaignes ni les bêtes féroces, ni les êtres qui peuplent les vastes régions de l'air; tu pénètres dans l'abîme des eaux, armé de tes flèches acérées, afin que rien n'échappe à ton impérieuse et nécessaire influence, pas même le poisson qui vit au sein des ondes.

Quel amour, quelle véhémence dans l'ardeur des scares aux couleurs variées! Loin de se délaisser entre eux dans le danger, ils se prêtent un appui réciproque. L'un d'eux gémit-il engagé au terrible hameçon, un autre, s'élançant à sa défense, rompt la corde de ses dents, lui sauve la vie, et prive le pêcheur contristé du prix de ses travaux : celui-ci, captif dans les nasses, est délivré par un autre scare, qui l'en retire et l'arrache au trépas. Lorsque ce beau poisson se voit pris dans le filet, il cherche, il essaie tous les moyens de se soustraire à son malheur. La tête et les yeux tournés en bas, il nage de sa queue en arrière, en la passant dans le cou de la nasse; il redoute surtout les brins aigus et allongés qui en hérissent l'entrée, et qui, tels que des piquants, blessent sa face et ses yeux lorsqu'il se présente par sa partie antérieure. Ceux de son espèce, voyant son inquiétude, son embarras, s'élancent de dehors à son secours et ne l'abandonnent point dans sa détresse : l'un d'eux lui tend sa queue, comme si elle était une main dont il pût le prendre; elle lui sert à s'y accrocher de ses dents : il l'entraîne ainsi hors de sa prison, la bouche comme enchaînée à cette queue conductrice. Souvent c'est celui qui est dans la nasse qui avance sa queue; un autre s'en saisit, le fait suivre, et l'enlève du précipice. C'est par cet industrieux manége qu'ils se dérobent à la mort. Ainsi, lorsque des hommes gravissent un mont escarpé durant une nuit ténébreuse, quand la lune a cessé de paraître, voilée par les crêpes rembrunis des

noirs nuages, ils se tourmentent dans l'obscurité, et, s'égarant dans des sentiers qui ne sont point battus, se donnent la main les uns aux autres, et s'entr'aident en se tirant mutuellement ; ainsi l'amour des scares les uns pour les autres les entraîne à se secourir entre eux ; il est même souvent la cause de la ruine de ces infortunés : attachement aussi amer que funeste, qui les précipite dans les mains ennemies des pêcheurs ! Quatre de ces derniers montent un esquif rapide; deux seulement se livrent au soin des rames, un troisième dispose le piége : il attache la femelle d'un scare par le bout de ses lèvres, et la porte au sein des eaux sous le lien qui sert à fermer le filet. Il la préfère vivante ; si elle ne l'est pas, il place sous sa bouche le plomb-dauphin, il assujettit un autre plomb mobile au bout opposé et postérieur du lien ; il agite et promène en tous sens dans les flots cette femelle qui paraît douée de la vie. Le quatrième porte à sa rencontre et tout près d'elle la frauduleuse nasse. Aussitôt les scares aux brillantes couleurs se hâtent, se rassemblent en grand nombre pour délivrer leur compagne entraînée ; ils se jettent de toutes parts autour de l'esquif, emportés par l'irrésistible attrait de leurs femelles. Les rameurs pressent alors la nacelle de toutes leurs forces, les scares la suivent avec ardeur ; mais c'est là leur dernier effort. Lorsque les pêcheurs jugent que leur nombre est assez grand, que leur fureur est assez exaltée, ils poussent dans la nasse et la corde et le plomb, qui, rendant le scare plus lourd, le font tomber dans l'intérieur. A cette vue, ils se précipitent tous ensemble, à l'envi les uns des autres, dans cette tortueuse enceinte de mort. La bouche, les gorges obstruées de la nasse sont trop étroites pour la foule des scares qui s'y présente, tant leurs transports sont impétueux. Des hommes prêts à entrer en lice pour le prix de la course, s'élançant de la barrière, mettent en œuvre toute la force, toute la rapidité de leurs jambes, ambitieux d'avoir bientôt parcouru la longue carrière du stade ; ils s'appliquent tous à s'approcher de la borne, à ravir la douce palme de la victoire, à se

porter sur le terme, à s'assurer en le touchant le titre glorieux de vainqueur. C'est avec le même empressement que les scares se laissent entraîner sans retour dans l'abîme, dans les flancs ténébreux de la nasse; poussés pour la dernière fois par cette passion effrénée pour leurs femelles, ils comblent eux-mêmes par une proie abondante les vœux des pêcheurs. D'autres introduisent dans l'obscur filet une femelle vivante, et la placent sur les rochers que fréquentent ces poissons d'une blancheur éblouissante. Attirés, embrasés par l'atmosphère d'amour qu'elle exhale, ils se rassemblent de tous côtés, caressent de leurs bouches, lèchent tout autour les parois de la nasse, cherchant partout avec ardeur quelque voie pour y pénétrer. Ils parviennent enfin dans cette prison sans issue, où ils s'entassent tous les uns sur les autres; plus d'espoir d'en sortir, une fin déplorable est le fruit de leur folle passion. Un oiseleur qui veut par la ruse faire tomber les oiseaux dans le piége, cache sous d'épais rameaux une femelle de même espèce, compagne ordinaire de ses chasses, qui bientôt fait entendre son chant vif et gracieux ; les oiseaux, attirés, détournés de leur route par le son séducteur de cette voix, arrivent en foule et donnent dans le filet : les scares viennent de même chercher la mort dans les nasses.

L'amour cause aussi de la même manière la perte des céphales; ils se laissent tromper également par une femelle aussi belle que bien nourrie, qu'on promène dans les flots ; dès qu'ils l'aperçoivent, ils se portent sur elle en nombre immense, et, comme enchaînés à cet attrait, ils ne veulent point s'en détacher. Ce charme, l'ardeur de leurs desirs, les entraînent partout, même sur le rivage qui leur est funeste si on y dirige la frauduleuse femelle; ils la suivent en foule, sans se souvenir des pêcheurs et de leurs piéges. Ainsi que des jeunes gens qui, frappés de la beauté d'une femme, s'arrêtent d'abord pour la contempler, pour admirer ses traits enchanteurs, qui s'en approchent ensuite, oublient, cessent de suivre la route qu'ils tenaient auparavant, et sont tou-

jours après elle, le cœur agité des doux mouvements de l'amour : ainsi vous verriez le chœur nombreux des céphales emportés, égarés par leur amoureux délire ; mais ces amours ne tardent pas à leur être odieux : le pêcheur, armé de l'amphiblestre, le projette au loin sur eux, les enveloppe aisément dans ses mailles artistement tissues, et en fait une pêche copieuse.

Les sépies, malheureuses dans leurs amours, éprouvent un sort plus fâcheux : les pêcheurs ne se fatiguent point dans les mers à diriger contre elles les nasses ou les longs replis des filets ; ils les entraînent en portant au milieu des eaux leurs mains sur une seule. A peine sont-ils aperçus des autres sépies, qu'elles fondent à la hâte sur elle, se serrent sur son corps, l'enlacent de leurs bras, comme de jeunes filles qui voient de retour ou leur frère absent depuis nombre d'années, ou leur père chéri qui revient sain et sauf dans ses foyers, ou comme une jeune épouse récemment engagée sous les lois de l'hymen, qui tient son jeune époux étroitement embrassé dans le lit nuptial, et dont les bras d'une éclatante blancheur sont toute la nuit attachés, suspendus à son cou ; ainsi les rusées sépies sont fortement roulées les unes sur les autres. Cet effort de leur amour ne cesse que lorsque les pêcheurs les ont enlevées dans la nacelle ; alors même restent-elles encore unies, et leur amitié n'a-t-elle d'autre terme que la mort qu'elles reçoivent ensemble. Dans le printemps, on les prend, on les trompe avec les nasses qu'on établit à l'ombre sous les rameaux du myrica [1], ou sous les branches épaisses du comare [2], ou dans tout autre fourré sur les bords des rives sablonneuses. Les sépies, pressées par le desir de se reproduire, par le besoin de s'unir, se hâtent d'entrer dans les nasses, et, se plaçant sous l'abri des rameaux, perdent à la fois leur amour et leur vie, domptées par l'adresse des pêcheurs.

[1] Le tamaris, plante de la famille des portulacées.

[2] Le traducteur latin dit *oleaster*, l'olivier sauvage. C'est plutôt l'*arbousier* de la belle famille des rosages.

Le cossyphe[1] est de tous les poissons celui qu'un trop fatal amour accable de la manière la plus terrible : brûlant de la plus vive ardeur pour les kichles[2], l'amour et la jalousie, déesse affreuse, dévorent son cœur. Il ne se contente point d'un seul lit nuptial, d'une seule épouse, d'un seul hymen ; il possède plusieurs femelles dont les retraites cachées recèlent séparément les gîtes particuliers. Elles sont sans cesse et toute la journée dans ces demeures solitaires : semblables à de jeunes mariées que personne n'a vues se montrer devant la maison de leurs époux, dont l'aimable pudeur virginale rougit encore le front ; de même les kichles, retirées chacune dans son habitation, y restent toujours, quelle que soit celle que leur époux leur ait assignée. Le cossyphe, placé sur la roche, ne les perd pas de vue ; il est toujours à surveiller leurs gîtes, il ne se porte jamais ailleurs ; il est tout le jour en sentinelle, tournant alternativement ses regards sur chacune ; son isntinct ne le ramène ni vers le soin de sa nourriture, ni vers tout autre objet. Sa jalouse inquiétude le tient dans les tourments d'une garde continuelle : c'est la nuit qu'il songe à ses repas, qu'il se relâche pour quelques instants de cette éternelle surveillance. Mais lorsque les kichles sont en travail de leur ponte, le farouche cossyphe s'agite dans la plus cruelle anxiété. Il va tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre de ses épouses, en proie aux plus vives alarmes sur le danger de leur état : de même qu'une mère, l'ame brisée par la douleur, frissonne du trop prompt accouchement de sa fille unique (accouchement si redouté des femmes), qui n'est pas dans des transes moins rudes que l'accouchée, qui vague de tous côtés hors de la chambre nuptiale, se consumant en prières, en gémissements, et l'esprit en arrêt jusqu'à ce qu'elle entende de l'intérieur le cri de la délivrance ; de même le cossyphe, craignant pour ses épouses, tremble et frémit. On dit que des mœurs ana-

[1] Le labre merle mâle.

[2] Femelle du cossyphe ; le labre merle femelle.

logues dans leurs amours, dans leurs hymens, sont en usage chez ces peuples d'Assyrie dont les villes sont situées sur les bords du Tigre, chez ceux qui habitent la Bactriane, célèbres par la distance à laquelle ils lancent leurs flèches. Ils vivent séparément et à la fois avec plusieurs épouses, et partagent tour à tour leur couche avec elles. Toujours pressées par l'aiguillon de la jalousie, elles meurent de rage et de douleur, en se déchirant mutuellement par une guerre vive et opiniâtre.

C'est ainsi que, parmi les mortels, la jalousie est le plus funeste, le plus horrible des maux. Que de chagrins, que de gémissements dont elle est l'odieuse cause ! Compagne de la rage effrénée, elle s'associe avec elle, enfante les plus affreux désordres, et se termine par la mort. Elle pousse aussi le malheureux cossyphe à sa perte : il ne recueille de ses nombreux hymens qu'un fruit bien amer. Lorsque le pêcheur le voit s'agitant sur la roche, en peine pour ses épouses, il roule une caride vivante autour de son hameçon, il place le cube de plomb au-dessus ; il avance vers les roches le piége chargé de ce poids, il le présente à portée des demeures des kichles. Le cossyphe s'en aperçoit et s'élance transporté de fureur, croyant voir la cruelle ennemie de ses plaisirs et de ses épouses prête à pénétrer dans leurs gîtes ; il croit, en se précipitant, venger de ses dents aiguës cet attentat de la caride ; il ne voit pas que sa bouche s'ouvre pour sa ruine. Le pêcheur, qui l'attend, pousse et presse contre lui son dard recourbé ; il l'entraîne triste, abattu, expirant, et lui tient ce langage moqueur : « Pauvre cossyphe, prends soin, fais maintenant la garde de tes épouses, livre-toi auprès d'elles aux douceurs de l'amour : une seule, un hymen unique ne sauraient te plaire ; il te faut pour toi seul la jouissance d'un grand nombre : approche, heureux époux, vois ces noces qui se préparent, ce foyer embrasé qui remplit le rivage de sa clarté brillante. » Discours outrageants, mais qu'il lui tient sans en être entendu. Les kichles, lorsque leur défenseur, lorsque leur cossyphe a cessé

de vivre, quittent ces retraites de leurs hymens, s'égarent au dehors, et partagent, par un trépas commun, le triste destin de leur époux.

Les chiens galées, les races des noirs centrophores[1], périssent de même par suite de l'attachement, des secours qu'ils se portent les uns aux autres. Le pêcheur fixe un poisson blanc à l'hameçon ; il le porte à la profondeur de longues et nombreuses orgyes sur quelque fond vaseux et obscur : un de ces poissons s'y précipite et y trouve sa perte ; il est enlevé sur-le-champ. Dès que les autres s'en aperçoivent, ils se jettent et sont toujours en foule après lui jusqu'à la rencontre de la nacelle et des pêcheurs. On les prend alors dans l'enceinte circulaire de vastes filets, en lançant sur eux avec impétuosité des fers à trois pointes ou d'autres instruments meurtriers ; ils ne se retirent que lorsqu'ils ont vu leur compagnon entraîné : ils ambitionnent de mourir avec lui. Ainsi que de tendres parents accompagnent de leur maison jusqu'au triste lieu de sa sépulture un enfant dont la parque vient de trancher les jours, leur unique enfant, objet de tant de soins et de sollicitudes ; se déchirant de leurs mains cruelles, versant des torrents de pleurs sur sa tombe, ils y restent opiniâtrément attachés, ils se refusent de retourner chez eux, obstinés à mourir sur son malheureux cadavre : de même ces poissons ne veulent point se séparer de celui qu'entraînent les pêcheurs, jusqu'à ce qu'ils succombent eux-mêmes sous leurs coups.

Il en est qu'un attrait particulier autre que celui des mers sollicite d'en sortir pour satisfaire leur passion pour la terre: ce goût si vif pour un élément étranger se remarque surtout parmi les poulpes et la race des sargues, qui vit au milieu des rochers. Le poulpe ne résiste point au penchant qui

[1] Les centrophores sont des squales à dos noir et armé d'aiguillons, nommés noirs (*kelainoi*), dit Salvini, par opposition à ceux que le poëte grec veut désigner sous le nom des galées (*galesī*), qui n'ont pas le dessus du corps noir, et dont le nom peut venir de *gala* (lait), squales au dos blanc.

l'entraîne vers l'arbre de Minerve, le glauque olivier; le charme qui l'attire vers ce végétal, la joie que lui inspire cette plante oléagineuse, semblent tenir du prodige. Se trouve-t-il sur le prochain rivage, non loin de la mer, un bel olivier richement chargé de fruits, l'instinct du poulpe l'y dirige de la même manière que la puissance de son odorat conduit le chien de Cnosse [1] sur la trace des bêtes sauvages, qui, sur la foi de ce guide, s'engage à leur recherche sur les montagnes, dans des routes tortueuses, qui bientôt fond sur elles, sans être trompé dans son attente, et retourne glorieux vers son maître. Le poulpe reconnaît de même la présence d'un olivier voisin : il sort du fond des flots, se traîne tout joyeux sur la terre, et s'approche de l'arbre chéri. Il commence par se rouler, par se serrer étroitement et avec transport autour du pied : pareil à un jeune enfant dont les bras s'ouvrent à l'approche de sa nourrice, s'enlacent autour d'elle, font effort pour atteindre jusqu'à son cou, avides de presser sa tête et son sein ; ainsi le poulpe, cédant à l'impulsion de son amour, s'enchaîne autour de ce tronc tant aimé. S'appuyant bientôt des extrémités de ses bras, il rampe avec empressement vers sa cime et se contourne sur ses rameaux, en se portant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, tel qu'un homme qui, après une longue absence, ne se lasse point d'embrasser ses amis venus en foule à sa rencontre, ou tel que le lierre toujours frais qui serpente le long des hauts sapins et s'étend partout en rampant sur leurs branches, depuis la racine jusqu'au sommet; ainsi l'heureux poulpe engage ses bras avec caresse dans les rameaux onctueux de l'olivier. Lorsque son amour, satisfait par la douce jouissance de cet arbre favori, a perdu de son ardeur, il se retire dans l'abîme des mers. Les pêcheurs, qui ont remarqué ce goût des poulpes pour l'olivier, le mettent à profit pour les attirer dans le piége : ils lient ensemble plusieurs de ses plus belles branches ; ils chargent le milieu d'un poids de

[1] On sait que Cnosse était une des villes de l'île de Crète.

plomb, et les tirent de l'intérieur de la nacelle : le poulpe ne résiste point à cet appât ; il se saisit de ces rameaux aimés, et s'y attache avec force. Entraîné ensuite comme une proie, les nœuds de son amour ne se rompent que lorsque le pêcheur l'a enlevé sur la barque ; même en mourant, l'olivier ne saurait lui être odieux.

Les sargues ont un vif amour pour les chèvres : elles sont l'objet de leurs desirs. Quoiqu'ils vivent dans les ondes, ils trouvent dans les troupeaux des montagnes un charme difficile à rendre. Quoi de plus merveilleux que ce rapprochement d'animaux sortis les uns des mers, les autres des monts escarpés ! Durant les chaleurs de l'ardente canicule, les bergers conduisent leurs chèvres vers la mer, pour qu'elles y prennent, exposées aux rayons de Phébus, un bain qui les purifie. Les sargues qui entendent leur bêlement, la voix plus forte des chevriers, s'élancent vers la rive à la hâte, quoique peu agiles, entraînés jusque sur ses bords par l'élan du plaisir, caressent de leurs queues ces quadrupèdes à cornes, promènent sur eux leurs langues avides, et, bondissant tout autour, les assiégent en nombre immense. Les bergers qui en sont pour la première fois témoins restent frappés d'étonnement. Les chèvres ne voient point avec peine cette troupe amie ; les sargues, de leur côté, ne se lassent point de ce doux commerce. Des chevreaux qui sautent autour de leur mère à leur retour du pâturage se livrent envers elles à de moindres transports, à de moins douces affections dans leurs sombres étables. Lorsque tout retentit des bêlements de joie de ces tendres chevreaux, l'aimable sourire anime la figure des bergers. Les sargues montrent le même empressement autour des troupeaux de chèvres. Lorsqu'un assez long séjour dans les eaux a satisfait leurs desirs et leurs besoins, elles retournent vers la bergerie. Les sargues affligés les suivent alors tous en masse et de près jusqu'à la dernière ride des ondes qui touche à la terre : ainsi, lorsqu'une mère, une épouse désolée accompagnent l'une son fils chéri, l'autre son époux prêts à partir pour une contrée lointaine, leur

esprit, plongé dans la plus accablante douleur, calcule la longue étendue des mers, le nombre des mois; s'avançant sur le bord qui frise de plus près les ondes, elles donnent l'essor à leurs gémissements, et conjurent les dieux de hâter le retour de leur fils, de leur époux; leurs pieds ne secondent plus leurs vœux pour les ramener; leurs regards ne peuvent plus se détacher de dessus les mers : ainsi serait-on porté à croire que les larmes coulent des yeux des sargues abandonnés des chèvres qui se retirent. Infortunés, vous ne tarderez pas sans doute à maudire les chevriers. Le génie de l'homme tournera contre vous votre attachement pour vous tromper, pour vous donner la mort.

Le pêcheur cherche d'abord, à portée du rivage, ces rochers à deux sommets rapprochés dont la mer est resserrée dans un étroit espace, qui sont frappés sans obstacle de tous les feux du jour, où les sargues habitent en commun; car ils aiment beaucoup les rayons vifs et ardents du soleil. Revêtu de la peau des chèvres, la tête surmontée de deux cornes, il s'y rend muni d'un appât; il jette dans les flots de la farine imprégnée de la graisse et du fumet de ces animaux. Cette odeur amie, cette forme trompeuse, le bienfait de cette nourriture aimée, les attirent sans qu'ils aient le soupçon d'aucun piége; ils se jouent avec une orgueilleuse complaisance autour du pêcheur ennemi déguisé sous la peau des chèvres, auquel ils prodiguent leurs douces caresses. Malheureux, ils apprendront bientôt combien ce traître ami leur sera fatal, combien il diffère de l'innocente douceur des chèvres! Armé à l'instant du roseau mortel, de la corde tressée de lin, il garnit l'hameçon d'un fragment de chair détaché de la bouche d'une chèvre; les sargues s'en saisissent avec avidité. Le pêcheur, incliné en arrière, tire sur-le-champ la ligne à lui d'une main vigoureuse. Si quelqu'un de ces poissons s'avise du stratagème dont ils sont l'objet, ils ne reparaîtront plus lors même qu'on amènera de véritables chèvres aux longs poils. Glacés d'effroi, ils fuiront tous ensemble et le simulacre et l'appât, et l'heureuse expo-

sition du rocher. Si le pêcheur leur dérobe le secret de ses ruses, s'il pousse sa manœuvre avec rapidité, aucun ne lui échappera, ils tomberont tous victimes de la forme empruntée de ces quadrupèdes.

Les sargues, dans le printemps, se livrent aux soins d'un autre amour, à celui de leur propre espèce. Ils se font la guerre pour la jouissance de leurs femelles ; un seul prétend à la possession de plusieurs. Celui qui sort vainqueur du combat reste l'unique époux de toutes ; il conduit leur troupe nombreuse vers ces rochers où les pêcheurs ont disposé la nasse aux vastes flancs et de forme circulaire, dont ils ont masqué l'ouverture avec des rameaux de myrte, de laurier odorant, ou de tout autre arbuste qu'ombragent tout entière des branches verdoyantes arrangées avec art. L'aiguillon de l'amour excite bientôt les sargues à commencer l'attaque ; ils se battent avec une horrible fureur, dont l'hymen est le prix. Lorsqu'un d'eux, repoussant ses rivaux, a remporté la victoire, il cherche de l'œil quelque roche excavée qui puisse servir de retraite à ses épouses. Il aperçoit la nasse gisante que recouvrent des rameaux chargés de feuilles : nouvel époux, il y dirige ce chœur de femelles, qui se portent aussitôt dans son enceinte ; il écarte au dehors les autres mâles, et ne leur permet d'approcher d'aucune d'elles. Lorsqu'elles sont toutes dans la nasse fatale, il y entre après elles comme dans une chambre nuptiale, comme dans son lit d'hymen, qui bientôt sera son lit de mort. Ainsi lorsqu'un berger ramenant ses brebis laineuses du lieu de leurs dépaissances les fait rentrer dans le bercail ; placé sur le seuil de la porte, il les compte au fur et à mesure en lui-même et en fait la revue exacte, s'assurant ainsi qu'elles sont toutes en bon état. Dès qu'il les voit renfermées à la presse dans leurs étables, il y entre à leur suite : ainsi les femelles des sargues vont en avant les premières dans ce creux séjour. Lui-même, trop malheureux époux, s'y précipite le dernier au milieu de ses malheureuses épouses.

Tels sont les combats que l'amour provoque parmi les

habitants des eaux ; telles sont aussi les fraudes cruelles, causes de leur ruine, dont leurs amours sont le principe.

Les hippures aperçoivent-ils quelque corps qui flotte sur les ondes, ils le suivent en foule et de près dans tous ses mouvements, surtout lorsqu'un vaisseau brisé par la tempête, après avoir été cruellement en butte à l'horrible courroux de Neptune, a été mis en pièces par les vagues amoncelées, que ses fragments, rompus par le nombre et la force des chocs, errent dispersés dans la vaste mer. Les races des hippures se dirigent alors sur ces débris emportés par les flots, et ne les quittent pas. Si le pêcheur les attaque dans ce moment, il en fera une pêche abondante et qui ne lui sera pas enviée. Puissent les nautoniers, chéris du dieu des mers, être à l'abri de ces malheurs ! puissent leurs bâtiments, aidés du souffle léger des zéphyrs, sillonner le sein des eaux sans en être battus, sans accident fâcheux, en effectuant, par le jeu alternatif de leurs rames, les utiles transports du commerce ! On imaginera d'autres piéges contre les hippures, et la pêche s'en fera sans la destruction des vaisseaux : liant ensemble plusieurs morceaux de bois dégradés, on les jettera dans le gouffre des mers, après avoir fixé au-dessous une pierre dont le poids les entraînera dans le fond. Tout cet appareil s'enfoncera ainsi doucement dans les eaux. Aussitôt les hippures, amis des lieux sombres, s'y rassembleront en cohortes nombreuses. Le plaisir de se jouer sans cesse sur le dos de ces bois les y retiendra sans peine. Les pêcheurs prendront ce moment pour en faire la pêche. Qu'ils arrivent, les hameçons garnis de leurs amorces, et jettent les lignes, les hippures s'empresseront d'y courir et saisiront la mort. Lorsqu'un homme, agitant entre deux chiens une proie qu'il tient suspendue, excite entre eux une rixe cruelle, pressés tous deux par l'aiguillon de la faim, ils tendent en grondant leurs gueules l'un au devant de l'autre avec une égale fureur, les yeux toujours fixés sur la main de l'homme, cherchant à juger où tombera la nourriture, qu'ils se disputent ensuite avec rage à coups pressés de leurs dents

c'est avec la même ardeur que les hippures se précipitent sur les appâts. Un pêcheur diligent les enlèvera tous aisément les uns après les autres ; plus prompts que lui, les hippures se presseront vers la mort, victimes de leur aveugle stupidité. L'imprudente avidité des pompiles favorise aussi leur pêche : les mers sombres ont pour eux le même attrait.

On prépare contre les theutis une fusée en corde sous forme d'écheveau ; on fixe tout autour, très près les uns des autres, de nombreux hameçons dont les pointes crochues se correspondent, sur lesquels on engage des iulis au corps bigarré, qui recouvrent les extrémités aiguës du fer. Le pêcheur qui tient cette corde fortement liée la tire au-dessus des vastes abîmes : la theutis l'aperçoit, s'élance, embrasse l'appât de ses ailes humides, et se prend aux haims. Quels que soient ses efforts, il ne peut s'en dégager : il est entraîné malgré lui, après s'être enferré lui-même.

Dans les anses paisibles des mers, un jeune pêcheur fait en jouant la pêche des anguilles : il prend les intestins d'une brebis, il les jette dans l'onde, tels que les longs filets d'une ligne. L'anguille les voit, s'y porte, sa bouche s'en saisit ; l'enfant, qui juge qu'une partie est déja dans son estomac, souffle avec force dans ces intestins, qui s'enflent et se roidissent aussitôt ; gros et tendus par le ressort de l'air que sa bouche y lance, ils gonflent et distendent la gorge de la malheureuse anguille. La compression, due au souffle de cet enfant, la tourmente d'une manière affreuse ; en vain veut-elle fuir, elle est enchaînée jusqu'à ce que son horrible enflure et l'étouffement dont elle est cause, la forçant de monter à la surface des eaux, la livrent aux mains du pêcheur. Ainsi lorsqu'un homme qui veut déguster la liqueur d'un vase applique sa bouche au tube creux propre à la soutirer, et la fait jaillir au dehors par l'aspiration des extrémités réunies de ses lèvres, en l'entraînant à la suite de son souffle : ainsi les anguilles, rendues tumescentes par celui des pêcheurs, sont impérieusement amenées vers la bouche fatale d'où ces jets d'air sont partis.

Il est un poisson malheureux et dénué de force, l'espèce misérable de la faible aphye, à laquelle on donne le nom d'*engraules* : tous les autres s'en accommodent pour leur nourriture; elle est toujours prête à prendre la fuite; elle tremble au moindre objet. Engagées les unes dans les autres, les aphyes s'établissent en groupe étroitement serrées, retenues entre elles comme par de forts liens : on tenterait vainement de les désunir, de les détacher, tant elles font corps ensemble. Souvent les vaisseaux s'embarrassent au milieu des manœuvres dans leurs masses; souvent ceux qui commandent les galères cherchent à les rompre de leurs rames; les rames, quoique mues avec force, en sont arrêtées autant que par un dur rocher. D'autres fois la hache terrible tombe sur elles sans pénétrer dans toute leur épaisseur; elle ne coupe qu'une partie de ce monceau animé, tranche la tête de l'une, coupe la queue de l'autre, fait deux parties égales de celle-ci, emporte celle-là tout entière. Spectacle horrible, qui ressemble à un exécrable champ de carnage! Les aphyes restent toutefois opiniâtrément engagées dans les nœuds qui les enchaînent : on dirait qu'elles sont fixées par des clous : un homme qui y porterait sa main, ainsi que dans un banc de sable, l'en retirerait amplement chargée. Lorsque les pêcheurs les voient ainsi pressées les unes sur les autres, ils les enveloppent de leurs sagènes, et en amènent sur le rivage une proie immense acquise sans un grand travail; ils en remplissent leurs vases, leurs bâtiments; ils en élèvent en avant de la rive des tas d'une grande hauteur, tant la pêche qu'ils en ont faite est considérable. Ainsi que des gens de la campagne qui, pour achever l'œuvre de la moisson, livrent le grain au vent, le lancent de leurs rames[1] propices et terrestres pour l'obtenir sans mélange, et en forment, au milieu de l'aire arrondie, une pile d'un grand volume qui, la remplissant en entier, blanchit au loin, en

[1] Expression métaphorique pour exprimer les pelles dont on se sert pour vanner le grain.

apparence, sous la forme d'une couronne; de même le front du rivage, dont la mer sinueuse est bordée, blanchit par le nombre infini d'aphyes qui en couvrent l'étendue.

L'Euxin est la patrie des pélamys[1]; les tunnis[2] farouches leur donnent l'être; ces dernières, rassemblées à l'embouchure du Méotis, autour de ses humides roseaux, dans ces plages où il s'unit à la mer, se livrent à leur ponte pénible; elles y dévorent impitoyablement tous les œufs qui s'offrent à leurs bouches avides; ceux qui leur échappent, protégés par les joncs et les roseaux, produisent dans le temps la race nombreuse des pélamys. A peine ont-ils le contact des ondes, ont-ils essayé les mers, qu'ils se hâtent de passer dans celle de l'Euxin, et ne veulent plus rester dans les eaux de leur naissance, quelque petits qu'ils soient. Il est sur les confins de la Thrace une mer enfoncée, qu'on dit être celle du domaine de Neptune, qui a le plus de profondeur et qui tire de là le nom de *Noire*, sur laquelle les vents impétueux, les vents dévastateurs n'exercent point leur affreux ravage. Dans son enceinte sont sous les flots des retraites excavées, vaseuses, immenses, où se produisent plusieurs substances qui sont une nourriture agréable aux petits poissons : ce sont les premiers asiles où se rendent les troupes innombrables des pélamys nouveau-nés. Ils sont ceux de tous les habitants des eaux qui redoutent le plus les tempêtes du rude hiver; ces terribles agitations des ondes troublent et trompent leur vue. Abrités dans ces bassins spacieux, ils y restent sans inquiétude, ils y croissent dans l'attente du doux printemps : ils ressentent alors l'heureux besoin de l'hymen. Lorsque leurs germes développés grossissent dans leurs flancs, ils retournent dans la mer qui les vit naître, et s'y délivrent de leurs œufs. Les Thraces, pendant la cruelle saison des frimas, en font dans la vaste et noire étendue de cette mer une pêche pénible et sans attrait, par le droit

[1] Les anciens appelaient ainsi les jeunes thons.

[2] Les femelles des thons.

sanglant de la guerre et le fatal privilége de la mort. Ils ont une pièce de bois peu longue, seulement d'une coudée, mais grosse et forte, lestée dans sa partie supérieure d'une couche épaisse de plomb; ils l'arment de pointes, de tridents de fer nombreux et serrés; une corde fortement tressée s'étend tout autour et l'enveloppe. Dirigeant leur nacelle vers le lieu de la mer qui a le plus de profondeur, ils envoient, dans le fond le plus reculé de l'abîme, la pièce solide de bois. Entraînée en même temps par l'impulsion du pêcheur, par le poids du plomb et des fers, elle arrive jusqu'aux dernières couches des ondes, et tombe sur les malheureux pélamys engagés dans la vase : elle perce, elle saisit tous ceux de ces infortunés qui se trouvent à sa rencontre. Les pêcheurs les enlèvent aussitôt, se débattant encore autour du fer, dont les blessures les déchirent des plus atroces douleurs. L'homme même le plus dur, en voyant cette triste pêche et leur horrible trépas, ne pourrait défendre son cœur des émotions de la pitié. Ces terribles pointes prennent l'un par les flancs, l'autre à la tête, atteignent celui-ci à la queue, celui-là au ventre, écrasent le dos de cet autre, percent les entrailles de ce dernier. Ainsi, lorsque, après une bataille, des guerriers retirent du sang et de la poussière leurs compagnons tués dans le combat, et les portent, les yeux baignés de larmes, sur le lit et le brasier funéraires (sur le bûcher), on voit sur ces cadavres tous les genres de blessures, les coups de toute espèce dont la fureur de Mars les a frappés : ainsi les pélamys sont mis en pièces de mille façons : véritable image de la guerre, qui remplit de joie les pêcheurs. D'autres prennent ces stupides poissons avec des rets légers. Ils sont, pendant toute la durée de la nuit, dans de continuelles alarmes, frémissant au moindre objet qui tombe dans la mer; ils ont une crainte extrême des ténèbres. On choisit ce temps pour en faire la pêche, lorsqu'ils gémissent saisis de terreur au fond des eaux. Les pêcheurs ont des dictues à mailles légères qu'ils disposent en cercle : ils battent violemment de leurs rames le dos des ondes, et poussent avec

impétuosité leurs perches retentissantes. Mis en fuite par le bruit et l'agitation phosphorique des flots, les pélamys s'élancent et s'engagent dans les flancs du filet solidement fixé, qu'ils prennent pour un sûr asile. Insensés, que la peur d'un vain bruit précipite sous la faux de la Mort! Les pêcheurs se jettent aussitôt sur le rivage. Les pélamys, à la vue du mouvement de ces cordes, en proie à la frayeur, se serrent, se roulent tout tremblants en un seul tas. Que celui qui gouverne les dictues prie les dieux qui président aux pêches qu'il ne sorte rien du filet, qu'aucun être qui se meut n'en montre l'issue aux pélamys! sans cela ils passeraient avec rapidité de l'intérieur de leur mobile prison dans le fond des mers, et rendraient la pêche vaine et stérile. Si quelque divinité des eaux n'est point contraire aux pêcheurs, ces poissons, lors même qu'ils auront été entraînés sur le rivage, hors de l'empire d'Amphitrite, ne voudront point quitter le filet, mais resteront obstinément attachés et comme adhérents aux replis de ses parois. C'est ainsi que, dans les forêts, sur les montagnes, les chasseurs prennent, par un heureux artifice, les cerfs timides, en suspendant aux arbres extérieurs des cordons où sont attachées les ailes légères des rapides oiseaux. Les cerfs, à cette vue, glacés d'une vaine et folle crainte, effrayés sans objet de ces plumes, n'osent approcher, jusqu'au moment où les chasseurs fondent sur eux et les prennent.

Un plongeur qui a une grande habitude de la mer, qui marche sur son fond avec autant d'assurance que sur le continent, saisira sans ruse et seulement avec ses mains certains poissons, le sargue craintif et la timide sciène. Les sargues, en proie à l'épouvante, s'entassent en tremblant dans quelque endroit creux des ondes; leurs flancs appliqués, pressés les uns à côté des autres, ils dressent et présentent leurs dos hérissés d'aiguillons aigus, pareils à des vignerons qui ont enceint leur héritage d'une haie épaisse hérissée de piquants, barrière redoutable contre toute entreprise téméraire; on essaierait vainement d'y pénétrer, puisque de fortes épines

en défendent l'entrée : de même personne, dans cette disposition des sargues, ne saurait y toucher, y porter la main ; on serait repoussé par cet assemblage de noirs et horribles piquants. Un pêcheur instruit dans son art se précipite au fond des eaux, examine les sargues dans tous les sens ; il voit de quel côté sont leurs têtes, où sont les attaches de leurs queues. Plaçant alors sa main au-dessus de leurs têtes, il l'avance, et abat peu à peu leurs aiguillons en les pressant avec force. Les sargues, qui croient que ces aiguillons les mettent hors de toute atteinte, se tiennent fortement serrés les uns sur les autres ; le pêcheur en enlève un de chaque main et remonte au-dessus des flots, redevable de ses succès à son adresse.

La sciène est-elle saisie de crainte, amie des rochers, elle s'empresse de s'y précipiter, et se jette dans quelque trou circulaire, dans quelque fente, ou s'enfuit sous les herbes marines, sous les humides fucus. Elle ne se met point en peine de quelque retraite qui puisse la recevoir, la protéger tout entière ; elle borne ses soins à garantir sa tête ; elle la cache ainsi que ses yeux. Ne voyant point son ennemi, elle espère échapper à sa poursuite, de même qu'un bubale qui, près de tomber sous la griffe d'un lion furieux, incline sa tête, l'enfonce dans un buisson (défense, hélas ! trop vaine), et croit s'être soustrait à la vue du féroce animal, jusqu'à ce qu'il en soit atteint et déchiré. Telle est la confiance de la sciène ; elle n'incline pas sa tête ; en mourant même, elle croit être en sûreté. Ainsi que l'oiseau-géant de la Libye met en usage une ruse aussi folle qu'indigne d'elle et qui n'a pas une bonne issue, de même la trop faible sciène se cache dans une vaine espérance. Bientôt le pêcheur, la tenant dans ses mains, s'élève au haut des ondes et l'offre aux yeux de ses compagnons, accablée et dans l'étonnement.

Telles sont les pratiques ingénieuses, venues à ma connaissance, qui font partie de l'art de la pêche, auxquelles tant de poissons doivent une si triste fin. Les autres n'ont pas un sort plus doux, engagés dans les nasses, dans les flancs des

vastes filets, aux hameçons, enlevés par les tridents redoutables, par ce nombre d'instruments inventés par les pêcheurs, et dont se compose leur art. On attaque les uns pendant le jour ; on ne fait la guerre aux autres que le soir. Lorsqu'aux premières approches de la nuit les pêcheurs font avancer sur les mers leurs nacelles éclairées par des feux qu'ils y ont allumés, ils frappent de mort dans les ténèbres les poissons qui se croyaient sans alarmes. Malheureux ! ils se portent autour de la barque, réjouis par la grasse clarté de ces résineux fanaux ; surpris à l'instant par les coups impétueux du terrible trident, ils auront vu de bien tristes feux.

Il est un autre genre de pêche, celle qui s'obtient à la faveur des poisons. On fait usage contre les habitants des eaux d'une préparation empoisonnée qui leur donne une mort prompte. Les pêcheurs, par des battements précipités, par des coups nombreux de leurs perches et de leurs rames, forcent les bandes nombreuses des poissons de se rendre en un même lieu de forme concave, sillonné de profondes et creuses retraites ; les sciènes se retirent sous ces roches excavées ; les pêcheurs s'arrêtent pour en fermer l'enceinte d'une longue suite de dictues, comme s'ils élevaient contre des ennemis une double barrière, un double rang de murs. L'un d'eux prend alors de l'argile onctueuse, et quelques racines de la plante connue des enfants d'Esculape sous le nom de *cyclamen* [1] ; les mêlant ensemble dans ses mains, il en pétrit deux galettes. Il s'élance dans l'onde par-dessus les filets. Il enduit de ce poison odieux et d'odeur si fatale les endroits creux des rochers ; il en remplit, il en infecte toute la mer ; la nacelle se tient à portée, pour qu'il puisse ensuite y remonter. Cette odeur ennemie et mortelle parvient bientôt dans les gîtes des sciènes ; leurs yeux en sont oppressés comme par le nuage de quelque vapeur ; leurs têtes, leurs membres en sont appesantis ; elles ne peuvent plus rester

[1] Plante de la famille des lysimachies.

dans leurs demeures; elles se répandent, toutes troublées, au dehors sur les rochers. La mer leur est encore moins propice, tant elle est imprégnée de cet exécrable poison. Enivrées, étourdies, comme des hommes pris de vin, par ces funestes émanations, elles se jettent de tous côtés, sans trouver aucune partie des ondes où elles n'éprouvent le même tourment. Elles se précipitent à la hâte et avec fureur sur les dictues, dans l'espoir de passer à travers; mais nul relâche à leurs souffrances, point de moyens de s'y soustraire; elles s'emportent au plus cruel délire, accablées tout à la fois de la fatigue de leurs sauts et des coups qu'elles se donnent. Les expirations plus fortes et plus rapides des sciènes mourantes remplissent toute la mer; car c'est là l'unique expression de la douleur des poissons. Les pêcheurs attendent dans le voisinage, charmés et tout joyeux de leur supplice, que le silence règne sur les eaux; que, cessant de lutter contre la mort, on n'entende plus le bruit dont leur souffle agite la mer. Ils enlèvent alors cette immense quantité de poissons qu'un destin commun, qu'un même trépas livrent entre leurs mains. Ainsi, lorsque des ennemis, déployant toutes les fureurs de la guerre contre une ville, ne cessent, dans l'espoir d'en faire plus facilement le pillage, de diriger contre elle les fléaux les plus désastreux, et rendent l'eau de leurs sources mortelles en y versant des poisons, ceux qui l'habitent, succombant sur leurs tours à tous les malheurs, au funeste effet de cette onde traîtresse, périssent d'une mort odieuse, horrible, et la ville entière est jonchée de leurs cadavres; ainsi les sciènes, victimes des pêcheurs, terminent leur vie par un trépas aussi barbare que terrible.

CHANT CINQUIÈME.

Vous reconnaîtrez sans peine, ô mes souverains, si vous prêtez quelque attention à ce que je vais mettre sous vos yeux, qu'il n'est rien qui résiste à l'industrie des hommes,

ni sur la terre, cette mère commune, ni dans le vaste sein des mers : leur origine remonte sans doute à celle des dieux; leur puissance seule est inférieure. Soit donc que leur race, analogue à celle des immortels, ait été l'ouvrage du génie de Prométhée et le fruit de l'heureuse association des substances solides et liquides, soit que leur cœur porte la trempe, l'empreinte de l'essence divine, et que leur existence tire sa source du sang illustre des Titans, car nul être n'est supérieur à l'homme, si l'on en excepte les dieux, nous ne cédons qu'à eux seuls. Que d'animaux féroces des montagnes, doués d'une force énorme, son courage n'a-t-il pas domptés ! Que de races d'oiseaux élancés, errant dans les airs, à la hauteur des nues, ne sont pas tombées sous ses coups, quoiqu'il soit inhabile à s'élever de terre ! Ni l'audace terrible du lion ne l'a mis à l'abri d'en être terrassé, ni le vol rapide de l'aigle ne l'a dérobé à sa poursuite. Enchaîné par l'homme, le grand et noir quadrupède de l'Inde a subi le joug, a courbé son dos sous les poids les plus lourds, s'est soumis aux pénibles travaux du trait. Que d'immenses cétacés vivent dans les champs de Neptune ! Loin d'être au-dessous des animaux terrestres par leur masse, ces monstres marins l'emportent de beaucoup par leur taille, par l'énergie de leurs muscles. On trouve sur le continent certaines espèces de tortues qui n'ont ni le pouvoir ni le moyen de nuire ; on ne se présente point sans danger au milieu des flots devant la tortue de mer. Les chiens de terre sont redoutables par leurs morsures ; aucun n'est comparable dans sa fureur à ceux de l'empire d'Amphitrite. La panthère est une des bêtes de terre les plus terribles ; celle des mers l'est bien davantage. La terre a sa cruelle hyène ; celle des ondes est mille fois plus horrible. La première a ses béliers, animaux innocents des bergeries; ceux qui approcheront de ceux des eaux n'auront point à se louer de leur douceur. Qui mettrait au même rang la férocité des sangliers et celle de l'exécrable lamie ? Qu'est le lion en proie à la rage la plus effrénée, à côté de l'affreuse

zygène? L'ours aux longs crins redoute même sur la terre la violence plus cruelle des phoques, et, s'il en est attaqué, succombe inévitablement. Tels sont les êtres à si grande puissance dont les mers sont peuplées. Toutefois la race intraitable des humains met en usage les manœuvres les mieux combinées pour parvenir à leur ruine ; ils sont vainqueurs dans les combats qu'ils engagent même avec les cétacés. Je vais dire les fatigants travaux de leur pêche. Célestes soutiens de la terre, ô mes souverains ! prêtez-moi une oreille favorable.

Les cétacés vivent en grand nombre et de grande dimension dans le sein des plus hautes mers ; ils ne s'élèvent que rarement à leur surface, retenus dans le fond par l'énormité de leur poids. Une faim toujours active, toujours impérieuse les tourmente sans cesse ; leur indomptable voracité ne connaît point de relâche. Quel serait le mets d'une grosseur suffisante pour combler le gouffre de leur vaste estomac, pour assouvir ce besoin toujours renaissant d'une nouvelle proie ? Ils se détruisent mutuellement : le plus fort donne violemment la mort au plus faible ; ils se dévorent entre eux, et se servent les uns aux autres de nourriture. Trop souvent leur présence glace les nautoniers d'épouvante dans la mer occidentale d'Ibérie, lorsque, quittant les abîmes immenses de l'Océan, ils se portent de préférence sur ces parages, tels que des vaisseaux à vingt rames. Trop souvent, dans le séjour qu'ils font dans ces mers, ils s'approchent des rivages à grands fonds où les pêcheurs leur font la guerre. Ces énormes habitants des eaux ont tous, si l'on en excepte ceux de la race des chiens, des membres lourds et peu propres aux courses rapides. Leur vue ne s'étend pas au loin ; ils ne se montrent pas sur toute l'étendue des ondes, embarrassés par le jeu difficile de leurs parties trop massives ; ils se roulent pesamment et avec lenteur sur les flots : aussi vont-ils tous escortés d'un poisson de taille médiocre à corps long, à queue grêle, qui, en avant, à une petite distance, leur sert

comme de signal et les conduit sur les mers ; de là le nom de *conducteur* [1] qu'on lui a donné. Il est, pour le cétacé, un compagnon extrêmement cher et précieux, son guide, son gardien qui l'entraîne sans effort partout où il veut. Toujours fidèle à son fidèle conducteur, le cétacé le suit aveuglément, et ne suit que lui. Le poisson ne s'en éloigne jamais, avance la queue à portée de ses yeux, et l'avertit par elle de toutes choses, de l'approche d'une proie, de la présence de quelque obstacle, de quelque bas-fond qu'il est utile d'éviter. Cette queue, comme si elle jouissait du don de la voix, l'informe de tout, et le cétacé se règle sur son rapport. Enfin ce poisson est son enseigne, ses oreilles, ses yeux ; il n'entend ni ne voit que par lui ; il lui livre sans réserve le soin de sa garde et de sa vie. Ainsi qu'un jeune homme que son pieux amour fait rendre à son vieux père de tendres soins si doux à la vieillesse, en retour de ceux qu'il reçut dans l'enfance ; qui, toujours à ses côtés, lui prodiguant les plus touchantes caresses, guide les pas chancelants de ce père chéri dont les ans ont affaibli les organes et rendu la vue incertaine; qui, d'une main tutélaire, le soutient dans sa marche et lui sert en toute occasion d'appui, de défenseur (les enfants sont en effet la force renaissante des vieillards) : ainsi le poisson dirige par amour ce colosse des mers comme un pilote qui, le gouvernail en main, règle le mouvement d'un navire ; soit que dès le moment de leur naissance les nœuds du sang les aient unis, soit que l'instinct libre de sa bienveillance ait attaché le poisson au cétacé.

Ainsi l'avantage d'un corps vigoureux, celui de la beauté, sont au-dessous de ceux de l'esprit ; ainsi la force sans intelligence est un don de peu de valeur. L'homme même le plus fort est vaincu, tandis qu'un autre plus faible, mais d'un heureux génie, triomphe. C'est ainsi que l'énorme cétacé, aux vastes membres, se fait précéder d'un petit poisson. Le pêcheur s'occupe d'abord de prendre ce vigilant conducteur

[1] Le centronote pilote.

en mettant sous ses yeux le frauduleux appât, le perfide hameçon. Tant qu'il serait vivant, le pêcheur ne réussirait point, malgré tous ses efforts, à dompter le cétacé ; lorsqu'il aura tué son guide, la victoire lui coûtera moins de peines et de fatigues. L'animal, privé de son compagnon, ne voit plus d'une manière si distincte sa route sur les mers, n'évite pas si aisément les dangereux écueils. Pareil à un bateau de transport qui a perdu son nautonier, il erre au hasard et sans défense au gré des flots, se porte dans des endroits obscurs et sans abri, veuf de son guide protecteur, et va donner dans sa marche vagabonde contre les rochers et les rives, tant est épais le nuage qui plane sur ses yeux. Les pêcheurs alors, plus prompts que la pensée, volent à l'attaque, en priant les dieux qui président à ce genre de pêche de favoriser leur entreprise contre les monstres d'Amphitrite. Comme un gros détachement de guerriers qui dans la nuit se portent furtivement, avec précaution, sous les murs d'une ville ennemie; qui trouvant, par une faveur signalée du dieu des combats, les sentinelles, les gardiens des portes endormis, tombent sur eux et les massacrent, de là s'élancent avec audace dans la ville même et dans le fort, armés du tison fatal prêt à réduire en cendres leurs bâtiments d'une si belle construction : ainsi la bande des pêcheurs s'avance avec confiance devant le cétacé dénué de son gardien que la mort lui a ravi. Ils cherchent d'abord à reconnaître la masse et la grandeur de l'animal; ils s'arrêtent à ces signes : s'il ne laisse paraître au-dessus des ondes, lorsqu'il s'agite dans leur sein, qu'une très petite partie de son dos et la sommité seulement de sa tête, qui est grosse et vaste, les flots surchargés de son poids ne le soulèvent qu'à peine, ne le supportent que difficilement ; si son dos se montre davantage, on en augure un poids plus faible. Les moindres sont plus rapides dans leur course. Les pêcheurs ont une corde tressée de plusieurs plus petites fortement tordues, pareille au câble moyen d'un vaisseau : sa longueur sans limite a l'étendue qu'exige la pêche. Leur hameçon est un gros fer crochu

hérissé des deux côtés de pointes aiguës qui se correspondent, qui seraient capables de déraciner une pierre ou quelque fragment de rocher, enfin d'une assez grande dimension pour occuper la vaste gueule du cétacé. Au manche du noir hameçon est fixée une chaîne forte et solide, dans le cas de résister aux violents efforts de ses dents, ainsi qu'aux autres défenses de sa bouche; cette chaîne est protégée par des liens circulaires et très rapprochés les uns des autres, qui contiennent l'animal dans ses écarts et l'empêchent de rompre le fer lorsqu'il se tourmente, tout sanglant et déchiré par les plus terribles douleurs. Les pêcheurs roulent donc tout autour une corde flexible; ils garnissent l'hameçon d'un funeste appât, de l'épaule ou du foie gras et noir d'un bœuf, mets analogue à la gueule de l'animal. Ils prennent une foule d'instruments nouvellement polis et aiguisés comme pour une bataille, des épieux forts, de robustes tridents, des harpons, d'horribles tranchants, et tant d'autres sortis naguère de dessus les enclumes retentissantes des fils de Vulcain. S'embarquant avec ardeur sur leurs navires solidement assemblés, ils se demandent par des signes et se font passer les uns aux autres en silence ce qui est nécessaire à chacun; leurs rames muettes blanchissent l'onde amère; eux-mêmes s'interdisent le moindre bruit, dans la crainte que le cétacé, n'ayant l'éveil de quelque dessein, ne disparaisse en se portant dans les plus profonds abîmes, et que leurs travaux n'aient qu'une vaine issue. Lorsqu'ils sont assez près, ils lancent du haut de la proue vers lui le terrible hameçon. A peine voit-il cet énorme appât, il s'élance, et, cédant à son irrésistible voracité, se jette sur cette proie : sa large gueule s'ouvre pour la saisir, et saisit tout ensemble le fer recourbé qui s'engage dans ses chairs, qui s'y fixe par ses pointes. Irrité de sa blessure, il avance et tourmente d'abord avec rage sa terrible mâchoire, dans l'espoir de rompre la chaîne de fer. Efforts inutiles : excité par les plus ardentes douleurs, il se roule précipitamment dans les gouffres les plus reculés des mers. Les pêcheurs aussitôt lui abandonnent toute la

corde, car les mortels ne sont pas doués d'une assez grande force pour enlever, pour dompter malgré lui cet immense animal, qui, lorsqu'il est emporté par son impétueuse fureur, les entraînerait eux et toutes leurs galères au fond des flots. Au moment qu'il s'y plonge, ils lui envoient de grandes outres remplies d'air, qui tiennent à des cordes dont ils les attachent. Mis hors de lui-même par les tourments qu'il éprouve, il s'embarrasse peu de ces outres, et les fait suivre forcément, quelque résistance qu'elles opposent, avec quelque effort qu'elles se portent au haut des ondes. Mais lorsque, le cœur dévoré d'inquiétude, il approche de leur fond, il s'arrête, écumant de rage et de douleur. Tel qu'un coursier qui, parvenu tout suant au terme de sa course, fatigue le mors oblique dans sa bouche remplie de son haleine embrasée et le rougit de son écume sanglante ; tel il s'arrête, poussant d'affreux soupirs. Les outres, quelque desir qui le presse, ne lui permettent point le moindre relâche au-dessous des eaux : elles remontent à l'instant même avec rapidité et jaillissent à leur surface, enlevées par l'air qu'elles renferment. Il est ainsi en butte à un nouveau genre de combat. Il s'élance, vainement ambitieux de punir de ses morsures ces outres téméraires ; elles reculent à son approche et ne se laissent jamais atteindre, semblables à des êtres vivants qui ont pris la fuite. Frémissant de fureur, il s'enfonce de nouveau dans les mers et s'y précipite en tourbillons nombreux, tantôt volontairement, tantôt malgré lui, tirant et tiré tour à tour. Comme des ouvriers en bois qui exécutent ensemble avec vitesse les travaux du sciage, pressés de finir ou quelque barque ou quelque pièce nécessaire aux navigateurs, tous deux, après avoir fixé la position de la scie, la tirent vers eux avec un égal effort, tandis que ses dents s'ouvrent une nouvelle route : allant, venant des deux côtés, elle coupe, elle scie, toujours entraînée et de nouveau tirée. Telles sont les luttes qui ont lieu entre ces outres et le monstre des mers. Bouillonnant de douleur, il vomit au loin sur les flots une noire écume ; son souffle terrible mugit sous

l'onde, qui mugit aussi emprisonnée ; on dirait que celui de l'impétueux Borée est engouffré dans son sein. L'animal pousse son haleine avec force et violence : tour à tour les nombreux torrents de ce souffle, lancés en longs ruisseaux dans l'abîme, forcent et creusent les eaux en s'y frayant une route. Comme entre les dernières extrémités des mers d'Ionie et de la bruyante Thyrrène, dans l'espace si resserré qui forme le détroit toujours agité par les expirations véhémentes de Typhon, l'onde grosse et rapide est tourmentée par les chocs des anfractuosités qu'elle rencontre sans cesse, et la noire Charybde tourbillonne, entraînée sur elle-même par ces reflux trop fréquents ; ainsi l'empire d'Amphitrite, mis partout en mouvement par l'immense et rapide haleine du monstre, est bouleversé jusque dans ses gouffres. Un des pêcheurs, pressant alors la rame, conduit promptement sa nacelle vers la terre, lie la corde à quelque roche de la rive, et retourne comme s'il avait amarré un bâtiment avec le câble de la proue. Lorsque le cétacé, las de tant d'agitations, plongé dans l'ivresse par la douleur, sent son cœur féroce s'affaiblir, dompté par la fatigue, et que les balances inclinées de l'odieuse mort l'entraînent, une des outres surgit, messagère et premier signal de la victoire. Sa présence excite une joie vive parmi les pêcheurs. Lorsqu'un héraut, aux vêtements blancs, retourne d'un combat objet de tant d'alarmes, ses concitoyens, rayonnant d'espérance, s'empressent autour de lui, avides d'entendre à l'instant son heureux message ; de même les pêcheurs, voyant cette outre d'un présage favorable, sentent leur cœur agité des plus doux mouvements. Bientôt les outres s'élèvent et remontent à la surface des flots, amenant après elles l'énorme animal : accablé de ses douleurs et de ses blessures, il est enlevé malgré lui.

A cette vue, l'audace des pêcheurs s'allume ; ils poussent à force de rames leurs galères vers le cétacé : la mer retentit au loin des cris et des clameurs de ces marins, qui s'appellent, qui s'excitent les uns les autres : on croirait voir les

approches et les dispositions d'un combat naval, tant ils montrent d'ardeur, tant est grand le tumulte dont ils assourdissent les mers, tant ils brûlent d'impatience de fondre sur le cétacé. Le chevrier gardant ses troupeaux, le berger faisant paître ses brebis dans la vallée, le bûcheron frappant le pin de sa cognée, le chasseur poursuivant les bêtes féroces, entendant au loin ce bruit étrange et funeste, se rendent étonnés vers le rivage, et, se plaçant sur une éminence, s'établissent spectateurs des rudes travaux de ces hommes, de leur combat sur les ondes, de l'épouvantable issue de cette pêche.

L'horrible et mortelle attaque commence. Quelques-uns des pêcheurs mettent en œuvre l'affreux trident, les autres l'épieu à pointe aiguë; ceux-ci font mouvoir les faux au dos courbe, ceux-là frappent de la hache tranchante; tous sont occupés, tous armés de fers redoutables les dirigent contre la vaste mâchoire du cétacé; ils le parcourent aussi tout autour, frappant, blessant, accablant de coups sans relâche ce malheureux animal. Abandonné de son immense force, il ne peut plus, quel que soit son desir, écarter de sa gueule ces bâtiments ennemis dont il est assiégé. Toutefois, en s'agitant dans l'onde, ses énormes nageoires ou l'extrémité de sa queue leur impriment encore un choc terrible du côté de la poupe, et rendent vains une dernière fois les travaux des rames, l'effort guerrier des pêcheurs; semblable à un vent impétueux qui pousse contre la proue d'un navire les vagues irritées et contraires. On entend les cris confus de ces marins qui retombent sur l'animal; la mer est souillée du sang noir que vomissent ses cruelles blessures, l'onde en bouillonne et en est rougie. Ainsi, lorsqu'une terre rouge et ocreuse, détachée par les torrents d'hiver de la cime rouge des monts et fondue dans leurs eaux, est entraînée par l'impétuosité de leur chute dans le sein grossi des mers, les flots d'Amphitrite sont chargés au loin de cette teinte rougeâtre et paraissent entachés de sang; ainsi cette partie du domaine de Neptune est maintenant rougie et mêlée de celui qui

jaillit des nombreuses blessures du monstre. Les pêcheurs, par des jets adroitement dirigés, font pénétrer un poison dans ces plaies; l'onde même, par le sel dont elle est imprégnée, devient brûlante pour elles comme le feu, et conspire à précipiter sa mort. Lorsque la foudre, lancée par le maître en courroux des dieux, frappe un navire qui sillonne la mer et y fait un affreux ravage, l'onde amère, se joignant à ces horribles feux, ajoute la violence de ses chocs à ceux de ces carreaux embrasés; de même l'élément liquide, par les substances qui s'y dissolvent, enflamme, irrite davantage les plaies cruelles, les terribles tourments du cétacé. Mais lorsque, accablé sous le poids de tant d'intolérables maux, il touche au milieu des plus rudes angoisses, aux portes du trépas, les pêcheurs, ravis de joie, le tirent chargé de liens sur le rivage : il est entraîné malgré lui, toujours percé de fers acérés, de robustes épieux, chancelant et dans l'étourdissement, dans la fatale ivresse de la mort. Les pêcheurs, entonnant alors le grand Pœan de la victoire, balançant les rames de leurs bras vigoureux, s'abandonnent aux plus vifs transports, et, dans le temps qu'ils pressent leurs navires, remplissent les airs de leurs chants rauques et aigus. Lorsque, après un combat naval, les vainqueurs, enchaînant les vaisseaux de leurs ennemis, portent à la hâte et pleins d'allégresse sur la terre ceux qui les montaient, et chantent le bruyant, le joyeux Pœan de leur victoire navale, les vaincus suivent forcément et dans la tristesse, en cédant à l'impérieuse nécessité; de même les pêcheurs, après avoir enchaîné le monstre, le remorquent sur le rivage. Lorsqu'il est près d'y toucher, c'est alors le trop réel et terrible moment de sa mort : il palpite, il bat l'onde de ses nageoires frémissantes, comme un oiseau qui s'agite et se débat aux autels contre la mort prête à en faire sa proie. Infortuné! qui soupire sans doute après des eaux d'une plus grande profondeur. Son énorme puissance est anéantie, ses membres engourdis n'obéissent plus; il est entraîné sur la terre, poussant d'affreuses haleines. Ainsi que des nautoniers qui, voulant aux

approches de l'hiver se reposer de la fatigue de leurs courses maritimes, retirent du sein des mers, conduisent sur la terre un gros navire de transport, et n'y parviennent qu'au prix des plus rudes travaux; ainsi les pêcheurs amènent avec effort sur la rive le monstrueux cétacé. Toute la grève est couverte de ses immenses membres gisants. Étendu, mort, il est même horrible à voir : quoiqu'il ait cessé de vivre, quoiqu'il soit couché sur le sol, on n'ose s'approcher trop près de son informe cadavre; on le craint encore lorsqu'il n'existe plus; on frémit encore après son trépas, à la vue des dents dont ses terribles mâchoires sont armées. Enfin les pêcheurs, s'animant entre eux, se réunissent autour de cette masse inanimée, qu'ils ne voient même qu'avec effroi. Les uns considèrent l'épouvantable charpente de ses mâchoires, le triple rang de ses dents saillantes en fer de lance, très rapprochées, à pointes nombreuses et aiguës; d'autres se plaisent à toucher ces cruelles blessures, dont leurs instruments meurtriers ont accablé le monstre; ceux-là regardent avec étonnement cette épine tranchante de son dos, hérissé d'atroces aiguillons; ceux-ci attachent leurs regards sur sa queue, d'autres sur son ventre à si vaste capacité, d'autres sur son énorme tête. L'un d'entre eux, en voyant cet horrible tyran des mers, plus habitué à passer sa vie sur le continent que dans l'empire d'Amphitrite, prononce ces mots, qui sont entendus de ceux de ses compagnons dont il est entouré : « Terre amie, qui prends soin de me nourrir, tu m'as donné l'existence, tu me pourvois d'aliments terrestres; puisses-tu recueillir mon dernier soupir, lorsque mon jour fatal sera venu! Que je ne sois point une des victimes des nombreux dangers des mers! que je puisse du rivage payer mon juste tribut à Neptune! qu'un bois d'une mince épaisseur ne me transporte point sur les ondes rebelles! que je n'aie point à gémir de voir s'avancer dans les airs les vents et les orages! Ils causent aux mortels une crainte plus affreuse que les flots, que les tourments d'une navigation pénible, auxquels ils sont en butte au milieu des tempêtes les

plus désastreuses. N'est-ce point assez de perdre la vie dans la vaste mer ? faut-il encore servir de proie à de pareils monstres ? faut-il, privé de sépulture, être réservé, si on les rencontre, à remplir le gouffre odieux de leur estomac? De pareils malheurs me font frémir. O mer ! salut donc de dessus la terre ; sois-moi de loin douce et propice. »

Telles sont les manœuvres dont on fait usage contre ceux de ces cétacés, à plus vaste dimension, dont le poids immense affaisse les ondes : on en emploie de moindres contre ceux d'une moindre grandeur. On se sert d'instruments dont la proportion suit celle de ces animaux, de cordes plus minces, d'hameçons moins forts, d'un plus petit appât. Au lieu d'outres de la peau de chèvres, on a des courges sèches, disposées en cercle, qui enlèvent, par leur légèreté, ce genre de cétacés.

Les pêcheurs en veulent-ils aux petits des lamnes, ils dénouent le plus souvent le lien dont la rame était contenue, et le font arriver dans les flots. Sitôt que l'animal l'aperçoit, il s'y jette, et le saisit de ses fortes mâchoires. Ses dents crochues, engagées comme par des nœuds à ces liens, y restent irrévocablement arrêtées ; on le prend alors avec moins de peine, en le frappant à coups pressés de l'impitoyable trident.

Au nombre de ces intraitables cétacés est la race des chiens, si distingués des autres par la fureur de leur immodérée voracité. Ils se font remarquer surtout par l'impudence et l'audace les plus effrénées. Hardis jusqu'à l'insolence, transportés de la rage la plus affreuse, rien ne leur inspire de crainte. Lors même qu'ils sont captifs dans les filets, ils osent souvent s'élancer sur les marins, s'approcher de leurs nasses remplies de poissons, et s'approprier leur pêche, dont ils font à l'instant un doux repas. Le pêcheur attentif, leur présentant à propos l'hameçon et les poissons pour appât, en fera une proie facile, due à leur aveugle et insatiable avidité.

On n'attaque le phoque ni avec l'hameçon, ni avec des

instruments à trois pointes qu'on fasse pénétrer dans son corps ; il est protégé par une peau extrêmement dure, rempart impénétrable. Lorsque les pêcheurs l'aperçoivent enveloppé, malgré eux, dans les dictues, au milieu de nombreux poissons, ils n'ont pas un moment à perdre pour amener les rets sur le rivage; le moindre retard ferait triompher le phoque dans ses efforts pour s'échapper; quel que fût le nombre des filets, il s'y précipiterait, et les romprait facilement des pointes dures et aiguës de ses ongles : il serait tout à la fois le libérateur des autres poissons qui étaient emprisonnés avec lui, et l'occasion d'une douleur cruelle pour les pêcheurs. S'ils se pressent de l'entraîner à terre, ils lui donneront la mort en assénant violemment sur ses tempes de grands coups de leurs tridents, de leurs barres noueuses, de leurs longues perches : les blessures dont les phoques sont atteints à la tête leur donnent le plus prompt trépas.

Trop souvent l'importune présence des tortues dérange la pêche et fait tort à ceux qui s'y livrent. Un homme hardi, dont le cœur est inaccessible à la crainte, n'aura qu'une peine légère à s'en rendre maître. Se portant sur la rude tortue, au milieu des flots, il la retourne et l'asseoit sur sa carapace[1] ; elle tentera vainement de se soustraire à la mort : palpitant avec force, elle essaiera de ses pieds exhaussés de se rétablir par de faibles et vaines natations, et provoquera le rire des pêcheurs, qui tantôt la feront périr sous les coups de leurs instruments de fer, tantôt la retireront captive du sein de leurs filets : ainsi lorsqu'un folâtre enfant joue avec une tortue des montagnes et la met sur le sol à la renverse, couchée sur le dos, elle ambitionne ardemment de retrouver le contact de la terre, agite ses pieds rugueux, et, palpitant avec plus de fréquence, tourmente ses genoux crochus, prêtant à rire à ceux qui la voient dans ce bizarre embarras ;

[1] Par le mot *carapace*, on entend la partie convexe de l'écaille dont le dessus du corps de la tortue est recouvert; par celui de *plastron*, l'écaille plate qui en recouvre le dessous, et qui s'applique au sternum.

ainsi l'animal des mers, du même genre, renversé, retourné dans l'onde, est à la merci des pêcheurs. Souvent cette tortue vient sur la terre, où ses écailles sont surprises par l'ardeur des rayons de Phébus ; elle reporte dans les flots ces parties desséchées ; trop légère alors, elle surnage et ne saurait gagner le fond ; elle roule sur elle-même à la surface, en proie au vain desir de pénétrer dans l'intérieur ; les marins qui la rencontrent dans cet état s'en emparent facilement et à leur gré.

La pêche des dauphins est réprouvée des dieux : les sacrifices de celui qui oserait la faire ne leur seraient point agréables ; il n'approcherait de leurs autels qu'une main profane. L'homme qui se porte volontairement à leur faire la guerre entache de son crime tous ceux de sa maison. Les immortels sont également irrités du meurtre des humains et de celui de ce prince des mers. Un même génie est le partage des hommes et de ces ministres de Neptune. De là le principe, comme naturel, de leurs affections, le nœud qui les lie à l'homme d'une amitié si particulière ; aussi dans les parages de l'Eubée[1], les dauphins prêtent-ils leur assistance aux pêcheurs, quels que soient les poissons qu'ils ambitionnent de prendre. Lorsque dans leurs pêches nocturnes ils se présentent sur les ondes armés de l'épouvantail de leurs feux, de la lumière vive d'une lampe d'airain, les dauphins se rangent à leur suite pour hâter avec eux leur pêche. Les poissons, saisis d'épouvante, prennent la fuite ; les dauphins, du sein des eaux, viennent réunis à leur rencontre, les forcent de retourner en arrière, les harcèlent, les pressent, quoique ambitieux de gagner le fond, de faire retraite vers la terre ennemie ; semblables à des chiens de chasse qui, par leurs aboiements successifs, décèlent, ramènent le gibier aux chasseurs. Repoussés ainsi vers le rivage, dans le trouble et le désordre, les poissons tombent aisément dans les mains des pêcheurs, percés de leurs tridents aigus.

[1] Une des îles de la mer Égée.

Voyant que la route des mers leur est fermée, ils bondissent dans l'onde, pressés par les dauphins, leurs rois, et par les feux des marins. Lorsque le travail de cette heureuse pêche est terminé, les dauphins s'approchent pour demander le prix de leur secours, pour recevoir leur part du butin : les pêcheurs ne s'y refusent point, ils leur délivrent sans peine la portion qui leur en est due. S'ils commettaient l'injustice de leur en faire tort, les dauphins ne s'offriraient plus, dans la suite, comme auxiliaires dans leurs pêches.

Qui n'a connaissance de cette antique histoire du chanteur de Lesbos, qui, monté sur un dauphin, tranquillement assis sur son dos, sillonna les plaines liquides sans interrompre ses harmonieux accords, se déroba ainsi au sort fatal dont le menaçaient des pirates, et aborda au Ténarium [1], sur les rives montueuses des Lacons ? Peut-être aussi a-t-on présenté à la mémoire cette affection si justement célèbre d'un dauphin pour ce jeune berger de la Libye, qui, gardant les troupeaux, devint l'objet de son vif attachement. Jouant avec lui près du rivage, se plaisant au son de la flûte pastorale, il aimait à se confondre avec les brebis paissantes, à quitter la mer, à goûter l'abri des bois. L'entière Éolide conservera toujours le souvenir de cette tendre amitié qu'un dauphin, non dans les siècles reculés, mais de nos jours même, portait à un jeune insulaire qu'il aimait comme s'il eût été l'auteur de ses jours. Ce dauphin vivait près d'une île, on le voyait toujours au port comme un habitant de la cité ; son cœur ne pouvait se détacher un moment de son jeune ami. Dès leur plus tendre enfance et à mesure qu'ils avaient avancé en âge, les liens de la plus étroite amitié s'étaient de plus en plus resserrés entre eux : le dauphin s'était fait aux mœurs et aux habitudes de l'enfant. A peine avaient-ils atteint l'époque et toute la vigueur

[1] Promontoire qui est la terre du Péloponnèse la plus avancée vers le midi ; il se nomme aujourd'hui Matapan, du mot grec *metopon*, qui signifie front. (*Géographie de d'Anville,* p. 72.)

de leur puberté, déja le jeune homme et le dauphin l'emportaient à la course, le premier sur ses compagnons, le second sur ceux de son espèce. On vit alors un phénomène vraiment admirable, difficile même à croire, fait pour frapper d'un égal étonnement les étrangers et les gens du pays. La renommée, qui publie au loin ce prodige, attire un grand concours de personnes empressées d'être témoins de cette union intime du jeune homme et du dauphin. La foule qui se rend sur le rivage pour admirer cette étrange amitié croît de jour en jour. Le jeune homme, monté sur sa nacelle, navigue au-devant du port; il appelle le dauphin, il l'appelle de ce nom qu'il lui a donné dès ses plus jeunes ans. Le dauphin, à la voix du jeune homme, s'élance comme un trait, arrive à la nacelle, balance sa queue, soulève fièrement sa tête en signe de joie, avide de se presser sans intermédiaire auprès du jeune homme; celui-ci le frappe mollement de ses mains, le caresse avec amitié; le dauphin voudrait pouvoir se placer dans la nacelle, à ses côtés. Sitôt qu'il le voit plongeant d'un saut léger dans l'onde, il nage avec lui, près de lui, soulevant de ses flancs les flancs de son ami, pressant de sa tête et de sa bouche la tête et la bouche du jeune homme : on dirait qu'il veut l'accabler de baisers, qu'il aspire à serrer sa poitrine contre la sienne, tant il nage côte à côte avec lui. Le dauphin se trouve-t-il à portée du rivage, le jeune homme, saisissant la partie postérieure de sa tête, monte sur son dos humide. Fier, heureux de cette charge aimée, le dauphin la reçoit avec plaisir, et se porte partout où son conducteur chéri lui en manifeste le desir, soit qu'il veuille s'engager dans le lointain des mers, soit qu'il préfère retourner près du port ou s'approcher de terre; il obéit à la moindre expression de sa volonté. Un coursier, dont la bouche est sensible, suit avec moins de docilité l'impulsion que lui imprime son maître à la faveur du frein oblique; un chien, compagnon ordinaire d'un chasseur, est moins docile, moins empressé de le suivre partout où celui-ci porte ses pas; les ministres d'un souverain ont une volonté moins

en harmonie avec la sienne, moins d'ardeur de se conformer à ses ordres, que le dauphin de céder au moindre vœu de son ami, sans mors, sans frein qui l'y obligent. Il ne se borne pas à le porter lui-même; au moindre signe, il en fait autant de tout autre, l'admet sur son dos, lui obéit, ne se refuse, par amitié pour son ami, à aucune espèce de service, tant cette amitié est vive et sincère. La mort frappe le jeune insulaire : le dauphin, tel qu'un homme en proie à la plus inquiète douleur, va, revient sans cesse sur le rivage, cherchant, redemandant partout son tendre ami. On croit réellement entendre la voix plaintive et gémissante d'un mortel, tant la douleur qui le presse est profonde et pénible. Les autres habitants de l'île l'appellent; il ne se rend pas le plus souvent à leurs cris, il ne veut plus de la nourriture qu'ils lui prodiguent; il disparaît bientôt de cette mer : personne ne l'a plus vu depuis, il n'a plus paru au port; le vain desir de revoir son ami l'a consumé : il n'a pas tardé à le rejoindre dans le tombeau.

Toutefois, quelque bonté qui distingue leur naturel, quel que soit l'esprit de bienveillance qui les anime en faveur des hommes, les Thraces barbares, ainsi que les habitants de Byzance, leur font sans pitié la guerre. Ces peuples sont éminemment féroces et méchants : ni leurs fils ni leurs pères n'en sont épargnés; les liens du sang sont pour eux de faibles barrières. Ils conduisent ainsi cette cruelle pêche: deux dauphins jumeaux, double fruit d'un douloureux enfantement, vont à la suite de leur mère, pareils à des enfants en bas âge; les Thraces impitoyables fondent sur eux, en employant dans cette odieuse attaque leurs lances légères. Les dauphins voyant la nacelle s'avancer sur eux ne craignent point de l'attendre, ne cherchent point à prendre la fuite, ne soupçonnant pas de fraude les mortels, ne croyant point avoir à en redouter aucun outrage; ils les accueillent, tout joyeux, de leurs caresses, comme de véritables amis. Ces transports les poussent à leur ruine. Les pêcheurs, se portant aussitôt sur la lance à trois pointes, pro-

jettent et enfoncent en entier dans leur corps le fer, instrument si terrible de ce genre de pêche; ils en font une horrible blessure à l'un des jeunes dauphins. Arraché de son aplomb par la douleur, souffrant d'une manière cruelle, il se précipite au fond des eaux dans le plus affreux délire, fruit des maux intolérables, des tourments atroces dont il est déchiré. Les pêcheurs ne tentent point de l'entraîner de force vers eux, ils se consumeraient en efforts inutiles pour obtenir ainsi leur proie; ils lui livrent, au gré de ses desirs, une longue corde, pressent la nacelle de leurs rames rapides, et suivent dans tous ses mouvements le dauphin éperdu. Lorsque, affaibli par les plus horribles douleurs, il succombe à la fatigue et au déchirement du fer cruel, il reparaît à la hauteur des flots, privé de sentiment : ses membres robustes sont dénués de force; soulevé par l'onde légère, il est près de rendre le dernier soupir. Sa mère ne l'abandonne jamais, est sa constante compagne dans sa détresse, semblable à une personne qu'on retire du sein des eaux, abattue et profondément gémissante : on croirait voir une mère dans le plus affreux désespoir, à qui des ennemis, après avoir pris une ville, arrachent ses enfants d'entre ses bras pour leur servir de butin, suivant l'exécrable loi de la guerre; de même celle du dauphin s'agite dans la plus mortelle inquiétude autour de son petit si cruellement blessé, comme si elle-même avait été frappée du fer et en éprouvait les tourments. Elle tombe sur son autre petit pour le forcer à s'écarter, et le harcèle en l'éloignant toujours : « Fuis, mon fils, lui dit-elle; les iniques humains ne sont plus nos amis; ils disposent contre nous leurs armes et leurs attaques; ils font déja la guerre aux dauphins, en rompant ce pacte d'alliance, ouvrage des immortels, en violant ce traité, ces nœuds si anciens d'amitié qui nous unissaient. » Tel est le langage qu'elle tient à ses petits, quoique privée de l'organe de la voix; elle excite l'un à fuir au loin : souffrante des affreuses souffrances de l'autre, elle le suit même dans le voisinage de la nacelle, et ne le quitte point. On tenterait en vain de l'éloigner : on n'y

parviendrait ni en la frappant avec violence, ni par quelque menace que ce pût être. Infortunée! elle se laisse entraîner avec son petit, qu'on entraîne jusque sous la main des pêcheurs. Ceux-ci, durs et inflexibles, n'ont aucune pitié de cette mère désolée; leur cœur de fer reste inébranlable : tombant à coups redoublés de leurs lances sur la mère et sur son petit, ils leur donnent en même temps la mort à tous deux. S'ils donnent la mort à cette mère, ce n'est point contre sa volonté; c'est le sachant, l'ambitionnant même, qu'elle succombe avec son fils mourant. Ainsi lorsqu'un dragon sorti de dessous quelque antre creux s'approche d'un nid d'hirondelles nouvellement nées et nues, les tue et les broie entre ses dents, leur mère, désespérée, vole d'abord au-dessus, poussant des sons aigus et pressés, vive et touchante expression de la douleur qu'elle éprouve du meurtre de ses petits; bientôt, les voyant sans vie, elle ne cherche plus à se soustraire au trépas, et se porte elle-même sous la dent du dragon jusqu'à ce qu'elle en reçoive la mort : ainsi celle du jeune dauphin périt avec lui, en se précipitant aussi elle-même volontairement dans la main des pêcheurs.

On assure que les diverses races d'ostracés qui rampent dans les champs de Neptune sont plus fournies en chair toutes les fois que la lune arrondit son orbe; qu'elles remplissent alors plus exactement leurs coquilles; qu'au déclin de cet astre, leurs membres amaigris se resserrent sur eux-mêmes; que telle est la loi à laquelle ces mollusques sont soumis. Les pêcheurs, se portant au fond des eaux, retirent les uns de dessus le sable avec leurs mains, arrachent les autres de dessus les rochers auxquels ils adhèrent fortement : les flots en vomissent aussi un grand nombre sur le rivage, ou dans les trous qu'ils ont pu se creuser dans le sable.

Les pourpres sont les plus voraces des ostracés. Voici la véritable manière dont on en fait la pêche : on a de petites nasses tissues de joncs très serrés, dont la forme est celle des paniers connus sous le nom de *talares;* on introduit, on place ensemble dans leurs flancs des strombes et des cames.

Emportées par leur aveugle et brûlante avidité, les pourpres ne tardent pas à paraître ; elles avancent hors de leurs coquilles leurs langues allongées, qui sont en même temps minces et aiguës, et les engagent dans les claires-voies des talares. Elles n'y rencontrent qu'une bien faible nourriture ; leurs langues, comprimées entre ces joncs trop peu distants, s'enflent : l'espace qui les sépare devient de plus en plus trop étroit ; les pourpres font de vains efforts pour les ramener en arrière, elles y restent arrêtées et contenues par les douleurs les plus vives, jusqu'à ce que les pêcheurs les retirent se débattant encore de leurs langues. Ils se servent ensuite de ces mollusques pour faire passer sur de riches étoffes leur belle, leur superbe teinte pourpre.

Je ne crois pas qu'il y ait de pêche qui présente de plus rudes combats, de plus déplorables travaux à ceux qui s'y livrent, que celle des éponges. Lorsqu'ils se disposent à la faire, ils ont soin de s'abstenir d'une nourriture, d'une boisson trop abondantes ; ils ne s'abandonnent point aux douceurs d'un long sommeil, peu convenable aux pêcheurs. Ainsi lorsqu'un chanteur célèbre, favori d'Apollon, se prépare à disputer le prix du chant, il ne néglige aucun moyen, il met tout en usage pour se maintenir jusqu'au moment du combat dans toute la force et la fraîcheur de sa voix ; ainsi les pêcheurs d'éponges s'observent attentivement d'avance, afin que leur respiration reste libre à leur entrée dans l'onde, et les ranime contre le premier choc de leurs travaux. Lorsqu'ils y sont en butte en parcourant l'épaisse profondeur des mers, ils invoquent toutes les divinités des eaux, et les supplient de les préserver de l'approche des funestes cétacés, ainsi que de toute autre rencontre dangereuse : s'ils aperçoivent le callichte, leur esprit rassuré reprend toute son énergie. On ne voit en effet dans aucune des parties de l'empire d'Amphitrite, où se trouve ce beau poisson, ni cétacé, ni monstre marin, ni tout autre objet qui puisse nuire : il se plaît, il se porte toujours dans les eaux limpides et qui n'offrent aucun danger ; aussi l'a-t-on nommé le *pois-*

son sacré. Les pêcheurs, réjouis de sa présence, hâtent leurs manœuvres : l'un d'eux passe autour de ses reins une corde très longue ; il arme ses deux mains, l'une d'un gros poids de plomb, l'autre d'une faux bien affilée ; il tient en réserve dans sa bouche une préparation huileuse blanche. Placé sur la proue, il considère la vaste étendue de l'abîme, il songe aux tourments terribles, à l'onde immense contre lesquels il va lutter. Ses compagnons l'excitent, l'encouragent de leurs discours, comme un homme au pied rapide prêt à s'élancer dans la carrière. Lorsque son cœur a pris assez d'assurance, il se précipite dans les flots ; le plomb l'entraîne plus aisément au fond des mers où il aspire d'arriver. En entrant dans l'onde, il laisse échapper de sa bouche cette huile préparée, qui, se mêlant aux eaux, leur donne plus de transparence, une lumière plus vive ; tel qu'un flambeau qui, au sein des ténèbres, fait sur l'œil une plus forte impression. Parvenu près des rochers, il aperçoit les éponges ; elles s'y produisent dans le fond le plus bas des mers, fortement adhérentes entre elles. On assure qu'elles jouissent du bienfait de la vie, ainsi que tant d'autres êtres qui naissent sur les rochers battus des eaux ; sa main vigoureuse fond aussitôt sur elles et les coupe avec la faux, comme ferait un moissonneur des dons de Cérès. Il s'inquiète peu de s'arrêter plus longtemps ; il agite promptement la corde, indiquant ainsi à ses compagnons de l'enlever. Le sang fétide des éponges jaillit à l'instant de toutes parts, et se porte tout autour de lui. Souvent cette odieuse sanie s'attachant à ses narines arrête, par l'odeur repoussante qui lui est propre, le jeu de sa respiration : c'est par ce motif qu'il remonte avec tant de célérité, et que ses compagnons le hissent, plus prompts que la pensée. On ne saurait le voir ainsi sortir des mers, sans être affecté tout à la fois du double sentiment d'une joie vive et d'une douleur mêlée de pitié : la crainte, ses accablantes fatigues, mettent ainsi son corps dans le plus triste état d'épuisement et de faiblesse. Malheureux ! trop souvent, dans son horrible et funeste pêche, il périt au mi-

lieu des mers, surpris par la rencontre de quelque monstre. Il tire précipitamment la corde, avertissant par là ses compagnons de sa détresse ; ils l'enlèvent à moitié dévoré par quelque affreux cétacé, spectacle horrible ! désirant encore rejoindre son navire et ses compagnons. Les autres pêcheurs, douloureusement émus, abandonnent aussitôt ce lieu cruel, cette pêche exécrable, et, les yeux baignés de pleurs, transportent sur la rive les restes de leur infortuné compagnon.

Princes chéris de Jupiter, ô mes souverains ! telles sont les diverses merveilles, les scènes variées, ouvrages de la nature et de l'art, que nous offrent les mers, et dont j'ai recueilli la connaissance. Puissent vos navires, toujours secondés des vents doux et amis, sillonner le vaste Océan sans éprouver de dommage ! Puisse l'empire d'Amphitrite être toujours peuplé, rempli d'innombrables poissons ! Puisse Neptune, du fond des eaux, maintenir les fondements de la terre dans leur inébranlable solidité, et les défendre de toute secousse intérieure qui en provoque la destruction !

FIN DES ŒUVRES D'OPPIEN.

TABLE DES MATIÈRES.

4 f d

PETITS
POÈMES GRECS.

LA BATRACHOMYOMACHIE, D'HOMÈRE;
LA THÉOGONIE, LES TRAVAUX ET LES JOURS, ET LE BOUCLIER D'HERCULE, D'HÉSIODE;
HÉRO ET LÉANDRE, DE MUSÉE;
PRISE DE TROIE, DE TRYPHIODORE;
L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE, DE COLUTHUS;
L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES, D'APOLLONIUS;
LA CHASSE ET LA PÊCHE, D'OPPIEN.

TRADUCTIONS

DE MM. FALCONNET, BIGNAN, COLLOMBET, CAUSSIN-PARCEVAL, BELIN DE BALLU, ALLUT, ETC.

PARIS,
CHARPENTIER, ÉDITEUR,
29, rue de Seine-Saint-Germain.

1841.

Catalogue de la Bibliothèque Charpentier.

Victor Hugo.

Notre-Dame de Paris, 2 vol. à. 3 50
Le Dernier jour d'un Condamné. } 1 vol.. 3 50
Bug-Jargal. . . . .
Han d'Islande, 1 vol. 3 50
Odes et Ballades, 1 vol. 3 50
Orientales, 1 vol. 3 50
Feuilles d'Automne. } 1 vol. 3 50
Chants du Crépuscule.
Voix intérieures. . . . . } 1 vol. . . . 3 50
Les Rayons et les Ombres.
Théâtre, 2 séries, à. 3 50
Cromwell, 1 vol. 3 50
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol. . . 3 50

De Balzac.

Physiologie du Mariage, 1 vol. 3 50
Scènes de la Vie privée, 2 séries, à. . . . 3 50
Scènes de la Vie de province, 2 séries, à. . 3 50
Scènes de la Vie parisienne, 2 séries, à. . . 3 50
Le Médecin de Campagne, 1 vol. 3 50
Le père Goriot, 1 vol. 3 50
La Peau de Chagrin, 1 vol. 3 50
César Birotteau, 1 vol. 3 50
Le Lys dans la Vallée, 1 vol. 3 50
La Recherche de l'Absolu, 1 vol. 3 50
Histoire des Treize, 1 vol. 3 50
Eugénie Grandet, 1 vol. 3 50

Alfred de Musset.

Poésies complètes, 1 vol. 3 50
Comédies et Proverbes, 1 vol. 3 50
Nouvelles, 1 vol. 3 50
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol. . 3 50

Charles Nodier.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol. 3 50
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol. . . 3 50
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 v. 3 50

Gœthe.

Le Faust complet, trad. H. Blaze, 1 vol. . 3 50
Werther, suivi de Hermann, trad. Leroux, 1 v. 3 50
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol. . . . 3 50

Madame de Staël.

Corinne, 1 vol. 3 50
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol. 3 50
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v. 3 50

Casimir Delavigne.

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol. . . 3 50
Théâtre complet, 3 séries, à. 3 50

Sainte-Beuve.

Poésies complètes, 1 vol. 3 50
Volupté, 1 vol. 3 50

Ouvrages de Choix.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol. 3 50
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 vol. 3 50
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol. . . 3 50
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot. 1 v. 3 50
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v. 3 50
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol. . . 3 50
Physiologie du goût, par Brillat Savarin. } 1 v. 3 50
La Gastronomie, poème, par Berchoux. .
Obermann, par de Senancour, 1 vol. 3 50
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol. . . 3 50
Poésies complètes d'André Chenier, 1 vol. . 3 50
Valerie, par Mme de Krüdner, 1 vol. 3 50
De l'Éducation des Mères de famille, 1 vol. 3 50
Poésies de Millevoye, 1 vol. 3 50
Nouvelles Génevoises, par Töpffer, 1 vol. . 3 50
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol. . . . 3 50

Classiques Français.

Théâtre de J. Racine, 1 vol. 3 50
Caractères de La Bruyère, 1 vol. 3 50
Pensées de Pascal, 1 vol. 3 50
Fables de La Fontaine, 1 vol. 3 50
Siecle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol. . 3 50
Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet, 1 v. 3 50
Confession de J.-J. Rousseau, 1 vol. . . . 3 50
Gil-Blas, 1 vol. 3 50
Œuvres de Rabelais, 1 vol. 3 50

Classiques étrangers trad. en français.

La Divine Comédie, trad. A. Brizeux, 1 vol. 3 50
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville. } 1 vol. 3 50
Voyage sentimental de Sterne, trad.
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 vol à. 3 50
La Jérusalem délivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol. 3 50
Lord Byron, trad. Benj. Laroche, 4 séries, à. . 3 50
Œuvres de Silvio Pellico, tr. Ant. de Latour, 1 v. 3 50
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol. 3 50
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol. 3 50
La Messiade de Klopstock, trad. en fr., 1 vol. 3 50
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v. 3 50
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol. 3 50
Histoire générale des Voyages, 3 séries à. . 3 50
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol. à. . 3 50
Confucius, traduit par M. Pauthier, 1 vol. . . 3 50
Confessions de S. Augustin, tr. S. Victor, 1 vol. 3 50
Les Lusiades de Camoëns, trad. nouv., 1 vol. . 3 50
Les Fiancés, de Mazoni, tr. R. Dussueil, 1 vol. 3 50
Théâtre et Poésies, de Mazoni, tr. de Latour, 1 v. 3 50

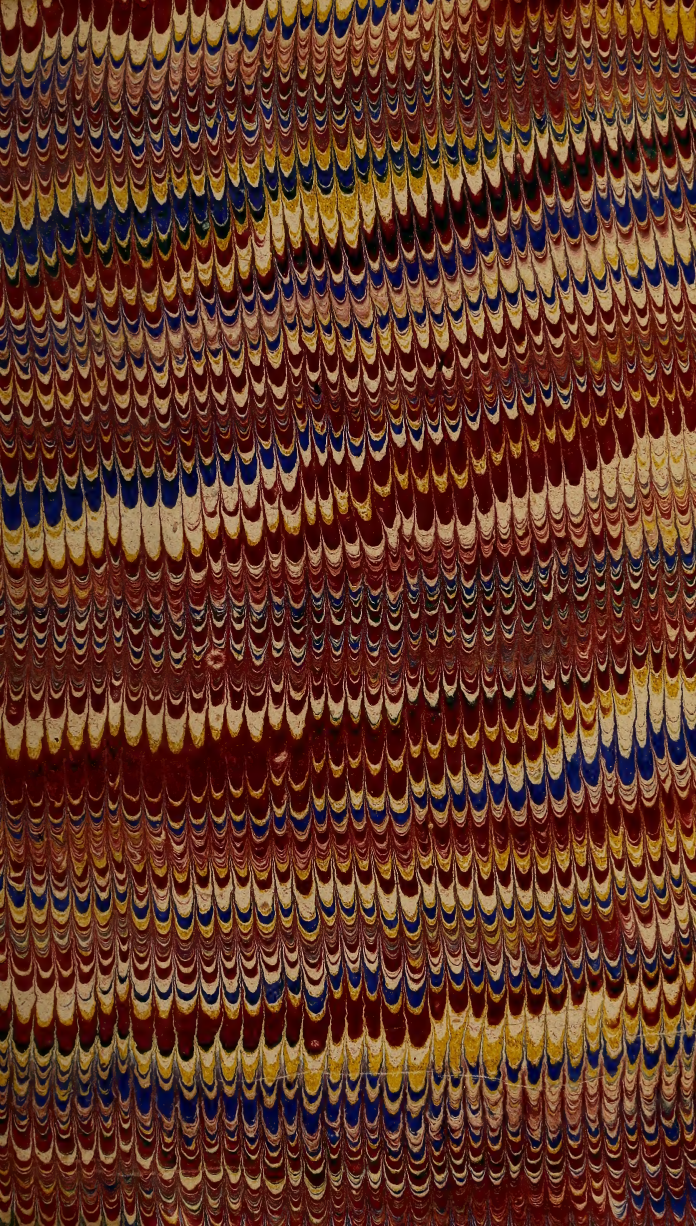
Classiques Grecs traduits en Français.

Comédies d'Aristophane, trad. Artaud, 1 vol. 3 50
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol. . . 3 50
Théâtre d'Eschyle, tr. par M. Alex. Pieron, 1 v. 3 50
République de Platon, trad. nouvelle, 1 vol. . 3 50
Romans grecs, trad. nouv., 1 vol. 3 50
Histoire d'Hérodote, 2 vol. à. 3 50
Moralistes anciens (Socrate, Épictète, etc.), 1 v. 3 50
Histoire de Thucydide, 1 vol. 3 50
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 vol. . 3 50
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol. 3 50
Petits Poèmes (Anacréon, Hésiode, etc., etc.), 1 v. 3 50

107 volumes sont en vente. (Juin 1841.)

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.






LIBRARY OF CONGRESS
0 003 052 531 0